
PIERQUIN
VADE MECUM
DES
BX3502
P5
251


1020042660

VADE MECUM

DES

PRÉDICATEURS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

251

ACERVO GENERAL
117214

PARIS. — TYP. ET STER. DE A. BOURDY

Inamovible

VADE MECUM

DES

de predicateurs

PRÉDICATEURS

RECUEIL PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX SUJETS DE LA PRÉDICATION CATHOLIQUE

DONNANT

les définitions et divisions de chaque matière
un choix de texte de l'Écriture sainte et des Saints-Pères
et de quelques pensées remarquables
des écrivains religieux des temps modernes.

PAR

M. L'ABBÉ PIERQUIN

A PARIS

CHEZ L'AUTEUR, L'ABBÉ PIERQUIN

Rue du Cherche-Midi, 44

1865

38047

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BX 3502
P5

LE VADE-MECUM
DES
PRÉDICATEURS.

A

ABANDON DE DIEU.

I. — « Quand Dieu voit les hommes endurcis dans leurs » péchés, il ferme le Ciel et ne laisse plus tomber sur eux » la rosée de sa grâce. Il commande à ses nuées, comme dit » Isaïe, de retenir leurs pluies. L'âme devient alors comme » une terre desséchée, et ne produit plus que des ronces et » des épines destinées au feu éternel (Auteur moderne). »

II. — *Recede a nobis* (Job. XXII, 17). Retirez-vous de nous, Seigneur.

Non audivit populus meus vocem meam. Et dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis (Ps. LXXX, 12-13). Mon peuple n'a point écouté ma voix. C'est pourquoi je l'ai abandonné aux désirs de son cœur, et il marchera dans des voies qu'il a inventées lui-même.

Deus neminem deserit, nisi deseratur (S. Augustin, *Lib. de Natura et Gratia*, c. 26). Dieu n'abandonne aucune âme, s'il n'en est abandonné le premier.

Voyez *Aveuglement spirituel*.

ABJURATION D'UN PROTESTANT.

Parmi les allocutions consacrées à ce sujet par nos grands prédicateurs modernes, nous en remarquons une surtout dont l'analyse mérite l'attention. La voici :

« Bonheur pour un prêtre d'être, en cette circonstance, l'organe des grandes miséricordes de Dieu. Ce n'était ni la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

faute, ni le choix de la volonté, mais un malheur attaché à l'origine qui retenait éloigné du royaume de Dieu. On connaissait Jésus-Christ, mais on ne connaissait pas l'Église, son épouse, la seule dispensatrice de ses trésors et l'unique mère de ses légitimes enfants. Une antique barrière s'élevait entre l'erreur et le sanctuaire où se garde le dépôt de ses lois et de la saine doctrine, où s'offre le sacrifice de propitiation pour tous les péchés du monde, où l'Esprit sanctificateur communique ses dons et où coule le fleuve des grâces et des consolations divines. Le moment est venu où cette barrière va enfin tomber. Les portes de la véritable Jérusalem s'ouvrent. Voici l'autel où bientôt on sera admis à la participation des plus adorables mystères. Partout ailleurs le culte divin n'est qu'une ombre et un simulacre, le ministère une représentation vide, la croyance une erreur, l'espérance une illusion et le nom chrétien un vain titre séparé de tous les droits qui nous le rendent si cher et si précieux. Ici seulement sont la substance des choses, la divinité présente, la réalité du sacrifice et des sacrements de la loi nouvelle, la légitimité et la puissance du sacerdoce, l'intégrité de la foi, la solidité des promesses, l'efficacité de la prière et les gages assurés d'une immortelle vie.

« Entrez en possession de tous ces biens, ô vous qui avez » vu luire un rayon de la lumière céleste au milieu des ténèbres dont vous étiez environné; qui, marchant à cette » clarté et cherchant la vérité avec persévérance, êtes parvenu à la connaître tout entière, et qui allez sortir enfin » pour jamais de la région des ombres de la mort pour » passer dans celle que le soleil de justice éclaire, échauffe » et vivifie.

» Lisez donc cette antique formule de foi qui remonte » aux premiers âges du christianisme, et qui a été approuvée par tant de conciles; déclarez votre adhésion à la » doctrine de Nicée, à celle de Trente, et unissez-vous » extérieurement, comme déjà vous êtes uni d'esprit et » de cœur à la seule autorité invariable et infaillible qu'il » y ait jamais eu sur la terre (Mac-Carthy). »

Voyez *L'Apôtre des chaumières* (Circonstances), où cette allocution de Mac-Carthy est reproduite *in extenso*.

ABNÉGATION DE SOI-MÊME.

Les maîtres de la vie spirituelle expriment la victoire entière qu'une âme remporte sur l'amour-propre, par *l'abnégation de soi-même*. La raison qu'ils en ont, c'est que l'amour déréglé étant profondément enraciné dans notre âme et dans notre corps, nous ne pouvons le combattre que par la mortification de toutes les facultés de notre *âme* et de tous les sens de notre *corps*, ni en être victorieux qu'après les avoir soumis à la loi de Dieu. C'est ce que l'Écriture appelle *renoncement à soi-même, abnégation, mortification*.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me (Matth. xvi, 24). Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, et qu'il se charge de ma croix et me suive.

Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis (ad Rom. viii, 13). Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.

Il faut, en effet, mourir à la vie sensuelle pour mener une vie véritablement chrétienne.

Il n'est pas un saint qui n'ait donné un éclatant exemple de la vertu d'abnégation.

Voyez *Mortification*.

ABSTINENCE DE VIANDE.

I. — Il y a des jours où l'Église nous ordonne de nous abstenir de viande. L'Église a ce droit incontestable, et les objections qu'on lui oppose, n'ont pas de fondement sérieux.

II. — *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. xviii, 17). Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain.

III. — Jésus-Christ a dit: *Non quod intrat in os coinquinat hominem* (Matth. xv, 11). Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, qui souille l'homme. « Par ces paroles, il fait voir

» en quoi consiste la vraie souillure de l'homme. Manger » du porc, toucher un reptile impur, approcher d'un corps » mort, ce n'est pas, leur dit-il, ce qui souille l'homme, » comme vous le croyez; mais ce sont les mauvais désirs, » les mauvaises pensées et les mauvaises actions. Or, ces » paroles ne sont point opposées à la défense que l'Église » fait de manger de la viande: car, lorsqu'un homme en » mange contre cette défense, ce n'est pas ce qu'il mange » qui le souille, c'est l'intention et l'esprit avec lequel il le » mange, c'est-à-dire un esprit de désobéissance à l'auto- » rité de l'Église, à laquelle Dieu l'a soumis. C'est pourquoi, » quand un homme mange de la viande dans le temps où » elle est défendue, et qu'il en mange sans cet esprit de dé- » sobéissance, en ayant reçu la permission à cause de quel- » que infirmité ou maladie, alors il n'en est pas souillé. » C'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles: *Non quod in- » trat*, etc. (Chevassu). »

L'apôtre dit aussi: *Omne quod in macello vænit manducate, nihil interrogantes propter conscientiam* (I ad Cor. x, 25). Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous informer de rien par scrupule de conscience. « Saint Paul, en cet endroit, parle aux Corinthiens des » viandes immolées aux idoles. Parmi les Corinthiens, les » uns mangeaient de ces viandes-là sans scrupule; d'autres » non-seulement n'osaient en manger, mais ils n'osaient » même acheter des viandes à la boucherie, de peur qu'il » ne s'en trouvât quelqu'une qui eût été immolée aux idoles. » Saint Paul, pour remédier au scrupule de ces nouveaux » chrétiens, dit que leur conscience ne les obligeait pas » à s'informer de rien; mais, si on les avertit qu'elle a été » employée à cet usage, il faut alors, ajoute-t-il, s'en abs- » tenir. Or, ce n'est pas ce dont il s'agit dans les abstinences » que l'Église pratique (Chevassu). »

ACTIONS (SANCTIFICATION DE NOS).

I. — Combien y en a-t-il qui, à l'article de la mort, diront avec Simon et les fils de Zébédée: *Per noctem totam laborantes, nihil cepimus* (Luc. v, 5); nous avons travaillé pendant toute la vie, et nous n'avons rien fait qui ait quelque mérite pour le ciel!

II. — Trois conditions sont nécessaires pour que nos actions soient sanctifiées, c'est-à-dire, agréables à Dieu et méritoires pour le ciel: 1° Elles doivent être vivifiées par notre union avec Dieu; 2° Elles doivent être conformes aux ordres et à la volonté adorable de Dieu; 3° Elles doivent être faites pour Dieu, en vue de lui plaire et de mériter le ciel (*L'Apôtre des chaumières*, Dominicales).

III. — *Ego sum vitis, vos palmites: qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum: quia sine me nihil potestis facere* (Joan. xv, 5). Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits: car sans moi vous ne pouvez rien faire.

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra (Matth. vi, 10). Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel!

Ego sum alpha et ômega (Apoc. xxii, 13). Je suis l'alpha et l'ôméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin.

Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis: omnia in gloriam Dei facite (I ad Cor. x, 31). Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.

ADIEUX A UN MISSIONNAIRE

(après la prédication de la station.)

Le missionnaire a été l'instrument des miséricordes divines; il faut le remercier avec effusion au nom de tous.

Le temps qui s'écoule si vite, emporte les hommes et la parole qu'ils ont fait entendre; mais la vérité demeure éternellement.

« Vous nous avez fait aimer Jésus-Christ, digne apôtre de » son nom; vous nous l'avez montré appelant à lui tous les » les hommes, ouvrant ses bras aux pécheurs, poursui- » vant à travers les lieux inaccessibles la brebis égarée et » la rapportant avec joie sur ses épaules; vous nous avez

» fait voir, dans ses sacrements, des sources intarissables » de grâce, et, à votre voix si persuasive, tous sont accou- » rus vers la piscine de salut, pour s'y laver de leurs pé- » chés.

« Oh ! que Dieu soit mille fois béni de ce renouvellement » opéré par vos soins dans cette paroisse ; qu'il bénisse par- » tout vos pas et rende en tous lieux votre ministère fruc- » tueux comme il l'a été au milieu de nous (Cardinal » Donnet, archevêque de Bordeaux) ! »

Quam speciosi sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona (ad Rom. x, 15) ! Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent les biens !

ADIEUX D'UN CURÉ A SA PAROISSE.

Vos scitis, a prima die qua ingressus sum, qualiter vobiscum per omne tempus fuerim (Act. xx, 18). Vous savez, disait saint Paul aux prêtres de l'Église d'Éphèse, vous savez de quelle sorte je me suis conduit pendant tout le temps que j'ai été avec vous, depuis le premier jour (jusqu'au dernier).

Le pasteur rappellera ce qu'il a toujours dit aux riches, aux pauvres, aux parents, aux enfants ; ce qu'il a dit et fait pour procurer à ses paroissiens la paix du cœur, la paix de la conscience, la paix générale.

« Ce que j'ai semé, mes Frères, un autre va l'arroser (*L'Apôtre des chaumières*, Suj. de circonst.). Accueillez-le avec confiance. »

Pacem meam do vobis, pacem meam relinquo vobis (Joan. xiv, 27). Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.

ADORATION DE DIEU.

I. — Adorer Dieu, c'est lui rendre le culte, l'honneur, le respect que nous lui devons comme à notre Créateur et à notre souverain Maître ; c'est vénérer, en la manière la plus parfaite dont nous soyons capables, sa majesté infinie ; c'est, en un mot, reconnaître et professer devant lui notre

dépendance, notre soumission, notre néant (*L'Apôtre des chaumières*, Commandements).

II. — Comme l'homme est composé d'une âme et d'un corps qu'il tient de Dieu, il doit à Dieu une adoration *intérieure* et une adoration *extérieure* (id. ibid.).

Autre division. Dieu veut être *adoré* et adoré *seul*.

Troisième division. Dieu veut être adoré *en esprit* et *en vérité*, par l'hommage de notre *foi*, de notre *espérance*, de notre *amour*, de notre *religion*, de notre *reconnaissance*, de notre *résignation* dans nos peines, de notre *repentir* et de notre *pénitence*, de notre *obéissance* et de notre *fidélité* (*L'Apôtre des chaumières*, Commandements).

III. — *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Ps. lxxxiii, 3). Mon *cœur* et ma *chair* font éclater les transports qu'ils éprouvent pour le Dieu vivant.

Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies (Matth. iv, 10). Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul.

Non habebis deos alienos coram me (Exod xx, 3). Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (Joan. iv, 23). Les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité.

ADORATION DE LA CROIX.

I. — C'est surtout avant la touchante cérémonie du vendredi saint qu'un pasteur doit expliquer ce que l'Église entend par l'*Adoration de la Croix*.

En venant se prosterner devant le crucifix, c'est un véritable baiser d'amour et d'adoration que les fidèles doivent déposer sur l'image du Sauveur expirant ; mais ils ne doivent point arrêter cet amour et cette adoration à l'image matérielle. C'est l'image de Dieu, mais ce n'est pas Dieu, et c'est Dieu seul qu'il faut adorer.

Justes, rappelez-vous toujours la croix sur laquelle vos péchés ont été rachetés par le sang d'un Dieu. Pécheurs, apprenez ce que vous devez faire pour obtenir le pardon de vos fautes. Pécheurs endurcis, ne faites point comme Judas, mais contemplez Jésus : voyez ses bras ensanglan-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tés, sa tête couronnée d'épines et penchée vers votre cœur, son côté que la lance a ouvert pour vous recevoir ; écoutez les dernières paroles qu'il vous adresse : *Pater, ignosce illis* (*L'Apôtre des chaumières*, Circonstances)!

II. — Saint Ambroise a dit expressément que sainte Hélène, ayant trouvé la vraie croix du Sauveur, avec le titre qui la distinguait, elle adora Jésus-Christ, le roi des rois, mais non le bois lui-même : *Invenit titulum ; Regem adoravit, non lignum* (De obitu Theod.). L'Église, il est vrai, chante le vendredi saint ces paroles : *Tuam crucem adoramus, Domine* ; Seigneur, nous adorons votre croix. Elle chante encore ce jour-là : Voici le bois de la croix sur lequel Jésus-Christ, le salut du monde, a été attaché ; venez, adorons : *Venite, adoremus*. Mais ces paroles n'ont et ne peuvent avoir d'autre signification que celle-ci : Prosternons-nous devant la croix pour adorer Jésus-Christ qui y a été attaché pour notre salut.

En français, le mot *adorer* désigne toujours le culte de latrie ; en latin, le mot *adorare* a une signification plus étendue, et veut dire en général : *se prosterner, marquer son respect*.

ADORATION DES MAGES.

Voyez *Mages*.

ADORATION DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Voyez *Cœur (sacré) de Jésus*.

ADORATION DU SAINT-SACREMENT.

Voyez *Adoration perpétuelle* et *Présence réelle*.

ADORATION PERPÉTUELLE.

« Notre époque, je ne dirai pas qu'elle est pire que » d'autres, que la foi y est moindre qu'elle n'a été ; je crois » le contraire. Mais c'est une époque dure, où l'on est in- » certain de l'issue, où l'on ne sait pas si c'est le bien ou le

» mal qui triomphera. Nous sommes tous dans l'inquiétude » sur le plan que la divine Providence se prépare à ac- » complir. Eh bien ! pendant que l'enfer, sous toutes ses » formes, rassemble ses légions et prépare des événements » que nous ne pouvons pas prévoir, il faut que l'Église de » Dieu rassemble aussi ses bataillons ; il faut que nous » placions avec plus d'honneur et de puissance N.-S. sur » ses autels.....; et pendant que Rome, la capitale du monde » chrétien, depuis de longues années, a inauguré cette dé- » votion des Quarante-Heures perpétuelles pour consacrer » le mystère de la présence réelle du Fils de Dieu dans » l'Eucharistie, nous, nous faisons avec Rome une sainte » conjuration, afin que le Fils de Dieu bénisse toutes les » contrées qui l'adorent et satisfasse à tous les besoins des » hommes (Lacordaire). »

Voyez *Présence réelle*.

ADVERSITÉ.

Voyez *Afflictions*.

AFFAIRE DU SALUT.

Voyez *Salut*.

AFFECTION.

Voyez *Amitié*.

AFFLICTIONS.

I. — On entend par ce mot les peines qui abattent notre esprit, les maladies qui attaquent notre corps, et les accidents qui traversent notre existence.

II. — Le juste qui est affligé, est soutenu par la *foi*, consolé par l'*espérance* et animé par la *charité*. A.

Autre division. Les afflictions nous offrent un puissant moyen de sanctification : elles nous détachent peu à peu des choses de la terre, et nous unissent de plus en plus à Dieu. B.

Troisième division. Les justes sont exposés aux afflictions, tandis que les pécheurs sont heureux et prospèrent en toutes choses. Loin d'accuser ici la justice divine,

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

proclamons-la bien haut. Les justes, en effet, ont des faiblesses à expier; il est préférable qu'ils les expient en cette vie. Les pécheurs font quelque bien au milieu même de leur criminelle existence : Dieu qui est juste, doit leur en tenir compte, et il le fait ici-bas (*L'Apôtre des chaumières*). C.

A. — La foi triomphe dans les afflictions; elle rompt le charme et nous fait voir d'un coup d'œil la figure de ce monde qui passe : *Præterit figura hujus mundi* (1 ad Cor. VII, 31).

Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt (Ps. XXII, 4). Votre verge et votre houlette, Seigneur, ont été ma consolation.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cælorum (Matth. V, 10)! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux!

Amen, amen dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos; mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vertetur in gaudium (Joan. XVI, 20). En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et que vous gémirez, tandis que le monde, au contraire, sera dans la joie. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.

Crux Christi clavis est Paradisi (S. Chrysost., Homil. *in Evang.* Luc. *de Divite*). La croix du Christ est la clef du Paradis.

Quis nos separabit, etc. (Voyez *Amour de Dieu*).

Intelligat homo medicum esse Deum, et tribulationem medicamentum esse ad salutem, non pœnam ad damnationem : sub medicamento positus ureris, secaris, clamas; non audit medicus ad voluntatem, sed audit ad sanitatem (S. Augustin, *in Ps.* XXI). Il faut que l'homme se persuade bien que Dieu est un médecin charitable, et l'affliction qu'il nous envoie, un remède pour nous guérir. Lorsqu'on vous applique un remède violent, le fer ou le feu, vous jetez de grands cris; le médecin n'y fait aucune attention : votre guérison seule le préoccupe.

Abstulit virtus crucis omnes aculeos mortis, in Dominici capitis patientia obtundens (S. Cyprien, *de Corona*, c. 14).

La vertu de la croix a ôté à la mort son aiguillon, en l'émoussant sur la tête adorable du Sauveur par la patience avec laquelle il l'a soufferte.

Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glorificabo eum (Ps. XC, 15). Je suis avec lui dans la tribulation; je le sauverai et le comblerai de gloire.

Beatus homo qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se (Jacob. I. 12)! Heureux celui qui souffre [*patiemment*] les tentations [*les épreuves*], parce que lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment!

B. — *Bonum est quia humiliasti me* (Ps. CXVIII, 71). C'est pour mon bien, Seigneur, que vous m'avez humilié (*par l'affliction*).

Tu semper aderas misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas (S. Augustin, *Confess., lib.* 2). Vous me poursuiviez sans cesse, ô mon Dieu, et vous étiez miséricordieusement sévère envers moi, en répandant de fâcheuses amertumes sur tous mes plaisirs coupables.

Mala quæ nos hic premunt, ad Deum ire compellunt (S. Grégoire le Grand, *in Ps.* LXXVII). Les maux qui nous accablent ici-bas, nous forcent à nous réfugier en Dieu.

« Pour guérir l'aveuglement qui est presque inséparable » de la prospérité, il faut comme à celui de Tobie du fiel » et de l'amertume, je veux dire des afflictions et des dis» grâces; alors vous ouvrirez les yeux à la vérité (Fléchier, *Sermon sur les afflictions*). »

« Jamais un enfant ne s'attache plus fortement à sa mère, » que lorsqu'il sent sa faiblesse; jamais il ne se jette plus » fortement dans ses bras, que lorsque quelque chose lui » fait peur ou le blesse (Auteur moderne). »

Manassès, le plus impie et le plus méchant des rois d'Israël, était idolâtre, meurtrier, abandonné à toutes sortes d'abominations. A peine est-il en captivité, qu'il élève son âme à Dieu et s'écrie : *Peccavi, Domine, peccavi, et iniquitates agnosco*; j'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je reconnais mes iniquités (*L'Apôtre des chaumières*).

Exemple du saint homme Job.

C. — « En ce paradis céleste, dit le P. Le Jeune, rien ne » sera jamais reçu qui le puisse tant soit peu souiller; les » allées y sont nettes et brillantes comme les perles orien- » tales, comme l'or le plus affiné; les murailles de ce grand » palais sont des pierres précieuses. C'est l'Apocalypse qui » le confirme : *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum ;* » *ipsa civitas aurum mundum, fundamenta muri civi-* » *tatis cum omni lapide pretioso ornata* (Apoc. XXI, » 18-19). »

Tu reddes unicuique juxta opera sua (Ps. LXI, 13). Vous rendrez, Seigneur, à chacun selon ses œuvres.

AMBITION.

I. — L'ambition est une passion *déréglée* qui nous porte à nous élever, ou bien un désir *immodéré* de l'honneur, des charges et des dignités (S. Thomas d'Aquin, *Somme théol.*, 2, 2, *Quæst.* 13, *art.* 1).

« Il ne faut pas la confondre, dit Massillon, avec cette no- » ble émulation qui mène à la gloire par devoir; la nais- » sance nous l'inspire, la religion l'autorise. »

II. — L'ambition est aveugle dans ses recherches et ses poursuites, — présomptueuse dans ses sentiments, — dangereuse et odieuse dans ses effets (Bourdaloue).

III. — La mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus en l'adorant, et lui demanda pour ses deux fils un trône à sa droite et un trône à sa gauche, dans son royaume. *Respondens autem Jesus, dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum? Dicunt ei : Possumus... Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus* (Matth. XX, 22-24). Mais Jésus répondit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Ils lui dirent : Nous le pouvons... Les dix autres *apôtres*, ayant entendu ceci, en conçurent de l'indignation contre les deux frères.

Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertinget ad cœlum (Genes. XI, 4). Venez, faisons-nous une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel.

Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei

(Joan. XII, 43). Ils ont plus aimé la gloire des hommes que celle de Dieu.

Qui altam facit domum suam, quærit ruinam (Proverb. XVII. 16). Celui qui élève sa maison bien haut, en cherche la ruine.

Quoties hominibus præesse desidero, toties Deo meo præesse contendo (S. Bernard, Serm. 1 super *Missus est*). Toutes les fois que je veux m'élever au-dessus des hommes (et leur commander), autant de fois je m'élève au-dessus de mon Dieu.

Excæcat mentis intuitum gloriæ furor (S. Chrysost., Homil. 43 *ad populum Antioch.*). La furieuse passion d'acquérir de la gloire aveugle l'esprit.

O ambitio, ambientium crux (S. Léon, *In Ps.* 90)! O ambition, tu es la croix des ambitieux !

AME (IMMORTALITÉ DE L').

Dire que *tout est mort quand on est mort*, c'est tenir un langage aussi indigne de Dieu qu'indigne de l'homme. *Indigne de Dieu* : car alors la vertu reste presque toujours sans récompense et le crime sans châtiment. Or, c'est nier la science infinie, la puissance, la sagesse, la bonté, la justice de Dieu ; c'est nier Dieu lui-même. *Indigne de l'homme :* la religion, avec ses impérissables espérances, fait l'homme grand et noble; l'impiété, avec son scepticisme apparent, l'abaisse au niveau des animaux les plus vils (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes patronales).

Autre division. L'immortalité de l'âme est la plus douce de nos espérances : elle nous rend forts contre les maux de la vie, et forts contre les angoisses de la mort.

I. — *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Ps. XIII, 1). L'insensé a dit *dans son cœur :* Il n'y a point de Dieu.

C'est un fait attesté par les annales de tous les peuples anciens et modernes, que la croyance en une vie future a toujours été celle du monde entier.

Deus creavit hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum (Sap. II, 23). Dieu a créé l'homme immortel; il l'a fait pour être une image qui lui ressemblât.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo (Tob. II, 18). Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.

Ubi est mors victoria tua? ubi est mors stimulus tuus (ad Cor. XV, 55)? O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon?

Immortalis est anima tua, et vivificas mortalem carnem tuam: immortalem dico animam tuam ad utrumque; si credis, immortalis est ad vitam; si non credis, immortalis est ad pœnam (S. Augustin. lib. 3 *de Symb.*). Votre âme est immortelle, et c'est elle qui donne la vie à votre corps mortel; je dis immortelle, et cela de deux manières : immortelle pour la vie, si elle est fidèle, ou, si elle est infidèle, immortelle pour les supplices qu'elle aura mérités.

« O mort! je te rends grâces, tu ne troubles pas mes desseins, mais tu les accomplis; tu n'interromps pas mon ouvrage, mais tu le perfectionnes, et que m'importent mes dépouilles mortelles, si j'emporte avec moi tout ce qui sent, tout ce qui aime? Jusqu'à présent j'ai sommeillé, l'instant de mon réveil approche; j'entends mon Sauveur qui m'appelle, je le sens, je le vois. O lumière! ô amour! ô vérité! ô bonheur de Dieu même! mon âme pourra-t-elle y suffire? Que de nouveaux prodiges se déploient devant moi! Grand Dieu! est-ce donc là ce que les hommes appellent mourir (Mgr de Boulogne)? »

« Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que *le triomphe du méchant* et *l'oppression du juste en ce monde*, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort (J.-J. Rousseau, *Émile*, liv. 4). »

II. — Job disait en parlant de la résurrection des morts : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (XIX, 17). C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur.

Vivent mortui (Is. XXV, 19). Les morts vivront.

Non moriar, sed vivam (Ps. CXVII, 17). Je ne mourrai point, mais je vivrai.

Quis me liberabit de corpore mortis hujus (ad Rom. VII, 24)? Qui me délivrera de ce corps de mort?

« Malheur à moi si le monde pouvait remplir le vide immense de mon âme? Je ne serais donc né que pour le temps; je serais donc aussi borné que la terre, aussi vil que ses chimères; ces riens frivoles qui nous amusent sans nous remplir seraient donc mon unique espérance! Mon espérance!... Ah! elle est toute dans l'immortalité! Saint et précieux espoir : il me soutient, il me console; toutes mes autres espérances ne sont pour moi que des agitations violentes, semblables à des flots qui repoussent des flots; celle-ci repose au fond de mon cœur et lui apporte un calme inaltérable : *Reposita est*, etc. (Mgr de Boulogne). »

Ce n'est qu'en pleurant que beaucoup de chrétiens voient tomber leurs chaînes, et la mort est pour eux le dernier des malheurs. « O funeste illusion! Nous sommes immortels, M. F.; mourons donc pour revivre, mourons à nos sens, mourons au monde et à nos passions; mourons pour voir Dieu face à face, mourons pour être délivrés de cette chair de péché, mourons pour jouir de la lumière et de la vérité. Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir (Le même). »

AME (PRIX ET EXCELLENCE DE L').

L'âme est l'image même de Dieu, et, après la faute originelle, elle a coûté le sang du Fils de Dieu.

I. — *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Genes. I, 26). Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

Sicut Deus omnem creaturam, sic anima omnem creaturam naturæ dignitate præcellit (S. Augustin, *de Genes, naad litteram*). Comme Dieu, par la supériorité de son être, est au-dessus de toutes les créatures, de même l'âme les surpasse par la dignité de sa nature.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

II. — *Quando me intellexi Christi sanguine emptum, nolui amplius me exhibere venalem* (Id., *lib. 3 de symb.*). Lorsque j'ai bien compris que j'avais été racheté du sang de Jésus-Christ, je n'ai plus voulu me vendre à si vil prix *(comme sont les biens et les plaisirs de cette vie)*.

Christus pependit in ligno vitæ : vide quanto emit, et videbis quid emit (Id., in Ps. XLII). Le Christ a été attaché à la croix, l'arbre de vie : voyez le prix qu'il a donné, et vous verrez pour qui il l'a donné.

Totus quidem iste mundus, ad unius animæ pretium, æstimari non potest (S. Bernard, *in Meditat.*). Tout le monde entier ne peut entrer en comparaison avec une seule âme.

Pretiosum depositum, quod tibi Christus sanguine proprio pretiosius judicavit (Id., serm. 3 de tripl. advent.). Précieux dépôt que notre âme, puisqu'il l'a jugé plus précieux encore que son propre sang!

In trutina crucis, non aurum vel argentum, sed semetipsum passus est auctor salutis appendi; ut homini, naturæ suæ dignitatem, vel ipsa ostenderet pretii magnitudo (Eusèbe, évêque d'Emèse, *in Homil. 2 de symb.*). Dieu s'est servi de la balance de la Croix pour peser le prix de notre âme : d'un côté, il n'a mis ni or ni argent, mais lui-même, afin de faire comprendre à l'homme la dignité de sa nature par la grandeur du prix dont il l'a payée.

AME (SALUT DE L').

Voyez *Salut*.

AMITIÉ.

I. — « L'amitié est absolument fondée sur le commerce » de deux personnes, dont il est presque impossible que » les bonnes ou les mauvaises qualités ne passent de l'une » à l'autre. L'amitié est un amour mutuel. Il ne suffit pas » encore que cet amour soit mutuel, il est nécessaire que » les personnes qui s'aiment, connaissent leur affection ré- » ciproque, d'autant que si elles l'ignorent, elles auront de » l'amour, mais non pas de l'amitié. Il faut, en troisième » lieu, qu'il y ait entre elles quelque communication, la-

» quelle soit tout ensemble le fondement et l'entretien de » leur amitié (S. François de Sales, *Introduct. à la vie dé-* » *vote*, 3e partie, ch. XVII). »

II. — Il y a les amitiés *sensuelles* et les amitiés *vraies*. Les premières sont grossières et folles : « elles bannissent » non-seulement l'amour céleste, mais encore la crainte » de Dieu ; elles énervent l'esprit, elles flétrissent la répu- » tation : elles sont les divertissements des cours, mais elles » sont la perte des cœurs *(Id. ibid.*, ch. XVIII). » — Les vraies amitiés sont celles dont le commerce peut nous être bon. « Si c'est un commerce de science, l'amitié sera hon- » nête et louable ; beaucoup plus encore, si c'est un com- » merce de vertus morales, comme de prudence, de jus- » tice et de force ; mais si la religion, la dévotion, l'amour » de Dieu et le désir de la perfection font entre nous et les » autres cette douce et mutuelle communication, ô Dieu, » que cette amitié sera précieuse! Elle sera excellente, » parce qu'elle vient de Dieu ; excellente, parce qu'elle » conduit à Dieu ; excellente, parce que Dieu en est le » lien ; excellente enfin, parce qu'elle subsistera éternel- » lement en Dieu. Oh! qu'il fait bon aimer en terre comme » l'on aime au ciel, et apprendre à s'entre-chérir en ce » monde comme nous ferons éternellement en l'autre » *(Id., ibid.*, ch. XIX) ! »

III. — *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit; amicus stultorum similis efficitur* (Proverb. XIII, 20). Celui qui marche avec les sages deviendra sage ; l'ami des insensés leur ressemblera.

Beatus qui invenit amicum verum (Eccli. XXV, 12)! Heureux celui qui trouve un véritable ami!

Ubi duo vel tres fuerint congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum (Matth. XVIII, 20). Là où deux ou trois personnes se trouvent assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles.

Amicitia vera non est, nisi cum eam Deus agglutinat inter cohærentes cum illo (S. Augustin, *Confess.* lib. IV, cap. 4). Il ne peut y avoir de véritable amitié, que celle que Dieu lie entre les personnes qui sont fortement attachées à son service.

Amicus animæ custos dicitur (S. Grégoire le Grand, *in*

Pastor.). Un ami est appelé le gardien de l'âme de son ami.

Fili, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis. Ne ambules cum eis, prohibe pedem tuum a semitis eorum (Prov. I, 10-15). Mon fils, si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez pas aller à eux. N'allez point avec eux, empêchez que votre pied ne marche dans leurs sentiers.

IV. — On a deux beaux exemples de la sainte amitié dans l'affection de Jonathas pour David (I Reg. XVIII), et du Sauveur Jésus pour l'apôtre saint Jean (Joan. XXI).

AMOUR DE DIEU.

I. — Qu'est-ce que l'amour de Dieu?

L'amour de Dieu est une dette éternelle du cœur que l'homme doit toujours payer sans l'acquitter jamais (*L'Ap. des chaumières*, Commandements).

La Charité est une vertu théologale, divinement infuse par laquelle Dieu est aimé sincèrement pour lui-même, et le prochain pour Dieu (S. Thomas d'Aquin).

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum, et primum mandatum (Matth. XXII, 37-38). Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement.

Le commandement de l'amour de Dieu est le plus grand : 1° par son *étendue*, car il oblige tous les hommes sans exception; c'est pourquoi, dans la pensée de S. Augustin, David l'appelait un commandement large et étendu : *latum mandatum tuum nimis* (Ps. CXVIII, 96); 2° par sa *dignité* : *Major autem horum est charitas* (I ad Cor. XIII, 13), c'est-à-dire la charité est la plus excellente des vertus; 3° par ses *avantages* : en l'accomplissant, on remplit tous les autres préceptes. *Finis præcepti est charitas* (I ad Timoth. I, 5); la fin des commandements, c'est la charité; 4° par sa *durée* : *Charitas nunquam excidet* (I ad Cor. XIII, 8); la charité ne finira jamais.

Le commandement de l'amour de Dieu est le premier. *In omnibus Scripturis, supereminentissimam viam, supereminentissimum locum charitas obtinet* (S. Augustin, *in Ps.* 149); dans toutes les Écritures, la charité tient toujours le premier rang et la première place. *Charitas in omnibus Dei donis ita excellit, ut etiam Deus dicta sit : Deus enim est charitas* (S. Augustin, *Epist.* 143 ad. Julian.) : la charité est tellement au-dessus de tous les dons de Dieu, qu'elle porte le nom de Dieu même.

II. — Pourquoi devons-nous aimer Dieu ?

Duplicem ob causam diligendus est Deus : quia nihil justius, et quia nihil diligi fructuosius potest, suo scilicet merito et nostro commodo (S. Bernard.) Nous devons aimer Dieu pour deux causes : rien n'est plus juste que d'aimer Dieu, parce qu'il le mérite; et rien n'est plus fructueux que cet amour, sous le rapport même de notre intérêt.

Præcipis mihi Domine Deus ut diligam te : hoc et possum et debeo (S. Cyprien, *Serm. de Christi bapt.*) Vous me commandez de vous aimer, ô mon Dieu : je le puis et je le dois.

Ipse prior dilexit nos (I Joan. IV, 10). Dieu nous a aimés le premier.

Cœlum et terra, et omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem; nec cessant dicere omnibus, ita ut sint inexcusabiles (S. Augustin, *Confess. lib.* 10, *cap.* 6). Le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment me disent sans cesse de vous aimer; ils le proclament à tous les hommes, de sorte que ceux-ci sont inexcusables s'ils ne vous aiment point.

Quod autem habes quod non accepisti (I ad Cor. IV, 7)? O homme, qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu (de Dieu)?

Tout nous dit, tout persuade que rien n'est plus juste que d'aimer un Dieu *créateur*, un Dieu *rédempteur*, un Dieu *rémunérateur*.

Neque ego spiritum et animam donavi vobis... Sed mundi creator... (II Machab. VII, 22-23). Ce n'est point moi, disait la mère des Machabées à ses enfants, qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie; mais le créateur du monde.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret

(S. Jean, III, 16). Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique.

Credo videre bona in terra viventium (Ps. XXVI, 13). Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum (I ad Cor. II, 9). L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Diligamus id quo nihil melius est, hoc est Deus (S. Augustin, de 50 homil., homil. 35). Aimons ce qui n'a rien au-dessus de lui, rien qui lui soit préférable ; aimons Dieu.

Omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari (Prov. III, 15). Tout ce qu'on désire le plus, ne mérite pas de lui être comparé.

Quid per multa vagaris, homuncio, quærens bona animæ et corporis? Ama unum bonum, quod est omne bonum, et sufficit (S. Anselme). O pauvre cœur humain, pourquoi tant chercher de tous côtés les biens de l'âme et du corps? Aime un seul bien, qui est le souverain bien, et cela te suffit.

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (ad Rom. VIII, 28). Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus (Ps. XXXIII, 9). Goûtez et voyez combien est doux le Seigneur!

Talis quisque est, qualis est ejus dilectio : terram diligis, terra eris ; cœlum diligis, cœlum eris ; Deum diligis, Deus eris (S. Augustin, Tract. 2, in epist. 1 Joannis). Souvenez-vous que vous devenez une même chose avec l'objet que vous aimez : si vous aimez la terre, vous êtes terrestre ; si vous aimez le ciel, vous êtes céleste ; si vous aimez Dieu, vous êtes divin.

Caducis relictis, cum qui æternus est, amemus (S. Chrysost. *in Ps.* 41). Détachons-nous des biens périssables, et aimons Dieu qui est éternel.

III. — Comment devons-nous aimer Dieu?

Nous devons l'aimer de tout notre *cœur*, de toute notre *âme* et de tout notre *esprit* (Matth. XXII, 37).

Saint Thomas d'Aquin nous apprend, dans sa *Somme théologique*, qu'aimer Dieu de tout notre cœur, *c'est l'aimer de toute l'étendue de notre volonté*. C'est n'aimer que lui seul et ne souffrir aucun autre objet qui lui dispute notre affection ; que l'aimer de toute notre âme, *c'est assujettir toutes nos passions aux lois de l'Évangile ;* et que l'aimer enfin de tout notre esprit, *c'est employer toute notre intelligence à la recherche des moyens de plaire à Dieu* (2. 2. Quæst. 45, art. 5).

Vita cordis amor est (S. Augustin, *de Subst. div.* c. 6). L'amour est la vie du cœur.

Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget : aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ (Matth. VI, 24). Nul ne peut servir deux maîtres : car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

Qui amat aliud, Deum amare non potest : occupatam animam habet (S. Augustin, *Confess.*). Celui-là ne peut véritablement aimer Dieu, qui aime autre chose que Dieu : la place est prise dans son âme.

Si diligitis me, mandata mea servate (Joan. XIV, 15). Si vous m'aimez, observez mes commandements.

Altare Dei cor nostrum, in quo jubetur ignis semper ardere; quia necesse est ex illo ad Deum, flammam charitatis indesinenter ascendere (S. Grégoire le Grand, *Moral.* l. 15, c. 7.). Notre cœur est comme un autel consacré à Dieu, où le feu doit brûler *toujours*, parce qu'il faut que la flamme de la charité monte *sans cesse* vers Dieu.

« L'amour (de Dieu) doit prévaloir entre tous nos amours et régner sur toutes nos passions ; et c'est ce que Dieu demande de nous, qu'entre tous nos amours, le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur, le plus affectionné, occupant toute notre âme ; le plus général, employant toutes nos puissances ; le plus relevé, remplissant tout notre esprit ; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur (S. François de Sales, *de l'amour de Dieu*, liv. 10, c. 6). »

« Celui qui aime une pauvre créature mortelle et impar-

faite, n'a de pensées que pour elle, et n'a de cœur que pour elle ; pour elle aussi il sacrifierait sa vie, son bonheur, sa fortune et son nom. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour un chrétien lorsqu'il s'agit de Dieu qui, pour lui, est souverainement beau, souverainement bon et souverainement juste (*Anonyme*) ?

Autre division. — Il faut aimer Dieu parfaitement, c'est-à-dire d'un amour d'*obéissance* qui nous fasse accomplir toute sa loi, et d'un amour de préférence qui nous donne la force de renoncer à tout ce que nous avons de plus cher, plutôt que de l'offenser mortellement (*L'Apôtre des chaumières*, Dominicales).

Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui me diligit (Joan. XIV, 21). Celui qui a mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime.

Nunquam est amor Dei otiosus ; operatur enim magna si est : si autem operari renuerit, amor non est (S. Grégoire le Grand, *Homil. super* Ezechiel). Jamais l'amour de Dieu n'est oisif ; s'il existe, il opère de grandes choses ; s'il refuse d'agir, ce n'est plus un véritable amour.

Probatio dilectionis est exhibitio operis (id., in Evang. Homil. 30). La preuve de notre amour envers Dieu est de le montrer par nos œuvres.

Non omnis, qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum : sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum (Matth. VII, 21). Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui-là [*seulement*] y entrera, qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Minus, Domine, te amat, qui aliquid tecum, quod propter te non amat (S. Augustin, *Confess.* lib. 10, c. 29). Celui-là, Seigneur, a pour vous moins d'amour qu'il ne doit, qui aime avec vous quelque autre chose qui ne se rapporte point à vous comme à sa fin.

« Semblable à l'océan auquel tous les fleuves vont porter le tribut de leurs eaux, Dieu veut et doit recevoir l'hommage de tous nos désirs, de tous nos penchants (*L'Apôtre des chaumières*, Commandements). »

Modus diligendi Deum est diligere sine modo (S. Bernard, *Tract. de amando Deo*). La mesure de notre amour envers Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

Nullum habere terminum debet charitas, quia nullo potest claudi fine Divinitas (S. Léon, *Serm.* 10 *de quadrag.*). La charité ne doit point avoir de bornes, parce que la divinité, qui est infinie, n'en a point.

Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, qui est in Christo Jesu (ad Rom. VIII, 38-39). M'appuyant donc sur Jésus-Christ, je suis assuré que, ni les menaces de la mort, ni la promesse de la vie, ni toute la force des anges et des démons, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature, quelle qu'elle soit, ne pourra jamais nous séparer de la charité par laquelle nous sommes unis à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ (*Traduction du P. Bernardin de Picquigny*).

IV. — Exemples :

1° *Madeleine.* Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. *Remittentur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (Luc VII, 47). C'est le Sauveur lui-même qui a dit cette douce parole en présence de la grande pécheresse repentante.

2° *Saint Ignace*, martyr. Le feu, la croix, les bêtes, tous les tourments inventés par l'enfer étaient des moyens que son cœur désirait ardemment, pour arriver plus vite à la pleine jouissance de Jésus. C'était aussi le cri qui sortait de la poitrine du grand apôtre des nations : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (ad Phil. I, 23).

3° Un anachorète qui avait vieilli dans la solitude, eut envie de devenir savant. Il se rend alors dans une célèbre académie et se fait élève. Un docteur monte en chaire et débute sa leçon par cette demande : *Utrum Deus sit ex toto corde diligendus ;* Dieu doit-il être aimé de tout notre cœur ? Scandalisé de voir mettre en doute le premier et le plus solide fondement de la vie chrétienne, l'anachorète se lève, quitte l'académie, et s'en retourne à sa chère solitude en s'écriant les larmes aux yeux : « Ah ! je vois bien que je

» suis plus savant que je ne pensais, puisqu'il y a plus de » trente ans que je tiens pour infaillible ce qui est encore » une question parmi les plus grands docteurs de ce » siècle *(L'Apôtre des chaumières)*. »

AMOUR DES ENNEMIS.

I. — Ce n'est point assez de ne pas se venger, de souffrir une injure sans plainte, de ne se permettre ni murmure ni aigreur, de calmer tous ses ressentiments : il faut aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent, et prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient. *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos ; et orate pro persequentibus, et calumniantibus vos* (Matth. v, 44).

Mea est ultio, dit Dieu (Deut. xxxii, 35) ; la vengeance m'appartient. — A nous, l'amour des ennemis et le pardon des injures.

II. — Il y a des chrétiens qui disent : *Nous ne le pouvons pas* ; d'autres : *Nous ne le devons pas;* d'autres enfin : *Nous ne le voulons pas.*

1° L'amour des ennemis et le pardon des injures paraissent impossibles ; mais puisque Jésus-Christ, notre Dieu, l'ordonne, cela est évidemment possible : *Mandatum hoc, quod ego præcipio vobis*, disait Moïse aux Juifs, *non supra te est, neque procul positum* (Deut. xxx, 11). Ce commandement que je vous prescris aujourd'hui n'est ni au-dessus de vous, ni loin de vous.

« Non, chrétiens, cette impuissance prétendue que vous » alléguez, ne vient point de la chose elle-même ; elle vient » de la malignité de votre fond. Vous ne pouvez pas vous » excuser ici comme du jeûne sur la maladie ou sur la » faiblesse de votre complexion. Il ne s'agit point d'aumônes ; vous pourriez vous en excuser sur vos besoins. » On ne vous demande point un exercice pénible, des méditations profondes ; vous pourriez y opposer la faiblesse » de votre intelligence. On vous demande seulement de » pardonner à la personne qui vous a offensé. Le tort qu'elle » vous a fait est purement personnel ; vous pouvez l'ensevelir dans l'oubli du pardon : il ne vous en coûtera

» qu'un peu de violence sur vous-mêmes, et cette violence » sera même récompensée ici-bas par le repos et la tran» quillité que votre conduite chrétienne fera naître dans » votre esprit et dans votre cœur (Auteur moderne). »

Omnia possum in eo qui me confortat (ad Phil. iv, 13). Je puis tout en celui qui me fortifie.

Sciendum est Christum impossibilia non jubere, sed perfecta, quæ David fecit in Saül et Absalom (S. Augustin, *Serm.* 58, *de Temp.*). Il faut bien se persuader que le Christ ne nous commande point des choses impossibles, mais des choses parfaites que David a d'ailleurs pratiquées à l'égard de Saül et d'Absalon. — On pourrait ajouter ici, à cet exemple, ceux de saint Etienne, premier martyr, et de l'empereur Théodose (*L'Apôtre des chaumières*).

2° Les prétextes que l'on oppose au commandement de J.-C. pour établir que l'on ne doit point le suivre, sont la raison, la coutume, les maximes du monde, l'honneur, les devoirs d'état. Mais le Sauveur n'admet aucune exception comme excuse : c'est à tous et dans toutes les circonstances qu'il commande l'amour des ennemis et le pardon des injures. *Silete a facie Domini* (Sophon. i, 7) ; silence donc en présence du Seigneur. *Christianus nullius est hostis* (Tertull., *L. ad. Scap.*, c. 2) ; un chrétien n'est l'ennemi de personne et ne regarde personne comme ennemi. *Sacrificium christianorum* (S. Augustin, *lib. de* 50 *homil.*, *homil.* 29) ; le pardon des injures est le sacrifice des chrétiens. *Nulli christiano quemcumque odisse permittitur* (S. Léon) ; il n'est permis à *aucun* chrétien de haïr *qui que ce soit.* « Cherchez un homme que Dieu n'aime pas, » pour qui Jésus-Christ n'ait point répandu son sang, qu'il » ne vous commande pas de chérir ; et si vous pouvez en » trouver un, il vous sera permis de le poursuivre de votre » inimitié (Cardinal de la Luzerne). » *Si diligitis eos qui » vos diligunt... nonne ethnici hoc faciunt* (Matth. v, 46) ; si vous n'aimez que ceux qui vous aiment.... les païens n'en font-ils pas autant ?

3° *Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam, et peccata illius servans servabit* (Eccli. xxviii, 1) ; celui qui veut se venger, tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais. *Judicium si-*

ne misericordia, illi qui non fecit misericordiam (Jacob. II, 13); justice sans miséricorde à qui n'aura point usé de miséricorde. *Si non dimiseritis, non dimittet Deus* (S. Aug. *in Enchirid.*, c. 74); si vous ne pardonnez, Dieu ne vous pardonnera point. *Hoc est imaginarium, Deum credere esse propitium iis, qui iram portant in corde* (S. Grégoire); c'est un rêve de croire qu'un homme qui porte, dans son cœur, de la haine contre son frère, puisse obtenir miséricorde de Dieu. *Qua fronte dices Domino, remitte mihi multa mea peccata, si tu pauca conservo tuo non remiseris* (Cyrille de Jérusalem, *Catech.* 2)? De quel front pourrez-vous dire à Dieu : Remettez-moi mes péchés qui sont nombreux, si vous ne pardonnez pas à votre frère les quelques offenses qu'il vous a faites?

Péroraison. — *Mira res! Judæi clamant* crucifige, *et Jesus clamabat* Ignosce (S. Bernard)! Chose étonnante! les juifs criaient : *Crucifiez-le*, et Jésus criait : *Mon Père, pardonnez-leur! — Vide pendentem, audi precantem, et tanquam de tribunali præcipientem* (S. Augustin); voyez votre Sauveur sur la croix; il vous prie, ou plutôt, du haut de cette sanglante tribune, il vous commande de l'imiter.

AMOUR DES PARENTS.

I. — « Nos pères et mères, images frappantes de la divi-» nité en ce monde, en sont comme les mandataires et les » lieutenants ; il est donc dans l'ordre de nos devoirs de » placer les droits de nos parents après les droits de la di-» vinité.

» Si nous devons aimer tous les hommes, à combien plus » forte raison ne devons-nous pas aimer ceux qui nous ont » donné le jour, ceux dont nous sommes en quelque sorte » la chair et les os (*L'Apôtre des chaumières*, Commande-» ments). »

« L'amour filial est une affection si douce et si tendre, » qu'on lui a donné le nom de piété ; c'est le premier sen-» timent qui germe dans le cœur de l'homme, quel qu'il » soit ; c'est le dernier que les passions puissent en arra-» cher (*id.*, *ibid.*). »

II. — Tout nous porte à l'amour envers nos parents : ils nous ont donné la vie, ils ont pourvu à nos besoins, ils nous ont préservé de dangers et de maladies, ils ont dirigé nos pas et éclairé notre esprit, ils nous ont prêté appui en toutes choses, et ils ont fait pour nous les plus grands sacrifices.

III. — *In toto corde tuo honora patrem tuum, et gemitus matris tuæ ne obliviscaris : memento quoniam nisi per illos natus non fuisses : et retribue illis, quomodo et illi tibi* (Eccli. VII, 29-30). Honorez votre père de tout votre cœur, et n'oubliez point les douleurs de votre mère. Souvenez-vous que vous ne seriez point né sans eux, et faites tout pour eux, comme ils ont tout fait pour vous.

Nihil carius filiis debet esse quam pater (S. Augustin, *Serm. Dom. in monte*). Rien ne doit être plus cher à des enfants que leur père (*et leur mère*).

Tolle radium a sole et non lucet, rivum a fonte et desiccabitur, ramum ab arbore et arescet, membrum a corpore et putrescet : sic separa filium a devotione paterna et jam non est filius (S. Chrysostome). Enlevez au soleil un rayon, et le rayon ne luira plus ; à une source de l'eau, et cette eau se desséchera ; à un arbre une branche, et cette branche mourra ; à un corps un membre, et ce membre tombera en pourriture. De même, séparez un fils de l'amour et de la piété qu'il doit à son père, et ce ne sera plus un fils.

IV. — Le type de l'amour filial est Jésus-Christ, soumis à Joseph et à Marie. *Et erat subditus illis* (Luc. II, 51).

AMOUR DU PROCHAIN.

I. — Il est rapporté dans l'Évangile qu'un docteur de la loi, interrogeant Jésus-Christ, lui dit pour le tenter : *Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo* (Luc. X, 25)? Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?

Jésus lui répondit : *In lege quid scriptum est? quomodo legis?* Que porte la loi? qu'y lisez-vous?

Diliges Dominum Deum tuum, répliqua le docteur, *ex*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

ne misericordia, illi qui non fecit misericordiam (Jacob. II, 13); justice sans miséricorde à qui n'aura point usé de miséricorde. *Si non dimiseritis, non dimittet Deus* (S. Aug. *in Enchirid.*, c. 74); si vous ne pardonnez, Dieu ne vous pardonnera point. *Hoc est imaginarium, Deum credere esse propitium iis, qui iram portant in corde* (S. Grégoire); c'est un rêve de croire qu'un homme qui porte, dans son cœur, de la haine contre son frère, puisse obtenir miséricorde de Dieu. *Qua fronte dices Domino, remitte mihi multa mea peccata, si tu pauca conservo tuo non remiseris* (Cyrille de Jérusalem, *Catech.* 2)? De quel front pourrez-vous dire à Dieu : Remettez-moi mes péchés qui sont nombreux, si vous ne pardonnez pas à votre frère les quelques offenses qu'il vous a faites?

Péroraison. — *Mira res! Judæi clamant* crucifige, *et Jesus clamabat* Ignosce (S. Bernard)! Chose étonnante! les juifs criaient : *Crucifiez-le*, et Jésus criait : *Mon Père, pardonnez-leur! — Vide pendentem, audi precantem, et tanquam de tribunali præcipientem* (S. Augustin); voyez votre Sauveur sur la croix; il vous prie, ou plutôt, du haut de cette sanglante tribune, il vous commande de l'imiter.

AMOUR DES PARENTS.

I. — « Nos pères et mères, images frappantes de la divi-» nité en ce monde, en sont comme les mandataires et les » lieutenants ; il est donc dans l'ordre de nos devoirs de » placer les droits de nos parents après les droits de la di-» vinité.

» Si nous devons aimer tous les hommes, à combien plus » forte raison ne devons-nous pas aimer ceux qui nous ont » donné le jour, ceux dont nous sommes en quelque sorte » la chair et les os (*L'Apôtre des chaumières*, Commande-» ments). »

« L'amour filial est une affection si douce et si tendre, » qu'on lui a donné le nom de piété ; c'est le premier sen-» timent qui germe dans le cœur de l'homme, quel qu'il » soit ; c'est le dernier que les passions puissent en arra-» cher (*id.*, *ibid.*). »

II. — Tout nous porte à l'amour envers nos parents : ils nous ont donné la vie, ils ont pourvu à nos besoins, ils nous ont préservé de dangers et de maladies, ils ont dirigé nos pas et éclairé notre esprit, ils nous ont prêté appui en toutes choses, et ils ont fait pour nous les plus grands sacrifices.

III. — *In toto corde tuo honora patrem tuum, et gemitus matris tuæ ne obliviscaris : memento quoniam nisi per illos natus non fuisses : et retribue illis, quomodo et illi tibi* (Eccli. VII, 29-30). Honorez votre père de tout votre cœur, et n'oubliez point les douleurs de votre mère. Souvenez-vous que vous ne seriez point né sans eux, et faites tout pour eux, comme ils ont tout fait pour vous.

Nihil carius filiis debet esse quam pater (S. Augustin, *Serm. Dom. in monte*). Rien ne doit être plus cher à des enfants que leur père (*et leur mère*).

Tolle radium a sole et non lucet, rivum a fonte et desiccabitur, ramum ab arbore et arescet, membrum a corpore et putrescet : sic separa filium a devotione paterna et jam non est filius (S. Chrysostome). Enlevez au soleil un rayon, et le rayon ne luira plus ; à une source de l'eau, et cette eau se desséchera ; à un arbre une branche, et cette branche mourra ; à un corps un membre, et ce membre tombera en pourriture. De même, séparez un fils de l'amour et de la piété qu'il doit à son père, et ce ne sera plus un fils.

IV. — Le type de l'amour filial est Jésus-Christ, soumis à Joseph et à Marie. *Et erat subditus illis* (Luc. II, 51).

AMOUR DU PROCHAIN.

I. — Il est rapporté dans l'Évangile qu'un docteur de la loi, interrogeant Jésus-Christ, lui dit pour le tenter : *Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo* (Luc. X, 25)? Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?

Jésus lui répondit : *In lege quid scriptum est? quomodo legis?* Que porte la loi? qu'y lisez-vous?

Diliges Dominum Deum tuum, répliqua le docteur, *ex*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua : et proximum sicut teipsum (Ibid., 27). Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et le prochain comme vous-même.

Vous avez bien répondu, lui dit le Sauveur ; allez, faites cela et vous vivrez ; *Recte respondisti : hoc fac et vives* (Ibid., 28).

Mais quel est mon prochain, demanda le docteur ? *Quis est meus proximus* (Ibid. 29) ?

Jésus voulant encore lui faire décider cette question par lui-même, lui proposa l'exemple d'un homme juif allant de Jérusalem à Jéricho, et tombant en route entre les mains des voleurs qui, non contents de l'avoir dépouillé, le couvrirent de blessures et le laissèrent mourant sur le chemin. Or, un prêtre le vit en cet état, et passa outre. Un lévite survint ensuite et fit de même. Enfin un samaritain, ému de compassion, pansa comme il put les blessures du juif, mit celui-ci sur son cheval, le conduisit à Jéricho, le plaça dans une auberge, le fit soigner par des médecins, et, poursuivant son voyage, avança à l'hôtelier deux pièces d'argent, lui recommanda le blessé et lui promit qu'à son retour il lui tiendrait compte de ce qu'il aurait fait pour lui.

Après ces détails, Jésus demanda au docteur de la loi : Lequel de ces trois voyageurs vous paraît avoir agi *comme le prochain* de celui qui est tombé entre les mains des voleurs ? Celui, répondit-il, qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez, lui dit notre Seigneur, et faites de même. *Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi, qui incidit in latrones? At ille dixit: Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter* (Id., ibid., 36-37).

Omnis homo homini proximus. Non est cogitanda longinquitas generis, ubi est natura communis (S. Augustin, *lib. de Doctrina Christi*). Tout homme est le prochain d'un autre homme. On ne doit point se figurer un degré de parenté trop éloigné, lorsque la nature nous est commune.

II. — « Après le grand commandement de l'amour de Dieu, » celui du prochain tient le premier rang ; et l'idée que » nous devons en avoir, c'est de le regarder comme *le plus*

» *universel de tous les commandements, le plus nécessaire,* » *et le plus essentiel à la religion* (Chevassu). »

A.) *Qui diligit proximum, legem implevit* (ad Rom. XIII, 8). Celui qui aime son prochain, a accompli la loi.

B.) *Qui non diligit manet in morte* (1 Joan. III, 14). Celui qui n'aime point, demeure dans la mort.

C.) *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan. XV, 12). Le commandement que je vous donne, c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. — Jésus-Christ l'appelle « un commandement nouveau », *mandatum novum* (Joan. XIII, 34). C'est, disent les SS. PP., que ce commandement, quoique très-ancien, est néammoins nouveau quant à l'esprit et à la manière dont le Sauveur nous ordonne de l'observer ; Jésus-Christ l'élève à une nouvelle perfection, en faisant de l'amour qu'il a eu pour les hommes, la règle de celui que ses disciples se doivent les uns aux autres. (S. Chrysostome, *homil. in Joan.* et S. Augustin, *tract.* 65 *in Joan.*). — *In hoc cognoscent omnes quia Discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joan. XIII, 35). La marque à laquelle tout le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimerez les uns les autres.

Autre division. Obligation d'aimer le prochain ; devoirs qu'implique l'amour du prochain. — Pour le premier point, voyez tout ce qui précède. — Pour le deuxième, les devoirs de la charité se rapportent en général aux deux suivants : ne vouloir jamais faire de mal au prochain ; lui souhaiter et lui procurer tout le bien que nous pouvons. *Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter* (Luc. VI, 31) ; ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias* (Tob. IV, 16) ; prenez-garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît à vous-même. *Quicumque proximum suum, ut seipsum diligit, quidquid boni sibimet cupit, et illi cupit pariter* (S. Justin, *dialog. cum Tryph. judæo*) ; quiconque aime son prochain comme soi-même, lui souhaitera tout le bien qu'il se souhaite à soi-même.

« Est-ce à dire que nous devions avoir pour tous les

» hommes ce sentiment si délicat, cet intérêt si affectueux, » cet amour si sensible que nous ressentons pour nous-» même et pour les objets particuliers de notre tendresse ? » Non... Ce qui est prescrit, c'est une égalité, non de sen-» timents, mais de devoirs (*L'Apôtre des chaumières*, Commandements). »

Voyez *Amour des ennemis, Amour des parents, Aumône, Correction fraternelle.*

AMOUR-PROPRE.

I. — L'amour-propre est de deux sortes, selon qu'il est *réglé* ou *déréglé*.

L'amour-propre bien réglé n'est autre chose que l'amour de soi-même. C'est alors une vertu, puisque, dans l'ordre de la charité, nous devons tenir auprès de nous-mêmes le premier rang après Dieu.

Voyez *Amour de Dieu* et *Amour du prochain.*

L'amour-propre déréglé est toujours un vice. Il ne diffère guère que de nom de la concupiscence ou de la convoitise, suite et effet du péché originel. Or, la convoitise est ce penchant qui nous porte vers les biens sensibles pour y trouver notre satisfaction; tandis que l'amour-propre déréglé nous fait rapporter toutes choses à nous-mêmes *comme à leur fin*, et nous chercher nous-mêmes dans tous les objets qui se présentent à nous.

C'est dans ce dernier sens que nous entendons ici l'amour-propre.

II. — L'amour-propre est : 1° une véritable haine de soi-même, parce qu'en s'aimant de cet amour déréglé on va contre la loi de Dieu, et que l'on s'attire la haine, la colère, la vengeance du Seigneur et la damnation éternelle, comble de tous les malheurs; 2° la haine de soi-même, telle que l'ordonne l'Évangile, est un véritable amour que nous avons pour notre âme et pour notre corps, parce qu'elle leur procure un bonheur éternel, comble de tous les biens.

III. — *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (Joan. XII, 25). Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.

Disce amare te, non amando te (S. Augustin, tract. 51 *in Joan.*). Apprenez à vous aimer comme vous le devez, en ne vous aimant pas.

Prima hominis perditio fuit amor sui (Id. serm. 47, *in cap. 7 Matth.*). La première cause de la perte de l'homme a été l'amour aveugle de soi-même.

Fecerunt civitates duas amores duo : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero, amor Dei usque ad contemptum sui : illa in seipsa, hæc in Domino gloriatur (Id., lib. 14 *de Civitate*, cap. 28). Deux amours ont bâti deux villes : l'une toute terrestre; c'est l'amour de soi-même qui va jusqu'au mépris de Dieu : l'autre, toute céleste, savoir l'amour de Dieu qui va jusqu'au mépris de soi-même. Celle-là se glorifie en elle-même; celle-ci, au contraire, rapporte à Dieu toute sa gloire.

Stipendium amoris proprii mors est, initium omnis mali (S. Basile). La mort est le salaire de l'amour-propre, car il est le principe de tous les maux du monde.

Scito quod amor tui ipsius magis nocet tibi, quam aliqua res mundi (Imitat. Christi, lib. 3, c. 27). Tenez pour constant que votre seul amour-propre vous est plus préjudiciable que quoi que ce soit au monde.

AN (NOUVEL).

I. — C'est un usage général qu'en ce jour chaque pasteur ou chaque prêtre qui en remplit les fonctions, monte dans la chaire de vérité, pour y exprimer hautement à ses paroissiens les sentiments que la circonstance lui suggère d'une manière toute spéciale.

II. — Retour sur l'année écoulée; vœux et souhaits pour l'année qui commence.

1° Louer le Seigneur de ses bienfaits, mais gémir en même temps sur les infidélités commises.

Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit

mihi (Ps. CXV, 12)? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits qu'il m'a accordés?

Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit (Ps. CXXIX, 3)? Seigneur, si vous examinez nos péchés, Seigneur, qui pourra subsister?

2° Souhaiter aux paroissiens ce qu'Isaac demandait pour son fils Jacob, lorsque sa main le bénissait: *Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ* (Genes. XXVII, 28)! Que Dieu vous donne la rosée du ciel et la graisse de la terre! (c'est-à-dire les biens spirituels et les biens matériels).

Dans l'ordre temporel, une année abondante, un commerce prospère, l'union des ménages et des familles, le succès des entreprises, la santé de tous.

Dans l'ordre spirituel, vœu adressé par saint Paul aux fidèles de Corinthe : *Gratia Domini nostri Jesu Christi, et charitas Dei, et communicatio sancti Spiritus sit cum omnibus vobis* (II ad Cor. XIII, 13). Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous!

Péroraison. — *Deus meus*, écrivait saint Paul aux habitants de la ville de Philippes, *Deus meus impleat omne desiderium vestrum, secundum divitias suas, in gloria in Christo Jesu..... Amen* (ad Philip. IV, 19-23). Que mon Dieu, selon les richesses de sa bonté, remplisse tous vos besoins, et vous donne sa gloire par Jésus-Christ..... Ainsi soit-il!

NOTA. *L'Apôtre des chaumières* (Fêtes de l'année) donne deux autres manières de traiter le même sujet. La première, en montrant le prix du temps qui nous est accordé, et l'usage que nous en devons faire; avec ce texte: *Tempus breve est* (I ad Cor. VII, 29); le temps est court. La deuxième, en souhaitant aux paroissiens, non les biens périssables qui sont indignes des chrétiens, mais la paix de Jésus-Christ (*Pax vobis!* — Joan. XX, 21), c'est-à-dire la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec soi-même. « Avec ce bien, les époux, les frères, les parents, » les amis seront heureux, quelle que soit leur condition, » quelle que soit leur pauvreté; sans ce bien, ils ne peu- » vent l'être, quelle que soit leur opulence. »

ANGES.

I. — Les anges sont des « *esprits dégagés de toute matière*, qui se nourrissent d'une pure contemplation (Bossuet). » Leur existence est attestée presque à chaque page de l'Écriture. Distribués en trois hiérarchies dont chacune se compose de trois chœurs, ils forment une armée innombrable. Première hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes. Deuxième : Dominations, Principautés, Puissances. Troisième : Vertus des cieux, Archanges et Anges.

II. — Avant la chute originelle de l'homme, l'orgueil de Lucifer entraîna dans la ruine une partie des anges. Les esprits superbes furent condamnés aux peines éternelles. On les nomme les mauvais anges, les démons, les puissances de l'enfer, les esprits de ténèbres et de malice. Leur occupation est de tenter les hommes. *Sobrii estote, et vigilate: quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret: cui resistite fortes in fide* (I Petr. V, 8-9). Soyez sur vos gardes et veillez, car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant une proie qu'il puisse dévorer. Résistez-lui en restant fermes dans la foi. — Avant la naissance de Jésus-Christ, le pouvoir des démons était fort étendu, parce que l'idolâtrie régnait presque partout; mais Jésus-Christ les a dépouillés de leur empire par sa mort et sa résurrection. Depuis lors le pouvoir des démons est lié; il ne tient plus sous sa tyrannie que ceux qui veulent bien s'y assujettir : il est, dit saint Augustin, comme un chien enchaîné, lequel peut aboyer, mais ne peut mordre que ceux qui s'approchent de lui. *Latrare potest, mordere omnino non potest, nisi volentem* (Serm. 197, *de Temp.*).

Les anges, restés fidèles à Dieu, se nomment les bons anges ou simplement les anges. C'est d'eux qu'il va être uniquement question dans le reste de cet article.

III. — Les anges sont dans le ciel toujours présents devant Dieu. *Semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est* (Matth. XVIII, 10); ils voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux. Ministres de leur divin maître,

ils exécutent ses ordres par rapport aux créatures, mais surtout par rapport à l'homme : *Omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi, propter eos qui hæreditatem capiunt salutis* (ad Hebr. I, 14); tous les anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut.

Dans le ciel, les anges, dit Bossuet, offrent à Dieu nos prières et nos aumônes. *Obtuli orationem tuam Domino* (Tob. XII, 12), disait Raphaël à Tobie. Voilà pourquoi saint Jean dit que nos prières montent de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu : *De manu angeli coram Deo* (Apocalyps. VIII, 4). Les anges, avons-nous dit, offrent aussi nos aumônes, nos bonnes œuvres, nos bons désirs, nos bonnes pensées; ils sont surtout heureux de pouvoir offrir à Dieu les larmes de notre pénitence : *Heus! tu peccator, bono animo sis; vides ubi de tuo reditu gaudeatur* (Tertull. *de Pœnit.*). Courage, pécheur; tu vois où l'on se réjouit de ton retour à Dieu!

Sur la terre, nous avons sans cesse auprès de nous un de ces sublimes esprits à qui il a été donné un pouvoir spécial de parler intérieurement à notre esprit et à notre cœur, et d'en voir les pensées intimes. Cet *ange gardien* est avec nous pour nous éclairer, nous défendre, nous soutenir et nous diriger dans les voies du salut. *Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat ab ortu suæ nativitatis in custodiam sui angelum deputatum;* grande est la dignité des âmes, puisque chacune d'elles, dès les premiers moments de la naissance, reçoit de Dieu un ange pour la garder (S. Jérôme)!

IV. — Nous devons donc *aimer*, *honorer*, *invoquer* et *remercier* les anges, mais surtout notre ange gardien.

« L'ange gardien, c'est un bon ange que Dieu a donné à » chacun de nous, en venant au monde. Si donc le démon » nous attaque, nous avons à côté de nous un zélé défenseur qui secondera nos efforts pour repousser notre en» nemi. Ne soyons pas assez téméraires pour déserter la » cause du salut, pour livrer la guerre à celui qui veut » combattre pour nous; suivons les conseils de notre bon » ange, et nous triompherons infailliblement des ennemis

» de notre salut. — Notre bon ange, c'est le meilleur de » nos amis; il partage nos dangers et nos périls, nous con» sole dans nos revers, nos travaux et nos souffrances; il » nous suit, nous accompagne partout, s'attache à chacun » de nos pas pour nous fixer dans les sentiers de la vertu, » pour nous faire éviter les piéges que le démon tend à » notre innocence. Si notre innocence est en paix, il s'en » réjouit avec nous; si les passions nous aveuglent et que » le péché, comme une lèpre honteuse, s'attache à notre » âme infortunée, il s'en afflige, il en pleure, il en gémit » comme un ami sincère pleure, gémit et soupire, quand » il voit son ami rongé d'un horrible cancer qui doit le » conduire au tombeau. — Nous nous estimerions heureux » si nous avions, auprès d'un prince puissant, un ministr » qui s'intéressât à nous procurer les avantages dont il » jouit lui-même; nous ne laisserions échapper aucune oc» casion de lui témoigner notre dévouement, notre amour, » notre reconnaissance; et, plus il serait élevé en dignité, » plus aussi nos hommages seraient profonds, seraient sin» cères. Que vous rendrai-je donc, ô ange tutélaire, pour » les services que vous m'avez rendus, que vous me rendrez » encore? — Quand nous sommes en présence d'un grand » de ce monde, nous nous étudions à ne rien faire, à ne » rien dire qui puisse lui déplaire. Hé bien, rappelons-nous » que nous sommes toujours en présence d'un prince de la » cour céleste... Pécheurs, qui que vous soyez, respectez » donc ces regards purs qui contemplent le soleil de jus» tice, le Dieu des vertus... — Loin de nous une conduite » ingrate..... Quand nous sommes portés au mal, disons, » pour nous retenir sur le bord du précipice, disons-nous » à nous-mêmes : Notre bon ange nous voit, nous entend! » Ne laissons passer aucun jour sans le remercier des bien» faits qu'il nous procure; tous les jours, le matin et le » soir, supplions-le de présenter à Dieu nos prières, comme » un encens d'agréable odeur, et nous aurons l'espoir d'al» ler chanter avec lui, de concert avec les Chérubins et les » Séraphins, l'éternel cantique d'actions de grâces : Saint, » Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Ainsi » soit-il (*L'Apôtre des chaumières*, Symbole). »

V. — Exemple de Raphaël dans l'histoire de Tobie.

ANNONCIATION.

I. — *Missus est Angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth,*

Ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis Maria.

Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena...

Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum (Luc. I, 26, 27, 28, 31).

Dieu envoya l'ange Gabriel en une ville de Galilée, appelée Nazareth,

A une Vierge qui était mariée à un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie.

L'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce...

Vous deviendrez mère, et vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.

II. — En choisissant Marie pour être la mère de son divin Fils, Dieu a accordé à la plus humble des vierges le plus sublime honneur qu'il puisse accorder à une créature.

1° *Marie, la plus humble des Vierges.*

Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum (Luc. I, 38). Marie dit alors à l'ange Gabriel : Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.

Saint Antonin, commentant le texte des Cantiques où le Seigneur parle de l'humilité de cette Vierge (Cant. I, 11), dit que le nard, plante très-basse et très-petite, figure l'humilité de Marie dont le parfum des vertus monta jusqu'au ciel : *Nardus est herba parva et significat beatam Virginem quæ dedit humilitatis odorem, qui odor usque ad cœlum ascendit.*

Vide humilitatem, vide devotionem, ancillam se dicit Domini, quæ mater eligitur (S. Ambroise, *de Virg.*). Voyez l'humilité et le dévouement de Marie qui se dit la servante du Seigneur, elle qui est choisie pour être sa mère !

Facta est Mariæ humilitatis scala cœlestis, per quam Deus descendit ad terras (S. Augustin, sup. *Magnificat*). L'humilité de Marie fut une échelle céleste par laquelle

Dieu descendit sur la terre pour s'incarner dans son sein virginal.

La profonde humilité de Marie fut, selon saint Antonin, la préparation la plus parfaite à sa divine maternité : *Quæ præparatio fuit per profundam humilitatem.*

« Ainsi Marie, dans l'incarnation du Verbe, dirons-nous » pour terminer ce point, ne pouvait s'humilier plus qu'elle » ne s'humilia. Voyons maintenant comment Dieu, en la » choisissant pour mère, ne pouvait l'élever plus qu'il ne » le fit (S. Alphonse de Liguori, *Gloires de Marie*). »

2° *Marie, la plus sublime des créatures.*— Il n'est rien qui vous égale, ô ma Souveraine, car tout ce qui existe est au-dessus ou au-dessous de vous; or, Dieu seul vous est supérieur, et toutes les créatures vous sont inférieures. *Nihil tibi, Domina, est æquale : omne enim quod est, aut supra te est, aut infra; quod supra, solus Deus; quod infra, est omne quod Deus non est* (S. Anselme, *Ap. Pelb. Stell.* 2, p. 3, a. 2).

Majorem mundum facere potest Deus, majus cœlum; majorem quam matrem Dei facere non potest (S. Bonaventure, *Spec. B. V.*, lib. x). Dieu peut créer un monde plus vaste, un ciel plus étendu, mais il ne peut élever une créature plus haut qu'en la faisant mère de Dieu.

Quid ego pauper ingenio dicam de te, o beata Virgo! cum de te quid dixero, minor laus est quam dignitas tua meretur (S. Augustin, *serm. de Sanctis*). Que dira de vous ma faible intelligence, ô bienheureuse Vierge, puisque tout ce que je puis dire est au-dessous de votre mérite et de votre dignité !

« Concluons donc. Cette divine Mère est infiniment inférieure à Dieu, mais elle est immensément supérieure à » toutes les créatures. Et s'il est impossible de trouver un » fils plus noble que Jésus, il est impossible aussi de » trouver une mère plus noble que Marie (S. Alph. de Li» guori, *opere citato*). »

ASCENSION.

I. — *Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei* (Marc.

xvi, 19). Et après que le Seigneur Jésus eut parlé à ses apôtres, il s'éleva dans le ciel où il est assis à la droite de Dieu.

II. — On peut considérer deux choses dans ce mystère : la *gloire* et le *triomphe* de Jésus dans son ascension, et les *avantages* que cette gloire et ce triomphe nous procurent.

1° *Gloire et triomphe.* — L'entrée de l'Homme-Dieu dans le ciel est éclatante, et le rang qu'il y occupe ne l'est pas moins (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes de l'année).

2° Si Jésus est retourné dans les cieux, c'est pour nous y préparer une place (Id. ibid.).

III. — *Deus exaltavit illum et dedit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* (ad Philipp. II, 9-10). Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

(*Pater*), *Ego te claricavi super terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam :... Manifestavi nomen tuum hominibus... Nunc autem ad te venio* (Joan. xvii, 4, 6 et 13). (Père,) Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire... J'ai fait connaître votre nom aux hommes... Maintenant je retourne à vous. — *Et nunc clarifica me tu Pater apud temetipsum, claritate quam habui priusquam mundus esset apud te* (Ibid., 5). Et maintenant, ô Père, glorifiez-moi dans vous-même de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût créé.

» Après avoir rempli son ministère, établi son sacerdoce, » instruit ses apôtres, institué les sacrements, formé son » troupeau, fondé son Église, Jésus-Christ s'avance vers la » montagne des Oliviers encore empreinte des traces de sa » douleur. Ce premier théâtre de ses ignominies devient » celui de sa gloire. Après avoir donné une dernière in- » struction à ses chers disciples et leur avoir déclaré ses vo- » lontés, il s'élève par sa propre vertu dans les airs, avec » gloire et majesté (*L'Ap. des chaum.*, loco citato). »

Homo qui loco tam humili tenebatur ut descendere non posset ulterius, ad tam excelsam sedem pervenit ut altius non posset ascendere (S. Chrysost. serm. 3 *de Ascens.*). Celui qui s'était humilié au point de ne pouvoir s'humilier davantage, occupe maintenant un trône si qu'il est impossible d'en concevoir un plus sublime, élevé.

Vado parare vobis locum (Joan. xvi, 2). Je vais *au ciel* pour vous y préparer une place.

Habemus Pontificem magnum Jesum qui penetravit cœlos (ad Hebr. iv, 14). Nous avons pour grand Pontife Jésus, Fils de Dieu, qui est monté au plus haut des cieux.

Præcursor pro nobis introivit Jesus (Ibid. vi, 20). Jésus est entré [dans le ciel] comme notre précurseur.

Resurrectio Domini spes nostra est; Ascensio, glorificatio nostra (S. Augustin, *de Ascens.*). La résurrection du Seigneur est notre espoir ; son ascension, notre glorification.

ASSOMPTION.

I. — *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (Cant. vi, 9)? Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil?

C'est une croyance antique que Marie, à l'exemple de son divin Fils, fut délivrée des liens de la mort trois jours après son trépas.

Il est probable que la sainte Vierge mourut à Jérusalem ou au bourg de Gethsémani, les uns disent à soixante-huit ans, les autres quatre ans plus tard.

La fête de l'Assomption est très-ancienne dans l'Église; elle a pris en France un caractère de solennité publique, lorsque, en 1638, Louis XIII choisit le 15 août pour mettre sa personne et son royaume sous la protection de Marie.

II. — Le triomphe de Marie fut glorieux, lorsqu'elle monta au ciel, et le trône qu'elle y occupe est élevé au-dessus de celui de tous les autres saints (S. Liguori, *Gloires de Marie*).

Autre division. Ce que le triomphe de Marie a de glorieux pour elle, ce qu'il a de consolant pour nous (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes de l'année).

III. — *Hodie collocatur Maria a dextris Dei ut canitur*

in psalmo : Astitit Regina a dextris tuis (S. Athanase). Aujourd'hui Marie est placée à la droite de Dieu, ainsi qu'on le chante dans le psaume 44°, ℣. 10 : *la Reine s'est assise à ta droite.*

Hodie gloriosa Virgo Maria cœlos ascendit; gaudete, quia ineffabiliter sublevata regnat in æternum (S. Jérôme, *Epist. ad. Paulam et Eustoch, de Assumpt. B. V.*). Aujourd'hui la glorieuse Vierge Marie est montée aux cieux; réjouissez-vous, parce que, emportée de ce monde d'une manière ineffable, elle règne à jamais.

Credendum est, hodierna die, militiam cœlorum cum suis agminibus festine obviam venisse Genitrici Dei, eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse (Id., ibid.). Il faut croire qu'en ce jour la milice des cieux, avec ses phalanges, s'est empressée de venir au-devant de la mère de Dieu, qu'elle l'a entourée d'une immense lumière, et l'a conduite ainsi au trône qui lui était préparé.

Quamvis omnium sanctorum memoriæ mirabiles sint, nihil tamen diei hujus solemniis æquale (S. Proclus episc., *orat. hab. in concil. Ephes.*). Bien que la mémoire de tous les saints soit admirable, rien cependant ne peut égaler la solennité de ce jour de l'Assomption.

Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna (S. Bernard, *in fest. Assumpt.*). La sainte mère de Dieu a été exaltée au-dessus des chœurs des anges dans les cieux.

Maria universos tantum excedit, quantum sol reliqua astra (S. Basile, *orat. de Ann.*). De même que la splendeur du soleil efface celle de tous les astres, de même la gloire de la divine Mère surpasse celle de tous les bienheureux.

« Réjouissons-nous donc avec Marie de la sublimité du » trône où Dieu l'a élevée dans le ciel. Réjouissons-nous-» en, parce que si notre Mère nous a privés de sa présence » par sa glorieuse assomption, elle ne nous a pas privés de » son amour. Au ciel, elle est plus près de Dieu, elle con-» naît mieux nos misères, y compatit davantage, est mieux » à même de les secourir. Se pourrait-il, demande saint » Pierre Damien, qu'en vous élevant au ciel, ô Marie, vous » nous eussiez oubliés, malheureux que nous sommes?

» Non, Dieu nous garde de le penser : un cœur aussi misé-» ricordieux que celui de Marie ne refuse pas de compatir » à des misères aussi grandes que les nôtres (1). Marie » éprouva pour nous une vive pitié quand elle était sur la » terre, dit saint Bonaventure, mais elle en éprouve une » plus tendre encore dans le ciel où elle règne (2). (S. Alph. » de Liguori, *Gloires de Marie*). »

ATHÉE, ATHÉISME.

I. — S'il existe des hommes qui ne croient point à l'existence d'un Dieu personnel, d'un Dieu éternel, souverainement parfait, créateur, providence et rémunérateur, ils sont excessivement rares (*hæc insania paucorum est,* dit S. Augustin), et l'humanité tout entière proteste contre eux.

Il y a, par contre, beaucoup de libertins qui *voudraient* que Dieu n'existât point : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Ps. XIII, 1). L'impie insensé a dit *dans son cœur :* Il n'y a pas de Dieu.

II. — L'existence d'*un Esprit infini à l'état personnel* (Lacordaire) est établie sur des preuves si nombreuses et si invincibles que, pour la nier, il faut être la plus faible des intelligences, et le plus criminel des pécheurs.

1° En développant les preuves de l'existence de Dieu, — voyez l'article : *Dieu (existence de)*, — il ne sera pas difficile de démontrer l'extrême faiblesse de tête des prétendus esprits forts.

2° Quant à l'énormité du crime de l'athée, elle est évidente, puisque celui-ci attaque la base même de toute morale, de toute religion, de toute société.

Hæc est summa delicti nolentium agnoscere, quem ignorare non possunt (Tertull. *in Apolog.*). C'est le comble

(1) *Numquid, ô beata Virgo, quia ita glorificata es, ideo nostræ humilitatis oblita es? Absit : non convenit tantæ misericordiæ, tantæ miseriæ oblivisci* (S. Pierre Damien, *serm.* 1 *de Nat. V.*).

(2) *Magna fuit erga miseros misericordia Mariæ exulantis, sed multo major est regnantis in cœlo* (S. Bonaventure, *Spec. cap.* 8).

de tous les crimes de ne pas vouloir reconnaître celui qu'on ne peut ignorer.

Si Deum e mundo sustuleris, fidem et societatem de genere humano, et una excellentissimam virtutem justitiam, auferre necesse est (Cicéron, *de Natura Deorum*). Otez Dieu du monde, vous en ôtez en même temps la bonne foi, la vie civile, et surtout la justice qui est la vertu la plus nécessaire et la plus excellente.

« L'athéisme est le vice des sots, et une erreur qui n'est » pas même inventée dans les Petites-Maisons de l'enfer. » Il n'est pas moins contraire à la morale et à l'intérêt de » tous les hommes; car si vous ne reconnaissez point de » Dieu, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets? Le » cœur le plus bas et le plus capable de tous les crimes des » lâches est celui des athées (Voltaire, tome LXII). »

ATTACHEMENT.

1° Attachement aux honneurs, etc.
Voyez *Ambition*.
2° Attachement aux créatures.
Voyez *Amitié*.
3° Attachement aux biens de la terre.
Voyez *Avarice*, *Richesses*.

AUMONE.

I. — « L'aumône n'est autre chose, selon la pensée de » saint Augustin, qu'un certain attendrissement de l'âme » sur les misères du prochain, attendrissement qui nous » détermine à lui prêter secours dans les nécessités où l'in- » digence le réduit (Le P. de Montargon, *Dict. apostoli- » que*). »

Il y a deux sortes d'aumônes : l'aumône corporelle et l'aumône spirituelle.

II. *Aumône corporelle.* — Elle est un précepte rigoureux, indispensable pour tous, selon nos facultés. Ce précepte est fondé sur la *raison* et sur la *religion*.

1° Sur la raison. Nous sommes les enfants du même Père qui est dans les cieux (et par conséquent tous frères); nous

sommes aussi les membres d'un même corps social qui est sur la terre (*L'Apôtre des chaumières*, Dominicales).

Si, dans la distribution des richesses, des talents et des autres biens de la terre, la Providence divine ne garde pas une exacte proportion, n'allons pas croire qu'elle ne nous regarde pas tous comme ses enfants, que nous ne sommes pas tous également chers à sa tendresse. Si Dieu se conduit de la sorte, c'est qu'il a ses vues, vues pleines de sagesse et de bonté pour nous. C'est, dit saint Paul, pour établir les uns ministres de sa providence envers les autres, afin que ceux-là ayant le mérite de la charité, et ceux-ci, celui de la pénitence et de la soumission, ils se rendent également dignes du bonheur éternel.

« Si les hommes se sont réunis en corps de société, ce » n'a pas été pour que quelques-uns d'entre eux profitas- » sent de ses avantages, tandis que les autres seraient pri- » vés de ses bienfaits. Non, la cause première du pacte » social des hommes entre eux a été qu'ils s'entr'aide- » raient : sans cette clause fondamentale, la société n'aurait » pu se former; sans elle, elle ne pourrait se conserver, se » perpétuer. Et, croyez-le bien, si à différentes époques, et » de nos jours surtout, la société a éprouvé de ces secousses » violentes qui ont ébranlé ses bases et failli la bouleverser » de fond en comble; si nous avons vu les passions popu- » laires enflammées au souffle de doctrines incendiaires, » menacer de tout renverser pour établir un ordre social » nouveau; si nous avons vu les classes malheureuses, les » prolétaires, ceux qui ne possédaient rien, s'armer contre » ceux qui possédaient quelque chose, oui, croyez-le bien, » c'est que cette clause vitale du pacte social primitif » n'avait pas toujours été assez respectée; c'est que, parmi » les membres de la société, il s'en est trouvé un trop » grand nombre qui ont voulu exploiter la société dans l'in- » térêt de leur ambition ou de leur cupidité, s'engraisser » de la substance du pauvre et du malheureux, au lieu de » les soulager dans leurs maux; c'est que, parmi ceux qui » étaient en possession des grandeurs et des richesses, il » s'en est trouvé un trop grand nombre qui ont cru qu'ils » n'étaient grands, qu'ils n'étaient riches que pour eux- » mêmes; qui, regardant la bienfaisance comme une dupe-

» rie, ne voyant plus dans leurs frères malheureux les » enfants de leur Père commun, les membres du même » corps, se sont montrés insensibles à leurs maux, sourds » à leurs plaintes (*L'Apôtre des chaumières*, loco citato). »

2° Le précepte de l'aumône est fondé sur la religion.

Propter mandatum assume pauperem (Eccli. XXIX, 12). Assistez le pauvre à cause du commandement.

Eleemosynam pauperis ne defraudes (Eccli. IV, 1). Ne détournez pas du pauvre l'aumône qui lui est due. *Maledicentis enim tibi in amaritudine animæ, exaudietur deprecatio illius* (Id., ibid., 6); car le pauvre qui vous maudit dans l'amertume de son âme, sera exaucé dans son imprécation.

Ex substantia tua fac eleemosynam (Tob. IV, 7). Faites l'aumône *avec votre bien*. — *Dona iniquorum non probat Altissimus* (Eccli. XXXIV, 23). Le Très-Haut n'approuve point les dons des injustes.

Venite benedicti Patris mei... esurivi enim et dedistis mihi manducare... Discedite a me, maledicti: esurivi et non dedistis mihi manducare (Matth. XXV, 35-42). Venez, les bénis de mon Père..., car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger... Et vous, maudits, éloignez-vous de moi, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.

Divitibus hujus sæculi præcipe... facile tribuere, communicare (I ad Timoth. VI, 17-18). Commandez aux riches de ce monde... de faire facilement l'aumône, et de regarder leurs richesses comme des biens communs.

Superflua divitum necessaria pauperum sunt (S. Augustin, *in Ps.* 147). Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres.

Date omnibus, ne cui non dederis, ipse sit Christus (Id., *homil.* 39 *inter* 50). Donnez à tous les pauvres, de peur que celui à qui vous refuserez ne soit Jésus-Christ lui-même.

Quidquid in pauperes beneficii contuleris, Dominus sibi asciscens, magno cum fœnore tibi rependet (S. Jean Damascène, *in hist. Barlaam*, c. 15). Tout ce que vous ferez de bien aux pauvres, Dieu le tient comme fait à lui-même; il vous le rendra avec usure et au centuple.

« Ce pain, dit saint Basile, ce pain que vous retenez chez

» vous, ce grain que vous entassez dans vos greniers, ap- » partient à ce malheureux que la faim dévore : *Esurientis est panis quem tu retines*. Ces vêtements que vous » retenez enfouis, que vous laissez ronger par les vers, » appartiennent à ce pauvre que la misère a réduit à une » honteuse nudité : *Nudi est vestis quam in arca recludis*. » Ces souliers, dit le pape saint Léon, ces souliers qui » moisissent dans un coin de votre maison, appartiennent » à ce pauvre qui ne peut s'en procurer: *Discalceati calceus est qui marcescit apud te*. Toutes ces hardes qui » vous sont inutiles, appartiennent aux pauvres qui man- » quent de tout. Ce superflu n'est pas à vous, il est à eux : » *Superfluum divitis patrimonium est pauperis*. Cet ar- » gent, dit encore saint Basile, cet argent que vous en- » tassez dans vos coffres, ou que vous tenez caché dans la » terre, appartient à cet indigent qui manque de res- » source, à cette pauvre veuve chargée d'enfants, à cet » orphelin dont Dieu vous a confié le patrimoine en vous » donnant des richesses qui doivent être employées à les » secourir : *Egentis est argentum quod in terra defossum* » *possides*. C'est pourquoi vous êtes coupables d'injustice » envers autant de pauvres qu'il s'en trouve, à qui vous » pouviez porter secours, et à qui vous n'en avez pas porté: » *Quare tot injurius es hominibus quot poteras opem* » *ferre*. Saint Ambroise parle encore en des termes plus » forts; il ne craint pas de traiter de meurtriers les » riches avares qui aiment mieux laisser périr le pauvre » de misère et d'inanition, que d'employer leur superflu » à subvenir à ses besoins : *Non pavisti, occidisti* (*L'Apôtre des chaumières*, loco citato). »

Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra quid faciat dextera tua (Matth. VI, 3). Lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite.

Quomodo potueris, ita esto misericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude (Tob. IV, 8-9). Soyez charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, ayez soin de donner de ce peu même, de bon cœur.

Qui non habet unde faciat elecmosynam, liber est : quantumcumque dare voluerit tantum dedit, quia voto et desiderio dedit (S. Jérôme, *in Ps.* 111). Celui qui n'a pas de quoi faire l'aumône en est dispensé : autant il a eu dessein de donner, autant est-il censé avoir donné, parce que son souhait et son désir sont réputés pour le fait.

Elecmosyna celerrime in cœlorum sedes adducit, advocati optimi loco fungens (S. Chrysostome, *homil.* 9 *de Pœnit.*). L'aumône conduit bientôt au ciel, en faisant à notre égard la fonction d'un puissant avocat.

III. *Aumône spirituelle.* — Elle consiste : 1° à enseigner ou faire enseigner les enfants et les domestiques ; 2° à reprendre et corriger les pécheurs ; 3° à donner de bons et salutaires avis ; 4° à consoler les affligés ; 5° à supporter les défauts du prochain ; 6° à être animé de zèle pour le salut de tous et à leur donner bon exemple (de Montargon, *Dictionn. apostolique*).

Vos scitis quomodo nihil subtraxerim utilium quominus annuntiarem vobis et docerem vos publice et per domos (Paroles de S. Paul aux Ephésiens, Act xx, 18-20). Vous savez que je n'ai rien omis des choses qui pouvaient être utiles à votre instruction, et que je vous ai instruits en public et de maison en maison.

Si quis suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior (I ad Tim., v, 8). Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidèle.

Rogamus autem vos, fratres, corripite inquietos, consolamini pusillanimes, suscipite infirmos, patientes estote ad omnes (I ad Thess., v, 14). Je vous en prie, mes frères, reprenez ceux qui sont déréglés, consolez ceux qui ont l'esprit abattu, supportez les faibles, soyez patients envers tous.

Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra (I ad Cor., xii, 26). Dès qu'un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui.

Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi (ad Gal., vi, 2). Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus (ad Rom. xii, 18). Ayez soin de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes.

Omnia ad ædificationem fiant (I ad Cor. xiv, 26). Il faut que tout se fasse pour l'édification.

Voyez *Correction fraternelle.*

AUTEL (BÉNÉDICTION D'UN).

Voyez *Bénédictions.*

AVARICE.

I. — « L'avarice, dit le Catéchisme, est un amour désordonné des biens de la terre. »

II. — L'avarice est la racine de tous les maux (*Radix omnium malorum cupiditas* — I ad Tim., vi, 10) : elle rend l'homme *impie* envers Dieu, *injuste* et *inhumain* envers le prochain, *cruel* envers lui-même (*L'Apôtre des chaumières*, Dominicales).

III. — *Non potestis Deo servire et mammonæ* (Matth. vi, 24). Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent.

Dives effectus sum, inveni idolum mihi (Os., xii, 8). Je suis devenu riche, et j'ai fait de mon argent mon idole.

Avaritia, quæ est simulacrorum servitus (ad Coloss. iii, 5). L'avarice est une idolâtrie et un culte des idoles.

Conturbat domum suam, qui sectatur avaritiam (Prov. xv, 27). L'avare met le trouble dans sa maison.

Avarus communis omnium hostis (S. Chrysostome, *super Matth.* 28). L'avare est l'ennemi commun de tous les hommes.

Cunctos per homines agitat avaritia, nullum de his quietum esse permittit (S. Maxim. Taurin.). L'avarice inquiète et fatigue tout le monde, et ne laisse personne en repos.

Non es pecuniæ tuæ dominus, sed servus (S. Bernard, serm. *in Cantic.*). O avare, vous n'êtes point le maître, mais l'esclave de votre argent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Avarus largus in alieno, sed parcus in proprio : gulam evacuat ut arcam repleat ; corpus extenuat, ut lucrum extendat (Innocentius, *de Vilit. conditionis humanæ*). Un avare est prodigue du bien d'autrui, afin d'épargner le sien ; il se prive des choses les plus nécessaires pour remplir ses coffres ; il exténue son corps de jeûnes pour étendre ses revenus.

Avarus ipse miseriæ suæ causa est (Sénèque, *in Proverb.*). L'avare est la cause et l'auteur de sa propre misère.

IV. — Exemple de Judas Iscariote.

AVE MARIA.

« L'*Ave Maria* est la prière et la louange de Marie par » excellence : le ciel et la terre l'ont composé de leurs » paroles les plus flatteuses et les plus suppliantes. Les » anges la saluent comme leur gracieuse souveraine ; le » sexe pieux la proclame la plus bénie d'entre les femmes » et la plus heureuse des mères, et l'Église tout entière, » prosternée à ses pieds, recommande à sa mémoire toutes » les heures de cette vie, et surtout l'heure suprême où » elle doit s'éteindre.

» L'*Ave Maria* réalise ces paroles prophétiques où la » Vierge inspirée aperçoit, dans l'avenir, cette glorieuse » félicitation de tous les siècles, vénérant en elle la mère » d'un Dieu : *Beatam me dicent omnes generationes.* — » En effet, il met ses louanges dans toutes les bouches, » et ainsi il les perpétue d'âge en âge, et il les multiplie » comme le sable des mers.

» L'*Ave Maria* est comme l'âme du culte que nous ren- » dons à la Reine du ciel ; il se mêle, comme un parfum, » à tous nos honneurs, et il compose par sa répétition » plusieurs dévotions très-populaires, comme l'*Angelus*, » le Rosaire, le Chapelet, dévotions que l'Église approuve » et favorise, et qui attirent sur la terre les bénédictions » célestes (*L'Apôtre des chaumières*, Mois de Marie). »

Voyez *Salutation Angélique*.

AVÈNEMENTS DE JÉSUS-CHRIST.

Premier avènement. Voyez *Avent*.
Deuxième avènement. Voyez *Jugement dernier*.

AVENT.

I. — L'Église a institué les quatre semaines de l'Avent pour rappeler le souvenir des quatre mille ans que les justes ont passés dans l'espérance du Messie.

« Le temps de l'Avent est celui de l'attente prochaine de » l'arrivée du Rédempteur des hommes. Il a été établi à » l'imitation du Carême, mais ne remonte pas, comme ce- » lui-ci, aux temps apostoliques, car il ne saurait être » antérieur à la fête de Noël ; or, celle-ci, sous ce nom, ne » date que du quatrième siècle de l'ère chrétienne (L'abbé » Pascal, *Origines et raison de la liturgie catholique*). »

II. — L'*Apôtre des chaumières* (Dominicales) contient quatorze sermons, instructions, homélies ou allocutions sur l'Avent, savoir :

1°. Instructions préliminaires sur l'Avent ; Principales prophéties de l'ancien Testament relatives au Messie. *Scrutamini Scripturas, quia illæ sunt quæ dant testimonium de me* (Joan. v, 39) ; étudiez les Écritures, parce que ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

En effet, après la chute de nos premiers parents, Dieu, pour les consoler, leur déclara que la femme écraserait un jour la tête du serpent, *Ipsa conteret caput tuum* (Genes. III, 15).

Sur un ordre divin, Abraham quitta la Chaldée, sa patrie, et vint habiter la terre de Chanaan, appelée plus tard la Terre-Sainte. Dieu lui dit alors pour récompenser son obéissance : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ* (Genes. XXII, 18) ; toutes les nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira de vous.

Deux cents ans plus tard, Moïse, effrayé de la difficile mission que Dieu lui proposait, répondit : Seigneur, envoyez plutôt à Pharaon Celui que vous avez promis d'en-

voyer, c'est-à-dire le Messie; *Obsecro Domine, mitte Quem missurus es* (Exod. IV, 13).

Balaam fut envoyé par le roi Balac pour maudire les Israélites; mais, saisi de l'esprit divin, il s'écria prophétiquement : Je le verrai, mais ce ne sera point maintenant; je le considérerai, mais ce ne sera pas de près. Il sortira une étoile de Jacob, et il s'élèvera un sceptre d'Israël; *Videbo eum, sed non modo; intuebor illum, sed non prope. Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israël* (Num. XXIV, 17).

Sous le règne d'Achaz, roi de Juda, le prophète Isaïe annonça le Messie en ces termes : Écoutez, maison de David; le Seigneur va faire pour vous un prodige. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel (Dieu avec nous); *Audite ergo, domus David :... dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. VII, 13-14).

Pendant la captivité de Babylone, Danie suppliait Dieu de mettre un terme aux malheurs de son peuple. Touché de ses larmes, le Seigneur lui fit connaître par l'ange Gabriel que le Christ serait mis à mort pour le salut des hommes soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire 490 ans, à partir du décret qui ordonnerait la reconstruction de Jérusalem. Or, ce décret fut rendu par Artaxercès-Longuemain, roi des Perses, la 20e année de son règne, et depuis cette époque jusqu'à la mort de Jésus-Christ, on compte 490 ans (Dan. IX, 24, 25 et 26).

Peu de temps après, le prophète Aggée encourageait ceux qui, sous la direction de Zorobabel, travaillaient à la reconstruction du temple : Consolez-vous, leur disait-il, car voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer, et toutes les nations seront dans l'agitation, et *le Désiré de toutes les nations viendra :... Confortare... quia hæc dicit Dominus exercituum : Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum, et terram, et mare, et aridam; Et movebo omnes gentes : et veniet Desideratus cunctis gentibus* (Agg. II, 5, 7 et 8).

Un autre prophète, Malachie, qui vivait à peu près dans

le même temps, s'écriait : Je vais envoyer mon ange; il préparera la voie devant ma face, et aussitôt le *Dominateur* que vous demandez, et l'Ange du Testament que vous désirez, viendra dans son temple; *Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator, quem vos quæritis, et Angelus Testamenti, quem vos vultis* (Malach. III, 1).

2° Instructions préliminaires sur l'Avent : Figures du Messie dans l'ancien Testament. *Hæc autem omnia in figura contingebant illis* (I ad Cor. X, 11); toutes ces choses leur arrivaient en figures.

Ces figures sont : Adam, dont le corps fut formé d'une terre vierge encore, — Abel, pasteur et type de celui qui aimait à se dire « le bon pasteur »,—Enoch, enlevé au ciel d'où il ne doit descendre qu'à la fin des siècles, — Noé, destiné de Dieu à perpétuer les justes après le déluge. On pourrait citer encore Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Élie, David, Salomon, l'agneau pascal, le serpent d'airain, la manne du désert, le rocher d'où Moïse fit jaillir l'eau, etc., etc.

3° Instruction pour le premier dimanche de l'Avent : Manifestation publique des consciences au jugement dernier. Voyez *Jugement dernier*.

4° Exhortation pour le premier dimanche de l'Avent : Il faut se juger soi-même pour n'être point condamné au jugement de Dieu. *Attendite vobis, ne forte superveniat in vos repentina dies illa* (Luc. XXI, 34); prenez garde à vous, de peur que ce jour ne vienne tout-à-coup vous surprendre. — « Lorsqu'un homme a des comptes à rendre à un autre » homme, il commence d'abord par se rendre compte à lui-» même. Il cherche ses papiers, rassemble ses mémoires, » compte, calcule, prévoit les difficultés qu'on pourra lui » faire, se prépare à y répondre et met tout en ordre. Telle » est aussi la conduite d'un homme sage à l'égard de l'af-» faire de sa conscience, pour n'être pas surpris par le jour » du Seigneur. »

5° Sermon pour le premier dimanche de l'Avent : Sentence du jugement dernier *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (Matth. XXV, 41); retirez-vous de moi,

maudits, allez au feu éternel. Sentence *juste, irrévocable, éternelle.*

6° Sermon pour le premier dimanche de l'Avent : Amour de Dieu pour nous dans le mystère de l'Incarnation ; quel doit être notre amour pour un Dieu incarné ; avec ce texte de saint Jean-Baptiste annonçant la venue prochaine du Messie : *Qui post me venturus est, ante me factus est,... quia prior me erat* (Joan. I, 27-30) ; Celui qui va venir après moi, est avant moi, car il est plus ancien que moi. Voyez *Incarnation.*

7° Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus* (Matth. XI, 3) ; êtes-vous celui qui doit venir *sauver le monde*, ou devons-nous en attendre un autre ? — Ces paroles que, de sa prison, saint Jean-Baptiste fit adresser à Jésus-Christ, nous engagent à nous occuper sérieusement de la grande étude de la religion. Voyez *Religion.*

8° Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* (Matth. XI, 6) ; bienheureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet ! Celui qui se scandalise de Jésus, ne connaît point la religion (voyez ce mot), et son ignorance est aussi *inexcusable* que *funeste.*

9° Allocution pour le même dimanche et sur le même sujet.

10° Homélie sur l'évangile du troisième dimanche de l'Avent : *Miserunt judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu qui es* (Joan. I, 19) ; les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites, pour lui demander : Qui êtes-vous ?

11° Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent : *Omnis mons et collis humiliabitur* (Luc. III, 5) ; toute montagne et toute colline seront abaissées. Voyez *Orgueil.*

12° Instruction pour le troisième dimanche de l'Avent. *Venit* [S. Joannes Baptista scilicet] *in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum* (Luc. III, 3) ; saint Jean-Baptiste vint dans tout le pays du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Voyez *Pénitence.*

13° Instruction pour le quatrième dimanche de l'Avent :

Videbit omnis caro salutare Dei (Luc. III, 6). Toute chair verra le salut de Dieu. Voyez *Rédemption.*

14° Autre instruction pour le quatrième dimanche de l'Avent : *Parate viam Domini ; rectas facite semitas ejus* (Luc III, 4). Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers. — La meilleure disposition pour célébrer avec fruit la naissance du fils de Dieu, c'est la *paix du cœur.* Voyez ces mots.

III. — On dit, d'un prédicateur, qu'il prêche un Avent, lorsqu'il fait une série de sermons à la Toussaint, à la Commémoration des morts, et à chacun des quatre dimanches qui précèdent la Noël.

IV. — On doit au P. Bourdaloue une admirable instruction générale pour le temps de l'Avent, sous ce texte : *Dicite filiæ Sion : Ecce Salvator tuus venit* (Isa. LXII, 11) ; Dites à la fille de Sion : Votre Dieu vient.

Jésus-Christ vient : 1° pour découvrir aux hommes la gloire de Dieu, en leur montrant sa *miséricorde*, sa *sagesse*, sa *puissance* et sa *justice* ; 2° pour combattre les trois ennemis de la gloire de Dieu, le *démon*, le *péché* et les *biens de la terre* ; 3° pour allumer dans les cœurs un zèle ardent pour la gloire de Dieu, en nous inspirant une haute *estime* de cette gloire et en nous faisant comprendre l'*intérêt propre* que cette gloire nous procure.

Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus (Joan. I, 14). Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ;... et nous avons vu sa gloire.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei (ad Rom. XI, 33) ! O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu !

Notum fecit Dominus salutare suum ; in conspectu gentium revelavit justitiam suam (Ps. XCVII, 2). Le Seigneur a fait connaître le salut qu'il nous réservait ; il a manifesté sa justice aux yeux des nations.

Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras (Joan. XII, 31). C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince du monde va en être chassé.

AVEUGLEMENT DE L'AME.

I. — Un prédicateur qui traite ce sujet, doit ne pas oublier un seul instant les deux vérités catholiques suivantes : 1° L'aveuglement spirituel commence toujours par notre propre volonté, et c'est nous seuls qui obligeons Dieu à nous refuser ses lumières; 2° Jamais pécheur, en cette vie, n'est tellement aveuglé ou endurci ou tellement abandonné de Dieu, qu'il soit absolument dépourvu de tout secours et ne puisse revenir de son déplorable état.

II. — L'aveuglement spirituel est le plus grand malheur que les pécheurs aient à craindre en cette vie, et c'est cependant le châtiment le plus ordinaire dont Dieu les menace.

III. — « L'aveuglement de l'âme est appelé par le prophète royal l'*ombre de la mort*, parce que, comme l'ombre » accompagne toujours le corps, ainsi les ténèbres de l'âme » sont toujours très-près de la mort éternelle. De même » aussi la mort étant un terme où l'on demeure pendant » toute l'éternité tel que l'on est, de même l'aveuglement » qui est l'ombre de la mort, est un état fixe et arrêté » dans le péché, où il n'y a presque plus d'espérance de » changement et de conversion (Auteur moderne). »

« Saint Augustin explique l'aveuglement de l'âme par la » comparaison d'un homme qui dort. Quand nos yeux sont » fermés pendant le sommeil, nous sommes aveuglés; néanmoins nous voyons quelque chose, car si les yeux sont » fermés, l'imagination est ouverte; nous formons quantité » de songes, nous croyons être bien riches, nous nous » persuadons être dans le sein de la volupté et de l'abondance, en un mot nous nous figurons cent chimères. » Voilà notre image. Nous ne voyons pas les véritables » objets qui sont devant nous, nous n'entendons pas le » langage muet des créatures qui nous portent à Dieu; » mais notre imagination se représente quantité de fantômes; nous croyons trouver les véritables richesses dans » les biens de la fortune, mais ces richesses n'y sont pas; » nous croyons trouver les véritables plaisirs sur la terre, » et les plaisirs n'y sont pas. Quand notre âme viendra à

» s'éveiller à la mort, ce sera alors que nos yeux s'ouvriront, et que nous connaîtrons notre effroyable aveuglement (Mascaron). »

« La justice de Dieu irritée contre les désordres et les » excès que commettent les pécheurs, punit les passions » criminelles auxquelles ils se sont abandonnés, et y répand des ténèbres vengeresses. Cette colère paraît manifestement par cette indifférence pour les choses de la » religion, qui va jusqu'à l'insensibilité; par cette profonde » paix pour tout l'avenir, dans laquelle les pécheurs s'endorment comme d'un sommeil léthargique; par cette » aversion invincible qu'ils sentent pour tout ce qui peut » troubler ce faux repos, et leur donner quelque inquiétude; par cette disposition éternelle où ils sont de rire, » de se divertir, et de passer doucement la vie. Quand l'impie, dit le Sage, est tombé au fond de l'abîme du péché, il » méprise tout. *Impius cum venerit in profundum peccatorum, contemnit* — Proverb. XVIII, 3 — (Auteur moderne). »

« Quand Dieu élève contre nous les orages de sa justice, » quand il nous envoie des traverses et des afflictions, » quand il nous accable par de longues et fâcheuses maladies, on peut croire qu'en tout cela il entre quelque » chose de sa justice et de sa miséricorde. Nous châtier, » c'est un effet de sa justice; mais nous punir dans le » temps pour nous faire grâce dans l'éternité, c'est un effet » de sa grande miséricorde; et trop heureux d'entrer dans » ce partage qui est celui des âmes prédestinées, et de participer ainsi aux douleurs d'un Dieu crucifié pour avoir » part à ses récompenses! Mais quand Dieu frappe un pécheur d'aveuglement, c'est d'une justice toute pure et sans » aucun mélange de miséricorde : car, bien loin qu'un châtiment de cette nature le fasse rentrer en lui-même et le » force en quelque manière de recourir aux remèdes de la » pénitence, il ne sert au contraire qu'à le confirmer de » plus en plus dans sa malice, et à l'endurcir dans ses iniquités (Auteur moderne). »

« Achab est un impie, dit Dieu; je veux l'aveugler et le » tromper; je veux même que ses prophètes l'abusent et » l'aveuglent : *Dominus dedit spiritum mendacii in ore* » *omnium prophetarum tuorum* (II Paralip. XVIII, 22).

» Ne direz-vous pas, par conséquent, que c'est Dieu qui, » par une action positive, l'aveugle? Non, dit saint Augustin; » Dieu qui est la vérité même, ne peut pas nous tromper; » et s'il nous aveugle, dit ce Père, c'est par une espèce de » permission et non par une action réelle; c'est en souf- » frant que nous soyons trompés, et non pas en nous inspi- » rant lui-même l'erreur, parce que si Dieu aveuglait po- » sitivement le pécheur, ce malheureux, dans cet état, ne » pourrait accomplir la loi, et elle lui deviendrait impos- » sible. Que fait donc Dieu quand il nous aveugle? Il ne » fait rien, et, Dieu ne faisant rien, nous tombons dans » l'aveuglement. Il nous voit engagés dans nos désordres, » et il nous retire certaines lumières avec lesquelles nous » aurions fait notre salut: lumières privilégiées, lumières » qu'il donne à ses élus, lumières qui nous feraient voir » toutes choses dans leur véritable jour; lumières péné- » trantes qui nous découvriraient la vanité du monde, la » fausseté de ses espérances et la fourberie de ses promes- » ses; lumières dont Dieu nous prive, quand il est irrité » contre nous; et ce sont ces lumières qui, par leur pré- » sence ou leur absence, font notre connaissance ou notre » aveuglement. D'où il arrive que, lorsqu'elles nous sont » ôtées, Dieu nous châtie de la plus terrible et de la plus » rigoureuse de toutes les manières (Bourdaloue). »

« Malheur donc, mes Frères, malheur au pécheur qui, » à force de résister aux lumières du ciel, d'endurcir son » cœur aux mouvements de la grâce, mérite que Dieu la » lui retire et le frappe d'insensibilité! Le malheureux, il » est sur le bord de l'abîme éternel, et il ne le voit pas... » (*L'Apôtre des chaumières*, Dominicales). »

Contristatus (Jesus) super cæcitate cordis eorum (Marc. III, 5). Jésus fut attristé de l'aveuglement du cœur des Pharisiens.

Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem (Joan. III, 19). Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.

Dura cervice, et incircumcisi cordibus et auribus; vos semper Spiritui Sancto resistitis (Act. VII, 51). Têtes dures, gens incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit.

Obscuratum est insipiens cor eorum... Tradidit illos Deus in reprobum sensum (ad Rom. I, 21-28). Leur cœur insensé a été rempli de ténèbres... Dieu les a livrés à un sens réprouvé.

Ira Dei est non intelligere delicta, ne sequatur pœnitentia; sicut scriptum est: Dedit illis Deus oculos ut non videant, et aures ut non audiant (S. Cyprien, *Epist.* 3). C'est un effet de la colère de Dieu, de ne pas connaître ses péchés, de crainte qu'on ne fasse pénitence, selon ce que dit l'Écriture: Dieu leur a donné des yeux, afin qu'ils ne voient point, et des oreilles, afin qu'ils n'entendent point.

Quæris quid sit cor durum: si non expavescis, tuum est (S. Bernard, *lib.* I *de Considerat.*). Vous demandez ce que c'est qu'un cœur dur: si vous ne craignez pas, c'est le vôtre.

Non videre, pœna peccatoris est, adhuc tamen in hoc sæculo viventis; videre autem non posse, est mortui impii, in alio jam sæculo, æterna pœna damnati (S. Grégoire le Grand, *lib.* 2 *in Reg.*) Ne point voir ce qui nous est le plus important, c'est la peine due au pécheur en cette vie; mais être privé de la faculté de voir, c'est le châtiment d'un réprouvé dans l'enfer.

IV. Exemples de Pharaon, des Israélites dans le désert, de David, de Salomon, des infâmes vieillards qui voulurent séduire Suzanne, des Pharisiens, etc.

Voyez *Abandon de Dieu.*

B

BALS, DANSES, ETC.

» Les danses et les bals sont des choses indifférentes de » leur nature; mais leur usage, tel qu'il est maintenant » établi, est si déterminé au mal par toutes ses circons- » tances, qu'il porte de grands dangers pour l'âme. On les » fait durant la nuit et dans les ténèbres, qui ne peuvent » être suffisamment éclairées par les illuminations; et il » est aisé, à la faveur de l'obscurité, de faire glisser beau-

» coup de choses dangereuses dans un divertissement qui
» est susceptible du mal. L'on y fait de grandes veillées qui
» font perdre le matin du jour suivant, et par conséquent
» tout le service de Dieu. En un mot, c'est toujours une
» folie que de faire la nuit du jour, et le jour de la nuit;
» et de laisser les œuvres de piété pour de folâtres plaisirs.
» L'on porte au bal de la vanité à l'envi et par émulation
» les uns des autres; et la vanité est une si grande dispo-
» sition à toutes les mauvaises affections, et aux amours
» dangereuses et blâmables, que c'est la suite ordinaire de
» ces assemblées.

» Je vous parle donc des bals, Philothée, comme les mé-
» decins parlent des champignons: les meilleurs, disent-ils,
» n'en valent rien; et je vous dis que les meilleurs bals ne
» sont guère bons. S'il faut manger des champignons, pre-
» nez garde qu'ils soient bien apprêtés, et mangez-en fort
» peu: car, pour bien apprêtés qu'ils soient, leur malignité
» devient un poison dans la quantité. Si par quelque occa-
» sion dont vous ne puissiez absolument vous dégager, il
» faut aller au bal, prenez garde que la danse y soit bien
» réglée en toutes ses circonstances, pour la bonne intention,
» pour la modestie, pour la dignité et la bienséance; et
» dansez-le moins que vous pourrez, de peur que votre
» cœur ne s'y affectionne...

» O Philothée! ces ridicules divertissements sont ordi-
» nairement dangereux: ils dissipent l'esprit de dévotion,
» ils affaiblissent les forces de la volonté, ils refroidissent
» la sainte charité, et ils réveillent en l'âme mille sortes
» de mauvaises dispositions; c'est pourquoi l'on ne doit
» jamais se les permettre dans la nécessité même, qu'avec
» de grandes précautions (S. François de Sales, *Introd. à*
» *la vie dévote*, 3e partie, ch. XXXIII). »

BAPTÊME.

I. — « Il faut remarquer sur cette matière du Baptême,
» et des obligations qu'on y contracte, qu'il y a des choses
» dont les chrétiens doivent être instruits, mais qui sont
» plus propres d'un catéchisme ou d'un prône que d'un
» sermon. Telles sont les cérémonies qui se pratiquent

» avant et après le sacrement, les dispositions que les
» adultes qui le reçoivent y doivent apporter; qui en doit
» être le ministre, et quelle en est la matière et la forme,
» — ce qui regarde plutôt les théologiens que les prédica-
» teurs (1). Nous supposons donc que les fidèles sont ins-
» truits de tout cela, et nous n'en dirons que ce qui est
» nécessaire pour en tirer quelque vérité ou quelque ins-
» truction morale. Nous ne nous étendrons pas même tant
» sur la nécessité de ce sacrement que les Pères appellent
» l'entrée au christianisme, le fondement ou la base sur
» laquelle tout le reste est établi, ni sur son excellence,
» que sur les devoirs auxquels il nous engage, sur la qua-
» lité de chrétien qu'on y reçoit, et enfin sur l'obligation
» de soutenir ce glorieux nom et cette incomparable di-
» gnité par l'innocence et la sincérité de notre vie; et nous
» ramasserons tout ce que nous avons trouvé de plus pro-
» pre pour ce sujet (Le P. Houdry). »

II. — 1° Nécessité du Baptême; en quoi consiste cette nécessité (*L'Apôtre des chaumières*, loco citato.)

Amen, amen dico vobis: nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei (Joan III, 5). En vérité, en vérité, je vous le dis: Quiconque ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

L'Écriture Sainte n'excepte personne de cette loi: *Nullum excipit, non infantem, non aliqua necessitate præventum* (S. Ambroise).

« Cette loi ne regarde pas seulement les adultes: tous
» les Pères s'accordent à dire que les plus petits enfants y
» sont soumis, et que l'Église le tient d'une tradition apos-
» tolique (*Catéch. du Concile de Trente*). »

(1) En ce sens, l'*Apôtre des chaumières* traite dans le volume consacré aux *Sacrements*, les matières suivantes: 1° Institution et définition du Baptême; 2° Sa nécessité; 3° Matière et forme du sacrement de Baptême; 4° Ministre et sujet du sacrement de Baptême; 5° Explication des cérémonies qui précèdent l'administration du Baptême; 6° Explication des cérémonies qui accompagnent l'administration de ce sacrement; 7° Explication des cérémonies qui suivent; 8° Des parrains et des marraines, etc., etc.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

Si quis dixerit baptismum liberum esse, hoc est non necessarium ad salutem, anathema sit (Concil. Trident. Sess. VII, can. 5).

La réception du baptême est donc une nécessité de *précepte* et une nécessité de *moyen* pour être sauvé.

« On distingue dans l'école trois baptêmes : le baptême » d'eau, *fluminis*; le baptême de feu, *flaminis*; le baptême » de sang, *sanguinis*. Le baptême d'eau est le premier des » sept sacrements institués par N.-S. J.-C.; il est, suivant » l'expression du Pape Eugène IV, la porte de la vie spiri- » tuelle : *Vitæ spiritualis janua* (Decret. pro Armen). Le » baptême de feu n'est autre chose que le désir de recevoir » le sacrement de baptême, accompagné de la charité par- » faite. Le baptême de sang est ainsi appelé, parce qu'il » consiste dans le martyre, dans l'effusion du sang que » l'on verse pour J.-C. Ni le baptême de feu, ni le baptême » de sang ne sont des sacrements; ce ne sont pas de vraies » baptêmes; on ne leur donne ce nom que parce qu'ils » purifient l'âme de ses péchés, et qu'ils peuvent suppléer » au sacrement dans ceux qui sont dans l'impossibilité de » le recevoir (Le card. Gousset, *Théol. dogm.*). »

2° Dignité du baptême : il nous rend les *enfants* de Dieu, les *membres* de Jésus-Christ, et les *temples* du Saint-Esprit.

Dedit potestatem filios Dei fieri (Joan I, 12). Le Verbe nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus (I Joan. III, 1). Voyez quel amour le Père a eu pour nous, de vouloir que nous fussions appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet.

Omnia dona excedit hoc donum ut Deus hominem vocet filium, et homo Deum nominet patrem (S. Léon, *Tract.* V *in Joan.*). Rien ne peut être comparé au don que nous recevons dans le baptême; il excède tous les autres dons, puisqu'il fait que Dieu appelle l'homme son fils, et que l'homme appelle Dieu son père.

Fastigium nobilitatis est inter filios Dei computari (S. Cyrille). Le comble de l'honneur est d'être mis au nombre des enfants de Dieu.

Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi (I ad Cor. VI, 15)? Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ?

Vos estis corpus Christi et membra de membro (I ad Cor. XII, 27). Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et les membres les uns des autres.

« Jésus-Christ s'est formé un corps mystique, qui est » l'Église catholique, dont il est le chef, et il a voulu que, » par le baptême, nous devinssions les membres de ce corps » mystique. Car c'est par le baptême que nous sommes » agrégés à cette nation sainte, qu'il a conquise et sanctifiée » par son sang (1); c'est par le baptême que nous devenons » les enfants de cette Église qu'il a purifiée pour la rendre » digne de lui. Or, dès là que nous sommes les enfants de » l'Église, les membres de cet auguste corps dont il est le » chef, nous participons aux grâces qu'il lui communique, » nous sommes animés de son esprit, nous recevons de lui » la vie comme les membres du corps; et, pour me servir » de la comparaison dont il se sert lui-même, nous lui » sommes unis comme les branches de la vigne sont unies » au cep duquel elles reçoivent leur nourriture (*L'Ap. des* » *chaumières*, Sacrements). »

An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti, qui in vobis est, quem habetis a Deo... (I ad Cor. VI, 19)? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous, et que vous avez reçu de Dieu?...

Nous devenons, par le baptême, les temples du Saint-Esprit, pour trois raisons : Parce que le Saint-Esprit choisit notre âme, en la sanctifiant, pour y habiter par sa grâce comme dans un sanctuaire digne de lui; Parce que Dieu choisit nos corps comme autant de temples vivants où nous devons lui offrir, chaque jour, le tribut de nos prières, l'hommage de nos cœurs et le sacrifice de nos passions; Parce que le caractère de chrétiens nous rend dignes de recevoir Jésus-Christ dans la communion eucharistique (*L'Ap. des chaum.*, loco citato).

Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ con-

(1) Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis (I Petri, II, 9).

sors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. Memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum, reminiscere quia erutus de potestate tenebrarum, translatus es in Dei lumen et regnum (S. Léon, *serm. de Nativ.*). Reconnaissez vous-même, ô chrétien, la noblesse de votre dignité, et devenu, comme vous l'êtes, participant d'une nature toute divine, ne retournez point à votre ancienne bassesse par une vie qui dégénère du rang où vous êtes élevé. Souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes le membre; souvenez-vous qu'ayant été retiré de la puissance des ténèbres, vous avez été transféré à la lumière et au royaume de Dieu.

3° Bonheur que nous procure le baptême: ce sacrement efface en nous la tache originelle, et, par lui, là où le péché a abondé, la grâce surabonde.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea (Ps. L, 7). J'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché.

Eramus natura filii iræ (ad Ephes. II, 3). Nous étions, par notre naissance, des enfants de colère.

Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit (Marc. XVI, 16). Celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé.

Effundam super vos aquam mundam, et mundamini ab omnibus inquinamentis vestris (Ezech. XXXVI, 25). Je répandrai sur vous de l'eau sainte, et vous serez purifiés de toutes vos souillures.

In Christo nova creatura, vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova (II ad Cor. V, 17). On devient, en Jésus-Christ, une nouvelle créature; ce qui était vieux est passé; tout est devenu nouveau.

Sicut per primum hominem, in peccato et morte nascimur, ita per Christum in justitia et vita æterna, in Baptismo renascimur (S. Augustin, *lib. de Baptism.*). Comme par le premier homme nous naissons dans le péché et dignes de la mort; ainsi nous renaissons au baptême, par les mérites de Jésus-Christ, dans la justice et avec le droit à la vie éternelle.

Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia (ad Rom. V, 20). Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé.

Non fecit taliter omni nationi (Ps. CXLVII, 20). Dieu n'a point accordé la même faveur à toutes les nations.

Nihil nunc damnationis est iis, qui sunt in Christo Jesu (ad Rom. VIII, 1). Il n'y a plus rien de condamnable dans ceux qui, par le baptême, sont en Jésus-Christ.

Misericordias Domini in æternum cantabo (Ps. LXXXVIII, 2). Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur.

4° Promesses du baptême. Leur *nature*, leur *objet*, leurs *conséquences* (*L'Apôtre des chaumières*, Sacrements).

D'après saint Jérôme et saint Grégoire, les promesses du baptême forment un serment de fidélité que la créature fait à son créateur comme à son souverain. S. Thomas d'Aquin les appellent des vœux, et saint Augustin dit qu'il n'y en a pas de plus grands: *Maximum votum.* Tous les Pères de l'Église les considèrent comme un contrat passé entre Dieu et l'homme.

Abrenuntias Satanæ? abrenuntio. — Et omnibus pompis ejus? abrenuntio. — Et omnibus operibus ejus? abrenuntio (Ritual. Roman.).

Credis in Deum,... in Jesum Christum,... in Spiritum sanctum? credo (Id.).

On renonce au démon, c'est-à-dire à l'ennemi de Dieu et du salut; à ses pompes, c'est-à-dire, aux appas dont Satan se sert pour séduire les hommes: à ses œuvres, c'est-à-dire, au péché. — On fait profession de croire à la doctrine chrétienne, et par conséquent on promet de conformer toute sa conduite aux maximes de l'Évangile.

Les promesses du baptême, avons-nous dit, sont les clauses d'un contrat passé entre Dieu et nous. « Or, à l'accomplissement de ces clauses, Dieu a promis, de son » côté, sa grâce sur la terre et sa gloire dans le ciel, et » il les donnera assurément, car il est fidèle à ses promesses... Mais comme les promesses de Dieu ont pour » condition rigoureuse l'accomplissement des nôtres, si » nous y manquons, Dieu est dégagé des siennes: il nous » retirera sa grâce et nous refusera le ciel. (*L'Apôtre* » *des chaumières*, Sacrements). »

Qui veraciter meminit esse Christianum, eo accessit animo ad fidem, ut huic sæculo non solum verbis renuntiaret (S. Augustin, *Epist.* 89). Celui qui se souvient qu'il est véritablement chrétien, a embrassé la foi avec tant d'énergie, que ce n'est point seulement en parole qu'il a renoncé au monde.

Christiani nomen illé frustra sortitur, qui Christum minime imitatur (S. Augustin, *Lib. de Vit. Christi*). C'est en vain que l'on porte le nom de chrétien, si l'on n'imite pas Jésus-Christ.

Tenetur vox tua, non in tumulo mortuorum, sed in libro viventium (S. Ambroise, *Lib. de iis qui initiantur*). On a votre parole : elle est écrite, non dans le tombeau des morts, mais dans le livre des vivants.

5° Renouvellement des vœux du baptême, le jour de la première communion. *Hunc diem celebrabitis solemnem Domino* (Exod. XII, 14). Vous consacrerez au Seigneur ce jour solennel.

On peut faire, sur ce sujet, une petite allocution divisée en deux points.

Avant d'aller aux fonts baptismaux, on rappellera aux enfants l'alliance que Dieu a faite au jour du baptême, et qu'il vient de resserrer par la communion eucharistique.

Auprès des fonts, on parlera, en présence de la piscine sacrée, du péché originel, des promesses du baptême, des conséquences de ces promesses, et l'on excitera à renouveler spontanément et énergiquement ces promesses en présence de tous les fidèles : *Vota mea Domino reddam coram populo ejus* (Ps. CXV, 14).

6° Parrains et marraines. Voyez ces mots.

BÉATITUDE CÉLESTE.

Voyez *Bonheur des Saints.*

BÉATITUDES (LES HUIT).

1. — *Gaudete, et exultate, ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis* (Matth. V, 12). Réjouissez-vous, faites éclater votre joie, car une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

« L'amour du bonheur est le même dans tous les hommes ; » mais les idées de bonheur sont différentes. Nous attachons notre félicité aux objets frivoles qui nous environnent ; nous poursuivons de vains fantômes de richesse, » de grandeur et de plaisir. Jésus-Christ, descendu sur la » terre, est venu dissiper cette illusion, montrer aux » hommes le vrai bonheur, et leur tracer la route qui y » conduit (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes de l'année). »

II — Première béatitude : l'*esprit* de pauvreté. *Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. V, 3). Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !

Deuxième : la *douceur* fondée sur la *charité* et l'*humilité*. *Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram* (Ibid. 4). Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, — c'est-à-dire la terre des vivants, le royaume des cieux !

Troisième : la sainte *tristesse* chrétienne que nous font éprouver nos péchés et ceux du prochain. *Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur* (Ibid. 5). Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

Quatrième : le désir ardent de remplir tous les devoirs que la *religion* et la *piété* nous imposent. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur* (Ibid. 6). Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

Cinquième : la *charité* envers ceux qui souffrent, soit spirituellement, soit matériellement. *Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur* (Ibid. 7). Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

Sixième : la *pureté* intérieure et extérieure. *Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt* (Ibid. 8). Bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu, — qui est la pureté même !

Septième : l'amour de la *paix*, de la charité et du pardon des ennemis. *Beati pacifici : quoniam filii Dei vocabuntur* (Ibid. 9). Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu, — du Dieu qui est toute cha-

rité et qui est mort en pardonnant à ses plus cruels ennemis!

Huitième : l'honneur de *souffrir* pour défendre la religion, fût-ce même au péril de sa vie. *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Ibid. 10). Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que les cieux sont à eux, — à titre de royaume, de triomphe et de gloire!

Voyez *L'Apôtre des chaumières*, loco citato.

BÉNÉDICTIONS.

Nous donnerons, sous ce titre, quelques pensées sur les différentes allocutions qu'un prédicateur peut faire pour la bénédiction d'un autel, d'un canal, d'une chapelle de prison, d'un chemin-de-fer, d'un cimetière, d'une ou plusieurs cloches, d'une croix, de drapeaux, d'une église, d'une fontaine, d'une image de la sainte Vierge, d'un pont, d'un presbytère et d'une usine.

1° *Autel*. — *Sanctificavi domum hanc, quam ædificasti, ut ponerem nomen meum ibi in sempiternum* (III Reg. IX, 3). J'ai sanctifié cette maison que vous m'avez bâtie, afin d'y placer mon nom pour toujours. — C'est ainsi que Dieu parla à Salomon pour lui témoigner combien le temple qu'il venait de lui bâtir, lui était agréable. — Belle figure de l'auguste cérémonie qui nous assemble aujourd'hui. Ce n'est point un temple qu'on a érigé, mais un autel sur lequel on doit offrir à Dieu la pure et divine victime de la nouvelle alliance. — « C'est dans le saint tabernacle que sont renfermées nos plus précieuses richesses, » disait saint Jean-Chrysostome ; c'est l'autel l'objet de nos » plus douces espérances. Qu'y a-t-il dans cet autel qui ne » soit consolant? Notre Dieu y devient notre propre nourriture ; dans les vases sacrés coule tous les jours le sang » de Jésus-Christ pour le salut des hommes. » Nous devons donc envisager cet autel comme un gage de la miséricorde de Dieu envers nous. — En effet, le sacrifice que l'on offrira sur cet autel, est tout à la fois, d'après le concile de Trente, *propitiatoire* et *impétratoire* : propitiatoire, pour apaiser la colère de Dieu ; impétratoire, pour en obtenir la grâce

dont nous avons besoin. Or, si Jacob a été largement récompensé pour avoir érigé un autel en mémoire de sa vision de l'échelle mystérieuse qu'il avait eue en songe ; si Jonas fut délivré de la baleine, son tombeau, pour avoir promis à Dieu de lui élever un autel : comment pourrions-nous douter un seul instant que Dieu n'ait pitié de nos prières qui lui seront adressées au pied du Golgotha mystique de son divin Fils? Comment pourrions-nous douter, un seul instant aussi, que Dieu, touché de l'asile que nous donnerons à son ineffable amour pour nous, ne daigne exaucer les vœux que nous formerons, au pied du trône de sa Rédemption, pour notre salut et pour sa gloire (*L'Apôtre des chaumières*, Circonstances)?

2° *Canal*. — « Le Dieu qui ouvre la main pour combler » toute créature de ses bénédictions ; qui donne au jour » son éclat, à la nuit son repos ; celui qui revêt le lis des » des vallées de sa noble parure; qui fait naître ou mûrir » les fruits de nos campagnes; qui répand avec amour sur » la terre *des flots de lait et de miel*, et dispense sans » mesure *la moelle du froment et le sang de la vigne*, » suivant l'expression de nos prophètes; le Dieu qui, pour » féconder nos champs, envoie la rosée du matin et la brise » du soir ; ce Dieu aime à voir sa vivante image, l'homme » voyageur, s'associer aux œuvres de sa providence par les » travaux courageux et persévérants de l'industrie...

» En applaudissant à vos pensées généreuses, le Père qui » est aux cieux encouragea vos efforts et vous convia à » conquérir tous les trésors de la fécondité. Vous comprîtes » les vues de son amour, et, vous armant d'une confiance » et d'une constance presque surnaturelles, vous sûtes » imposer à ces solitudes ingrates le devoir de la fertilité. » Des eaux coulaient inutiles, et la terre en avait soif; la » Providence divine vous provoquait à diriger leur cours, » à leur creuser vous-même un lit nouveau, et leur arracher le tribut de rafraîchissement et de vie qu'elles pouvaient donner.

» O Dieu bon!... à vous toute gloire! à vous tous les » fruits de l'avenir! Mais je n'oublie pas, Messieurs, et la » Providence n'oubliera jamais votre intelligente et généreuse coopération.

» Qu'une croix modeste, plantée dans ces lieux, annonce
» aux générations futures que *vous n'avez pas travaillé*
» *en vain* et que *le Seigneur a bâti avec vous* (Le card.
» Donnet, arch. de Bordeaux). »

3° *Chapelle de prison.* — Que dire de la miséricordieuse bonté du Seigneur qui, non content de sanctifier par sa présence nos villes et nos hameaux, ne veut pas même qu'il y ait un seul asile des misères et des infirmités humaines où il n'habite avec les malheureux? Ces lieux redoutés eux-mêmes, cette prison et ces cachots ne feront point horreur à votre amour pour des hommes malheureux et coupables, ô mon Dieu! Voilà leur demeure et voici la vôtre.

Celui que presse le remords, viendra ici calmer ses noirs chagrins en versant des larmes de repentir à vos pieds. *In carcere eram et venistis ad me* (Matth. xxv, 36). J'étais en prison et vous êtes venu à moi. *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem, et... dimittere confractos in remissionem* (Luc. iv, 18-19). Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, prêcher la rédemption aux captifs, et rendre l'espérance aux âmes que le désespoir a flétries.

« Vous, ô captifs, qui êtes l'objet de notre compassion
» la plus vive, de notre charité la plus vraie, ne laissez pas
» abattre vos courages, et ne vous livrez pas à une douleur
» sans mesure; songez à l'amour que vous porte le Dieu
» qui va s'immoler ici pour vous. Oh! si vos cœurs s'ou-
» vraient à sa grâce, quelles consolations il y répandrait!
» quelles douceurs ineffables et célestes il mêlerait à vos
» privations, à vos souffrances et aux ennuis d'une longue
» captivité!... La société qui vous châtie, ne vous a pas
» rejetés; elle n'est pas insensible à vos maux et à vos
» larmes; et le ciel surtout est encore votre ami, car un
» pasteur chéri de Dieu vient ici chaque jour exercer
» parmi vous son saint ministère et vous ouvrir les voies
» du salut (Mac-Carthy). »

4° *Chemin-de-fer.* — « S'il est en nous une conviction
» profonde, c'est que toutes les grandes découvertes qui
» déplacent les bornes anciennes et changent les relations
» connues entre les hommes, ont pour cause première l'ac-

» tion bienfaisante de la Providence, laquelle, à des époques
» marquées par sa sagesse, fait faire un pas à l'humanité
» vers le terme que lui assignent ses desseins éternels.
» Aussi voyons-nous presque toujours leur origine se perdre
» comme dans un nuage mystérieux; en sorte que si l'on
» demande à l'histoire le nom du premier inventeur, l'his-
» toire hésite et se tait. C'est le secret de Dieu. Or, la reli-
» gion, fille du ciel, qu'a-t-elle à redouter du ciel? Peut-
» elle admettre que son Auteur se contredira lui-même en
» l'exposant à des épreuves plus fortes que sa constitution
» divine? Sans doute, l'action de la vapeur appliquée à nos
» chars et à nos navires, transportera et plus vite et plus
» loin le mal comme le bien, le mensonge comme la vé-
» rité; sans doute, comme les découvertes de l'imprimerie
» et du Nouveau-Monde, elle élargira le champ de bataille
» où luttent éternellement le rationalisme et la foi; mais
» la victoire n'est pas douteuse, car Dieu même a engagé
» sa parole, et *la vérité de Dieu demeure à jamais.* La
» lumière arrive à nos yeux par les mêmes milieux que
» traversent les tonnerres et les orages. En accélérant la
» marche de ce qu'on appelle les idées nouvelles, on prête
» aussi des idées à l'Évangile. La course de l'apôtre ne sera
» pas moins rapide que celle du libre penseur, et il se
» trouvera peut-être enfin que ces puissantes machines où
» le savant ne voyait qu'une heureuse découverte du génie,
» l'économiste qu'une source nouvelle de prospérité maté-
» rielle pour la fortune publique, et le philosophe qui a le
» malheur de n'être pas chrétien la perspective du triomphe
» prochain de la raison pure sur les ruines des vieilles
» croyances, auront été un instrument dans les mains de
» Dieu pour étendre le royaume de Jésus-Christ, et unir
» tous les peuples dans une fraternité universelle par la
» communion d'une même foi et d'une même charité.

» Et maintenant partez, messagers agiles! Allez, sous la
» protection de Dieu et sous l'œil de la Providence, trans-
» porter aux quatre vents du ciel les hommes, les mar-
» chandises, les idées; faites refluer les trésors de la pen-
» sée et les richesses du sol des provinces à la capitale et
» de la capitale aux provinces, en glissant sur ces voies
» rapides, pareilles aux veines et aux artères qui font

» courir la vie des extrémités au cœur et du cœur aux » dernières fibres de l'organisme. Qu'aucun obstacle n'ar- » rête votre essor! qu'aucun accident funeste n'attriste » votre passage! N'empruntez à la foudre, que recèlent les » flancs de vos chaudières, que l'impétuosité de ses ailes » de feu; franchissez les montagnes, les vallées, les fleuves; » étendez vos rameaux de l'une à l'autre mer; ne reculez » pas même devant le grand abîme; en changeant vos ap- » pareils, ouvrez-vous un chemin sur l'Océan, pour rap- » procher, par les intérêts, par les besoins, par l'amour » fraternel, par tous les attraits de la civilisation chré- » tienne, les membres dispersés de la grande famille hu- » maine, et annoncez à tous la bonne nouvelle qui fut » entendue, il y a dix-huit siècles, sur le berceau du Sau- » veur du monde : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux,* » *et paix aux hommes de bonne volonté* (Mgr l'arch. de » Cambrai)! »

5° *Cimetière.* — Qu'est-ce qu'un cimetière? quelles sont les pensées que sa vue doit faire naître en nous?

Le cimetière est une enceinte sacrée; c'est une terre bénite, et par nos prières, et par l'attouchement de nos corps qui ont été les temples du Saint-Esprit; c'est le rendez-vous de tous, de l'enfant, du jeune homme, du vieillard, du pauvre et du riche. *Pulvis es et in pulverem reverteris* (Genes. III, 19). Tu es poussière, et tu rentreras dans la poussière.

Le cimetière est une école de sagesse, c'est l'enseignement de la plus profonde philosophie : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (Eccles. I, 2). Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!

La vue d'un cimetière doit faire naître en nous des pensées d'espérance. *Scio quia Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum* (Job. XIX, 25). Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Voyez *Ame (immortalité de l')*.

Le nom de cimetière, qui est resté à nos lieux de sépulture, est à lui-même un nom d'espérance et de résurrection, car il vient du grec κοιμητήριον qui, dans notre langue, s'interprète par *dortoir*. « Parole d'heureux présage, s'é- » crie un grand orateur contemporain, touchante déno-

» mination qui place le tombeau sous la protection de » l'espérance, et qui ôte à la mort son horreur, en nous » la faisant envisager comme un sommeil un peu plus long » que le sommeil de la nuit, mais qui doit être suivi » d'un réveil éternel! »

Après que cette terre aura été bénite par les prières de l'Église, il ne faudra plus la considérer comme un lieu ordinaire : ce sera *le temple des morts*.

Que le Dieu qui a béni le tombeau d'Abraham, à Mambré, et ceux des patriarches, et ceux des martyrs dans les catacombes, et ceux des justes dans tous les temps, bénisse aussi ce lieu destiné désormais à la sépulture des chrétiens de cette paroisse, afin qu'ils reposent jusqu'au jour du réveil général des nations. Ainsi soit-il!

Voyez *L'Apôtre des chaumières* (Circonstances).

6° *Cloches.* — On peut prendre pour texte ces paroles de l'évangile de S. Jean (I, 23) : *Ego vox clamantis : Dirigite viam Domini* ; je suis la voix de celui qui crie : Rendez droit le sentier du Seigneur. On divisera l'allocution en deux parties : la cloche se mêle à toutes nos actions, naissance, première communion, mariage, matin, midi, soir, veille des fêtes, dimanches, fin de la vie, souvenir des morts ; en second lieu, la cloche appelle les hommes à Dieu. « L'homme » veut fermer son oreille pour ne pas entendre les harmo- » nies de la nature et de sa conscience. O homme! tu as » endormi les sentinelles vigilantes que Dieu a placées » dans le ciel, sur la terre et dans ton cœur; eh bien! » moi, dit la religion, je prendrai une voix qui retentira » dans les cités, dans les campagnes, qui parlera aux » transfuges de la foi, à ceux qui, renfermés dans leur » athéisme pratique, ne veulent pas connaître les joies » suaves que je prépare, à ceux qui, dans leur indiffé- » rence calculée, se tiennent éloignés de Dieu ; cette voix, » c'est celle de la cloche, la cloche objet d'amour pour » ceux qui ont l'âme religieuse, objet de haine pour tous » ceux qui veulent vivre sans Dieu (Mgr Pie, évêque de » Poitiers). »

Pour le développement de ce plan, on peut surtout consulter l'*Apôtre des Chaumières*, loco supra citato.

Autre division. Rapports directs de la cloche avec le

(service divin; la cloche s'associe à toutes nos actions Le card. Girand).

Troisième division. 1° Voix religieuse des cloches; 2° sens mystique des cloches; 3° elles ont remplacé les trompettes d'argent des Israélites; 4° la cloche n'est étrangère à aucune de nos grandes émotions; 5° elle réveille les plus pieux sentiments; 6° services de la cloche au village (Le card. Donnet, arch. de Bordeaux).

Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus (Ps. CL, 5). Louez le Seigneur avec des *instruments* sonores.

Il est impossible de rendre le malaise, l'indéfinissable sentiment de désolation qui règne au sein de la campagne ou de la cité que n'émeut plus cette voix puissante.

De pieux auteurs regardent la cloche comme la figure des apôtres et des hommes évangéliques dont il est écrit que le son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre: *In omnem terram exivit sonus eorum* (Ps. XVIII, 5). D'autres considèrent la cloche comme l'emblème du pasteur chargé de presser, de conjurer à *temps*, à *contre-temps*, (*Prædica verbum, insta opportune, importune*, — II ad Tim. IV, 2), et de forcer en quelque sorte les fidèles à entrer dans la salle du festin (*Compelle intrare*, — Luc. XIV, 23).

Les trompettes d'argent (*Num.* X) ne devaient être employées que par les enfants d'Aaron; c'est pour cette raison qu'autrefois la fonction de sonner les cloches ne pouvait être remplie que par des lévites.

Joies, douleurs, devoirs, la cloche annonce tout et se mêle à tout.

Elle est notre amie au-delà même de la tombe. « Grâce » à la cloche, le plus obscur, le plus ignoré des hommes, » l'étranger, l'exilé, expirant loin du sol de la patrie, le » pauvre délaissé à qui nulle main amie n'a fermé les » yeux, peut espérer à son dernier moment qu'un regret » l'accompagnera à la tombe, qu'une larme ne sera pas » refusée à sa dépouille mortelle, et qu'une prière suivra » son âme devant le tribunal de Dieu (Le card. Donnet). »

Qui pourrait dire toutes les pensées criminelles que la cloche a étouffées, les mauvais penchants qu'elle a réprimés, les menaces qu'elle a fait retentir dans l'âme des pécheurs, les avertissements salutaires qu'elle nous donne!

Que serait, sans la cloche et son influence civilisatrice, la vie de l'habitant des campagnes, courbé sous le poids de durs travaux? une vie de privations sans dédommagements, de peines sans compensations.

7° *Croix.* — *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I ad Cor. II, 2); je n'ai point fait profession, parmi vous, de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. — A la vue de cette croix, en face de ce Christ dont les bras étendus nous protégent, je ne trouve de plus convenable expression que la parole du grand apôtre. Or, la science de Jésus crucifié peut se réduire à deux points: la croix offre à l'esprit la meilleure preuve de la religion; la croix offre à nos cœurs la plus douce des consolations (*Tribune sacrée*).

Symbole de la plus grande ignominie, la croix est devenue celui du plus grand triomphe. Elle est le plus bel ornement de la chaumière, la plus riche parure de la femme, la plus digne récompense du mérite, le plus éclatant témoignage de la bravoure, le plus noble fleuron de la couronne des rois. La croix a renversé la puissante idolâtrie; elle domine aujourd'hui Rome, et lui conserve le titre de reine du monde; elle est une preuve invincible et palpable que la religion catholique, apostolique et romaine est la seule vraie, la seule divine.

A la vue de la croix et d'un Dieu expirant pour nos péchés, on se sent attendri, et l'on goûte un inexprimable et céleste bonheur. Est-il possible de passer à côté d'une croix sans prier? « Salut, ô croix de notre Sauveur! do- » minez nos campagnes comme un témoignage éternel de » la victoire de la religion sur l'impiété, comme un sym- » bole pacifique de l'empire de Jésus-Christ; restez auprès » de ce chemin comme l'ami du passant, le guide du voya- » geur, le compagnon de nos travaux! Salut, ô croix de » notre Sauveur! demeurez auprès de nos habitations » pour nous rappeler à de religieux souvenirs, et que, » sous votre ombre tutélaire, nous nous aimions comme » les enfants d'une même famille. Ainsi soit-il (Auteur » contemporain)! »

8° *Drapeaux.* — La religon et la patrie sont sœurs:

leur union, cimentée par les bénédictions divines, est la plus ferme garantie de la paix et de nos gloires.

Ces nobles étendards, consacrés par les prières de la foi, marcheront devant vous comme un symbole de protection et d'ordre.

« O Dieu! maître souverain de la guerre et de la paix, » qui dissipez les complots, qui calmez les tempêtes, qui » brisez, quand vous le voulez, le glaive tiré pour le combat : *Qui conteris bella;* venez bénir vous-même ces » étendards, imprimez-y des signes éclatants de votre » puissance et de votre sainteté. Qu'en les voyant, le courage s'anime, s'élève et monte jusqu'à son céleste principe : *De Cœlo fortitudo est.*

» Ne les rendez terribles qu'aux ennemis du repos public, et à ces nations s'il s'en trouve encore, qui, jalouses de notre gloire et de notre prospérité, tenteraient de les troubler : *Ad dissipandas gentes quæ bella volunt.* » Qu'ils soient, pour nos vaillants soldats, une sauvegarde et un gage assuré de la victoire : *Victoriæ certæ fiducia.*

» Qu'ils renferment dans leurs plis glorieux la paix et » la guerre par la sécurité des bons et la terreur des méchants, et qu'à leur ombre la France respire, et soit, pour » le bonheur du monde, la plus grande et la plus heureuse des nations (Mgr Sibour)! »

9° *Église* (Bénédiction de la première pierre d'une). — *Et ipse fundavit eam Altissimus* (Ps. LXXXVI, 5); c'est le Très-Haut lui-même qui a fondé Sion.

Le temple qui va s'élever, sera une image vivante de l'Église catholique, et c'est dans ce temple que les fidèles de la paroisse participeront aux grâces de cette même Église.

Pour le premier point, l'orateur peut comparer ici les étroites limites du temple, les matériaux grossiers jetés dans les fondements, les murailles composées de pierres travaillées et choisies, et son faîte couronné d'honneur et de gloire, il peut, dis-je, les comparer avec la famille des patriarches possédant le dépôt des saintes traditions révélées à l'origine du monde, — avec le peuple juif dont la religion était figurée, et le sacrifice, sanglant, — enfin, avec la pierre angulaire qui est Jésus-Christ.

Pour le second point, il peut dire : —

« C'est donc ici, dans ce temple que vous viendrez, » fidèles de la paroisse, participer aux grâces et aux trésors de l'Église. Vos enfants y recevront, avec le baptême, le caractère sacré du chrétien et viendront plus » tard au banquet de l'Eucharistie prendre la nourriture » des forts. Le sacrement de mariage y perpétuera par ses » bénédictions ces unions saintes qui donnent à l'Église de » pieux fidèles et à la patrie de généreux citoyens. Après » une vie pleine d'œuvres, de labeurs et de mérites, vous » viendrez vous reposer et dormir à l'ombre de ces murs » pour y attendre le dernier réveil, et d'autres vous succéderont dans vos mérites comme dans votre foi. Un » jour, dans des siècles peut-être, ce temple fragile, comme » tout ce qui est sorti de la main de l'homme, s'écroulera » dans ses ruines, sous le poids du temps; mais la religion » en sortira toujours également jeune, comme ce qui vient » de Dieu; vos descendants lui élèveront, comme l'ont fait » vos pères, comme vous le faites aujourd'hui vous-mêmes, » d'autres temples nouveaux et glorieux, et cette cité » (*ou*.....) qui la verra à jamais fleurir dans son sein, sera » toujours fidèle à sa foi catholique et aux enseignements » qu'*elle* reçut de ses premiers apôtres et de la longue » chaîne de ses pasteurs.

« Et vous, Messieurs, dont la présence rehausse l'éclat » de cette solennité, magistrats dévoués, vous savez quelle » doit être l'alliance de la société, dont vous proclamez et » faites respecter les lois, avec la religion qui les inspire » et qui les consacre..... Vous l'avez parfaitement compris, Messieurs, et nous sommes heureux et reconnaissants que vous soyez venus le témoigner par votre honorable concours (Mgr Buissas, évêque de Limoges). »

10° *Fontaine*. — Une eau abondante et salubre se faisait regretter. Quel a été le Moïse qui a frappé l'aride rocher pour en faire sortir des torrents d'eau vive? (Faire ici l'historique de la fontaine).

Honneur donc aux magistrats qui ont conçu la pensée de ce bienfait! Honneur aux hommes de science qui les ont secondés! Mais surtout gloire à Dieu, *le maître souverain des sciences, par qui sont déposées dans l'esprit de*

l'homme les grandes et fécondes pensées, comme un germe préparé pour se développer et mûrir ; qui, non-seulement a créé la lumière, et les sources, et les vapeurs, mais qui nous révèle encore le secret de les faire servir à nos usages !

« Que ces bassins, que ces courants, que ces jets abondants d'une eau vivifiante et limpide, qui vont réjouir, » fertiliser, embellir votre cité, rappellent à votre pensée, » rendent plus chères à votre amour les eaux de la divine » grâce dont le saint réservoir est dans vos églises !... » Celui qui aura bu de l'eau de cette fontaine qui est devant vous, aura encore soif ; mais celui qui boira aux » sources de Jésus-Christ sera éternellement désaltéré ! » O Dieu ! donnez-nous surtout de cette eau merveilleuse, » afin que nous n'ayons plus soif que de vous seul (Cardinal Giraud !) »

11° *Statue ou image de la Vierge.*

Statue. — « Que la montagne de Sion tressaille d'allégresse : elle reçoit, de ce précieux dépôt, un nouveau » lustre. La voilà, cette *image* de Marie, notre mère, objet » d'une si vive attente. Nos espérances n'ont point été » déçues ; l'art s'est inspiré de la religion, pour justifier » ce que nous nous promettions : c'est un chef-d'œuvre » destiné à raconter aux générations futures les bienfaits » de la Reine du ciel, et la reconnaissance éclatante de » cette paroisse envers sa bienfaitrice. Bénissons le Seigneur d'un si heureux résultat, et faisons éclater en sa » présence une religieuse allégresse.

« Nous aimerons à contempler, sur ce marbre, les traits » de la Mère des miséricordes, remplissant l'office de médiatrice auprès du souverain médiateur, et s'interposant entre eux et son divin Fils pour suspendre les » effets de sa colère et puiser dans le trésor de ses grâces.

« Nous aimerons à nous prosterner devant cette statue » qui ne sera pas pour nous un vain simulacre, une lettre » morte, mais qui parlera à nos yeux et à nos cœurs un » langage propre à exciter notre foi et notre confiance, » parce que nous trouverons là une touchante représentation de ce que Marie fait pour nous dans le ciel. Nous » verrons, dans cette image, comme un signe de salut

» élevé au milieu de nous pour nous rappeler que cette » bonne mère intercède sans cesse en notre faveur, et que » nous pouvons tout espérer d'elle, si nous implorons, » dans la sincérité de notre âme, son assistance tutélaire. » Nous nous empresserons de venir désormais visiter » Marie dans son sanctuaire, de déposer à ses pieds le tribut d'une dévotion toute filiale et solliciter ses bienfaits, » *etc., etc.* (Le cardinal Dupont). »

Image. — Les pensées précédentes peuvent être facilement adaptées à toute représentation de la sainte Vierge Marie.

12° *Pont.* — « On ne conteste plus au christianisme » d'avoir sauvé les sciences du naufrage, d'avoir bâti des » palais à l'infortune, d'avoir élevé des monuments à la » prospérité du pays. Amie du progrès, la religion applaudit à toutes les grandes pensées qui ont pour but le bien-» être et la gloire de ses enfants ; mais elle ne veut pas » que nous nous proclamions les seuls créateurs d'une » fortune que nous avait préparée de longue main son » génie bienfaisant. Elle consent à ce que nous courrions » à de nouvelles conquêtes ; mais elle nous demande de » ne pas oublier la main généreuse qui a dirigé et affermi » nos premiers pas dans la carrière.....

« C'est ce que vous avez compris, Messieurs, lorsque... » vous avez appelé la religion à consacrer, par notre ministère, l'entreprise... que vous venez d'accomplir... » Vous avez voulu qu'une main plus puissante que la vôtre » vînt donner force et durée à votre œuvre. Cette profession solennelle de christianisme vous honore autant » qu'elle nous console... (Le cardinal Donnet). »

Voyez aussi, sur ce sujet, *L'Apôtre des chaumières*, Circonstances.

13° *Presbytère.* — On pourra prendre pour texte ces paroles de saint Paul : *In quo omnis ædificatio constructa, crescit in templum sanctum in Domino* (ad Ephes. II, 21) ; tout édifice construit sur Jésus-Christ s'élève et s'accroît jusqu'à devenir un temple consacré au Seigneur.

L'Église a des prières pour la bénédiction de la demeure des hommes ; elle vous convoque aujourd'hui auprès de celle de votre pasteur, qu'elle a surtout droit de bénir,

parce que celle-ci doit être sainte entre toutes. Le presbytère! que de pensées, que de sentiments la vue de cette maison sainte réveille dans les âmes!

Origine du presbytère; ce que c'est que le presbytère; vœux à l'égard du nouveau presbytère.

Si l'on remonte à la création de chaque paroisse, on voit toujours s'élever, à côté du temple de Dieu, l'humble demeure de son prêtre. La communauté chrétienne ou municipale, car c'était tout un, se formait alors avec plus de simplicité qu'aujourd'hui. Des populations fidèles construisaient au centre de leurs habitations, ordinairement sur la tombe d'un martyr ou d'un saint anachorète, la maison de la prière et du sacrifice. A l'entrée de cette maison du Dieu vivant, elle plaçait la maison des morts; tout près de l'une et de l'autre, la maison du pasteur, de l'homme de Dieu et de l'homme du peuple, trois édifices sacrés, rapprochés et confondus ensemble dans d'ineffables harmonies, qui s'appelaient et se répondaient l'un l'autre par un échange habituel de grâces et de besoins, de prières et de bénédictions. Joignez-y la maison d'école, maison d'enfants; la maison de charité, maison des pauvres; quelquefois le monastère, asile ouvert aux souffrances de l'âme, car l'Église a toujours pris sous sa protection tout ce qui est misère, faiblesse et infirmité; et avec la maison du magistrat et du juge civil, la communauté religieuse et séculière était fondée. C'est avec ces éléments si simples que nos communes se sont primitivement constituées et ont pu traverser une longue suite de siècles; et il en sera toujours ainsi, quand on voudra fonder un édifice quelconque de civilisation.

Le presbytère, dans l'acception littérale du mot, s'entend quelquefois d'une assemblée de prêtres vivant en communauté, ou réunis passagèrement pour vaquer ensemble à de studieux loisirs ou aux exercices de la piété. Mais ce mot désigne aujourd'hui la maison du pasteur secondaire, chargé sous l'autorité et la direction du premier pasteur, de la conduite d'une portion du troupeau de Jésus-Christ. C'est la maison du père de famille préposé à l'administration des biens spirituels de la congrégation paroissiale, ou plutôt c'est la véritable *maison commune*, incessamment ouverte à tous les enfants de la cité ou du village...

En inaugurant en ce jour, par les cérémonies de la religion, la nouvelle demeure de votre pasteur, nous demanderons à Dieu qu'il la comble de ses bénédictions, pour son ministre et pour ses fidèles, pour les biens temporels et surtout pour les biens spirituels de la paroisse.

1° *Usine.* — Qu'est-ce que l'homme? *Quid est homo* (Ps. VIII, 5)?

L'homme est fait pour le ciel; voilà sa destinée. Cependant, avant d'y parvenir, malgré sa faute originelle, il règne sur la terre : *Crescite et multiplicamini, et replete terram et subjicite eam* (Genes. I, 28); croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez.

Que deviendrait la terre, si l'homme n'y était pas?

Grâce à l'homme, tout se transforme sur la terre; il rivalise en quelque sorte avec le créateur lui-même dont il porte la divine empreinte sur le front. Mais il faut pour cela que l'homme travaille selon les vues de Dieu : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (Ps. CXXVI, 1); si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent.

« Qu'est-ce que ces fortunes colossales que Dieu ne bénit » pas, parce qu'elles n'ont point pour base la crainte de » ses jugements, la justice et la piété? Ces montagnes sourcilleuses qui cachent leur front dans les nues, dont le » pied semble appuyé, enraciné jusqu'au centre de la » terre, attendez un instant, Dieu va les toucher du doigt, » et elles s'évaporeront en fumée : *Tange montes et fumigabunt.* Non, la prospérité de l'impie n'a pas de durée; elle éblouit quelque temps, mais elle ne tarde pas à » s'évanouir. C'est ce que nous voyons encore exprimé » d'une manière admirable dans les livres saints : J'ai vu, » dit le Psalmiste, j'ai vu l'impie élevé comme les cèdres » du Liban; je n'ai fait que passer, et il n'était déjà plus; » je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé la place où il » était : *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut* » *cedros Libani; et transivi, et ecce non erat; quæsivi, et* » *non est inventus locus ejus* (*L'Apôtre des chaumières*, » Circonstances).»

Ce n'est pas ainsi que pense et agit le sage directeur de l'établissement que nous allons bénir. Il veut mettre sous la protection de Dieu l'entreprise qu'il dirige. Ah! puissent les vœux que nous adressons au ciel pour lui, être exaucés de l'Auteur de tout bien! *etc.*, *etc.*

BIENFAISANCE.

Œuvres de bienfaisance. — Voyez *Aumône.*

Société de bienfaisance. — 1° Du principe d'association considéré en lui-même. La puissance du nombre, jointe à l'unité de vues et d'actions, est la première des puissances et ne connaît de limites que celles du possible. On s'associe pour tout; pourquoi donc ne s'associerait-on pas aussi pour la charité?

2° Ce principe est tout évangélique. Le Sauveur insiste sans cesse sur la nécessité de l'union entre les frères. L'Église elle-même est fondée sur ce principe. Que sont les premiers chrétiens réunis à Jérusalem? une association d'hommes « saints, où tout est mis en commun », *erant illis omnia communia* (Act. IV. 32).

3° Appliqué à la distribution des aumônes, le principe d'association est fertile en heureux résultats, soit par une répartition mieux entendue des secours, soit par l'augmentation des ressources. Tous les deniers destinés au soulagement du malheur, versés dans un trésor commun, rappellent les temps de l'Église primitive.

BIENS DE LA TERRE (PRIÈRES POUR LES).

I. — Nous allons faire des prières publiques pour appeler les bénédictions du ciel sur les biens de la terre; nous prierons Dieu qu'il nous accorde un temps propice pour cultiver et ensemencer les champs, pour faire croître les récoltes, les faire arriver à une heureuse maturité, et pour les moissonner; nous le prierons d'éloigner des moissons les tempêtes, les orages, les inondations, la grêle et tous les fléaux qui pourraient y porter ravage.

Profitons de cette circonstance pour exposer 1° les motifs qui doivent nous engager à recourir à Dieu dans tous nos besoins, même temporels, et 2° les dispositions que nous devons apporter pour être exaucés.

II. — 1° *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Ipse enim Pater amat vos* (Joan. XVI, 23-27). Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Car mon Père lui-même vous aime.

Avant d'ensemencer les champs, on les prépare par une bonne culture, puis on y sème de bon grain que l'on met à l'abri de la malveillance des hommes, de l'intempérie des saisons, des ravages des animaux et des inondations. Ce sont là de sages précautions sans doute; mais elles ne suffisent pas. Si les campagnes ont échappé aux rigueurs de l'hiver, c'est une main plus puissante que la nôtre qui les a protégées; si la culture prend de l'accroissement, c'est Dieu qui la lui donne; c'est lui qui fait luire le soleil qui éclaire, réchauffe et vivifie la nature; c'est lui qui fait tomber les pluies bienfaisantes; c'est lui qui frappe quelquefois aussi les campagnes de stérilité, qui les couvre de frimas, qui les ravage par la tempête ou par la grêle. C'est donc Dieu que nous devons invoquer, soit pour le remercier de ses bienfaits, soit pour apaiser sa juste colère.

« Mais, dira-t-on peut-être, Dieu a-t-il besoin qu'on le » prie, et ne sait-il pas que nous avons besoin des biens de » la terre? » Oui, il le sait, mais il veut que nous lui adressions nos prières, pour que nous rendions hommage à sa puissance, soumission à son autorité, confiance à sa miséricorde.

« Mais Dieu n'exauce pas toujours la prière; il favorise » même ceux qui ne le prient pas. » — La conduite de la divine Providence, dans la distribution qu'elle fait ici-bas des biens et des maux, des châtiments et des récompenses, paraît quelquefois surprenante; mais, si l'on consulte les lumières de la foi, cette anomalie n'existe qu'à la surface. En effet, si Dieu accorde ses faveurs à ceux qui les lui demandent comme à ceux qui ne les lui demandent pas, c'est que l'Église, dans son immense charité, prie pour tous sans distinction; et si Dieu accorde à tous ses bénédictions, ne devons-nous pas en conclure qu'il les écoute et les exauce?

« Mais les campagnes sont parfois ravagées, bien qu'on » ait conjuré Dieu de les épargner! » — Sans doute, car si nos prières montent au ciel, nos iniquités y montent aussi.

« Mais les méchants sont favorisés, et les justes, éprouvés » cruellement. » — Oui, parce que les méchants ont fait, en leur vie, quelques bonnes actions que la justice de Dieu ne veut pas laisser sans récompense en ce monde, tandis que les justes ont des fautes à expier ici-bas, pour n'en être point punis au-delà de la tombe.

Cessons donc de dire que Dieu confond, dans ses châtiments, le fidèle qui le prie, avec l'impie qui ne le prie pas. C'est un blasphème (*L'Apôtre des chaumières*, Circonstances).

2° *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis* (Jacob. IV, 3). Vous demandez, et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal. — Pour bien prier, il faut se conformer à l'*Oraison* que Jésus-Christ lui-même a daigné nous enseigner. — Voyez *Oraison dominicale*.

BLASPHÈME.

I. — Le blasphème est une parole injurieuse à Dieu : *Injuriosa in Deum locutio*. Ce péché peut se commettre non-seulement extérieurement et de bouche, mais encore intérieurement et dans le cœur, ce qui se prouve par le Psalmiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*. — On divise le blasphème en deux espèces : l'un s'appelle immédiat, parce qu'il attaque Dieu même ; l'autre médiat, et c'est celui que l'on vomit contre les saints, etc., et qui retombe sur Dieu indirectement. — Quant à l'énormité de ce péché, on peut s'en faire une idée par ces paroles du Lévitique : *Qui blasphemaverit nomen Domini morte moriatur* (XXIV, 16) ; que celui qui aura blasphémé le nom du Seigneur, soit puni de mort. Saint Chrysostome appelle le blasphème le plus grand de tous les péchés : *Blasphemia nihil pejus* (Homil. I *ad propr.*).

II. — Il y a, dans le blasphème, trois caractères qu'on ne saurait trop méditer : *insolence, mépris de Dieu* et *pure malice*.

Insolence, car ce crime est une rébellion ouverte contre Dieu.

Mépris de Dieu. Le patrimoine de Dieu, c'est son nom, dit Tertullien : *Census Divinitatis*. Blasphémer contre ce nom vénérable, c'est donc attaquer Dieu dans toutes ses perfections, c'est s'en prendre à son être, c'est l'avilir et le mépriser infiniment.

Pure malice. L'ignorance, l'infirmité, l'intérêt, la gloire, la violence, le plaisir, l'espérance et la crainte servent quelquefois de principe et d'excuse aux autres péchés ; mais aucune de ces circonstances ne peut excuser les blasphémateurs.

Ajoutons que, presque toujours, le blasphémateur vomit l'insulte contre Dieu devant ses enfants, devant ses serviteurs, etc., et alors son péché est un outrage, un scandale public.

III. — *Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum* (Exod. XX, 7). Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu.

Tetendit adversus Dominum manum suam (Job. XV, 25). Il a levé la main contre le Seigneur.

Cui exprobrasti, et quem blasphemasti? Contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos? contra sanctum Israël (IV Reg. XIX, 22)? A qui penses-tu avoir adressé tes insultes? Qui crois-tu avoir blasphémé? Contre qui as-tu haussé la voix et élevé tes yeux insolents? c'est contre le Saint d'Israël.

Majestatem autem blasphemant (Jud. ℣. 8). Ils blasphèment la majesté (de Dieu).

Nescitis quis sit Deus et quali debeat ore vocari (S. Chrysost., *Homil.* 26 *ad popul.*). Vous ne savez donc ce qu'est Dieu et comment votre bouche doit le nommer!

Nihil horribilius blasphemia quæ posuit in Excelsum os suum : omne quippe peccatum comparatum blasphemiæ levius est (S. Jérôme, *in C.* 18 *Is.*). Il n'y a rien de plus horrible que le blasphème qui s'attaque au Très-Haut lui-même ; comparés à ce crime, tous les autres péchés sont légers.

Ne nomen Domini et doctrina blasphemetur (I Tim. VI,

1). Qu'on ne blasphème point le nom et la doctrine du Seigneur.

Omnia alia peccata videntur procedere, partim ex fragilitate humanæ naturæ, partim ex ignorantia ; sed illud peccatum blasphemiæ procedit ex propria malitia, et quanto est major persona offensa, tanto major culpa, et plus crescit malitia culpæ, et sic blasphemia continet in se majorem malitiam aliis peccatis, et nullum est peccatum quod habeat in se tantam iniquitatem sicut blasphemia (S. Bernard, *Serm.* 33). Tous les autres péchés paraissent procéder en partie, soit de la fragilité de la nature humaine, soit de l'ignorance; mais le péché de blasphème procède de pure malice, et plus est élevée la personne offensée, plus grande est la faute et plus s'aggrave la malice de la faute. C'est ainsi que le blasphème contient en soi une plus grande malice que les autres péchés, et qu'il n'y a pas de péché qui renferme une si grande iniquité que le blasphème.

« Les plus grands crimes dans un état, sont ceux qui » attaquent la personne du souverain, crimes qu'on ap- » pelle de lèse-majesté. Or, le blasphémateur commet un » crime de lèse-majesté divine : il attaque Dieu en sa pro- » pre personne, et voudrait le détruire en lui attribuant » ce qui ne peut lui convenir, comme l'injustice ou la » cruauté. Il est pire qu'un meurtrier : c'est un déicide » qui fait mourir Dieu dans son cœur. Il est pire qu'un » païen; son blasphème, dit saint Grégoire de Nazianze » (*Orat.* 40), est un renoncement à son baptême. Quand tu » as été baptisé, misérable blasphémateur, tu as renoncé » au démon, et aujourd'hui tu t'en repens et tu renies ton » Dieu. J'ose même dire qu'il est pire dans un sens que les » démons : la violence des supplices les fait blasphémer : » *Blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus* (Apoc. xvi, » 11); mais ce malheureux blasphème de sang froid et par » pure malice. Les démons ne damnent personne par leurs » blasphèmes ; mais cet impie est une occasion de chute à » une infinité d'âmes qu'il perd par ses scandaleux dis- » cours. Il est donc vrai de dire que c'est un grand péché : » *Blasphemia pejus nihil* (Chevassu). »

« Sous l'ancienne loi, le blasphème était puni de mort.

» Les lois de saint Louis et de plusieurs autres de nos rois » condamnaient quiconque avait blasphémé le saint nom » du Seigneur à être honteusement attaché au pilori, et à » avoir la langue percée avec un fer chaud. Naguère encore, » en France, les blasphémateurs étaient exclus de tout em- » ploi civil, ou condamnés au bannissement et à l'exil. Si » les lois civiles sont tombées en désuétude, il n'en est pas » de même des lois divines : elles subsistent dans toute » leur sévérité (*L'Apôtre des chaumières*, Commande- » ments). »

« Nostre sainct Louys fust modéré dans ses paroles, car » oncques ne l'ouist nommer le diable. Un jour il disoit : » Plust à Dieu qu'en me fesant percer la langue d'un fer » chaud, je pusse bannir le blasphesme de mon royaume » (Joinville)!

BONHEUR DES SAINTS.

Voyez *Ciel.*

BONNES ŒUVRES.

Voyez *Œuvres.*

BONTÉ DE DIEU.

Voyez *Dieu.*

C

CABARETS (FRÉQUENTATION DES).

I. — Les cabarets sont des lieux dont la fréquentation est dangereuse, et les prétextes qu'on allègue pour justifier cette fréquentation, ne sont point acceptables (Le cardinal Giraud).

II. — *Non in comessationibus et ebrietatibus..., sed induimini Dominum Jesum Christum* (ad Rom. xiii, 13-14). Ne vous laissez point aller aux débauches ni aux ivrogneries..., mais revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ.

III. — Les dangers de la fréquentation des cabarets sont la perte de la religion, la ruine des mœurs et celle des familles.

Perte de la religion. — « Pour ce qui regarde la religion, » qui pourra dire tous les ravages que cause la malheu- » reuse fréquentation des cabarets? Désertion des sacre- » ments, abandon de la prière, éloignement des divins » offices, oubli des vérités du salut! Faut-il s'en étonner? » Tandis que le ministre de Dieu immole dans le saint tem- » ple l'hostie sans tache de propitiation, il est un autre » autel où une jeunesse insensée porte ses vœux, il est un » Dieu auquel elle court sacrifier, il est d'autres mystères » qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'igno- » minie, renouvelés des saturnales du paganisme ; autel » souillé : c'est la table de l'intempérance et de la débau- » che; divinité immonde, qui ne se peut apaiser que par » les grossières libations de l'ivresse. Oserais-je la nom- » mer après S. Paul, qui a dit de ces êtres dégradés : *Quo- » rum Deus venter est* (ad Philip. III, 19). Tandis que le » pasteur fait descendre du haut de la chaire sacrée les en- » seignements de la sagesse, il est une autre chaire dont » ils vont interroger et recueillir les oracles, chaire de » pestilence, école de libertinage et d'impiété! Là, le blas- » phème au lieu de la prière; là, les chants dissolus à la » place des saints cantiques; là, circulent avec les coupes » les propos licencieux, les bouffonneries obscènes, les fa- » céties impies, les médisances et les calomnies sacrilèges. » — Or, comment voulez-vous que tout principe et tout » sentiment de foi et de crainte de Dieu ne soient pas étouf- » fés jusqu'en leur dernier germe, dans ces conventicules » de licence où les choses saintes sont sans cesse tournées » en dérision, les pratiques du culte conspuées, le minis- » tère ecclésiastique bafoué, aux grands applaudissements » et au milieu des trépignements de joie d'une foule en » délire (*Idem*). »

Ruine des mœurs. — « Du mépris de la religion, fonde- » ment et sanction de la morale, au mépris de la morale » elle-même, il n'y a qu'un pas. Si vous voulez voir des » jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur » d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'in- » térêt pour ce bel âge ; des vieillards sans dignité et désho- » norant par l'abjection du vice cette couronne de che- » veux blancs qui les consacre au respect des hommes; » des fils indisciplinés et irrévérencieux envers les auteurs » de leurs jours ; des pères durs et sans entrailles, des ser- » viteurs fourbes et infidèles : c'est au cabaret qu'il les » faut aller chercher (*Idem*). »

Ruine des familles. — « Nous arrivons ici aux troubles » des familles, aux désordres de fortune, aux scandales » publics, suites inévitables de la fréquentation des caba- » rets. Mais, dans un sujet si vaste, nous ne pouvons que » saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans » cette maison : qu'y voyez-vous? des enfants manquant » de tout et mourant de misère... Qu'importe! le père est » dans ce moment à la taverne du coin, gorgé de vins et » de viandes. Qu'y voyez-vous encore? une femme pleu- » rant l'absence prolongée d'un époux; mais ces larmes » feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille : n'en- » tendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui » s'approche? C'est un bruit de blasphèmes qui annonce » le retour du maître. La porte s'ouvre; il entre comme » une tempête. C'est un tonnerre d'imprécations, un orage » de malédictions. Tout tremble en sa présence, tout fuit et » cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de » désolation et venez dans la maison la plus voisine. Par- » lez: qu'y voyez-vous? O nature, frémissez! ô religion, » voilez-vous de deuil! Des frères, altérés de leur propre » sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides; un » fils dénaturé traînant par ses cheveux blancs, sur la » poussière, un père infortuné; le sein d'une mère, ose- » rons-nous achever? le sein d'une mère foulé aux pieds » par le monstre qu'elle a nourri. Cabaret, voilà tes œu- » vres! cabaret, voilà tes victimes! — Cependant le patri- » moine se fond dans des mains follement spoliatrices : il » faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour » solder les dettes de la débauche. Mais attendez : l'infâ- » mie ne tardera pas à se joindre à la ruine. Le scandale ne » se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille. » Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet » homme qu'entraînent les agents de la justice, les mains » chargées de chaînes? c'est un habitué de cabaret qui » vient d'être surpris en flagrant délit de vol (*Idem*). »

IV. — Le cabaret, foyer de toutes les mauvaises pas-

sions, ne peut, dans aucun cas, s'autoriser du moindre motif honnête.

On allègue la *coutume:* mais c'est précisément contre cette coutume que nous nous élevons. — On allègue les *affaires;* mais ne se feraient-elles pas aussi bien, beaucoup mieux même, au foyer de la famille, en la présence de Dieu, sous la garantie de votre parole. — On allègue aussi la *nécessité;* on dit que la distance qui sépare nos hameaux de l'église paroissiale ne permet pas, quand on se rend le dimanche au service divin, de retourner au logis pour y prendre quelque réfection dans l'intervalle des saints offices. S'il en est ainsi, nous dirons : Entrez-y, mais en fuyant, comme les Hébreux au sortir de la terre d'Égypte. « Mais ce qui serait mieux, n'avez-vous pas dans le » bourg des proches, des amis, des maisons honnêtes qui » vous offriront de grand cœur l'hospitalité de quelques » instants? Est-il absolument nécessaire que vous alliez » dissiper au cabaret, avec vos modiques épargnes, ces » saintes impressions que vous avez recueillies de la prière » et du sacrifice? » — On allègue enfin le *besoin de délassements:* mais ceux-ci seraient-ils moins doux et moins réels, s'ils s'obtenaient au sein de la famille, au foyer domestique, au milieu d'une riante couronne d'enfants et de frères entourant votre table (*Idem*)?

V. — Qu'on ne se méprenne pas cependant sur le sens des paroles que nous venons de prononcer. « Nous sommes » loin de comprendre dans la censure dont méritent d'être » flétris les cabarets, ces secourables hôtelleries, ingénieu- » ses inventions de la charité et de la civilisation moder- » nes, où le voyageur et l'étranger retrouvent en partie le » bien-être et les agréments du toit domestique, et qui ont » remplacé, chez les nations modernes, les formes de l'anti- » que hospitalité (*Idem*). »

CALAMITÉS.

I. — Il y a des calamités *particulières* et des calamités *publiques*.

Pour les premières, voyez *Afflictions*.

II. — On entend par calamités publiques les catastrophes qui affligent une contrée ou un royaume : disette, épidémie, famine, grêle, incendies, inondations, pluies désastreuses, saisons mauvaises, sécheresses, tempêtes, etc., etc.

III. — Tout fléau est un *châtiment* et un *avertissement;* la prière en est le *préservatif* par excellence (Le card. Giraud).

Autre division. 1° Dieu nous *éprouve* pour nous ramener à lui; 2° Nous devons, même au milieu des plus grandes calamités, avoir *constance* et *confiance;* 3° *Revenons* sincèrement à Dieu (Monseigneur Dupont, arch. d'Avignon). — C'est au fond le plan adopté par le cardinal Donnet : 1° *Prière* et *pénitence;* 2° *Réforme des mœurs;* 3° *Confiance en Dieu.*

Troisième division. Cause de nos maux; Confiance en Dieu (Le card. Dupont, arch. de Bourges).

IV. — *Benedicam Dominum in omni tempore* (Ps. XXXIII, 1). Je bénirai le Seigneur en tout temps.

Formido mortis cecidit super me (Ps. LIV, 5). La frayeur de la mort m'a saisi.

Deus noster, Deus salvos faciendi; et Domini Domini exitus mortis (Ps. LXVII, 21). Notre Dieu est le Dieu qui a la vertu de sauver, et il appartient au Seigneur, au Seigneur *suprême*, de délivrer de la mort.

Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum, cito anticipent nos misericordiæ tuæ : quia pauperes facti sumus nimis. Adjuva nos Deus salutaris noster : et propter gloriam nominis tui Domine libera nos : et propitius esto peccatis nostris, propter nomen tuum (Ps. LXXVIII, 8 et 9). Ne vous souvenez point de nos anciennes iniquités, et que vos miséricordes nous parviennent promptement, parce que nous sommes réduits à la dernière misère. Aidez-nous, ô Dieu, qui êtes notre Sauveur; délivrez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom, et pardonnez-nous nos péchés, pour l'amour de votre nom.

Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram (Ps. CXX, 2). Mon secours me doit venir du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

Oratio humiliantis se nubes penetrabit (Eccli. XXXV, 21). La prière de l'homme qui s'humilie percera les nues.

Flagellum inundans cum transierit, critis ei in conculcationem (Is. XXVIII, 18). Lorsque les maux se déborderont comme un torrent, vous en serez accablés.

Et hoc a Domino Deo exercituum exivit, ut mirabile faceret consilium, et magnificaret justitiam (Is. XXVIII, 29). Toute cette conduite vient du Seigneur, du Dieu des armées, qui a voulu faire ainsi admirer ses conseils, et signaler la grandeur de sa sagesse.

Peccata nostra responderunt nobis (Is. LIX, 12). Nos péchés portent témoignage contre nous.

Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti (Thren. III, 22). Si nous n'avons pas été perdus entièrement, c'est l'effet des miséricordes de Dieu.

Væ nobis, quia peccavimus (Thren. V, 16)! Malheur à nous, parce que nous avons péché!

Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua et vivat. Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis: et quare moriemini domus Israël (Ezech. XXXIII, 11)? Je ne veux point la mort de l'impie, mais *je veux* que l'impie se convertisse, qu'il quitte sa *mauvaise* voie, et qu'il vive. Convertissez-vous, convertissez-vous, quittez vos voies corrompues. Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël?

Confusi sunt agricolæ, ululaverunt vinitores super frumento et hordeo, quia periit messis agri (Joel. I, 11). Les laboureurs sont aux abois; de toutes parts retentissent des cris lamentables: Plus d'orge, plus de blé; la moisson des champs a péri!

Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem... (Joel. II, 14)? Qui sait s'il *(Dieu)* ne se retournera point *vers nous*, s'il ne *nous* pardonnera point, et si, *après nous avoir affligés*, il ne nous comblera point de ses bénédictions?

Quand le peuple se fut repenti, et que Dieu lui eut pardonné, le même prophète s'écria, dans les transports de sa reconnaissance:

Noli timere terra, exulta et lætare: quia germinaverunt speciosa deserti, quia lignum attulit fructum suum, ficus et vinea dederunt virtutem suam. Et implebuntur

areæ frumento, et redundabunt torcularia vino et oleo (Joel. II, 21, 22, 24). Terre, cesse de craindre, tressaille de joie; les prairies vont reprendre leur éclat, les arbres porteront leurs fruits, les figuiers et les vignes prodigueront leurs richesses; vos granges regorgeront de blé, et vos celliers, d'huile et de vin.

Fratres dilectissimi, mente integra, fide firma, virtute robusta, parati ad omnem voluntatem Dei simus, pavore mortis excluso, immortalitatem quæ sequetur cogitemus (S. Cyprien, *de Mortalitate*, c. 4). Mes très-chers Frères, préparons-nous, par une grande pureté de cœur, par une foi ferme, par une vertu solide, à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous, et, sans craindre la mort, ne pensons qu'à l'immortalité.

« Comme les enfants d'Israël, nous avons trop souvent » marché vite et loin dans les voies de l'erreur et du » péché... Longtemps, bien longtemps, le Seigneur s'est » tu; mais enfin, sa patience lassée a donné cours à sa » juste indignation, et la destruction a parcouru les deux » mondes sous toutes les formes.—La justice de Dieu s'ap» pesantit sur nous, M. F. Pensons à la désarmer.—Hélas! » on va demander aux savants de la terre des garanties » contre les éventualités des misères futures; on livre aux » méditations de la sagesse humaine l'étude des causes qui » ont amené ces subites et effroyables inondations; on » cherche dans l'application de nouvelles théories des ré» sultats plus heureux; on essaye de nouveaux moyens » de féconder la terre, d'en augmenter, d'en varier les » produits; mais, courbés vers cette terre, objet exclusif » de nos espérances et de nos affections, nous ne savons » plus prendre notre essor vers le ciel, ni nous élever jus» qu'à Celui qui, dans sa puissante main, tient renfermés » les orages et les tempêtes. Nous demandons trop à » l'homme et pas assez à Dieu, et l'homme impuissant ne » sait plus que nous répondre. — Les saisons mauvaises » sont la voix de Dieu qui nous appelle à un retour géné» ral, solennel, à la religion de nos pères... (Le card. » Donnet). »

« Si Dieu nous châtie, c'est parce que les désordres se » multiplient, que l'iniquité abonde, qu'elle déborde de

» toutes parts; c'est parce que les voies de toute chair sont » corrompues, que l'incrédulité, l'irréligion, la haine, la » vengeance, le vice font autour de nous d'horribles ravages. Voilà, M. F., voilà, n'en doutez pas, la cause » de tous nos maux... Si vous dites qu'il n'en est rien, » parce que ses coups tombent aussi bien sur les justes » que sur les pécheurs, Tertullien vous répond, comme » aux païens (*Apol.* 41), que Dieu attend, pour séparer les » bons des méchants, le jour de son éternité; que, jusque » là, il frappe indistinctement les uns et les autres dans » des vues de justice et de miséricorde: car il veut épurer » la vertu des uns, faire expier aux autres leurs désordres. Ne soyons pas mauvais parce que Dieu est bon, » et sachons profiter des calamités qu'il nous envoie... Le » Seigneur veut que nous le cherchions avec un cœur » contrit et humilié, et qu'en nous prosternant devant sa » face, nous obtenions, avec la cessation de ses rigueurs, » une nouvelle effusion de ses grâces. C'est pourquoi, » dans cette situation fâcheuse où nous nous trouvons, » tournons nos regards vers lui avec confiance, pour le » conjurer d'ouvrir en notre faveur les trésors de sa bonté, » et d'épancher sur nous les dons de sa miséricorde... » (Le card. Dupont). »

« C'est la pensée qu'exprimait S. Jérôme quand il écrivait à cette illustre Romaine plongée dans une amère » réflexion: Interrogez votre conscience pour connaître si » l'infortune vous visite en punition de quelque péché, ou » si c'est votre justice et votre vertu que le ciel veut » éprouver par de salutaires rigueurs; *Si peccatrix emendaris, si justa probaris.* Question importante qu'en présence du fléau qui menace, chacun de nous doit se faire » soi-même, en entrant dans une sévère discussion avec » son propre cœur; question d'autant plus redoutable, » qu'il s'agit moins ici de trouver des justes que des pénitents. Où sont-ils, en effet, les justes? qu'ils se lèvent, » qu'ils viennent dire: *Je suis innocent des maux qui » nous affligent.* La multitude des pécheurs couvre aujourd'hui toute la terre; voilà la vérité qu'il faut reconnaître, à moins qu'on aime mieux admettre pour unique » arbitre de nos destinées je ne sais quelle aveugle fatalité

» qui nous verse les biens et les maux sans dessein et sans » règle... Toute chair ayant corrompu sa voie, le Seigneur la châtie par le déluge; il punit l'obstination de » Pharaon par les dix plaies d'Égypte. A cause du double » péché de David, une horrible peste ravage ses états. La » captivité de Babylone fut la punition de l'idolâtrie du » peuple de Dieu. Et, d'un autre côté, nous voyons la » colère de Dieu s'apaiser aussitôt que le peuple, revenu à » lui, se prosterne, se couvre de cendre et pleure sur ses » fautes. C'est ainsi qu'il rend Jérusalem aux captifs convertis, qu'il pardonne à Ninive assise sur la cendre, à » David repentant, à saint Pierre qui l'a renié lorsqu'il verse » des larmes, à Madeleine qui vient se jeter à ses pieds, et » que, le long des siècles chrétiens, les fléaux cessent lorsque les peuples s'humilient et accourent invoquer sa » clémence au pied des autels.

» Profitons des leçons que nous donnent ces graves » circonstances et sachons en tirer les instructions qui » peuvent nous être salutaires..... Si le Seigneur nous » frappe, c'est pour nous châtier et en même temps pour » nous avertir; c'est pour nous réveiller de notre sommeil » léthargique, c'est pour nous rappeler à nos devoirs sacrés, c'est pour nous retirer de l'abîme, c'est pour nous » sauver de l'enfer.

» Le Seigneur nous entendra-t-il? nos prières feront-» elles des miracles? changeront-elles l'ordre de la nature? Pourquoi non, chrétiens de peu de foi, philosophes » de peu de sagesse? Si la nature a des prescriptions » immuables, la prière n'a-t-elle pas ses privilèges inviolables? Quand le ciel envoie un fléau à la terre, le fléau » doit marcher, c'est la loi de sa nature; mais, si en lui » donnant la mission de nous éprouver ou de nous punir, » le Maître lui dit: *Tu t'arrêteras devant les gémissements » des cœurs contrits et humiliés;* le fléau doit s'arrêter, » c'est la pérogative de la prière.

» Ne négligeons pas l'emploi des moyens préservatifs » qui nous sont conseillés par les hommes de la science;... » mais songeons que la prière est le plus infaillible des » préservatifs, et de tous les remèdes le plus efficace; la » prière est le cordon sanitaire qu'ils nous faut établir au-

» tour de nos villes, de nos campagnes et de nos foyers » (Le card. Giraud). »

« Lorsque le Seigneur eut dicté sa loi et ses commandements à Israël son peuple : Si tu es fidèle, lui dit-il, à » observer les lois et les commandements que je viens de » te donner, je répandrai sur toi mes bénédictions : tu » seras béni dans ta maison, béni dans tes champs, béni » dans tes enfants, béni dans tes troupeaux ; la terre se » couvrira pour toi de riches moissons, les arbres se chargeront de fruits et tes vignes de raisins; je donnerai à » tes campagnes un temps constamment favorable, la pluie » arrivera toujours à propos pour les féconder. Mais, au » contraire, ajouta le Seigneur, si tu ne gardes pas ma loi » et mes commandements, je verserai sur toi les plus terribles malédictions : tu seras maudit dans tous les biens, » maudit dans ta maison, maudit dans tes champs, maudit dans tes enfants, maudit dans tes troupeaux ; tu sèmeras beaucoup et tu récolteras peu; je commanderai » aux nuées de ne plus pleuvoir sur la terre; elle sera » pour toi de fer, et le ciel d'airain. — En effet, toutes les » fois qu'Israël se montra fidèle observateur de la loi du » Seigneur, il vit s'accomplir les promesses qu'il en avait » reçues; il fut comblé de bénédictions célestes, comme » aussi il ne manqua pas d'éprouver les châtiments et les » malédictions dont il avait été menacé quand il se montra infidèle. — Ces menaces que Dieu faisait à son peuple, » ne semble-t-il pas, Mes Frères, qu'elles se réalisent » maintenant à votre égard? Mais si Dieu vous envoie les » fléaux dont il menaçait son peuple en punition de ses » infidélités, qui sait si vous ne les avez pas attirés sur » vous, en vous montrant infidèles à vos devoirs, et si ce » n'est pas aussi le châtiment de vos prévarications con» tinuelles (*L'Apôtre des chaumières*, Circonstances)? »

CALOMNIE.

I. — La calomnie, dit saint Thomas d'Aquin, consiste à accuser faussement son prochain d'un péché qu'il n'a pas commis.

La calomnie est, de sa nature, un péché mortel. Toutefois, en n'attribuant au prochain que des fautes légères, elle peut devenir vénielle par défaut de matière.

II. — La réputation du prochain est un bien sacré auquel il a un droit de justice. Celui qui y porte atteinte par la calomnie est obligé de la réparer. C'est à lui, aussi bien qu'au voleur, que s'adresse cette maxime de S. Augustin : *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum;* le péché ne peut être remis, qu'autant que l'on a restitué ce qui a été enlevé.

Or, la calomnie doit être rétractée *franchement* et *entièrement*.

III. — La calomnie est condamnée par Dieu, par la raison, par la charité et par la justice.

Autre division. Le calomniateur est un méchant, un audacieux et un lâche.

Troisième division. De toutes les injustices, il n'y en a point dont l'engagement soit plus terrible, devant Dieu, que celui de la calomnie : 1° parce qu'il a pour terme la plus délicate et la plus importante réparation qui est celle de l'honneur; 2° parce que c'est celui dont l'obligation souffre moins d'excuses; 3° parce qu'il s'étend ordinairement à des suites infinies.

IV. — *Non facies calumniam proximo tuo* (Levit., XIX, 13). Vous ne calomnierez point votre prochain.

Exacuerunt ut gladium linguas suas; intenderunt arcum rem amaram, ut sagittent in occultis immaculatum (Ps. LXIII, 4). Ils ont aiguisé leurs langues comme une épée; ils ont tendu leur arc qui était plein d'amertume, afin de lancer dans l'ombre des flèches sur l'innocent.

Lingua ignis est, universitas iniquitatis (Jacob. III, 6). La langue est un feu; c'est un monde d'iniquité.

Alia quidem peccata, licet causas habeant a ratione alienas, habent tamen excusationem, utpote scortator libidinem explet; fur paupertatem, homicida iracundiam sedat; maledicus nullum potest excusationem efferre. Quam enim, quæso, pecuniarum copiam acquirit? quam libidinem explet? Nihil aliud est quam invidiæ materia, cui nulla suppetit justa causa, nec injusta; propterea nulla venia digna censetur (S. Chrysostome, *Homil.* 3). Il y a des péchés qui, tout contraires à la raison

qu'ils sont, portent en eux une certaine excuse. Le libertin assouvit sa passion, le voleur soulage sa pauvreté, et l'homicide sa colère. Le calomniateur ne peut, lui, invoquer aucune excuse. Quelle richesse acquiert-il, je vous le demande, en calomniant? quelle passion assouvit-il? Son crime, c'est d'obéir à une lâche envie qui n'a pour cause aucun motif ni juste, ni injuste, et qui, par conséquent, ne mérite aucune pitié.

Il faudrait ignorer profondément la loi de Dieu, pour douter qu'elle condamne la calomnie. Il y a peu de péchés plus positivement défendus. *Sepulcrum*, dit le roi-prophète, *Sepulcrum patens est guttur eorum, linguis suis dolose agebant; judica illos Deus* (Ps. v, 11); leur gosier est *comme* un sépulcre ouvert; ils se sont servis de leurs langues pour tromper; jugez-les, *mon* Dieu. Saint Paul comprend ce péché parmi les crimes les plus énormes qui excluent du royaume des cieux: *Neque fornicarii, neque adulteri, neque maledici regnum Dei possidebunt* (I ad. Cor. vi, 10); ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les médisants *(et à plus forte raison les calomniateurs)* ne seront point héritiers du royaume de Dieu.

Les moralistes de tous les temps ont flétri la calomnie.

Il suffit de lire l'éloge sublime de la charité par le grand Apôtre, pour savoir que, loin d'inventer des péchés pour les mettre lâchement sur le compte du prochain, elle dérobe autant qu'elle peut, à tous les regards, ceux qui lui sont réellement imputables.

L'honneur et la réputation sont des biens supérieurs à tout. On rougirait de dérober au prochain la plus légère somme, et l'on n'a pas honte de lui ravir, par d'abominables inventions, ce qu'il a de plus précieux au monde. « La calomnie est donc un mensonge qui porte atteinte à » la réputation du prochain. Elle a quelque chose de si évi» demment odieux, qu'il me semble inutile d'entrer dans » de longs détails pour en faire comprendre toute la noir» ceur. C'est un crime infernal qui ne peut avoir pour père » que l'esprit de malice et de mensonge. Ce crime est plus » ou moins considérable, selon que la personne calomniée » est plus ou moins élevée en dignité, et a plus ou moins » besoin de son honneur et de sa réputation (*L'Apôtre des*

» *chaumières*, Commandements). » — « Mais il n'est point » de calomnie plus criminelle ni plus odieuse que celle qui » tombe sur la doctrine catholique et sur ceux qui la prê» chent; et ceux-là ne sont point exempts de ce crime, qui » accordent des éloges aux propagateurs des mauvaises » doctrines. Il en est de même de ceux qui écoutent les » médisants et les calomniateurs, et qui, bien loin de les » reprendre, leur applaudissent au contraire. Et c'est ce » qui a fait dire à saint Bernard et à saint Jérôme, qu'il » n'est pas facile de savoir lequel est le plus coupable, de » celui qui médit ou de celui qui écoute la médisance; il » n'y aurait point en effet de médisants, s'il n'y avait per» sonne pour les écouter (*Catéchisme du Concile de* » *Trente*). »

Le roi-prophète compare la langue du calomniateur à celle de l'aspic qui enfonce, dans la plaie qu'il fait, son venin mortel; au glaive aiguisé qui porte la mort; à la flèche aigue qu'on lance de loin dans le cœur.

Audacieuse, la calomnie s'attache à tout et ne respecte rien.

Lâche, elle s'acharne de préférence contre les absents, et prend, pour porter ses coups perfides, le moment où l'on n'est point en mesure de les parer. « Ou celui de qui » vous parlez, dit saint Chrysostome, est votre ennemi, ou » c'est votre ami, ou il vous est indifférent. Si c'est votre » ennemi, c'est alors l'envie et la haine qui vous font par» ler; or, cela est traité de bassesse et de lâcheté parmi » les hommes. Si c'est votre ami, quelle lâcheté de trahir » ainsi les devoirs de l'amitié! Si cet homme vous est in» différent, alors pourquoi l'entreprenez-vous? N'en » ayant reçu aucun mauvais office, pourquoi êtes-vous le » premier à lui en rendre? Je vous demande s'il est rien de » plus absurde qu'un tel procédé? »

V. — Exemple d'Aman (*Esther* III), dont les calomnies auprès d'Assuérus faillirent causer le massacre du peuple juif tout entier.

CANAL (BÉNÉDICTION D'UN).

Voyez *Bénédictions*.

CARÊME.

I. — « L'usage du jeûne de quarante jours au temps qui » précède la fête de Pâques se rattache, par son antiquité, » à l'établissement même du Christianisme. Il a été uni- » versellement observé, et son institution, qui n'est sanc- » tionnée comme loi nouvelle dans les anciens conciles, dé- » coule des apôtres. Les Pères en parlent comme d'une » chose généralement admise. Le concile de Nicée en parle » aussi sous le nom de *Tessaracoste*, qui signifie quaran- » taine. Quelques écrivains catholiques veulent que l'ob- » servation du carême ait été constamment une loi; mais » ils n'ont pas réfléchi que, dans les deux premiers siècles, » les chrétiens se dévouaient à cette pénitence quadragé- » simale avec une telle ferveur, qu'un précepte formel eût » été superflu et inutile. Ce n'est qu'au troisième siècle, » lorsque la piété commençait à se refroidir, qu'on en fit » une obligation rigoureuse. Or, quoique la date ne re- » monte pas au berceau de la foi chrétienne, il ne s'ensuit » pas que le carême ne soit point d'institution apostolique. » Du reste, ce temps de pénitence ne fut, dans les premiers » siècles, que de trente-six jours; au cinquième siècle, il » fut de quarante jours, pour imiter d'une manière plus » parfaite le carême dominical. Il faut dire que les opinions » sur la question de cette réforme ne sont point unanimes. » Plusieurs auteurs fort graves ne la font remonter qu'au » neuvième siècle; ainsi donc l'ancien carême ne commen- » çait qu'au dimanche appelé Quadragésime. Afin de jeûner » quarante jours, on commença dès le mardi qui précédait » ce dimanche. De là vient que le mercredi, dit des Cendres, » est *in capite jejunii*. Chez les Grecs, le carême commence » huit jours avant celui de l'Église latine; mais les jeûnes » n'y sont pas pour cela en plus grand nombre, car ils » n'ont jamais lieu le samedi, si ce n'est celui qui précède » le jour de Pâques.

» Saint Augustin fait consister l'abstinence quadragé- » simale dans la privation de la viande et du vin; plus tard » on s'est relâché sur celle du vin. En Orient, comme la » privation de la viande eût été peu ou point du tout pé-

» nible, puisque assez ordinairement on s'en abstient, elle » a été remplacée par l'obligation de la *xérophagie*, qui » consiste à se nourrir exclusivement de fruits secs. Les » siècles postérieurs ont semblé vouloir aggraver les absti- » nences primitives pour compenser, n'en doutons pas, » l'adoucissement qui s'était introduit dans le jeûne lui- » même. Théodulphe, évêque d'Orléans, au huitième siècle, » exhorte son peuple à se priver d'œufs, de fromage, de » poisson et de vin pendant le carême. Il est constant que » les œufs et le laitage ont été prohibés presque jusqu'à » nos jours; c'est ce qui a donné lieu à la formule de dis- » pense qu'on trouve dans les mandements des évêques » pour le saint temps du carême... La chair de poisson a » toujours été permise, du moins en France (L'abbé Pascal, » *Origines et Raison de la Liturgie catholique*). »

II. — Quatre-temps, vigiles jeûneras,
Et le carême entièrement.

« Je remarque que le mépris que les hérétiques et les » libertins font du carême, tombe particulièrement sur » trois chefs : 1° sur l'obligation du précepte : ce n'est pas » Dieu, disent-ils, qui a fait ce commandement; c'est un » joug que des hommes veulent imposer à d'autres hom- » mes; pourquoi nous y soumettre? 2° Sur la différence » des viandes; cette abstinence appartient plutôt à l'an- » cienne loi qu'à la nouvelle, qui est une loi de grâce et de » liberté. 3° Sur la détermination du temps : ce nombre de » quarante jours paraît plutôt une affectation superstitieuse » qu'une religion solide...

» Ce n'est pas, dit l'hérétique, un précepte divin de » jeûner le carême, ce n'est qu'un commandement des » hommes. Mais, mes chers Frères, c'est Dieu qui vous or- » donne d'obéir à ces hommes, qui veut que vous soyez » soumis aux prélats et aux évêques qu'il a établis pour » gouverner son Église. Si votre enfant vous disait : Mon » Père, vous n'êtes qu'un homme, je ne suis pas obligé de » vous obéir; ne lui répondriez-vous pas aussitôt : Il est » vrai, mon Fils, que je ne suis qu'un homme, mais Dieu » vous commande de m'honorer et de m'obéir. L'Église, » votre mère, vous en dit autant; il est vrai qu'elle est » composée d'hommes; mais c'est à des hommes inspirés

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

» du Saint-Esprit, que Dieu vous ordonne d'obéir. Si quel-
» qu'un, dit Jésus-Christ, n'écoute pas l'Église, regardez-
» le comme un païen et un publicain ; *Si Ecclesiam non*
» *audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth.
» XVIII, 17). Ce n'est point l'Église de ces derniers temps
» qui commande le carême, ce ne sont ni les papes, ni les
» évêques d'aujourd'hui qui ont fait cette ordonnance :
» Nous l'avons reçue, disait déjà de son temps saint Jé-
» rôme, de la tradition apostolique ; *Nos unam quadrage-*
» *simam, secundum traditionem Apostolorum, toto anno,*
» *tempore nobis congruo jejunamus* (Epist. 34, *ad Marcell.*).
» Nous avons les homélies des saints Pères pour le temps
» de carême ; nous n'avons qu'à y jeter les yeux, et nous
» verrons que l'Église chrétienne a toujours célébré, avant
» Pâques, un jeûne solennel, en mémoire de la mort de
» Jésus-Christ... Il n'y a point de pays au monde, dit saint
» Basile, où cette loi n'ait été publiée ; *nec ulla insula,*
» *nec ulla est terra continens, non civitas, non gens ulla,*
» *non extremus mundi angulus, ubi non sit auditum*
» *jejunii edictum* (Homil. 4, *de Jejunio*). »

Voyez ici ce qui a été rapporté au mot *Abstinence*.

« Disons encore un mot du nombre de jours que les hé-
» rétiques nous reprochent dans nos jeûnes. Ils nous ac-
» cusent en ce point de superstition. Qu'ils en accusent
» donc tous les anciens qui l'ont observé ; qu'ils trouvent
» donc mauvais que Moïse se soit prescrit quarante jours
» dans son jeûne ; que, parmi les prophètes, ils condam-
» nent donc Élie qui a gardé le même jeûne ; que, sans
» respecter Jésus-Christ même, ils poussent donc leur in-
» solence jusqu'à blâmer en cela sa conduite (Chevassu,
» *Missionnaire paroissial*). »

III. — Le carême est, par excellence, un temps : 1° de retraite et de séparation ; 2° de méditation et de prière ; 3° de prédication ; 4° d'abstinence et de jeûne ; 5° de confession et de communion ; 6° d'aumône (Le cardinal Giraud).

Nunc, dicit Dominus, convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio et in fletu et in planctu ; et scindite corda vestra et non vestimenta vestra (Joel. II, 12-13). Maintenant, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans

les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements.

Le carême est le désert qu'il faut traverser avant d'arriver à la terre promise. L'âme fidèle qui veut le parcourir avec fruit, se recueille, se retranche toute visite vicieuse, toute conversation frivole, tout rapport extérieur non indispensable. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (Os. II, 14). Je la conduirai dans la solitude, et, là, je parlerai à son cœur.

L'âme fidèle quitte le monde, pour se livrer à Dieu sans réserve. Elle prie, médite, et s'attache pas à pas à toutes les saintes et touchantes cérémonies que célèbre l'Église en cette mémorable circonstance.

C'est surtout dans cette période liturgique que les pasteurs font retentir la parole de Dieu. *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. XI, 28) ! Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique !

L'âme fidèle est attentive à écarter les conseils de la mollesse. Si elle croit avoir des raisons de dispense, elle les pèse non au poids de la nature toujours portée au relâchement, mais dans la balance du sanctuaire.

« Il y en a qui se croient exempts du jeûne, lorsqu'ils
» ont trouvé le moyen d'obtenir dispense des hommes, et
» qu'ils ont rendu ce respect à leurs pasteurs ; mais ils se
» trompent grossièrement, car quoiqu'on ne puisse nier
» que, le carême étant d'institution ecclésiastique, la même
» Église qui a obligé les chrétiens, pour de si justes rai-
» sons, ne puisse les en dispenser pour d'autres aussi légi-
» times ; cependant, cette dispense SUPPOSE TOUJOURS UNE
» CAUSE VÉRITABLE, ou du moins un sujet raisonnable de
» douter s'il y a nécessité ; et, si l'on n'agit pas de bonne
» foi, l'on est doublement criminel, d'avoir violé un pré-
» cepte, et d'avoir abusé de l'autorité de l'Église pour le
» violer impunément ; et ce qui me fait trembler, c'est que
» ces personnes approchent ensuite de la communion de
» Pâques, en commettant un sacrilége, au lieu de s'y être
» disposées par le jeûne du carême... (Le P. Houdry). »

Le carême est le temps de la confession et de la communion : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ* (Apoc. II, 7) ;

au victorieux, je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie. Dans ce saint temps de pénitence, l'âme fidèle a toujours les yeux fixés sur la communion pascale, but sacré de toutes ses pensées, de tous ses efforts, de toutes ses ardeurs. Aussi, pour se plonger dans la piscine salutaire, elle n'attend pas, comme tant de chrétiens lâches et tièdes, le moment où elle va se fermer, où va disparaître l'ange qui en agite les eaux.

Le carême est la moisson du pauvre. *Quod ventri subtrahis, tribue esurienti* (S. Pierre Chrysologue); ce que vous refusez à votre estomac, donnez-le à celui du pauvre qui a faim. — *Impendamus virtuti quod subtrahimus voluptati* (S. Léon, Serm. 2 *de Jejunio decim. mens.*); donnez aux pauvres ce que vous vous retranchez. — *Sic jejuna, ut in alio manducante te prandisse gaudeas* (S. Augustin, serm. 65 *de Temp.*); jeûnez de telle sorte, que vous puissiez dire que vous avez dîné dans la personne des pauvres.

Il faut, dit saint Bernard, faire jeûner tout ce qui nous a porté au péché. *Jejunet gula*, faites jeûner votre bouche; plus d'intempérance. *Jejunet oculus*, faites jeûner vos yeux; combien de regards curieux, profanes et criminels! Il faut retrancher tout cela. Combien de regards de haine et d'envie contre cette personne que vous ne pouvez voir! Il faut changer ces yeux vindicatifs et les convertir. *Jejunet auris*, faites jeûner vos oreilles, et ne les prêtez plus aux discours impies des libertins. *Jejunet lingua*, faites jeûner votre langue, cette langue que vous avez fait servir à la médisance et à la calomnie. A quoi sert-il de s'abstenir de la chair des bêtes, si vous continuez à déchirer vos frères à belles dents (Ps. xxvi, 2)? *Jejunet manus*, il faut faire jeûner vos mains; vous les avez portées à l'impureté, portez-les à la mortification; vous les avez portées à l'injustice, portez-les maintenant aux œuvres de charité. Partagez votre pain avec celui qui a faim, logez le pauvre et revêtez celui qui est nu. Enfin, ayez soin que votre âme jeûne encore plus parfaitement que votre corps, en la retirant du vice et de ses mauvaises inclinations: *Multo magis anima ipsa jejunet a vitiis et a propria voluntate sua* (S. Bernard, serm. 3 *Quadrag.*).

Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis (II ad Cor. vi, 1). Frères, nous vous exhortons à ne point recevoir en vain la grâce de Dieu.

Ecce nunc tempus acceptabile: ecce nunc dies salutis (II ad Cor. vi, 2). Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut.

IV. — Station de carême; indication des principaux sujets de sermons ou de prônes pour ce saint temps.

1° D'après l'*Atlas des Prédicateurs* de M. l'abbé Tharin:

Mercredi des cendres. — Des cendres (Bourdaloue).
Jeudi et vendredi suivants. — De la pénitence pratique (Terrasson).
Premier dimanche de Carême. — Des tentations (de Segaud).
Lundi. — Du jeûne (Massillon).
Mardi et mercredi. — Du jeûne (Terrasson).
Jeudi et vendredi. — Fuite du monde (de Segaud).
Deuxième dimanche de Carême. — Grandeurs de Dieu (Perus).
Lundi et mardi. — De la prière (Lafiteau).
Mercredi et jeudi. — Des prétextes pour ne pas prier (Massillon).
Vendredi. — De l'aumône (Lafiteau).
Troisième dimanche. — De l'impureté (de Segaud).
Lundi, mardi et mercredi. — Du salut (Perrin).
Jeudi et vendredi. — Résurrection de Lazare (de Segaud).
Quatrième dimanche. — De la parole de Dieu (de Segaud).
Lundi et mardi. — De l'impénitence finale (Massillon).
Mercredi. — De la confession (Fénelon).
Jeudi et vendredi. — De la confession (Richard).
Dimanche de la Passion. — Du scandale (Perrin).
Lundi et mardi. — De la confession (Massillon).
Mercredi, jeudi et vendredi. — De l'amour des ennemis (Terrasson).
Dimanche des Rameaux. — De la communion indigne (de la Rue).
Lundi saint. — De la communion indigne (Massillon).
Mardi saint. — De la communion (Fénelon).

Mercredi et jeudi saints. — De la communion (de Segaud).

Vendredi saint. — De la Passion du Sauveur Jésus (Massillon).

Dimanche de Pâques. — De la Résurrection de J.-C. (de Segaud).

2° D'après le *Panorama des Prédicateurs* de l'abbé Martin. Cet auteur offre, pour chaque jour indiqué, un sujet dogmatique, puis un sujet moral, savoir :

Les cendres. — Enseignement de la mort. — Certitude et incertitude de la mort.

Vendredi. — Etude de la Religion. — Jugement particulier.

1er *Dimanche.* — Divinité de la Religion. — Parole de Dieu.

1er *Mercredi.* — Bienfaits de la Religion. — Éternité.

1er *Vendredi.* — Révélation. — Enfer.

2e *Dimanche.* — Prophéties. — Nécessité de la pénitence.

2e *Mercredi.* — Miracles. — Jeûne.

3e *Vendredi.* — Raison des mystères. — Prière.

3e *Dimanche.* — Incrédulité. — Tentations.

3e *Mercredi.* — Indifférence. — Afflictions.

4e *Vendredi.* — Retour à la religion. — Confiance en Dieu.

4e *Dimanche.* — Nécessité de l'Église. — L'enfant prodigue.

4e *Mercredi.* — Unité de l'Église. — Le mauvais riche.

4e *Vendredi.* — Autorité de l'Église. — Devoirs des parents.

Dimanche de la Passion. — Confession. — Contrition.

Mercredi, — Providence. — Salut.

Vendredi. — Éducation. — Péché.

Dimanche des Rameaux. — Communion. — Communion pascale.

Vendredi saint. — Passion de N.-S. au double point de vue dogmatique et moral.

Pâques. — Résurrection de Jésus-Christ. — Effets de cette résurrection.

Lundi. — Immortalité de l'âme. — Résurrection spirituelle.

Quasimodo. — Résurrection des corps. — Persévérance.

3° D'après *L'Apôtre des chaumières* (Dominicales) :

Premier dimanche du carême. — A. Tentations; moyens de les combattre.

B. Justice et miséricorde de Dieu dans le monde.

C. De la pénitence et de sa nécessité.

D. Du jeûne et de la pénitence.

Deuxième dimanche. — A. Dieu veut que les peines de cette vie nous donnent une sainte impatience d'arriver au ciel, et que les joies du ciel nous donnent du courage pour supporter patiemment les peines de cette vie.

B. Justice et miséricorde de Dieu dans le mystère de notre rédemption.

C. Du jeûne.

D. En quoi consiste la pénitence.

Troisième dimanche. — A. Justice et miséricorde de Dieu dans le sacrement de pénitence.

B. De la confession.

C. Des défauts qui rendent la confession nulle.

D. Des dispositions que nous devons apporter pour entendre la parole de Dieu avec fruit.

Quatrième dimanche. — A. Justice et miséricorde de Dieu dans le sacrement de pénitence.

B. Des dispositions à la communion.

C. Sur le miracle de la multiplication des pains.

D. Sur le devoir pascal.

Dimanche de la Passion. — A. Miséricorde et justice de Dieu dans la communion.

B. Suite du précédent sujet.

C. De la confession.

D. Crime et malheur de la mauvaise confession.

Dimanche des Rameaux. — A. Méditation du mystère de la Passion de N.-S. J.-C.

B. Justice et miséricorde de Dieu dans l'éternité.

C. Réflexions sur l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, et sur les larmes qu'il répand à la vue de cette ville.

D. Du respect humain.

Dimanche de Quasimodo. — A. Sur la paix.

B. Sur les pâques,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C. Sur la rechûte et les moyens de la prévenir.
D. Sur l'incrédulité.

CARNAVAL.

Le but de cette instruction est d'augmenter de plus en plus l'horreur que l'on doit avoir pour les excès auxquels plusieurs se livrent pendant les jours de carnaval. Pour cela, il suffit de démontrer : 1° combien ces divertissements sont coupables; 2° quelle doit être notre conduite, en cette circonstance, pour demeurer les amis de Dieu.

I. — Les divertissements du carnaval sont condamnables. S Grégoire, pape, a dit que les divertissements du monde permis et innocents sont rares, — que ceux qui sont honnêtes sont en petit nombre, — et que, pour le dire en un mot, la plupart sont condamnables. Ici, en quoi consistent-ils? ils consistent : 1° *en des appels à une fausse joie*; 2° *en des déguisements ignobles*; 3° *en des danses dangereuses*; 4° *en des excès de table qui dégénèrent en orgies*.

1° Appels à une folle joie. — A la veille des jours de pénitence, le monde fait appel aux banquets, aux réunions bruyantes, aux spectacles, aux ris, aux jeux, aux extravagances les plus ridicules, aux débauches enfin. *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur* (Sap. XXII, 13); mangeons et buvons, car demain nous mourrrons.... Ce n'est point là le langage de l'Evangile.

2° Déguisements. — Aux temps du paganisme, il y avait des jours consacrés aux plus révoltantes licences. Les peuples livrés alors aux passions les plus brutales, oubliant leur origine et leur foi, dormaient dans les ténèbres, comme dit l'Ecriture, et ne se réveillaient, pour ainsi dire, que dans la frénésie et les débordements de la plus honteuse sensualité! Voilà les déplorables époques que veulent rappeler ceux qui, en ces jours, se donnent en spectacle sous des déguisements ignobles; ils veulent aussi consacrer des jours à la licence, dresser des autels aux viles passions, immoler à la chair et aux sens, comme le dit l'Apôtre. Entendez leurs discours, sous ce masque qui les couvre et protége leur infâmie : ils sont obscènes, lascifs, scandaleux; voyez leur maintien, il n'est plus de l'homme, c'est celui

d'un être dégradé et avili; voyez-les à table : là, plus de frein, là ils appellent, ils chantent, ils crient jusqu'à ce que l'ivresse ait paralysé leur langue. D'où sont donc ces natures qui se complaisent ainsi chaque année à contrister l'humanité? Qui les veut pour parents, pour amis, pour concitoyens? O Eglise, notre mère, les voudrez-vous encore pour enfants? et vous, ô mon Dieu, les tiendrez-vous encore pour chrétiens?

3° Danse. — Aux déguisements succèdent les danses furibondes, sans pudeur et sans frein. Oh! malheur à ceux qui, après une journée d'extravagances, vont continuer leur ivresse dans ces saltations nocturnes, bruyantes, fiévreuses et impudiques!

4° Excès de table. — L'intempérance est le péché de ces jours horribles. Le ventre est l'idole de ces nouveaux païens (*Quorum Deus venter est*, — Rom. III, 19), de ces païens qui se conduisent comme des animaux sans raison (*Sicut equus et mulus quibus non est intellectus*, — Psal. XXI, 9).

II. — Notre dignité de chrétiens et la raison nous font un devoir de fuir, en ces tristes jours, les désordres du carnaval, pour demeurer les amis de Dieu.

Ce n'est point à la veille du saint temps de pénitence, qu'un chrétien doit oublier les obligations qu'il a contractées à son baptême (Voyez *Baptême*). Quand on doit le lendemain, se couvrir de cendre et crier à Dieu : Pardonnez, Seigneur, pardonnez, *Parce Domine*, quelle dérision de se livrer à des débauches sans nom!

C'est là une conduite que blâme et flétrit la raison elle-même.

Fuyons donc les amusements profanes et licencieux; toutes les folles joies du monde finiront et seront suivies des châtiments éternels. *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini*; *sed tristitia vestra vertetur in gaudium*; le monde sera dans la joie, pendant que vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie (Joan. XVI, 20).

Il y a toutefois des amusements honnêtes, sans excès, sans danger, en famille, dans la paix, la chasteté et l'union : Ceux-là nous sont permis.

Gaudete in Domino, réjouissez-vous dans le Seigneur

(Emprunté en partie à l'abbé Martin, *Panorama des Prédicateurs*).

CATÉCHISME.

I. — « Je veux aujourd'hui, mes frères, vous parler avec » quelques détails de l'excellence et des avantages, non de » de la parole de Dieu en général, ni de la prédication » solennelle que vous entendez plus rarement, mais de ce » lait des faibles, de cette nourriture des enfants, de ce » pain de chaque jour, de cette parole pastorale et paternelle, de cet enseignement élémentaire, le moins apprécié » peut-être, et sans contredit le plus utile, du catéchisme » enfin, abrégé de toute doctrine, sommaire de toute sagesse, l'alpha et l'ômega, le commencement et la fin de » toute instruction religieuse et morale. Nous considérons » le catéchisme: 1° *comme résumé de la doctrine chrétienne*; 2° *comme enseignement le plus approprié aux besoins de l'homme* (Le cardinal Giraud). »

II. — 1° Le catéchisme est le résumé de la doctrine chrétienne.

Aucun livre n'est plus admirable ni plus précieux. « Quel » ouvrage, sorti de la main des hommes, embrasse, sous » un plus mince volume, dans un ordre plus logique, » avec des formules plus simples et dans un ensemble plus » harmonieux, plus de vérités sur Dieu, sur l'homme, sur » la société et les rapports qui lient entre eux ces trois » grands objets des recherches et des méditations philosophiques ? »

2° Le catéchisme contient l'enseignement le plus approprié aux besoins de l'homme.

A. — Enseignement moralisateur et civilisateur. Aux pauvres, la résignation; aux riches, la miséricorde; aux enfants, le respect et l'obéissance; aux serviteurs, la fidélité; aux princes, la soumission, etc.

B. — Enseignement populaire et libéral. Pas d'initiation mystérieuse comme dans les écoles des anciens philosophes : *Sinite parvulos venire ad me, et nolite prohibere eos* (Matth. XIX, 14). Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas de s'approcher de moi.

C. — Enseignement plein d'autorité. Chaque catéchiste peut dire : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. VII, 16); la doctrine que j'enseigne n'est point de moi, mais de Celui qui m'a envoyé.

D. — Enseignement universel. *Si quis sitit, veniat ad me* (Joan. VII, 37). Si quelqu'un a soif [*de la science divine*], qu'il vienne à moi.

E. — Enseignement perpétuel. *Prædicate evangelium omni creaturæ quæ sub cœlo est* (Marc. XVI. 15). Prêchez l'Évangile à TOUTE créature qui est sous le ciel.

III. — Saints et grands docteurs catéchistes :

S. Dominique.
S. François d'Assise.
S. Vincent Ferrier.
S. François-Xavier.
S. Jean-François Régis, parcourant les rues et les places publiques, une clochette à la main, pour appeler le peuple à l'explication de la doctrine.
S. François de Sales, catéchisant les villages du Chablais.
Etc., etc.

CATÉCHISTE.

L'enseignement du catéchisme n'est pas une des moindres charges des pasteurs de l'Église.

Dans l'exercice de cette importante fonction, « ils doi- » vent d'abord se souvenir toujours que toute la science » du chrétien est renfermée dans un seul point, suivant » ce que dit notre Sauveur : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti, Jesum Christum* (Joan. XVII. 3); la vie éternelle consiste à vous » connaître, seul Dieu véritable, et celui que vous avez » envoyé, Jésus-Christ. En conséquence, le pasteur aura » principalement pour objet d'inspirer aux fidèles un sincère désir de connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : *Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I ad Cor. II, » 2). Car ils doivent être intimement persuadés et croire » au fond de leurs cœurs, avec une piété sincère, qu'il n'y » a pas sous le ciel un autre nom par lequel les hommes » puissent se sauver, puisque c'est lui qui est propitiation

» pour nos péchés : *Et non est in alio aliquo salus. Non enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV, 12). Et comme nous savons que c'est véritablement le connaître que d'observer ses commandements : *Et in hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus* (I Joan. II, 3), le pasteur enseignera aux fidèles qu'ils doivent imiter, dans toute leur conduite, les actions du Sauveur lui-même, et pratiquer avec zèle la justice, la piété, la foi, la charité, la douceur : *O homo Dei,... sectare justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem* (I ad Tim. VI, 11). Jésus-Christ, en effet, s'est donné pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et d'avoir en nous un peuple saint, agréable à ses yeux, pratiquant toutes les bonnes œuvres : *Qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum* (ad Tit. II, 14), dont l'Apôtre ordonne aux pasteurs de recommander fidèlement la pratique aux chrétiens.

» Une autre chose que notre Seigneur et Sauveur nous a non-seulement apprise, mais encore prouvée par son exemple, c'est que la loi et les prophètes dépendent de la charité (Matth. XXII, 40). Après lui, l'Apôtre enseigne encore que l'amour est la fin des commandements et la plénitude de la loi, *Finis autem præcepti est charitas de corde puro* (I ad Tim. I, 5). C'est donc un devoir principal du pasteur d'exciter avec tout le zèle possible l'amour du peuple pour l'infinie bonté de Dieu à notre égard, afin qu'enflammé d'une ardeur divine, il s'élève vers ce bien souverain et très-parfait, dont la jouissance fait le bonheur véritable et solide, et inspire à ceux qui l'ont obtenu ces sentiments du Prophète : Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je désiré sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu? *Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram* (Ps. LXXII, 25)? Telle est, en effet, cette voie plus parfaite, que l'Apôtre voulait nous montrer, lorsqu'il rapportait toute sa doctrine et tous ses enseignements à la charité qui ne périt point, *Charitas nunquam excidit* (I ad Cor. XIII, 8). Ainsi, si l'on

» propose quelque chose à croire, à espérer ou à faire, que ce soit toujours en rappelant la charité de notre Seigneur, afin que chacun connaisse bien que toutes les œuvres d'une vertu parfaite ne peuvent sortir que de la charité.

» Dans tout enseignement, la méthode que l'on suit est d'une grande importance; mais nulle part il n'est plus nécessaire d'employer une méthode convenable que dans l'instruction du peuple chrétien. Celui qui en est chargé, doit se proportionner à l'âge de ses auditeurs, à la portée de leur esprit, à leurs mœurs, à leur condition, afin qu'il se fasse tout à tous, *Omnia omnibus factus sum, ut omnes facerem salvos* (I ad Cor. IX, 22); qu'il gagne tout le monde à Jésus-Christ; qu'il se montre lui-même un ministre et un dispensateur exact, et que, semblable au serviteur bon et fidèle, il soit digne d'être établi par le Seigneur sur beaucoup de choses, *Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis super multa te constituam* (Matth. XXV, 23). Et qu'il prenne garde de ne pas s'imaginer qu'il n'a qu'une seule sorte de personnes à instruire, et qu'ainsi une seule méthode uniforme et toujours la même lui suffit pour former tous les fidèles à la vraie piété. Les uns sont comme des enfants nouvellement nés; les autres ont déjà commencé à prendre quelque accroissement en Jésus-Christ. Il en est aussi que l'on pourrait dire parvenus à la force et à la vigueur de l'âge. Il est donc nécessaire de considérer avec soin qui sont ceux qu'il faut nourrir de lait et ceux qui demandent une nourriture plus solide, afin de donner à chacun celle qui sera la plus propre à augmenter ses forces spirituelles, jusqu'à ce que tous parviennent à l'unité de la même foi et de la même connaissance du Fils de Dieu, à l'homme parfait, et à la mesure de l'âge de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'agissait l'Apôtre, et il a imposé à tous cette obligation, par son exemple, lorsqu'il dit : Je suis redevable aux Grecs et aux Barbares, aux savants et aux ignorants, : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (ad Rom. I, 14). Car il fait entendre par là à ceux qui sont appelés au ministère de la parole, qu'ils doivent proportionner leurs

» discours à la portée de leurs auditeurs, quand ils expli-
» queront les mystères de la foi et les règles des mœurs.
» Ainsi, ils rassasieront de la nourriture spirituelle les
» esprits les plus avancés, sans laisser toutefois périr de
» faim les enfants, faute de leur rompre le pain qu'ils
» demandent, *Parvuli petierunt panem, et non erat qui*
» *frangeret eis* (Thren. IV, 4).

» Au reste, personne ne doit laisser refroidir son zèle
» dans le ministère de la parole, parce qu'il sera obligé de
» descendre, dans ses instructions, à des détails communs
» et bas en apparence. A la vérité, c'est une chose pénible,
» surtout pour les esprits habituellement livrés aux médi-
» tations sublimes; mais si la sagesse du Père éternel est
» descendue elle-même sur la terre, pour nous enseigner,
» dans l'abaissement de notre chair, les préceptes d'une
» vie céleste, qui ne sera pas forcé, par la charité de Jé-
» sus-Christ, à devenir petit au milieu de ses frères, et
» semblable à une mère qui nourrit ses enfants? qui ne
» désirera le salut de son prochain avec la même ardeur
» que l'apôtre saint Paul, lorsqu'il disait qu'il aurait
» voulu non-seulement donner la connaissance de l'Évan-
» gile, mais encore livrer sa propre vie?

» Or, toute la doctrine dont les fidèles doivent être
» instruits est renfermée dans la parole de Dieu, soit
» écrite, soit conservée par tradition. En conséquence, les
» pasteurs s'appliqueront jour et nuit à méditer ces deux
» choses, et jamais ils ne perdront de vue cet avertissement
» que saint Paul fit à Timothée, et qui s'adresse à tous les
» pasteurs chargés du soin des âmes: Appliquez-vous à la
» lecture, à l'exhortation et à l'instruction. Car toute écri-
» ture inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour re-
» prendre, pour corriger, pour former à la justice, pour
» rendre l'homme de Dieu parfait et propre à toutes les
» bonnes œuvres; *Omnis scriptura, divinitus inspirata,*
» *utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripien-*
» *dum, ad erudiendum in justitia: Ut perfectus sit homo*
» *Dei, ad omne opus bonum instructus*, — II ad Tim. III,
» 16-17 *(Catéchisme du Concile de Trente)*. »

CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

Voyez *Eglise*.

CENDRES (CÉRÉMONIE DES).

I. — « Ces cendres nous apprennent que, malgré les
» vastes desseins que forme l'ambition de s'établir, de
» s'agrandir, de s'élever, de croître toujours, sans dire
» jamais *c'est assez*, la mort, par une triste destinée, les
» bornera à quelques pieds de terre; c'est trop, — *à une*
» *poignée de cendres...* Car voilà à quoi aboutissent tous
» nos projets, toutes nos entreprises, toutes nos préten-
» tions, toutes nos fortunes, toutes nos intrigues, en un
» mot, toutes nos grandeurs... Réflexion que l'Église nous
» fait faire aujourd'hui, quand elle nous dit : *Memento,*
» *homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris;* sou-
» viens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu re-
» tourneras en poussière (Bourdaloue). »

Pulvis es, et in pulverem reverteris (Genes. III, 19).

Quid superbit terra et cinis (Eccli. X, 9)? Pourquoi la terre et la cendre ont-elles de l'orgueil?

II. — L'Église emploie aussi les cendres pour nous faire penser à la mort et à ses suites. « Après nous avoir fait
» considérer deux sortes de cendres, celle de notre ori-
» gine : *Memento quia pulvis es*, et celle de notre corrup-
» tion future, *et in pulverem reverteris...*, l'Église nous en
» suggère une troisième qui se rapporte parfaitement à
» l'une et à l'autre, savoir la cendre de la pénitence (Bour-
» daloue). »

III. — Dans l'ancien Testament et dans la nouvelle Loi, les cendres ont toujours été le symbole de la pénitence. Quand Thamar voulut témoigner son deuil et sa douleur, elle mit de la cendre sur sa tête : *Quæ aspergens cinerem capiti suo* (II Reg. XIII, 19). Rien ne fut plus ordinaire aux pénitents des premiers jours de l'Église. Les Pères et les anciens conciles ont toujours joint les cendres à la pénitence. Optat reprochait aux Donatistes d'avoir mis en pénitence des vierges consacrées à Dieu, en leur mettant des cendres sur la tête : *Consecratos Deo aspersistis immundis*

cineribus crines. Saint Ambroise dit que la cendre doit distinguer le pénitent, et saint Isidore de Séville rapporte que ceux qui entrent en pénitence reçoivent des cendres sur leur tête, pour qu'ils ne perdent point de vue qu'ils ne sont que poussière et cendre, et que c'est avec justice que Dieu a prononcé contre eux la sentence de mort : *Asperguntur, ut sint memores quia cinis et pulvis sunt, per favillam cineris perpendamus mortis sententiam ad quam peccando pervenimus.*

IV. — Exemple de Ninive. Imitons la pénitence de cette cité coupable.

CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE.

I. — Il y a deux erreurs à combattre à propos des saintes cérémonies de notre religion, erreurs également dangereuses et contraires à l'Esprit de Dieu qui les a inspirées. La première est celle des hérétiques qui en ont pris occasion de scandale, les regardant comme des nouveautés superstitieuses, inutiles, opposées même au véritable culte que l'on doit rendre à Dieu en esprit et en vérité. La seconde erreur, toute contraire à la première, est celle des personnes qui, dans la religion, ne s'attachent qu'aux cérémonies extérieures, sans élever leur esprit à ce qu'elles signifient ou représentent, en sorte que ces personnes se persuadent, par une illusion assez ordinaire, que la Religion et la piété chrétienne consistent uniquement dans les pratiques extérieures.

Contre la première erreur, il faut montrer combien les cérémonies extérieures sont nécessaires pour maintenir et conserver la religion.

Contre la seconde, il faut prouver que ce n'est point seulement en cela que la religion consiste, et qu'il ne suffit pas de s'en acquitter pour remplir les devoirs d'un véritable chrétien.

II. — Les cérémonies religieuses, que les sectaires traitent injustement de superstitions, ont été instituées pour nous imprimer une idée plus vive des augustes mystères qu'elles représentent, et, par ce moyen, nous en instruire

plus sensiblement. C'est ainsi que celles du baptême, du sacrifice de l'autel, de la consécration des prêtres et des temples, etc., rappellent à notre esprit ce qui s'est passé à la Croix ou ce qui s'opère invisiblement dans nos âmes. En second lieu, les cérémonies extérieures, en frappant nos sens, nous inspirent de plus vifs sentiments de respect et de religion; et c'est à quoi contribuent les ornements de nos autels, les vêtements des ministres de Dieu, les prières publiques, les processions, les flambeaux et tout ce qui est employé pour célébrer le service divin avec plus de pompe et d'éclat. En troisième lieu, ces cérémonies entretiennent l'union et la charité entre les fidèles.

« Que si les sectaires contestent l'antiquité de nos cérémonies, ils doivent s'inscrire en faux contre le témoignage de tous les Pères, de tous les historiens et de la tradition constante de tous les siècles. On voit, par exemple, dans les écrits de saint Épiphane, de quelle figure était l'hostie que l'on consacrait, et qui est la même que celle d'aujourd'hui; dans saint Cyrille de Jérusalem, l'ablution que faisaient les prêtres avant de sacrifier les espèces par la consécration. On lit dans saint Augustin des paroles qui ne laissent pas lieu de douter que la Préface que l'on dit dans l'auguste sacrifice ne fût conçue dans les mêmes termes que ceux dont l'Église se sert aujourd'hui. Saint Ambroise, après les anciennes liturgies, rapporte les termes mêmes du Canon. Le nom de *messe*, que nos hérétiques ont tant en horreur, se trouve dans le même auteur et dans les Pères les plus anciens. Saint Augustin rapporte la coutume d'offrir le divin sacrifice pour les fidèles défunts. Nous voyons dans saint Basile l'élévation de l'hostie et du calice, pour les exposer à l'adoration du peuple, comme elle se pratique encore aujourd'hui; dans saint Cyrille de Jérusalem, qu'on y récite l'oraison dominicale; dans saint Chrysostome, qu'on y faisait le signe de la croix. Nous savons jusqu'aux paroles que saint Grégoire le Grand et saint Léon y ont ajoutées. Mais que doit-on conclure de là? Il faut conclure que nous faisons, en ce point, ce que l'ancienne Église a pratiqué du temps même que nos adversaires avouent que sa doctrine était saine, et, par consé-

» quent, ses cérémonies saintes et sans superstition. Il faut » conclure que les mêmes saints Pères, qui ont été les » lumières et les oracles de leur siècle, n'ont point inventé » ces cérémonies, mais qu'ils les ont reçues par une tradi- » tion constante des Pères qui les ont précédés; que ces » hommes, si éclairés et d'un zèle si ardent, n'auraient pas » manqué de se récrier contre l'abus et la superstition, » s'ils en eussent remarqué, comme ils n'ont jamais man- » qué de le faire lorsque la simplicité des peuples en a in- » troduit. Il faut enfin conclure, avec saint Augustin, que » c'est l'effet de la dernière témérité, et qui va, dit ce saint » docteur, jusqu'à l'impudence, de condamner ou d'im- » prouver ce qui est autorisé par la coutume ancienne et » universelle de toute l'Église; et que, dans ces coutumes » et ces pratiques, dont on ne peut trouver l'origine, il » faut remonter jusqu'aux Apôtres, et croire qu'ils en sont » les auteurs (Le P. Houdry). »

« Telle est la nature de l'homme en ce monde, qu'il ne » connaît les objets que par le ministère des sens d'où dé- » pendent originairement ses connaissances. La pompe et » la majesté des cérémonies que l'Église emploie pour » rendre à Dieu le culte qui lui est dû, n'est pas d'un petit » secours pour nous inspirer une haute idée de sa majesté » suprême, et pour nous imprimer le respect et la soumis- » sion que nous lui devons (Le même). »

« Les cérémonies ne contribuent pas peu à conserver la » religion, et j'oserais dire qu'il en est à peu près comme » dans la nature, où ce que nous appelons *accidents* est » tellement nécessaire pour la conservation des *substances*, » que, si, d'un côté, les uns ne peuvent naturellement » subsister sans en être soutenus, de l'autre, les corps s'al- » tèrent et se changent aussitôt qu'ils en sont dépouillés. » Ainsi, je tombe d'accord que l'essentiel de la religion » consiste dans l'intérieur, comme l'a dit le Fils de Dieu » lui-même : *In spiritu et veritate oportet adorare* (Joan. » IV, 24). Cependant, si la religion demeurait sans aucun » exercice extérieur, sans ministres et sans cérémonies, » les sentiments extérieurs n'ayant rien qui les pût entre- » tenir ou les rappeler de temps en temps, s'affaibliraient » insensiblement, on n'en peut douter, et ne pourraient

» subsister longtemps sans ces actes extérieurs que nous » appelons cérémonies (Le même). »

III. — Plusieurs chrétiens n'ont que l'extérieur du christianisme, et ne sont chrétiens, pour ainsi dire, que par cérémonie. C'est abuser de la religion, et introduire dans les mœurs trois désordres extrêmement blâmables : l'hypocrisie, la superstition et la présomption dans une fausse piété.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me (Matt. XV, 8). Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

Væ nobis, dit un saint Père, *ad quos Pharisæorum vitia transierunt!* Malheur à nous qui avons, comme par héritage, les vices des Pharisiens!

Hæc oportuit facere et illa non omittere (Luc. XI, 42). Il faut observer *le culte extérieur*, mais ne pas négliger *le culte intérieur*.

« Les cérémonies du culte, saintes en elles-mêmes, de- » viennent quelquefois superstitieuses, quand on les em- » ploie à d'autres usages que ceux pour lesquels elles sont » instituées, ou qu'on leur attribue plus de force et de » vertu que Dieu ne leur en a donné, ou enfin qu'on les » pratique pour des fins temporelles auxquelles l'Église ne » les a pas destinées (Le P. Houdry). »

« Il y en a qui croient qu'il suffit, pour avoir une assu- » rance certaine de leur salut, de s'acquitter des cérémo- » nies, d'être inscrit dans telle confrérie, d'entrer dans » telle association, de dire régulièrement telle prière ou » de remplir certains devoirs qu'on s'est soi-même pres- » crits par une dévotion arbitraire (Le même). »

« Superbes Pharisiens! faux dévots! Chrétiens hypocrites! » vous changez l'Église en une synagogue et la religion » chrétienne en une loi cérémonieuse et remplie de prati- » ques qui, *observées sans l'esprit de piété*, ne sont pro- » pres qu'à vous inspirer une haute idée de vous-mêmes et » un mépris insupportable de tout le monde (Le même). »

Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus. Jejuno bis in sabbato; decimas do omnium quæ possideo (Luc. XVIII, 11-12). Le Pharisien, se tenant

debout, priait ainsi en lui-même : *Mon* Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède.

CHAPELET.

I. *Son origine.* — M. de Chateaubriand a placé l'origine du chapelet au IVe siècle, et il parle « des couronnes de » grains de corail, dont les vierges martyres ornaient leurs » fronts en allant à la mort ; couronnes innocentes, qui » servaient ensuite à compter le nombre de prières que » les cœurs répétaient au Seigneur. » La fiction poétique que nous venons de citer, est pleine de grâce ; mais l'époque seule est vraie.

Voici l'origine véritable de la couronne de la sainte Vierge, appelée *chapelet*.

« C'était la coutume des anciens peuples, dans les pays » orientaux, d'offrir des couronnes de roses aux personnes » distinguées par leur mérite ou par leur dignité ; on ne » croyait pas pouvoir les honorer mieux que par cette sorte » de présent, et les chrétiens se plaisaient à honorer ainsi » la sainte Vierge et les saints. Un grand pontife, un illustre docteur, celui des saints Pères que l'on a surnommé *le théologien* par excellence, à cause de la pureté de sa doctrine, saint Grégoire de Nazianze, dans le » transport de son amour si tendre pour la sainte Vierge, » fut inspiré de substituer, à la couronne matérielle de » roses, une couronne spirituelle de prières, persuadé » qu'elle serait plus agréable à la Mère de Dieu. Il composa » à cet effet une suite ou couronne de prières, tissue des » plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus » excellentes prérogatives de Marie. Cette invention ingénieuse du quatrième siècle avait son prix et son mérite » pour les personnes instruites, qui pouvaient se rendre » cette sorte de prière familière ; mais cette heureuse idée » avait besoin, pour être à la portée de tous, et pour être » populaire, d'être composée des prières les plus ordinaires de l'Église, c'est-à-dire de l'Oraison dominicale, de la

» Salutation angélique et de la Profession de foi du chrétien. C'est l'idée que réalisa, dans le cinquième siècle, » sainte Brigide, patronne de l'Irlande.

» Pour faciliter cette dévotion nouvelle, il fallait fixer » un certain ordre dans ces prières, et trouver un moyen » de les distribuer sans confusion, et de les distinguer sans » méprise. Pour éviter donc un certain travail de mémoire » et ne pas distraire de l'attention de la prière même, » sainte Brigide adopta l'usage des anachorètes de l'Orient » qui, dans ces premiers siècles, se servaient de petits globules de pierre ou de bois, pour mieux compter le nombre de leurs prières ; et elle pensa qu'il fallait enfiler ces » grains en forme de couronne et en avoir de différentes » grosseurs pour distinguer chaque prière différente. Elle » introduisit d'abord, dans sa communauté, cet usage qui » se répandit ensuite partout.

» Sainte Gertrude, vierge de Brabant, abbesse de Nivelles, dans le septième siècle, se servait dans ses dévotions » de cette sorte de chapelet, comme on le voit dans sa vie » par le père Riker ; le second concile de Cilchyth, en Angleterre, tenu en 816, sous la présidence de Vulfrède, » archevêque de Cantorbéry, fait aussi mention de la » même dévotion, comme d'une pratique en usage alors » depuis longtemps ; et le fameux Pierre l'hermite, dans » le XIe siècle, fit adopter aux croisés cette manière de » prier par compte, à l'aide du chapelet pendu à leur ceinture. Il est résulté de tous ces faits que l'on a attribué » l'origine du chapelet, tantôt aux premiers anachorètes, » tantôt à sainte Gertrude ou à Pierre l'hermite ; tandis » que cette heureuse idée de saint Grégoire de Nazianze a » été perfectionnée et promulguée par sainte Brigide, » vierge d'Irlande, vers l'an 499, et non par sainte Brigitte, » veuve de Suède, qui ne naquit qu'au commencement du » XIVe siècle, en 1302 (L'abbé Henry, *Choix de dévotions » en l'honneur de la très-sainte Vierge*, 1856, p. 17-19). »

II. *Étymologie du mot* « chapelet. » — Cette expression vient de *couronne*, en latin et en italien *corona*, en basse latinité *capellina*, et en vieux français *chapel* d'où est dérivé le diminutif *chapelet*, c'est-à-dire, *petit chapel* ou *petite couronne* (Idem, ibid.).

III. *Matière du chapelet.* — Les grains ou globules du chapelet peuvent être de bois, de corail, d'ambre, de coco, de pierre ou de matières plus ou moins précieuses; on peut aussi se servir de globules de cristal ou de verre, pourvu que le verre soit compact et solide, comme celui de la plupart des chapelets que l'on vend à Rome; mais ceux de verre creux ou soufflé sont interdits, et l'on ne peut y attacher aucune sorte d'indulgence, parce qu'ils sont évidemment d'une nature absolument fragile qui échappe à toutes les précautions (Id., ibid.).

IV. *Manière de dire le chapelet.* — Le chapelet ordinaire se compose de cinq dizaines et d'un tercet; on le récite dans l'ordre suivant. Après avoir fait le signe de la croix, on récite d'abord le Symbole des apôtres, l'Oraison dominicale, trois fois la Salutation angélique et le *Gloria Patri;* on dit après cela un *Pater* sur le premier gros grain et dix *Ave* sur les petits grains suivants, avec un *Gloria Patri* à la fin des dix *Ave*. On recommence de même les quatre dizaines suivantes jusqu'à la fin (Idem, ibid.).

Cette méthode forme la partie *matérielle* de la récitation du chapelet, si l'on peut s'exprimer ainsi. Pour la vivifier, on peut, tout en la suivant, observer les pieux conseils que nous a donnés saint François de Sales, à la fin de son *Introduction à la vie dévote*, et que voici :

« Vous prendrez votre chapelet par la croix, que vous » baiserez après vous en être servi pour former sur vous » le signe du chrétien; et puis vous vous mettrez en la » présence de Dieu, et direz le *Credo* tout entier.

» Sur le premier gros grain vous invoquerez Dieu, le » priant d'agréer votre prière, et de vous aider de sa grâce » pour la bien faire.

» Sur les trois premiers petits grains, vous demanderez » l'intercession de la sacrée Vierge, la saluant au premier » comme la plus chère fille de Dieu le Père; au second, » comme la mère de Dieu le Fils; et au troisième, comme » l'Épouse bien-aimée du Saint-Esprit.

» Sur chaque dizaine, vous penserez à un des mystères » du rosaire (1), selon le loisir que vous aurez; et vous y

(1) Voyez ce mot.

» ferez principalement attention, en prononçant les très- » saints noms de *Jésus* et de *Marie* avec toute la vénéra- » tion intérieure et extérieure qu'ils méritent. S'il vous » vient quelque autre sentiment (comme celui de la dou- » leur de vos péchés, ou celui du désir sincère de vous » amender), vous pouvez vous en occuper du mieux qu'il » vous sera possible, en disant tout votre chapelet, et vous » y ferez une attention particulière quand vous prononce- » rez ces deux très-sacrés noms : *Jésus* et *Marie*.

» Au gros grain que l'on trouve après la dernière di- » zaine, vous remercierez Dieu de la grâce qu'il vous a » faite de dire dévotement votre chapelet; et passant aux » trois petits grains qui suivent, vous saluerez la sacrée » Vierge Marie en cette manière. Au premier, vous la sup- » plierez d'offrir votre entendement au Père Éternel, afin » que vous puissiez à jamais considérer ses miséricordes. » Au second, vous la supplierez d'offrir votre mémoire au » Fils, pour avoir continuellement sa passion et sa mort » en votre souvenir. Au troisième, vous la supplierez d'of- » frir votre volonté au Saint-Esprit, afin qu'elle puisse être » à jamais enflammée de son sacré amour. Au gros grain » qui est au bout, vous supplierez la divine Majesté d'a- » gréer tout cela pour sa gloire et pour le bien de son » Église, lui demandant la grâce de vous y conserver, d'y » faire rentrer tous ceux qui s'en sont séparés, et de don- » ner à tous vos amis ce qui leur est nécessaire. Après » cela, vous finirez comme vous avez commencé, par la » confession de la foi, en disant le *Credo*, et faisant le si- » gne de la croix. »

CHAPELLE DE PRISON (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

CHARITÉ.

Voyez *Amitié*, *Amour de Dieu*, *Amour des ennemis*, *Amour des parents*, *Amour du prochain*, et *Amour-propre*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

CHASTETE.

I. — « La chasteté est le lis des vertus, et, dès cette vie, » elle nous rend presque semblables aux anges. Partout » rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des » hommes est la chasteté. On appelle cette vertu honnêteté, » et sa pratique honneur; on la nomme encore intégrité, » et le vice qui lui est contraire, corruption. En un mot, » elle a cette gloire, entre toutes les vertus, qu'elle est » tout ensemble la vertu de l'âme et du corps.

» Il n'est jamais permis de faire servir ses sens à un » plaisir voluptueux, en quelque manière que ce soit, » hors d'un légitime mariage, dont la sainteté puisse, » par une juste compensation, réparer la perte que l'âme » y peut souffrir de ce commerce sensuel; encore faut-il » y donner tant d'honnêteté à l'intention, que la volonté » n'en puisse recevoir aucune tache. Le cœur chaste est » semblable à la mère perle, laquelle ne reçoit aucune » goutte d'eau qui ne vienne du ciel; car il ne souffre » aucun plaisir, que celui du mariage établi par le ciel: » hors de là, la seule pensée même ne lui est pas per- » mise; j'entends une pensée à laquelle la volupté porte » et attache l'esprit volontairement.

» Pour le premier degré de cette vertu, jamais, Philo- » thée, ne souffrez volontairement rien de tout ce qui est » défendu dans toute l'étendue de la volupté.

» Pour le second degré, retranchez autant que vous » pourrez toutes les délectations des sens superflues et » inutiles, quoiquelles soient honnêtes et permises.

» Pour le troisième degré, n'attachez point votre affec- » tion à celles qui sont nécessaires et ordonnées; car, » bien qu'il faille s'assujettir à celles qui sont de l'institu- » tion et la fin du saint mariage, il ne faut jamais y atta- » cher l'esprit et le cœur.

» Au reste, cette vertu est incroyablement nécessaire à » tous les états. Dans celui de la viduité, la chasteté doit » être extrêmement généreuse pour le défendre du plaisir, » non-seulement à l'égard du présent et de l'avenir, mais » encore à l'égard du passé dont les idées, toujours dan-

» gereuses, rendent l'imagination plus susceptible des » mauvaises impressions. C'est pourquoi saint Augustin » admirait en son cher Alypius cette admirable pureté » d'âme qui l'avait entièrement affranchi des sentiments, » et même des souvenirs de tous ses déréglements passés. » En effet, chacun sait bien qu'il est facile de conserver » longtemps les fruits qui sont encore en leur entier; » mais pour peu qu'ils aient été flétris ou entamés, l'uni- » que moyen de les bien garder, c'est de les confire au » sucre ou au miel. Je dis aussi que l'on a plusieurs » moyens de conserver avec sûreté la chasteté, tandis » qu'elle a toute son intégrité; mais quand elle l'a une » fois perdue, rien ne peut plus la conserver qu'une so- » lide dévotion, dont j'ai souvent comparé la douceur avec » celle du miel.

» Dans l'état de virginité, la chasteté demande une » grande simplicité d'âme, et une grande délicatesse de » conscience pour éloigner toutes sortes de pensées cu- » rieuses, et pour s'élever au-dessus de tous les plaisirs » sensuels par un mépris absolu et entier de tout ce que » l'homme a de commun avec les bêtes, et qu'elles ont » même plus que lui. Que jamais donc ces âmes pures ne » doutent en aucune manière que la chasteté ne leur soit » incomparablement meilleure que tout ce qui est incom- » parable avec sa perfection; car, comme dit saint Jérôme, » le démon ne pouvant souffrir cette salutaire ignorance » du plaisir, tâche du moins d'en exciter le désir dans ces » âmes, et leur en donne pour cela des idées si attirantes, » quoique très-fausses, qu'elles en demeurent fort trou- » blées, parce qu'elles se laissent imprudemment aller, » ajoute ce saint Père, à estimer ce qu'elles ignorent. C'est » ainsi que tant de jeunes gens, surpris par une fausse et » folle estime des plaisirs voluptueux, et par une curio- » sité sensuelle et inquiète, s'y livrent avec la perte en- » tière de leurs intérêts temporels et éternels; semblables » à des papillons qui s'imaginant que la flamme est aussi » douce qu'elle leur paraît belle, vont étourdiment s'y » brûler.

» A l'égard de l'état de mariage, c'est une erreur vul- » gaire et très-grande, de penser que la chasteté n'y soit

» pas nécessaire, car elle l'est absolument et même beaucoup, non pas pour s'y priver des droits de la foi conjugale, mais pour se contenir dans les bornes. Or, comme » l'observation de ce commandement : *Fâchez-vous, et ne péchez point*, porte plus de difficulté que la pratique » de celui-ci : *Ne vous fâchez point*, par la raison qu'il » est plus aisé d'éviter la colère que de la régler, de même » il est plus facile de se priver de tous les plaisirs de la » chair, que de les modérer. Il est vrai que la licence du » mariage, sanctifié par la grâce de Jésus-Christ, peut » beaucoup servir à éteindre la passion naturelle; mais » l'infirmité de plusieurs personnes qui s'en servent, les » font passer aisément de la permission à l'usurpation, et » de l'usage à l'abus. Et comme l'on voit beaucoup de » riches s'accommoder injustement du bien de leur prochain, non pas par indigence, mais par avarice: l'on » voit aussi beaucoup de personnes mariées, qui pouvant » et devant fixer leur cœur à un objet légitime, s'emportent encore à des plaisirs étrangers, par une incontinence effrénée. Il est toujours dangereux de prendre des » médicaments violents, parce que si l'on en prend plus » qu'il ne faut, ou qu'ils ne soient pas bien préparés, la » santé en souffre beaucoup. Le mariage a été institué et » sanctifié en partie pour servir de remède à la cupidité » naturelle, et si on doit dire que ce remède est salutaire, » on peut dire qu'il est violent et par conséquent dangereux, si l'on s'en sert sans modération et sans les précautions nécessaires de la piété chrétienne.

» J'ajoute que la variété des affaires de la vie et les » longues maladies sé parent souvent deux personnes que » l'amour conjugal a unies; c'est pourquoi cet état a besoin d'une double chasteté : de l'une pour s'abstenir de » tout plaisir dans les temps d'absence, et de l'autre pour » se modérer dans les temps de présence. Sainte Catherine » de Sienne vit, entre les damnés, plusieurs âmes excessivement tourmentées pour avoir profané la sainteté du » mariage : non pas précisément par la raison de l'énormité de leurs péchés, puisque les meurtres et les blasphèmes sont plus énormes, mais par cette raison que » ceux qui les commettent, ne s'en font aucun scrupule,

» et que par conséquent ils y persévèrent durant toute » leur vie.

» Vous voyez donc combien la chasteté est nécessaire à » tous les états. *Cherchez la paix avec tous*, dit l'Apôtre, » *et la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu.* » Or, remarquez que par la sainteté il entend la chasteté, » selon l'observation de saint Jérôme et de saint Chrysostome. Non, Philothée, personne ne verra Dieu sans la » chasteté; personne n'habitera en ses saints tabernacles, » qu'il n'ait le cœur pur, et, comme dit le Sauveur lui-» même, les chiens et les impudiques en seront bannis. » Aussi, *Bienheureux sont*, nous a-t-il dit (1), *ceux qui* » *auront le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (S. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, » chap. XII). »

II. — Dans le chapitre suivant, l'admirable saint évêque et prince de Genève donne des avis pour consacrer la chasteté.

Ces avis peuvent se résumer ainsi :

1° Avoir toujours une grande attention sur nous, pour éloigner promptement tout ce qui peut porter quelque attrait à la volupté, car *c'est un mal qui se prend insensiblement.*

2° La chasteté est ce trésor que saint Paul dit que nous possédons *dans des vases bien fragiles.*

3° La chasteté dépend du cœur comme de son origine, et sa pratique extérieure consiste à régler et à purifier les sens. » Les abeilles ne touchent pas à un cadavre pourri, » mais fuient encore la mauvaise odeur qui s'en exhale. »

4° N'avoir jamais de commerce avec des personnes dont on sait que les mœurs sont gâtées par la volupté, surtout quand l'impudence est jointe à l'impureté, ce qui arrive presque toujours.

5° Faire une bonne liaison avec les personnes chastes et vertueuses; s'occuper souvent de la lecture des livres sacrés, car la parole de Dieu est chaste, et rend chastes ceux qui l'aiment.

6° Se tenir toujours auprès de Jésus-Christ crucifié, soit

(1) *Beati mundo corde: quoniam ipsi Deum videbunt* (Matth. v, 8).

spirituellement par la méditation, soit réellement et corporellement par la sainte communion.

CHEF VISIBLE DE L'ÉGLISE.

Voyez *Pape*.

CHEMIN-DE-FER (BÉNÉDICTION D'UN).

Voyez *Bénédictions*.

CHRÉTIEN.

Devoirs et dignité des chrétiens. — Voyez *Baptême*.

CHRIST.

« Le nom de Christ, ajouté à celui de Jésus, signifie *oint*. » C'est un titre d'honneur, qui exprime en même temps » un ministère; mais par là même ce n'est pas un nom » propre, car il convient à plusieurs. Ainsi nos pères appe- » laient anciennement *christs* les prêtres et les rois, parce » que, vu la dignité de leurs fonctions, Dieu avait ordonné » qu'ils reçussent l'onction sacrée. Les prêtres ont pour » fonction de recommander le peuple à Dieu par des prié- » res assidues, d'offrir des sacrifices, et de se rendre mé- » diateurs entre Dieu et les hommes. Les rois, au contraire, » sont chargés de gouverner les peuples, d'établir et de » faire observer les lois, de protéger la vie des innocents » et de châtier les crimes des méchants. Et comme ces deux » ministères semblent représenter sur la terre quelque » chose de la majesté de Dieu, ceux que l'on choisissait » pour la royauté ou le sacerdoce devaient être oints et » sacrés par l'huile sainte. Ce fut aussi la coutume de » donner l'onction aux prophètes, parce qu'ils étaient les » interprètes du Dieu immortel et ses ambassadeurs, char- » gés de nous découvrir les secrets éternels, de nous » donner des instructions salutaires propres à corriger et » à réformer nos mœurs, et de nous porter au bien en » annonçant l'avenir.

» Or, Jésus-Christ notre Sauveur, en venant au monde, » a pris tout à la fois le personnage et les fonctions du » prêtre, du roi et du prophète. C'est pourquoi il a été » appelé Christ; c'est pourquoi il a reçu l'onction, non à » la vérité de la main des hommes, mais par la vertu du » Père céleste; non l'onction d'une huile terrestre, mais » celle d'une huile spirituelle; c'est-à-dire que son âme » très-sainte reçut la plénitude du Saint-Esprit, la grâce » et tous les dons, avec tant d'abondance, qu'aucune créa- » ture ne serait capable de les contenir à un si haut degré. » Et tel est le sens du Prophète, lorsque s'adressant au » Sauveur lui-même, il lui dit : *Dilexisti justitiam, et* » *odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus, Deus tuus,* » *oleo lætitiæ præ consortibus tuis* (Ps. XLIV, 8); vous » avez aimé la justice et détesté l'iniquité : c'est pourquoi » Dieu, votre Dieu, vous a donné une onction de joie plus » excellente qu'à tous vos semblables. Tel est encore le sens » beaucoup plus clairement exprimé de ces mots qu'Isaïe » met dans la bouche du Sauveur : *Spiritus Domini super* » *me, eo quod unxerit Dominus me; ad annuntiandum* » *mansuetis misit me* (Isa. LXI, 1); l'Esprit du Seigneur est » sur moi, parce que le Seigneur m'a donné l'onction, et » qu'il m'a envoyé pour l'annoncer à ceux qui sont doux.

» Jésus-Christ a donc été le prophète et le maître sou- » verain qui nous a appris la volonté de Dieu, et dont la » doctrine a révélé à l'univers la connaissance du Père » céleste. Bien plus, tous ceux qui ont été honorés du nom » de prophètes, n'ont été que ses disciples, et ils furent » principalement envoyés pour annoncer Celui qui devait, » avec bien plus de vérité et de justice, porter le nom de » prophète et sauver les hommes.

» Le Christ a été prêtre encore, non selon l'ordre des » prêtres de la tribu de Lévi, mais, comme l'a chanté David, » *selon l'ordre de Melchisédech pour l'éternité*. Voyez, » dans l'épître aux Hébreux, avec quel soin l'Apôtre ex- » plique ce mystère.

» Enfin nous reconnaissons Jésus-Christ comme roi, non- » seulement parce qu'il est Dieu, mais parce qu'il est » homme et revêtu de notre nature. C'est de lui que l'ange » a dit ces paroles : *Regnabit in domo Jacob in æternum,* » *et regni ejus non erit finis* (Luc. I, 32-33); il régnera à

» jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point » de fin. Or, ce règne de Jésus-Christ est un règne spirituel » et éternel, qui commence sur la terre pour être con- » sommé dans le ciel. Il remplit aussi d'une manière ad- » mirable les devoirs d'un roi envers son Église : il la gou- » verne, il la défend contre les attaques et les embûches » de ses ennemis, il lui donne non-seulement la justice » et la sainteté, mais encore la force nécessaire pour per- » sévérer. Et quoique les hommes, bons et mauvais, appar- » tiennent réellement à ce royaume, cependant ceux-là » éprouvent d'une manière particulière les effets de la bonté » et de la bienfaisance de notre roi, qui suivent ses com- » mandements et mènent une vie pure et innocente. Il ne » faut pas croire non plus que ce royaume lui soit échu » par droit d'héritage et d'une manière humaine, quoiqu'il » fût issu de rois illustres; il fut roi, parce que Dieu réunit » en lui tout ce que la nature humaine peut contenir de » puissance, de grandeur et de dignité. Dieu lui a donc » donné le royaume du monde entier, et toutes choses au » jour du jugement seront pleinement et parfaitement sou- » mises à son empire, dont l'exercice est déjà commencé » ici-bas (*Catéchisme du concile de Trente*, traduction » nouvelle par l'abbé Doney, 1826, tome I, pages 68-72). »

CHRISTIANISME.

Nous traiterons deux questions dans cet article : 1° *Établissement du Christianisme;* 2° *Divinité du Christianisme.*

I. — A. L'établissement du christianisme n'est point dû aux ressources naturelles des apôtres : 1° Ceux-ci n'étaient que douze pauvres pêcheurs galiléens, hommes rudes et grossiers, nés chez un peuple haï des autres peuples, et que leur vile profession rendait méprisables aux yeux de leurs concitoyens; 2° On a parlé du zèle des apôtres comme d'une cause naturelle qui aurait puissamment contribué à l'établissement de la foi; sans doute, leur zèle était ardent, ardent jusqu'à braver la mort; mais il n'est ni farouche ni sanguinaire; et la vue seule du miracle le rend invincible dans sa conviction et dans sa propagande.

B. L'établissement du christianisme n'est point dû à sa doctrine : 1° A l'époque de la prédication des apôtres, le monde était plongé dans le plus grossier matérialisme et dans le culte des idoles le plus dégradant. Et qu'opposent à tout cela les apôtres? le spiritualisme le plus pur et le plus élevé (Voir *Dieu*). Or, un pareil enseignement, heurtant de front toutes les croyances religieuses, n'était point de nature à présager un triomphe doctrinal. 2° Aux passions qui régnaient en souveraines, les apôtres viennent prêcher l'humilité, le désintéressement, la chasteté, la pénitence; une pareille morale n'a pu être un moyen naturel de propagation. 3° Les constitutions gouvernementales et les canons de l'Église n'ont été coordonnés qu'après le plein établissement du christianisme. Pendant les premiers siècles, les pontifes auraient eu de la peine à s'entendre pour formuler un projet humain. L'empereur romain ne formait-il pas, d'ailleurs, une unité et une force matérielle plus puissante?

C. L'établissement du christianisme n'est point dû à des circonstances favorables. Selon les incrédules, ces circonstances auraient été : 1° les dispositions particulières des esprits; 2° la tendance au progrès; 3° la liaison qui existe entre le paganisme et le christianisme; 4° le dégoût du polythéisme; 5° l'enthousiasme; 6° les maux de l'empire romain; 7° enfin, les persécutions des empereurs chrétiens.

Or, 1° il est extrêmement difficile de trouver des dispositions particulières à embrasser le christianisme dans les Juifs, inébranlablement attachés à leur croyance, et dans les païens, ennemis acharnés de l'enseignement chrétien.

2° En religion et en morale, l'histoire dit que l'humanité n'a pas suivi une marche progressive.

3° Il n'y a point de liaison, de connexité entre le paganisme et le christianisme; il y a, au contraire, répulsion et opposition manifestes.

4° A part quelques philosophes, tout le monde était attaché aux croyances du paganisme. Trois siècles de persécutions le prouvent.

5° On a dit que l'époque de l'établissement du christianisme fut le règne de l'imagination. Ce fut aussi celui de

la philosophie, du raisonnement : témoin Celse, Porphyre, Héroclès, Julien, Libanius et l'école d'Alexandrie.

6° Les maux de l'empire ne commencèrent qu'avec les invasions des barbares. Le christianisme était établi.

7° Constantin publia un édit de tolérance générale, et non de persécution. La religion chrétienne était établie d'ailleurs avant son avénement au trône.

II. — La divinité du christianisme se prouve par son établissement merveilleux et de sa conservation même.

1° *Et ipse fundavit eam Altissimus* (Ps. LXXXVI, 5). C'est le Très-Haut lui-même qui a fondé Sion.

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris (Ps. CXVII, 23). Cette œuvre vient du Seigneur, et elle frappe nos yeux d'admiration.

« Quel est cet ouvrage sorti des mains de Dieu, qui fait » l'étonnement du Psalmiste? c'est le christianisme qu'il » voyait d'avance, dit saint Augustin ; c'est cet édifice im- » mortel dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angu- » laire, et qui est admirable aux yeux de tout homme de » bon sens et de bonne foi qui le considère sans préven- » tion. — Admirable et vraiment divin en lui-même, il » porte visiblement le cachet de la divinité; non moins » admirable et divin dans son établissement, il n'a pu être » que l'œuvre de la main d'un Dieu (*L'Apôtre des chau- » mières*, Fêtes). »

« La Religion de Jésus-Christ paraît sur la terre, elle s'y » établit, elle s'y maintient sans aucun secours humain. » Le Fils de Dieu veut abolir toutes les religions, ou plutôt » l'impiété qui faisait toute la religion de l'univers ; il veut » établir sa doctrine sainte sur les ruines de ces religions » impures, et en imposer le joug à toute la terre;... et » pour l'exécution d'un si vaste dessein, il choisit douze » pauvres pêcheurs sans talents, sans science, sans crédit... » Et cependant ces hommes, qui paraissent si peu propres » au grand dessein de Jésus-Christ, ne craignent pas d'en » entreprendre l'exécution, et bientôt ils travaillent à le » faire réussir.

» Déjà je les vois voler comme des aigles d'une extré- » mité du monde à l'autre ; ils parcourent les plus vastes » régions et les gagnent à Jésus-Christ. Après avoir con-

» verti une partie de la Judée, et amené à la connaissance » du vrai Dieu les Parthes et les Mèdes, le Pont et l'Asie, la » Phrygie et la Pamphilie, et presque tout l'Orient, ils se » transportent vers l'Occident. Pierre, le chef des ouvriers » évangéliques, Pierre médite la conquête de Rome et ne » tarde pas à s'y rendre.

» Où allez-vous, Pierre? s'écrie saint Augustin méditant » cette merveille ; où allez-vous? — Je vais à Rome. — Eh! » qu'allez-vous faire dans cette capitale du monde? — Je » vais y renverser les idoles et les temples des faux dieux, » y arborer sur leurs ruines la croix de mon maître et l'y » faire adorer. — Quoi! cet homme crucifié en Judée par » l'ordre de Pilate! Voilà une entreprise bien hardie, pour » ne pas dire bien téméraire et quelque chose de plus. Mais » vous avez donc, à votre suite et à vos ordres, des armées » nombreuses pour imposer à une ville qui jusqu'ici a fait » trembler l'univers? — Non, je n'ai à ma suite que Paul, » mon compagnon. — Vous avez donc des trésors à répan- » dre parmi le peuple pour le gagner et le faire entrer dans » votre parti? — Non, je ne possède rien. — Vous avez » donc dans Rome des amis et de puissants protecteurs sur » qui vous comptez? — Non, je n'y connais personne. — » Mais vous comptez donc sur la force de votre éloquence » pour faire taire les plus grands orateurs, et persuader » tout à coup le peuple de cette immense cité? — Non, » je ne sais pas même ce que c'est que l'éloquence : jus- » qu'à présent, je n'ai connu que ma barque et mes » filets. — Insensé! comment pouvez-vous espérer de » jamais réussir?

» Cependant, Pierre entre dans Rome pour la conquérir » à Jésus-Christ. Sa seule ressource est la croix, et, avec » cette arme seule, il triomphe de la capitale de l'u- » nivers...

» Faut-il être surpris, dit saint Augustin, si Pierre » convertit trois mille Juifs à sa première prédication, » quand nous voyons un pêcheur, jusque-là sans autres » connaissances que celles de son métier, expliquer en » maître les plus sublimes mystères, parler toutes sortes » de langues sans les avoir jamais apprises, et se faire » entendre à une multitude de peuples divers réunis en

» ce moment à Jérusalem? A-t-on peine à comprendre les » conversions extraordinaires et sans nombre que saint » Paul opérait parmi les gentils, quand on voit des mi- » racles nombreux et éclatants appuyer sa prédication et » justifier son apostolat? *Domino cooperante et sermonem* » *confirmante, sequentibus signis.* Disons la même chose » des autres apôtres. A-t-on peine à comprendre l'efficacité » de la parole de Dieu dans leur bouche, quand on voit » que partout où ils se transportent le Seigneur est avec » eux, son bras les soutient, son esprit les anime, sa puis- » sance éclate en leur faveur par mille prodiges? Comment » n'aurait-on pas reconnu en eux les envoyés de Dieu?...

» Mais ce que nous comprenons sans peine, nous chré- » tiens, ce que la foi nous explique d'une manière si claire » et si sensible, comment l'expliquera l'incrédule?... Car, » dit saint Augustin, l'établissement du christianisme sans » miracle n'est-il pas un prodige plus grand, plus surpre- » nant que tous ceux qu'on nous propose de croire?

» 2° Si l'établissement merveilleux de la religion de » Jésus-Christ prouve clairement qu'elle a eu Dieu même » pour fondateur, sa conservation, malgré les éléments de » destruction au milieu desquels elle s'est trouvée placée, » et qui devaient l'anéantir, ne prouve pas moins claire- » ment que c'est la main de Dieu qui l'a soutenue.

» A peine la religion chrétienne paraît-elle dans le monde, » que le monde entier se soulève contre elle; partout où elle » pénètre, des fleuves de sang arrosent ses traces: pendant » plus de deux cents ans, ce n'est qu'en s'exposant au dan- » ger de perdre ses biens, sa liberté, sa vie, qu'on peut em- » brasser la religion du Christ... Plus la persécution est » cruelle, plus on répand de sang, plus aussi la religion » s'accroît, s'étend et s'embellit: mourir pour Jésus-Christ, » sceller de son sang sa religion sainte, c'est le comble de » la gloire. On y vole, à cette gloire, comme à un festin dé- » licieux; les enfants s'arrachent des bras de leurs mères » pour y courir, les mères elles mêmes y portent leurs en- » fants... Le sang des martyrs, dit Tertullien, était une se- » mence de nouveaux chrétiens: *Sanguis martyrum, se-* » *men christianorum.* Quel prodige! quel miracle! s'écrie » saint Jérôme; le consommateur de notre foi, l'auteur de

» notre salut est crucifié; ses apôtres sont mis à mort; on » enchaîne, on tourmente tous ses disciples, et la religion » reçoit tous les jours de nouveaux accroissements: *Ma-* » *gister suspensus, servi vincti sunt, et quotidie religio* » *crescit...*

» Semblable à un rocher immobile au milieu des mers et » des tempêtes, la religion de Jésus-Christ demeure iné- » branlable, malgré les assauts continuels qu'elle a soute- » nus jusqu'ici de la part des *tyrans*, des *hérétiques* et des » *incrédules*. Ce serait en vain que tous les impies se réu- » niraient pour opérer sa ruine; ils viendraient tous se » briser contre la pierre qui lui sert de base: *Portæ inferi* » *non prævalebunt adversus eam...*

» *Jesu Nazarene, vicisti*: vous avez vaincu, Jésus de Na- » zareth (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes)! »

CIEL (BONHEUR DU)

I. — Autant ce sujet est immense, autant il est difficile à traiter, puisque ceux qui en ont le mieux parlé, avouent que le bonheur du ciel est ineffable.

II. — On peut cependant faire d'excellents sermons sur ce sujet, en choisissant l'un des plans suivants.

A. Le ciel est un royaume dont nous aurons la posses- sion, mais un royaume où toutes les richesses, toute la gloire et tous les plaisirs purs se trouveront.

C'est un royaume d'une paix que rien ne peut troubler.

C'est un royaume éternel.

B. Le bonheur du ciel est grand, parce qu'il remplit par- faitement la vaste étendue du cœur de l'homme; parce que Dieu y satisfait lui-même.

C. Dans le ciel on jouit d'un bonheur parfait où se trouve la plénitude de tous les biens, sans mélange d'aucun mal; on y jouit d'un bonheur éternel sans inquiétude et sans crainte de le perdre jamais.

D. Dans le ciel, plénitude de la lumière, plénitude de la paix, continuation de l'éternité.

III. — *Gloria et divitiæ in domo ejus* (Ps. CXI, 3). La gloire et les richesses sont dans sa maison.

Regnum Dei non est esca et potus, sed pax et gaudium.

Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais [*dans la justice*], dans la paix et dans la joie.

Et regni ejus non erit finis (Luc. I, 33). Et son royaume n'aura point de fin.

Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum. Ideo accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini (Sapient. V, 16 — 17). Les justes vivront éternellement, et le Seigneur leur réserve leur récompense. C'est pourquoi ils recevront du Seigneur un royaume admirable et un diadème de gloire.

Ego,... merces tua magna nimis (Genes. XV, 1). Moi, [*je serai*] ta récompense infiniment grande. — Paroles de Dieu à Abraham.

Satiabor cum apparuerit gloria tua (Ps. XVI, 15). Je serai rassasié, lorsque vous aurez fait paraître votre gloire.

Facilius possumus dicere quid ibi (in cœlo) *non sit, quam quid sit* (S. Augustin, *lib. 3 de Symb.*). Il est plus aisé de dire ce qui n'est pas dans le ciel, que ce qui y est.

O regnum beatudinis sempiternæ, ubi juventus nunquam senescit, ubi decor nunquam tepescit, ubi sanitas nunquam decrescit, ubi vita terminum nescit (S. Augustin, *Soliloq.*, c. 15)! O royaume du bonheur éternel, où l'amour de Dieu ne se ralentit point, où la beauté ne s'altère jamais, où la joie ne diminue pas, et où la vie n'a jamais de terme!

Summa merces hæc est, ut Deo fruamur (S. Jérôme, *de Trinit.* c. 33). La souveraine récompense qui nous est réservée dans le ciel, c'est d'y jouir de Dieu.

Merces sanctorum tam magna est, quod non potest mensurari, tam copiosa quod non potest finiri, tam pretiosa quod non potest æstimari (S. Bernard, *de Considerat.*). La récompense que Dieu réserve aux saints est si grande qu'on ne peut la mesurer, si abondante qu'elle n'a point de fin, et si précieuse qu'on ne peut assez l'estimer.

Ipse erit omnia in omnibus, rationi plenitudo lucis, voluntati plenitudo pacis, memoriæ continuatio æternitatis (S. Bernard, *serm. XI in Cantic.*). [*Dans le ciel*], Dieu sera toutes choses à tous : plénitude de lumière dans l'entendement, plénitude de paix dans la volonté, et, dans la mémoire, éternité toujours présente.

Videmus nunc per speculum in ænigmate : tunc autem facie ad faciem (I ad Cor. XIII, 12). Nous ne voyons [*Dieu*] maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures ; mais alors nous le verrons face à face.

Videbimus eum sicuti est (I Joan. III, 2). Nous verrons Dieu tel qu'il est.

« Si nous l'entendons bien, la vérité c'est Dieu même. » Or, ne voyant pas Dieu en ce monde, nous ne voyons » pas non plus avec plénitude la vérité. Elle est couverte ; » il n'en luit que quelques rayons (Bossuet). »

Quid non videbunt, qui videntem omnia videbunt (S. Grégoire, *homil. in Evang.*)? Que ne verront point les bienheureux dans le ciel, puisqu'ils y verront Celui qui voit tout.

Deus omnia in omnibus (I ad Cor. XV, 28). Dieu sera tout en tous.

Sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur (S. Augustin, *de Civit. Dei*). Dans le ciel, on verra Dieu toujours, on l'aimera sans ennui, on le louera sans fatigue.

Torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. XXXV, 9). Vous les abreuverez [*dans le ciel*] du torrent de vos délices.

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum (Apoc. XXI, 4). Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux.

Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos (Isa. LXVI, 12-13). Je vais faire couler sur elle comme un fleuve de paix, et je répandrai sur elle la gloire des nations comme un torrent qui se déborde... Comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai.

« Quel cœur, dit Bossuet, serait insensible à ces divines » tendresses! »

CIMETIÈRE.

Instruction sur un cimetière, et bénédiction d'un cimetière. Voyez *Bénédictions*.

CIRCONCISION.

I. — Le Sauveur, né sous la législation mosaïque et voulant s'y soumettre, reçut la circoncision. *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo, priusquam in utero conciperetur* (Luc. II, 21). Quand le huitième jour fut venu où il fallait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

II. — Deux choses sont à considérer dans le mystère de ce jour : la *circoncision* et le *nom du Sauveur*. Pourquoi, demande saint Bernard, ce nom si auguste est-il attaché à la circoncision ? Car il semble que la circoncision convienne plutôt à celui qui doit être sauvé qu'au Sauveur lui-même : *Circumcisio quippe magis salvandi quam Salvatoris esse videtur*. Quelle liaison y a-t-il entre ces deux mystères ? Pourquoi attend-on que l'enfant soit circoncis pour lui donner le nom de Sauveur, et quel rapport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circoncision de l'enfant ? 1° C'est que Jésus, en se soumettant à la circoncision, commence à faire alors tout ce qu'un Homme-Dieu peut faire pour nous sauver ; 2° en établissant la circoncision évangélique, il nous enseigne, comme législateur et comme maître, tout ce que nous devons faire pour mériter nous-mêmes d'être sauvés (Bourdaloue).

1° Au moment où Jésus fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine et nécessaire pour pouvoir être victime du péché. Il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable qui devait être le remède du péché. Il s'engagea par ce premier sacrifice, à répandre son sang plus abondamment sur la croix pour la réparation entière du péché.

2° Jésus-Christ nous a donné ainsi un moyen sûr pour nous aider à nous sauver, par la loi qu'il a établie dans la circoncision nouvelle, qui est celle du *cœur*. Il nous explique lui-même cette loi par son exemple, car, dans sa circoncision, il nous apprend à vaincre, à sanctifier et à soumettre à Dieu les quatre passions qui nous sont les plus chères : celles de la *liberté*, de *l'intérêt*, de *l'honneur* et du *plaisir*. Il nous facilite l'usage de cette quadruple circoncision morale par la vertu même du sang qu'il commence à répandre.

III. — *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati* (ad Rom. VIII, 3). Dieu a envoyé son propre Fils revêtu d'une chair semblable à celle du péché.

Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit (II ad Cor. V, 21). Dieu a fait victime du péché Celui qui ne connaissait pas même le péché.

Factus pro nobis maledictum (ad Gal. III, 13). Jésus-Christ s'est rendu malédiction pour nous.

Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt (ad Coloss. I, 20). Jésus a rétabli la paix entre le ciel et la terre par le sang qu'il a répandu sur la croix.

Hic est sanguis meus Novi Testamenti (Math. XXVI, 28). Ceci est mon sang, (le sang) de la nouvelle alliance.

Sine sanguinis effusione non fit remissio (ad Hebr. IX, 22). Les péchés ne sont point remis sans effusion de sang.

Sanguis Jesu Christi Filii ejus emundat nos ab omni peccato (I Joan. I, 7). Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché.

Testificor omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ (ad Gal. V, 3). Je proteste à quiconque se fait circoncire, qu'il est obligé de garder toute la loi. — Or, Jésus s'est fait circoncire, et l'accomplissement de la loi par rapport à lui, dit saint Jérôme, c'était sa propre mort pour le salut du monde.

Ut primitias sanguinis proprii ei cui totum sanguinem oblaturus erat, offerret (S. Cyprien, *de Circumcisione*). Jésus-Christ s'est laissé circoncire afin de donner à Dieu les prémices d'un sang qu'il devait lui offrir plus tard tout entier.

Circumcisio non manu facta (ad Coloss. II, 11). Une circoncision qui n'est plus l'œuvre de la main des hommes.

Circumcisio cordis in spiritu, non littera (ad Rom. II, 29). La circoncision du cœur, qui se fait, non selon la lettre (de la loi mosaïque), mais dans la ferveur de l'esprit.

Mortificationem Christi in corpore nostro circumfe-

rentes (II ad Cor. IV, 10). Portons dans notre corps la mort de Jésus.

De corde exeunt cogitationes malæ, adulteria, furta (Matth. XV, 19). C'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les adultères, les larcins.

Ubi Christus venit, cessarunt sacrificia, et jam cordis et omnem affectionum petulantiam gladio spiritus resecari, immutabili decreto, mandavit (S. Cyprien, *de Circumcis.*). A l'avénement de Jésus-Christ, les anciens sacrifices ont cessé, et, par un décret immuable, le Sauveur nous a ordonné de retrancher, par le glaive de l'esprit, les déréglements de nos cœurs et de nos affections.

Circumcidi voluit Christus, ut obediendi virtutem suo commendaret exemplo (S. Epiphane, *Hæres.* 30). Le Christ a voulu être circoncis, afin, par son exemple, de nous apprendre à obéir.

Signum circumcisio corporalis, veritas autem circumcisio spiritualis; illa membrum amputat, ista peccatum (S. Ambroise, lib. 9, *Epist.* 17). La circoncision corporelle est un signe; la circoncision spirituelle seule est vérité. La première touche au corps; la seconde enlève le péché.

Christus sicut suscepit pro nobis mortem, ita et circumcisionem non respuit, ut nos spiritu circumcideremur (S. Augustin, Homil. *de Circumcisione*). De même que Jésus-Christ a reçu pour nous la mort, de même il a souffert la circoncision, afin que nous fussions spirituellement circoncis.

Per circumcisionem significari arbitror excisionem voluptatum quæ mentem fascinant (Philon le juif, *de Circumcis.*). Je pense que, par *Circoncision*, il faut entendre le retranchement des voluptés qui fascinent notre intelligence.

« La circoncision corporelle est abolie, une autre circoncision doit la remplacer : c'est la circoncision du cœur, celle que doit pratiquer un chrétien. On doit retrancher de ce cœur toute animosité, toute haine, tout désir de vengeance, toutes ces pensées et ces désirs déshonnêtes; on doit fuir les excès, les débauches, on doit réprimer sa langue, vivre en paix avec son prochain, l'aimer pour l'amour de Dieu... Voilà ce qu'on doit faire, et voilà ce qu'on ne fait pas (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes). »

CLOCHE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

CŒUR (SACRÉ) DE JÉSUS.

I. — L'Église a établi une fête en l'honneur du sacré cœur de Jésus, source divine de tous les bienfaits célestes, fontaine d'où jaillit l'abondance de toutes les grâces. En cette circonstance, nos cœurs doivent redoubler d'amour pour ce cœur qui nous a tant aimés.

II. — La dévotion au sacré cœur de Jésus est *la plus excellente de toutes*; elle est aussi *la plus avantageuse pour nous* (L'Apôtre des chaumières, *Fêtes*).

Autre division. Jésus-Christ est : 1° un ami que nous pouvons facilement nous procurer; 2° un ami dont nous ne pouvons nous passer; 3° le meilleur des amis (*Ibid.*).

Troisième division. Caractères de notre amour envers le cœur de Jésus : amour *tendre*, — *généreux*, — *constant* (Ibidem).

Quatrième division. C'est dans le foyer de son ardente charité pour nous que le cœur de Jésus veut nous placer, pour nous y faire trouver la *force*, — la *sainteté*, — la *consolation* — et la *grâce d'une sainte mort* (Ibidem).

Cinquième division. Le culte au sacré cœur est *un culte d'amour* et *un culte de réparation*. D'amour : dans sa fin, son objet et sa pratique; de réparation : *générale* et *particulière* (Les abbés Legris et Duval).

Sixième division. Jésus-Christ est le besoin de l'esprit humain, — le besoin de la volonté humaine — et le besoin du cœur de l'homme (L'abbé Deplace).

III. — *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov. XXIII, 26). Mon fils, donnez-moi votre cœur.

Dabo vobis cor novum, et... auferam cor lapideum (Ezech. XXXVI, 26). Je vous donnerai un cœur nouveau, et... j'ôterai de votre chair le cœur de pierre.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos (Joan. XIII. 1), Comme il (Jésus) avait aimé les

siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos; manete in dilectione mea (Joan. xv, 9). Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema (I ad Cor. xvi, 22). Si quelqu'un n'aime point notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua (Joan. xix, 34). Un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

« Unus militum lancea latus ejus aperuit. » *Vigilanti verbo Evangelista usus est, ut non diceret :* « latus ejus » percussit », *aut* « vulneravit », *aut quid aliud, sed* « aperuit »; *ut illic quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta manaverunt, sine quibus ad vitam, quæ verâ vita est non intratur* (Saint Augustin, *Tract.* 120 *in Joan.*). Lorsque l'Évangéliste a écrit : *Unus militum lancea latus ejus aperuit*, il s'est exprimé avec un soin attentif. Il n'a point dit que le soldat avait *frappé* le côté de Jésus, ni qu'il l'avait *blessé*, etc., mais qu'il l'avait *ouvert*, afin que fût ouverte la porte du salut, c'est-à-dire les sacrements sans lesquels on n'entre pas dans la vie qui est la véritable vie.

Cor Christi cœleste gazophylacium et ærarium est (S. Pierre-Damien, *Serm.* I). Le cœur de Jésus-Christ est un royal trésor où tous peuvent puiser.

Quia semel venimus ad cor dulcissimi Jesu, et bonum est nos hic esse, ne sinamus nos facile avelli ab eo (S. Bernard, Tract. 3 *de Pass. Dom.*). Lorsque nous nous approchons du cœur du très-doux Jésus (et il est bon pour nous d'être près de ce cœur adorable), ne nous en laissons pas éloigner facilement.

« Il arriva que dans l'ordre de la Visitation, vers le mi-» lieu du XVII^e^ siècle, ordre très-sage, très-aimable, très-» humble, qui n'a jamais laissé ici-bas d'autres traces que » celles qu'on suit par des choses douces et bonnes, il ar-» riva, dis-je, dans cet ordre de la Visitation, fondé par » saint François de Sales, en Bourgogne, qu'une simple re-» ligieuse, nommée *Marie-Marguerite*, reçut communica-

» tion de Notre-Seigneur qu'il désirait que, dans son » Église, une nouvelle dévotion fût instituée. Le Seigneur » lui apparut, et, lui montrant sa poitrine toute resplen-» dissante d'amour, il lui dit : *Voilà le cœur qui a tant » aimé les hommes !* Cette religieuse fut poursuivie pen-» dant vingt ans de ces manifestations de Dieu ; dans son » couvent, on la repoussa pendant près de vingt années » avec une obstination presque inébranlable jusqu'à la fin ; » ces bonnes religieuses de la Visitation ne voulaient pas » concevoir que Dieu eût choisi leur Ordre pour que son » esprit y produisît quelque chose de nouveau ; elles » avaient horreur de la pensée qu'une simple fille, comme » elles, pouvait recevoir de si hautes communications, et » il n'est sorte de contrariété, d'amertume, de contradic-» tion, d'humiliation que, pendant près de vingt années, » cette sœur Marie-Marguerite n'eût à souffrir, simplement » parce qu'elle était fidèle à la parole de son bon maître. » Voilà l'origine de cette dévotion, comme de beaucoup de » choses dans le monde, une très-simple, une pieuse fille » (Le Père Lacordaire) ! »

« On connaît l'excellence d'une dévotion par la sainteté » de l'objet qu'elle se propose et par la dignité de l'objet » qui l'anime. Or, l'objet et l'esprit de la dévotion envers » le sacré cœur de Jésus sont au suprême degré de sainteté » et de dignité, car elle a pour objet le Verbe éternel de » Dieu, consubstantiel au Père, le Fils unique de Dieu, le » Saint des Saints... En second lieu, l'esprit de la dévotion » au sacré cœur de Jésus ne peut être plus digne. C'est » l'esprit de la religion, l'esprit d'amour, l'esprit de re-» connaissance... Peut-on concevoir quelque chose de plus » digne que ces sentiments ? — La dévotion au sacré cœur » de Jésus est encore la plus avantageuse pour nous, parce » qu'elle est la plus sanctifiante. Tous les maîtres de la » morale, avec saint Thomas, disent que l'avantage de la » dévotion se connaît par les pratiques qu'elle exerce et » par les effets qu'elle produit. Or, peut-on concevoir des » pratiques plus belles et plus saintes, et des effets plus » admirables que les pratiques de la dévotion au sacré » cœur, et que les prodigieux effets qu'elle produit ? En » effet, la dévotion au sacré cœur exerce trois pratiques :

» l'adoration, l'invocation et l'imitation de Jésus-Christ. — » Enfin, la dévotion au sacré cœur de Jésus est la plus » avantageuse pour nous par les effets qu'elle produit. En » effet, cette dévotion produit l'union la plus intime et le » commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'âme dévote » de son cœur. C'est alors qu'elle peut dire avec l'Apôtre : » Je vis, non plus en moi-même, mais Jésus-Christ vit en » moi : *Vivo autem, jam non ego, sed vivit in me Christus:* ou, comme disait sainte Thérèse : Je ne sens plus en » moi la vie, ni ma volonté, ni mon cœur ; mais Jésus-» Christ vit en moi. Ah ! mon Jésus, ou souffrir ou mourir » et être avec vous : *Aut pati aut mori et esse cum Christo!* » Ou, comme disait saint Bernard : Oh ! qu'il est doux, » qu'il est agréable de demeurer dans le cœur de Jésus ! » *Quam dulce, quam jucundum habitare in corde Jesu* » (L'Apôtre des chaumières, *Fêtes*). »

Jésus-Christ veut bien nous admettre au nombre de ses amis ; ce qu'il demande de nous, c'est un cœur dévoué et fidèle. *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (Joan. xv, 15). Je ne vous donnerai plus désormais le nom de serviteurs,...; je vous ai donné le nom d'amis. — Et cet ami qui désire ardemment notre cœur, c'est notre souverain maître, c'est notre Dieu ! — Et cet ami a dit lui-même et l'a prouvé par toutes ses souffrances : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. xv, 13). Il n'y a point de plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis.

« O vous, âmes pieuses, qui avez souvent le bonheur de » vous nourrir de sa chair adorable, de vous abreuver de » son sang précieux, pourriez-vous, lorsqu'il met le comble » à son amour et à ses miséricordes en se donnant lui-» même, pourriez-vous ne pas éprouver pour lui l'amour » le plus vif et le plus tendre ? — N'oublions pas ce qu'il » en a coûté à Jésus pour venir à nous. N'oublions pas la » route qu'il a suivie : elle nous servira pour retourner à » lui. Nous savons qu'il a été généreux dans son amour. » Nous savons qu'il a sacrifié, pour se donner à notre âme, » sa gloire, puisqu'il la dérobe sous les voiles du sacre-» ment ; sa puissance, puisqu'il l'associe à nos misères et à » nos faiblesses ; son corps enfin, puisqu'il en fait notre

» nourriture. Après tant de sacrifices, balancerions-nous » encore à faire quelque chose pour lui ? Que pourrions-» nous lui refuser, quand il se donne à nous tout entier, » son corps, son âme, sa divinité ? — Ce n'est pas pour un » moment que nous devons nous donner au Seigneur : » c'est pour toujours, puisqu'il se donne à nous pour tou-» jours, puisque c'est pour nous rendre heureux pendant » l'éternité (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes). »

« Si, à l'ombre de la protection du Tout-Puissant, nous » pouvons braver la fureur des ennemis de notre salut ; si » son bras, comme un bouclier impénétrable, repousse loin » de nous les traits enflammés de satan, quelle *force* une » âme qui, par la réciprocité de son amour pour Jésus, » habite pour ainsi dire dans son cœur, n'opposera-t-elle » point à toutes les attaques de l'enfer ? — Victorieuse de » ses ennemis, l'âme pieuse s'avancera de vertus en ver-» tus. Pénétrée des sentiments de Jésus, elle ne se bornera » pas à une sainteté faible, languissante ; elle ne verra pas » avec l'œil obscurci de l'orgueil, ami des illusions, les » défauts qui pourraient se mêler en elle à des prin-» cipes de vertu. — Si les sacrifices qu'exige la vertu, si » les peines inséparables de cette vie répandent quel-» quefois l'amertume dans l'âme qui vit habituellement, » pour ainsi dire, dans le cœur de Jésus, elle est à la » source des plus touchantes consolations. Elle n'est » point trompeuse, cette promesse de l'éternelle vérité : » *Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids du* » *travail et de l'affliction, et je vous soulagerai ; le joug* » *de ma croix deviendra pour vous plus léger*. L'âme » pieuse, comme les martyrs, possède son âme par la pa-» tience, et éprouve quelquefois cette onction qui comblait » de joie un saint Paul au milieu des tribulations. — Avec » quelle confiance l'âme animée des sentiments du cœur » de Jésus, s'avance sur le chemin du ciel vers le terme de » son exil (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes) ! »

La dévotion au sacré cœur de Jésus, considérée dans sa foi, dans son objet et dans sa pratique, est un culte d'amour. Sa foi consiste à honorer l'amour de Dieu pour les hommes. *Nihil aliud agi*, disait le pape Clément XIII dans son bref aux évêques de Pologne, *Nihil aliud agi quam*

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

symbolice renovari memoriam illius charitatis. — S'il existe un culte dont la fin soit d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes, le cœur de Jésus doit en être l'objet immédiat, parce qu'il est le sanctuaire de cet amour, comme il en fut l'ouvrage et la victime. — Pécheurs, accourez au cœur de Jésus, et dites-lui : *Propitius esto mihi peccatori* (Luc. XVIII, 13), et il vous pardonnera. Ames justes, pourriez-vous ne pas aimer Jésus-Christ? — La divine Providence, attentive aux besoins de son Eglise, lui a préparé, dans tous les temps, les secours que devait exiger la variété de ses épreuves. Pour réparer les maux d'un siècle qui devait tout attaquer, tout profaner, tout détruire, quoi de plus propre que l'établissement du culte du sacré cœur de Jésus? Non-contents d'autoriser le culte du cœur de Jésus, les évêques sollicitèrent le Saint-Siége d'y joindre son approbation. Aussi, quels fruits de grâces et de salut se sont répandus de toutes parts avec cette sainte dévotion! que de pécheurs convertis! que d'âmes tièdes ranimées! Durant nos désastres de la fin du siècle dernier, où ont-ils trouvé leur force, les nouveaux martyrs? A peine l'Eglise de France a-t-elle pu recueillir ses débris, qu'elle s'est hâtée de ranimer la dévotion au cœur de Jésus, et on a vu celle-ci reparaître avec un nouvel éclat. Ce culte a réparé ses maux. — Avec ce culte, chacun de nous peut réparer les outrages que Jésus reçoit, des impies et des mauvais chrétiens, dans l'auguste sacrement de ses autels. Pardon, ô notre bon Jésus! pardon pour nous qui vous offensons sans cesse, et pardon pour les ingrats qui vous outragent!

IV. — Exemple : — « Je t'aime tant, mon Dieu, que, s'il » n'y avait pas de ciel, je t'aimerais encore; que, s'il n'y » avait pas d'enfer, j'aurais encore peur de t'offenser; » nulle récompense ne sert de but à mon amour; car, si » j'en venais à ne plus espérer tout ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime (Sainte Thérèse, *dans ses* » *Œuvres*)! »

CŒUR (SACRÉ) DE MARIE.

I. — Le cœur de Marie a des perfections qui méritent nos respects et notre amour : 1° Perfections dont Dieu l'a orné; 2° Perfections dont la Vierge sainte l'a orné elle-même.

1° Marie fut préservée de la tache originelle; c'est ici le miracle de la bonté divine et la perfection toute particulière dont son cœur fut orné dès sa naissance. La nouvelle Ève, celle qui devait réparer les maux de la première, sortit des mains de Dieu comme une création à part, belle, pure, immaculée. Dogme consolant pour nous, chrétiens et dévoués à Marie!

Ecce tu pulchra es, amica mea; tota pulchra es, et macula non est in te (Cant. I, 14; IV, 7). O que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle! et il n'y a point de tache en vous! — Dieu qui trouve des défauts dans les intelligences qui environnent son trône, trouve le cœur de Marie exempt de toute souillure. Les anges, à la vue de cette créature si parfaite, tressaillent d'allégresse et courent sur ses pas, attirés par le charme de sainteté qui s'exhale de tout son être : *Curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. I, 3). Remplis d'admiration, ils s'écrient : *Quæ est ista, pulchra ut luna, electa ut sol* (Cant. VI, 9)? Quelle est celle-ci qui s'avance, belle comme la lune, éclatante comme le soleil?

Entre les cœurs des enfants d'Adam, on peut considérer celui de Marie comme le lis entre les épines, *sicut lilium inter spinas*. Quand toutes les grâces, la perfection, l'amour et les saintes ardeurs des Séraphins et de tous les bienheureux ensemble seraient réunis dans un seul cœur, il ne saurait égaler celui de Marie. « C'est le cœur de la » divine épouse, qui veille sans cesse et qui soupire nuit » et jour après son céleste époux; c'est une lampe mysté- » rieuse exposée devant le trône de Dieu au moment de sa » formation dans le sein de sainte Anne, qui n'a jamais » cessé de brûler et de répandre les parfums les plus suaves » et les plus purs en présence de l'adorable Trinité (L'abbé » Henri, *Choix de dévotions en l'honneur de la très-sainte* » *Vierge*). »

2° Marie a continué en elle l'œuvre de Dieu : non-contente de conserver son innocence native, elle voulut y ajouter et la combler par les vertus les plus sublimes,

dont les principales furent son *humilité*, son *détachement*, sa *pureté* et sa *charité* envers les hommes.

Ecce ancilla Domini (Luc. I, 38). Je suis la servante du Seigneur.

Fille de rois, reine elle-même, elle vint pauvre au monde, vécut pauvre et ne se plaignit jamais. Elle est heureuse dans sa grotte de Nazareth; elle bénit Dieu de son dénûment dans l'étable de Bethléem; elle fait avec une héroïque résignation son pélerinage en Egypte; partout et toujours elle se montre la digne mère de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête.

La pureté de son cœur ne connut que l'amour de Dieu. Aussi, l'Église a appelé Marie la Reine des Vierges, et elle nous la montre, dans le ciel, marchant la première à la suite de l'Agneau, accompagnée de la glorieuse phalange des vierges qui n'ont voulu ici-bas d'autre époux que Jésus-Christ.

La charité de son cœur est si étendue, qu'elle n'a pas hésité à offrir son Fils à la justice de Dieu pour le salut des hommes, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, et que, dans le ciel, elle ne cesse d'étendre ses mains sur l'univers entier, et de nous combler des bienfaits de sa toute-puissante intercession. *Omnipotentia supplex*, comme dit saint Bernard : Marie est au ciel une toute-puissance suppliante!

CŒUR (PAIX DU).

Voyez *Paix du cœur*.

COLÈRE.

I. — La colère, dit saint Thomas d'Aquin, est un désir de se venger : *Ira est appetitus vindictæ*. Ce désir peut être bon ou mauvais : *Potest autem bene aut mal appeti*; d'où ce grand docteur conclut qu'on peut quelquefois se fâcher sans offenser Dieu, suivant ces paroles du roi-prophète : *Irascimini et nolite peccare*. — Il y a une colère juste et raisonnable qu'on doit plutôt appeler *zèle* que *colère*. Telle fut celle de Phinée qui, ne pouvant souffrir la fornication d'un juif avec une madianite, les perça tous deux de son épée (*Num.* XXV, 8). Telle fut la colère de

Moïse qui, fâché de ce que les Israélites adoraient le veau d'or, au mépris de Dieu, en fit tuer vingt-trois mille pour venger cet outrage (*Exod.* XXXII). Telle fut la colère d'Élie qui, s'emportant contre les prêtres impies de Baal, en fit faire un sanglant carnage (III Reg. XVIII). Telle était la colère de David qui déclarait la guerre, dès le matin, à tous les pécheurs de la terre : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ* (Ps. C, 8). Telle fut enfin celle de Jésus-Christ lui-même, quand il chassa du temple les marchands qui faisaient, de la maison de Dieu, une maison de trafic et une retraite de voleurs. Ses disciples, loin d'en concevoir du scandale, se souvinrent alors de ce qui était écrit de lui : Le zèle de votre maison m'a dévoré; *Recordati sunt discipuli ejus, quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me* (Joan. II, 17). Mais quand on réfléchit sur ce qui arrive communément dans le monde, sur les bruits et sur les querelles si ordinaires dans les familles, sur les discussions domestiques, sur les disputes et les contestations si fréquentes entre les voisins, on n'y trouve qu'une colère injuste, vicieuse et déraisonnable, dont il faut montrer les pernicieux effets, afin de nous en inspirer de l'horreur.

II. — Or, je dis qu'un homme colère devient l'ennemi de soi-même, du prochain et de Dieu.

III. — L'homme colère nuit à son corps, à son âme, à sa raison.

Zelus et iracundia minuunt dies (Eccli. XXX, 26). L'envie et la colère abrégent les jours.

Vere stultum interficit iracundia (Job. V, 2). Vraiment, la colère fait mourir l'insensé [qui s'y livre]. Témoin l'empereur Valentinien qui, ayant été toute sa vie sujet à la colère, s'emporta si fort contre les députés des Quades et des Sarmates, qu'il perdit la parole et la respiration, et mourut en Pannonie.

« Le prophète Isaïe compare le cœur des hommes fougueux et emportés à une mer agitée par les tempêtes et « les orages : *Impii quasi mare fervens, quod quiescere « non potest* (LVII, 20). En effet, rien ne représente mieux « le ciel que la mer, quand elle est calme : c'est un vaste « miroir où se réfléchissent tous les mouvements des cieux, « et dans lequel les astres semblent se reproduire; mais

» aussitôt que l'orage en a troublé le calme, toutes ces » images célestes disparaissent. Tel est l'homme raisonnable : lorsque le calme est dans son cœur, la divinité » semble représentée dans son cœur; mais l'emportement » n'a pas plutôt détruit ce calme, que l'image disparaît, et » ce même homme n'est plus que l'image du démon dont » il représente les blasphèmes et les fureurs. Les pensées du » démon ne sont que vengeance et division; telles sont » celles d'un homme emporté. Les expressions du démon » ne sont que des malédictions et des jurements; tel est le » langage d'un homme violent. La demeure du démon est » un lieu de confusion et de désordres; telle est la famille » d'un homme colère. Les démons ne s'appliquent qu'à » tourmenter les autres; telle est la conduite des hommes » livrés à cette malheureuse passion (Chevassu). »

« Saint Grégoire le Grand, après avoir dit que l'homme » violent a chassé de son âme l'Esprit-Saint, fait ainsi la » peinture de l'état où le met son emportement : *Iræ suæ* » *stimulis accensum cor palpitat, corpus tremit, lingua* » *præpedit, facies ignescit, exasperantur oculi, et nequa-* » *quam recognoscuntur noti* (In Job., c. 31); sous l'aiguillon » de la colère, son cœur échauffé palpite, son corps tremble, » sa langue balbutie, son visage s'enflamme, ses yeux » s'exaspèrent et ne reconnaissent plus personne. Quel désordre! où est donc la raison humaine? où est cette » grandeur qui distingue l'homme des autres êtres? Il a » perdu pour un moment le sens et s'est dégradé; il est » devenu violent et brutal comme le vent qui renverse, » comme le tonnerre qui écrase, comme le tigre qui déchire. O dignité humaine (*Auteur moderne*)! »

Vir iracundus provocat rixas (Prov. xv, 18). L'homme colère provoque les querelles.

Noli esse amicus homini iracundo, neque ambules cum viro furioso (Prov. xxii, 24). Ne soyez point l'ami d'un homme colère, et ne vivez point avec un homme furieux.

Melius est habitare in terra deserta, quam cum muliere rixosa et iracunda (Prov. xxi, 19). Il vaut mieux habiter dans une terre déserte, qu'avec une femme querelleuse et colère.

Homo homini reservat iram, et a Deo quærit medelam (Eccli. xxviii, 3). L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse. — Quelle présomption de croire que Dieu lui pardonnera, à lui qui ne pardonne pas à son prochain!

« L'homme violent est redouté de ses semblables. On » s'éloigne de lui, parce qu'on sait qu'il ne va dans la so- » ciété que pour y porter le trouble par ses paroles of- » fensantes, ses calomnies, ses provocations (*Auteur mo-* » *derne*). »

La colère est condamnée par la parole et l'exemple de Jésus-Christ. *Qui irascitur fratri suo reus erit judicio* (Matth. v, 22). Quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le Tribunal du Jugement. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. xi, 29). Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

La colère est opposée aux principales vertus chrétiennes :

A la justice. *Ira viri justitiam non operatur* (Jacob i, 20); la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu.

A la charité. *Qui provocat iras producit discordias* (Proverb. xxx, 33). Celui qui excite la colère, produit les querelles.

A l'humilité et à la douceur. La colère naît ordinairement de l'orgueil blessé. Le cœur humble est doux et patient.

« De toutes les passions, la colère est celle surtout qui » porte à braver la majesté de Dieu, à outrager la sainteté » redoutable de sa présence. Les autres vices, dit un Père, » s'enfuient de la présence du Seigneur : *Cætera vitia* » *fugiunt a Deo*. La colère seule, dans ses aveugles trans- » ports, ose lever la main contre le Tout-Puissant : *Tetendit* » *adversus Deum manum suam*. L'homme colère s'en » prend à Dieu du mal qu'il ressent, des accidents qui lui » arrivent, des revers qu'il éprouve; il s'attaque ouverte- » ment à sa majesté suprême; il ose blasphémer ce nom » que David n'osait prononcer par respect, ce nom devant » qui tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et » dans les enfers, ce nom qui doit être béni à jamais par » toutes les créatures (*L'Apôtre des chaumières*, Péchés)! »

COMBAT SPIRITUEL.

Quiconque aspire au plus haut degré de perfection, doit se faire une guerre continuelle, et employer toutes ses forces pour détruire ce qu'il y a en lui d'affections vicieuses, quelque légères qu'elles soient. Il n'y a point de guerre plus rude que celle-là, puisque, en combattant contre soi-même, on est combattu par soi-même. Il n'est point aussi de victoire, ni plus agréable à Dieu, ni plus glorieuse au vainqueur, car quiconque a le courage de mortifier ses passions, de dompter ses appétits, de réprimer jusqu'aux moindres mouvements de sa volonté propre, fait une œuvre d'un plus grand mérite devant Dieu, que si, sans cela, il se déchirait le corps par des disciplines sanglantes, ou qu'il jeûnât plus austèrement que les anciens solitaires, ou que même il convertît plusieurs millions de pécheurs.

Pour entreprendre et continuer avec fruit le combat spirituel, quatre choses sont surtout nécessaires :

1° La défiance de soi-même.

2° La confiance en Dieu.

3° Le bon usage des puissances de notre corps et de notre âme.

4° L'exercice de la prière.

Toutes ces choses sont développés d'une manière admirable dans le beau livre du P. Scupoli, qui a pour titre : *Le Combat spirituel*, et pour lequel saint François de Sales avait une estime toute particulière.

COMMANDEMENTS.

I. — *Custodi præcepta Domini Dei tui* (Deuter. VI, 17). Gardez les préceptes du Seigneur votre Dieu.

Si (frater) *Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. XVIII, 17). Si *quelqu'un* n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain.

II. — Les commandements de l'ancienne Loi ont été confirmés et autorisés dans la Nouvelle par Jésus-Christ. On leur donne le nom de *Décalogue*, c'est-à-dire, les dix paroles de l'alliance que le Seigneur fit avec son peuple : *Scripsit in tabulis verba fœderis decem* (Exod. XXXIV, 28); le Seigneur écrivit sur les (deux) Tables les dix paroles de l'alliance.

Sur la première Table se trouvaient les trois premiers commandements qui règlent nos devoirs par rapport à Dieu, en nous ordonnant de n'adorer que lui, de respecter son saint nom, et de sanctifier le jour qu'il a consacré à son service. Sur la seconde Table étaient les sept derniers commandements qui marquent nos devoirs par rapport au prochain, soit en général, soit en particulier. On doit lui rendre, en particulier, l'honneur qui lui est dû, et c'est ce que prescrit le précepte d'honorer nos parents. En général, on ne doit nuire à personne, ni par œuvre, ni par parole, ni par pensée. On nuit au prochain par œuvre, ou en sa personne, et c'est ce que défend le cinquième commandement : *Vous ne tuerez point;* ou dans la personne qui lui est unie par le lien du mariage, et c'est ce qui est défendu par le sixième commandement : *Vous ne commettrez point d'adultère*; ou enfin dans ce qu'il possède, et c'est ce que défend le septième commandement : *Vous ne déroberez point.* Par le huitième, il est défendu de nuire au prochain par parole : *Vous ne porterez point de faux témoignage.* En dernier lieu, il est défendu de lui nuire par pensée et dans son cœur par les deux derniers préceptes : *Vous ne désirerez point la femme de votre prochain, ni sa maison, ni aucune chose qui lui appartienne.* Voilà les dix commandements qui sont contenus dans le Décalogue et que nous traiterons en particulier et en leur lieu dans ce *Vademecum* : ils sont comme le sommaire et l'abrégé de toutes les lois.

III. — Tout chrétien qui a l'usage libre de la raison, est obligé de savoir, au moins en substance, les commandements de Dieu. C'est pourquoi saint Charles dit, dans ses Instructions aux confesseurs, qu'on ne doit point donner l'absolution à ceux qui négligent d'apprendre l'Oraison Dominicale, le Symbole des Apôtres et les Commandements de Dieu ; mais qu'il faut les obliger d'assister au catéchisme jusqu'à ce qu'ils aient appris ces choses nécessaires au salut.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

L'ignorance du droit naturel peut diminuer le péché, ainsi que l'enseigne saint Augustin (*Lib. 3 de lib. arbit.*, c. 22); mais, quand elle est vincible, elle n'en excuse personne de ceux qui ont l'usage de raison. Telle est l'ignorance des préceptes contenus au Décalogue, puisqu'ils sont tous de droit naturel. Cette espèce d'ignorance n'est donc presque jamais invincible, et par conséquent elle est condamnable dans les adultes : *Ignorantia juris naturalis omnibus adultis, damnabilis est*, dit un canon cité dans Gratien, parce que l'homme a presque toujours en soi assez de lumière pour connaître ce qui est de droit naturel ; et, s'il ne le connaît pas, c'est qu'il n'apporte pas assez de soin pour le connaître; ceci est incontestable, au moins à l'égard des *premiers* préceptes de la loi naturelle et des conclusions *qui n'en sont pas beaucoup éloignées*. Quant à celles qui en sont *éloignées*, il faut convenir qu'il peut y avoir une ignorance invincible, et qu'alors on ne pèche pas. C'est pour cela qu'Alexandre VIII, entre plusieurs propositions de morale qu'il condamna le 7 décembre 1690, a compris celle-ci : *Tametsi detur ignorantia invincibilis juris naturæ, hæc in statu naturæ lapsæ non excusat a peccato formali.*

IV. — Jamais personne, ayant l'usage de raison et capable de discerner le bien du mal, n'a pu et ne pourra être sauvé sans observer les préceptes du *Décalogue*. Il suffirait même de manquer à un seul de ces commandements, pour encourir l'indignation de Dieu, et s'exposer à la damnation éternelle.

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata (Matth. XIX, 17). Si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements.

Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus (Jacob. II, 10). Quiconque ayant gardé toute la Loi, la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée tout entière.

Nolite putare quoniam veni solvere legem; non veni solvere, sed adimplere (Matth. V, 17). Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi; je ne suis pas venu pour l'abolir, mais pour l'accomplir. — C'est pourquoi le saint concile de Trente prononce anathème contre tous ceux qui diront que l'Évangile ne prescrit rien que d'avoir la foi; que tout le reste est libre et indifférent, et que les chrétiens ne sont point obligés d'observer les dix commandements (Sess. VI, de *Justific.*, can. 19).

V. — C'est un blasphème, une impiété et une hérésie de dire que les commandements de Dieu sont d'une pratique impossible, ou qu'il y en a quelques-uns que les justes eux-mêmes ne sauraient observer, quelques efforts qu'ils fassent.

Dieu, dit le concile de Trente après saint Augustin, ne commande rien d'impossible; mais, en commandant, il avertit de faire ce que l'on peut, de demander ce que l'on ne peut pas, et il aide afin qu'on le puisse : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis; et adjuvat, ut possis* (Sess. VI, cap. 11).

Spiritum meum ponam in medio vestri, et faciam ut præceptis meis ambuletis et judicia mea custodiatis (Ezech. XXXVI, 27). Je mettrai mon esprit au milieu de vous; je ferai que vous marchiez dans *la voie de* mes préceptes et que vous gardiez mes ordonnances.

Omnia possum in eo qui me confortat, disait le grand Apôtre; Je puis tout en Celui qui me fortifie, c'est-à-dire, *avec la grâce de Dieu.*

VI. — Les chrétiens doivent garder les commandements de Dieu avec plus de perfection que les juifs.

Si votre justice, nous dit Jésus-Christ, n'est plus pleine et plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regno cœlorum* (Matth. V, 20).

Un vrai chrétien observe les commandements de Dieu en esprit, en vérité et avec amour.

VII. — *In custodiendis illis retributio multa* (Ps. XVIII, 12). En les gardant avec soin (vos jugements), on trouve une grande récompense.

Si vous êtes fidèle à garder la Loi du Seigneur votre Dieu, il vous comblera de biens et répandra sur vous ses saintes bénédictions : *Abundare te faciet Dominus omnibus bonis* (Deuter. XXVIII, 11).

Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis (Joan. xv, 14). Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.

Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti (Ps. cxviii, 72). La Loi sortie de votre bouche m'est un plus grand bien que les millions d'or et d'argent.

VIII. — Parlons maintenant des commandements de l'Église.

Que celle-ci ait le pouvoir de faire des Lois, et qu'il y ait pour nous obligation de lui obéir, il faut avoir renoncé à la foi et à la raison pour le contester.

« Allez, dit le Sauveur des hommes s'adressant à ses » Apôtres, et, dans leurs personnes, aux évêques qui doi- » vent leur succéder jusqu'à la fin des siècles et former » son Église, — allez, enseignez toutes les nations ; appre- » nez-leur à garder les saints commandements que je vous » ai transmis. Tout ce que vous lierez sur la terre, sera » lié dans les cieux... Or, mes frères, quel est ce pouvoir » de lier les consciences, si ce n'est celui de faire des lois » et des commandements (*L'apôtre des chaumières*, Com- » mandements). »

» Les commandements de l'Église ne sont que l'expression » de la volonté de Dieu... Jésus-Christ n'a-t-il pas promis » à son Église d'être avec elle, de l'assister, de diriger son » enseignement jusqu'à la consommation des siècles? Ne » nous a-t-il pas déclaré que méconnaître sa voix, ce se- » rait le méconnaître et le rejeter lui-même; que mépriser » les chefs visibles de son Église, c'était le mépriser lui- » même, qui en est le chef invisible (*Idem, ibid.*)? »

COMMUNION EUCHARISTIQUE.

Nous traiterons, dans cet article, les points suivants, comme étant les plus nécessaires à un prédicateur :

1° Qu'est-ce que la communion eucharistique ?

2° Motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à instituer l'eucharistie.

3° Vertu et fruit de la communion.

4° Obligation de communier.

5° De combien de manières on peut communier.

6° De la communion sous l'une ou l'autre espèce.

7° Des dispositions nécessaires pour communier dignement.

8° De la communion indigne.

9° De la communion pascale.

10° Des dispositions à la communion pascale.

11° De la première communion.

12° De la deuxième communion.

I. — *Qu'est-ce que la communion ?* — On donne ce nom à la participation des fidèles au sacrement de l'eucharistie. Communier, c'est donc recevoir le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques.

II. — *Motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à instituer l'eucharistie.* — L'amour que le Sauveur avait pour les hommes, l'a déterminé à nous laisser ce divin sacrement pour trois motifs principaux. Il a voulu : 1° soutenir notre faiblesse ; 2° conserver et augmenter en nous la vie de la grâce ; 3° contracter avec l'homme l'union la plus intime.

Quand l'histoire sacrée ne nous apprendrait point que le penchant au mal et l'impuissance de résister par nous-mêmes aux embûches du démon, sont les funestes suites de la faute de notre premier père, nous le saurions par notre propre expérience. Or, Jésus a eu pitié de notre faiblesse : non-seulement il a voulu nous encourager de ses regards, mais encore combattre lui-même en nous les attaques de l'ennemi de nos âmes. Que les passions s'irritent donc en nous et que leurs flots se soulèvent : Celui qui, d'un mot, commandait à la mer, apaisera leur fureur, et fera succéder, par sa présence, la sérénité et le calme dans nos cœurs.

Lorsque le démon n'a point souillé la blanche robe de notre baptême, ou que les larmes d'un repentir sincère en ont effacé les souillures, l'eucharistie entretient et fortifie en nous cette vie précieuse de la grâce qui fixe les regards de la bonté divine, et nous rend les objets de l'amour le plus tendre. Hélas ! que d'ennemis acharnés à nous ravir cette vie si précieuse ! Au dedans comme au dehors, toujours de nouveaux combats : *Foris pugna, intus timores.* Quelle sera donc la ressource du chrétien au milieu de tant

de périls? Nouvel Adam, comment se défendra-t-il de toucher au fruit dangereux dont tout lui vante les douceurs? Ah! mes frères, il trouvera sa force dans le fruit de vie que lui a préparé l'amour de son Sauveur et de son Dieu!

Nous nous unissons à Dieu par la foi, lorsque notre esprit, s'élevant au-dessus des pensées de la terre, aime à s'entretenir des grandeurs et des perfections divines. Nous nous unissons à Dieu par l'espérance, quand, fatiguée des liens qui la captivent, notre âme soupire après l'heureux moment où elle pourra contempler face à face Celui qu'elle n'entrevoit ici-bas qu'à travers un nuage. Nous nous unissons à Dieu par la charité, lorsque, foulant aux pieds les joies périssables de ce monde, notre cœur fixe en Dieu seul toutes ses affections. Mais comment comprendre cette inconcevable union de Jésus-Christ avec l'âme fidèle, dans le sacrement de son amour? comment expliquer ce mystère par lequel il daigne se donner à nous, s'incorporer à nous, nous nourrir de lui-même, et ne faire plus qu'un corps et qu'une âme avec nous? Par l'incarnation, il avait daigné s'unir à la nature humaine; mais, dans l'eucharistie, il s'unit à chacun de nous. Par l'incarnation, il nous avait donné tout ce qu'il avait reçu de son Père; mais, dans l'eucharistie, il nous donne tout à la fois et ce qu'il a reçu de son père et ce qu'il a pris de nous-mêmes: il se donne tout à nous, il est en nous, nous sommes en lui, et ainsi se vérifie cette étonnante prédiction que faisait autrefois Jésus-Christ en annonçant l'institution de son sacrement d'amour: *Ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Joan. VI, 58); Je vis pour mon Père, et celui qui me mange vivra aussi pour moi.

Quos excitamus et hortamur ad prælium, non inermes nudosque relinquimus, sed protectione corporis et sanguinis Christi munimus (S. Cyprien, *Epist. 4 ad Cornel. Pap.*). Ceux que nous excitons et exhortons au combat, nous ne les laissons point nus et sans armes, mais nous les fortifions, comme d'un invincible bouclier, avec le corps et le sang de Jésus-Christ.

Terretur adversarius dum videt christiani labia Christi cruore rubentia (S. Pierre Damien, *Epist. de Instit. monastica*). L'ennemi de nos âmes est épouvanté, lorsqu'il

voit les lèvres d'un chrétien rougies par le sang du Christ.

Panis immortalitatis (S. Irénée, *lib. 5, c. 2, adversus Hæres.*). L'eucharistie est le pain de l'immortalité.

Vivificat corpus Christi et ad incorruptionem sua participatione perducit miraculum (S. Cyrille d'Alexandrie, *lib. 3 in Job, c. 37*). Le corps de Jésus-Christ vivifie, et ce miracle de l'amour conduit à l'incorruptibilité, quand on y participe.

Concorporeus et consanguineus Christi fit christianus (S. Cyrille de Jérusalem, *Cat. 3 myst.*). En communiant, le chrétien devient le corps et le sang de Jésus-Christ.

Eucharistia charitatis est symbolum (S. Jérôme, *ad Theoph.*). L'Eucharistie est le symbole de la charité.

O sacramentum pietatis! o signum veritatis! o vinculum charitatis (S. Augustin)! O sacrement de piété! ô signe d'union! ô lien d'amour!

Disce a Christo quomodo diligas Christum (S. Bernard, *Serm. in Cœna Dom.*). Apprenez de Jésus-Christ comment vous aimez Jésus-Christ.

Cum datur in cibum, datur ad omnimodam unionem (S. Thomas d'Aquin, *Opusc. de Sacr.*). En se donnant comme une nourriture, il se donne pour s'unir complétement à nous.

III.—*Vertu et fruits de la communion.* — « L'eucharistie » est réellement la source de toutes les grâces, puisqu'elle » renferme, d'une manière admirable, Jésus-Christ Notre-» Seigneur, source de tous les biens et auteur de tous les » sacrements, et qu'il est lui-même l'unique principe d'où » dérive tout ce qu'il y a de bien et de parfait dans les » autres sacrements. D'après cette idée..., il sera aisé de » montrer toute l'étendue des bienfaits et des fruits qu'elle » nous communique.

» Une seconde considération très-propre pour notre ob-» jet, ce sera de bien examiner la nature du pain et du » vin, qui sont le symbole de l'eucharistie. Ce que le pain » et le vin produisent pour le corps, l'eucharistie le pro-» duit, mais d'une manière plus parfaite, pour le salut et » pour le bien de l'âme. Ici ce n'est pas le sacrement qui » se change en notre substance, comme le pain et le vin » se changent en la substance des corps: c'est nous-mêmes,

» au contraire, qui sommes comme changés en la nature du » sacrement. En sorte que l'on peut très-bien appliquer ici » ces paroles de saint Augustin, qu'il met dans la bouche de » Notre-Seigneur : *Cibus sum grandium; cresce et manducabis me, nec tu me mutabis in te, sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me* (Confess., lib. 7, c. 10); » *Je suis la nourriture des hommes faits; croissez et vous me mangerez ensuite; et vous ne me changerez point en vous, comme il arrive à la nourriture de votre corps, mais c'est vous qui vous changerez en moi.*

» Que si la grâce et la vérité ont été apportées par Jésus-» Christ (*Joan.* 1, 17), il faut nécessairement qu'elles se » répandent dans l'âme de celui qui reçoit ce sacrement » avec un cœur pur et innocent. Car Notre-Seigneur a dit : » Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure » en moi et moi en lui : *Qui manducat carnem meam et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo* » (Joan. VI, 57). Quiconque participe à l'eucharistie avec » foi et avec piété, en recevant en lui le Fils de Dieu, se » trouve uni à son corps comme un membre vivant (*Joan.* » VI, 58). Sur quoi saint Cyrille a fait cette remarque : Le » Verbe de Dieu, en s'unissant à sa propre chair, l'a rendue » vivifiante. Il était donc convenable qu'il s'unît à nos » corps d'une manière admirable par sa chair sacrée et » par son sang précieux qu'il nous donne sous les espèces » du pain et du vin, pour nous sanctifier et pour nous » donner la vie : *Dei Verbum uniens seipsum propriæ carni, fecit ipsam vivificativam. Eum ergo decebat miro quodam modo uniri corporibus per sacram ejus carnem et pretiosum sanguinem, quæ accipimus in benedictione vivificativa, in pane et vino* (Lib. 4 in Joan., c. 12 et 14; et Epist. 10 ad Nestor.).

» Mais pour participer aux fruits de ce sacrement, il est » nécessaire de posséder déjà la grâce. La nourriture na-» turelle est inutile aux corps qui ne vivent pas; il est pa-» reillement incontestable que les mystères sacrés ne pro-» duisent aucun fruit dans celui qui n'a pas la vie de l'es-» prit. L'eucharistie a été instituée sous la forme du pain » et du vin, parce qu'elle était destinée à conserver la vie » de l'âme, et non pas à la faire recouvrer.

» On dit donc que l'eucharistie donne la grâce, parce » qu'il faut nécessairement désirer de participer à ce sa-» crement, pour obtenir même la première grâce qui est » absolument nécessaire pour le recevoir réellement, sans » *manger sa propre condamnation* (I ad Cor. XI, 29) en le » recevant. Elle est la fin de tous les sacrements, le sym-» bole de l'amitié et de l'union de l'Église, hors de laquelle » personne ne peut obtenir la grâce.

» D'un autre côté, la nourriture naturelle n'est pas des-» tinée seulement à la conservation du corps, mais encore » à son accroissement et même à ses jouissances et à son » plaisir. De même la nourriture eucharistique non-seu-» lement soutient l'âme, mais la fortifie et lui donne plus » de goût pour les choses spirituelles. C'est donc encore » avec raison que ce sacrement donne la grâce, et qu'on le » compare à la manne qui avait la propriété de satisfaire » tous les goûts de ceux qui en mangeaient.

» L'eucharistie remet aussi très-certainement les pé-» chers légers, que l'on nomme ordinairement véniels. » Tout ce que l'âme, entraînée par la concupiscence, a » perdu de la vie de la grâce en commettant des fautes lé-» gères, ce sacrement les répare en effaçant ces fautes : » ainsi, pour nous servir toujours de notre même compa-» raison, la nourriture corporelle répare insensiblement » tout ce que nous perdons tous les jours par l'effet de la » transpiration. C'est ce qui a fait dire si justement à saint » Ambroise, que ce pain de chaque jour est un remède aux » infirmités de chaque jour : *Iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis* (Lib. 4 *de Sacram.*, c. 6, et lib. 6, c. 4). Mais il ne faut entendre » ceci que des péchés auxquels l'esprit ne se porte point » avec plaisir et avec attache.

» C'est encore une des propriétés de l'eucharistie de » nous préserver du péché, de nous conserver dans l'in-» nocence, de nous fortifier contre les tentations, et de ser-» vir à notre âme comme d'un antidote divin qui l'em-» pêche d'être infectée et corrompue par le venin mortel » des passions. Dans les premiers temps de l'Église, au » rapport de saint Cyprien, lorsque les fidèles étaient con-» damnés par les tyrans aux supplices et à la mort pour

» avoir confessé la foi de Jésus-Christ, les évêques avaient » coutume de leur donner le sacrement du corps et du » sang de Notre-Seigneur, de peur que, vaincus par la force » des tourments, ils ne succombassent sans ce secours sa- » lutaire.

» L'eucharistie réprime et modère aussi l'ardeur des » passions. Puisqu'elle embrase les cœurs du feu de la cha- » rité, il est nécessaire qu'en même temps elle éteigne le » feu des passions.

» Enfin, pour renfermer en un seul mot les fruits infinis » de l'eucharistie, nous dirons qu'elle est toute-puissante » pour nous faire mériter la gloire éternelle. Celui qui mange » ma chair et boit mon sang, dit Jésus-Christ, a la vie éter- » nelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat* » *meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam* » *æternam; et ego resuscitabo eum in novissimo die* » Joan. VI, 55). En effet, par la grâce de ce sacrement, les » fidèles jouissent d'abord en cette vie de la paix et de la » tranquillité de conscience la plus grande; puis, lorsqu'il » faut mourir, ils s'élèvent sans peine à la gloire et à la » béatitude éternelles, semblables à Élie qui, fortifié par » un pain cuit sous la cendre, alla jusqu'à la montagne » d'Horeb (*Catéchisme du concile de Trente*). »

IV. — *Obligation de communier.* — Comme il se pourrait que des personnes lâches négligeassent de recevoir la sainte eucharistie, parce qu'elles trouveraient trop pénible et trop difficile la préparation qu'exige ce sacrement, l'Église, cette mère si vigilante, a fait entendre sa voix. Celle-ci exclut de son sein ceux qui n'approchent point de la table sainte au moins une fois l'an, *dans le temps pascal*. Cependant, il ne faut pas s'imaginer que, si l'on satisfait à ce précepte, on satisfait complétement aux intentions de l'amour de Jésus Christ et de l'Église; au contraire, on doit bien se pénétrer qu'il faut communier souvent. Mais est-il expédient de communier tous les mois, ou toutes les semaines, ou tous les jours? C'est ce qu'il est impossible de déterminer d'une manière générale, parce que, dit le *Catéchisme du concile de Trente*, la même règle ne convient pas à tous. Néanmoins, celle de saint Augustin est très-sûre : Vivez en sorte, dit-il, que vous puissiez communier tous les jours :

Sic vive, ut quotidie possis sumere (De verbis Dom., serm. 28). Tous les saints Pères recommandent d'une manière vive et pressante l'usage fréquent de la sainte eucharistie. Ce n'est pas seulement saint Augustin qui a dit : Vous pêchez tous les jours, communiez tous les jours : *Quotidie peccas, quotidie sume*. En y faisant attention, on voit que tous les Pères qui ont écrit là-dessus ont pensé de même.

Aussi voyons-nous, dans les *Actes des Apôtres*, que les fidèles communiaient autrefois tous les jours. Saint Anaclet, pape et martyr, renouvela en partie cet usage qui, de son temps, paraissait s'affaiblir, car il ordonna que tous les ministres de l'Église qui assisteraient au saint sacrifice de la messe, y communieraient suivant l'institution des Apôtres. Mais la charité et la piété s'étant ensuite tellement refroidies dans les chrétiens, qu'ils ne communièrent plus que très-rarement, c'est alors que le pape Fabien ordonna que tous les fidèles recevraient l'eucharistie trois fois par an, aux fêtes de la naissance de Notre-Seigneur, de sa Résurrection et de la Pentecôte; règle confirmée plus tard par plusieurs conciles, et principalement par le premier concile d'Agde. Enfin, les choses en étant venues à ce point de relâchement, que non-seulement on n'observait plus cette règle salutaire, mais qu'on négligeait même de communier pendant plusieurs années, le concile général de Latran ordonna que tous les fidèles communiassent *au moins* une fois chaque année, *à Pâques*, et que ceux qui négligeraient de le faire fussent exclus de l'entrée de l'Église.

Cependant, quoique cette loi, fondée également sur l'autorité de Dieu et sur celle de l'Église, regarde tous les fidèles, il faut en excepter : 1° les enfants qui n'ont pas atteint l'usage de la raison; 2° les insensés, parce qu'ils sont incapables d'un sentiment de piété, à moins qu'ils ne reviennent momentanément à la raison et qu'ils témoignent le désir de recevoir l'eucharistie.

V. — *De combien de manières on peut communier.* — « Il » y a trois manières de recevoir le sacrement de l'eucha- » ristie, comme nous l'apprenons des saints Pères et du » concile de Trente.

» Les uns reçoivent seulement le sacrement. Ce sont les » pécheurs qui ont la hardiesse d'y participer avec une

» bouche et un cœur impurs, et dont l'Apôtre a dit qu'*ils* » *mangent et boivent indignement le corps et le sang du* » *Seigneur* (I ad Cor. XI, 29). C'est aussi à eux que s'ap- » pliquent ces paroles de saint Augustin : *Qui non manet* » *in Christo et in quo non manet Christus, procul dubio* » *non manducat spiritualiter ejus carnem, licet carna-* » *liter et visibiliter premat dentibus sacramenta corporis* » *et sanguinis* (In Joan. tract. 16, et contra Donat., lib. 5, » c. 8). Celui qui ne demeure pas en Jésus-Christ et en qui » Jésus-Christ ne demeure pas, très-certainement ne mange » point spirituellement sa chair, quoique extérieurement » et visiblement il presse sous ses dents le sacrement de » son corps et de son sang. — Tous ceux qui reçoivent les » sacrés mystères dans cette disposition, non-seulement » n'en retirent aucun fruit, mais même, selon l'Apôtre, *ils* » *boivent et mangent leur propre condamnation* (I ad » Cor. XI, 29).

» Il y en a d'autres qui ne participent à l'eucharistie » qu'en esprit : ce sont ceux qui, animés de cette foi véri- » table *qui opère la charité* (ad Gal. V, 6), se nourrissent » de ce pain céleste par des désirs et des vœux ardents. » Quoique ces personnes ne reçoivent certainement pas » tous les fruits de l'eucharistie, ils en reçoivent néanmoins » de très-considérables.

» Enfin, les autres participent à l'eucharistie *réellement* » et *spirituellement* tout à la fois, et ils en reçoivent tous » les fruits admirables : ce sont ceux qui, fidèles aux » avertissements de l'Apôtre, se sont éprouvés eux-mêmes » et se sont revêtus de la robe nuptiale, avant d'approcher » de la table sainte (*Catéchisme du concile de Trente*). »

VI. *De la communion sous l'une et l'autre espèce.* — L'Église a défendu la communion sous les deux espèces à tous les fidèles, excepté aux prêtres qui consacrent l'eucharistie dans le sacrifice de la messe; et personne ne la peut recevoir de cette manière *sans une permission expresse de l'Église.*

Quoique Notre-Seigneur Jésus-Christ ait institué ce sacrement, dans la dernière cène, sous la double espèce du pain et du vin, et qu'il l'ait donné aux Apôtres sous ces ces deux symboles, il ne s'ensuit pas néanmoins, dit le

saint concile de Trente, qu'on administrât ces saints mystères, sous les deux espèces, à tous les fidèles. En effet, le plus souvent, il ne fait *lui-même* mention que d'une seule espèce, quand il parle de ce sacrement. Si quelqu'un mange de CE PAIN, dit-il, il vivra éternellement : *Si quis manducaverit* EX HOC PANE, *vivet in æternum* (Joan. VI, 52). Le PAIN que je donnerai, dit-il encore, c'est ma chair pour la vie du monde : PANIS *quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* (Joan. VI, 53). Celui qui mange CE PAIN, dit enfin le Sauveur, vivra éternellement : *Qui manducat* HUNC PANEM, *vivet in æternum* (Joan. VI, 53). Saint Luc ne fait mention que de la fraction de l'espèce du pain dans les Actes où il parle de la vie des premiers fidèles. Ils persévéraient, dit-il, dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et de la prière : *Erant autem perseverantes in doctrina Apostolorum, et communicatione fractionis* PANIS, *et orationibus* (Act. II, 42). Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, où il parle de l'indigne communion, dit qu'il suffit d'avoir reçu le corps ou le sang du Seigneur, se servant de la disjonction *ou*, et non de la copulative *et* : *Itaque quicumque manducaverit panem hunc*, VEL *biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis* ET *sanguinis Domini* (I ad Cor. XI, 27).

Nous avons donc lieu de croire que, dès les premiers siècles de l'Église, on communiait quelquefois sous une seule espèce; mais une preuve certaine que l'Église n'a jamais cru que, pour satisfaire au précepte de la communion, il fallût nécessairement recevoir les deux espèces, c'est que, dès les premiers siècles, elle permettait la communion sous une seule espèce en plusieurs occasions. Quand on communiait les malades, on ne leur donnait l'eucharistie que sous l'espèce du pain, comme nous l'apprenons de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (Livre VI, ch. 36), et c'est ainsi qu'Honorat, évêque de Verceil, communia saint Ambroise dans sa maladie. Pendant la persécution, les fidèles emportaient l'eucharistie dans leurs maisons, sous l'espèce du pain seulement. Les solitaires l'emportaient de même dans leurs déserts, où, à défaut de prêtres, ils se communiaient eux-mêmes (Tertull., l. 2, *ad uxorem*, c. 5; saint

Cyprien, *de lapsis*). Ces faits, rapportés par les anciens Pères (S. Basile, *Epist.* 289 *ad Cæsariam*), font voir que l'Église n'a jamais regardé la communion sous les deux espèces *comme un précepte de Jésus-Christ*, même pour les prêtres qui disent la messe.

L'Église a eu beaucoup de raisons, et des raisons très-importantes, non-seulement pour approuver l'usage de ne communier que sous une seule espèce, mais encore pour en faire *une loi générale*.

D'abord, il était à craindre que le sang de Notre-Seigneur ne se répandît à terre, et il était très-difficile d'éviter cet accident, lorsqu'on avait à administrer ce sacrement à une grande multitude de peuple.

En second lieu, l'eucharistie devant toujours être prête pour les malades, il serait presque impossible qu'en conservant longtemps l'espèce du vin, elle ne vînt à s'aigrir.

Troisièmement, il est un grand nombre de personnes qui ne peuvent souffrir ni le goût ni l'odeur du vin. C'est donc avec raison et avec beaucoup de sagesse que l'Église a voulu que les fidèles communiassent seulement sous l'espèce du pain. Autrement il serait arrivé que ce que l'on donnait pour le salut de l'âme aurait été nuisible à la santé du corps.

Ajoutons encore que, dans plusieurs provinces, on trouve difficilement du vin, et qu'on ne peut s'en procurer qu'avec de grandes dépenses.

Enfin, ce qui a principalement porté l'Église à faire la défense dont nous parlons, c'est l'hérésie de ceux qui prétendaient que Jésus-Christ n'était pas tout entier *sous chaque espèce*, mais que l'espèce du pain contenait seulement son corps privé du sang, et l'espèce du vin, le sang séparé du corps. Afin que la vérité de la foi catholique fût manifestée plus sensiblement, l'Église a très-sagement ordonné la communion *sous une seule espèce*, qui est celle du pain.

VII. — *Des dispositions nécessaires pour communier dignement.*—1° Il faut discerner la table sacrée des tables profanes, et le pain céleste du pain ordinaire, en croyant

fermement que l'eucharistie renferme le vrai corps et le vrai sang du même Dieu que *les anges adorent* dans le ciel, qui *fait trembler* par ses ordres *les colonnes du ciel*, et dont *la gloire remplit le ciel et la terre*. C'est là *discerner*, comme le veut l'Apôtre, le corps du Seigneur : *Dijudicans corpus Domini* (I ad Cor. XI, 29). Mais on doit se contenter d'adorer la profondeur de ce mystère, sans chercher à le comprendre par de vaines recherches. 2° Il faut être en paix avec le prochain, l'aimer sincèrement et du fond du cœur. Si, étant sur le point de présenter votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère; après cela vous viendrez présenter votre offrande : *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te : relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum* (Matth. v, 23). 3° Nous devons examiner scrupuleusement notre conscience, de peur qu'elle ne soit souillée de quelque péché mortel dont il soit nécessaire de nous repentir et d'obtenir la rémission par la contrition et la confession. Le saint concile de Trente a décidé qu'*il n'est point permis à celui qui a sur la conscience un péché mortel de recevoir la sainte communion, quelque repentir qu'il en éprouve, avant de s'être purifié par la confession*, SI TOUTEFOIS IL A LA FACULTÉ DE LE CONFESSER (Sess. XIII, canon 11). 4° Il faut faire réflexion en nous-mêmes combien nous sommes indignes du bienfait divin que nous recevons dans l'eucharistie, et répéter, du fond du cœur, les admirables paroles du centurion de l'Évangile : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (Matth. VIII, 8). 5° Outre ces dispositions de l'âme, il y en a encore d'autres qui regardent le corps. Être à jeun depuis minuit, et, si l'on est marié, être dans la continence depuis quelques jours (*aliquos dies a concubitu abstineant*, dit le *Catéchisme du concile de Trente*); mais ce dernier point est trop délicat pour qu'il soit possible à un prédicateur d'en parler convenablement en public : ce soin regarde le confesseur qui agira, qui doit agir ici

avec toute la circonspection de la vraie et chaste théologie (1).

VIII. — *Communion indigne.* — 1° C'est le crime de Judas; 2° c'est un crime plus grand que celui des Juifs déicides; 3° c'est le plus horrible des sacrilèges.

Avant la communion, les dispositions de Judas sont l'ingratitude, la perfidie, la noirceur. *Tunc abiit unus de duodecim, qui dicebatur Judas Iscariotes, ad principes sacerdotum, et ait illis: Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam* (Matth. XXVI, 14-15)? Alors l'un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit: Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai.

Au moment de la communion, il est averti, il est signalé, il lui est dit comme autrefois à David: *Tu es ille vir*; mais rien n'arrête l'*audace* de ce misérable. *Unus ex vobis tradet me... ille est cui ego intinctum panem porrexero. Et cum intinxisset panem dedit Judæ Simonis Iscariotæ* (Joan. XIII, 21-26); un de vous me trahira: c'est celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

Après cette communion sacrilége, Judas est livré à Satan, la malédiction tombe sur lui, et c'est pour jamais. *Et post buccellam, introivit in eum Satanas* (Joan. XIII, 13); dès qu'il eut pris le morceau, Satan entra dans lui. *Et abiens laqueo se suspendit* (Matth. XXVII, 5); il sortit et alla se pendre. *Et suspensus crepuit medius* (Act. I, 18); et s'étant pendu, il creva par le milieu du ventre.

Or, le crime de Judas, c'est celui de l'indigne communiant.

Si les juifs eussent connu Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ils ne l'auraient jamais crucifié: *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I ad Cor. II, 8). Leur persécution ne s'adressait, suivant eux, qu'à un séducteur et à un ennemi de la loi mosaïque. Il est vrai qu'ils étaient inexcusables: les miracles et la doctrine de Jésus auraient dû leur dessiller les yeux. Mais un chrétien qui communie indignement, sait qu'il s'attaque à Dieu même et n'a point d'excuse. Les Juifs crucifièrent la chair mortelle du Christ; l'indigne communiant arrache le Sauveur du sein de sa gloire pour l'exposer à ses insultes. Les hourreaux Juifs étaient les exécuteurs des ordres de Dieu le Père; mais ici on déshonore Jésus dans le temps même que Dieu le glorifie. Le crime des Juifs profita au genre humain; mais à quoi sert la communion sacrilége? Sur le calvaire, toute la nature proclama la mort d'un Dieu; à la table sainte, le cœur du criminel veut donner la mort à Celui qu'il reçoit indignement et qu'il accable d'ignominie.

Le sacrilége est la profanation des choses saintes. Dieu frappa Balthazar au moment même où celui-ci profanait les vases saints dans une orgie; c'était un grand crime: mais est-il comparable à celui d'une communion sacrilége, d'une communion qui profane Jésus-Christ lui-même? N'est-ce pas le trahir comme Judas, lui cracher à la face comme les Juifs, le flageller comme Pilate, le tourner en dérision comme Hérode, et le blasphémer comme le mauvais larron? Oui, mais c'est plus encore: c'est, dit saint Ambroise, c'est livrer Jésus-Christ aux démons, *conculcandum tradit dæmonibus.* Il est impossible d'aller au-delà...

Autre division. — Châtiment de la communion sacrilége.

Ce châtiment est *intérieur* et *extérieur*.

Intérieur: *l'aveuglement, l'endurcissement, la condamnation.*

Extérieur: *fin misérable des sacrilèges.*

L'indigne communiant ne comprend plus rien aux choses de Dieu.

Pour lui la foi a éteint son flambeau, l'Évangile est une lettre morte; dans son endurcissement, il foule tout aux pieds: *Terra sæpe venientem super se bibens imbrem..... proferens spinas... reproba est* (ad Hebr. VI, 7-8); lorsqu'une terre est souvent abreuvée des eaux de la pluie

(1) On trouvera les principes de cette saine théologie dans l'*Homo apostolicus* de saint Lignori (*De Sacramento Eucharistiæ*, cap. 3, paragr. v, quæst. 2). Les confesseurs ne sauraient trop y recourir, notamment en cette circonstance.

qui y tombe... et qu'elle ne produit que des épines, elle est en aversion [*à son maître*].

Au moment où le sacrilége se commet, la sentence est immédiatement prononcée. Point de délai : *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (I ad Cor. XI, 29) ; quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.

Irritam quis faciens legem Moysi, sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur ; quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit (ad Hebr. X, 28)? Celui qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans miséricorde sur la déposition de deux ou de trois témoins. Combien donc croyez-vous que mérite de plus grands supplices celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, et qui aura tenu pour chose vile et profane le sang de l'Alliance?

Textes divers. — *Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem? At ille obmutuit. Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores* (Math. XXII, 12-13). Mon ami, comment êtes-vous entré ici n'ayant point de robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses officiers : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures.

Nonne ego vos duodecim elegi? et ex vobis unus diabolus est (Joan. VI. 71). Jésus leur répondit : Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze? et néanmoins un de vous autres est un démon.

Proh scelus! semel Judæi Christo manus intulerunt, isti quotidie corpus ejus lacessunt! O manus præscindendæ (Tertull., *lib. de Idol., c.* 7! O crime odieux! les Juifs n'ont qu'une fois porté la main sur le Christ ; mais ceux qui communient indignement, l'attaquent tous les jours!

Judas... non saturatur... quia indigne sitivit mysteria Christi (S. Jérôme, *in Luc.*). Judas n'a point été rassasié, parce qu'il a reçu indignement le sacrement du Seigneur.

« C'est le comble de la mauvaise foi et de l'hypocrisie, que de communier indignement (L'abbé Lacoste). »

IX. — *Communion pascale.* — « Le précepte de la communion pascale s'appuie sur la triple autorité de Jésus-Christ, de l'Église et de l'expérience. Jésus-Christ veut que nous accomplissions le devoir pascal ; l'Église l'ordonne, et l'expérience prouve que de la pratique ou de l'omission de ce devoir résulte bonheur ou malheur dans l'ordre individuel et dans l'ordre social.

« Dans quel but Jésus-Christ a-t-il créé la surprenante institution de l'eucharistie? dans quelles intentions a-t-il ordonné de la perpétuer jusqu'à la fin des temps? Certes, ce ne peut être que dans cette intention qu'il nous a clairement manifestée : que, comme les Apôtres ont reçu son corps et son sang, nous devons le recevoir de même. L'action du Christ, la veille de sa mort, ne peut être expliquée que dans ce sens. Elle n'est susceptible d'aucune autre interprétation ; et ceci est d'autant plus certain que le divin Maître, dans plus d'un endroit de l'Évangile, explique à cet égard clairement sa pensée : *Ma chair*, dit-il, *est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie en lui, et je le ressusciterai au dernier jour.* Ou ces paroles ne signifient rien (ce qui ne peut être supposé), ou elles signifient que l'Homme-Dieu veut devenir notre aliment, la nourriture de nos âmes, et que cet aliment, cette nourriture doit être pour ceux qui en font usage, une assurance ou un gage de la résurrection future. C'est le sens naturel, clair, précis, de ces paroles. Et ceci est tellement vrai que, comme s'il eût craint de ne pas être bien compris, il commença par dire : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* Et remarquez, mes frères, qu'ici Jésus-Christ ne fait pas, de la réception, de la manducation de son corps, une obligation qui n'aurait qu'une force de conseil, dont il serait loisible ou facultatif de s'abstenir. Non, cette obligation qu'il impose est tellement importante et sérieuse, qu'il lui donne la sanction la plus sévère : la peine de la damnation éternelle, la peine de la séparation totale, absolue d'avec Dieu, séparation qui, d'après l'enseigne-

» ment théologique, est le plus terrible des châtiments: *Si* » *vous ne mangez ma chair..., vous n'aurez pas la vie* » *éternelle.*

» Les premiers chrétiens, disons-le bien haut, n'avaient » pas besoin d'être commandés pour s'approcher de l'au- » guste eucharistie. Dans ces temps glorieux pour l'Église, » les communions ne se faisaient point par ordonnance. » Les fidèles menaient une vie si pure, si parfaite, que » rien ne les empêchait jamais de s'approcher de la table » sainte. Alors, il n'y avait pas besoin de préceptes for- » mels... Mais, hélas! avec les siècles, cette foi, cette fer- » veur, ce zèle allèrent s'affaiblissant par degré, et firent » insensiblement place à un état de tiédeur morale, de » langueur spirituelle qui mit l'Église dans la nécessité de » faire une loi de la sainte communion, de fixer les époques » où les chrétiens devraient, sous peine de transgression, » participer au pain de vie.

» Ce fut vers le XIIIe siècle que ce déplorable refroidisse- » ment obligea l'Église de faire à tous les chrétiens un pré- » cepte formel, une obligation stricte de s'approcher de la » sainte communion au moins une fois l'année. Réunis » dans le quatrième concile de Latran, tous les premiers » pasteurs ont déclaré solennellement, dans un célèbre ca- » non, que tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, par- » venus à l'âge de discrétion, doivent recevoir avec res- » pect, au moins dans la quinzaine de Pâques, le sacrement » de l'eucharistie: *Omnis utriusque sexus fidelis... suscí-* » *piens reverenter, ad minus in Pascha eucharistæ sa-* » *cramentum;* décret qui a été traduit par cette formule » que nous répétons depuis l'enfance ;

» Ton créateur tu recevras
» Au moins à Pâque humblement. »

» Pour confirmer de plus en plus l'obligation de la com- » munion pascale, trois siècles après le concile de Latran, » celui de Trente renouvelle le même précepte contre les » novateurs du XVIe siècle... *Si quelqu'un*, dit-il, *ose nier* » *que les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, arrivés à*

» *l'âge de discrétion, soient tenus de communier chaque* » *année, au moins dans le temps de Pâques, selon le pré-* » *cepte de la sainte Église, qu'il soit anathème!*

» J'en appelle à vous-mêmes, chrétiens indociles, qui » avez cessé de venir prendre place au festin de l'agneau. » Il fut un temps où, avec une âme pure et candide, avec » un cœur tranquille et calme, vous vous approchiez avec » délices de la table sainte. Aux jours de votre première » adolescence, quand les passions encore silencieuses n'a- » vaient point troublé votre imagination, vous attendiez » avec une pieuse impatience l'heureux moment où, dans » une communion pascale, vous iriez vous unir intime- » ment avec Dieu. La loi de l'Église qui oblige tous les » chrétiens, n'avait ici rien de pénible pour vous ; au con- » traire, vous la considériez comme une douce obligation, » et c'est avec un saint empressement que vous l'accom- » plissiez. Hé bien, je vous le demande : étiez-vous moins » heureux alors que vous ne l'êtes aujourd'hui?... Vous » ne vous approchez plus du divin banquet, et voilà que » vous éprouvez un vide pénible, un malaise indéfinis- » sable ; et quand vous comparez votre état antérieur, » état de quiétude et de santé morale, à votre situation » actuelle, situation anormale et maladive, vous vous » avouez à vous-mêmes, comme malgré vous que vous » étiez alors plus heureux qu'aujourd'hui, et vous dites : » *Beaux jours de candeur et d'innocence, vous avez fait* » *place à des jours qui ne laissent dans mon cœur que* » *l'ennui, le dégoût et l'amertume!*

» Jetez les yeux sur tous les âges et sur toutes les con- » ditions de la vie : pères et mères, époux et épouses, » maîtres et ouvriers. Demandez compte des vices, des dé- » sordres que vous avez trop souvent lieu de remarquer » dans les différentes classes de la société ; cherchez à en » découvrir, sinon le principe ou la cause, du moins le » commencement, et vous observerez qu'en général l'é- » poque où les pères et mères ont donné le scandale à leur » famille ; où les époux ont vécu dans le trouble, la mésin- » telligence ou l'infidélité ; où les maîtres et les ouvriers » ont eu des torts réciproques ; où tous enfin ont donné » dans le libertinage et dans certains désordres, coïncide

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» parfaitement avec une résolution fatalement prise de ne
» plus communier.

» Ce n'est pas tout. L'ordre social lui-même trouve dans
» le précepte de la communion pascale une garantie de
» stabilité. Mettez tous les hommes en état de s'approcher
» dignement de la sainte communion, et vous verrez si la
» société est toujours sur un volcan comme elle est aujour-
» d'hui. Verriez-vous cet esprit d'insubordination univer-
» selle et de révolte permanente contre la paix publique,
» les institutions et les lois, si tous les hommes s'empres-
» saient d'aller puiser, à la source eucharistique, cette
» douceur et cette mansuétude évangélique qui est le
» caractère distinctif et spécial du vrai chrétien? Non; cha-
» cun serait content de son sort (*ou du moins s'y résigne-
» rait chrétiennement*). Ce ne seraient plus l'orgueil et
» l'égoïsme qui domineraient dans les âmes: l'humilité,
» l'abnégation et le dévouement seraient le mobile de
» toutes les actions. Et, sous l'empire de ces sublimes
» vertus, la société coulerait encore des siècles d'or. Et,
» au lieu de ces commotions terribles qui ébranlent
» l'édifice social jusque dans ses fondements, au lieu de
» ces catastrophes qui font périodiquement verser aux
» peuples des torrents de larmes et de sang, on verrait
» l'ordre, la paix et l'harmonie, sous les auspices de la
» religion et de la foi, exercer partout leur bénigne
» influence... (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes). »

X. — *Dispositions à la communion pascale.* — On peut en compter trois: 1° le désir du cœur; 2° la pureté de la conscience; 3° la reconnaissance.

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum (Luc. XXII, 15). J'ai souhaité avec ardeur de manger cette Pâque avec vous.

Répondons à Jésus avec le psalmiste: *Desiderat anima mea ad te Deus* (Ps. XLI, 2). Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu!

« Rappelez-vous, dit à ce sujet saint Jean-Chrysostome,
» ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi à l'égard des
» pains de proposition; les seuls prêtres pouvaient en
» manger, encore ne le pouvaient-ils qu'autant qu'ils n'a-
» vaient contracté aucune souillure. Lorsque Abimélech,
» suivant l'esprit de la loi, les distribua à David et à ceux
» de sa suite, il s'informa auparavant, avec grand soin, s'ils
» étaient purs. S'il fallait s'être abstenu de toute action
» impure pour manger de ces pains, si les prêtres obser-
» vaient cette ordonnance de la loi à la rigueur, quelle
» doit être l'abstinence de ceux qui veulent participer à la
» table sainte de la nouvelle alliance? le sacrifice qui s'offre
» à l'autel, ajoute ce saint docteur, est un sacrifice auquel
» les anges n'assistent qu'en tremblant; vous n'y assistez
» pas seulement, mais vous y participez, vous recevez
» dans vos entrailles la victime qui y est immolée; oseriez-
» vous la recevoir dans des mains souillées de crimes et
» sur des lèvres salies de paroles trop libres: *Quomodo
» Christi assistes tribunali, scelestis manibus et labiis
» ipsum corpus impetens* (Chaire catholique)? »

» Voici, vous dit la foi au moment où se présente la
» sainte hostie, voici votre roi; il vient à vous, non dans l'ap-
» pareil de sa gloire, elle vous éblouirait; non avec le bruit
» des tonnerres, il vous intimiderait; non sur son tribunal
» pour vous juger, la crainte vous en éloignerait: mais il
» vient à vous avec une simplicité qui rassure, avec une
» humilité qui étonne, sous des apparences qui invitent les
» plus timides. Il vient non-seulement à vous, mais pour
» nous; il vient vous guérir de vos infirmités spirituelles
» et pour vous enrichir de tous les dons de sa grâce. Soyez
» béni, devez-vous vous écrier en ce moment si précieux,
» soyez béni, vous qui venez au nom du Seigneur! Je célé-
» brerai votre gloire, ô Dieu qui êtes mon roi (*Idem*)... »

XI. — *Première communion.*

1° Exhortation *avant* la première communion.

Omnia parata sunt, venite (Matth. XXII, 4). Tout est prêt, venez.

Chers enfants, si vous avez ardemment désiré ce grand jour, cet inexprimable bonheur, votre Dieu l'a désiré avec plus d'ardeur encore. *Sinite parvulos venire ad me*, semble-t-il dire aujourd'hui; laissez venir à moi ces petits enfants, ne les retenez plus, laissez-moi les couvrir de mes plus tendres baisers, mettre mon cœur dans leur cœur, mon âme dans leur âme, m'unir en un mot entièrement à eux. C'est vers eux que reposent mes plus douces espérances.

Ah! je ne veux point vous retenir plus longtemps, chers enfants. *Omnia parata sunt, venite.* Les dons mystérieux sont déjà sur l'autel, les saints anges se tiennent à vos côtés pour vous conduire à la table sacrée, tous les bienheureux vous contemplent, et nous tous qui sommes ici présents, nous envions votre bonheur!

Comprenez bien la grandeur de l'action que vous allez faire. Comprenez bien la bonté de Dieu. S'il vous demandait, comme autrefois à saint Pierre : *M'aimez-vous?* est-ce de tout votre cœur? est-ce de toute votre âme? est-ce de toutes vos forces? Répondez sincèrement comme cet apôtre : *Seigneur, vous savez que je vous aime.*

Mais, chers enfants, quels que soient vos désirs, il vous reste à remplir, avant de vous asseoir pour la première fois à la table sainte, des devoirs fort importants. Vous avez péché publiquement : il faut que vous demandiez à Dieu publiquement pardon de vos fautes; vous avez offensé publiquement vos parents, les représentants de Dieu : il faut aussi que vous leur en demandiez publiquement pardon.

Pater, peccavi in cœlum et coram te. Père, j'ai péché contre le ciel et en votre présence.

Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt. Père, pardonnez-leur, car (*à cause de leur jeune âge*) ils ne savent (*guère*) ce qu'ils ont fait.

Parents, pardonnez à vos enfants, donnez-leur votre bénédiction, oubliez le passé, pensez au présent, espérez dans l'avenir : Dieu leur tend les bras; pressez-les sur votre cœur (*Un contemporain*).

2° Exhortation *après* la première communion.

Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus (ad Gal. II, 20). Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Telles sont les paroles, chers enfants, que vous pouvez prononcer maintenant avec moi. N'oubliez jamais cet heureux jour, cette grâce signalée de Dieu, cette première communion dont l'influence s'étendra sur toute votre carrière. Soutenez donc toujours l'honneur de votre union intime avec Dieu par une vie sainte et pure; gardez avec soin le trésor de la plénitude de la grâce : vous le portez dans des vases bien fragiles, et, pour ne pas le perdre, il

faut compter uniquement sur Dieu et vous défier constamment de vous-mêmes, du monde qui nous entoure, du démon qui nous recherche comme une proie, et des mauvais exemples qui rendent notre faiblesse plus faible encore.

Formez, dès aujourd'hui, le ferme propos d'être toujours à Dieu, de le servir fidèlement, et de lui rendre amour pour amour jusqu'à la mort.

Divin Jésus, et vous, Marie, vierge immaculée et la meilleure des mères, protégez ces enfants qui sont à vous..... — (*Auteur anonyme*)!

Nota. — La collection de l'*Apôtre des chaumières* contient deux volumes, intitulés : *Première Communion et Semaine du grand jour.*

Le premier volume renferme, entre autres choses, plusieurs instructions sur l'importance de la première communion, sur les suites de la première communion des enfants pour leurs parents, sur les devoirs des pères et des mères de famille à l'égard de leurs enfants qui se disposent à la première communion (respect et confiance envers les ministres de Dieu à qui ils les confient, propres leçons, surveillance et correction, bon exemple, prière, etc., etc.), et une foule d'allocutions pour le jour même de ce grand événement de la vie chrétienne. Le second volume est consacré tout entier à une retraite de huit jours ouverte aux enfants qui doivent s'approcher pour la première fois de la table sainte. L'auteur y ajoute tout ce qui peut guider la parole d'un pasteur dans les cérémonies du *grand jour* et du *lendemain du grand jour*.

XII. — *Deuxième communion des enfants.*

On peut prendre pour texte ces belles paroles que Jésus adressa à ses disciples, quelques instants après leur avoir donné son corps et son sang : *Filioli, manete in dilectione mea* (Joan. XV, 9); mes petits enfants, demeurez dans mon amour.

Motifs de persévérance; moyens de persévérance. 1° Il faut persévérer sous peine de se rendre coupable de la plus noire des ingratitudes; mais comme la persévérance est en même temps un don de Dieu et un acte de la volonté humaine, il faut : 2° demander cette grâce à Dieu tous les jours, et fortifier la résolution qu'on a prise en fuyant les

CAPILLA ALFONSINA
U. A. N. L.

ennemis du salut, en veillant sans cesse sur soi-même, en priant constamment, et en fréquentant avec assiduité les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

COMMUNION DES SAINTS.

I. — « Par le baptême, nous sommes devenus enfants de » Dieu, enfants de l'Église, frères de Jésus-Christ et cohéritiers de sa gloire; nous ne formons qu'une seule et » même famille qui a Dieu pour père et l'Église pour mère. » Or, les enfants de la même famille n'habitent pas toujours sous le même toit; souvent il arrive que de graves » raisons les séparent et les dispersent. Ainsi, parmi les » enfants de la grande famille catholique, il en est qui habitent le ciel, d'autres le purgatoire, les autres enfin couvrent la surface de la terre. De là, trois parties dans » l'Église : l'Église Triomphante, ce sont les saints qui » triomphent et règnent avec Dieu dans le ciel; l'Église Souffrante, ce sont nos frères qui achèvent d'expier leurs » fautes dans le purgatoire; l'Église Militante, c'est nous-» même qui militons, qui combattons sans cesse contre les » ennemis de notre salut.

» Cependant, il est un lien commun qui, de ces trois » parties séparées l'une de l'autre, ne fait qu'une seule et » même Église : ce lien, c'est la charité. La charité! c'est » une puissance immense qui franchit les mers, traverse les » airs, et pénètre jusqu'au plus profond des abîmes, pour » porter secours partout où besoin il y a. Or, dans une famille bien réglée, tous les membres travaillent pour le » profit de la famille entière : le père, la mère, le fils, la » fille confient au trésor commun le fruit de leur labeur, » le travail de leur journée. S'il est un membre qui souffre, » c'est celui-là qui, le premier, prélève sa part. Ainsi en » est-il de la grande famille catholique : nous travaillons » les uns pour les autres, et toujours pour le bonheur commun de tous les membres. Nous prions les saints, les » saints prient pour nous, et, les saints et nous, nous prions » pour les membres souffrants de la catholicité. Ces prières » sont communes : elles forment un trésor de biens spirituels, qui est commun; quiconque a besoin, peut puiser » dans ce trésor que nous appelons la Communion des » Saints (*L'Apôtre des chaumières*, Symbole). »

II. — *Credo... sanctorum communionem* (Symbole des Apôtres, 10e article). Je crois à la communion des saints.

Filii sanctorum sumus (Tob. VIII, 5). Nous sommes les enfants des saints.

Illic frequens nos et copiosa turba desiderat... jam de sua immortalitate secura, et adhuc de nostra salute sollicita (saint Cyprien, *de Mortal.*). Dans le ciel, où ils sont assurés de leur immortalité, les innombrables saints nous désirent et sont pleins de sollicitude pour notre salut.

Unum corpus multi sumus (I ad Cor. X, 17). Nous ne formons tous qu'un seul et même corps.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare (II Machab. XII, 46). C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts.

Orate pro invicem, ut salvemini (Jacob. V, 16). Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés.

Sicut membrum particeps esse dicimus totius corporis, sic conjunctum omnibus timentibus Deum (saint Ambroise, *in Ps.* CXVIII, *serm.* 8, ℣. 69). Comme un membre participe à tous les biens du corps, ainsi celui qui est uni avec ceux qui craignent Dieu.

« Pour nous faire comprendre l'entière communication » des biens dans l'Église, l'Écriture sainte se sert souvent » d'une comparaison très-juste qu'elle prend dans les membres du corps humain. Il y en a plusieurs, et néanmoins » ils ne font qu'un seul corps, remplissant chacun, non la » même fonction, mais la fonction particulière qui leur est » propre... Cependant ils sont si étroitement unis et si parfaitement associés que, dès qu'un membre vient à éprouver quelque sensation de douleur ou de plaisir, aussitôt » tous les autres ressentent les effets de cette douleur ou » de ce plaisir, à cause du rapport et de la sympathie que » la nature a établis entre eux (*Catéchisme du Concile de » Trente.*) »

COMPAGNIES (BONNES OU MAUVAISES).

I. — Il y en a de bonnes; elles sont rares. Il y en a de mauvaises, malheureusement trop communes.

II. — Trois choses nous engagent ordinairement dans la compagnie des méchants, et ces trois choses nous imposent aussi trois sortes d'obligations. La première est notre propre inclination qui nous porte souvent à les fréquenter, et il y a, pour cela même, une obligation indispensable de les fuir, et de s'en retirer au plus vite quand on s'y est engagé sans les connaître. La seconde est la nécessité qui, par suite de notre état, de notre condition ou de notre naissance, nous force, malgré nous, à fréquenter les méchants; mais alors il faut être constamment sur ses gardes, et se confirmer de plus en plus dans l'aversion contre le vice par la vue des maux dans lesquels il jette les hommes et par le sentiment désagréable qu'il nous cause. La troisième, enfin, est la charité qui nous pousse quelquefois à rechercher les mauvaises compagnies, afin de convertir les pécheurs par nos exemples et nos paroles.

Quant à la compagnie des personnes vertueuses, on peut examiner : 1° l'utilité qu'on en retire pour devenir homme de bien; 2° la douceur et le plaisir qu'on y trouve, puisque l'on est en rapport avec des cœurs qui méritent confiance, et qui sont remplis de zèle et de charité; 3° la gloire qui nous revient de ne fréquenter que des gens d'honneur.

Il faut fuir et éviter les mauvaises compagnies : 1° parce qu'on s'y pervertit, quand on est innocent, 2° parce qu'on s'y confirme dans le désordre, quand on est vicieux; 3° parce qu'on aura le même sort que les méchants avec lesquels on est lié.

Voyez *Amitié*.

III. — *Recedite a tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad eos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum* (Num. xvi, 26). Retirez-vous de l'habitation des impies et ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés.

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit (Ps. I, 1)! Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller à suivre le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de pestilence!

Discedite a me omnes, qui operamini iniquitatem (Ps. VI, 9). Éloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum (Ps. CXXXII, 1)! Ah! que c'est chose bonne et agréable d'être ensemble comme des frères!

Quæ participatio justitiæ cum iniquitate, aut quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial (II ad Cor. VI, 14 — 15)? Quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? quel commerce entre la lumière et les ténèbres? quel accord entre Jésus-Christ et Bélial?

Denuntiamus vobis, fratres, in nomine Domini Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre deambulante inordinate (ad Thessal. III, 6). Nous vous ordonnons, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer de tous ceux d'entre vos frères qui se conduisent d'une manière déréglée.

Fuge personas in quibus potest malæ conversationis esse suspicio (saint Jérôme, *Epist. ad Geruntiam*). Fuyez les personnes dont on a sujet de soupçonner que la conversation est pernicieuse.

Bonus sic malo connectitur, ut aut pares reddantur, aut cito ab invicem separentur; amicitiæ enim pares aut quærunt, aut faciunt (S. Jean Chrysostome, *super Matth.*). C'est le sort d'une liaison entre un homme de bien et un homme de mauvaises mœurs, qu'il faut, de deux choses l'une, ou qu'ils deviennent semblables ou qu'ils se séparent, parce que l'amitié cherche les cœurs qui se ressemblent ou les rend semblables.

Melius est habere malorum odium quam consortium. Sicut bona multa habet communis vita sanctorum, sic plurima mala affert societas malorum (S. Isidore, lib. 2, *Colloq.*). Il vaut mieux être dans la haine des méchants que dans leur compagnie : car, de même c'est un grand

bien de vivre avec les saints, de même c'est une source de beaucoup de maux d'être en société avec les méchants.

« Le monde que le fils de Dieu a maudit et réprouvé, où » se trouve-t-il ? sinon dans ces compagnies et ces assem- » blées où le méchant devient pire, et où le juste est tenté » de se corrompre ; dans ces fréquentations où triomphent » le luxe et la mollesse ; où, sous un extérieur honnête, se » disent des mots équivoques et à double sens ; où toute » l'occupation n'est que de plaire et de se faire remarquer ; » où la réputation la mieux établie n'est pas sans flétris- » sure, ni l'innocence la plus pure sans tentation. Voilà les » compagnies qu'un chrétien doit fuir, s'il veut éviter les » malédictions du Fils de Dieu. Vouloir faire marcher de » front la pratique du christianisme, ou, ce qui est plus » difficile encore, celle de la vraie dévotion, avec la fré- » quentation de ces compagnies et les personnes qui en » sont l'âme, c'est tenter l'impossible : il faudrait, pour » cela, créer de nouvelles maximes morales et un nouvel » évangile (*Un auteur moderne*). »

COMPASSION (FÊTE) DE LA SAINTE VIERGE.

I. — Cette fête fut instituée par un concile provincial tenu à Cologne, en 1413 ou 1423, sous le nom de *Commémoration des douleurs de la bienheureuse Marie*, pour réprimer l'audace des Hussites, qui avaient porté des mains sacriléges sur les visages de Jésus crucifié et de sa sainte Mère. On y statue que *la Fête des douleurs de Marie* sera célébrée le vendredi qui suit le dimanche de *Jubilate*, à moins que ce jour ne soit empêché par quelque autre solennité. Dans le diocèse de Paris et dans beaucoup d'autres, elle porte le nom de *Compassion* ; à Rome, elle est connue sous le nom de *Fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse vierge Marie*. « Quelle peut être l'origine de ce dernier ti- » tre ? se demande l'abbé Pascal dans son ouvrage : *Ori- » gines et Raison de la Liturgie catholique*. Pourquoi les » peintres, pour figurer les angoisses de Marie, la repré- » sentent-ils transpercée de sept glaives ? Saxius, cité par » Benoît XIV, en trouve la raison dans les sept fondateurs » de l'Ordre des Servites ou serviteurs de la Vierge, qui,

» méditant sur les douleurs de leur auguste Patronne, en » découvrirent sept dont quelques-unes se trouvent dans » l'Évangile, et les autres sont fondées sur des raisons, si- » non positives, du moins vraisemblables. L'histoire des » Ordres religieux nous apprend, en effet, qu'en l'année » 1232, sept marchands de Florence, dont le principal était » Bon-Fils de Monaldis, se retirèrent au mont Sénère, près » de la même ville, pour y jeter les bases de cet Ordre qui » reconnaît pour fondateur saint Philippe Beniti ou Be- » nizi. Ce fut le pape Grégoire X qui en confirma l'éta- » blissement. Saint Philippe prêcha avec un grand succès » à Avignon, à Toulouse et enfin à Paris. Ce serait donc » cette édifiante association, en l'honneur de la sainte » Vierge, qui aurait fait imposer, par l'Église romaine, à la » fête de la Compassion, le titre des *Sept-Douleurs*. »

II. — Un prédicateur peut prouver, avec saint Alphonse de Liguori, que Marie fut la reine des martyrs, parce que son martyre fut *plus long* et *plus douloureux* que celui de tous les autres saints.

1° Son martyre fut plus long. De même que la passion de Jésus commença dès sa naissance, de même Marie souffrit toute sa vie. Ce nom de la divine Vierge signifie *mer amère*. Son existence fut toujours remplie d'amertume, par la pensée de la Passion du Rédempteur, qui ne cessa d'être présente à son esprit. Sa douleur s'accrut sans mesure, quand elle devint mère du Sauveur Jésus. Lorsqu'elle nourrissait son enfant et le pressait dans ses bras, elle voyait l'horrible mort qui devait le frapper pour le salut du monde. Le temps qui, d'ordinaire, adoucit le chagrin des affligés, ne fit qu'augmenter ses angoisses, car à mesure que Jésus croissait en âge, Marie sentait la pointe du glaive dont Siméon avait menacé son cœur de mère.

2° Son martyre fut plus douloureux. Qui pourrait en apprécier la grandeur ? Jérémie ne sait à qui comparer cette Mère de douleur, lorsqu'il considère le tourment qu'elle éprouve de la mort de son Fils. *Cui comparabo te? vel cui assimilabo te, Filia Jerusalem? Magna est enim velut mare contritio tua* (Thren II, 13). Saint Bonaventure n'hésite pas de dire que les plaies répandues sur tout le corps de Jésus, furent toutes réunies dans le seul cœur de Marie :

Singula vulnera per ejus corpus dispersa, in uno corde sunt unita (De Planctu Virg.). Les martyrs souffraient dans les tourments que les tyrans leur infligeaient, mais leur amour pour Jésus leur rendait ces douleurs douces et aimables; or, Marie trouvait-elle aussi de la consolation dans son amour pour son Fils et dans la vue de ses souffrances? non, car ce même Fils, accablé de tortures, était précisément le sujet de sa douleur, et son amour pour lui était son unique et impitoyable bourreau. Tout le martyre de Marie consistait à voir son Fils innocent et bien-aimé souffrir si cruellement. Aussi, plus elle l'aimait, plus sa douleur était profonde et moins elle comportait de soulagement!

III. — *Circumdederunt me dolores mortis* (Ps. CXIV, 3). Les douleurs de la mort m'ont environnée.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (Thren. I, 12)! O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!

Et dixit (Simeon) *ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël... et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. II, 34 — 35). Et Siméon dit à Marie sa mère : Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël..... et votre âme sera percée par une épée.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus (Joan. XIX, 25). La mère de Jésus se tenait près de la croix.

Si l'on perce d'épines la tête adorable de Jésus, Marie est déchirée de toutes leurs pointes; si l'on présente au Sauveur du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume; si l'on étend son divin corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela? sinon son amour. Et ne peut-elle pas dire, dans son triste état, en un autre sens que saint Augustin : *Pondus meum, amor meus* (Confess. lib. XIII, cap. 9).

CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE.

I. — Il ne s'agit plus de savoir *s'il est vrai* que la vierge Marie, sainte par excellence, n'a point été enveloppée dans

la sentence de mort spirituelle portée contre les enfants d'Adam. Il ne s'agit plus d'examiner *s'il est incontestable* que cette Esther de la nouvelle loi a trouvé la paix, là où nous trouvons l'anathème. Après avoir interrogé l'Écriture sainte et la tradition, après avoir mûrement pesé les témoignages et les vœux de toutes les églises du monde catholique, le successeur de S. Pierre, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, assisté de l'Esprit-Saint qui, par lui, gouverne l'Église, a solennellement déclaré, comme DOGME DE FOI, que *Marie, dès le premier instant de sa conception, par une grâce spéciale de Dieu, et en considération des mérites de Jésus-Christ, a été préservée de toute tache du péché originel.*

Roma locuta est, causa finita est (S. Augustin). Rome a parlé, la cause est jugée.

Pourquoi l'Église a-t-elle attendu jusqu'à nos jours pour mettre la vérité de l'immaculée conception de Marie au nombre de ses dogmes? — La réponse est bien simple. Il y a, parmi les articles de foi, des vérités *premières* qui contiennent plusieurs autres vérités *secondaires*, comme la semence contient le germe d'une plante qui se développe *selon le temps et les circonstances*. Or, c'est à l'Église, éclairée par l'éternelle et infaillible sagesse, qu'il appartient de juger quand il est opportun de prendre cette plante, d'en faire un arbre, pour le placer dans le sanctuaire de ses dogmes. Ce moment, elle a trouvé qu'il était venu par rapport au dogme de l'immaculée conception, et elle l'a défini, comme elle a défini *la divine maternité* de Marie au Concile d'Éphèse, et *sa perpétuelle virginité* au IVe siècle.

En agissant ainsi, l'Église s'est proposé : 1° l'accroissement de la gloire de la Vierge-mère; *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes;* 2° l'utilité particulière des fidèles qui, croyant à ce dogme si consolant, offriront à leur Reine l'hommage de leur esprit aussi bien que celui de leur cœur.

Trois devoirs découlent, pour nous, de ce dogme : 1° de le croire; 2° de le confesser; 3° de nous en réjouir du fond du cœur.

II. — La dévotion au dogme de l'immaculée conception

est l'une des *plus appropriées* et des *plus nécessaires* aux besoins de notre époque.

Autre division. — Marie, créée dans l'état de grâce et conçue sans péché; Marie, confirmée dans la grâce et préservée de tout péché (*L'Apôtre des chaumières*, Fêtes, tome I).

Troisième division. — Doctrine de l'Église sur le péché originel dont Marie a été préservée; bienfait du baptême qui nous en a délivrés (*Ibid.*, *ibid.*). — Voyez *Baptême*.

Quatrième division. — Rapports de Marie avec Dieu et l'humanité, dans le dessein de la Rédemption. *Première partie :* Marie est la fille bien-aimée du Père, la mère du Fils de Dieu et l'épouse du Saint-Esprit. En formant une créature pour de si grandes choses, Dieu le Père ne pouvait rien laisser à désirer, en fait de perfection et de pureté, à sa fille adoptive : *Superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi;* et l'on voudrait que, dans ce cœur où devaient se célébrer les noces ineffables de l'Esprit-Saint, le démon eût prévalu d'abord! « Jean-Baptiste et Jérémie, dit Bossuet, » ont été sanctifiés dans le sein maternel : l'un, parce qu'il » devait être le prophète, et l'autre, le précurseur du Fils » de Dieu; n'accorderez-vous rien de plus à Marie, qui » devait être sa mère? » Nous pouvons dire que le Fils de Dieu devait réclamer ce privilége, 1° au nom de l'honneur qu'il doit à sa Mère, 2° au nom du respect qu'il se doit à lui-même, 3° au nom de sa propre dignité. *Deuxième partie :* Dans l'humanité rachetée, Marie est la nouvelle Ève, victorieuse du démon; *Per Evam interitus, per Mariam salus* (S. Augustin, *de Symb.*). C'est elle, en effet, qui a brisé la tête du serpent, *Ipsa conteret caput tuum.* Marie est la coopératrice immédiate du Sauveur; tous les Pères l'ont aussi proclamé, tous ont nommé Marie *peccatorum scala, parentum reparatrix, hominum vivificatrix, ratio spei nostræ, janua cœli.* C'est Marie qui a fourni, de sa chair et de son sang, la victime de notre salut, et l'on voudrait que ce sang adorable qui a lavé tous les péchés du monde, eût été flétri, à son origine, dans le cœur même de la mère du Fils de Dieu! Marie est la mère glorieuse de l'Église et de tous les fidèles : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* « Ce solide fondement étant posé, dit Mgr Dupanloup, il » ne pouvait convenir à la sagesse de Dieu, à sa gloire, à

» l'harmonie de la plus grande de ses œuvres, que la mère » de son Église et de ses enfants, commençât par le péché » le cours glorieux de ses destinées..... »

III. — *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et inter semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum* (Gen. III, 15). Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; elle te brisera la tête.

Opus grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo (I. Paralip. XXIX, 1). L'entreprise est grande, puisque ce n'est point pour un homme, mais pour un Dieu, qu'une demeure est préparée.

Elegi et sanctificavi locum istum (II Paralip. VII, 16). J'ai choisi ce lieu, et je l'ai sanctifié.

Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari (Judith. XIII, 20). Le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée.

Non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus, lex constituta est (Esth. XV, 13). Vous ne mourrez point, car cette loi n'a point été faite pour vous, mais pour tous les autres.

Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es (Job. XIV, 4)? Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur? N'est-ce pas vous seul (*ô mon Dieu*) qui le pouvez?

Quæretur peccatum illius et non invenietur (Ps. IX, 36, ou X selon les Hébreux, 15). On cherchera son péché, et on ne le trouvera point.

Non gaudebit inimicus meus super me (Ps. LX, 12). Mon ennemi ne se réjouira point à mon sujet.

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus (Ps XLV, 5). Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle.

Gloriosa dicta sunt de te, Civitas Dei (Ps. LXXXVI, 3). On dit de vous des choses glorieuses, ô Cité de Dieu!

Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio (Prov. VIII, 22). Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose dès le principe.

Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret, necdum erant abyssi et ego jam concepta eram (Prov. VIII, 23-24). J'ai été établie dès l'éternité, et dès le

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

commencement avant que la terre fût faite. Les abîmes n'existaient pas encore, et déjà j'étais conçue.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias (Cant. II, 2). Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te (Cant. IV, 7). Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a point de souillure en vous.

Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea (Cant. V, 2). Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, vous qui êtes mon *épouse* immaculée!

Ipse creavit illam in Spiritu Sancto (Eccli. I. 9). C'est lui (le Très-Haut) qui l'a créée dans l'Esprit-Saint.

Gloria hominis ex honore patris sui, et dedecus filii, pater sine honore (Eccli. III, 13). Le fils tire sa gloire de l'honneur de son père, et un père sans honneur est le déshonneur du fils.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes (Luc. I, 48). Et, à cause de cela, toutes les générations me proclameront heureuse.

Quia fecit mihi magna qui potens est (Luc. I, 49). Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est tout-puissant.

Quis ex vobis arguet me de peccato (Joan. VIII, 46)? Qui d'entre vous pourra me convaincre d'aucun péché?

Troisième siècle.

Nec serpentis venenosi afflatibus infecta est (Origène, *homil.* 6 *in Luc.*). Elle n'a point été souillée par le souffle impur du serpent.

Quatrième siècle.

Virgo per gratiam ab omni integra labe peccati (S. Ambroise, *in Ps.* 118). La Vierge a été exempte, par la grâce, de toute tache du péché.

Sine macula et sine peccato (S. Amphiloque, *Orat. in B. V. M.*). Marie a été *sans tache et sans péché*.

Non dubium est de matre Domini, quum talis debuerit esse, quæ non possit argui de peccato (S. Jérôme, *Epist. ad Eustoch.*). Au sujet de la mère du Seigneur, il n'y a pas de doute : elle a dû être telle, qu'on ne pût la convaincre de péché.

Cinquième siècle.

Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini nullam prorsus, cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem (S. Augustin, *Lib. de natura et gratia*, c. 36). A cause de l'honneur qui est dû à Jésus-Christ, je ne veux point qu'il soit question de Marie, quand on parle du péché.

Sixième siècle.

Idoneum plane Maria Christi tabernaculum, non pro habitu corporis, sed pro gratia originali (S. Maxime de Turin, *homil.* 6). Marie fut, pour le Christ, un tabernacle tout à fait convenable, non à cause de la disposition de son corps, mais à cause de la grâce originelle [*qu'elle avait reçue*].

Septième siècle.

Constat Mariam ab originali peccato fuisse immunem (S. Ildephonse, *de B. V.*). Il est constant que Marie a été exempte du péché originel.

Onzième siècle.

Caro Virginis ex Adam sumpta maculas Adam non admisit (S. Pierre Damien, *Orat.* 2 *in Nativ. B. M. V.*). Bien que la chair virginale de Marie eût été prise de celle d'Adam, elle n'en reçut pas cependant les souillures.

Omnes mortui sunt in peccatis, sive originalibus, sive voluntate additis, nemine prorsus excepto, dempta Matre Dei (S. Anselme, *in cap.* 12 *Epist.* 2 *ad Cor*). Tous sont morts sous l'empire du péché, soit originel, soit actuel; tous, sans aucune exception, si ce n'est la Mère de Dieu.

Treizième siècle.

Domina nostra fuit plena gratia in sua sanctificatione, gratia scilicet præservativa contra fœditatem originalis culpæ (S. Bonaventure, *Serm.* 2 *in B. M. V.*). Notre Reine

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
CAPILLA ALFONSINA

fut pleine de grâce dans sa sanctification, et cette grâce la préserva de l'infection de la faute originelle.

Seizième siècle.

Declarat ipsa sancta synodus, non esse suæ intentionis, comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei genitricem (Concile de Trente, *Sess.* 5, *canon* 5). Le saint concile déclare que, dans ce décret où il s'agit du péché originel, son intention n'est point d'y comprendre la bienheureuse et immaculée Marie, mère de Dieu.

IV. — « Notre siècle, et c'est ce qui fait sa gloire, et c'est » peut-être ce qui le sauvera, notre siècle se distingue » éminemment par sa dévotion envers l'auguste Vierge, et » spécialement par sa croyance à l'immaculée conception. » Jamais peut-être Marie n'a été honorée comme elle l'est » dans le siècle présent. A-t-on jamais vu tant d'institu- » tions, tant de dévotions spéciales établies en son hon- » neur? Et comment pourrait-il en être autrement? Dans » aucun temps peut-être, la très-sainte Vierge n'a répandu » ses faveurs et les effets de sa protection puissante avec au- » tant d'abondance, je dirai même avec autant de prodigalité. » Ne pourrait-on pas dire qu'à force de bienfaits, Marie » elle-même a pris soin de promulguer le dogme de son » immaculée conception? Que de grâces n'a-t-elle pas fait » descendre sur la terre, en faveur de ceux qui l'ont invo- » quée sous ce beau titre : *O Reine conçue sans péché,* » *priez pour nous!* Que de guérisons miraculeuses cette » invocation n'a-t-elle pas obtenues? Que de conversions » étonnantes se sont opérées et s'opèrent encore chaque » jour sur tous les points du globe, et réjouissent le ciel » et la terre!..... Tout cela, mes frères, devait produire son » effet, devait aboutir à un événement qui sera immortel » dans les fastes de l'Église, et qui attachera une magni- » fique auréole de gloire au pontificat de Pie IX (*L'Apôtre* » *des charumières,* Fêtes, tome I). »

« Marie est la douce figure dont les chastes beautés res- » plendissent sur toute la religion. Quand je la prie, je » vois bien que si elle est la mère du bon Sauveur Jésus, » elle est aussi la mienne. Quand je la contemple, elle

» chasse de mon pauvre cœur toute pensée impure; je me » sens porté à suivre les pas de l'Agneau sans tache, et le » vin eucharistique qui fait germer les vierges me semble » plus salutaire et plus puissant encore, lorsqu'en le rece- » vant, j'ajoute au nom adorable de Jésus celui de Marie. » Et l'on voudrait que cette Reine du pur et chaste amour » ait pu un seul instant se trouver sous l'empire du démon » dont elle a broyé la tête sous son pied virginal! O mon » Dieu, que de grâces je vous dois pour m'avoir accordé » le bonheur de soumettre ma raison par l'obéissance à un » dogme auquel je croyais déjà par l'amour et par la rai- » son! O ma Mère, vous n'avez jamais été l'esclave du dé- » mon, vous qui êtes la mère de Jésus, le Fils de Dieu même. » Vous dont le seul regard rend chaste, vous n'avez jamais » pu être souillée, impure. Jésus en rougirait, et le démon » pourrait insulter sa mère. L'Église l'a compris, et, tou- » jours sage, toujours infaillible, elle a posé, par la main » du bien-aimé Pie IX, sur le front de la Reine immacu- » lée, une auréole d'amour avec la foi de tous les siècles » chrétiens (L'abbé Théodule Normand). »

CONFESSION SACRAMENTELLE.

I. — La confession, l'une des trois parties essentielles du sacrement de pénitence, est une accusation que le pécheur fait lui-même de ses fautes à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution.

II. — La confession est une loi. — La confession est un remède. — La confession est un bienfait.

(A.) La confession est une loi à laquelle tous les pécheurs sont *obligés* de se soumettre, et à laquelle il sont intérêt à se soumettre.

La confession est nécessaire à tous ceux qui, après le baptême, sont tombés dans le péché mortel, pour en obtenir le pardon. On le comprendra facilement si l'on considère, avec les saints Pères, que Jésus-Christ, en donnant aux prêtres le pouvoir de lier et de délier, de remettre ou de retenir les péchés, a institué le sacrement de pénitence par manière de jugement, et a établi les prêtres comme juges et médecins. Comme juges, ils doivent prononcer

une sentence équitable et juste, — ce qui ne se peut faire sans connaissance de cause. Comme médecins, ils doivent connaître les maladies de l'âme, car on ne guérit point les maux que l'on ne connaît pas : *Quod ignorat medicina non curat*, dit saint Jérôme.

L'usage de la confession sacramentelle, qui a été reçu dans l'Église pendant tous les siècles sans interruption, est une preuve que l'on a toujours regardé l'obligation de cette confession comme une suite des paroles par lesquelles Jésus-Christ a donné aux prêtres le pouvoir de remettre les péchés, ainsi que l'a remarqué le saint concile de Trente : *Ex institutione Sacramenti pœnitentiæ universa Ecclesia semper intellexit institutam etiam esse a Domino integram peccatorum confessionem, et omnibus post baptismum lapsis* « jure divino » *necessariam esse.*

On est aussi obligé de se confesser « *jure ecclesiastico,* » tous les ans une fois au moins, quand on a atteint l'âge de discrétion. *Omnis utriusque sexus*, dit le quatrième concile de Latran, *postquam ad annos discretionis pervenerit, omnia sua peccata saltem semel in anno fideliter confiteatur.*

(B.) La confession est un remède. Ce remède est *sûr*, puisque c'est Jésus-Christ même qui l'a établi. Ce remède est *prompt*, puisque nous sommes justifiés aussitôt que nous avons fait l'aveu de nos fautes et que le prêtre nous en a absous. Ce remède est aussi *doux* qu'il est efficace, malgré la rigueur que certaines personnes y trouvent, et malgré la peine qu'elles ont à s'y soumettre.

Mais pour qu'un remède efficace produise tous ses effets, il faut qu'on le prenne dans les conditions voulues. Or, une bonne confession doit faire connaître au confesseur : 1° *tous les péchés qui peuvent être mortels ;* 2° les circonstances qui en *augmentent* la malice. Ces aveux doivent être faits *clairement, simplement* et *sincèrement.*

La confession bonne et sincère change Dieu à notre égard, et d'ennemi qu'il était, le rend notre ami ; elle change le pécheur, et de criminel le rend innocent ; elle change enfin le péché et la peine qui lui était due.

(C.) La confession est un bienfait *individuel* et *social.* Individuel, ce bienfait procure à chaque pécheur repentant

la paix de l'âme, et lui donne un gage du bonheur céleste ; social, il arrête et comprime les crimes privés et publics, et fait pratiquer toutes les vertus chrétiennes et civiques.

Si la confession n'est pas un bienfait, c'est-à-dire, si elle ne produit pas tous les fruits qu'on est en droit d'en attendre, c'est : 1° parce qu'on ne la fait pas avec les *dispositions* nécessaires ; 2° parce qu'on ne *s'accuse* pas comme il faut ; et 3° parce qu'on ne met pas *en pratique* les résolutions qu'on a prises.

Loin d'être un bienfait, la confession est un crime, un sacrilége, quand on y cèle quelque péché grave. 1° Ce silence est funeste dans ses effets ; et 2° déraisonnable dans ses causes.

II. — *Vir, sive mulier, cum fecerint ex omnibus peccatis quæ solent hominibus accidere ; et per negligentiam transgressi fuerint mandatum Domini, atque deliquerint, confitebuntur peccatum suum* (Num. v, 6 et 7). Lorsqu'un homme ou une femme auront commis quelqu'un des péchés qui arrivent d'ordinaire aux hommes, et qu'ils auront par négligence violé le commandement du Seigneur et seront tombés en faute, ils confesseront leur péché.

Fili mi, da gloriam Domino Deo Israel et confitere, atque indica mihi quid feceris, ne abscondas..... Et dixit ei : Vere ego peccavi (Josue vii, 19-20). Mon fils, rendez gloire au Seigneur Dieu d'Israël ; confessez votre faute, et déclarez-moi ce que vous avez fait, sans rien cacher. Et Achan lui répondit : Vraiment, j'ai péché.

Qui abscondit scelera sua, non dirigetur : qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea, misericordiam consequetur (Prov. xxviii, 13). Celui qui cache ses crimes, ne réussira point ; mais celui qui les confesse et les abandonne, obtiendra miséricorde.

Pro anima tua non confundaris dicere verum. Est enim confusio adducens peccatum, et est confusio adducens gloriam et gratiam (Eccli. iv, 24-25). Ne rougissez point de dire la vérité lorsqu'il s'agit de votre âme, car il y a une confusion qui fait tomber dans le péché, et il y en a une qui attire la gloire et la grâce.

CAPILLA ALFONSINA
U. A. N. L.

Non confundaris confiteri peccata tua (Eccli. IV, 31). Ne rougissez point de confesser vos péchés.

Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis (Matth. XVI, 19). Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Hæc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum; Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt (Joan. XX, 21-23). Je vous envoie, comme mon Père m'a envoyé. Après avoir parlé de la sorte, Jésus souffla sur eux en leur disant : Recevez le Saint-Esprit; les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous ne remettrez pas ne seront point remis.

Si confiteamur peccata nostra, Deus fidelis est, et justus, ut remittat nobis peccata nostra, et emundet nos ab omni iniquitate (I Joan. I, 9). Si nous confessons nos péchés, Dieu, qui est fidèle et juste, nous les remettra et nous purifiera de toute iniquité.

Deus noster, quia pius est et misericors, vult ut peccata confiteamur in hoc sæculo, ne pro illis confundamur postmodum in futuro (Saint Augustin, *Homil.* 12 *ex* 50). Parce que notre Dieu est bon et miséricordieux, il veut que nous confessions nos péchés en cette vie, afin qu'ils ne nous soient pas, dans l'autre, le sujet d'une éternelle confusion.

Si non confessus lateas, inconfessus damnaberis (Saint Augustin, *in Ps.* 60). Si vous pensez vous cacher en ne vous confessant pas, vous serez condamné pour ne vous être pas confessé.

Cur confiteri erubescis peccata tua? Peccator sum sicut et tu; homo sum; humani nihil a me alienum puto. Confitere homo homini, homo peccator homini peccatori (Saint Augustin, *in Ps.* 60). Pourquoi rougis-tu de me confesser tes péchés? Je suis pécheur comme toi; homme, je connais toutes les fragilités humaines. Homme, confesse-toi donc à un homme; pécheur, confesse-toi à un pécheur!

Non te pudeat coram uno dicere, quod non te pudu

forsitan coram multis et cum multis dicere (Saint Augustin, *in Ps.* 85). Ne rougissez point de confesser à un seul ce que vous n'avez point rougi peut-être de faire devant et avec beaucoup de personnes.

Melius est coram uno aliquantulum ruboris ferre, quam in die judicii coram tot millibus hominum gravi repulsa denotatum tabescere (Saint Augustin, *Lib.* 2, *De visit. infirm.*, c. 5). Il vaut mieux souffrir un peu de confusion devant un seul homme, que d'être rejeté comme criminel au jour du jugement, et de sécher de honte devant tant de millions d'hommes.

O homo, quid times confiteri? Illud quod per conscientiam scio, minus scio quam illud quod nescio (Saint Augustin, *Serm. ad Frat. in erem.*). O homme, pourquoi craignez-vous de confesser vos péchés? Je sais moins par votre confession que ce que je ne sais point du tout.

Quomodo potest medicus sanare, quod ægrotus ostendere erubescit (Saint Augustin, *Tract. in Joan.*)? Comment le médecin peut-il guérir ce que le malade a honte de lui montrer?

Peccatum tale debet esse in confessione quale fuit in operatione (Saint Grégoire, *lib.* 5, *in I Reg.*, *cap.* 14). Dans la confession, on doit déclarer le péché tel qu'il a été commis.

Qui se accusat, etiamsi peccator sit, justus esse incipit : cessat enim vindicta divina, si confessio præcurrat humana (S. Ambroise, *in Ps. Beati immaculati*). Celui qui était pécheur, commence à devenir juste, lorsqu'il s'accuse de ses péchés : car la vengeance divine cesse, lorsque la confession de l'homme la prévient.

Compendium omnium pœnarum confessio (S. Ambroise, *Ibid.*). La confession contient en abrégé toutes les autres peines.

Nihil homini utilius, nihil salubrius, quam ut statim post peccatum, confessionem peccati non differat (Saint Jérôme, *in Regul.*). Il n'y a point de plus utile ni de plus salutaire remède au péché, que de ne point différer de le confesser après l'avoir commis.

Oportet sacerdotem, cum peccatorum audierit varietates, scire quid ligandum, quid solvendum sit (S. Jérôme,

in cap. 16 *Matth.)*. Il est nécessaire que le prêtre, après avoir entendu les différents péchés de ceux qui s'accusent, sache ce qu'il faut lier et délier.

Quid horres fateri, quod libenter ac propere commisisti (S. Jérôme, *Epist.* 4)? Pourquoi avez-vous tant d'horreur à confesser ce que vous avez si volontiers et si promptement commis?

Sententiam servi corriget Dominus, et pax ista periculosa dantibus, accipientibus nihil omnino profutura (S. Cyprien, *Tract. de laps.)*. Le Seigneur corrigera la sentence d'absolution que son ministre aura prononcée, [*quand le pécheur ne la mérite pas*]; un pardon accordé de cette manière est dangereux pour celui qui le donne et tout à fait inutile pour celui qui le reçoit.

Tantum relevat confessio delictorum, quantum dissimulatio aggravat (Tertullien, *lib. de Pœnit.*, cap. 19). La confession que le pécheur fait de ses fautes, le soulage autant que la dissimulation aggrave sa conscience.

Pœnitentia est humilificandi et prosternendi hominis disciplina (Tertullien, *Ibid.*). La pénitence est l'art d'humilier et d'abaisser l'homme devant Dieu.

In forensibus judiciis, post confessionem vita et mors; apud dominicum autem tribunal, post confessionem criminum datur corona (S. Chrysostome, *De Pœnit.*). Dans la justice humaine, un coupable est condamné dès qu'il est convaincu; au tribunal du Seigneur, au contraire, la confession du pécheur est récompensée de la couronne du juste.

Confessio sanat, confessio justificat, confessio peccatis veniam donat: omnis spes in confessione consistit; in confessione locus misericordiæ est; nulla tam gravis culpa, quæ per confessionem non habeat veniam (Saint Isidore de Séville, *lib.* 1, *cap.* 10). La confession guérit, la confession justifie, la confession obtient le pardon de nos péchés; dans la confession est toute espérance; dans la confession repose toute la miséricorde divine : il n'y a point de péché si énorme, qui ne soit remis par la confession.

Non remanet in judicio condemnandum, quod fuerit confessione purgatum (S. Léon, pape, *in Serm.*). Il ne reste rien à condamner au tribunal de Dieu, de ce qui a été purifié par la confession.

Omne quod remordet conscientiam confitere humiliter, pure, fideliter (S. Bernard, *Serm.* 16 *in Cantic.*). Confessez-vous humblement, exactement, fidèlement, de tout ce que vous reproche votre conscience.

Peccator debet seipsum excutere, et conscientiæ suæ sinus omnes et latebras explorare (Concile de Trente, *Sess. et Can.* 5). Un pécheur doit s'examiner avec soin, et fouiller dans tous les replis de sa conscience, pour voir en quoi il a offensé Dieu.

Erubesce, sed tamen revela totum (S. Bernard, *De Vit. solit.*). Rougissez, mais dites tout.

« Les défauts les plus ordinaires de la confession viennent de trois sources : du cœur, de la bouche, de l'esprit. Le cœur n'est pas contrit, la bouche n'est pas sincère, l'esprit n'est pas docile (*L'Apôtre des chaumières, Dominicales, tom.* 1). »

« Les désordres, me dira-t-on peut-être, ne sont pas moins grands parmi les catholiques, que chez les peuples où la confession n'est pas en usage. Elles étaient loin de penser ainsi, mes Frères, ces villes protestantes qui, quoique attachées au parti de l'erreur, s'adressaient à leur prince pour réhabiliter parmi eux l'ancien usage de la confession, reconnaissant qu'il n'y avait plus chez elles ni bonne foi, ni probité, ni innocence, depuis que les novateurs les avaient déchargées du joug qui les retenait sur le précipice du mal. Cependant il faut l'avouer à la honte des chrétiens de nos jours, et nous l'avouons en gémissant, il ne se commet que trop de crimes parmi les catholiques; mais dites-moi, je vous prie, quels sont les auteurs de ces crimes, de ces désordres que l'on reproche aux catholiques? Ne sont-ce pas précisément ceux qui ont abandonné la confession (*L'Apôtre des chaumières*, Symbole)? »

CONFIANCE EN DIEU.

I. — Saint Bernard assure qu'il y a trois choses qui nous engagent à mettre notre confiance en Dieu : *Tria consi-*

dero, dit-il, *in quibus tota spes mea consistit : charitatem adoptionis, veritatem promissionis, potestatem redditionis* (Serm. 3, *de septem panib.*); je considère qu'il y a trois choses qui me donnent un juste sujet de confiance : la charité par laquelle nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, — la vérité des promesses divines, — et le pouvoir que Dieu possède de tenir les promesses qu'il nous a faites de nous récompenser.

— Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance; et alors même qu'il n'aurait pas pris cet engagement, notre confiance en lui l'y engagerait à coup sûr.

— Nous devons mettre notre confiance en Dieu, 1° parce qu'il est le plus charitable de tous les pères; 2° parce qu'il est le plus fidèle de tous nos amis, et 3° parce qu'il est le plus puissant de tous nos protecteurs.

— La confiance en Dieu doit être : 1° entière et sans réserve; 2° prompte, c'est-à-dire qu'il ne faut pas attendre à la dernière extrémité pour recourir à Dieu, et 3° ferme et inébranlable.

— La confiance en Dieu est : 1° une preuve de foi; 2° une perfection de l'espérance, et 3° une marque certaine de charité.

— Rien n'est plus juste que d'avoir confiance en Dieu; rien n'est plus glorieux pour lui; rien n'est plus digne du cœur d'un chrétien.

II. — *Deus fortis meus, sperabo in eum : scutum meum, et cornu salutis meæ : elevator meus, et refugium meum : Salvator meus, de iniquitate liberabis me* (II Reg. XXII, 3). Dieu est mon soutien, j'espérerai en lui; il est mon bouclier, il est l'appui de mon salut : c'est lui qui me tient élevé en haut; il est mon réfuge. O mon Sauveur, vous me délivrerez de l'iniquité.

Sperent in te qui noverunt nomen tuum : quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine (Ps. IX, 11). Que ceux-là espèrent en vous, qui connaissent votre [saint] nom; parce que vous n'abandonnez point, ô Seigneur, ceux qui vous cherchent.

Protector est omnium sperantium in se (Ps. XVII, 31). Dieu est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui.

In te Domine speravi, non confundar in æternum (Ps. XXX, 2). En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance; je ne serai jamais confondu.

Spera in eo, et ipse faciet (Ps. XXXVI, 5). Espérez dans le Seigneur, et il fera lui-même ce qu'il faut pour vous.

Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine (Ps. CXVII, 8). Il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu que dans un homme.

Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion (Ps. CXXIV, 1). Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, sont inébranlables comme la montagne de Sion.

Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ (Prov. III, 5). Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur, et ne vous appuyez point sur votre prudence.

Scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est (Eccli. II, 11). Sachez que quiconque a espéré dans le Seigneur, n'a jamais été confondu dans son espérance.

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filii uteri sui? etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui (Isa. XLIX, 15). Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point pitié du fils qu'elle a porté dans son sein? mais lors même qu'elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais.

Bonus est Dominus sperantibus in illum, animæ quærenti illum (Thren. III, 25). Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui; il est bon à l'âme qui le cherche.

Hæc est fiducia quam habemus in eum : quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos (I Joan. V, 14). Ce qui rend inébranlable notre confiance en Dieu, c'est qu'en tout ce que nous lui demandons de conforme à sa volonté, il nous exauce.

Si spes mea in homine erit, titubante homine, titubabit spes mea; at in Domino sperans non infirmabor (Saint Augustin, *in Ps.* 25). Si je mets ma confiance en un homme et que celui-ci vienne à chanceler, mon espérance sera chancelante aussi; mais, en la mettant dans le Seigneur, je serai inébranlable.

Tu christiano, tu Dei servo, tu bonis operibus dedito, aliquid existimas defuturum? an putas terrena deerunt,

quibus cœlestia et divina tribuuntur? unde hæc incredula cogitatio? quid facit in domo Dei perfidum pectus (Saint Augustin, *in Ps.* 45). Quoi! vous pensez que quelque chose pourrait manquer à un chrétien, à un serviteur de Dieu, à un homme de bonnes œuvres! croyez-vous que les biens de la terre manquent à celui à qui on donne les biens du ciel? d'où vient cette incrédulité? et que fait dans la maison de Dieu un cœur si infidèle?

In promissis veritatis nemo dubitet : sit homo quid esse debet, et mox ei addentur omnia, propter quem facta sunt omnia (S. Jérôme, *in cap.* 6 *Matth*). Que personne ne se défie des promesses de Celui qui est la vérité même : que l'homme soit ce qu'il doit être, et tout lui sera accordé, puisque c'est pour lui que Dieu a tout fait.

Si quid illi (Deo) impossibile vel difficile, quære alium in quo speres (S. Bernard, Serm. 9 in Ps. *Qui habitat*). S'il y a quelque chose qui soit impossible ou difficile à Dieu, cherchez quelque autre en qui vous mettiez votre espérance.

Tantum per nos operabitur Deus, quantum se nostra in eum fiducia extenderit (S. Basile, *Orat. de Virt. et Vitio*). Dieu se servira de nous pour faire de grandes choses, à proportion de la confiance que nous aurons en lui.

Omnia possumus in eo, sine quo nihil possumus (Saint Léon). Nous pouvons tout en Celui sans lequel nous ne pouvons rien.

III. — L'ancien Testament nous fournit beaucoup d'exemples de confiance en Dieu; les plus célèbres, les plus touchants sont ceux d'Abraham et du saint homme Job.

Peut-on avoir plus de confiance en Deu que n'en eut l'immaculée vierge Marie, lorsque saint Joseph eut la pensée de la quitter, — plus tard aux noces de Cana, — et enfin, lorsqu'elle ne fut pas au sépulcre de Jésus avec les autres femmes, mais qu'elle attendit avec foi que le Sauveur lui fit connaître sa résurrection?

On peut citer aussi la Chananéenne dont l'apparente dureté de Jésus ne fit qu'augmenter la confiance qu'elle avait en lui, et lui mérita la guérison de sa fille.

CONFIRMATION.

I. — Les catholiques entendent par le terme de *confirmation* un sacrement de la nouvelle loi, institué par Jésus-Christ, qui donne à ceux qui sont baptisés le Saint-Esprit, les rend parfaits chrétiens, les affermit dans la foi, leur communique la force de la professer hardiment et de la défendre au péril même de leur vie.

Saint Luc dit expressément (Act. VIII, 16) que les Apôtres donnaient le Saint-Esprit aux nouveaux baptisés *en leur imposant les mains*, et saint Paul, écrivant aux Corinthiens, parle aussi de l'*onction*, quand il dit : *Qui autem confirmat nos vobiscum in Christo, et qui unxit nos Deus* (II ad Cor. I, 21) : C'est Dieu qui nous confirme et nous affermit avec vous en Jésus-Christ, et qui nous a fortifiés de son *onction*.

Il est de foi : 1° que la confirmation est un sacrement; 2° que ce sacrement ne peut être reçu que par ceux qui ont été baptisés; 3° qu'il faut être en état de grâce pour le recevoir, et 4° qu'on ne peut le recevoir qu'une fois, parce qu'il imprime dans l'âme un caractère ineffaçable.

Les grâces particulières que produit en nous la confirmation, peuvent se résumer en commentant les sept dons du Saint-Esprit, savoir : dons de *sagesse*, d'*intelligence*, de *conseil*, de *force*, de *science*, de *piété* et de *crainte de Dieu*.

« La confirmation n'est pas sans doute d'une nécessité » aussi absolue que le baptême. Il n'y a pas cette *nécessité* » que les théologiens appellent *de moyen* : nécessité telle, » que nous serions damnés pour ne l'avoir pas reçue, lors » même qu'il n'y aurait ni mépris ni négligence de notre » part. Non : Jésus-Christ qui assure qu'on ne peut entrer » dans le royaume de Dieu si l'on ne renaît de l'eau et du » Saint-Esprit, dit aussi que celui qui croira et aura été » baptisé, sera sauvé : *Qui autem crediderit et baptisatus » fuerit, salvus erit.* Il suffit donc absolument pour le salut » d'avoir reçu le baptême et d'en conserver la grâce. Mais, » quoique moins absolue que celle du baptême, la néces- » sité de la confirmation n'en est pas moins réelle, et le » défaut de ce sacrement que l'on ne recevrait point *par*

» *mépris* ou *par négligence*, ne serait pas moins une cause » de damnation que le défaut de baptême (*L'Apôtre des* » *chaumières*, Sacrements). »

II. — On doit se préparer à la confirmation : 1° par la *retraite*, comme les Apôtres dans le cénacle ; 2° par la *prière* ; les Apôtres attendirent le Saint-Esprit en priant avec ferveur ; et 3° par de *saints désirs*.

Un prédicateur peut très-bien parler du sacrement de confirmation, en prenant la division suivante qui est de Mgr Depéry, évêque de Gap : 1° Opération du Saint-Esprit dans les âmes qui le reçoivent ; 2° Dispositions pour bien recevoir le Saint-Esprit.

III. — *O quam suavis est, Dominus, Spiritus tuus* (Sap. XII, 1) ! O Seigneur, que votre Esprit est suave !

Hoc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum (Joan. XX, 22). Ayant prononcé ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis (ad Rom. V, 5). La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

Spiritus Dei habitat in vobis (I ad Cor. III, 16). L'Esprit de Dieu habite en vous.

Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum qui habitat in nobis (II ad Tim. I, 14). Gardez, par le Saint-Esprit qui habite en vous, le précieux dépôt qui vous a été confié.

Cum regeneratus quis fuerit per aquam, postmodum septiformis spiritus gratia ab episcopo confirmetur, quia aliter perfectus christianus esse nequaquam poterit (Saint Clément, *Epist 4 ad Julium Jul.*). Lorsque l'on a été régénéré par l'eau sainte du baptême, il faut être confirmé par l'évêque dans la grâce des sept dons du Saint-Esprit ; autrement, on ne peut être parfait chrétien.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DIVINE.

I. — On ne peut parler de la Providence divine, sans exhorter les fidèles à se soumettre à ses ordres. La conformité à la volonté de Dieu se confond presque avec la confiance en lui, car le moyen de marquer à Dieu la confiance que l'on a dans sa bonté, c'est de s'y abandonner entièrement.

II. — On peut considérer les avantages que l'on peut retirer de la conformité à la volonté divine, 1° par rapport à Dieu, 2° par rapport à nous-mêmes, 3° par rapport aux choses auxquelles nous nous soumettons. Cette pratique est le plus grand, le plus agréable et le plus glorieux sacrifice que nous puissions offrir à Dieu. C'est par lui qu'il règne en nous, comme il règne dans tout le reste du monde. — La plus haute perfection que Dieu puisse nous demander, c'est de faire sa volonté : *Qui observat mandata mea, ille qui diligit me.* — Par la conformité de notre volonté à celle de Dieu, toutes les choses de ce monde nous deviennent indifférentes, les honneurs et les affronts, la gloire et la confusion, les richesses et la pauvreté, la santé et la maladie ; de cette manière tout devient utile à notre sanctification ; nous nous élevons au-dessus de tout ce qui est terrestre, et sommes semblables en quelque sorte à Dieu même.

— Un homme qui refuse de faire la volonté de Dieu et de s'y soumettre, est malheureux dès cette vie : 1° parce qu'en ne voulant faire que sa volonté propre, il se trouve en face de mille obstacles insurmontables ; 2° parce que Dieu l'abandonne aux désirs de sa volonté déréglée et qu'il devient ainsi son propre bourreau, comme dit saint Augustin : *Statuisti, Domine, ut omnis inordinatus affectus sibi ipse pœna sit* ; 3° parce que dans tout ce qui lui arrive, contre sa volonté, il n'a aucune consolation qui adoucisse son chagrin.

— Trois choses sont nécessaires pour rendre un homme heureux : 1° n'avoir aucun événement qui arrive contre sa volonté ; 2° posséder un trésor intérieur que personne ne puisse lui enlever ; 3° avoir un trésor qui remplisse tous ses désirs. Or, ces trois choses, celui-là les possède, qui fait la volonté de Dieu et s'y soumet en tout.

III. — *Num Dei possumus resistere voluntati* (Genes. L, 19) ? Pouvons-nous résister à la volonté de Dieu ?

Dominus dedit, Dominus abstulit :... Sit nomen Domini

benedictum (Job. I, 21)! Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout repris :... que son nom soit béni !

Nonne Deo subjecta erit anima mea (Ps. LXI, 2)? Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu?

Præsto sum : faciat (Deus) quod bonum est coram se (II Reg. XV, 26). Je suis tout prêt : que Dieu fasse de moi ce qu'il lui plaira.

Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu (Ps. CXLII, 9). Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu.

Quis est iste, qui dixit ut fieret, Domino non jubente (Thren. III, 37)? Quel est celui qui a dit qu'une chose se fît, sans que le Seigneur l'ait commandé?

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra (Matth. VI, 10). Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est (Matth. XII, 50). Quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

Non mea voluntas, sed tua fiat (Luc. XXII, 42). Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre.

Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt (Eccli. XI, 14). Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu.

Domine, quid me vis facere (Act. IX, 6)? Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei (ad Ephes. V, 17). Ne soyez pas imprudents, mais sachez discerner quelle est la volonté de Dieu.

Voluntati ejus quis resistit (ad Rom. IX, 19)? Qui est-ce qui résiste à la volonté de Dieu?

Hoc faciemus, siquidem permiserit Deus (ad Hebr. VI, 3). C'est ce que nous ferons, si Dieu le permet.

Eadem velle et eadem nolle, ea firma amicitia est (S. Jérôme, *ad Demetriad.*). Avoir les mêmes sentiments, vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses, c'est ce qui constitue la parfaite amitié.

Dicimus : Fiat voluntas tua, *non ut Deus faciat quod vult, sed ut nos facere possimus quod Deus vult* (S. Cyprien, *de Orat. Domin.*). Nous disons : *Seigneur, que votre volonté se fasse,* non afin que Dieu fasse ce qu'il veut, mais afin que nous fassions ce qui lui plaît.

Suam sibi quisque facit legem, quando communi et æternæ legi propriam præfert voluntatem (S. Grégoire le Grand, *Moral.*). Chacun se fait une loi à sa guise, quand il préfère sa propre volonté à la volonté générale et éternelle de Dieu.

Da Domine quod jubes, et jube quod vis (S. Augustin, *Confess.*, cap. 29). Donnez-nous, Seigneur, le moyen de faire ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce qu'il vous plaira.

Qui sunt recti corde? qui voluntatem suam ad Dei voluntatem dirigunt, non voluntatem Dei ad suam curvare conantur (S. Augustin, *in Ps.* 123). Quels sont ceux qui ont le cœur droit? ce sont ceux qui conforment leur volonté à celle de Dieu, sans courber celle-ci sous les caprices de leur volonté propre.

Velle quod Deus vult, hoc est jam similem Deo esse; non posse velle nisi quod Deus, hoc est jam esse quod Deus est (S. Bernard). Vouloir ce que Dieu veut, c'est déjà être semblable à Dieu ; ne vouloir autre chose que ce que Dieu veut, c'est déjà être en quelque sorte ce qu'est Dieu lui-même.

Hoc est totum bonum hominis, ut conformet se voluntati divinæ (S. Thomas, *in Conc. dominic. infra oct. Epiph.*). Tout le bonheur de l'homme est de se conformer à la volonté de Dieu.

IV. — Exemples d'Abraham, de Job, de Tobie, de saint Paul, de tous les saints, et, par-dessus tout, du divin Sauveur Jésus.

CONFRÉRIES.

I. — Les confréries approuvées par l'Église sont de puissants secours accordés à notre faiblesse pour nous porter à la pratique du bien et nous y faire persévérer. L'impiété les condamne comme de vaines superstitions ; le monde les dédaigne comme des pratiques puériles, indignes de la majesté de la foi ; mais le chrétien sait que l'Église n'autorise rien qui ne soit saint et louable, et qu'il n'est rien de pe-

tit dans notre religion ; il ne voit, dans ces dérisions et dans ces mépris, qu'un motif de plus de les chérir et de les honorer.

II. 1° Les confréries sont des moyens d'émulation utiles aux fidèles et des sources de bien dans une paroisse ; 2° les confréries autorisées par l'Église dont celles du *très-Saint Sacrement*, — *du Sacré cœur*, — *du Scapulaire*, du *Saint Rosaire*, — du *Rosaire vivant*, de la *bonne mort*, etc., etc. Toutes ces institutions sont admirables par le but qu'elles se proposent, et qu'un prédicateur peut développer avec magnificence ; 3° les agrégés sont obligés d'observer les règles et statuts des confréries auxquelles ils sont agrégés. « Ces institutions ne vous seront profitables qu'autant que » vous en garderez la lettre et que vous en posséderez l'es- » prit ; en vain vous en conserveriez avec soin dans vos ar- » chives les lettres authentiques, si vous n'en suivez pas » les exercices, si vous n'en remplissez pas les devoirs, si » vous ne les empêchez pas de tomber et de périr faute de » vigilance et de fidélité ; inutilement vous vous promettrez » d'en recueillir les fruits, si le zèle ne les anime, si la » piété ne les féconde ; et enfin le mérite n'est pas à inscrire » son nom sur les tablettes d'une confrérie, mais à hono- » rer ses engagements par l'innocence des mœurs et l'édi- » fication des vertus (L'abbé C. Martin, *Panorama des pré- » dicateurs*, avec ce texte : *Væ soli, quia cum ceciderit, » non habet sublevantem se*, — Eccli. IV, 10). »

CONSCIENCE.

I. — « La conscience est une espèce de jugement inté- » rieur et pratique qu'on porte sur ce qu'on doit faire » ou éviter dans la circonstance où l'on se rencontre ; ou » ce qu'on aurait dû faire ou ne pas faire, selon cette » même loi, dans celle où l'on s'est trouvé (*Conférences* » *d'Angers*). »

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et » céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, » mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du » mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ! C'est toi qui

» fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; » sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus » des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs » en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une » raison sans principe (J.-J. Rousseau). »

II. — Bonheur de celui qui est dirigé dans ses actes par une *bonne* conscience ; malheur de celui qui se laisse égarer par la suggestion d'une conscience *trompeuse* et *fausse*.

— La vraie conscience est notre accusateur et notre juge ; elle est aussi la voix de Dieu.

— La fausse conscience a pour cause l'intérêt pris dans l'acception la plus étendue ; elle nous conduit au malheur de l'éternité, après nous avoir laissé vivre dans une sécurité aussi entière que si nos œuvres étaient celles du juste.

— La fausse conscience est aisée à se former, parce qu'il n'est rien de plus aisé que se faire une conscience *selon ses intérêts* ou *ses désirs* ; 2° elle est dangereuse à suivre : grâce à elle, il n'y a point de mal qu'on ne commette, — on le commet hardiment et tranquillement, — on le commet sans ressource ; 3° elle est une justice frivole pour se justifier devant Dieu, car il n'y a plus aujourd'hui de conscience erronée et innocente, et Dieu nous confondra toujours par une autre conscience droite qui reste en nous.

— Il faut profiter des lumières de la conscience pour ne pas se rendre coupable, car la conscience est *un guide divin* et *un tribunal infaillible* ; 2° il faut profiter des remords de la conscience pour cesser d'être coupable, en les écoutant et en y cédant.

III. — *Dabo pavorem in cordibus eorum ; terrebit eos sonitus folii volantis* (Levit. XXVI, 36). Je frapperai leurs cœurs d'épouvante : le bruit d'une feuille qui vole les fera trembler.

Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine (Ps. IV, 7). La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur.

Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper (Ps. L. 5). Je connais mon iniquité, et j'ai toujours mon péché devant les yeux.

Secura mens quasi juge convivium (xv,15). L'âme tranquille est comme un continuel festin.

Non est oblectamentum super mentis gaudium (Eccli. xxx, 16). Il n'y a pas de joie plus grande que celle du cœur.

In omni opere tuo, crede ex fide animæ tuæ, hoc est enim conservatio mandatorum (Eccli. xxxii, 27). Dans tout ce que vous faites, écoutez votre âme et soyez-lui fidèle, car c'est ainsi que l'on garde les commandements de Dieu.

Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit (Prov. xviii, 3). Lorsque le méchant en est venu au fond de l'abîme des péchés, il méprise tout.

(Gentes) ostendunt opus Legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum (ad Rom. ii, 15). Les Gentils font voir que ce qui est écrit par la Loi, est écrit dans leurs cœurs, comme leur conscience leur en rend témoignage.

Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ (II ad Cor. i, 12). Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience.

Vermis eorum non moritur (Marc. ix, 47). Le ver qui les ronge, ne meurt point.

Charissimi, si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus ad Deum (I Joan. iii, 21). Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne point, nous avons de l'assurance devant Dieu.

Humana judicia potest subterfugere mala agens, sed non judicium conscientiæ (S. Grégoire le Grand, *Moral. lib.* 27, c. 17). Le coupable peut éviter le jugement des hommes, mais non celui de Dieu.

Quid prodest si omnes laudent, et conscientia accuset (Id., *super Ezech. Homil.*)? A quoi bon l'approbation de tous, si notre conscience nous accuse?

Bona conscientia nullius oculos fugit (Id., Epist. 47). Une bonne conscience ne redoute le regard de personne.

Tantus splendor honestatis est, ut vitam beatam efficiat tranquillitas conscientiæ (Saint Ambroise, de *Offic lib.* 2). Tel est l'éclat de la vertu, que la tranquilité de la conscience fait le bonheur de notre vie.

Verius ac jucundius gaudebis de bona concientia inter

molestias quam de mala inter delicias (Saint Augustin, *lib. de Catech. Rud.*). La bonne conscience vous donnera plus de joie dans les peines, que la mauvaise dans les délices.

Conscientia mala, bona sperare non potest (Saint Augustin, *in Ps.* 31). Une mauvaise conscience ne peut espérer aucun bien.

Quidquid vis, homo, potes fugere, præter conscientiam tuam (Saint Augustin, *in Ps.* 30). O homme, vous pouvez tout fuir, excepté votre conscience.

Judicis tribunal est in mente tua : sedet ibi Deus, adest accusatrix conscientia; tortor, timor (Saint Augustin, *in Ps.* 57). Le tribunal du souverain Juge est dans votre âme : Dieu y préside en cette qualité; votre conscience est votre accusateur, et votre bourreau la crainte.

Iræ divinæ inchoatio est, quod hic patitur peccator (Saint Augustin, *in Ps.* 6). Ce que le pécheur souffre ici-bas (*dans sa conscience*) est le commencement des souffrances éternelles que la colère divine lui réserve.

Potest obtenebrari conscientia, quia non est Deus; extingui non potest, quia a Deo est (Tertullien). On peut obscurcir sa conscience, parce qu'elle n'est pas Dieu même; mais on ne peut l'éteindre tout à fait, parce qu'elle vient de Dieu.

Nullus est qui dum operatur malum, bonum adesse putat; sed occasiones fingit (Saint Chrysostome, *Homil.* 5 *in* 2 *Epist ad Thimot.*). En commettant le mal, nul ne croit faire le bien; on cherche seulement des prétextes pour s'excuser.

Nemo prætexat quod ignorans virtutem negligat : sufficientem enim magistrum habemus conscientiam (Saint Chrysostome, *Homil.* 54 *in Genes.*). Que personne n'apporte pour prétexte l'ignorance du bien qu'il a negligé de faire : il y a, en nous, un maître capable de nous instruire, — la conscience.

Conscientia domesticum et verum tribunal (Saint Grégoire de Nazianze). La conscience est un tribunal intérieur où l'on ne peut déguiser la vérité.

Conscientia accusat de præterito, remurmurat de præsenti et præcavet de futuro (Saint Bonaventure, *lib.* 2 *compend. Theol. cap.* 5). La conscience nous accuse du passé,

murmure du présent et précautionne contre l'avenir. *Liber signatus et clausus, et in die judicii aperiendus.* (Le cardinal Hugues, *lib.* 2 *de Anima*). La conscience est un livre scellé et fermé, qui ne sera ouvert qu'au jour du jugement.

CONSCIENCE (EXAMEN DE).

I. — L'examen de conscience est une préparation absolument nécessaire pour se bien confesser. Un pécheur doit penser sérieusement aux péchés qu'il a commis, à l'exemple du Roi pénitent: *Cogitabo pro peccato meo* (Ps. XXXVII, 19).

Les termes dont le Concile de Trente se sert, prouvent la nécessité de cet examen : *Postquam*, dit-il, *quisque diligentius se excusserit, et conscientiæ sinus omnes et latebras exploraverit, ea peccata confiteatur, quibus de Dominum et Deum suum mortaliter offendisse meminerit* (Sess. XIV cap. 5).

II. — Combien faut-il employer de temps à cet examen? autant que le besoin de notre conscience le demande; cependant il ne faut pas aller jusqu'au scrupule. On comprendra sans peine qu'il faut plus de temps à ceux qui se confessent rarement qu'à ceux qui se confessent souvent, — à ceux qui sont dans les affaires et les embarras du monde qu'à ceux qui en sont séparés.

III. — Si, *faute de s'examiner*, on oublie un péché mortel en confession, la confession est nulle et quelquefois même sacrilége.

IV. — Sur quoi faut-il s'examiner? La plupart des gens du monde, considérant leurs occupations, n'y trouvent presque point de péchés, quand ils n'ont ni violé, ni tué, et qu'ils sont exempts de ces crimes grossiers que les honnêtes gens, selon le monde, auraient honte de commettre.

On peut dire à ces personnes : « Examinez-vous : 1° *sur votre état et sur la condition où Dieu vous a placées.* » Vous êtes chefs de famille : quel soin avez-vous d'instruire, d'entretenir et d'élever vos enfants? Vous avez » des serviteurs : leur donnez-vous bon exemple, les corrigez-vous, les payez-vous fidèlement? Vous avez une » place : comment en remplissez-vous les devoirs? *Videte* » *vocationem vestram, fratres* (I ad Cor. I, 26). 2° *Sur les péchés qui sont ordinaires aux gens de votre profession.* » Il y a les péchés des gens de guerre, des gens de justice, » des marchands, des artisans, etc. Il y a les péchés d'omission dont on s'accuse rarement. Étant riches, n'avez-vous » point manqué de faire l'aumône? Étant supérieurs, n'avez-vous point manqué de faire la correction, etc. Il y a » aussi les mauvaises habitudes auxquelles on est sujet. » Il y a non-seulement les péchés que l'on a commis, mais » encore ceux auxquels on a coopéré. 3° *Sur la réformation des mœurs.* Il y a tant d'années que vous vous confessez; votre vie en est-elle mieux réglée? Quel profit » retirez-vous des Sacrements? Où est l'effet de vos bonnes » résolutions? N'avez-vous point vécu dans de continuelles » rechutes et dans ce cercle d'impiétés dont parle le prophète : *In circuitu impii ambulant* (Ps, XI, 9.)? Pour » bien faire cet examen, priez Dieu qu'il vous donne la » connaissance et la douleur que vous devez avoir de vos » péchés : *Quantas habeo iniquitates et peccata, scelera* » *mea et delicta ostende mihi :* ô mon Dieu, combien ai-je » commis d'iniquités et de péchés? Faites-moi voir mes » crimes et mes offenses (*Job.*, XIII, 23) ! »

Pour les péchés contraires aux obligations du christianisme, on peut consulter les méthodes d'examen qui se trouvent dans les livres de piété.

V. — Rien n'aide mieux à faire saintement l'examen général qui précède la confession que l'examen que font tous les jours, avant de se coucher, les personnes pieuses. « Quoi de plus beau, dit Sénèque, que l'habitude d'exa» miner toute sa journée. Qu'il est doux le sommeil que » l'on prend après s'être connu soi même! »

Saint Antoine formait ses disciples à l'examen de chaque jour, et les y exhortait plus encore par son exemple que par ses paroles. Saint Basile, l'un des plus anciens qui ait fait des règles pour des religieux, ordonne de s'y appliquer. Saint Augustin le prescrit également. Cassien, Saint Bernard, Saint Bonaventure, et, en général, tous les maîtres de la vie spirituelle y reviennent souvent, afin de mieux en inculquer la nécessité. Saint Chrysostome conseille de faire cet examen le soir avant de se coucher, et il en donne deux

raisons : la première, c'est que le regret que l'on a conçu des fautes de la veille, rend plus prudent et les fait éviter; la seconde, c'est que la pensée d'entrer le soir en jugement avec soi-même, inspire plus de vigilance sur tous ses mouvements durant le jour, et donne plus de force pour se vaincre. Ce qui revient à ces paroles d'un pieux auteur : *Vous vous réjouirez toujours le soir, quand vous aurez bien employé votre journée.*

CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE.

Voyez *Eglise (consécration d'une)*.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE.

Voyez *Église (construction d'une)*.

CONTINENCE.

Voyez *Chasteté*.

CONTRITION.

I. — La contrition, selon le Concile de Trente, est une douleur et une détestation des péchés commis, jointe à la résolution de ne plus pécher à l'avenir. — Elle prépare à la rémission des péchés, pourvu qu'elle soit accompagnée de la confiance en la miséricorde de Dieu et de la résolution de faire tout ce qui est nécessaire pour bien recevoir le sacrement de la pénitence.

« De là il est facile de comprendre que l'*essence* de la » contrition ne consiste pas à cesser de pécher, ni à former » la résolution de mener une vie nouvelle, ni même à com- » mencer actuellement une autre conduite; mais, avant » tout, à détester le mal que l'on a commis et à prendre des » moyens pour l'expier (*Catéch. du Concile de Trente.*) »

Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo (Ps., VI, 7.). Je me suis épuisé à force de gémir ; je laverai toutes les nuits mon lit de pleurs, et j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.

Recogitabo tibi omnes annos in amaritudine animæ meæ (Isa., XXXVIII, 15.). Je repasserai devant vous, ô mon Dieu, toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme.

« Il est évident que de semblables gémissements et de » telles expressions ne peuvent venir que du repentir des » fautes commises et de la détestation des fautes passées » (*Cath. du Concile de Trente*). »

Cependant, lorsqu'on dit que la contrition est une *douleur*, cela ne signifie point que cette douleur doit être *extérieure* et *sensible*. La contrition est *un acte de la volonté*, et Saint Augustin nous avertit que la douleur accompagne la pénitence, mais qu'elle n'est pas la pénitence (*Homélie*, 50).

La détestation du péché est appelée *contrition* (de *conterere*, broyer), pour exprimer la douleur qu'elle cause.

II. — La douleur d'avoir offensé Dieu doit être *souveraine* et *telle que l'on ne puisse en concevoir une plus grande*. Nous devons aimer Dieu plus que toutes choses; nous devons donc détester plus que toutes choses ce qui nous éloigne de Dieu.

Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus (Matth., X, 37.). Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam (Marc., VIII, 35.). Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra.

Cum quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum, si tamen toto corde quæsieris et tota tribulatione animæ tuæ (Deuter., IV, 29.). Lorsque vous chercherez le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu que vous le cherchiez de tout votre cœur et dans toute la douleur de votre âme.

La contrition doit encore être *surnaturelle*, c'est-à-dire, causée par un mouvement du Saint-Esprit et fondée sur des motifs de foi ; *intérieure*, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de réciter du bout des lèvres un acte de contrition, mais qu'il faut l'avoir dans le cœur : *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra* (Joel, II. 13.). — *Vera contritio in ore non accipitur, sed in corde* (Saint Grégoire le Grand) ; enfin, elle doit être *universelle : Agite pœnitentiam plenam* (Saint Cyprien, *de Lapsis*).

Une chose dont il faut soigneusement instruire les fidèles, c'est qu'ils doivent former un acte particulier de contrition pour chaque péché mortel. C'est ce que prouvent les paroles d'Ezéchias rapportées par Isaïe et citées plus haut : *Recogitabo tibi omnes annos*, etc. Repasser des années dans son esprit, n'est autre chose que rappeler tous ses péchés en particulier, afin d'en concevoir un repentir sincère.

III. — Il arrive fréquemment que Dieu rejette plusieurs genres de bonnes œuvres, comme l'aumône, les jeûnes, les prières, etc., qui, de leur nature, sont très-bonnes et très-saintes, parce qu'elles sont rendues mauvaises par la faute des hommes. Mais *la contrition est toujours agréable à Dieu.* — *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies* (Ps. L, 19). Vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié.

Bien plus, nous n'avons pas plutôt conçue la contrition dans notre cœur, que Dieu nous accorde la rémission de nos péchés. *Dixi, confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei* (Ps. XXXI, 5.) ; J'ai dit : je confesserai mon iniquité devant Dieu, et il me remettra aussitôt l'impiété de mon péché. Nous avons une figure sensible de cette vérité dans les dix lépreux que notre Seigneur envoya vers les prêtres, et qui furent guéris avant que d'être arrivés (*Luc.*, XVII, 14.).

IV. — L'homme pouvant concevoir de la douleur de ses péchés, ou par la crainte des châtiments de Dieu (Voyez *Crainte de Dieu*), ou par un véritable amour de Dieu (Voyez ces mots), cela fait que les théologiens distinguent deux sortes de contritions : l'une *parfaite* qu'ils nomment simplement *contrition* ; l'autre *imparfaite* qu'ils nomment *attrition*. Le Concile de Trente approuve cette distinction.

La contrition est quelquefois si parfaite, qu'elle réconcilie l'homme avec Dieu avant même qu'il reçoive le sacrement de pénitence ; cette réconciliation ne doit pas être attribuée à la contrition *indépendemment de la volonté de recevoir le sacrement*, mais *en tant qu'elle renferme en soi le vœu, c'est-à-dire la volonté de le recevoir*.

CONVERSION (DÉLAI DE LA).

I. — Si nous faisons réflexion sur les causes les plus ordinaires du délai de la conversion ou de la pénitence, nous trouverons qu'elles se réduisent à trois : 1° dans les uns, c'est indolence, paresse et dégoût des choses de Dieu ; 2° dans beaucoup, c'est attachement au péché, engagement criminel ou passion dominante qui retient dans une honteuse servitude ; 3° dans d'autres enfin, c'est aveuglement de l'esprit ou endurcissement du cœur : on n'est touché, ni par la crainte des jugements de Dieu, ni par le danger de la damnation éternelle.

Ces trois hypothèses peuvent faire le sujet d'un seul ou de trois sermons distincts.

(A). — Il est incroyable combien de pécheurs endort l'indolence spirituelle : c'est elle qui cause cet éloignement habituel des tribunaux de la pénitence, qui les fait toujours différer de fête en fête, et remettre à un autre temps. Ce ne sont pas de ces pécheurs d'éclat qui font murmurer le public par leurs désordres ; ce sont des pécheurs secrets, sujets à des vices honteux, à des fautes que la mollesse produit et que l'indolence entretient : ils ne peuvent se gêner ni se contraindre en rien ; et comme il faut se faire une grande violence pour rentrer en soi-même, changer de vie et se priver des divertissements mondains, ils ne peuvent s'y résoudre. Ce n'est pas que ces sortes de pécheurs ne ressentent parfois des alarmes, des inquiétudes, des remords de conscience ; mais l'indolence qui les domine a bientôt tout calmé, tout assoupi. D'ailleurs, comme la crainte est la seule passion dont on soit capable en cet état, on se fait cent difficultés chimériques sur le retour à la pénitence. Tantôt, c'est la honte d'ouvrir son cœur à un prêtre ; tantôt c'est l'appréhension de trouver un confesseur trop rigoureux ; tantôt, c'est la frayeur qu'inspire la pratique de la pénitence et de la vie chrétienne. Tout cela ne s'accommodant pas avec leur fatale indolence, empêche ces pauvres pécheurs de prendre une courageuse résolution. D'où il arrive qu'ils sont ainsi

conduits à l'impénitence finale *par voie de surprise*, parce que la mort les surprend ordinairement en cet état.

(B.) — Si le pécheur indolent doit craindre l'impénitence finale par voie de surprise, le pécheur attaché au péché doit la craindre *par voie de vengeance et de justice*. Ce n'est ni la honte ni la timidité qui le retiennent : les jeûnes, les prières et toutes les rigueurs de la pénitence ne seraient point capables d'empêcher sa conversion, si cette conversion pouvait s'allier avec l'objet de sa passion dominante; mais comme cela est impossible, le pécheur prend le parti de différer toujours l'affaire de son salut. Et c'est à ces sortes de personnes que s'adresse cette menace de Dieu aux Juifs : *In peccato vestro moriemini*, Vous mourrez dans votre péché (Joan. VIII, 21). C'est aussi la punition dont Dieu menaçait les pécheurs par ses prophètes : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur. Ipse morietur, quia non habuit disciplinam* (Prov. V, 22-23); le méchant se trouve pris dans son iniquité, et il est lié par les chaînes de ses péchés. Il mourra, parce qu'il n'a point reçu la correction. Combien de fois n'est-il pas arrivé que des pécheurs sont morts au milieu même de leurs débauches ou de leurs crimes? Terribles exemples de la justice et de la vengeance de Dieu!

(C.) — Il y a des pécheurs qui, à force de résister aux grâces de la miséricorde divine, finissent par être aveuglés et endurcis. Insensibles à toutes les invitations du ciel, ils se sont eux-mêmes privés de tous les moyens qui pouvaient les rappeler de leurs égarements; ils ont étouffé tous les sentiments de la religion, éteint toutes les lumières de la foi, assoupi tous les remords de la conscience. N'est-il pas évident qu'ils mourront dans l'impénitence *par l'insensibilité et l'inflexibilité de leur cœur*, Dieu les laissant dans le triste état où les a placés leur malice.

II. *Autres divisions.* — Celui qui ne commence sa pénitence qu'aux approches de la mort, ne fait presque jamais une pénitence suffisante pour le salut, 1° parce qu'il se trouve dans la frayeur, le trouble et la faiblesse d'esprit qui empêchent l'intégrité de la confession; 2° parce que la confession est alors rarement sincère; on n'abandonne pas le péché, c'est le péché qui nous abandonne; 3° parce que la pénitence n'est presque jamais surnaturelle; car la mort dans la justice est le plus pur effet de la miséricorde du ciel, et le Seigneur s'est comme fait une loi de la refuser à tout pécheur qui l'a méprisée pendant la vie; c'est le sentiment de saint Augustin.

— Trois choses sont à craindre en différant sa pénitence et sa conversion au lit de la mort : 1° la colère de Dieu, qui a coutume de se réserver notre dernière heure pour punir nos mépris de ses grâces; 2° nos passions et nos mauvaises habitudes, qui sont alors d'autant plus fortes que nos facultés sont plus faibles; 3° le démon, qui n'oublie rien pour retenir sa proie.

— Il n'y a pas d'espérance *plus mal fondée, plus téméraire* et *plus insensée* que celle du pécheur qui, au lieu de travailler à sa conversion pendant que la grâce lui en fournit l'occasion et le moyen, la diffère toujours et présume qu'il viendra un temps où la grâce et l'occasion lui seront favorables; et 2°, il n'y a rien de *plus injurieux à Dieu* que la présomption de ce pécheur qui remet ainsi sa conversion (Massillon).

— Ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort, sont ordinairement trompés, parce qu'ils sont : 1° surpris par le temps qu'ils se promettent, et qui n'est pas en leur pouvoir; 2° surpris par la grâce que Dieu leur refuse, après qu'ils l'ont rejetée si longtemps; 3° surpris par leur propre volonté, qui ne renoncera pas alors sincèrement ni efficacement au péché.

III. — *Filii hominum usquequo gravi corde* (Ps. IV, 3)? Jusques à quand, ô fils des hommes, aurez-vous le cœur appesanti?

Hodie, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (Ps. XCIV, 8). Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs.

Vocavi et renuistis : despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo, cum vobis, id quod timebatis, advenerit (Prov. I, 24, 25 et 26). Je vous ai appelés, et vous n'avez point voulu m'écouter : vous avez méprisé tous mes conseils, et vous avez négligé mes réprimandes.

je me rirai à votre mort, et je me moquerai de vous, lorsque ce que vous craignez sera arrivé.

Tunc invocabunt me, et non exaudiam : mane consurgent, et non invenient me : Eo quod exosam habuerint disciplinam, et timorem Domini non susceperint, Nec acquieverint consilio meo (Prov. I, 28, 29 et 30). Alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai pas : ils se lèveront dès le matin, et ils ne me trouveront point, parce qu'ils ont haï ma loi, et que, n'ayant pas eu la crainte du Seigneur, ils ne se sont point soumis à mes conseils.

Impius, cum in profundum venerit peccatorum contemnit (Prov. XVIII, 3). Lorsque l'impie est descendu dans l'abîme de ses péchés, il méprise tout.

Ne adjicias peccatum super peccatum. Et ne dices : Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius (Eccli. V, 5, 6 et 7). N'ajoutez pas péché sur péché. Et ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés. Car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère.

Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. Subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te (Eccli. V, 8 et 9). Ne tardez point de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour : car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance.

Quærite Dominum, dum inveniri potest, invocate eum, dum prope est (Isa. LV, 6). Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver ; invoquez-le pendant qu'il est proche.

Secundum duritiam tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ (ad Rom. II, 5). Par votre dureté et l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère.

Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus (ad Ephes. V, 14). Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et le Christ vous illuminera.

Nolite errare : Deus non irridetur. Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet (ad Gal. VI, 7 et 8). Ne vous trompez pas : On ne se moque point de Dieu. L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé.

Datur quidem etiam in extremis pœnitentia, quia non potest denegari, sed auctores esse non possumus quod, qui sic petierit, mereatur absolvi (S. Augustin, Serm. 57, *de Tempore*). On accorde aux pécheurs, même à l'article de la mort, l'absolution qu'ils demandent, parce qu'on ne peut la leur refuser ; mais nous ne pouvons pas répondre que celui qui la demande de la sorte, mérite d'obtenir le pardon de ses fautes.

Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est ; pœnitentia quæ a moriente tantum petitur, timeo ne et ipsa moriatur (Id., ibid.). La pénitence d'un pécheur languissant est languissante, et je crains bien que celle qui est demandée par un homme mourant, ne soit morte elle-même.

Quanto diutius expectat Deus, tanto gravius vindicat (Id., Serm. 102, *de Tempore*). Plus Dieu diffère de punir les pécheurs, plus il les punit rigoureusement.

Deus pœnitentiæ tuæ indulgentiam promisit, sed huic dilationi tuæ diem crastinum non promisit (Id., in Ps. 114). Dieu vous a promis de vous pardonner quand vous feriez une sincère pénitence ; mais il ne vous a point promis le jour de demain pour la remettre ainsi de jour en jour.

Si vis pœnitentiam agere quando peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa (Id. Serm. 4, *inter communes*). Si, pour faire pénitence, vous attendez que vous ne puissiez plus pécher, c'est le péché qui vous quitte, et non vous qui le quittez.

O homo qui differs de die in diem, forte habiturus hodie ultimum diem (Id., Serm. 201, *de Tempore*) ! O vous qui différez de jour en jour, et dont le dernier sera peut-être celui-ci !

Qui pœnitenti veniam spopondit, peccanti diem crastinum non promisit (S. Grégoire le Grand, homil. 12 *in Evangel.*). Celui qui a promis le pardon au pécheur qui fait pénitence, ne lui a point promis le lendemain pour la faire.

Laqueus fortis est pœnitentiæ dilatio : qui enim nimium differt, ille pravis suis operibus, quasi propriis laqueis tandem misere capitur (S. Basile, *Catena aurea*). Le délai de la pénitence est un lien qu'il n'est pas facile de rompre : car celui qui diffère trop longtemps est retenu par ses œuvres d'iniquité, comme par des liens qui l'attachent enfin misérablement à sa propre perte.

Unius diei sanctos efficimus, qui nihil præter velle offerimus (S. Grégoire de Nazianze). Nous prétendons faire des saints en un seul jour, lorsque nous n'avons que la seule velléité de le devenir [*au dernier jour de la vie*].

Justo Dei judicio fit, ut quia, cum potest homo converti, non vult; cum vult forte converti, non possit (Innocent III, Serm. 2, *de Adventu*). Par un juste jugement de Dieu, il arrive qu'un homme ne veut pas se convertir, quand il le peut, et qu'il ne le peut plus, quand il le veut.

IV. — Exemples.

Caïn a vécu, et il est mort dans l'impénitence. — Pharaon est généralement regardé comme l'exemple d'un cœur endurci et impénitent. Il feignait de se rendre et d'obéir aux ordres du Seigneur, lorsqu'il ressentait sa vengeance; mais, dès qu'il croyait n'avoir plus rien à craindre, il recommençait à persécuter le peuple de Dieu, malgré les prodiges de Moïse. Il reconnut enfin que Dieu combattait pour Israël, mais il était trop tard. — Achan déroba une règle d'or et un manteau d'écarlate pendant le siége de Jéricho, malgré la défense formelle de Dieu. On presse le coupable d'avouer son crime. Achan, au lieu d'obéir aux remords de sa conscience, y résiste; mais on le découvre, il confesse ce qu'il ne peut plus cacher, et il est mis à mort. « Voilà, dit un auteur moderne, ce qui » arrive à la plupart des pécheurs qui, pour confesser » leurs péchés et s'en repentir, attendent à la dernière ex» trémité, et lorsqu'aucun délai n'est possible. Mais alors » il n'est plus temps, car leur pénitence est ordinairement » forcée. Ils auraient obtenu le pardon de leurs crimes, » s'ils en eussent fait à temps un sincère aveu, s'ils en » avaient conçu une véritable douleur, s'ils avaient resti» tué le bien d'autrui; mais ils ont différé jusqu'à la fin, et » leur confession est souvent inutile. » — David ne tarda pas longtemps à faire pénitence de l'adultère et de l'homicide qu'il avait commis, et saint Ambroise, dans l'apologie qu'il a écrite en faveur de ce roi, remarque expressément qu'à la voix du prophète Nathan, il reconnut et avoua son péché, et en fit une profonde pénitence qui dura toute sa vie : *Ille Rex tantus et potens, ne exiguo quidem momento, manere penes se delicti passus est conscientiam, sed, præmatura confessione atque immenso dolore, reddidit peccatum suum Domino.* — La promptitude est le premier caractère de la véritable conversion, et ce caractère, on le trouve dans l'exemple de Madeleine, de Zachée, de saint Pierre, de saint Paul et du bon larron.

CORRECTION FRATERNELLE.

I. — Ce sujet est plus borné que beaucoup d'autres, et cependant il y en a peu qui soit plus complet.

Un prédicateur doit ici observer trois choses : 1° la correction fraternelle peut se faire à toutes sortes de personnes; 2° il faut s'y garder de confondre ce qui est de conseil avec ce qui est de précepte; 3° il n'est pas moins rare ni moins difficile de bien recevoir la répréhension que de la faire bien et à propos.

II. — Quelle est l'obligation de faire la correction fraternelle? Quelles sont les personnes qui doivent la faire? De quelle manière doit-on la faire?

(A) C'est un précepte divin, positivement intimé dans l'ancienne et la nouvelle loi. C'est aussi un précepte du droit naturel fondé : 1° sur l'amour que nous devons à Dieu et sur le zèle que nous devons témoigner pour sa gloire et ses intérêts; or, en quelle occasion pouvons-nous mieux faire preuve de cet amour et de ce zèle, qu'en empêchant qu'il ne soit offensé, déshonoré? 2° sur la charité due au prochain : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (Eccl. XVII, 12); 3° sur l'intérêt que chacun doit prendre au bien public; si personne ne reprenait les pécheurs, le mal deviendrait bientôt un scandale contagieux, et les juges ne suffiraient point à en arrêter l'immense expansion.

(B) D'abord, ceux que ce précepte oblige sont indubitablement les magistrats à l'égard des citoyens d'une ville, les pasteurs à l'égard de leur troupeau, les pères et mères à l'égard de leurs enfants, les maîtres à l'égard de leurs serviteurs, et généralement tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. En deuxième lieu, chacun de nous est tenu de reprendre son prochain.

(C) Comme il pourrait y avoir de l'indiscrétion à faire indifféremment la correction fraternelle à toutes sortes de personnes, on doit être instruit de la manière dont il faut la pratiquer, des temps qui sont convenables à l'accomplissement de ce devoir, des circonstances où il est plus à propos de s'en abstenir, et l'on ne saurait trop se pénétrer de l'extrême prudence avec laquelle il faut procéder dans une affaire aussi délicate, puisque l'on y doit tenir compte de l'âge, du rang, du tempérament, des dispositions enfin des personnes qui font la correction et de celles qui la reçoivent. C'est pourquoi un prédicateur agira sagement, en montrant, par de courts exemples, comment on doit se comporter : 1° à l'égard des inférieurs, 2° avec les égaux, et 3° avec ceux qui sont au-dessus de nous; et conclure par le grand bien qui peut venir de cette correction : *Lucratus eris fratrem tuum.*

On peut proposer le même sujet de cette manière : 1° la correction fraternelle est de précepte, et ce précepte oblige, — cela est incontestable; 2° par qui ce précepte doit-il être observé? Il peut y avoir quelques difficultés sur ce point; il faut les éclaircir; 3° quand, en quelles occasions et avec quel ordre ce précepte doit-il être observé? C'est ce qui a besoin d'une exacte explication.

Autre division. — Péchés que l'on commet, en ne corrigeant pas ses frères; péchés que l'on peut commettre, en les corrigeant. 1° Ne pas reprendre le prochain dans les occasions où l'on est obligé de le faire, c'est se rendre coupable des mêmes péchés que commet celui qu'on ne reprend pas, — c'est même pécher plus grièvement que lui, parce que, d'un côté, on coopère aux mêmes fautes, et que, de l'autre, on devient froidement la cause de la damnation du prochain, — c'est autoriser enfin les autres à suivre l'exemple de celui que l'on ne corrige pas. 2° On doit faire

la correction fraternelle *en temps convenable, avec douceur, en secret.* Le pécheur en colère ou dans le fort de la passion n'écoute rien; notre propre aigreur ou notre propre colère rend inutiles les paroles de correction que nous pouvons adresser à un pécheur; notre indiscrétion rendra publique la correction que nous avons faite, et nous ferons ainsi du scandale, au grand détriment de la charité.

Autre division. — Le zèle qui nous porte à reprimander, doit avoir trois qualités : 1° il doit être soutenu par un bon exemple; autrement il ne produira que raillerie de la part de celui qui est reprimandé; 2° il doit être *selon la science*, c'est-à-dire, *prudent* et *discret*; autrement il gâtera tout; 3° il doit être vigoureux et ferme, quand cela est nécessaire, mais toujours avec un fonds de bonté et de miséricorde.

Autre division. — Il faut reprendre nos frères. 1° La loi de Dieu le commande; 2° l'intérêt de Dieu le veut; 3° le salut du prochain l'exige.

Autre division. — La prudence est absolument nécessaire : 1° pour discerner ce qui est bien d'avec ce qui est mal; 2° pour s'examiner soi-même et voir si l'on n'est pas coupable des défauts que l'on veut reprendre dans les autres; 3° pour prendre son temps et apporter les tempéraments qui peuvent adoucir l'amertume de la correction.

Autre division. — La correction fraternelle est : 1° chrétienne et sainte, quand elle est faite par un principe de charité; 2° salutaire et efficace, quand elle est réglée par la prudence; 3° singulièrement méritoire, quand on se propose pour fin la gloire de Dieu.

III. — *Via vitæ custodienti disciplinam, qui autem increpationes relinquit, errat* (Prov. x, 17). Celui qui garde la discipline est dans le chemin de la vie; mais celui qui néglige les réprimandes, s'égare.

Plus proficit correptio apud prudentem, quam centum plagæ apud stultum (Prov. xvii, 10). Une réprimande sert plus à un homme prudent que cent coups à l'insensé.

Qui abjicit disciplinam, despicit animam suam; qui autem acquiescit increpationibus, possessor est cordis (Prov. xv, 32). Celui qui rejette la correction méprise son

âme ; mais celui qui se rend aux réprimandes, possède son cœur.

Qui arguunt laudabuntur, et super ipsos veniet benedictio (Prov. XXIV, 25). Ceux qui reprennent en seront loués, et la bénédiction descendra sur eux.

Qui acquiescit arguenti, glorificabitur (Prov. XIII, 18). Celui qui reçoit de bon cœur les réprimandes, sera élevé en gloire.

Qui odit increpationes, insipiens est (Prov. XII, 1). Celui qui hait les réprimandes, est un insensé.

Qui increpationes odit, morietur (Prov. XV, 10). Celui qui hait les réprimandes, mourra.

Auris quæ audit increpationes vitæ, in medio sapientium commorabitur (Prov. XV, 31). L'oreille qui écoute les réprimandes salutaires, demeurera au milieu des sages.

Quam bonum est, correptum, manifestare pœnitentiam! Sic enim effugies voluntarium peccatum (Eccli. XX, 4). Qu'il est bon de témoigner du repentir quand on est repris ! On évite ainsi le péché volontaire.

Corripe proximum antequam commineris (Eccli. XIX, 17). Reprenez le prochain, avant d'user envers lui de paroles rudes et menaçantes.

Curavimus Babylonem, et non est sanata ; derelinquamus eam. (Jerem. LI, 9). Nous avons voulu guérir Babylone, et elle n'a point voulu se guérir; abandonnons-la.

Ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui (Matth. VII, 5). Otez premièrement la poutre de votre œil : alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.

Quid vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est, non consideras (Luc. VI, 41)?

Si peccaverit in te frater tuus, increpa illum, et si pœnitentiam egerit, dimitte illi (Luc. XVII, 3). Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le, et s'il se repent, pardonnez-lui.

Nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum, magis autem redarguite. (ad Ephes. V, 11). Ne prenez point part aux œuvres infructueuses des ténèbres; mais, au contraire, condamnez-les.

Si quis non obedit verbo nostro, nolite quasi inimicum existimare, sed corripite ut fratrem (II ad Thess. III, 14 et 15). Si quelqu'un n'obéit pas à notre parole, ne le considérez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère.

Si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne et tu tenteris (ad Galat. VI, 1). Si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever avec un esprit de douceur, chacun de nous faisant réflexion sur soi-même et craignant d'être tenté aussi bien que lui.

Peccantes coram omnibus argue, ut cæteri timorem habeant (I ad Timoth. V, 20). Reprenez devant tout le monde ceux qui seront coupables de crimes, afin que les autres aient de la crainte.

Prædica verbum, insta opportune, importune ; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina (II ad Tim. IV, 2) Annoncez la parole, pressez à temps et à contre-temps, pressez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de tolérer et cependant d'instruire.

Hæreticum hominem post unam et secundam correptionem devita, sciens quia subversus est (ad Tit. III, 10 et 11). Evitez celui qui est hérétique, après l'avoir repris une et deux fois, vous persuadant que c'est un homme perverti.

Si quis ex vobis erraverit a veritate et converterit quis illum, scire debet quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum (Jacob. V, 19 et 20). Si quelqu'un d'entre vous s'égare du chemin de la vérité et que quelqu'un l'y fasse rentrer, qu'on sache que celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera une âme de la mort et couvrira la multitude de ses propres péchés.

Debemus amando corripere, non nocendi aviditate, sed studio corrigendi (S. Augustin, Serm. 16, *de Verbo Domini*). Nous devons reprendre nos frères avec une affectueuse

charité, non pour leur faire de la peine, mais par une volonté sincère de les corriger de leurs défauts.

Corripiendis male agentibus parce, cum metuis ne deteriores ex hoc efficiantur (S. Augustin; lib. 2, *de Civit.*, c. 9). Abstenez-vous de reprendre et de corriger ceux que nous voyez faire le mal, lorsque vous avez sujet de craindre que votre répréhension ne servira qu'à les rendre pires qu'ils n'étaient.

Juste alios reprehendit, qui non habet quod in se alius reprehendat. (S. Augustin, *in Ps.* 5). Celui-là reprend justement les autres, qui ne fait rien qui donne sujet à un autre de le reprendre lui-même.

Si eos, in quos nobis potestas est, ante oculos nostros perpetrare scelera permittimus, rei coram ipsis erimus (S. Augustin, *contra Julian.*, lib. cap. 3). Si nous permettons à ceux sur lesquels nous avons autorité de commettre impunément des crimes en notre présence, nous sommes nous-mêmes criminels devant eux.

Mundus esse a vitiis debet, qui aliena corrigere curat (S. Grégoire, lib. 6. Moral.). Celui-là doit être sans défaut, qui se charge de corriger et de reprendre les autres.

In correctione hunc noveris esse ordinem observandum, ut personas diligas, et vitia persequaris; ne si aliter fortasse agere volueris, transeat in crudelitatem correctio, et perdas quos emendare desideras (S. Grégoire, *ibid.*, lib. 9). Voici l'ordre qu'il faut garder dans la correction que l'on fait : c'est d'aimer les personnes et de haïr leurs vices, de crainte que si vous en usez d'une autre manière, la correction ne devienne cruauté, et que vous ne causiez la perte de ceux que vous voulez rendre meilleurs.

Tanto humili corde alios corrigamus, quanto nos ipsos, in iis quos emendamus, agnoscimus (S. Grégoire, *ibid.*, lib. 23). Corrigeons les autres avec d'autant plus d'humilité de cœur, que nous reconnaissons mieux nos propres défauts dans ceux que nous voulons corriger.

Omnis correctio amara quidem videtur ad præsens, sed fructus parit dulcissimos (S. Jérome, lib. 1 *in Jeremiam*). Toute correction paraît dure et amère lorsqu'on la reçoit, mais les fruits en sont très-doux.

In omnibus peccantibus pecco, quando non increpo (Saint Prosper, lib. 3 *de vit. cont.*, cap. 23). Je pèche dans toutes les personnes qui pèchent, quand je ne les reprends pas.

Qui arguit, veritatem habeat ut cognitor, mansuetudinem ut pater, justitiam ut judex (saint Bernard, in verba: *Propter veritatem*). Celui qui reprend et corrige doit être éclairé comme celui qui doit connaître la vérité; il faut qu'il ait la douceur et la clémence d'un père, la justice et l'intégrité d'un juge.

IV. — « Je vous demande, M. F., serait-il bien possible » que Dieu fût plus abandonné que les princes de la terre? » Chose étrange! L'on porte avec tant d'ardeur les intérêts des rois, qu'à la moindre petite injure ou conspira- » ration que l'on fait contre leurs majestés, on s'anime, on » s'échauffe, et, pour parler le langage de Tertullien dans » le chapitre 2 de son *Apologétique*, on prend les armes et » on devient naturellement soldat : *Contra læsæ majestatis reos, omnis homo miles.* Hé quoi! Les souverains de » la terre auront des sujets si zélés pour eux, et le Roi des » rois n'en trouvera aucun qui soit fidèle et qui épouse » ses intérêts? De lâches chrétiens verront qu'on l'offense, » ils verront qu'on attente à sa vie, et ils seront dans une » froideur épouvantable? N'est-ce pas, dit saint Augustin, » se rendre coupable de la rébellion et du crime qu'on ne » corrige pas? Vous prenez les armes pour un souverain » que vous n'aurez peut-être jamais vu, vous vous sentez » obligés à empêcher le soulèvement, et, pour ce qui re- » garde Dieu, quoique vous sachiez assurément qu'il vous » aime, vous ne vous intéressez presque jamais pour sa » gloire! Vous savez que Dieu a tant de bonté pour vous, » qu'il ménage toutes choses pour votre satisfaction; vous » ressentez tous les jours les effets de son amour, et, non- » obstant tous ses bienfaits, lorsqu'on l'outrage en votre » présence, vous ne dites mot, et vous ne prenez ja- » mais ses intérêts en main! Vous voyez un de vos frères » tout teint de son sang, qui s'efforce de lui ravir sa gloire, » et vous demeurez dans une langueur et dans une » crainte criminelles! Ah! il est impossible qu'un chré- » tien soit animé de l'esprit de Dieu, il est impossible qu'il » soit embrasé de son amour, si ses intérêts ne le touchent,

» et s'il n'entreprend courageusement de les défendre » (Bourdaloue) !

« Tout chrétien doit aimer son prochain par le principe » d'une charité surnaturelle, et la charité surnaturelle aime » l'ordre, en sorte que s'occupant à soulager son prochain » dans les besoins qu'il peut avoir, elle considère toujours » les plus grandes nécessités pour les soulager par dessus » toute autre. Or, la plus grande de toutes les nécessités et » la plus effroyable de toutes les misères, c'est de tomber » dans le péché et d'être dans l'indigence des biens de la » grâce. Elle doit donc, cette charité, si elle est véritable et » chrétienne, ôter ces sortes de nécessités, repousser cette in- » digence, et empêcher son frère de tomber dans ces misères. » Or, elle ne le peut faire que par la correction : tout chrétien » donc qui aime son prochain véritablement, le doit corri- » ger, car tout chrétien doit aimer son prochain avec or- » dre : il ne le peut faire avec ordre, qu'il ne préfère le » plus grand bien au moindre; il ne peut préférer ce plus » grand bien à un moindre et à un médiocre, qu'il ne pré- » fère l'éternité au temps et qu'il n'aime conséquemment » son prochain pour l'éternité. Poursuivons. Il ne peut » l'aimer pour l'éternité, qu'en souhaitant qu'il soit dans » la vertu. Celui-ci ne peut être dans la vertu, qu'il ne » cherche à sortir du vice où il est engagé; il n'en peut » sortir avantageusement que par la correction qu'on lui » fera et les avis charitables qu'on lui donnera. Par consé- » quent, tout chrétien qui doit aimer son frère d'un amour » désintéressé, et avec ordre, et pour l'éternité, lui doit » faire la correction (Bourdaloue). »

« On ne doit pas être absolument parfait et sans défaut pour avoir le droit et le devoir d'avertir les autres et de les corriger : s'il n'en était pas ainsi, personne ne serait obligé d'avertir ceux qui sont dans le désordre, puisque nul n'est sans défaut et sans péché. Il suffit de mener une vie irréprochable, et de mériter par sa conduite l'approbation des gens de bien. »

« La correction, pour être utile, doit être accommodée aux circonstances qui en sont l'adoucissement; il y a des adresses que le zèle et la charité font trouver, quand on a véritablement en vue le salut du prochain. »

VI. — Héli fut puni de Dieu à cause de sa lâcheté à reprendre ses enfants (I Reg. I.). — Jonathas réconcilia David avec son frère Saül, en faisant des remontrances à celui-ci dans un moment opportun. — Samuël rappelle à l'ordre les Israélites, après qu'ils ont déclaré publiquement que sa conduite est irréprochable. — David commet un adultère; le prophète Nathan lui propose une parabole; David la résout et se condamne lui-même. — L'Évangile contient des exemples de corrections que fit Jésus à ses apôtres, les unes douces, les autres sévères, selon les circonstances.

Voyez *Aumône spirituelle*.

COUTUME ET MODE.

I. — Nous entendons ici par *coutume* « l'usage reçu et établi en certains lieux et parmi certaines personnes. »

La *coutume*, en général, est la règle que suivent la plupart des chrétiens dans les plus importantes affaires de la vie; mais on ne peut douter que quand elle est dangereuse et mauvaise, elle ne soit la source des plus grands déréglements.

II. — C'est un sentiment commun que la coutume, en bien des choses, a *force de loi*, et qu'on est obligé de s'y conformer; mais ceci ne peut avoir lieu que *dans les choses honnêtes et jugées utiles au bien public*. Dans le crime et dans le vice, on se fait aussi *une espèce de loi* des plus pernicieuses coutumes; mais alors c'est quelque chose d'*injuste* et de *honteux*. C'est une tyrannie indigne des chrétiens qui jouissent de la liberté des enfants de Dieu et doivent être jaloux de la conserver, car cette tyrannie les rend esclaves du monde, du péché et du démon.

Cette tyrannie est *injuste* : 1° dans son *principe* et son *origine*, car, dit Tertullien, une mauvaise coutume commence par ignorance ou par faiblesse, mais elle se fortifie par l'usage et la succession des temps pour établir enfin son empire fatal : *Consuetudo initium ab aliqua ignorantia vel simplicitate sortita in usum per successionem corroboratur* (De veland. Virg.); 2° *en elle-même*, puisqu'elle est opposée à la loi naturelle qui est la droite raison, et à l'Évangile qui est la raison divine.

Cette tyrannie est *honteuse* : 1° parce qu'elle fait déserter le drapeau de Jésus-Christ; *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (ad Gal. I, 10); 2° parce qu'elle rend les hommes esclaves du péché.

Il y a trois ennemis que nous devons combattre, et que la mauvaise coutume nous engage à suivre, savoir : *le monde, la chair* et *le démon*.

Le monde nous séduit par ses exemples pernicieux; la chair nous séduit en flattant tout ce qui charme nos sens; le démon nous séduit en nous excitant à tout ce qu'il y a de plus contraire à l'Évangile.

— La mauvaise coutume est, selon saint Ambroise : 1° un sujet d'aveuglement pour les pécheurs qui ne croient pas faire mal en s'y conformant; 2° un sujet de confusion pour l'Église qui voit ses enfants retourner aux vices dont elle les avait tirés; 3° un sujet de tentations pour les âmes justes qui sont si puissamment sollicitées de se ranger du côté du parti le plus nombreux.

— Il n'y a rien qui doive avoir moins d'autorité que les mauvaises coutumes : 1° puisque tous les saints les ont condamnées, et 2° qu'elles ne peuvent procurer qu'une fausse sécurité de conscience.

III. — *Non sequeris turbam ad faciendum malum* (Exod. XXIII, 2). Vous ne suivrez point la foule pour (vous autoriser à) faire le mal.

Omnis caro corruperat viam suam (Gen. VI, 12). La voie de l'homme était devenue toute corrompue.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (Ps. XIII, 3). Tous se sont détournés de la vraie voie, tous sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.

Interveniente tempore, convalescente iniqua consuetudine, hic error tanquam lex custoditus est (Sap. XIV, 16.). Cette coutume criminelle s'étant autorisée de plus en plus, par la suite du temps, l'erreur fut observée comme une loi.

Intrate per angustam portam, quia lata est porta et spaciosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam (Matth., VII, 13). Entrez par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, et que le chemin qui y mène est spacieux, et il y en a beaucoup qui y entrent.

Ab initio non fuit sic (Matth. XIX, 8). Cela n'a pas été ainsi dès le commencement.

Nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei (I ad Cor., XI, 16). Ce n'est point là notre coutume, ni celle de l'Église de Dieu.

Si adhuc hominibus placerem, Christi Dei non essem (ad Gal., I, 10). Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur de Jésus-Christ.

Exempla fiunt, quæ esse jam facinora destiterunt, lenocinante ad vitia publicæ auctoritatis malo (saint Cyprien, *Epist.* I). Les actions qui, dans l'opinion des hommes, ont cessé de passer pour des crimes, passent maintenant pour des exemples, l'approbation publique donnant de l'autorité et de l'attrait au mal.

Non jam vitiis excusatio, sed auctoritas datur (saint Cyprien, *de Spectaculis*). On n'excuse pas seulement le vice maintenant, mais on l'autorise par la coutume.

Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est : relicto ergo errore, sequamur veritatem (saint Cyprien, *ad Pompon.*). La coutume qui n'est point appuyée sur la vérité, n'est qu'une vieille erreur. Quittons donc l'erreur, et attachons-nous à ce qui est conforme à la justice et à la vérité.

Sanitatis patrocinium insanientium turba est (saint Augustin, lib. 6 *de Civit.*). La multitude des insensés fait qu'on se croit être sage de les suivre.

Væ tibi flumen moris humani! Quis resistet tibi? Quamdiu non siccaberis (saint Augustin, lib. I, *Confess.*, cap. 16)? Maudit soit le fleuve de la coutume! O fleuve, quel est celui qui te résiste? Quand donc ton lit se desséchera-t-il?

Quid nobis in illo Dei judicio proderit multitudo (saint Ruchérius, *Epist. ad Val.*)? Au jugement de Dieu, à quoi nous serviront les exemples de la multitude?

Debet nos judicium veritatis ducere, non privilegium consuetudinis (saint Bernard). C'est la vérité seule qui doit nous conduire, et non le privilége que le monde accorde à la coutume.

IV. — « A force d'avoir sous les yeux de mauvais exemples, la faiblesse humaine s'imagine qu'elle peut les imiter

» impunément. Il en est des pernicieuses coutumes comme » de certains phénomènes atmosphériques : nul ne peut » empêcher la pluie ou la grêle ; mais nous pouvons nous » en garantir par un abri. Pourquoi n'agissons-nous pas » de même quand il s'agit des coutumes de ce monde qui » sont contraires à l'Évangile? Au fleuve de ces coutumes » opposons une résistance énergique, bien loin de nous » laisser entraîner aux flots de son cours impétueux et ra- » pide. Laissons aux adorateurs de ce monde la vaine excuse » des coutumes : regardons fixement l'Évangile et prenons- » le pour unique modèle, puisque nous sommes chrétiens. » Toute autre règle est une illusion qui mène à l'abîme. » La belle excuse au jugement de Dieu, quand vous lui di- » rez : *Seigneur, j'ai déchiré la réputation de mon pro-* » *chain, parce que les autres ne l'épargnaient pas ; je me* » *suis approprié le bien d'autrui, parce que les autres* » *en agissaient de même; j'ai profané les lieux sacrés* » *par mon irrévérence et ma toilette provocatrice, parce* » *que tout le monde m'en donnait l'exemple; j'ai vécu* » *dans la mollesse et dans l'oisiveté, sans bonnes œuvres* » *et sans pénitence, parce que telle était la coutume gé-* » *nérale* ! Insensés que nous sommes, Dieu ne nous a-t-il » pas avertis de fuir le monde, l'ennemi de nos âmes! » Pourquoi donc l'imiter? pourquoi aimer ce qu'aime le » monde ? pourquoi faire ce qu'il fait ? pourquoi régler nos » devoirs sur la coutume, au lieu de les régler sur l'Évan- » gile ? Quand Jésus-Christ nous a montré la voie que nous » avons à suivre, il ne nous a point dit : Prenez *la voie* » *large* (*latam portam*), c'est-à-dire, la voie de la multi- » tude, mais bien *la voie étroite* (*angustam portam*), c'est- » à-dire, la voie des élus. Les saints ont toujours été et » seront toujours le petit nombre ; suivons leur exemple » et n'en suivons pas d'autre. Les trois-cents soldats de » Gédéon, qui burent de l'eau dans le creux de la main, ne » furent-ils pas préférés à tout le reste de l'armée de ce » capitaine de Dieu ? Et si les enfants de perdition se noyè- » rent dans les eaux du déluge, la famille de Noé ne trou- » va-t-elle point un asile assuré dans l'arche ? En présence » de ces deux exemples, il semble qu'il y ait un caractère » de réprobation attaché au grand nombre, puisque l'Écri- » ture ne nous parle que du petit nombre des élus. Sans » sonder l'impénétrable mystère de la prédestination, on » peut certainement s'en tenir à l'idée que le grand nom- » bre n'est pas une autorité contre les maximes de la loi » de Dieu. Or, c'est la loi seule de Dieu qui mène au bien, » à la vertu, au salut; toute autre loi ne mène qu'à la per- » dition (L'abbé Théodule Normand). »

CRAINTE DE DIEU.

I. — On a le droit de s'étonner que ce sujet soit si rarement traité en chaire, et, cependant il n'y en a point qui soit plus capable de faire impression sur les pécheurs. Peut-être paraît-il vague, mais il ne l'est pas plus que la *pénitence*, le *péché mortel*, l'*amour de Dieu*, etc.

Comme l'on peut craindre Dieu par différents motifs qui forment différentes espèces de crainte, il est assez difficile de donner une définition générale de la crainte de Dieu. Il semble cependant que l'on peut dire : *C'est une vertu par laquelle on craint d'offenser Dieu.*

Ç'a été une hérésie de Luther et de Calvin de dire que la crainte des peines, qui nous fait recourir à la miséricorde de Dieu, et par laquelle on s'abstient de pécher, est un péché qui rend les hommes criminels. Le Concile de Trente a prononcé anathème contre cette hérésie (*Sess.* 6, canon 8), et nous apprend en outre que l'attrition (contrition imparfaite) qui est conçue par la crainte des peines, ne rend pas l'homme hypocrite, ni plus grand pécheur, lorsqu'elle exclut la volonté de pécher, mais qu'elle est un don de Dieu et un mouvement du Saint Esprit, lequel à la vérité n'a pas encore pris possession de l'âme par la grâce sanctifiante et par la charité, mais qui l'excite et la dispose à la recevoir (*Sess.* 14, can. 15.).

La crainte de Dieu peut être *servile* ou *filiale*. Elle est servile quand elle naît de l'amour que nous avons pour nous-mêmes et non de celui que nous avons pour Dieu, ou, selon saint Augustin, quand elle ne vient pas de l'amour de la justice, mais, comme chez les esclaves, de la crainte du châtiment : *Amor iste quo non amatur justitia, sed timetur pœna, servilis est* (in Ps., 118.). Si elle exclut le

désir et la volonté du péché, elle est louable, sainte et inspirée par le Saint Esprit; autrement, elle doit être regardée comme une étrange dépravation et comme la dernière corruption du cœur humain. — La crainte filiale est celle par laquelle on craint d'offenser Dieu et de violer sa loi, de peur de perdre sa grâce et son amitié. On la nomme ainsi, parce qu'elle naît de l'amour, comme la crainte qu'éprouvent les enfants d'offenser un père qu'ils aiment et craignent en même temps.

Il faut remarquer avec soin que la crainte de Dieu étant nécessaire aux justes et aux pécheurs, on doit prendre garde de porter les uns à la défiance de la miséricorde divine, et de jeter les autres dans le désespoir.

Pour ce qui regarde l'ordre et la manière de traiter ce sujet, on justifiera la conduite de Dieu dans la sévérité de sa justice, des châtiments qu'il exerce sur beaucoup de pécheurs en cette vie, et qu'il exercera en l'autre sur les réprouvés; on insistera sur ce que le pécheur en est averti et qu'il a le moyen aussi bien que le temps de s'en défendre; on lui prouvera enfin qu'il ne doit s'en prendre qu'à sa propre malice s'il s'attire un malheur qu'il a si peu redouté.

II. — La crainte, dans la vie humaine, est la cause de la sûreté. Dans la politique, c'est la mère de la prudence. Dans la morale, c'est une passion qui peut avoir de bons ou de mauvais effets. Mais, dans la vie chrétienne, *c'est le commencement de la sagesse*. Le Sauveur lui-même a pris soin de nous avertir des objets que nous devons craindre, lorsqu'il a dit : *Ne terreamini ab iis qui occidunt corpus*, etc. *Timete autem eum qui postquam occiderit corpus, potest animam mittere in gehennam* (Matth., x, 28. — Luc, xii, 4).

III. — Sur quoi l'on peut avancer ces deux propositions : la première, que nous ne devons point craindre les hommes, lorsqu'il est question de faire le bien; la seconde, que nous devons toujours avoir la crainte de Dieu devant les yeux pour ne point faire le mal.

— Trois perfections qui sont infinies en Dieu, doivent en inspirer aux hommes une crainte salutaire, et les détourner de l'offenser : 1° la hauteur de sa *majesté* qui fait trembler les colonnes du ciel, comme parle l'Écriture, et qui remplit de frayeur les anges, les bienheureux et les démons eux-mêmes; 2° la profondeur de ses *jugements* qui nous sont inconnus; 3° l'étendue de sa *Puissance* qui surpasse infiniment celle des plus renommés potentats de la terre.

— La crainte de Dieu est utile et même nécessaire : 1° pour réparer le passé par la pénitence; 2° pour agir dans le présent par la crainte du compte que nous devons rendre un jour de toutes nos actions; 3° pour mettre ordre à l'avenir par la crainte que nous devons avoir d'un Dieu vengeur.

— On peut montrer que celui qui craint Dieu n'a rien à craindre : 1° pendant cette vie, où il est sous la protection divine; 2° à la mort, puisqu'ayant vécu saintement, il a désarmé la mort; 3° après la mort, puisqu'il n'a que des récompenses à attendre.

— Il faut *toujours* joindre la crainte de la justice de Dieu à la confiance en sa miséricorde, de peur de tomber dans la présomption; 2° il ne faut *jamais* séparer cette confiance de cette même crainte, de peur de tomber dans le désespoir.

— La crainte de Dieu est : 1° un principe de lumière et de justice; 2° une source de vertus sociales (la probité, l'amabilité, l'ordre et l'attachement au devoir); et 3° une règle sûre de conduite.

IV. — *Dominum tuum timebis* (Deut. vi, 13). Vous craindrez le Seigneur votre Dieu.

Qui timent te, magni erunt per omnia (Judith. xvi, 19). Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, seront grands devant vous en toutes choses.

Initium sapientiæ timor Domini (Ps. cx, 10). La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis (Ps. cxi, 1). Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui désire avec ardeur d'observer ses commandements!

Timor Domini, fons vitæ (Prov. xiv, 27). La crainte du Seigneur est une source de vie.

Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis

homo (Eccle. XII, 13). Craignez le Seigneur et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.

Timor Domini expellit peccatum (Eccli., I, 27). La crainte du Seigneur chasse le péché.

Timor Dei initium dilectionis ejus (Eccli., XXV). La crainte de Dieu est le principe de son amour.

Timor fundamentum salutis; timendo cavebimus, cavendo salvi erimus (Tertullien, *de Cult. fem.*). La crainte (du Seigneur) est le fondement du salut; cette crainte nous fera éviter le péché, et la fuite du péché nous sauvera.

Timor Dei, innocentiæ custos (saint Cyprien, *Epist. ad Donat.*). La crainte de Dieu est la gardienne de l'innocence.

Fundamentum fidei et spei est timor (Idem, *Epist. ad Quir.*). La crainte est le fondement de la foi et de l'espérance.

Timor Dei velut gladius anceps est, omnem concupiscentiam pravam exscindens (S. Ephrem, *Orat. de Patientia*). La crainte de Dieu est comme un glaive à deux tranchants qui retranche et extirpe en nous les effets de la mauvaise concupiscence.

Quis potest, nisi Deum timeat, servare justitiam (saint Augustin, *Serm. de Annunt.*)? Quel est celui qui, sans la crainte de Dieu, peut conserver la justice?

Quod supra hominem est, time, et homines te non terrebunt; mortem sempiternam time, et præsentem non curabis (saint Augustin, *in Ps.*, 63). Craignez ce qui est au-dessus de l'homme, et vous ne craindrez plus les hommes; craignez la mort éternelle, et vous n'aurez plus de souci pour la mort temporelle.

Qui timet Deum nihil negligit; timere Deum est, nulla quæ facienda sunt, prætermittere (saint Grégoire le Grand, *Moral.*). Celui qui craint Dieu ne néglige rien; craindre Dieu, c'est n'omettre rien de ce qui doit être fait.

Timore et amore affecta anima, velut quibusdam duobus brachiis suis comprehendit, amplectitur, stringit, tenet (saint Bernard, Lib. 5, *de Considerat.*). L'âme, par la crainte et par l'amour, comme avec deux bras, embrasse Dieu, l'étreint et le tient étroitement serré.

Non est vera libertas, nec bona lætitia, nisi in timore Dei cum bona conscientia (Imitat. Christi). Il n'y a de vraie liberté et de joie solide que dans une bonne conscience qui craint Dieu.

V. — « Comparez la probité de l'homme craignant Dieu » à celle de l'impie et du libertin. Combien elle l'emporte » par sa sincérité! Il sera probe, non par vanité, mais par » des principes de religion, et par conséquent il le sera en » toute circonstance. Il sera ferme dans l'épreuve, constant » dans le péril, héroïque contre la séduction; il sera probe, » même contre ses intérêts. C'est pour cela qu'un philoso- » phe du siècle dernier, qui méprisait la crainte de Dieu, » la voulait dans ses serviteurs.

» Quelle différence entre la douceur de la charité et le » langage trompeur de la politesse; entre les prévenances » de l'une et les offres astucieuses de l'autre; entre les » œuvres admirables de la première, et les promesses » vaines de la seconde! Sans la crainte de Dieu, l'amabi- » lité est une manière mondaine et souvent de l'hypocrisie; » avec cette crainte, elle est la charité chrétienne.

» L'ordre qui opère les grandes choses, est particulière- » ment l'apanage de l'homme craignant Dieu. Celui-ci gou- » verne au dehors avec sagesse, administre ses biens avec » équité, maintient l'union dans sa famille et veille à l'é- » ducation de ses enfants. Tout, dans sa vie, est prévu, » coordonné.

» Enfin, celui qui craint Dieu, accomplit ses devoirs. » Est-il magistrat? il rendra la justice avec impartialité, » en pensant que Dieu le jugera à son tour. Est-il père? » il fera de sa maison un temple, sachant qu'il est le repré- » sentant de Dieu dans sa famille. Est-il serviteur? il sera » fidèle, dévoué et laborieux, en songeant que ses services » sont le prix d'un salaire, et que c'est honorer Dieu que » de tenir ses engagements. Heureux un État, heureuse » une famille dominée par la crainte de Dieu. Tout y est » en harmonie, parce que, dominé par cette crainte, cha- » cun y fait son devoir (*Auteur moderne*). »

— « La crainte de Dieu est la seule règle certaine et sûre » de conduite. Pourquoi? parce qu'en dehors de la con- » duite que nous trace cette crainte, il n'y a que trois rè- » gles possibles : la *science*, la *raison*, l'*éducation*, et que » ces trois règles sont faillibles. La science enfle, comme

» dit saint Paul : *Scientia inflat* (I ad Cor., VIII, 1) ; alors » elle nous égare, puisqu'elle nous aveugle. La raison n'est » pas toujours saine, calme et clairvoyante, et l'éducation » est dangereuse si la religion n'y préside. Seule, la crainte » de Dieu n'égare jamais ! »

— « Où voit-on aujourd'hui la crainte de Dieu? Ne pou- » vons-nous pas maintenant adresser aux hommes le repro- » che que leur adressa le Roi-prophète : *Omnes declinave- » runt, simul inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, » non est usque ad unum* (in Ps., XIII)? Hé! quelle est la » cause de cette corruption générale? La voici : *Non est » timor Dei ante oculos eorum* (Ibid.) ; il n'y a presque » plus de crainte de Dieu dans le monde. Maintenant, les » chrétiens craignent tout, excepté Dieu ; ils craignent la » pauvreté, ils craignent la maladie, ils craignent l'infa- » mie et le déshonneur ; il n'y a que Dieu qu'ils ne crai- » gnent point. Si un souverain, si un grand, si un homme » puissant était irrité contre nous et avait juré notre perte, » quels troubles, quelle inquiétude, quel empressement » pour l'apaiser? La foi nous crie que Dieu est irrité con- » tre nous : *Vidit Dominus, et ad iracundiam concitatus » est* (Deut., XXXII). Dieu a vu ce crime secret, cette in- » justice, cette vengeance; et le Saint des Saints s'est irrité, » il a juré par son autorité qu'il punirait ce crime... Mais » qui est-ce qui tremble à ces menaces? qui est-ce qui » craint ce courroux du Tout-Puissant? *Non est timor Dei » ante oculos eorum* (Le P. Tixier). »

— Lorsque l'apôtre Saint Pierre a renfermé, dans la crainte de Dieu, tous les devoirs de l'homme chrétien envers la Majesté divine, il n'a point prétendu exclure la foi, la piété, la religion et les autres vertus qui nous attachent à ce souverain bien de nos âmes, ni nous faire entendre qu'il suffit, pour être chrétien, de vivre dans une crainte servile de la justice et des jugements de Dieu ; mais, pour comprendre *tous ces devoirs*, il a cité cette vertu, comme étant celle que les prophètes appellent le commencement de la sagesse, et le premier anneau de cette chaîne morale qui captive nos volontés sous l'empire de Jésus-Christ. Cet apôtre ne parle donc pas ici d'une crainte *stérile* ; il parle d'une crainte *féconde* comme celle de Job

quand il disait : *J'ai toujours vécu dans la crainte de Dieu ; c'est ce qui me rendait charitable envers le prochain, c'est ce qui me faisait être l'œil de l'aveugle et le pied des boiteux, c'est ce qui me tenait prêt à rendre service à tout le monde.*

— Le motif de la crainte des jugements de Dieu poussa Saint Jérôme à s'enfermer dans le creux d'un rocher pour y faire pénitence : *Ob gehennæ metum*, dit ce saint, *tali me carceri damnaveram*. Cet homme d'une haute naissance et nourri dans les délices, se retira volontairement dans une affreuse solitude brûlée par les ardeurs du soleil : *In vasta solitudine constitutus et exusta solis ardoribus.* Celui qui avait passé les premières années de sa vie dans les plus célèbres académies de l'univers, qui avait traité familièrement avec les papes et les plus illustres personnes du monde, se rendit, dit-il, le compagnon des scorpions, des serpents et des bêtes féroces : *Scorpionum tantum socius et ferarum.* Sa maison fut une sombre caverne entourée de rochers et de précipices ; son vêtement, un sac en lambeaux : *Horrebant sacco membra deformia.* Il passa les jours et les nuits à pleurer : *Quotidie lacrimæ, quotidie gemitus.* Il fit plus : il arma sa main d'un caillou et en frappa rudement sa poitrine. Ce pénitent, cet homme qui craignait Dieu, n'était point un visionnaire : ce fut l'un des plus grands génies de l'Église catholique...

CRÉATION.

I. *Création du monde.* — Sans entrer dans la discussion de l'exacte chronologie du monde, on peut dire que, suivant l'autorité du texte original de l'Écriture sainte, il y a environ 6000 ans que le monde a été créé. Il y en a qui admirent, dit saint Augustin, que Dieu ait passé des temps infinis avant de créer le monde; mais, ajoute-t-il, celui qui est dans cette pensée, ne considère pas que son étonnement n'est que l'erreur de son imagination, et qu'il admire une chose fausse : *Attendat qui hoc miratur, quia falsa miratur* (lib. XI Confess., cap. 12). Car il est certain que ce n'est point le temps, mais l'éternité qui a précédé la création : le temps n'a commencé qu'avec le monde,

puisque le temps n'est que la mesure du mouvement et de la durée d'une chose temporelle, et qu'ainsi, tant qu'il n'y a pas eu de créatures passagères et sujettes au temps, il n'y a pas eu aussi de temps avant le monde, Dieu ayant créé le temps au même moment qu'il a créé le ciel et la terre. Quelle est le créateur des temps, dit encore saint Augustin? sinon Dieu qui a créé des corps dont les mouvements règlent le cours et la succession des temps : *Quis alius est Creator temporum, nisi qui fecit ea quorum motibus currunt tempora* (De Civit. Dei, lib. XII, c. 17)?

Quant au temps que Dieu a employé à créer le monde, l'Écriture sainte nous dit qu'il y a mis six jours (*Genes.* I et II), quoiqu'il eût pu le créer en un seul instant, puisqu'il est la toute-puissance infinie. Le premier jour il créa le ciel et la terre, mais elle était toute nue et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. Dieu fit ensuite la lumière, et divisa la lumière d'avec les ténèbres. Le second jour il fit le firmament, et divisa les eaux de la terre d'avec les eaux du ciel. Le troisième jour il sépara l'eau de la terre, et fit produire à celle-ci toutes sortes d'arbres et de plantes. Le quatrième jour il fit le soleil, la lune, les planètes et les étoiles. Le cinquième jour il forma les oiseaux et les poissons; le sixième il créa tous les animaux et les reptiles de la terre, et enfin l'homme et la femme pour présider sur les animaux, les oiseaux, les poissons et les reptiles. Bénissons Dieu pour tout ce qu'il a fait : *Benedicite Domino omnia opera ejus* (Ps. CII, 22), et, quant à ce que nous ne comprenons pas, contentons-nous de dire : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (Genes. I, 31).

II. *Création des Anges.* — C'est une vérité dont tout le monde convient que les anges ont été créés; l'Écriture nous l'apprend; mais on ne convient pas de même sur le temps et sur la manière de leur création. Moïse n'a point parlé clairement là-dessus, de peur, disent les interprètes, que les juifs qui étaient portés à l'idolâtrie, n'adorassent des créatures si parfaites, s'ils en avaient eu connaissance. Quelques anciens pères ont cru que Moïse les avait compris sous le nom de « Cieux » (*Origen.* homil. 1 *Genes.*), et qu'en disant que Dieu a créé le ciel, il a voulu aussi

nous faire entendre qu'il avait produit en même temps les anges qui en devaient être les habitants. D'autres ont dit qu'ils étaient compris sous le nom de « lumière »; c'est le sentiment de saint Augustin. « Il me semble, dit-il, » que Dieu a créé les anges, quand il a dit : *Que la lumière* » *soit faite!* et qu'il a séparé les bons anges d'avec les mau» vais, lorsqu'il est dit que Dieu sépara la lumière des té» nèbres; car, pour ce qui est de la séparation de la lu» mière du jour et des ténèbres de la nuit, elle est attri» buée dans la suite au soleil qui a été créé pour présider » au jour et à la lune que Dieu a faite pour présider à la » nuit (*De Civit. Dei*, lib. XI, c, 19). » — Voyez *Anges*.

III. *Création de l'homme.* — Les saints Pères remarquent que Dieu ayant fait toutes les créatures par son seul commandement, il s'exhorte en quelque sorte lui-même, lorsqu'il veut former l'homme, à faire quelque chose de plus grand que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, pour marquer la dignité de celui qui devait être la fin et comme le chef-d'œuvre de tous ses ouvrages. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Genes. I, 26).

L'homme est formé le dernier, après la création et l'embellissement du ciel et de la terre, des éléments et de toutes les créatures; et c'est en cela que Dieu a marqué la grandeur à laquelle il l'avait destiné, lorsqu'il lui a donné l'être, ayant voulu que le monde fût parfait en toutes ses parties avant d'y introduire l'homme comme dans un palais. Vous avez créé l'homme un peu inférieur aux anges, dit David en parlant à Dieu : *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (Ps. VIII, 6); cependant, quoique moins noble que les anges, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire : *Gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum* (Ibid.).

Voyez l'*Apôtre des chaumières* (Symbole, *Instructions* VI, VII et VIII).

CROIX (CHEMIN DE LA).

I. — Cette dévotion est assez généralement répandue en France, surtout depuis le commencement de ce siècle, mais elle était pratiquée longtemps auparavant en Italie.

Elle consiste à méditer sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à partir de sa condamnation à mort jusqu'à sa sépulture. Pour faciliter cette pieuse dévotion, on suspend, sur les murs ou colonnes d'une église, à certaines distances, des tableaux surmontés d'une croix, lesquels représentent les divers événements qui eurent lieu depuis le moment où Jésus-Christ fut condamné à mort jusqu'à celui où Joseph d'Arimathie le déposa dans un tombeau. On va d'une station à l'autre en chantant un cantique, et, à chaque station, on lit ou on fait une courte méditation suivie d'un *Pater* ou d'un *Ave*. On en trouve la méthode dans des livres spéciaux qui sont entre les mains de tout le monde.

Une pieuse tradition nous apprend que lorsque Notre-Seigneur eut été enseveli, sa sainte mère visitait les lieux de la Passion de son divin fils. Ce sont les paroles de Léon X dans sa Bulle de 1517. A son exemple, les pèlerins qui allaient à Jérusalem, se faisaient un devoir de visiter les traces du divin Sauveur lorsqu'il monta au calvaire; mais comme peu de chrétiens pouvaient se procurer le bonheur de faire ce saint pèlerinage, les souverains pontifes attachèrent des indulgences à la touchante pratique de se prosterner successivement devant quatorze images sur lesquelles étaient représentées les diverses circonstances de la Passion. Benoit XIV contribua surtout à propager le *chemin de la croix*. En général, tous les évêques ont le pouvoir de déléguer des prêtres pour ériger cette dévotion. Il y a pour cela un cérémonial particulier qui se trouve dans les livres mentionnés plus haut. Ce prêtre entonne d'abord, au pied de l'autel, le *Veni Creator*, suivi de plusieurs oraisons, puis il bénit les tableaux et les croix qui les surmontent. On commence alors une procession dans laquelle quatorze personnes portent chacune un tableau que l'on place à l'endroit disposé à cet effet, à mesure que la procession défile. On entonne ensuite le *Te Deum*, et ordinairement on termine par la bénédiction du saint sacrement, ou du moins par celle de la *croix*, surtout si l'on a une parcelle de la vraie *croix*.

« Un abus, dit l'abbé Pascal, semblerait vouloir maintenant s'introduire au sujet de cette dévotion. Dans le principe, les tableaux qui représentaient les quatorze stations étaient d'une simplicité sévère; les cadres en étaient noirs, ainsi que les petites croix dont ils étaient surmontés. On n'avait point songé à parer d'une magnificence artistique ces mémoriaux de l'ignominie à laquelle le divin Seigneur avait bien voulu s'assujettir sur le chemin du Calvaire. Aujourd'hui ces tableaux et leur encadrement sont devenus un objet d'ornementation religieuse. L'or y brille et son éclat ternira bientôt, sans nul doute, l'éclat modeste et mille fois plus précieux de la tendre piété qui est le caractère propre de cette dévotion (*Origines et raison de la liturgie*). »

« Il est bon de consigner ici, ajoute le même écrivain, un éclaircissement sur l'érection des *chemins de croix*. Le souverain pontife accorde aux évêques qui en font la demande, l'autorisation de les ériger soit par eux-mêmes, soit par leurs vicaires généraux ou tous autres prêtres constitués en dignité ecclésiastique. Le pape Benoit XIV avait accordé le privilége de cette érection aux frères-mineurs de l'Observance, et sous leur direction, à tous les curés moyennant la permission de l'évêque diocésain. Par les curés dont il s'agit dans ce Bref, faut-il entendre seulement les pasteurs inamovibles dits curés de canton, en France, à l'exclusion des pasteurs amovibles, dits desservants? Le Saint-Siége n'a jamais reconnu les articles organiques publiés sans son aveu, le 8 avril 1802, et en vertu desquels certains pasteurs sont institués en titre perpétuel, et certains autres en titre révocable. Les curés amovibles dits desservants étant considérés, à Rome, comme pasteurs parfaitement semblables aux curés inamovibles, sont donc aptes à recevoir cette délégation et à ériger les *chemins de croix* avec les indulgences qui y sont attachées. Cependant, comme en matière d'indulgence, il faut user de beaucoup de prudence, c'est aux évêques qu'il appartient d'interpréter les paroles du Bref qui leur confère le droit de délégation, car les avis sont partagés sur la question que nous venons d'énoncer. »

II. — Cette dévotion est 1° *vénérable* par l'antiquité et la sainteté de son origine; 2° *grande* par les souvenirs

de foi qu'elle réveille, et 3° *précieuse* par les grâces et les priviléges dont elle est enrichie.

L'origine de cette dévotion est au Calvaire, sur cette route qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha. — Les premiers qui aient suivi la voie des divines douleurs, c'est Marie, c'est le disciple bien-aimé, c'est le pieux centenier, ce sont les femmes éplorées de Sion, ce sont les chrétiens de l'Église naissante.

Au nombre des souvenirs que rappelle cette dévotion, il faut placer saint Jérôme, saint Louis, etc., — les croisades, — les pèlerinages.

Quant aux grâces et aux priviléges dont la dévotion du *chemin de la croix* a été enrichie, on a vu plus haut que les papes ont eu à cœur de l'encourager et qu'ils lui ont accordé les mêmes indulgences que peuvent gagner ceux qui font en personne le pèlerinage de la Terre-Sainte. « Ces indulgences sont très-nombreuses; plusieurs sont » plénières, et toutes sont applicables aux âmes du purgatoire. Pour gagner l'indulgence plénière des *chemins* » *de la croix*, il faut être en état de grâces et avoir un » vrai repentir de ses péchés. Il n'est pas nécessaire de se » confesser ni de communier : il suffit de faire les quatorze » stations. Quand on fait les stations dans un lieu saint où » le *chemin de la croix* a été érigé canoniquement, on » change de place à chaque station, à moins qu'on ne soit » empêché par la foule; dans ce dernier cas, on se tourne » vers la croix des stations et l'on médite, selon sa capa» cité, sur les souffrances de chaque station. Les malades, » les voyageurs et tous ceux qui ne peuvent visiter les sta» tions, peuvent gagner les indulgences en tenant à la » main un crucifix indulgencié à cette fin, et en disant un » *Pater*, un *Ave* et un *Gloria Patri* à chacune des qua» torze stations. Pour clore l'exercice, ils doivent dire en» core aux intentions du pape, six *Pater*, six *Ave* et six » *Gloria Patri*. C'est une concession du pape Clément XIV. » Le pape Pie VI en a fait une autre en permettant l'érec» tion d'un *chemin de croix* non-seulement dans les égli» ses et chapelles publiques, mais encore dans les chapelles » domestiques, dans les plus petits oratoires et même dans » les chambres particulières, comme l'a remarqué M. l'abbé

» Perhell, dans son excellent *Manuel du chemin de la* » *croix* (Dictionn. des Indulgences, par MM. l'abbé Nor» mand, l'abbé Pierquin et J. Collin de Plancy, *ouvrage* » *sous presse* et indispensable aux membres du clergé *et* » *aux fidèles*). »

« Suivez le chemin de la croix et voyez avec quelle majesté d'ensemble et quelle précision de détails toute l'économie de la religion va se développer à vos regards? Dieu d'abord et ses adorables perfections, sa grandeur qui nous apparaît jusque dans ses infirmités, sa puissance qui se montre plus admirable dans la régénération de l'homme que dans sa création, sa sagesse qui concilie si merveilleusement les droits de la justice avec ceux de la miséricorde, sa sainteté si jalouse qui frappe l'innocent parce qu'il le voit revêtu des apparences du crime, sa justice si rigoureuse qui *n'épargne pas même son propre fils*, sa bonté incompréhensible qui livre ce fils unique à la mort pour nous sauver, Dieu et ses mystères, la Trinité que rappelle à chaque station la doxologie qui les termine, l'Incarnation de Jésus né d'une Vierge immaculée, la Rédemption qui paye notre rançon, et l'Eucharistie qui donne en aliment céleste ce même corps outragé par une vile soldatesque (le cardinal Giraud). »

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos (Matth. XI, 28). Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (Thren. I, 12)! O vous tous qui passez par ce chemin, considérez et voyez s'il est une douleur comme la mienne!

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum (I ad Cor. II, 2). Je n'ai point fait profession de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Voyez *Croix* (*bénédiction d'une*), p. 73, et *Croix* (*exaltation de la*).

CROIX (EXALTATION ET INVENTION DE LA).

I. — L'Église célèbre deux fêtes relatives à la Croix, savoir : l'*Invention*, le 3 mai, et l'*Exaltation*, le 14 septembre.

1° *Invention de la croix.* Les Romains, après la prise de Jérusalem, exécutèrent de grands travaux sur le Calvaire, pour faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le mystère de la Rédemption. Ils comblèrent la grotte du saint Sépulcre et élevèrent sur ce lieu un temple à Vénus. Constantin le Grand, devenu chrétien, voulut rendre au Calvaire l'honneur qui lui était dû, et saint Macaire, évêque de Jérusalem, fut chargé des travaux à exécuter; mais Hélène, la mère de l'empereur, voulut les surveiller elle-même. Cette pieuse princesse se rendit donc à Jérusalem vers l'an 326, s'informa de l'endroit où le Sauveur avait été crucifié, fit raser le temple de Vénus, ordonna que l'on creusât profondément le terrain, et découvrit le saint Sépulcre auprès duquel on trouva ensevelies dans la terre trois croix de la même forme et de la même grandeur. Il parut constant que l'une d'elles était celle de Jésus-Christ, et les deux autres, celles des larrons qui avaient été crucifiés avec lui. Mais laquelle des trois avait porté le divin Rédempteur? Un éclatant miracle décida cette question d'une manière irrécusable : au contact de la vraie croix, une dame de probité, dangereusement malade, fut guérie, et un cadavre revint à la vie. Hélène partagea cette croix: une partie resta à Jérusalem, l'autre fut envoyée à Constantinople, et la magnifique église du saint Sépulcre fut bâtie à la place même où avait été faite la précieuse découverte ou *invention*, comme on dit en latin.

2° *Exaltation de la croix.* La portion de la vraie croix qui était restée à Jérusalem fut emportée par Chosroès, roi de Perse, lorsqu'en 614, il s'empara de cette ville. Quatorze ans après, l'empereur Héraclius eut le bonheur de la recouvrer et de la transporter à Constantinople afin de la mettre à l'abri d'une nouvelle profanation. Tel est l'objet de la fête de l'*Exaltation de la sainte croix*.

II. — L'esprit de ces fêtes est : 1° de rappeler le souvenir de la Passion de N.-S.; 2° de nous inspirer du courage pour combattre les ennemis de notre salut; 3° de nous instruire par la vue et la contemplation de la croix; 4° de méditer les enseignements sublimes que la croix nous fournit, et 6° de montrer notre respect pour l'Étendard sacré de notre Rédemption : « Car, dit saint Jérôme, si les » Juifs avaient tant de vénération pour l'arche, de quels » sentiments de respect les chrétiens ne doivent-ils pas » être pénétrés pour le bois de la croix, pour cet autel » sanglant sur lequel l'Homme-Dieu a expié nos iniquités? »

III. — Les figures du bois de la Croix, dans l'Ancien Testament, sont :

L'ARBRE DE VIE. — *Est enim cruz vera arbor vitæ, quæ fructum vitæ tulit Christum* (saint Augustin, lib. 12 *contra Faustum*, c. 7). La vraie croix est l'arbre de vie, puisqu'elle a porté Jésus-Christ, fruit de vie.

L'ARCHE DE NOÉ. — *Cum aqua deleret terram, sanavit iterum Sapientia per contemptibile lignum, justum gubernans* (Sap. x, 4). Lorsque le déluge inonda la terre, la Sagesse sauva encore le monde, ayant gouverné le Juste *sur les eaux* par un bois qui paraissait méprisable.

THAU. — *Omnem autem super quem videritis Thau, ne occidatis* (Ézéch. IX, 6); ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le Thau (T) écrit.

LES EAUX DE MARA. — *Dominus per lignum aquas dulces fecit, præfigurans gratiam et gloriam crucis* (S. Augustin, *in Exod.*, quæst, 571). Le Seigneur rendit douces les eaux de Mara en y faisant jeter par Moïse un *certain* bois, pour figurer la grâce et la gloire de la croix.

On peut citer aussi les mains de *Moïse en forme de croix*, l'*arc-en-ciel*, l'*échelle de Jacob*, le *serpent d'airain*, la *colonne de feu*, etc.

IV. — « Tout ce que nous sommes, Chrétiens, nous le » devons à la croix; car sans elle que serions-nous? Escla- » ves du démon et du péché, nous gémirions sous un poids » accablant d'iniquités et de péchés. 1° Par elle, Jésus- » Christ a reconcilié la terre avec le ciel, les hommes avec » Dieu. Par elle il a vaincu le démon, il a triomphé de » l'enfer et de toutes ses forces. 2° Ah! Chrétiens, si par la

» croix le Fils de Dieu a triomphé de toutes les puissances » de l'enfer, s'il en a fait toute sa force, ne doit-elle pas » être aussi toute la nôtre? Si, du haut de la croix, il a » fait changer la face de l'univers entier, si la vue de la » croix a fait frémir tout l'enfer, quels sont les ennemis » que vous ne pouvez pas vaincre avec ce signe adorable? » Quels que soient ceux qui vous attaquent, jetez les yeux » sur ce bois sacré; il n'y a pas de remède plus sûr, plus » efficace, plus souverain (*L'Apôtre des chaumières*, Panégyriques des Saints). »

— La croix, trésor infini de puissance; la croix, source immense de miséricorde (Bossuet). En effet, elle a triomphé de l'orgueil et changé la face du monde; le Sauveur nous y a reconciliés avec son Père, il y a attaché la sentence de notre condamnation, et elle est ainsi devenue notre gloire, notre espérance, notre consolation.

— La croix a été glorifiée par son union intime avec Jésus-Christ; 2° aussi le Sauveur y a-t-il attaché de grands priviléges, puis qu'elle nous fait enfants de Dieu, quelle est notre héritage, le canal des grâces de Jésus-Christ, etc.

— Qu'est-ce que la croix pour N.-S.? elle est l'autel de son sacrifice, le siége de sa royauté, son lit de justice, la chaire de son enseignement et le trophée de sa gloire. 2° Qu'est-ce que la croix pour le chrétien? elle est un symbole de gloire et de vertu, le mémorial des bienfaits de Dieu, sa consolation pendant sa vie, son espérance à l'heure de la mort. 3° Le culte de la croix nous impose l'adoration de ce bois sacré (Voyez *Adoration de la Croix*) et l'amour des souffrances (Un Contemporain).

V. — *Dominus ostendit Moysi lignum; quod cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt* (Exod. xv, 25). Le Seigneur montra à Moïse un *certain* bois qu'il jeta dans les eaux, et celles-ci, d'amères qu'elles étaient, devinrent douces.

Fecit ergo Moyses serpentem æneum et posuit eum pro signo; quem cum percussi aspicerent sanabantur (Num. xxi, 9). Moïse fit donc un serpent d'airain, et il le mit pour servir de signe; et ceux qui, ayant été blessés, le regardaient, étaient guéris.

Qui non accipit crucem suam et non sequitur me, non est me dignus (Matth. x, 38). Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.

Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati et ultra non serviamus peccato (ad Rom. vi, 6). Notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché.

Nos autem prædicamus Christum crucifixum; Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam (I ad Cor. i, 23-24). Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils, mais qui est la force de Dieu et la gloire de Dieu à ceux qui sont appelés, soit juifs, soit gentils.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen (ad Philipp. ii, 8 et 9). Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté au-dessus de toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.

Tanta vis crucis Christi, ut si ante oculos ponatur et in mente fideliter retineatur, nulla concupiscentia, nulla libido, nulla superare possit invidia, sed continuo ad ejus præsentiam totius ille peccati et carnis fugatur exercitus (Origen. *in Comment. Epist. ad Rom.*, cap. 6). Si grande est la force de la croix du Christ, que lorsqu'on la pose devant les yeux ou dans la mémoire, nulle concupiscence, nulle passion, nulle envie ne peut nous vaincre, mais que sa sainte présence met en fuite à l'instant même toute l'armée de la chair et du péché.

Crux desperatorum spes, navigantium gubernatio, fluctuantium portus, oppugnatorum refugium, afflictorum consolatio (saint Éphrem, *serm. de Cruce*). La croix est l'espérance de ceux qui n'en ont plus, le guide des marins, le port de ceux qui sont ballottés par les flots, le refuge de ceux qui attaquent et la consolation des affligés.

Crux vitæ fons est (S. Chrysostome, *Homil. ad prop. Antioch.*). La croix est la source de la vie.

Crux est christianorum spes, mortuorum resurrectio, cæcorum lux, conversorum via, pauperum consolatio, arbor resurrectionis, lignum vitæ æternæ (lb., ibid.). La croix est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, le guide des aveugles, la voie des convertis, la consolation des pauvres, le trophée de la résurrection et l'arbre de la vie.

Crux Christi clavis est paradisi (saint Jean Damascène, lib. 4). La croix du Christ est la clef du paradis.

CROIX (SIGNE DE LA).

I. — C'est l'action de former une croix sur soi-même, en portant la main du front à la poitrine, et de l'épaule gauche à l'épaule droite, en prononçant ces mots : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il!*

II. — Le signe de la croix est une profession abrégée du christianisme.

Les premiers chrétiens en contractèrent d'abord l'habitude. « A toutes nos actions, dit Tertullien, lorsque nous » entrons ou sortons, lorsque nous prenons nos habits, » que nous allons au bain, à table, au lit, que nous pre- » nons une chaise ou une lumière, nous formons la croix » sur notre front. Ces sortes de pratiques ne sont point » commandées par une loi formelle de l'Écriture; mais la » tradition les enseigne, la coutume les confirme et la foi » les observe (*De Corona*,, c. 4). » Les chrétiens opposaient ce signe vénérable à toutes les superstitions des païens.

Origène (*Select. in Ezech.*, c. 9) dit la même chose; saint Cyrille de Jérusalem recommande cette pratique aux fidèles (*Catech.* 4); saint Basile (*Lib. de Spiritu sancto*, c. 27, n° 66) dit que c'est une tradition apostolique.

III. — Les Pères nous apprennent que l'onction du baptême et celle de la confirmation se faisaient en forme de *croix* sur le front du baptisé et du confirmé ; ils attestent qu'il se faisait des miracles par le *signe de la croix*; que ce signe puissant suffisait pour mettre en fuite les démons et déconcerter tous leurs prestiges dans les cérémonies magiques des païens (Lactance, lib. 4, *Divin. Instit.*, c. 27; *de Mort. persecut.*, c. 10, etc.).

Voyez *Croix* (*exaltation et invention de la*), § III, à la figure *Thau*.

CRUCIFIX.

I. — A la fin du septième siècle, le 6e concile œcuménique, tenu à Constantinople, ordonna que J.-C. serait peint en forme humaine sur la croix, pour représenter plus vivement au chrétien la mort et la passion du Sauveur; mais les figures symboliques de J.-C. étaient déjà en usage depuis quelques siècles. Du temps des persécutions, on peignait le Sauveur sous le symbole d'un poisson, pour exprimer la régénération du chrétien par J.-C. dans les eaux du baptême ; puis on le représenta sous la forme d'un agneau au pied d'une croix ; on y ajoutait le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Quelquefois on peignait une couronne au haut de la croix, pour montrer aux fidèles que la couronne de l'éternité est le prix des souffrances et de la croix de Jésus-Christ. Toutes ces figures symboliques disparurent finalement à la vue du Sauveur représenté en forme humaine sur la croix, en conséquence du décret du 6e concile général, et c'est la première origine du *crucifix*.

« Quand nous voyons le crucifix en un si pitoyable » état, tout couvert de sang, couronné d'épines, les yeux » éteints, les joues pâles, les lèvres livides, la bouche » sèche et altérée, les pieds et les mains percés de clous, » comment est-il possible que nous ayons la hardiesse de » commettre un péché mortel, sachant que le péché l'a » réduit en cet état (Le R. Lejeune)? »

II. — Le brave maréchal de Vioménil étant sur son lit de mort, quelqu'un lui dit que peut-être il regrettait de ne point mourir sur le champ de bataille et sous le drapeau de l'honneur. Le mourant, qui tenait un crucifix à la main, se souleva alors et s'écria en le montrant : *Eh! monsieur, n'est-ce pas là le plus glorieux drapeau?*

CROIX (ADORATION DE LA).

Voyez *Adoration*.

CROIX (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédiction*.

CULTE DE LA CROIX.

Voyez *Adoration de la Croix*.

CULTE DE MARIE.

Voyez *Marie*.

CULTE DES SAINTS.

Voyez *Saints*.

CURÉ (ADIEUX D'UN) A SA PAROISSE.

Voyez *Adieux*.

CURÉ (INSTALLATION D'UN).

Voyez *Installation*.

CULTE RELIGIEUX.

I. Le culte religieux, tel que l'enseigne la religion catholique, apostolique et romaine, seule vraie religion, se compose : 1° du culte de *latrie*, 2° du culte d'*hyperdulie*, et 3° du culte de *dulie*.

Le culte de *latrie* n'est dû qu'à Dieu, à Dieu seul, Père, Fils et Saint-Esprit. — Voyez *Adoration de Dieu*, *Dédicace*, *Devoirs*, etc.

Le culte d'*hyperdulie* se rend à la sainte, pure et immaculée vierge Marie. — Voyez *Marie*.

Le culte de *dulie* est dû aux saints que l'Église, dans son infaillibité, a jugés dignes de cet honneur. — Voyez *Saints*.

II. — Les catholiques honorent aussi les croix, les saintes images et les reliques des saints. — Voyez *Adoration de la Croix*, *Croix (exaltation et invention de la)*, *Crucifix*, *Images (culte des saintes)* et *Reliques*.

III. — « Les protestants soutiennent que tout *culte religieux* rendu à d'autres qu'à Dieu est une impiété et une idolâtrie ; c'est un des principaux motifs qu'ils ont allégués pour justifier leur séparation d'avec l'Église romaine. Dieu, disent-ils, s'en est clairement expliqué (*Deuter.* VI, 13) : « Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous le » servirez seul. » Jésus-Christ a répété ces paroles dans l'Évangile (*Matth.* IV, 10). La loi est claire et sans réplique. — Nous répondrons que cette loi défend de rendre à d'autres êtres qu'à Dieu seul le *culte suprême*, le culte qui atteste sa qualité de seul souverain Seigneur; mais qu'elle ne défend point de rendre à d'autres le *culte inférieur* et subordonné qui suppose que ce sont des créatures dépendantes de Dieu, parce que ce *culte*, loin d'ôter à Dieu son titre de seul souverain Seigneur, le lui confirme au contraire. Nous prouvons que tel est le sens de la loi, 1° parce que Dieu lui-même dit aux juifs (Exod. XXIII, 21) : « J'enverrai mon Ange qui vous précédera,... respectez-le, » *observa eum* ; ne le méprisez pas, parce que mon nom » est en lui. » Il est donc faux que Dieu ait défendu ailleurs tout *culte* quelconque adressé à d'autres êtres qu'à lui. 2° Parce que nous voyons les Patriarches, les Juges, les Prophètes se prosterner devant des anges et leur rendre le plus profond respect. Abraham se prosterna devant trois anges qu'il reçut chez lui ; Balaam fit de même devant celui qui lui apparut ; Josué, devant un autre ; Daniel, devant celui qui vint lui révéler l'avenir. L'ange qui se nomme le *Prince de l'armée du Seigneur*, dit à Josué : « Déchaussez-vous, le lieu où vous êtes est saint (*Josué* V, » 14 et suiv.) » Josué, pénétré de respect, se prosterna, et lui dit : « Que mon Seigneur ordonne-t-il à son serviteur? Josué a-t-il en cela violé la loi ? Vainement les protestants diront que ce n'était là qu'un *culte civil* ; le contraire se démontre par la simple notion des termes. — Ils prétendent que, dans ces différentes circonstances, c'était le Fils de Dieu qui apparaissait aux anciens justes.

Cela peut être ; mais ces justes le savaient-ils ? Dieu ne les en pas prévenus, et ces anges ne le disent point ; au contraire, Dieu qui avait averti les Israélites que son ange les précéderait (*Exod.* XVIII, 21), promet dans la suite à Moïse qu'il les précédera lui-même (*Ibid.* XXXIII, 17). Il y avait donc une différence entre Dieu et son ange. Celui qui se nomme *Prince de l'armée du Seigneur*, ne s'attribue pas la divinité. — 3° Nous ajoutons qu'il est impossible de respecter sincèrement Dieu, sans honorer des êtres qu'il a nommés ses *amis*, ses *saints*, ses *élus*. — Nous soutenons même que la loi du Deutéronome ne défend point de témoigner du respect pour des choses inanimées, lorsque ce sont des symboles de la présence de Dieu, comme étaient la nuée lumineuse dans laquelle Dieu parlait à Moïse, l'arche d'alliance, le tabernacle et le temple ; Dieu, au contraire, dit aux Israélites (*Lévit.* XXVII, 2) : « Soyez saisis de frayeur devant *mon sanctuaire*, » et il leur ordonne de respecter comme *saint* tout ce qui sert à son *culte*. David dit (*Ps.* XCVIII, 5) : « Louez le Seigneur notre Dieu, adorez l'*escabeau* de ses pieds, parce que c'est une chose sainte. » Il est absurbe de nous opposer toujours une ou deux lois, et de ne tenir aucun compte de toutes les autres (Bergier, *Dict. de Théologie*). »

CULTE DES SAINTES IMAGES.

Voyez *Images*.

CURIOSITÉ.

I. — Il faut se garder ici de faire un sermon trop vague et qui porte à faux. Le prédicateur se bornera à parler de la dissipation d'esprit et de l'épanchement du cœur sur une infinité d'objets qui nous distraient et nous détournent des devoirs de notre état, de nos emplois et de la religion.

II. — La curiosité de tout savoir et de tout apprendre, est cause que l'on ignore et qu'on néglige de se connaître soi-même, ce qui est la plus utile de toutes les sciences. 2° La curiosité qui nous porte à nous enquérir de ce que font les autres et à nous ingérer dans leurs affaires, nous

fait négliger nos propres affaires. 3° La curiosité d'avoir des choses rares et précieuses fait que le cœur s'y attache et se détourne insensiblement des biens solides et éternels.

— La curiosité nous détourne de la dévotion qui est 1° *un recueillement intérieur*, 2° *un détachement de toutes les créatures*, et 3° *un amour de Dieu en toutes choses et sur toutes choses*.

— 1° La curiosité est la source de presque toutes les tentations, car c'est les chercher, les irriter, les entretenir et les fomenter, que d'être curieux de voir, d'entendre et de posséder les objets capables de les exciter et de les faire naître ; 2° elle est la source d'une infinité de péchés, comme la vanité, la médisance, les jugements téméraires, les faux rapports, etc. ; etc. ; 3° elle est la cause des plus grands malheurs qui arrivent dans le monde, des querelles, des inimitiés, des jalousies et des divisions dans les familles.

— La curiosité étant l'effet ou la cause de la dissipation de l'esprit et d'un épanchement du cœur vers les biens extérieurs, 1° elle met un grand obstacle aux lumières du ciel et aux grâces intérieures ; 2° elle inspire un dégoût habituel des exercices de piété, de la prière, de la parole de Dieu et des plus saintes pratiques de la religion ; 3° elle cause ensuite un profond oubli, une entière négligence du salut, et un mépris pour les plus salutaires avis de la vie spirituelle.

La curiosité peut avoir pour objet les choses passées, les choses présentes et les choses futures. 1° A l'égard du passé, la curiosité peut être louable et utile, quand elle cherche dans les événements de l'histoire des exemples qui peuvent être autant de leçons de conduite morale. 2° A l'égard des choses présentes qui se passent, soit dans le monde en général, soit dans les familles en particulier, la curiosité inquiète, distrait et empêche de faire attention sur soi-même. 3° A l'égard de choses futures, il est criminel de vouloir les connaître par le cours des astres et autres moyens ridicules ou mauvais.

— Il y a trois espèces de curiosités également pernicieuses et préjudiciables à notre salut : 1° celle qui veut scru-

ter les choses divines; 2° celle qui s'occupe des choses placées au-dessous de nous et par conséquent indignes de nous; 3° celle enfin qui va s'enquérant de ce qui se passe autour de nous. — La curiosité en matière de foi nous expose à perdre la foi. — Vouloir connaître les choses mauvaises, c'est être bien près de les commettre. — S'occuper de ce que font les autres, c'est une source de fautes contre la charité.

III. — *Altiora ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris* (Eccli. III, 22). Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne scrutez point ce qui surpasse vos forces.

Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov. XXV, 27). Celui qui veut sonder la majesté, sera accablé de sa gloire.

In supervacuis rebus noli scrutari multipliciter...; non enim tibi necessarium, ea quæ sunt abscondita, videre oculis tuis (Eccli. III, 24 et 23). Ne vous appliquez point avec empressement à la recherche des choses non nécessaires...; car vous n'avez que faire de voir de vos yeux ce qui est caché.

Præcordia fatui quasi rota currus, et quasi axis versatilis cogitationes illius (Eccli. XXXIII, 5). Le cœur de l'insensé est comme la roue d'un chariot, et sa pensée est comme un essieu qui tourne toujours.

Telas aranearum texuerunt (Isa. LIX, 5). *Les curieux* ont tissé des toiles d'araignées.

Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium (Ps. IV, 3)? Jusques à quand, ô enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge?

Omni custodia custodi cor tuum (Prov. IV, 23). Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur.

Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei (Matth. XII, 39). Cette race méchante et adultère demande un prodige, et on ne lui en accordera point.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus (Luc. V, 5). Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.

Averte oculos meos ne videant vanitatem (Ps. CXVIII, 27). Détournez mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes (Ibid., 85). Les méchants m'ont entretenu de choses vaines et fabuleuses.

Audivimus inter vos quosdam ambulare inquiete, nihil operantes, sed curiosius agentes (II ad Thessal. III, 11). Nous avons appris qu'il y en a quelques-uns qui sont gens inquiets, déréglés, oisifs, et qui se mêlent curieusement de ce qui ne les regarde point.

Curiositas invenit hæresim (saint Augustin, Tract. 97 *in Joannem*). C'est la curiosité qui a fait naître l'hérésie.

Curiosus est qui ea requirit quæ nihil ad se pertinent; studiosus, quæ ad se attinent requirit (Id., *de utilitate credendi*). Celui-là doit passer pour curieux, qui s'inquiète des choses qui ne le regardent point; et celui-là doit être appelé studieux, qui s'applique aux choses de son devoir.

Curiosum genus hominum ad cognoscendum vitam alienam, desidiosum ad corrigendum suam (Id., *Confess.* lib. 10). Les hommes sont portés par une curiosité naturelle à examiner la vie d'autrui; mais ils sont peu soigneux de corriger la leur.

Sunt quædam quæ nescire quam scire sit melius (Id., Enchir., cap. 17). Il y a des choses qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que savoir.

Quo a te, curiose, recedis? cui te interim committis? (Id., *Tract. de Grad. humilit.*) Où vous retirez-vous, homme curieux, en sortant ainsi hors de vous-même? A qui remettez-vous, pendant ce temps-là, le soin de votre personne?

Gravis ac vehemens est proditor, oculus vagus atque distractus (S. Ephrem, *Parænes.* 37). L'œil curieux qui regarde de tous côtés, est un traître dont il faut se défier grandement.

Curiositas, etsi culpa non est, culpæ tamen occasio est, et indicium commissæ, et causa est committendæ (Saint Bernard, *de convers. ad cleric.*, c. 12). Quoique la curiosité ne soit pas un péché par elle-même, elle est néanmoins une occasion de péché, une marque qu'il est déjà commis et la cause qui le fera bientôt commettre.

Tamdiu homo ignorat peccata sua quæ debuerat flere et cognoscere, quamdiu aliena vitia exquirit curiose (Ib., ibid.). Une personne ignore aussi longtemps ses péchés qu'elle devrait connaître et pleurer, qu'elle a passé de temps à rechercher et à examiner ceux des autres.

DAMNATION.

Voyez *Enfer*.

DÉCALOGUE.

Voyez *Commandements*.

DÉDAIN.

Voyez *Orgueil*. (§ V).

DÉDICACE (FÊTE DE LA) DE TOUTES LES ÉGLISES.

I. — « Dédicace signifie la même chose que consécration, » et la dédicace ou la consécration est une cérémonie religieuse usitée pour dédier et consacrer une chose à Dieu, » c'est-à-dire, pour la tirer de la classe des choses profanes et l'élever au rang des choses sacrées, de sorte que, » après cette cérémonie, il n'est plus permis d'employer » cette chose aux usages ordinaires de la vie commune. » L'Église a soin d'apposer ainsi le sceau de la Religion sur » tous les objets qui servent au culte de Dieu, afin de les » rendre plus respectables aux yeux des fidèles, et de leur » faire sentir quelle pureté de cœur et de corps ils doivent » apporter à toutes les cérémonies religieuses (*L'Apôtre » des chaumières*, Fêtes de l'année). »

II. — L'usage des dédicaces est très-ancien. Sans le faire remonter à Jacob, qui consacra au Seigneur le lieu et la pierre où il avait eu sa vision mystérieuse de l'échelle sans parler de Moïse et d'Aaron qui dédièrent à Dieu le tabernacle qu'ils lui avaient construit dans le désert, ni de David qui agit de même pour l'arche sainte quand il la fit transporter solennellement sur la colline de Sion, nous nous bornerons, relativement à l'antiquité de cette cérémonie, à rappeler qu'il y a eu trois grandes dédicaces pour

le temple de Jérusalem. La première est celle que fit Salomon après qu'il eut construit ce fameux temple qui porta son nom et qui était une des merveilles de l'univers; la seconde, celle de Zorobabel, faite à la reconstruction de ce même temple, au retour de la captivité de Babylone; la troisième, celle que firent les Machabées quand ils renouvelèrent l'exercice de la religion interdit par Antiochus qui avait fait profaner le temple. Cette dernière est appelée dans l'Évangile *Encænia*, c'est-à-dire, *Renouvellement*. Les Juifs célébrèrent cette fête pendant huit jours avec la plus grande solennité (I Mach., IV). Ils la célèbrent encore aujourd'hui. Notre Seigneur l'honora de sa présence, comme on peut le voir dans l'évangile de Saint Jean (X, 22-23).

La dédicace des églises chrétiennes n'a commencé à se faire avec solennité que sous l'empereur Constantin le Grand, lorsque la paix fut donnée au catholicisme.

La coutume de consacrer ainsi les églises doit sans doute son origine à la tradition apostolique. Les évêques de la province et du voisinage s'assemblaient ordinairement pour assister à une si auguste cérémonie. Constantin convoqua tous les évêques de l'Orient pour la dédicace de l'Église de Tyr et pour celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, Saint Ambroise rapporte une prière que l'on récitait à la consécration d'une église, et nous voyons par les écrits des Saints Pères, qu'ils faisaient souvent des discours sur les fêtes de la dédicace des temples du Seigneur.

En 607, le pape Boniface IV fit purifier, à Rome, le Panthéon, vaste temple païen qui renfermait tous les dieux des peuples vaincus, et le dédia au culte du vrai Dieu sous la vocation de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les martyrs. — Chaque année l'Église célèbre l'anniversaire de cette solennité, dont chaque temple fait sa solennité propre.

Admirons les institutions liturgiques. Le premier novembre, nous faisons la fête de l'Église triomphante; le 2, nous faisons celle de l'Église souffrante; et le 3, nous célébrons l'Église militante, c'est-à-dire, la fête de tous les fidèles dispersés sur la surface de la terre et qui combattent contre les ennemis du salut, car, dit Saint Paul, *Domus Christi sumus nos*.

III. — Examinons ici ce que devient : 1° pour *Dieu*, 2° pour les *fidèles*, l'Église dédiée.

1° Elle devient la maison de Dieu : *Domus Dei* (Genes. XXVIII, 22) ; *Domus mea* (Matth., XXI, 13) ; *Aula regia cœli* (Saint Chrysostome).

2° Le lieu le plus propice pour nous préparer ici-bas à la conquête du ciel, c'est l'église, parce que là se trouvent particulièrement les quatre choses qui concourent surtout au salut de nos âmes : la *prière*, les *sacrements*, la *parole de Dieu* et le *saint Sacrifice*. L'église est le lieu de la prière : *Domus orationis vocabitur* (Matth., XXI, 13) ; on y administre les sacrements, on y distribue le pain de la parole et le pain sanctificateur du Sacrifice.

IV. — La cérémonie de la dédicace a une double signification : elle est l'*image de la sainteté de nos âmes* et la *figure de la Jérusalem céleste*.

Dieu fait invisiblement dans nos âmes, dit saint Bernard, ce qui a été fait visiblement sur les murs de ces temples. Or, que font les pontifes dans l'enceinte sacrée lors de leur dédicace? *aspersio, inscriptio, inunctio, illuminatio, benedictio*. De même, continue ce Père, Dieu nous a marqués de sa croix au baptême, il nous a donné l'onction de l'huile du salut par le Saint-Esprit, il a éclairé nos âmes par la lumière de l'Évangile et il nous bénit à chaque instant en ouvrant sa main sur la création. L'aspersion, l'onction, l'inscription, l'illumination figurent les *mérites* ; la bénédiction en est la *récompense*, et, de ce parallèle, il faut tirer la conclusion suivante : Nous sommes aussi le temple de Dieu (*Templum Dei estis*, — I ad Cor. III, 16). Or, quelle ne doit pas être notre sainteté!

On peut lire, dans l'Apocalypse (XXI, 2 à 27), la description de la Jérusalem céleste ; nous sommes, en attendant cette divine Jérusalem, dans les temples que construisent les hommes afin de mériter un jour d'habiter avec Dieu, avec Marie, avec les anges, avec les saints : *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum*. (Ibid., 27).

V. — *Vere Dominus est in loco isto... Quam terribilis est locus iste! Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* (Genes., XXVIII, 16-17). Le Seigneur est vraiment en

ce lieu-ci... Que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel!

Pavete ad sanctuarium meum (Levit., XXVI, 2). Tremblez dans mon sanctuaire.

Majestas Domini implevit totam domum (II Paralip., VII, 1). La majesté du Seigneur a rempli toute (*cette*) maison.

Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo (Ps., V, 8.). J'entrerai dans votre maison, et, rempli de crainte, je vous adorerai dans votre saint temple.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini (Ps., LXXXIII)! Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur Dieu des vertus! Mon âme désire ardemment être dans la maison du Seigneur, et elle est presque en défaillance, par l'ardeur de ce désir.

Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum (Ps. CII, 5). La sainteté doit être l'ornement de votre maison dans toute la suite des siècles.

Domus mea domus orationis vocabitur ; vos autem fecistis illam speluncam latronum (Luc. XIX, 46). Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs.

Vos estis templum Dei vivi (II ad Cor., VI, 16). Vous êtes le temple de Dieu vivant.

Ecclesia..... est locus angelorum, regia cœli, cœlum ipsum (saint Chrysostome, *in I ad Cor.*). L'église est le séjour des anges, le palais du ciel, le ciel lui-même.

Terribilis plane locus et dignus omni reverentia quem fideles viri inhabitant, quem sancti angeli frequentant, quem sua quoque presentia Dominus ipse dignatur (saint Bernard, *in evang. 9 post Pentecost.*). Il est véritablement terrible et digne de tout le respect des fidèles, ce lieu que les âmes fidèles fréquentent, que les saints anges habitent, et que le Seigneur lui-même daigne honorer de sa présence!

VI. — « Qu'est-ce qui maintient, qu'est-ce qui conserve » la religion, l'esprit religieux parmi les hommes? Le culte

» public, et conséquemment le temple, sans lequel il n'y a » point de culte public. Un des principaux effets du culte » public, et conséquemment du temple, c'est de rappeler » constamment à chacun de nous les dogmes de la religion » et même les obligations morales qui en découlent. La gé- » néralité du peuple ne peut, pour ainsi dire, étudier la » religion que dans ce qu'elle a d'extérieur, dans son culte, » ou, si l'on veut, dans ses temples. Sans cesse occupé de » ses travaux, le peuple n'a ni le temps, ni l'aptitude de » feuilleter les livres qui peuvent en conserver, dans son » esprit, la connaissance pure et exacte ; il lui faut donc » des signes extérieurs et communs qui la lui rappellent, » qui l'entretiennent en lui, c'est-à-dire, un temple, un » culte public, qui soit pour lui une expression fidèle et » sensible des croyances qu'il doit conserver, de la morale » qu'il doit pratiquer. Autrement, abandonné à ses téné- » bres, il oublie toutes ses obligations, il les dénature ou » se les représente sous des notions fausses. De là, igno- » rance et indifférence en matière de religion, oubli des » dogmes les plus fondamentaux, ou bien absurde super- » stition. Et c'est ce que l'expérience nous montre dans » notre siècle même, dans ces localités qui, par exception, » ne jouissent pas du bienfait d'un temple. Vous y recon- » naîtrez, dans la généralité des individus, un affaiblisse- » ment sensible, pour ne pas dire une extinction presque » totale du sentiment religieux. On n'y vit que de la vie » purement matérielle. On y a sans cesse les yeux baissés » vers la terre : on ne pense plus à regarder le ciel, et l'on » finit, hélas ! nous ne le savons que trop, par recueillir » les bienfaits de la Providence, sans même apercevoir la » main divine qui les distribue. C'est ce que nous voyons » même au sein des villes, parmi ces populations qui, acca- » blées de travaux incessants, ont oublié le chemin du » temple et sont privées de la salutaire influence du culte » public. La religion finit par n'être plus pour elles qu'une » espèce de rêve et de fantôme ; ou bien, n'en conservant » qu'un souvenir vague, elles s'enfoncent de plus en plus » dans l'ignorance, source fatale de cette dégradation mo- » rale que l'on remarque trop généralement dans les grands » centres de populations, et qui affligent les véritables amis

» de l'humanité (*L'Apôtre des Chaumières*, Fêtes de l'an- « née, II). »

DÉFIANCE DE SOI-MÊME.

« Dites donc comme le jeune Tobie : *Viam per quam* » *pergatur non cognovi.* Je ne sais pas même le chemin » par où l'on peut aller (Tob., v. 2). Quelque sage, savant, » spirituel, intelligent, bon directeur des autres que vous » soyez, vous ne sauriez voir par vous-mêmes le chemin » que vous devez suivre pour tendre à la perfection ; vous » avez besoin de conduite. Quand un médecin est malade, » il est traité par un autre médecin ; quand un avocat a un » procès, il consulte d'autres avocats. Nous voyons tous les » jours avec admiration que les plus sages et les plus spirituels » croupissent des années entières en des fautes si lourdes » et si palpables, que les enfants les peuvent remarquer : » tout le monde les voit et touche au doigt, et ils ne les » voient pas, et, qui pis est, personne ne les en ose aver- » tir : *Si sal infatuatum fuerit, in quo salietur?* Ou, si » on les en avertit, ils sont si horriblement aveugles, qu'ils » ne croient rien de ce qu'on leur dit. Ne vous croyez donc » jamais, si vous êtes sages, ne vous croyez jamais en quoi » que ce soit. Je le voudrais dire cent fois par jour à cha- » cun de vous en particulier, à vous et à moi première- » ment (Le P. Lejeune). »

« Celui qui se connaît bien, n'a que du mépris pour soi- » même ; *Qui bene seipsum cognoscit, sibi ipsi vilescit* » (Imit. Christi, lib. I. c. 2). »

DÉISME.

I. — Si l'on veut apprendre des déistes eux-mêmes en quoi consiste leur système, on doit s'attendre, dit Bergier, à être trompé par un tissu d'équivoques. Ils disent qu'un déiste est un homme qui reconnaît Dieu et professe la religion naturelle. Il faut ajouter :

1° Et qui rejette *toute révélation*, car quiconque en admet une, n'est plus déiste.

2° Il reconnaît Dieu, mais *quel Dieu?* Est-ce la nature

universelle de Spinosa, ou l'âme du monde des Stoïciens, ou un dieu oisif comme ceux d'Épicure, ou un dieu vicieux comme ceux des païens, ou un dieu sans providence, ou un Dieu créateur, législateur et juge des hommes? On ne trouvera peut-être pas deux déistes qui s'accordent sur cet unique article de leur symbole.

3° Le déiste professe *la religion naturelle*, et entend par là le culte que la raison humaine, *abandonnée à elle-même*, nous apprend qu'il faut rendre à Dieu; mais la raison humaine n'est jamais laissée à elle-même, si ce n'est dans un sauvage élevé seul, dès sa naissance, parmi les animaux; or, quelle serait la religion d'une créature humaine ainsi réduite à la stupidité des brutes?

Disons donc que le *déisme* est la doctrine de ceux qui admettent un Dieu sans le définir, un culte sans le déterminer, une loi naturelle sans la connaître, et qui rejettent les révélations sans les examiner. Ce n'est qu'un système d'irréligion mal raisonné; en d'autres termes, c'est le privilége de croire et de faire tout ce que l'on veut.

DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Voyez *Conversion (délai de la)*.

DÉMONS.

Voyez *Anges*.

DÉSASTRES.

Voyez *Calamités*.

DÉSORDRES

QUI ONT LIEU DANS LES SOIRÉES ET VEILLÉES D'HIVER.

Voyez *Veillées*.

DEVOIRS.

I. — Tout homme a des devoirs à remplir envers *Dieu*, envers *soi*, envers le *prochain*.

1° Envers Dieu : culte *intérieur*, culte *extérieur*, culte *public*.

2° Envers soi-même : devoirs envers l'*âme*, devoirs envers le *corps*.

3° Envers le prochain : devoirs envers la *société en général*, devoirs envers la *famille*, devoirs envers l'*État*.

Subdivisions : — Les devoirs envers l'âme perfectionnent l'*intelligence*, la *volonté* et la *sensibilité*.

— Ceux qui ont pour objet le corps, dans la philosophie morale individuelle, conservent la santé, la vie et la subordination du corps à l'âme.

— Les devoirs envers la société sont la justice et la bienfaisance.

— La famille est nécessaire; chaque membre de la famille a des devoirs particuliers.

— La société a un but; de la part des gouvernants et des gouvernés, il y a des devoirs spéciaux à remplir.

II. — *Nemo bonus, nisi solus Deus* (Luc. XVIII, 19). Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.

Deus meus et omnia (saint François d'Assises)! Mon Dieu et mon tout!

Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te (saint Augustin, *Confess.* lib. I, cap. 13). O Seigneur, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous.

Justum est hominem subditum esse Deo (II Mach. IX, 12). Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu.

Connaître, craindre, aimer Dieu, dit le Sage, *c'est là tout l'homme*. Tout le reste n'est point l'homme vrai, c'est l'homme dénaturé, dégradé, corrompu.

Les considérations les plus simples, dit un auteur moderne, nous mènent à Dieu, et établissent envers lui nos devoirs qui consistent dans la *foi*, dans l'*amour*, dans l'*adoration*, dans la *soumission*.

Scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies (Matth. IV, 10). Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul.

Dieu existe, tout le prouve : la raison, les sentiments moraux, l'ordre de l'univers. L'homme doit donc *croire*.

L'homme existe et ne conserve son existence que par Dieu; c'est à Dieu qu'il doit l'intelligence et la liberté qui

le font roi de la nature. L'homme doit donc *aimer* Dieu.

Dieu, créateur de l'homme, se montre à lui comme une force non-seulement bienfaisante, mais encore supérieure. L'homme doit donc *obéir* à Dieu.

L'homme tient tout de Dieu; c'est de lui qu'il dépend et qu'il relève; il faut donc qu'il lui fasse l'hommage de tout son être. Être fini, il doit s'abaisser devant l'être infini; en un mot, il doit *adorer* Dieu.

La *foi*, l'*amour*, la *soumission* et l'*adoration* constituent la *religion*. Or, toute religion suppose un culte *intérieur*, *extérieur* et *public*.

Le culte *intérieur* n'est autre chose que la pensée religieuse elle-même, et l'hommage que l'âme rend à Dieu par *toutes* ses facultés. En effet, dit Fénelon, le rapport de la pensée est de *connaître* Dieu, vérité suprême; le rapport de la sensibilité est d'*aimer* Dieu, bonté infinie; enfin, le rapport de la volonté est de *se conformer à la volonté divine*, source de tout bien et de tout devoir.

Le culte *extérieur* consiste dans les actes et les signes par lesquels se traduit et se manifeste au-dehors le culte intérieur ou le sentiment religieux. Sans doute le véritable culte est celui de l'âme et de la pensée, car *Dieu est esprit et veut être adoré en esprit et en vérité*; mais il n'y a pas un seul sentiment vif et réel qui n'aspire à se manifester, à s'exprimer, en vertu de l'étroite relation qui unit l'âme au corps et la pensée à son expression.

Il n'est pas difficile de prouver l'*importance* du culte *extérieur*: 1° De tout temps il a été une profession des dogmes les plus essentiels; 2° il est une leçon de morale, qui rappelle constamment aux hommes leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes; 3° il est un lien de société qui réunit les hommes au pied des autels. Le culte primitif a formé la société domestique; le culte mosaïque, la société nationale; le culte chrétien, la société universelle de tous les peuples; 4° il est un monument de faits qui, dans la suite des siècles, ont prouvé la révélation; ainsi la Pâque et l'offrande des premiers-nés rappelaient aux juifs leur sortie miraculeuse de l'Égypte; la Pentecôte, la publication de la loi sur le mont Sinaï; le dimanche nous atteste la résurrection de Jésus-Christ, etc., etc.

Le culte *public* est celui que les hommes adressent en commun, dans les temples, à la Divinité. Sa nécessité repose sur ce principe : que le sentiment religieux est éminemment social, et qu'il aspire à se communiquer et à former une société religieuse.

— On s'est demandé si l'homme se doit quelque chose. C'est, dit un auteur moderne, disputer sur une équivoque. Sans doute il ne se doit rien, en ce sens que le devoir n'a pas son origine dans un droit de la personne sur elle-même : *le devoir est impersonnel*. Mais, si l'homme n'est pas le *principe* du devoir, il peut en être l'*objet*, car il se sent obligé, envers la raison, de réaliser d'abord sur lui-même l'idée du bien qui doit être la règle de ses actes.

Les devoirs de l'homme envers lui-même sont de deux sortes : ceux qui regardent son *âme*, ceux qui regardent son *corps*.

L'homme, en réalité, c'est l'âme : *Homo ex anima constat* (Cicéron, *De Nat. Deorum*, I, 35). Tous les devoirs qui se rapportent à lui, sont subordonnés à ceux qui ont pour objet l'âme elle-même.

Or, nos devoirs envers l'âme ont pour but *le perfectionnement* des trois facultés de notre âme : l'*intelligence*, la *volonté*, la *sensibilité*.

1° Cultiver son esprit, chercher à connaître la vérité, c'est un devoir pour tous les hommes. *Connais-toi toi-même* est un précepte de morale aussi bien qu'une règle de vérité spéculative.

Il y a deux sortes de connaissances : les *connaissances morales* et les *connaissances utiles*. Les premières sont immuables et universelles; les secondes varient suivant les positions individuelles.

2° Nous devons travailler à l'affranchissement progressif de notre volonté. Les obstacles qui s'opposent à cet affranchissement sont *intérieurs* ou *extérieurs*. Au-dedans, nos propres inclinations; au-dehors, les inclinations de nos semblables. Il s'en suit deux forces qui s'opposent à notre volonté, deux sollicitations qu'il faut régler par deux devoirs : résister aux sollicitations diverses qui sont contrai-

res aux devoirs; lutter contre les obstacles qui s'opposent à ce qui est légitime. Parcourez l'histoire des grandes choses, vous verrez qu'elles découlent toutes de la *résistance* et de l'*action*, vertus des grandes âmes.

3° Quant au perfectionnement de la sensibilité, il faut bien savoir qu'il a lieu, non *en détruisant cette sensibilité*, mais *en la réglant*. En elles-mêmes et en général, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises; elles ne le deviennent qu'en vertu de la direction qu'on leur imprime. Les passions sont tantôt un obstacle et tantôt un moyen : il faut les maintenir à leur place et les faire servir à la vertu.

Êtres sensibles, l'objet le plus proche de notre amour est nous-mêmes, mais il ne doit exister qu'en vue de nos fins spirituelles, et sans porter préjudice à l'amour que nous devons à Dieu et au prochain.

— Notre corps est l'instrument de notre âme; il lui est uni : 1° comme moyen de connaissance; 2° comme moyen d'expression; 3° comme moyen d'exécution. De là trois devoirs envers notre corps : conservation de la santé : (*Mens sana in corpore sano*), — conservation de la vie : ce que nous lui devons, *nous le devons à l'âme elle-même;* — subordination du corps à l'âme : le contraire serait le renversement de l'ordre établi et la destruction de notre liberté.

— Un mot, maintenant, sur nos devoirs envers nos semblables. *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis; hæc est enim Lex et Prophetæ* (Matth. VII, 12); faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent, car c'est la Loi et les Prophètes.

Diliges proximum tuum sicut teipsum (Luc, X, 27). Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Nous devons au prochain la justice : *Suum cuique tribuere*, c'est-à-dire dans le sens rigoureux, le respect du droit de chacun, la bienfaisance. La justice n'est que la moitié du droit, la bienfaisance en est le complément.

Dans la famille qui est d'institution divine et naturelle (*Relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ... Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*, — ad Ephes. V, 31-32), — dans la famille, disons-nous, il y a les devoirs de l'époux, de l'épouse, des parents, des enfants, des frères et des sœurs.

— L'État impose aussi des devoirs aux hommes, car c'est une association d'êtres intelligents et libres dont la fin générale doit être celle de l'humanité elle-même.

Le devoir du *gouvernement* est donc de comprendre cette fin divine; quant aux *gouvernés*, aux *sujets*, ils doivent ne point perdre de vue : 1° les *institutions* et les *lois* qui les régissent, et 2° les *hommes que Dieu a investis de l'autorité*. Par rapport aux institutions et aux lois, les princes eux-mêmes doivent être *les premiers citoyens*; par rapport aux sujets, à plus forte raison ceux-ci doivent-ils être soumis aux lois qui les régissent (*Analyse* de l'article *Devoir* dans le *Panorama des Prédicateurs* de l'abbé Martin).

Voyez *Amour de Dieu, Amour des ennemis, Amour des parents, Amour du prochain, Amour-propre, Aumône, Commandements, Correction fraternelle, Culte religieux, Frères et sœurs, Serviteurs, Sujets*, etc., etc.

DEVOIRS ET BIENSÉANCES DU MONDE.

I. — Le monde, on le sait assez, peut être considéré de trois manières différentes.

D'abord, on comprend quelquefois par ce mot « la société civile des hommes divisés en différents états, » où il y a des devoirs et des bienséances qu'un chrétien appelé à ce genre de vie ne peut négliger.

Cette expression se prend encore pour « la vanité des choses du monde, l'inconstance et la fragilité de ses biens, de ses honneurs et de ses plaisirs.

Enfin, on entend communément par là « ce monde criminel qui a mérité les malédictions du Fils de Dieu, c'est-à-dire, ceux qui suivent ses maximes condamnables, contraires à celles de l'Évangile et aux lois de Dieu. »

Or, comme ce serait un sujet trop vaste de renfermer, sous un seul titre, ce qui vient d'être dit sur le monde

dans ces trois différentes significations, nous ne parlerons ici que du « monde civil, » dont les devoirs, bien loin d'être contraires à ceux de la religion, en sont une partie et font en même temps l'honnête homme selon le monde lui-même, et un homme de bien selon Dieu.

II. — Comme le précepte de se séparer du monde n'est pas d'en sortir tout-à-fait, il faut dire qu'il y a un monde civil et honnête où il est permis de demeurer, et où l'on peut vivre en véritable chrétien. Trois raisons en font la preuve et le partage d'un discours.

1° Le christianisme n'a aucune opposition avec notre profession et notre état, lorsqu'ils sont dans l'ordre de la Providence qui nous y a mis ou appelés; 2° quelque difficile qu'il soit de se sauver dans un état plutôt que dans un autre, l'impossibilité d'y faire son salut est une chimère; Dieu nous appelant à tel ou tel état, on peut dire que la sainteté que cet état demande, est d'arriver à la perfection propre de cet état, comme juge intègre, par exemple, ecclésiastique dévoué à ses devoirs, marchand fidèle dans son négoce, etc.

— On peut faire voir qu'il est possible 1° de ne pas quitter le monde et de ne point en suivre les vices; 2° de s'acquitter des devoirs et des bienséances de notre état, sans manquer aux devoirs et aux bienséances que l'on doit à Dieu; et 3° de pratiquer de grandes vertus dans le monde, sans participer à ses désordres.

— A considérer la religion et la probité selon le monde, quelque opposition que ces deux choses semblent avoir par rapport à leur principe, à leur objet et à leur fin, on peut dire cependant qu'elles sont très-étroitement unies et absolument inséparables : 1° parce qu'il est impossible qu'un homme qui n'a pas une véritable probité, ait une véritable religion; 2° parce qu'un homme qui n'a point de religion n'a pas une probité véritable.

La première proposition convaincra de la nécessité de la religion par rapport aux devoirs du monde; la seconde montrera la nécessité de la probité par rapport aux obligations de la religion.

— Il y a des erreurs qu'il faut détruire, pour établir deux vérités contraires : 1° on peut se sauver au milieu

des engagements du monde : 2° les devoirs du chrétien ne sont pas incompatibles avec les devoirs de l'honnête homme selon le monde.

III. — *Ambula coram me, et esto perfectus* (Genes. XVII, 1). Marchez en ma présence, dit Dieu à Abraham, et soyez parfait.

Divitiæ si affluant, nolite eor apponere (Ps. CLI, 11). Si les richesses vous viennent en abondance, n'y mettez point l'affection de votre cœur.

Deduc me in semitam mandatorum tuorum (Ps. CXVIII, 35). Conduisez-moi dans le sentier de vos commandements.

Ab omni via mala prohibui pedes meos (Ps. CXVIII, 101). J'ai détourné mes pieds de toute voie mauvaise.

Iniquos odio habui, et legem tuam dilexi (Ps. CXVIII, 113). J'ai haï les méchants, et j'ai aimé votre loi.

Declinate a me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei (Ps. CXVIII, 115). Éloignez-vous de moi, vous tous qui êtes pleins de malignité, et je rechercherai les commandements de mon Dieu.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo (Matth. CXII, 21). Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat (I ad Cor. VII, 20). Que chacun demeure dans l'état où il était, quand Dieu l'a appelé.

Reliquum est ut... qui utuntur mundo, tanquam non utantur (I ad Cor. VII, 31). Il faut user de ce monde comme n'en usant pas.

Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis (ad Ephes. IV, 1). Je vous conjure de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état dans lequel vous avez été appelés.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra (I ad Thessal. IV, 3). La volonté de Dieu est que vous soyez saints.

Omnis ad bene agendum provocatur sexus, omnis ætas et dignitas. Nemo igitur publicis se excuset actibus (saint Ambroise, Homil. 7, *de Militia*). Il n'y a ni sexe, ni âge, ni condition qui nous dispense du service de Dieu. Il

ne faut donc point que personne rejette la faute de sa négligence sur son état et sur sa condition.

Fugere potes animo mundum, quamvis retinearis corpore (saint Ambroise, *de fuga mundi*, cap. 7). Vous pouvez ne pas avoir l'esprit du monde et être bien éloigné de ses maximes, quoique vous soyez retenu dans le monde.

Quid est fugere sæculum? nisi abstinere à peccato sæculi (Id., ibid.). Qu'est-ce que fuir ou haïr le siècle ? sinon s'abstenir des péchés du siècle.

Non utique transire in Ægyptum criminosum est, sed transire in mores Ægyptiorum (saint Jérôme). Ce n'est pas de passer en Égypte qui fait le crime, mais d'y vivre à la manière des Égyptiens.

Non nocuit militanti Centurioni paludamentum, et balteus et Apparitorum turba (Id., Epist. 99). L'habit d'un homme de guerre, le baudrier et ceux qui étaient de la suite du Centurion de l'Évangile ne furent point un obstacle à son salut.

Fallis teipsum prorsus ac decipis, si putas aliud a sæcularibus viris, aliud a monachis requiri : præter conjugium, in reliquis communis atque eadem ab utrisque vitæ ratio requiritur (saint Chrysostome, lib. 3, *contra vitæ monast. Vituper.*). Vous êtes dans une étrange erreur, si vous pensez qu'on exige autre chose des gens du siècle et de ceux qui y ont renoncé. Si l'on excepte le mariage et ce qui regarde cet état, Dieu, pour le reste, exige des uns et des autres les mêmes devoirs et la même manière de vivre.

Nihil refert ubi sitis : extra sæculum estis (Tertullien, *ad Martyr.*, cap. 2). Il n'importe où vous soyez et de quelle profession : vous n'êtes plus du siècle, (*vous y avez renoncé*).

Si cuncta mundi relinquere non potestis, sic tenete quæ hujus mundi sunt, ut tamen per ea non teneamini in mundo. (saint Grégoire le Grand, Homil. 3 *in Evangel.* Si vous ne pouvez pas quitter la possession des choses de ce monde, retenez-les ; mais de telle sorte que vous ne teniez pas vous-mêmes au monde comme par autant de liens.

IV. — Le monde corrompu est trop opposé à l'esprit de

vérité pour qu'il soit possible d'en allier les maximes avec celles de l'Évangile. Dieu ne pactisera jamais avec Baal. Mais les devoirs de la société civile peuvent très-bien s'accorder avec ceux de la religion, car, entre l'honnête homme, même selon le monde, et le parfait chrétien, il y a une telle ressemblance, qu'on pourrait s'y méprendre. De part et d'autre, bon cœur, intentions droites, esprit discernant le bien, volonté de s'y livrer sans réserve, sentiments nobles et élevés, respect pour la justice, sévérité envers soi-même, indulgence envers les autres. Quelle conformité de mœurs, de sentiments et de conduite, entre l'honnête homme et le chrétien, dans les circonstances essentielles de la vie, qui sont les points décisifs de la probité et de la religion ! « Mais, me dira-t-on : comment accorder les lois sévères du christianisme avec les manières » riantes que le monde demande dans un honnête homme : » ces égards, cette complaisance, cette attention, ce tour » d'esprit agréable? on ne peut faire descendre le chré» tien dans tous ces détails du grand art de plaire. » Vous vous trompez : la charité fait en l'un ce que la politesse fait en l'autre. Le parfait chrétien est d'un commerce affectueux ; ses mœurs sont douces, ses manières prévenantes ; il n'aime point à dominer dans les assemblées ; son entretien est exempt d'aigreur et d'amertume ; son cœur ne connaît point les mouvements de l'envie, et ne ressent jamais cette joie maligne que les disgrâces d'autrui répandent sur le visage et dans le discours. C'est donc en vain que l'on prétend mettre une barrière insurmontable entre l'honnête homme selon le monde et le parfait chrétien selon l'Évangile. Ajoutons un trait à l'honnête homme et nous en ferons un chrétien : c'est le motif qu'un chrétien doit avoir dans toutes ses actions.

DEVOIR PASCAL.

Voyez *Confession* et *Communion pascale*.

DÉVOTION (DE LA) EN GÉNÉRAL.

I. — Nous n'entendons pas ici par « dévotion » l'affection à la prière ou les tendres sentiments que les person-

nes de piété goûtent dans l'exercice de l'oraison mentale, mais bien et uniquement « la profession publique que l'on fait de remplir courageusement les devoirs d'un fidèle et fervent chrétien. »

II. — Il y a la vraie et la fausse dévotion.

III. — Comme la dévotion, selon saint Bernard, est une vertu propre du cœur (*Res est cordis gratia devotionis*), elle doit avoir les qualités du cœur. Or, 1° comme le cœur est caché au-dedans de nous-mêmes, la vraie dévotion doit avoir son principe dans l'intérieur et ne se produire au-dehors que de l'abondance du cœur. Sans cela, elle n'est qu'affectation, hypocrisie, voile, manque de piété. 2° Comme le cœur est réglé, constant et uniforme dans ses mouvements et dans ses opérations naturelles, la véritable dévotion doit aussi être réglée dans ses bonnes œuvres, dans ses prières, dans le culte qu'elle rend à Dieu et dans les services qu'elle doit au prochain : car ce qui n'a point de règle et ne se fait que par caprice, ne saurait être agréable à Dieu.

— La dévotion n'est point véritable, si elle n'est dans le cœur : *in spiritu et veritate oportet adorare*, (Joan. IV); 2° la dévotion n'est point véritablement dans le cœur, si elle ne se manifeste au-dehors par un culte extérieur (voyez *Culte*); 3° la dévotion n'est point agréable à Dieu ni édifiante aux yeux du prochain, si elle n'est proportionnée à notre état et à notre condition.

— La dévotion est de tous les états, de toutes les conditions, et beaucoup la renvoient dans les cloîtres, comme si elle n'était faite que pour les religieux. 2° Elle est de tous les âges, et on la renvoie à la vieillesse. 3° Elle est pour tous les esprits, et l'on se persuade qu'elle n'est que pour les simples.

— On reconnaît que l'on a une dévotion mal réglée : 1° quand on s'attache aux œuvres de surérogation et de conseil, pendant que l'on néglige celles qui sont d'obligation et propres à son état; 2° quand, au lieu de pratiquer les grands préceptes, on s'attache aux choses légères et moins considérables; 3° quand on est changeant et inconstant dans la pratique des devoirs.

— Les uns font la dévotion trop farouche et trop sévère; par là on éloigne et on rebute tout le monde. Les autres, au contraire, ont une dévotion trop sensuelle, trop délicate, ils veulent accorder Jésus-Christ avec Bélial, Dieu avec le monde.

— Injustes accusations dont la dévotion est le point de mire : 1° on accuse d'hypocrisie ceux dont la vertu jette le plus d'éclat; 2° on impute l'hypocrisie d'un seul à tout un corps; 3° on fait retomber le scandale des dévots sur la religion elle-même; 4° incompétence des accusateurs, car « comment des hommes sans vertu, sans piété, s'érigent-» ils en censeurs de la vertu déguisée, en vengeurs de la » vraie et solide piété? Si nous sommes méchants, disent-» ils, nous le sommes sans importance et nous n'affectons » point de paraître vertueux. Étrange présomption! parce » qu'ils ont levé le masque du libertinage, ils n'ont pas » pour cela le droit de dévoiler les pécheurs. Qu'ils tour-» nent contre eux l'indignation qui les anime contre les » autres. »

— La fausse dévotion est de plusieurs sortes : il y a la dévotion de faste et d'éclat, — la dévotion intrigante et dominante, — la dévotion inquiète et empressée, — la dévotion austère, — la dévotion inconstante, — la dévotion commode, — et la dévotion mal réglée.

IV. — *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (Ps. XXX, 20)! Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent!

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. XXXV, 9). Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices.

Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum (Ps. CXVIII, 32). J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me (Matth. XV, 8). Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi.

Venit hora..... quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (Joan. IV, 23). Le temps est

venu, que les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.

Hæc oportuit facere, et illa non omittere (Matth. XXXIII, 23). Il fallait faire ces choses-ci, et ne pas omettre celles-là.

Graditur via non bona post cogitationes suas (Isa. LXV, 2). Il marche dans une voie qui n'est pas la bonne, en suivant ses propres pensées.

Pietas ad omnia utilis est (I ad Tim. IV, 8). La piété sert à tout.

Est gaudium quod non datur impiis, sed eis qui te gratis colunt, Domine, quorum gaudium tu ipse es (saint Augustin, *Confess.*). Il y a un plaisir et une joie que les impies ne goûtent pas; il n'y a que vos fidèles serviteurs, ô mon Dieu, dont vous êtes vous-même la joie.

Si forinsecus ea quæ Deus jubet, manibus fiant, et in corde non fiant, nemo est tam insulsus, qui præcepta arbitratur impleri (Id. *Quest.* 54 *in Deuter.*). Si l'on fait extérieurement ce que Dieu ordonne, sans que le cœur y ait part, personne, si grossier que l'on soit, ne se persuadera qu'il ait accompli le précepte qui en est donné.

Quis cultus ejus, nisi amor ejus (Id, in Ps. 32)? Quel est le culte dû à Dieu, si ce n'est l'amour de Dieu?

Hoc nimis doleo quod multa quæ in sacris libris magna sunt, minus teneantur et parva nimis introducantur (Id., *Epist. ad Januar.*). Ce qui m'afflige singulièrement, c'est de voir qu'on néglige bien des choses que les saints Livres regardent comme importantes, pour y substituer, dans la pratique, trop d'autres choses qui le sont beaucoup moins.

Pietas vera est verax Dei cultus (Id., *de civit. Dei*, lib. 4, c. 23). La véritable piété est un véritable culte de Dieu.

Cum mens internam dulcedinem degustat, amore æstuat, videtque se videre non posse quod ardenter diligit; nec tamen ardenter diligeret, nisi aliquotenus videret (saint Grégoire le Grand, *Moral.* lib. 5, c. 23). Lorsque l'âme goûte la douceur intérieure d'une dévotion sensible, elle se sent comme embrasée de Dieu; elle connaît qu'elle ne peut voir celui qu'elle aime d'un si ardent amour : cependant elle ne l'aimerait pas si ardemment, si elle ne le voyait déjà en quelque manière.

Cui Christus incipit dulcescere, necesse est amarescere mundum (S. Bernard, *in sermonib.*). Le monde paraît nécessairement insipide et amer à quiconque commence à goûter Jésus-Christ.

Devotionis virtus ordine prima est, quæ est fundamentum cæterarum, meritoque hanc primam exegit Deus ab Abraham (saint Ambroise, *de Abraham*). La vertu de la dévotion doit tenir le premier rang comme étant le fondement de toutes les autres : et c'est avec raison que ce fut la première que Dieu exigea d'Abraham.

Res est cordis, gratia devotionis (saint Bernard). La grâce de la dévotion est une chose qui regarde le cœur et qui lui est propre.

V.— « La vraie dévotion présuppose l'amour de Dieu, et » pour parler plus juste, elle est elle-même le parfait » amour de Dieu. Cet amour s'appelle grâce, parce qu'il » est l'ornement de notre âme, et en fait une belle âme » aux yeux de Dieu. Quand il nous donne la force de faire » le bien, il s'appelle Charité, et quand il nous fait opérer » le bien avec soin, avec promptitude et fréquemment, il » s'appelle Dévotion, et il a toute sa perfection. J'expliquerai ceci par une comparaison fort simple, mais bien naturelle. Les autruches ont des ailes et ne s'élèvent jamais » au-dessus de la terre : les poules volent, mais pesamment, » rarement et fort bas; le vol des aigles, des colombes et » des hirondelles est vif et élevé, presque continuel. » Ainsi, les pécheurs ne sont que des hommes de terre et » rampant toujours sur la terre; les justes qui sont encore » imparfaits, s'élèvent vers le ciel par leurs bonnes œuvres, mais rarement, avec lenteur et une espèce de pesanteur d'âme; il n'y a que les âmes solidement dévotes qui, » semblables aux aigles et aux colombes, s'élèvent en Dieu » d'une manière vive, sublime et presque infatigable. En » un mot, la dévotion n'est autre chose qu'une certaine » agilité et vivacité spirituelle, par laquelle, ou la charité » opère en nous, ou nous-mêmes nous faisons avec la charité tout le bien dont nous sommes capables. C'est à la » charité de nous faire observer universellement tous les » commandements de Dieu; et c'est à la dévotion de nous » les faire observer avec toute la diligence et toute la fer-

» veur possibles. Celui donc qui n'observe pas tous les » commandements de Dieu, n'est ni juste, ni dévot; car, » pour être juste, il faut avoir la charité, et pour être dé- » vot, il faut avoir, avec la charité, une attention vive et » prompte à faire tout le bien que l'on peut (saint François » de Sales, *Introduct. à la vie dévote*. 1er partie). »

Voyez *Hypocrisie*.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Voyez *Marie (culte de)*.

DIEU CRÉATEUR.

Voyez *Création*.

DIGNITÉ DU CHRÉTIEN.

Voyez *page* 60, 2°.

DIMANCHE (OBSERVATION DU).

I. — Les théologiens, les casuistes et les catéchistes traitent différemment ce sujet, et chacun à leur manière; mais le prédicateur, pour en parler utilement, doit le faire, tantôt en théologien pour expliquer aux fidèles l'origine de ce précepte et en quoi il consiste, — tantôt en casuiste, pour bien faire entendre en combien de manières on le peut violer et ce qui est permis ou défendu en cette matière, et enfin en catéchiste, en s'efforçant, par un discours instructif, d'inculquer les devoirs d'un véritable chrétien en ce jour consacré à la piété.

Quoique le sujet semble n'avoir rien de commun avec les autres matières morales, il y en a néanmoins quelques-unes qu'on ne peut se dispenser d'y faire entrer, comme, par exemple, d'assister au saint sacrifice de la messe, d'entendre la parole de Dieu et de pratiquer de bonnes œuvres.

II. — Le dimanche est le jour du Seigneur, le jour de l'homme, le jour de la famille et le jour des peuples. 1° Dieu l'a disposé et distingué dans l'ordre des jours en y faisant éclater ses plus grandes merveilles, ce *fiat lux* qui

a éclairé le monde physique et cette autre lumière, mille fois plus vivifiante et plus pure, qui éclaire tout homme dans le monde des intelligences; il se l'est réservé et ne veut en partager la gloire avec personne, ni en céder la moindre part aux œuvres de la terre. Le dimanche est le jour de son sacrifice, de ses sacrements, des triomphes de sa grâce et de sa parole, le jour où la religion exerce ses actes les plus sublimes, dans leur forme la plus solennelle. 2° Il y a deux hommes dans l'homme : le premier est terrestre, parce qu'il est de la terre; le second est céleste, parce qu'il est du ciel : *Primus homo de terra, terrenus; secundus homo de cœlo, cœlestis* (ad Cor. xv, 47). De ces deux principes, c'est assurément le céleste, le spirituel, qui constitue l'homme dans ce que sa notion comporte de plus élevé. Les six jours abandonnés au travail ne sont donc pas, à proprement parler, les jours de l'homme; de cet être infortuné dont Job a dit : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (xiv, 1). Mais le dimanche, c'est le jour de l'homme né de Dieu, de l'homme spirituel et immortel, de l'homme avide de connaître le souverain bien et capable de l'aimer. 3° Que de charmes ce beau jour répand dans une maison chrétienne! Rendons au dimanche ses droits et ses antiques honneurs, et chaque foyer redevindra une école de vertu, un sanctuaire de paix et d'innocence. Le dimanche rapproche et rassemble les membres d'une famille, les réunit au pied des autels, les groupe autour de la chaire évangélique et les invite à la table sacrée! De là, que de vertus domestiques! 4° C'est aussi, par excellence, le jour social, le jour des peuples : l'idée de nationalité implique celle d'un culte public. Dieu a fait les sociétés publiques comme il a fait les individus. Elles lui doivent donc, à ce titre, un tribut d'honneur et d'hommages solennels, et, dit un auteur contemporain, il n'est pas sous le soleil de plus beau spectacle que celui d'un grand peuple bénissant d'une voix unanime *Celui qui règne dans les cieux*, comme parle Bossuet, et de qui relèvent tous les empires. Or, le temple, le prêtre, le peuple assemblé, voilà le culte public, et ce n'est autre chose que le dimanche.

III. — La sanctification du dimanche est un précepte

juste, car il est de droit *naturel*, de droit *divin*, de droit *ecclésiastique*. 1° A ne consulter que la simple raison, il est évident qu'il y a, pour toute créature raisonnable, une portion de notre temps qui doit être consacrée à Celui de qui nous tenons tout. 2° *Memento ut diem sabbati sanctifices. Sex dies operaberis, et facies omnia opera tua. Septimo autem dei sabbatum Domini Dei tui est; non facies omne opus in eo, tu et filius tuus et filia tua, servus tuus et ancilla tua, jumentum tuum, et advena qui est intra portas tuas* (Exod. xx, 8, 9 et 10). 3° *Dies dominicus non Judæis sed Christianis resurrectione Domini declaratus est, et ex illo habere cæpit festivitatem suam* (S. Augustin, *Epist. ad Jan.* 19, alias 55). — Voyez *Commandements*.

IV. — La sanctification du dimanche est un précepte facile ; on l'accomplit : 1° par le *repos religieux ;* 2° par la *prière*. « *Missas die dominica a sæcularibus totas audiri speciali ordinatione præcipimus; ita ut ante benedictionem sacerdotis egredi populus non præsumat; quæ si non fecerint ab episcopo publice confundantur* (Conc. d'Agde tenu en 506). »

On peut voir, dans la savante et belle théologie morale de saint Alphonse de Liguori, ce qu'il faut entendre ici par *repos religieux*, c'est-à-dire par cessation de toute œuvre servile. S'il est convenable, dans la chaire chrétienne, de ne pas entrer à cet égard dans des détails inutiles et qu'un zèle exagéré rend parfois dangereux, il est bon que le prédicateur connaisse, d'une manière certaine, la limite qu'il ne doit point franchir. Par le précepte ecclésiastique, dit saint Liguori, — « *Tantummodo præcipitur cultus externus audiendi missam, et abstinendi ab opere servili in diebus festis; etenim licet sanctificatio animæ sit finis præcepti, attamen finis præcepti non cadit sub præcepto, ut docet communis sententia* (Homo apost., édit. de Bassano, in-4°, 1833, tom. 1, p. 74, 1e colonne). »

Ce qui importe surtout dans l'enseignement relatif à l'observation du dimanche, c'est de ne pas confondre en une seule et même chose les trois préceptes *naturel, divin* et *ecclésiastique* qui la régissent à des points de vue différents, surtout si l'on a égard à l'audition de la *messe paroissiale*. En effet, le précepte *naturel* oblige les *ignorants* à y assister, parce que, d'ordinaire, une instruction s'y fait qui peut seule les instruire. Le précepte de la charité les y astreint aussi pour l'édification des fidèles qui, sans cela, seraient scandalisés de ne jamais les voir à l'office commun. Quant au précepte ecclésiastique, on sait maintenant ce qu'il exige *sans exagération*.

V. — Le précepte de la sanctification du dimanche est avantageux : 1° à l'individu qui a besoin de se sanctifier, de s'instruire et d'édifier les autres ; 2° à la société religieuse, car c'est le jour de l'adoration, le jour de la communion fraternelle, le jour des bénédictions publiques, le jour enfin de la sanctification ; 3° à la société civile par rapport au physique, par rapport au moral, par rapport aux relations de famille et de cité.

VI. — Les objections contre la sanctification du dimanche se tirent communément : 1° des intérêts de la production et du commerce ; 2° des besoins de la vie ; 3° des exigences professionnelles.

Sans doute, le travail est le premier agent de la production, et celle-ci est l'un des éléments les plus influents de la fortune publique ; mais il ne faut pas dire, avec certains économistes, que *le repos du dimanche est un capital perdu pour la richesse d'un peuple*. La production n'a de valeur appréciable que dans son rapport avec les besoins réels de la consommation. Or, il est reconnu qu'elle est déjà hors de proportion. Le repos du dimanche, loin de lui être nuisible, lui est donc utile, parce qu'il suspend sagement cette production exubérante, et prévient les chômages longs et ruineux. Ajoutons que si les jours de travail produisent, ce sont les jours de repos qui consomment, et, à ce titre, le dimanche est encore un puissant moyen d'écoulement de toute production. Quant aux intérêts du commerce, on peut invoquer ici un fait éclatant : il n'y a pas au monde un pays où le commerce soit plus florissant qu'en Angleterre, et nulle part le repos du dimanche n'est observé avec plus de rigueur que chez ce peuple.

Les besoins de la vie se font sentir tous les jours, dit l'ouvrier ; donc *il faut travailler tous les jours*. Mais, lui

répondrons-nous d'abord, en travaillant le dimanche, vous perdez un repos nécessaire à la réparation de vos forces, vous usez votre vie beaucoup plus vite. Ensuite, c'est un axiome en économie commerciale que, plus une marchandise est offerte, plus elle perd de sa valeur vénale. Or, il en est de même de la main-d'œuvre. En travaillant tous les jours de la semaine, y compris le dimanche, vous augmentez évidemment d'un septième la production et la main-d'œuvre, et le taux du salaire subira nécessairement une réduction proportionnée. Donc, on perd au lieu de gagner. Quoi qu'il en soit cependant, *l'homme vit-il seulement de pain?* L'ouvrier qui travaille le dimanche est-il plus riche? Et s'il a besoin de travailler le dimanche, pourquoi chôme-t-il le lundi?

Il y a certaines industries qui ne peuvent chômer, même le dimanche, sans se compromettre et s'annuler. Les droits de la religion sur le dimanche s'interprètent ici par le droit de la nature. Mais un fabricant chrétien n'a garde d'abuser de cette interprétation, et de l'étendre au-delà de ses justes limites. Il y a loin de là à cette largeur d'interprétation que se permettent des travailleurs, appartenant surtout à certains corps de métiers, qui se font de leur état comme un droit acquis de profaner le saint jour. Nous n'avons qu'un mot à leur dire : *Travaillez le lundi, et vous sauverez ainsi le repos et la sanctification du dimanche.*

VII. — La violation de la sanctification du dimanche est une faute fréquente et grave.

1° *Fréquente.* — Que voyons-nous trop souvent dans nos villes? au lieu de ce calme religieux et de cet air de fête dont le dimanche devrait offrir le spectacle, nous trouvons dans les rues et sur les places publiques l'agitation tumultueuse, les travaux profanes, les vêtements et l'extérieur négligés des jours ordinaires; le commerce étale ce qu'il y a de plus brillant dans ses magasins pour tenter les acheteurs; le mouvement des usines et des ateliers, le bruit dont ils retentissent, attestent dans quel oubli est tombée la loi de Dieu et portent au loin le scandale de sa violation. Il en est de même dans les campagnes: on y voit çà et là des travailleurs livrés à toutes les occupations agricoles, et qui, dans la saison où ils ont à recueillir les fruits de la terre, coupent, amassent, transportent ces moissons que Dieu leur donne, sans s'arrêter au moins quelques instants pour élever vers lui leurs regards et leur reconnaissance...

2° *Grave.* — On désobéit à Dieu et à l'Église dans une chose que l'un et l'autre nous commandent plus étroitement; on méconnaît les bienfaits de Dieu, puisqu'il a institué ce jour pour nous rappeler le souvenir des biens qu'il nous a prodigués; et, outre le scandale que l'on donne, on commet une infinité de péchés d'omission, en négligeant un précepte qui nous donne le moyen de satisfaire aux autres.

VIII. — *Septimus dies erit vobis sanctus, sabbatum et requies Domini; qui fecerit opus in eo, occidetur* (Exod. xxxv, 2). Le septième jour vous sera saint, car c'est le sabbat et le repos du Seigneur: celui qui fera quelque travail en ce jour-là, sera puni de mort.

Benedixit Deus die septimo et sanctificavit illum (Genes. II, 3). Dieu bénit le septième jour et le sanctifia.

Beatus vir custodiens sabbatum ne polluat illud; custodiens manus suas ne faciat omne malum (Isa. LVI. 2)! Heureux l'homme qui observe le sabbat, qui conserve ses mains pures, et qui s'abstient de faire aucun mal!

Dominica dies, regina et princeps omnium dierum (saint Ignace martyr, *Epist. ad Magnesianos*). Le saint jour du dimanche est le premier et le plus considérable de tous les jours.

Dominico die, a terreno labore cessandum et precibus insistendum est, ut si quid negligentiæ per sex dies agitur, per diem Resurrectionis Dominicæ precibus expietur (saint Grégoire le Grand, *lib.* II, *Epist.* 3). Le jour du dimanche, on doit interrompre son travail et vaquer plus instamment à la prière, afin que si l'on a commis par négligence quelques fautes pendant les six jours de la semaine, on l'expie par les prières de ce jour consacré à la mémoire de la résurrection du Seigneur.

Verum sabbatum christianus observat, abstinens se ab opere servili, id est peccato (saint Augustin. *lib. de vera Innocentia*, cap. 321). Le chrétien observe le jour du sab-

bat, en s'abstenant du péché qui, véritablement ,est une œuvre servile.

« Les dimanches garderas
En servant Dieu dévotement. »

Hæc dicit Dominus Deus: ..... Sanctuaria mea sprevisti, et sabbata mea polluisti... Numquid sustinebit cor tuum (Ezech. XXII, 3, 8 et 14)? Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Vous avez méprisé mes sanctuaires; vous avez souillé mes jours saints. Est-ce que votre cœur supportera *la colère que j'en ressens*?

Tria genera operum auctoribus distinguuntur. Opera corporis, quæ a corpore exercentur et ad corporis utilitatem ordinantur, ut sunt fodere, suere, et similia; et hæc dicuntur servilia, *quia a servis duntaxat exercentur. Opera* animæ, *quæ ab anima principaliter procedunt, et ad mentis culturam spectant, ut legere, studere, sonare, etc, et hæc liberalia dicuntur, quia a liberis solent fieri. Denique opera communia, seu media sunt, quæ promiscue tum a servis, tum a liberis exercentur, ut iter facere, venari, etc. Itaque festis tantum opera* servilia *sunt prohibita, non vero* liberalia *et* communia (saint Liguori, *Homo apostol.*, édition citée, tom. I, tract VI, cap. II, punctum I).

« Un maître peut-il être content, quand un ouvrier qu'il paie à la journée ne lui donne que quelques heures de travail? Et nous voudrions que Dieu se contentât d'une heure, peut-être que nous passons à entendre la sainte messe! Mais le dimanche, comme les autres jours, n'est-il point composé de vingt quatre heures? Pensez-vous donc qu'ils sanctifient le dimanche, ceux qui, en assistant à la sainte messe, croient acquérir le droit de vaquer le reste de la journée à leurs occupations ordinaires? *L'apôtre des chaumières*, Commandements). »

« Le voyageur fatigué s'assied à l'ombre des arbres qui » bordent le chemin, et l'homme qui veut reprendre des » forces sur la route si souvent difficile de la vie, va se re- » poser (le dimanche) à l'ombre des autels, se recueille » dans le silence de la solitude, se fortifie dans l'exercice

» de la prière et la pratique des bonnes œuvres. Oui, c'est » là, c'est là seulement qu'en donnant à son corps un re- » pos devenu nécessaire, il procure à son âme la nourri- » ture dont elle-même a un si pressant besoin *(Id., ibid.)*. »

» Le calcul décimal peut convenir à un peuple mercan- » tile, mais il n'est ni beau ni commode dans les autres » rapports de la vie et dans les équations célestes. La na- » ture l'emploie rarement; il gêne l'année et le cours du » soleil. On sait maintenant, par expérience, que le cinq » est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le » repos. La Terreur, qui pouvait tout en France, n'a jamais » pu forcer le paysan à remplir la décade, parce qu'il y a » impuissance dans les forces humaines, et même, comme » on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf » ne peut labourer neuf jours de suite, au bout du sixième, » ses mugissements semblent demander les heures mar- » quées par le Créateur pour le repos général de la na- » ture (Châteaubriand, *Génie du Christianisme*). »

« Le retour d'une fête hebdomadaire, qui rassemble le » peuple dans les temples, pour offrir en commun le sacri- » fice suprême, doit nécessairement lui suggérer des ré- » flexions salutaires et influer puissamment sur la règle de » sa vie (François Pérennès, *de l'observation du Dimanche*, » vol. in-8°). »

IX. — On peut juger de la rigueur avec laquelle les juifs devaient observer le jour du sabbat, par le seul exemple qui est rapporté au quinzième chapitre des Nombres, d'un homme apparemment pauvre qui, pour avoir ramassé du bois ce jour-là, fut mis à mort par l'ordre de Dieu. Moïse et Aaron l'avaient mis en prison, ne jugeant pas que, pour une faute si légère, ils dussent le faire mourir; mais Dieu, voulant imprimer dans l'esprit de tout le peuple une crainte religieuse de sa puissance et le respect qu'on devait à ses lois, par un exemple terrible de sa justice, ordonna qu'il fût lapidé par tout le peuple : *Morte moriatur... Obruat eum lapidibus omnis turba extra castra.*

Voyez *Vêpres*.

DISCORDE.

I. — Le sujet dont nous parlons ici, est assez ample et assez important, pour être séparément traité, en ne parlant que d'une manière fort indirecte de la charité, du pardon, des injures et de l'amour des ennemis.

La discorde et la division règnent souvent dans les États, dans les familles, dans l'Église, et quelquefois même, ajoute le P. Houdry, parmi les gens de bien. Dieu sait quels maux et quels désordres elle cause partout où elle se trouve, combien il est difficile d'y remédier et de combien de péchés elle est la source. C'est pourquoi rien ne doit être plus capable d'exciter le zèle d'un prédicateur; et, comme d'ailleurs ce désordre est commun dans toutes les villes et dans toutes les sociétés, son discours ne peut jamais porter à faux ni manquer d'être utile. Ajoutons que jamais il ne s'acquittera mieux de son ministère, que lorsqu'il travaillera de tout son pouvoir à dissiper la discorde et les discussions.

Quant aux procès, la chose est extrêmement délicate, et il n'en faut parler qu'avec une extrême circonspection.

II. — Ceux qui sèment la discorde sont: 1° les ennemis de Dieu, 2° les ennemis des hommes, de la société entière, et 3° les ennemis d'eux-mêmes.

Dieu a particulièrement trois royaumes. Le premier est le royaume de Dieu en nous-mêmes : c'est la charité par laquelle il règne dans notre cœur et sur toutes les puissances de notre âme. La discorde trouble et renverse ce royaume par les passions, l'envie, la haine et les inimitiés qu'elle excite. — Le second est l'Église qui est proprement le royaume de Dieu sur la terre. Quel trouble, quel désordre n'y cause point la division des sentiments? Combien le schisme a-t-il perdu d'âmes? Quel mal ne fait point l'hérésie et la différence d'opinions en ce qui regarde la foi? — Le troisième est le royaume du ciel, mais comme il n'est destiné qu'aux *pacifiques*, comme dit le Fils de Dieu, la discorde et la division qui existent entre les chrétiens, en excluent une infinité, et par là y causent une aussi grande désolation que celle qu'y fit sentir l'ange rebelle.

Mettre la division et semer la discorde dans une famille ou entre des personnes unies, c'est une extrême imprudence ou une malice extrême. Savoir assoupir les querelles, terminer les différends et accorder les personnes qui sont en dissension, c'est une grande sagesse et une charité admirable.

La cause des divisions est multiple; c'est: 1° l'orgueil ou la vaine gloire; 2° l'envie et la jalousie; 3° l'avarice et le désir des biens de ce monde. — Les effets qu'elles produisent sont infiniment pernicieux: 1° elles troublent la paix du cœur par les chagrins, la colère et les plus funestes passions qu'elles excitent dans les personnes qui sont en procès; 2° par les querelles, les contestations et les violences au-dehors; 3° par les guerres et les inimitiés mutuelles, etc.

Quelque juste que soit un procès, c'est toujours un grand malheur que d'être obligé de l'intenter ou de le soutenir. — Quand c'est un procès de chicane entre deux personnes entêtées de leur bon droit, c'est une source de grands péchés. — Quelque procès qu'on entreprenne, soit qu'on le gagne, soit qu'on le perde, on y perd ordinairement plus que si l'on avait tout cédé d'abord, ou qu'on se fût accommodé avec la partie adverse en relâchant quelque peu de son droit.

Quand on plaide, il faut le faire : 1° sans fourberie dans ses procédures; 2° sans haine contre la partie adverse; 3° sans dureté dans ses poursuites.

III. — *Dixit Abraham ad Lot: Ne, quæso, sit jurgium inter me et te, et inter pastores meos et pastores tuos; fratres enim sumus* (Genes. XIII, 8). Abraham dit à Loth: Qu'il n'y ait point, je vous prie, de dispute entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères.

Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus: eum qui seminat inter fratres discordias (Prov. VI, 16 et 19). Il y a six choses que le Seigneur hait, et la septième que son âme déteste: celui qui sème les dissensions entre les frères.

Honor est homini qui separat se a contentionibus (Prov. XX, 3). Honneur à qui se tient à l'écart des conten-

tions!

Homo perversus suscitat lites (Prov. XVI, 28). L'homme pervers suscite les querelles.

Abstine te a lite, et minues peccata (Eccli. XXVIII, 10). Évitez les procès et les disputes, et vous diminuerez le nombre des péchés.

Qui vult tecum judicio contendere, et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium (Matth. V, 40). Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, donnez-lui encore votre manteau.

Omne regnum divisum contra se desolabitur, et omnis civitas, vel domus divisa contra se, non stabit (Matth. XII, 25). Tout royaume divisé et opposé à lui-même sera détruit, et toute ville ou toute maison divisée et opposée à elle-même ne subsistera point.

Multitudinis credentium erat cor unum et anima una (Act. IV, 32). La multitude des (premiers) croyants ne formait qu'un cœur et qu'une âme.

Rogo vos fratres ut observetis eos qui dissensiones et offendicula, præter doctrinam quam didicistis, faciunt, et declinate ab illis (ad Rom. XVI, 17). Je vous prie, mes frères, de remarquer ceux qui font naître parmi vous des dissensions et des scandales, au préjudice de la doctrine que vous avez apprise, et de vous éloigner d'eux.

Non est dissensionis Deus, sed pacis, sicut in omnibus ecclesiis sanctorum doceo (I ad Cor. XIV, 33). Dieu n'est pas un Dieu de discorde, mais de paix, comme je l'enseigne dans toutes les églises des saints.

Quæ pacis sunt sectemur (ad Rom. XIV, 19). Recherchons tout ce qui contribue à la paix.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum (Ps. CXXXII, 1)! Ah! que c'est chose bonne et agréable que de vivre en frères unis par la charité!

Triumphus dæmonum est dissensio christianorum (saint Augustin, *Serm.* 156 *de Tempore*). Les dissensions entre les chrétiens font le triomphe des démons.

In collatione disputationis cavendum est ne perrumpatur in litem (saint Augustin, lib. 4 *contra Crescen.*) Dans les différends que l'on peut avoir ensemble, il faut prendre garde d'en venir jusqu'au procès.

Si in uno membro totum corpus violatur, utique in uno homine communio totius humanitatis solvitur; violatur natura generis humani, et sanctæ Ecclesiæ congregatio (saint Ambroise, *iib.* 3 *Offic.* c. 3). Si l'on offense tout le corps en blessant un seul de ses membres, on peut dire que l'on rompt l'union de toute la société humaine par la dissension avec un seul homme, et que tout le corps de l'Église s'en ressent.

Quidquid separat fratres, infernus est appellandus (saint Jérôme, *lib.* 3 *in Osæam*). Tout ce qui met la division entre les frères, mérite d'être appelé un enfer.

Laqueus est mortis implicatio litis (saint Chrysologue, *Serm.* 53). L'embrouillement d'un procès est un piége de mort.

Si filii Dei vocantur qui pacem faciunt, procul dubio sunt satanæ filii qui confundunt (saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 20). Si ceux qui font la paix sont appelés les enfants de Dieu, ceux qui la troublent méritent sans aucun doute d'être appelés les enfants de Satan.

IV. — Comme exemple du juste qui veut éviter les dissensions, on peut citer celui d'Abraham dont nous avons plus haut rappelé les belles paroles à Loth.

Le grand saint Grégoire de Nazianze, voyant que les évêques assemblés dans la ville de Constantinople étaient dans le trouble et la division au sujet de son épiscopat qu'il n'avait accepté que malgré lui, non-seulement il s'en démit volontairement pour le bien de la paix, mais il fit tant par ses instantes prières auprès de l'empereur Théodose, que celui-ci fut contraint d'accepter sa démission. « Je ne vous demande, lui dit-il, ô Majesté, qu'une seule » grâce: c'est qu'il vous plaise de me décharger du poids » qui pèse sur mes épaules. Vous avez triomphé des bar- » bares; mais votre gloire et le grand trophée de votre » empire, c'est d'établir la paix et la concorde entre les » évêques. Ils sont divisés, et j'en suis la cause. L'unique » moyen de les réunir, c'est d'accepter ma déposition que » je vous offre. Le vaisseau de l'Église est agité, et puisque » c'est à mon occasion que s'est élevée la tempête, jetez- » moi à la mer, et la tempête s'apaisera aussitôt. » L'empereur et le sénat qui connaissaient les éminentes vertus

et la profonde doctrine du saint Prélat, furent si surpris de cette touchante demande, qu'ils eurent une peine extrême à y accéder.

DISSENSION.

Voyez *Discorde*.

DIVISION.

Voyez *Discorde*.

DIVERTISSEMENTS.

I. — Le but d'un prédicateur ne doit pas être d'engager les fidèles à fuir toute espèce de divertissements, mais seulement ceux qui sont dangereux et criminels.

Suivant saint Thomas, les divertissements sont des remèdes que Dieu, par une sorte de condescendance, accorde à notre infirmité, parce que l'esprit n'étant pas capable d'une application continuelle, ni le corps, d'un travail trop violent et trop long, il faut nécessairement donner à l'un et à l'autre quelque relâche et quelque repos, afin de réparer les forces épuisées et d'être en état d'agir ensuite avec une nouvelle vigueur.

II. — Or, puisque les divertissements sont des remèdes, il ne faut pas qu'ils soient : 1° nuisibles, 2° dangereux, 3° trop fréquents et trop continuels. Des remèdes nuisibles à la santé ne sont plus des remèdes : ce sont de véritables poisons; des divertissements nuisibles au salut de notre âme deviennent contraires à la fin que nous devons nous proposer, lorsque nous les prenons. — Les remèdes ne doivent pas être dangereux : une personne sage ne se détermine jamais à se servir d'un remède qui offre du danger, surtout lorsque rien ne l'oblige à l'employer plutôt qu'un autre sur l'innocuité duquel elle est certaine. Nous devons en user de même avec les divertissements : comme la Providence nous en a fourni de plusieurs sortes, et que, parmi ceux que la corruption de notre cœur a rendus dangereux par le poison qu'elle y a mêlé, il y en a plusieurs qui sont innocents, il est de la prudence chrétienne d'éviter avec soin ceux qui peuvent être nuisibles. Quels sont ces divertissements? il suffirait de les connaître par sa propre expérience ou du moins par l'expérience des autres : ce sont ceux qui portent toujours avec eux un venin secret qui se répand insensiblement dans le cœur, et qui, tôt ou tard, donnent le coup de la mort aux âmes les plus pures et les plus innocentes. — Les remèdes ne font plus d'effet sur le corps, lorsqu'on s'y accoutume, et si, dans l'usage qu'on en doit faire, on passe une certaine quantité, ils peuvent devenir funestes. Il faut raisonner de la même manière au sujet des divertissements : quelque innocents et quelque légitimes qu'ils soient en eux-mêmes, ils doivent être pris avec modération, et ils ne peuvent plus être innocents, dès qu'on les prend avec excès ou qu'on y donne trop de temps. Ils doivent rester divertissements, et ne pas devenir une occupation ordinaire, un exercice continuel.

— Le jeu et les autres divertissements permis et honnêtes doivent être réglés par la nécessité, par la bienséance et la charité. La nécessité, qui est la première des lois, veut qu'on se divertisse après le travail, les afflictions et les maladies ; une dévotion indiscrète peut seule, en ce sens, refuser ce soulagement à l'esprit et au corps. Il n'y a qu'un danger : c'est de se flatter et de passer les bornes de la nécessité par un attachement opiniâtre. — La bienséance, qui est la loi du monde civilisé, veut que l'on contribue au divertissement honnête des compagnies dans lesquelles on se trouve engagé par politesse ou par devoir; mais il faut toujours garder la bienséance dans le divertissement lui-même. — La charité s'y peut et s'y doit exercer, en prenant garde de n'offenser personne et en tâchant d'édifier tout le monde.

— Quant aux jeux proprement dits, 1° on ne doit pas se permettre ceux qui sont prohibés par les lois civiles et ecclésiastiques ; 2° il ne faut pas y employer un temps trop considérable; 3° le jeu ne doit jamais être un trafic ni une occasion de perdre de grosses sommes.

— Le jeu, quand on en abuse, occasionne trois pertes : celles du temps, de l'argent et de la conscience.

— Parmi les jeux et autres divertissements, il y en a beaucoup de dangereux, encore plus de criminels et très-peu qui soient permis. Il faut craindre les premiers, fuir

les seconds et n'user des troisièmes qu'avec une grande modération. La *piété* nous empêchera de nous engager dans des divertissements dangereux ; la *justice* nous fera fuir ceux qui sont criminels, et la *tempérance* nous guidera dans les divertissements honnêtes.

III. — *Non sedi in concilio ludentium* (Jerem. xv, 17). Je ne me suis point trouvé dans les assemblées de divertissements et de jeux.

Nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant, participem me præbui (Tob. III, 17). Je ne me suis jamais mêlé avec ceux qui aiment à se divertir, et je n'ai jamais eu aucun commerce avec les personnes de mœurs légères.

Exultent justi in conspectu Dei, et delectentur in lætitia (Ps. LXVII, 4). Que les justes se réjouissent en la présence de Dieu, et qu'ils soient dans de (saints) transports de joie!

Gaudete in Domino semper; iterum dico, gaudete; modestia vestra nota sit omnibus hominibus (ad Philipp. IV, 4 et 5). Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous; que votre modestie paraisse aux yeux de tous les hommes.

O manus crudeles et ad periculum sui armatæ! quæ bona patrum et opes avorum sudore quæsitas, ignominioso studio dilapidant (saint Cyprien, *de Aleatoribus*)! Mains cruelles et armées contre elles-mêmes! qui dissipent, par un honteux attachement au jeu, les biens acquis par les sueurs et les travaux de leurs ancêtres!

Aleas tractare non videtur multis peccatum esse manifestum; sed infinita vitæ mala solet inferre (saint Chrysostome, *Homil. 15 ad popul. antioch.*). Plusieurs prétendent que ce n'est pas évidemment un péché de manier des dés. Ils doivent du moins savoir que c'est la source d'une infinité de maux et de péchés.

Lusor ludum facit Deum suum, eo quod illum in amore præponit ipsi Altissimo Deo: nam illud ab homine colitur, quod in amore præ cæteris honoratur (saint Bernardin de Sienne, t. 1, serm. 42). Un joueur de profession fait son Dieu de son jeu, parce que, dans son cœur, il le préfère au Souverain Seigneur : car l'homme adore comme son Dieu ce qu'il estime et aime plus que tout le reste.

Non impedio liberam voluptatem, sed cum honestate fieri volo (saint Chrysostome). Je ne m'oppose pas au divertissement qu'on peut prendre quelquefois, pourvu qu'il soit honnête, et que tout s'y passe avec bienséance.

Parum delectationis sufficit ad vitam, sicut ad condimentum cibi (Aristoteles, 4 Ethic., cap. 2 et 3). La vie de l'homme a besoin de fort peu de divertissement, comme un peu de sel suffit pour assaisonner un mets.

Dandum est aliquod intervallum animo, non ut resolvatur, sed ut mediocriter remittatur et ad bona revocetur (Sénèque). Il faut accorder à l'esprit quelque intervalle de divertissement, non afin qu'il se relâche tout à fait, mais qu'il se délasse un peu et prenne de nouvelles forces pour recommencer à faire le bien.

IV. — « Le Fils de Dieu qui est venu pour déclarer la » guerre aux plaisirs sensuels, qui a obligé ceux qui veu- » lent être de sa suite à porter leur croix tous les jours, » comme parle un de ses évangélistes, et qui, enfin, a ful- » miné des malédictions sur ceux qui se réjouissent en ce » monde et qui n'y cherchent qu'à s'y divertir; le Fils de » Dieu, dis-je, ne s'est point déclaré ennemi de toutes sor- » tes de divertissements et n'en interdit pas l'usage à ceux- » mêmes qui font profession de suivre ce parfait modèle » de sainteté. En effet, lui-même, tout saint, tout sage, tout » sérieux et tout modeste qu'il était, semble avoir pris » un singulier plaisir à voir les petits enfants, et s'en être » fait une espèce de divertissement. *Laissez-les venir à* » *moi*, dit-il dans saint Matthieu (chap. XIX), *ne les empê-* » *chez pas de s'approcher de moi.* Il les caressait et leur » mettait ses mains sacrées sur la tête; et cette action, sur » laquelle on trouverait peut-être à redire dans un homme » grave et sérieux, n'était pas indigne d'un Homme- » Dieu qui, pour s'accommoder à la faiblesse humaine, a » jugé à propos d'user de quelque relâchement dans les » travaux et les fatigues qu'il prenait pour le salut des » hommes (Le P. Houdry.) »

Voyez *Bals, Cabarets, Compagnies, Veillées*, etc.

DIVINITÉ.

Voyez *Dieu*, *Jésus-Christ*, *Trinité*.

DOGME.

I. — Le dogme nous enseigne deux sortes de vérités : les unes qui dépassent la raison et que l'homme n'eût jamais connues sans la révélation divine; les autres que la raison peut connaître, et qui nous deviennent plus claires, plus certaines, quand, à la lumière naturelle de l'homme, vient s'ajouter la lumière surnaturelle de l'Esprit de Dieu.

II. — Le dogme catholique nous apprend sur Dieu des vérités que la raison ne peut atteindre ; il nous en enseigne d'autres qu'elle ne peut saisir, mais qu'elle nous a fait connaître plus complétement, plus solidement et avec plus de lumière.

III. — Le dogme catholique nous révèle : 1° que Dieu est en soi *(ad intra)* un esprit universel, une liberté souveraine qui, dans sa conscience, est *un* et *triple* tout ensemble; 2° il nous apprend ensuite ce qu'est Dieu hors de lui *(ad extra)*, c'est-à-dire, dans la création.

IV. — Ou il n'existe pas de mystères, — ou Dieu n'a aucun moyen de les révéler, — ou il répugne à l'homme de les admettre sans les comprendre. — Aucune autre hypothèse n'est possible.

La première revient à dire que l'homme est tellement en possession de la vérité, que Dieu lui-même ne peut rien lui apprendre. C'est le comble de l'absurdité. La deuxième hypothèse n'est pas moins ridicule, car elle affirme que Dieu qui a donné à l'homme la faculté de parler, ne peut parler lui-même. *Nemo dat quod non habet.* Quant à la troisième hypothèse, il faut que le philosophe le plus orgueilleux admette, bon gré mal gré, qu'il y a une foule de choses naturelles qu'il croit sincèrement et nécessairement sans les comprendre. « La dernière démarche de la raison, » dit Pascal, c'est de connaître qu'il y a une infinité de » choses qui la surpassent; elle est bien faible, si elle ne va » pas jusque-là (*Pensées*). » — « C'est le caractère de l'infini, dit Fénelon, de ne pouvoir être compris, et celui du » fini de ne pouvoir comprendre celui qui le surpasse infiniment (*Lettre 4e sur la Religion*). » — « L'ignorance, » dit Voltaire, est l'apanage de la nature humaine, et j'adore Dieu par qui je pense, sans savoir comment je » pense. » — « Plus je m'efforce, dit J.-J. Rousseau, de contempler l'essence infinie de Dieu, moins je la conçois; » mais elle est, cela me suffit. Moins je le conçois, et plus » je l'adore; je m'humilie et lui dis : Être des êtres, je suis » parce que tu es! Le plus digne usage de ma raison est » de m'anéantir devant toi! »

DONS DU SAINT-ESPRIT.

Voyez *Confirmation*.

DOUCEUR.

I. — « Le saint chrême dont l'Église se sert, selon la » tradition des Apôtres, pour le sacrement de confirmation » et pour plusieurs bénédictions, est composé d'huile d'olive et de baume, qui, entre plusieurs autres choses, » nous représentent la douceur et l'humilité, deux vertus » si chères au divin cœur de Jésus, et qu'il nous a recommandées si expressément, en nous disant : *Apprenez de » moi que je suis doux et humble de cœur*, comme s'il » avait uniquement prétendu consacrer notre cœur à son » service et l'appliquer à l'imitation de sa vie par l'amour » de ces deux vertus. L'humilité perfectionne l'homme dans » ses devoirs envers Dieu, et la douceur le perfectionne » dans les devoirs de la société humaine : le baume qui » prend le dessous parmi toutes les autres liqueurs, » nous marque l'humilité; l'huile d'olive qui prend le dessus, nous représente la douceur qui met l'homme au- » dessus de toutes les peines, et qui excelle en toutes ver- » tus parce qu'elle est la fleur de la charité, laquelle, dit » saint Bernard, n'a toute sa perfection que quand elle » joint la douceur à la patience (Saint François de Sales, » *Introd. à la vie dévote*, 3me partie, ch. 8). »

II. — On peut considérer la douceur : 1° par rapport à

nous-mêmes ; 2° par rapport au prochain ; 3° par rapport à Dieu.

1° Par rapport à nous-mêmes. — La première chose que nous devons considérer et respecter en nous-mêmes, c'est notre raison, en lui donnant autant que possible un empire absolu sur nos passions par les vertus qui sont propres à les mortifier. Or la douceur est, de toutes les vertus, celle qui met le mieux une âme dans la place que Dieu lui a marquée. Elle la rend ferme et inébranlable au milieu des mouvements et du bruit que les différentes passions font autour d'elle. C'est en ce sens qu'on peut dire, avec l'Esprit Saint, qu'elle a en partage la stabilité de la terre, et, avec Jésus-Christ, qu'elle le possède.

III. — *Mansueti autem hereditabunt terram et delectabuntur in multitudine pacis* (Ps. XXXV. 11), La terre tombera en héritage à ceux qui sont doux, et ils se verront comblés de joie dans l'abondance d'une paix *heureuse*.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram (Matth., v, 4)! Bienheureux ceux qui sont doux de cœur, parce qu'ils posséderont la terre !

Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris (Matth., XI. 29). Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

Conviciis homo mansuetus lacerabitur? Vincit, convicia non regerendo. Persecutionibus affligetur? sustinebit. Maledictis proscindetur? exhortabitur. Calumniis agitabitur? orabit. Probris impelletur? Christi societate honorabitur. Percutietur in dexteram maxillam? præbebit et alteram, imo et tertiam si habebit (saint Grégoire de Nazianze, *Orat. C. Max.*). L'homme qui a la mansuétude du cœur, est-il insulté ? il est victorieux sans avoir recours à l'injure. Est-il persécuté ? il tient tête à l'orage. Le maudit-on ? il exhorte. La calomnie veut-elle l'atteindre ? Il y répond par la prière. Veut-on l'humilier? il se contente de penser qu'il appartient à la société divine du Christ. Enfin, si on le frappait sur la joue droite, il présenterait à l'insulteur l'autre joue, et même une troisième joue, s'il en avait une.

2° *Par rapport au prochain.* — Non-seulement, dit le Sage, la douceur augmente le nombre de nos amis, mais elle apaise encore nos ennemis. Et en effet, suivant une belle pensée de saint Jean Chrysostome, la douceur ménage si à propos le mouvement du cœur humain, et, quelque fermé qu'il paraisse, elle a tant d'adresse pour l'ouvrir, que tôt ou tard elle l'adoucit et se le réconcilie.

Verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos (Eccli., VI, 5).

3° *Par rapport à Dieu.* — Rien n'est si digne de Dieu que la patience et la douceur. La douceur est l'Esprit de Dieu.

O quam bonus et suavis est, Domine, Spiritus tuus in omnibus (Sap.. XII, 1)! O Seigneur, que votre esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite !

DOULEURS (NOTRE-DAME-DES-SEPT).

Voyez *Compassion de la sainte Vierge.*

DRAPEAUX (BÉNÉDICTION DE).

Voyez *Bénédictions*, p. 73, 8°.

EAU BÉNITE.

I. — C'est une très-ancienne coutume, dans l'Église catholique, de bénir par des prières, des exorcismes et des cérémonies, l'eau dont elle fait aspersion sur les fidèles et sur les choses qui servent à leur usage. Par cette bénédiction, l'Église demande à Dieu de purifier ceux qui emploieront cette eau bénite et de les préserver des embûches du démon et du monde. Les *Constitutions apostoliques*, rédigées à la fin du IVe siècle, disent que l'eau bénite est « un moyen d'expier le péché et de mettre en fuite le dé» mon. » Tertullien en parle aussi, et saint Basile met la bénédiction de l'eau au nombre des traditions apostoliques. Saint Épiphane en fait également mention. Le pape Vigile, au VIe siècle, veut qu'on asperge d'eau bénite les nouveaux temples, et Saint Grégoire le Grand dit qu'il faut, avec cette eau sainte, réconcilier les édifices consacrés aux idoles pour les approprier au vrai culte.

L'usage de faire sur soi-même une aspersion d'eau bé-

nite, en entrant dans l'église, a été observé dans les premiers siècles. Eusèbe dit que Paulin fit placer, à l'entrée de l'église de Tyr, une fontaine, *symbole d'expiation sacrée (Hist. Ecclesiast.*, lib. X, cap. 4). Saint Jean Chrysostome reprend ceux qui, en entrant dans l'église, lavent leurs mains et non leur cœur (*Homil. 74 in Joann*). Le P. Lebrun a prouvé, par le témoignage des anciens pères, que l'usage de l'eau bénite nous vient des apôtres.

II. — L'eau bénite a trois symboles :

1° L'esprit Saint s'est reposé sur les eaux à la création du monde.

2° L'eau bénite est l'emblème de notre baptême.

3° Elle est encore le symbole de la pureté du cœur.

III. — Les effets de l'eau bénite sont indiqués par les prières mêmes que l'Église prononce en la bénissant. L'Église demande, en effet, 1° que cette eau nous *purifie;* 2° quelle nous obtienne *l'esprit de prière*, et 3° *qu'elle éloigne de nous le démon et les maladies.*

Asperges me Domine hyssopo et mundabor, lavabis me et super nivem dealbabor (Ps., L, 9).

Plusieurs théologiens soutiennent que l'eau bénite efface les péchés *véniels.*

Ut fias aqua exorcizata ad effugandam omnem potestatem inimici, et ipsum inimicum eradicare et explantare valeas, cum angelis suis apostaticis (Rituel Romain, *Bénédiction de l'eau*).

Deus... adesto propitius... ut creatura tua (aqua) *mysteriis tuis serviens, ad abigendos demones morbosque pellendos, divinæ gratiæ sumat effectum* (Id., ibid.).

IV. — Nous devons nous servir de l'eau bénite : 1° à notre lever ; 2° dans la prière ; 3° dans les tentations ; 4° dans les calamités, les maladies et sur les tombeaux.

Il faut se servir de l'eau bénite : 1° avec foi, 2° avec componction : *Cor mundum crea in me Deus et spiritum rectum innova in visceribus meis* (Ps. L, 12).

ECCLÉSIASTIQUE (ÉTAT).

I. — Sous le nom d'*ecclésiastiques*, on comprend ici tous ceux qui sont consacrés au service de Dieu et au ministère des autels, de quelque rang qu'ils soient et quelque dignité qu'ils occupent dans l'Église ou dans le clergé. C'est pourquoi nous parlerons de l'état religieux dans un article séparé. — Voyez *Religieux (état)*.

Comme on ne peut séparer la qualité de prêtre et de clerc, la définition du premier donne et renferme nécessairement l'idée et la notion qu'on doit se former du second. Ainsi le prêtre est un clerc légitimement ordonné par l'évêque, pour offrir à Dieu le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ, et pour administrer les autres sacrements de la nouvelle loi. Dans cette définition, le mot de *clerc* qui est plus étendu, et qui est commun à tous ceux qui ont reçu la tonsure, tient lieu de genre, et le pouvoir d'administrer les sacrements spécifiés dans son ordination tient lieu de différence.

Le prêtre est essentiellement clerc, c'est-à-dire, selon la force de ce mot et selon saint Jérôme dans son épître à Népotien, que *Dieu est son sort et son héritage*, ou bien qu'il est lui-même l'héritage de Dieu, ce qui n'est pas moins glorieux. Le mot de *prêtre* ajoute à celui de *clerc* un pouvoir incomparablement plus ample : *sacerdos*, parce qu'il enseigne ou administre les choses sacrées ; *prêtre*, c'est-à-dire *ancien*, parce que son caractère lui mérite le respect dû aux vieillards.

Pour entrer dans les ordres, il faut y être appelé par la grâce d'une véritable vocation divine : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tamquam Aaron* (ad Hebr., v, 4). Personne ne doit s'introduire lui-même dans l'honneur du sacerdoce ; mais c'est à Dieu à le choisir et à l'appeler comme il a appelé et choisi Aaron. Celui qui entre dans les ordres sacrés sans vocation, est privé des grâces sans lesquelles les fonctions ecclésiastiques ne peuvent être exercées avec fruit. La première obligation d'un ecclésiastique est de s'appliquer sérieusement à l'étude de la loi de Dieu, afin de se bien conduire soi-même et de bien conduire les autres. Il ne faut pas qu'on dise de lui qu'il est du nombre des aveugles qui conduisent d'autres aveugles : *Cæci sunt et duces cæcorum* (Matth., XV).

La puissance du prêtre est admirable : il possède les clefs du ciel, le pouvoir de lier et de délier les consciences. Les

monarques, dit saint Chrysostome, ont autorité sur les corps, le prêtre a autorité sur les âmes.

Il ne faut pas confondre le caractère sacerdotal avec la personne du prêtre; sans cela, les désordres de celui-ci pourraient faire mépriser son *caractère*.

Les fautes du prêtre ne doivent pas être appréciées comme celles des simples laïcs : *Nugæ in ore laici*, dit saint Bernard, *nugæ sunt, in ore sacerdotis blasphemiæ*.

Le prêtre doit se consacrer au service divin, au soin des âmes et des pauvres, et s'abstenir des affaires du siècle : *Nemo militans Deo implicet se negotiis sæcularibus* (II ad Timoth., II); c'est-à-dire, qu'il doit être éloigné des intrigues du monde, débarrassé des soucis d'une famille, ennemi des divertissements mondains et de tout ce qui le détourne de son noble but.

II. — Embrasser l'état ecclésiastique, c'est contracter une obligation plus étroite de mener une vie sainte et parfaite, 1° parce que c'est un état véritablement saint; 2° parce que le caractère de l'ordre exige cette vie; 3° parce que le ministère sacerdotal l'exige également. — *Sancti erunt sacerdotes* (Lev., XXI). *Forma facti ex animo* (I Petr., V, 3); rendez-vous les modèles du troupeau par une vertu qui naisse du fond du cœur. — « Comment porter les autres à » la sainteté, si l'on n'est soi-même juste et saint? » — *Medice, cura teipsum*.

— On ne doit point entrer dans l'état ecclésiastique sans y être appelé, car les désordres qui naissent du manque de vocation sont innombrables. — Quand on y est entré par voie légitime, il faut travailler avec un zèle ardent à son salut et au salut des autres.

— Il faut se disposer à l'état ecclésiastique par les principales vertus dont on a besoin en cet état, c'est-à-dire, par l'humilité, la prière, la mortification et la charité; 2° il faut être tellement résolu de suivre la vocation de Dieu sur ce point, qu'on se défie toujours de sa vertu, et qu'on se juge indigne d'un si grand honneur; 3° quand on est engagé en cet état, il faut tâcher de s'en rendre digne et justifier le choix que Dieu a fait de nous, par les services qu'on s'efforce de lui rendre.

— Les pasteurs de l'Église tenant la place du Souverain

Pasteur qui est Jésus-Christ, sont obligés de nourrir leur troupeau par la parole de Dieu et par une saine doctrine; 2° de le défendre contre les loups couverts de la peau de la brebis, c'est-à-dire, contre ceux qui s'efforcent de le séduire par des nouveautés suspectes et pernicieuses; 3° de le conduire par une voie sûre, par des voies salutaires, de bons préceptes, et par une vigilance assidue sur la conduite et les mœurs de ceux que Dieu lui a confiés.

— Deux choses sont à éviter dans l'office pastoral : 1° la lâcheté et la négligence qui font abandonner au hasard la conduite et le soin du troupeau; 2° la sévérité qui n'a ni ménagement pour encourager les faibles, ni adresse pour gagner les pécheurs. *Conscientia nimis larga salvat damnandos; conscientia nimis stricta damnat salvandos* (saint Chrysostome).

— Les qualités d'un bon pasteur sont : 1° La science pour instruire son troupeau, et le nourrir d'une saine doctrine; *Labia sacerdotis custodient scientiam* (Malach., II, 7); 2° une vie pure et exemplaire pour l'édifier et lui servir de modèle. *Forma gregis ex animo* (I Petr., V); 3° une charité fervente pour procurer son salut et pour tout entreprendre dans ce but.

— On doit porter respect aux prêtres, malgré leurs défauts humains, parce qu'ils sont *les ministres de Dieu*; 2° les ministres de Dieu doivent se rendre dignes de ce respect, à cause même de leur divin caractère.

— Il y a, dit saint Thomas d'Aquin, trois choses à considérer dans un prêtre, savoir : son *caractère*, sa *doctrine*, sa *vie*, c'est-à-dire, sa *puissance*, ses *discours*, sa *personne*.

— A l'égard de son caractère ou de sa puissance, on doit toujours l'honorer d'un respect inviolable, parce qu'il y a là le sceau de Dieu même, qui est sacré.

A l'égard de sa doctrine, elle demande une humble soumission, parce qu'une doctrine saine et droite est la parole de Dieu même.

A l'égard de sa vie, elle ne demande ni le respect comme la première chose, ni la soumission comme la seconde; parce que s'il arrive que la vie des ministres de Dieu soit déréglée, loin de servir de modèle aux hommes, elle

doit être l'objet de leur indifférence et de leur haine (Bourdaloue).

III. — *Sancti erunt* (sacerdotes) *Deo suo, et non polluent nomen ejus* (Levit. XXI, 6). Les prêtres se conserveront saints pour leur Dieu, et ils ne souilleront point son nom.

Consecrati sunt Deo suo (Ibid., 7). Ils sont consacrés à leur Dieu.

Sacerdotes tui induantur justitiam (Ps., CXXXI, 9). Que vos prêtres, ô mon Dieu, soient revêtus de justice.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam faciet (I Reg. II 35). Je me susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme.

Presbytero humilia animam tuam (Eccli. IV, 7). Humiliez votre âme devant le prêtre.

Mundamini, qui fertis vasa Domini. (Isa. LII, 11). Purifiez-vous, ô vous qui portez les vases du Seigneur!

Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina (Jerem. III, 15). Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous fourniront la nourriture de la science et de la doctrine.

Væ pastoribus qui disperdunt et dilacerant greges pascuæ meæ (Jerem. XXIII, 1)! Malheur aux pasteurs qui font périr et qui déchirent les brebis de mes pâturages.

Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi (Oseæ IV, 6). parce que vous avez rejeté *la science*, je vous rejetterai aussi, de crainte que vous n'exerciez les fonctions de mon sacerdoce.

Sacerdotes polluerunt Sanctum ejus (Sophon. III, 4). Les prêtres ont souillé les choses saintes.

Vos estis sal terræ; quod si sal evanuerit, in quo salietur (Matth. V, 13)? Vous êtes le sel de la terre; si le sel vient à manquer, qui le remplacera?

Vos estis lux mundi; non potest abscondi civitas supra montem posita (Matth. V, 14). Vous êtes la lumière du monde; une ville bâtie sur une montagne ne peut être cachée.

Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est (Matth. V, 16). Que votre lumière luise de la même manière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux.

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis (Joann. X, 11). Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei (I ad Cor. IV, 1). Il faut que les hommes nous estiment comme étant les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu.

Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. (I ad Cor. IV, 2). Or, ce que l'on demande des dispensateurs, c'est que celui qui l'est, soit trouvé fidèle.

Qui alium doces, teipsum non doces (ad Rom. II, 21). Vous qui enseignez les autres, vous ne vous enseignez pas vous-même.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos (II ad Cor. V, 20). Nous faisons la fonction d'ambassadeurs de la part de Jésus-Christ, et c'est Dieu *même* qui vous exhorte par notre bouche.

Nemini dantes offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum (II ad Cor. VI, 3). Nous prenons garde de ne donner aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point méprisé.

In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut ministros Dei (II ad Cor. VI, 4). Montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des ministres de Dieu.

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate... Hæc meditare (I ad Tim. IV, 12). Soyez l'exemple des fidèles dans vos discours, dans votre conduite, dans ce qui regarde la charité, la foi, la chasteté... Méditez ces choses.

Oportet episcopum irreprehensibilem esse, sobrium, pudicum, hospitalem... (I ad Tim. III, 2). Il faut qu'un évêque soit irréprehensible, sobre, chaste, charitable.

Labora sicut miles Christi (II ad Tim. II. 3). Souffrez vos peines en généreux soldat de Jésus-Christ.

Prædica verbum, insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia, vigila, in omnibus labora; opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple (II ap Tim. IV, 2 et 3). Prêchez la parole; pressez dans l'occasion, sans occasion; employez les reprimandes, les

prières, les menaces, sans vous lasser jamais; veillez, souffrez constamment toutes sortes de travaux; acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Évangile; remplissez votre ministère.

Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum; neque turpis lucri gratia, sed voluntario; neque ut dominantes in cleris, forma facti gregis ex animo (I Petr. v, 2 et 3). Paissez le troupeau de Dieu, que vous avez en garde, lui donnant vos soins, non par force, mais par une affection volontaire qui soit selon Dieu; non en vue d'un gain sordide, mais par une charité désintéressée; non comme en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais vous appliquant de tout votre cœur à être le modèle du troupeau.

Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit (Luc. x, 16). Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise.

Nemo in ecclesiæ amplius nocet, quam qui perverse agens, nomen vel ordinem sanctitatis tenet (saint Grégoire. *Pastor.*) Il n'y a personne, dans l'Église, dont le mauvais exemple soit plus pernicieux que celui qui porte le nom et le caractère de la sainteté.

Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina si peccant (Id., *super Ezechiel*). Grande est la dignité des prêtres, mais grande est leur chute, lorsqu'ils pèchent.

Penset sacerdos quod ad satisfaciendum districto judici, de sua tantummodo anima fortasse vix sufficit, et quot regendis subditis præest, tot, ut ita dicam, animas habet (Id., *in Moralib.*). Que le prêtre fasse une sérieuse réflexion, qu'à peine peut-être pourra-t-il répondre pour son âme propre au souverain juge, et que néanmoins il doit répondre du salut d'autant d'âmes, qu'il y a de personnes qui lui sont commises et confiées.

Causa sunt ruinæ populi, sacerdotes mali (Id., *in Regist.*, epist. 64). Les mauvais prêtres sont, pour le peuple, une cause de damnation.

Cujus vita despicitur, necesse est ut ejus prædicatio contemnatur (Id., hom. 12 *super Evang.*). On méprise nécessairement la prédication des prêtres dont la vie est méprisable.

Cum sacerdotalis dignitas aliis videatur dignitatibus eminere, ita quisquis ea ornatus est cunctis se imitandum debet ostendere (Id., lib. 7 Regist. *Epist.* 117). Comme la dignité sacerdotale semble élevée au-dessus de toutes les autres dignités, de même quiconque en est revêtu, doit servir de modèle et d'exemple à tout le monde.

Domum Dei convertit in speluncam latronum, qui lucra de Religione sectatur (saint Jérôme, *sup. Matth.*). Celui-là change la maison de Dieu en une caverne de voleurs, qui fait un gain sordide de la religion.

Qui Christi servit Ecclesiæ, interpretetur primo vocabulum suum, et nominis definitione prolata, nitatur esse quod dicitur (Id., *Epist ad Nepotian.*). Que celui qui sert à l'Église en qualité de ministre du Seigneur, entende bien premièrement la signification de son nom, et que, comprenant la force du mot, il s'efforce d'en remplir les devoirs.

Propterea vocantur clerici, vel quia de sorte sunt Domini, vel quia ipse Dominus sors, id est, pars clericorum est. Qui autem vel ipse pars Domini, vel Domini partem habet, talem se exhibere debet, ut ipse possideat Dominum, et possideatur a Domino (Id., ibid.). Les clercs portent ce nom, soit parce qu'ils sont une portion de l'héritage du Seigneur, ou parce que le Seigneur est leur sort, leur partage. Or, celui qui est ainsi l'héritage du Seigneur, ou qui a Dieu même pour son partage, doit se montrer tel, qu'il mérite de posséder Dieu, et que Dieu le possède.

Vita illius laudanda est, qui venerationi habet sacerdotes Christi, et non detrahit gradui per quem factus est christianus (Id., Epist. 1 *ad Heliodor.*). La vie de celui-là est bien louable, qui a un grand respect pour les prêtres et les ministres de Jésus-Christ, et qui ne parle jamais mal de celui par le ministère de qui il a été fait chrétien.

Negociatorem clericum, et ex inope divitem, et ex ignobili gloriosum, quasi quamdam pestem fuge (Ep. *ad Nepotian.*). Fuyez comme une sorte de peste quiconque trafique malgré son titre de membre du clergé, et qui, de pauvre, est devenu riche, et qui, par le moyen de ses richesses, s'est tiré de l'obscurité et s'est rendu considérable.

Non merita personarum consideres, sed officia sacer-

dotum (Saint Ambroise, *de sacerdot. dignit.*). Ne regardez point dans les prêtres le mérite de leurs personnes, mais leurs fonctions et leur ministère.

O sacerdotes! si anima cujuslibet justi sedes est Dei, multo magis sedes et templum Dei esse debetis mundum et immaculatum (Saint Augustin, *super Isaiam, cap.* 11). Prêtres du Seigneur, si l'âme de chaque juste est la demeure du Dieu vivant, à plus forte raison devez-vous être le temple pur et immaculé de ce même Dieu, puisque vous êtes consacrés à son service.

Altari vacare debent, qui de altari vivunt (Saint Augustin, *de singul. cleric.*). Il est juste que ceux qui vivent de l'autel, servent l'autel.

Evangelicam et angelicam vitam ducat sacerdos oportet (Saint Clément d'Alexandrie). Il faut qu'un prêtre mène une vie conforme à l'évangile et tout angélique.

Custodes animarum sacerdotes (Saint Grégoire de Nazianze, *Orat. ad sacerd. congreg.*). Les prêtres sont les gardiens et les conducteurs des âmes.

Sacerdos inter Deum et hominem medius constitutus, citra Deum, sed ultra hominem, minor Deo, sed major homine (Innocent III, *Apocal.*, cap. 1). Un prêtre qui tient comme le milieu entre Dieu et l'homme, est à la vérité au-dessous de Dieu, mais aussi au-dessus de l'homme; il est médiateur entre l'un et l'autre, inférieur à Dieu, mais de beaucoup supérieur à l'homme.

Sacerdos est miraculum stupendum, potestas ineffabilis : cœlum attingit, cum angelis versatur, cum Deo familiariter agit (Saint Ephrem, *Serm. de sacerd.*). Le prêtre est un miracle surprenant; il a un pouvoir ineffable; il est avec les anges et converse familièrement avec Dieu lui-même.

Laici delinquentes facile emendantur; clerici autem si semel mali evaserint, immendabiles fiunt (Saint Chrysostôme, *super Matth.*). Les laïcs se corrigent aisément quand ils ont commis quelque péché; mais lorsque les ecclésiastiques tombent une fois dans le désordre, ils deviennent incorrigibles.

Conceditur tibi ut si bene deservis, de altario vivas, non autem ut de altario superbias (Saint Bernard, *Epist.* II).

On vous permet de vivre de l'autel, si vous servez dignement l'autel, mais non pas de vivre magnifiquement aux dépens de l'autel.

Ecce sacerdos factus es; non alleviasti onus tuum, sed arctiori jam alligatus es vinculo disciplinæ, et ad majorem teneris perfectionem (Imit. Christi, lib. IV, c. 5). Vous voilà enfin élevé à la dignité sacerdotale; par là vous n'avez pas rendu votre fardeau plus léger, mais vous avez plutôt contracté une obligation plus étroite de vous acquitter de vos devoirs et d'aspirer à une plus haute perfection.

ÉDUCATION DES ENFANTS.

Voyez *Enfants*.

ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

I. — L'Église, dans le sens que nous la prenons ici, est l'assemblée de tous les fidèles chrétiens répandus dans tout le monde, qui professent la même foi, ont la même espérance, tendent à la même fin, sont unis dans la participation des mêmes sacrements et obéissent aux pasteurs légitimes sous un même chef visible, notre Saint-Père le Pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. — C'est la notion que nous en donnent les saints Pères et qui est exprimée en ces termes dans le symbole de notre Foi : *Credo in unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.*

II. — 1° Hors de l'Église, on ne peut espérer d'être sauvé; 2° pour être sauvé, il ne suffit point d'être dans l'Église : il faut encore vivre selon les lois et les maximes qu'elle nous enseigne et nous prescrit. — Il est évident que, sans la foi, on ne peut être sauvé : *Sine fide impossibile est placere Deo* (*ad Hebr.* XI, 6). Or, c'est dans l'Église seulement que se trouve la véritable foi, c'est-à-dire la créance des vérités que le Fils de Dieu a révélées aux hommes; c'est par l'Église qu'il nous les propose, c'est par son organe qu'il nous les fait connaître et nous en instruit. L'Église ressemble à l'arche de Noé où il n'y eut de sauvés du déluge que ceux qu'elle contenait. — Il est encore évident, que sans la charité et la grâce sanctifiante, on ne

peut faire son salut éternel. Or, dit saint Augustin, *Si quis absque Ecclesia inventus fuerit, alienus erit a numero filiorum Dei, nec habebit Deum Patrem, qui Ecclesiam noluerit habere matrem* (Tract. de Symb., c. 10). — Il est évident, enfin, que pour se sauver il faut être dans la vraie voie qui mène au salut. Or, l'Église seule nous offre cette voie par la véritable parole de Dieu, par les sacrements qu'elle nous confère et qui sont des sources de grâces et de salut. — Quant à la seconde proposition, on peut la prouver de cette manière : 1° La foi seule ne suffit pas pour être sauvé, ainsi que le prétendent certains hérétiques ; la foi, sans les œuvres, est une foi morte, dit l'Apôtre S. Jacques ; 2° l'Église est sainte, et il faut que ses membres soient saints aussi, puisque Dieu ne l'a établie que pour leur donner les moyens de le devenir ; et 3° si nous ne vivons pas conformément à l'honneur que nous avons d'être les membres de l'Église, elle nous regarde comme des enfants rebelles et plus coupables que les païens et les infidèles : *Ah! væ nobis! si tantam neglexerimus salutem* (ad Hebr. II, 3)!

— L'Église est l'ouvrage de Dieu, et c'est son Esprit qui la conduit depuis tant de siècles.

— On peut prendre pour sujet les principales qualités ou propriétés de l'Église : son *unité*, sa *sainteté*, sa *perpétuité* et son *universalité*.

Une, l'Église n'est conduite que par un seul esprit, l'Esprit saint, et tous ses membres sont unis entre eux par la foi, l'espérance et la charité.

Sainte, l'Église n'enseigne rien qui ne soit infiniment agréable à Dieu ; les fautes n'y sont que personnelles.

Perpétuelle, l'Église remonte jusqu'aux Apôtres par la succession de ses légitimes pasteurs.

Universelle, l'Église embrasse tous les lieux ; or, si dans les choses humaines le sentiment uniforme de tous les peuples et le consentement de tous les sages suffit pour rendre une vérité certaine et constante, c'est ce qui doit surtout avoir lieu dans la foi, puisqu'il est de la sagesse de Dieu et de la fidélité de sa promesse que toute l'Église, qu'il a lui-même assemblée, ne tombe point dans l'erreur.

— On peut appliquer à l'Église ces trois paroles que le Fils de Dieu a dites de lui-même : *Ego sum via, et veritas, et vita* (Joann. XVI, 6).

— On ne risque rien en se soumettant *entièrement* aux sentiments de l'Église, puisque c'est le seul guide que Dieu nous ait donné pour nous conduire dans la voie du salut. On risque tout en ne s'y soumettant pas, parce que l'on suit alors son esprit particulier, source de toutes les erreurs, ou le sentiment des schismatiques et des hérétiques.

— On a beau dire et accumuler des textes isolés, oui, il y a *une chaire visible, un vicaire visible de Jésus-Christ, un centre visible d'union*, et cette chaire, c'est celle de Pierre. — Ce vicaire, c'est le Souverain-Pontife. — Ce centre, c'est Rome. Il n'est pas possible que Jésus-Christ eût fondé son Église, sans lui donner ces trois choses qui ne manquent à aucune société bien organisée ; et il faut reconnaître aussi que Jésus-Christ les lui a manifestement données, lorsqu'il a dit à Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc petram*, etc. — Voyez *Pape*.

— L'Église est *sainte*, puisqu'elle est l'épouse de Jésus-Christ, et qu'elle est conduite par l'Esprit de toute sainteté.

— L'Église est *une* et *puissante* : Une par l'unité de son siége et par l'unité de son collége épiscopal ; puissante dans sa victoire *sur les persécutions, sur les hérésies* et *sur les mœurs dépravées*.

— Il n'y a qu'*une* Église, parce qu'il n'y a qu'une seule révélation, et il ne faut qu'*une* Église *en fait* et *en droit*.

— Il y a, dans l'Église, 1° un pouvoir incontestable *comme droit*, — 2° un pouvoir nécessaire et précieux *comme institution*. — 1° Il faut, comme droit, un corps investi de l'autorité spirituelle, — un corps ayant mission d'enseigner les choses spirituelles. 2° Jésus-Christ a établi ce pouvoir comme fondateur de doctrine, — organisateur de société, — maître et bienfaiteur de l'humanité.

III. — *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Ps. II, 8). Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre.

Deus fundavit eam in æternum (Ps. XLVII, 9). Dieu l'a fondée et affermie pour toujours.

Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, etenim non potuerunt mihi. (Ps. CXXVIII, 1). Ils m'ont souvent attaquée depuis ma jeunesse, mais ils n'ont pu prévaloir contre moi.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te (Cant., IV, 7) ! Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a point de tache en vous !

Civitas Dei (Isa. XLIII, ...). C'est la cité de Dieu.

Attendite a falsis prophetis (Matth. VII, 15). Donnez-vous de garde des faux prophètes.

Venit inimicus (homo), *et superseminavit zizania in medio tritici* (Matth., XIII, 25). L'ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le froment.

Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi; omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite (Matth., XXIII, 2). Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse; observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront.

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus (Matth., XVIII, 17). Si votre frère n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain.

Ecce, ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi (Matth., XVIII, 20). Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Ego rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua (Luc., XXII, 32). J'ai prié pour vous, Pierre, afin que votre foi ne défaille point.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam (Matth., XVI, 18). Je vous dis que vous êtes Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Ego sum ostium, per me si quis introierit, salvabitur, et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet (Ioann., X, 9). Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il se sauvera; il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages.

Fiet unum ovile et unus pastor (Ioann., X, 16). Il n'y aura qu'une seule bergerie et un seul pasteur.

Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei (Act., XX, 28). L'Esprit Saint a placé les évêques pour régir l'Église de Dieu.

Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus (I ad Cor., III, 11). Personne ne peut mettre d'autre fondement que celui qui a été mis, et c'est Jésus-Christ.

Vos estis corpus Christi et membra de membro (I ad Cor., XII, 27). Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et des membres dépendants d'un autre membre.

Ut non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ, in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris (ad Ephes., IV, 14). Afin que nous n'ayons plus l'esprit flottant comme des enfants, et que nous ne soyons point emportés çà et là à tout vent en fait de doctrine, séduits par la malice des hommes.

Ipse dedit quosdam quidem Apostolos, quosdam autem prophetas, alios autem Pastores et Doctores, ad consummationem Sanctorum in opus, ministerii, in ædificationem Corporis Christi (ad Ephes., IV, 11). C'est lui qui en a fait quelques-uns Apôtres, quelques-uns Prophètes, d'autres Évangélistes, d'autres Pasteurs et Docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des Saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du Corps de Jésus-Christ.

Ipse est caput Ecclesiæ, qui est principium, etc. (ad Coloss., I, 18). Il est lui-même le chef de l'Église, lui qui est le principe, etc.

Vos estis cives Sanctorum et domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum et Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesus (ad Ephes., II, 19 et 20). Vous êtes de la cité des Saints et de la maison de Dieu, étant un nouvel édifice, bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, où Jésus-Christ est la pierre angulaire.

Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea: ut illam sanctificaret, mundans eam lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid ejusmodi, sed ut sit sancta et immaculata (ad Ephes., V, 25, 26 et 27). Jésus-Christ a aimé l'Église jusqu'à se livrer lui-

même pour elle, afin de la rendre sainte, en la nettoyant et la lavant avec l'eau, par la parole de vie, afin de se donner à lui-même une Église toute glorieuse qui n'eût ni tache, ni ride, ni rien de cette nature, mais qui fût sainte et immaculée.

Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis (I ad Timoth., III, 13). L'Église du Dieu vivant est la colonne, l'appui de la vérité.

Hæreticum hominem post unam et secundam correptionem devita, sciens quia subversus est qui ejusmodi est, et delinquit, cum sit proprio judicio condemnatus (ad Titum, III, 10). Après avoir averti deux fois un hérétique, n'ayez plus de commerce avec lui, vous persuadant qu'un tel homme est perverti et en état de péché, puisque sa propre conscience le condamne.

Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci (ad Hebr., XIII, 9). Gardez-vous bien de vous laisser aller à la variété des opinions et aux doctrines étrangères.

Maledictionis filii, derelinquentes rectam viam erraverunt (II Petr., II, 14). Enfants de malédiction, ils (les hérétiques) ont quitté le droit chemin et se sont égarés.

Arbores autumnales infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ, sidera errantia (Epist. Judæ 13). Ce sont des arbres qui ne poussent qu'en automne, qui ne portent point de fruits, arbres deux fois morts et sans racines; ce sont des astres errants.

IV. — *Nobis et hæreticis, nec fides nec Ecclesia communis* (Saint Cyprien, Epist. 73). Entre nous et les hérétiques il n'y a ni communion de foi, ni communauté d'Église.

Extra Ecclesiam non est salus (Id.). Hors de l'Église point de salut.

Ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotis exorta est (Id., lib. II. *Epist.* 3). Il faut recourir à la chaire de Saint Pierre et à l'Église première et principale d'où l'unité sacerdotale a pris naissance.

Credendum est testimonio Ecclesiæ, quam veracem Christus testatus est (Idem). Il faut ajouter une entière foi au témoignage de l'Église que Jésus-Christ nous a assuré être véritable.

Non potest Deum habere Patrem, qui Ecclesiam noluerit habere matrem (Id., *de Unitate Ecclesiæ*). Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père, qui refusera d'avoir l'Église pour mère.

Primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia et Cathedra una monstretur. La primauté est donnée à Pierre afin qu'on pût faire voir qu'il n'y a qu'une Église et une seule chaire de Jésus-Christ.

Numerositas licet diffusa videatur, unitas tamen servatur in origine. (Id., ibid.). Quoique la pluralité se trouve dans les églises répandues en différents endroits, l'unité cependant s'y conserve par l'identité d'origine.

Deus unus et Christus unus et Cathedra una super Petrum, Domini voce fundata (Id., lib. 1 epistolarum, *Epist.* 8). Il n'y a qu'un Dieu, un Jésus-Christ et une église que la parole du Seigneur a établie et fondée sur Saint Pierre.

Christiana Ecclesia caretis; christianam ergo charitatem non habetis (Saint Augustin, lib. 2 *contra Crescon.*). Vous n'êtes point dans l'Église chrétienne et catholique; donc, vous n'avez point la charité chrétienne.

Et si pro Christi nomine vivus incendereris, (extra Ecclesiam) æterno supplicio puniereris (Id., ibid.). Quand vous seriez brûlé tout vif pour le nom de Jésus-Christ, si vous n'êtes pas dans son Église, vous n'en souffririez pas moins un supplice éternel.

Ecclesia aut una aut nulla (Id.). Ou l'Église est une, ou il n'y en a point du tout.

Ego evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas (Id., *contra Epist. Manichæi*). Je ne croirais pas à l'Évangile même, si je n'y étais porté par l'autorité de l'Église catholique qui me l'enseigne.

Christianus non est, qui in Christi Ecclesia non est (Id., Sermo 181 *de Tempore*). Celui-là n'est pas chrétien, qui n'est point dans l'Église de Jésus-Christ.

Sola est, in qua opus bonum fructuose peragitur (Id., ibid.). Ce n'est que dans l'Église qu'on peut faire des œuvres méritoires pour la vie éternelle.

Ecclesia et virgo est et parit. Mariam imitatur quæ Dominum peperit (Id., Sermo 119 *de Tempore*). L'Église

est vierge, et elle engendre des enfants, imitant en cela la Vierge Marie qui a mis le Seigneur au monde.

Teneamus unitatem; præter unitatem, qui facit miracula nihil est (Id., *Tract.* 13 *in Joann.*). Conservons fidèlement l'unité de l'Église; car, en dehors de cette unité, celui-là même qui fait des miracles, n'est rien.

Latus Christi lancea percussum est, et sacramenta fluxerunt, unde facta est Ecclesia (Id., in. Ps. 126). Une lance a ouvert le côté de Jésus-Christ, d'où ont coulé les sacrements qui ont fait l'Église.

In sole posuit tabernaculum suum, id est, in manifesto. Tabernaculum ejus Ecclesia ejus; in sole posita est, quia non in nocte, sed in die (Id. Serm. 44 *de divers.*). Le fils de Dieu a posé son tabernacle dans le soleil, c'est-à-dire, dans un lieu éminent exposé à tous les regards. Or, ce tabernacle est son Église; elle est dans le soleil, parce qu'elle n'est point cachée dans les ténèbres de la nuit, mais placée au grand jour.

Hoc tenete, ovile Christi esse catholicam Ecclesiam (Idem, Tract. 45 in Joann.). Tenez pour certain que le bercail de Jésus-Christ est l'Église catholique.

Ecclesia catholica sola corpus est Christi, extra hoc corpus neminem vivificat Spiritus Sanctus (Id., Epist. 50 *ad Bonif.*). L'église catholique est le corps mystique de Jésus-Christ; hors de ce corps, l'Esprit Saint ne vivifie personne.

Hoc omnium hæreticorum est, qui rem manifestissimam in luce omnium gentium constitutam videre non possunt (Id. lib. 2, *contra Parmen.*). C'est le propre de tous les hérétiques de ne pas voir ce qui est manifeste à tout le monde, et de s'aveugler au milieu des plus éclatantes lumières.

Inter catholicos malos et hæreticos hoc interest, quod hæretici falsa credunt, illi autem vera credentes, non vivunt ita, ut credunt (Id., *Quæst. Evang. Secundum Matth., Quæst.* 11). Entre les mauvais catholiques et les hérétiques il y a cette différence, que les derniers croient des faussetés, et que les premiers, quoique persuadés de la vérité, ne mènent pas pour cela une vie conforme à leur foi.

Sub uno capite Petro, omnes membra sunt Ecclesiæ (Id., lib. 4 *Epist.*). Tous les membres de l'Église existent sous un seul chef visible qui est Pierre.

Ego portas inferi reor esse hæreticorum doctrinas, per quas illecti homines ducuntur ad tartara (Id., lib. 3 *in Matth.*). Je crois que les portes de l'enfer ne sont autre chose que les mauvaises doctrines des hérétiques, par lesquelles les hommes sont attirés et conduits dans l'enfer.

Habent illi (alii pastores) *sibi assignatos greges, singuli singulos; tibi universi crediti, uni unus, nec modo ovium, sed et pastorum omnium unus pastor* (Saint Bernard *ad Eugenium*). Les autres pasteurs ont leur troupeau particulier, assigné à chacun d'eux; mais à vous, en qualité de Souverain pontife, on les a confiés tous, et vous n'êtes pas seulement le pasteur des brebis, mais encore celui des pasteurs mêmes.

Beatitudinis tuæ, id est, cathedræ Petri communione consocior. Ego clamito: Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est (S. Jérôme *ad Damasum*). Je suis uni de communion avec vous, Saint Père, c'est-à-dire, avec la chaire de Saint Pierre, et je crie sans cesse que je suis uni de créance avec celui qui s'y tient attaché.

V. — « Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église » pour se faire connaître à ceux qui la recherchent sincè- » rement (Pascal, *Pensée* I). »

» Il faut que l'Église soit bien appuyée et bien fortement » établie, puisqu'au milieu de tant de traverses, elle s'est » soutenue par sa fermeté (Bossuet, *Serm. sur l'Eglise*). »

» L'Église doit être, tout ensemble, unique, universelle » et subsistante dans tous les siècles (Fénelon, *Lettres sur* » *l'Eglise*). »

» Quand je vois un établissement qui brave les temps, » qui enchaîne les siècles et qui, dans la suite des ans ré- » volus, n'éprouve aucun changement, mais élève fière- » ment sa tête sur la ruine de ses ennemis vaincus, j'en » conclus hardiment que cet établissement est divin. Or, » tel est l'établissement du Christianisme, de cet arbre » mystérieux si petit et si faible dans son origine, et qui, » maintenant, ombrage de ses divins rameaux tout l'uni- » vers habité. Trois ennemis se sont disputé sa ruine : le

» paganisme avec sa barbare férocité, l'hérésie avec ses » ruses et ses fureurs, la philosophie avec l'orgueilleux » fanatisme de son délire. Voyons le Christianisme terrasser successivement ces trois adversaires, et concluons » que notre religion est l'ouvrage du Très-Haut. (*L'Apôtre* » *des chaumières, Symbole*). »

» Tout catholique qui reconnaît, dans l'Église, une autorité infaillible établie par Jésus-Christ, doit en conséquence regarder *comme hors de la voie du salut*, tous » ceux qui n'y soint point soumis. De là cette maxime » dont les ennemis de notre foi ont tant abusé: *Hors de* » *l'Église catholique, point de salut.* Ici, l'imagination se » déconcerte, et la raison semble d'abord justifier ses alarmes. — Il est naturel, sans doute, que l'erreur tolère » l'erreur, que les ténèbres se concilient avec les ténèbres; » mais que la vérité et le mensonge, que le *oui* et le *non* » fassent un pacte de tolérance, que la vraie religion admette et supporte les erreurs de toutes les autres, c'est » ce qui ne saurait être, c'est ce qui ne sera jamais. Au » moment du déluge, hors de l'arche de Noé, il ne se trouvait que destruction et mort; hors de l'Église catholique, » il n'est point de salut. L'Église le professe hautement et » clairement; elle le répète à l'enfance comme à l'âge » mûr: Hors de l'Église catholique, point de salut. Est-ce » à dire pour cela qu'elle damne tous ceux qui ne sont pas » dans son sein? Non, mais elle annonce seulement que la » vérité est une comme Dieu est un, et que ceux-là sont » hors la route du ciel, qui s'écartent *volontairement* de » la vérité. Mérite-t-elle pour cela le nom d'intolérante que » tant d'incrédules se plaisant à lui donner? Non, mille » fois non (*L'Apôtre des chaumières*, ibid.). »

ÉGLISE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

ÉGLISE (CHEF VISIBLE DE L').

Voyez *Pape*.

ENFANCE (ŒUVRE DE LA SAINTE-).

Quis genuit mihi istos? Ego sterilis et non pariens, transmigrata et captiva; et istos quis enutrivit (Isa. XLIX, 21)? Qui m'a donné ces enfants, à moi qui étais stérile et qui n'enfantais pas? J'étais exilée et captive : qui donc les a nourris?

« Mes Frères, quand vous entendez citer ces paroles au sujet de la solennité qui nous rassemble, ne vous semble-t-il pas que ce n'est pas un prophète, que c'est un témoin, un apôtre qui raconte ce qu'il a vu? Oui, une autre Jérusalem, celle dont la Jérusalem des Juifs n'était que la figure, l'Église de Jésus-Christ, peut s'étonner à son tour de la fécondité que le Seigneur lui accorde dans des conditions si désavantageuses pour elle : poursuivie, opprimée chez des peuples païens, exilée et captive dans ses enfants et dans ses ministres, elle peut, à la vue de ces millions d'enfants perdus qu'on élève dans son sein, ou qu'on envoie habiter le ciel, s'écrier à bien plus forte raison que Jérusalem : *Qui m'a donné ces enfants?* Ce ne sont pas leurs parents qui les ont enfantés pour moi; ce ne sont pas eux qui les ont instruits de ma divine doctrine, qui ont fait couler sur leurs fronts l'eau salutaire du baptême, qui de païens qu'ils étaient, d'enfants de damnation, en ont fait des anges pour le ciel, des chrétiens, mes enfants et les enfants de Dieu. Hélas! non, leurs parents les ont mis au monde, mais, plus cruels que la bête féroce du désert, à peine les avaient-ils donnés à la vie, qu'ils les ont donnés à la mort; ils s'en sont défaits comme d'un fardeau importun; et pourtant ils vivent, ils vivent à jamais dans le ciel ou sur la terre. Qui donc les a nourris? *Et istos quis enutrivit?*

» Vous avez nommé sans doute, Mes Frères, l'admirable association qui a pour but d'élever, d'instruire et de baptiser les enfants des infidèles; vous avez nommé l'association de la Sainte-Enfance.

» C'est d'elle que je suis chargé de vous parler aujourd'hui, c'est à elle que je viens vous intéresser, c'est pour elle que je viens vous demander une aumône qui doit être

» paganisme avec sa barbare férocité, l'hérésie avec ses » ruses et ses fureurs, la philosophie avec l'orgueilleux » fanatisme de son délire. Voyons le Christianisme terrasser successivement ces trois adversaires, et concluons » que notre religion est l'ouvrage du Très-Haut. (*L'Apôtre* » *des chaumières, Symbole*). »

» Tout catholique qui reconnaît, dans l'Église, une autorité infaillible établie par Jésus-Christ, doit en conséquence regarder *comme hors de la voie du salut*, tous » ceux qui n'y soint point soumis. De là cette maxime » dont les ennemis de notre foi ont tant abusé: *Hors de* » *l'Église catholique, point de salut.* Ici, l'imagination se » déconcerte, et la raison semble d'abord justifier ses alarmes. — Il est naturel, sans doute, que l'erreur tolère » l'erreur, que les ténèbres se concilient avec les ténèbres; » mais que la vérité et le mensonge, que le *oui* et le *non* » fassent un pacte de tolérance, que la vraie religion admette et supporte les erreurs de toutes les autres, c'est » ce qui ne saurait être, c'est ce qui ne sera jamais. Au » moment du déluge, hors de l'arche de Noé, il ne se trouvait que destruction et mort; hors de l'Église catholique, » il n'est point de salut. L'Église le professe hautement et » clairement; elle le répète à l'enfance comme à l'âge » mûr: Hors de l'Église catholique, point de salut. Est-ce » à dire pour cela qu'elle damne tous ceux qui ne sont pas » dans son sein? Non, mais elle annonce seulement que la » vérité est une comme Dieu est un, et que ceux-là sont » hors la route du ciel, qui s'écartent *volontairement* de » la vérité. Mérite-t-elle pour cela le nom d'intolérante que » tant d'incrédules se plaisant à lui donner? Non, mille » fois non (*L'Apôtre des chaumières*, ibid.). »

ÉGLISE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

ÉGLISE (CHEF VISIBLE DE L').

Voyez *Pape*.

ENFANCE (ŒUVRE DE LA SAINTE-).

Quis genuit mihi istos? Ego sterilis et non pariens, transmigrata et captiva; et istos quis enutrivit (Isa. XLIX, 21)? Qui m'a donné ces enfants, à moi qui étais stérile et qui n'enfantais pas? J'étais exilée et captive : qui donc les a nourris?

« Mes Frères, quand vous entendez citer ces paroles au sujet de la solennité qui nous rassemble, ne vous semble-t-il pas que ce n'est pas un prophète, que c'est un témoin, un apôtre qui raconte ce qu'il a vu? Oui, une autre Jérusalem, celle dont la Jérusalem des Juifs n'était que la figure, l'Église de Jésus-Christ, peut s'étonner à son tour de la fécondité que le Seigneur lui accorde dans des conditions si désavantageuses pour elle : poursuivie, opprimée chez des peuples païens, exilée et captive dans ses enfants et dans ses ministres, elle peut, à la vue de ces millions d'enfants perdus qu'on élève dans son sein, ou qu'on envoie habiter le ciel, s'écrier à bien plus forte raison que Jérusalem : *Qui m'a donné ces enfants?* Ce ne sont pas leurs parents qui les ont enfantés pour moi; ce ne sont pas eux qui les ont instruits de ma divine doctrine, qui ont fait couler sur leurs fronts l'eau salutaire du baptême, qui de païens qu'ils étaient, d'enfants de damnation, en ont fait des anges pour le ciel, des chrétiens, mes enfants et les enfants de Dieu. Hélas! non, leurs parents les ont mis au monde, mais, plus cruels que la bête féroce du désert, à peine les avaient-ils donnés à la vie, qu'ils les ont donnés à la mort; ils s'en sont défaits comme d'un fardeau importun; et pourtant ils vivent, ils vivent à jamais dans le ciel ou sur la terre. Qui donc les a nourris? *Et istos quis enutrivit?*

» Vous avez nommé sans doute, Mes Frères, l'admirable association qui a pour but d'élever, d'instruire et de baptiser les enfants des infidèles; vous avez nommé l'association de la Sainte-Enfance.

» C'est d'elle que je suis chargé de vous parler aujourd'hui, c'est à elle que je viens vous intéresser, c'est pour elle que je viens vous demander une aumône qui doit être

employée au baptême, au rachat ou à l'éducation de ces pauvres enfants, qui ne rencontrent de parents sur la terre que pour leur donner la mort de l'âme avec la mort du corps.

» Je me bornerai à vous signaler les principaux caractères de l'œuvre de la Sainte-Enfance, et je vous montrerai que c'est : 1° une œuvre éminemment catholique; 2° éminemment facile; 3° éminemment méritoire.

» Et d'abord, œuvre de la Sainte-Enfance, œuvre éminemment catholique.

» C'est un spectacle bien touchant, Mes Frères, celui que présente un pauvre petit orphelin accablé de misère, de froid et de faim, qui réclame de votre charité le morceau de pain qui doit lui sauver la vie; il n'est pas de cœur assez dur pour résister à une semblable misère. Ce n'est pas là pourtant le comble de l'infortune. Il est une vie bien plus précieuse que celle du corps, c'est la vie de l'âme; il est une misère qui appelle bien autrement la compassion, c'est celle d'une âme en danger de périr pour l'éternité; et si l'homme au cœur droit ne peut comprendre comment un homme ne se laisserait pas attendrir à la vue d'un enfant lui demandant le morceau de pain qui doit lui sauver une vie mortelle, le chrétien non plus ne peut comprendre qu'une âme qui aime Dieu ne se laisse pas vaincre par le spectacle déchirant de milliers d'enfants infortunés, exposés non-seulement à la perte de la vie, mais à la perte de l'éternité.

» C'est cette pensée, Mes Frères, qui a inspiré l'œuvre de la Sainte-Enfance. « Arracher à la mort, dit la notice de l'illustre fondateur, Monseigneur de Forbin-Janson, une multitude d'enfants nés de parents infidèles, que le caprice et la misère, les superstitions et la barbarie la plus hideuse et la plus dénaturée détruisent par centaines de milliers, soit dans les eaux des fleuves et les abîmes de la mer, soit sous la dent des chiens et des pourceaux; ouvrir par le baptême le ciel au plus grand nombre possible de ces infortunés, telle est la pensée dominante de l'association de la Sainte-Enfance. »

» Pensée éminemment catholique! elle embrasse tous les lieux et et tous les peuples, car elle ne se borne plus

aujourd'hui à la Chine où l'œuvre a commencé, elle assiste soixante missions dans l'univers entier.

» Pensée éminemment catholique! elle comprend tous les enfants de la grande famille humaine comme but ou comme instrument.

» Il s'agit, pour ceux qui jouissent du bienfait de la foi, de faire briller son flambeau à des yeux encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, de seconder par leurs aumônes et par leurs prières ceux qui ont reçu de Dieu la mission *d'aller enseigner et baptiser toutes les nations* et de *prêcher l'Évangile à toute créature*. Il s'agit pour nous, qui avons été si miséricordieusement favorisés de Dieu dès notre naissance du bienfait de la rédemption, d'en faire part à d'innocentes créatures, qui sans nous ne le recevront jamais, et qui, élevées par le moyen de nos aumônes, travailleront un jour de concert avec leurs héroïques missionnaires à la conversion de leur malheureux pays.

» Admirez ici, Mes Frères, l'étonnante fécondité des œuvres divines! L'œuvre de la Sainte-Enfance est née de l'œuvre de la Propagation de la Foi; elle rivalise de zèle avec son aînée, et loin de se nuire en aucune manière, ces deux associations s'entr'aident, se fortifient mutuellement.

» 2° C'est souvent par les moyens les plus faibles en apparence, Mes Frères, que Dieu se plaît à opérer les plus grandes choses, c'est là le véritable cachet des œuvres de Dieu. L'œuvre de la Sainte-Enfance est de ce nombre; toutefois hâtons-nous d'ajouter que la part que chacun apporte dans l'entreprise n'est pas la même pour tous.

» Ah! puissiez-vous comprendre ce qu'il y a de grand, de généreux dans la tâche qu'accepte volontairement l'intrépide missionnaire! vous comprendrez par là ce que peut la charité chrétienne inspirée par l'esprit de Dieu, et combien faible est la part de sacrifice qu'on réclame de nous dans cette œuvre de zèle et de dévouement. Mais pour juger parfaitement de l'héroïsme de ces vertus, il nous faudrait assister à une de ces scènes émouvantes d'adieux qui se passent au départ de ces généreux apôtres; il faudrait les voir abandonnant patrie, amis, famille, et jusqu'à l'espérance de les revoir, s'en aller sur la seule foi de leur mission, traversant les mers et les fleuves, les déserts

et les solitudes, chercher des âmes jusqu'aux extrémités de la terre. Il faudrait suivre tous leurs pas, compter tous leurs dangers : danger sur mer et sur terre, dans les champs et dans les forêts, de la part des hommes bien souvent plus altérés de sang, plus cruels que les animaux les plus terribles. Ceux-là du moins respectent leurs semblables : le lion ne déchire pas le lion, le tigre n'étrangle pas le tigre, tandis que l'homme trempe souvent ses mains dans le sang innocent de son frère.

» Une des dernières annales nous en fournit encore la preuve. Voici le fait. Une de ces maisons d'orphelins élevés par l'association de la Sainte-Enfance avait été envahie par des Chinois révoltés; plusieurs de ces innocentes créatures avaient déjà été immolées à leur barbarie, avec des chrétiens qui étaient allés chercher un refuge aux pieds des autels, lorsque le directeur de l'établissement, le vénérable P. Louis Massa, se présente à la porte de l'église pour apaiser les rebelles. Mais à peine ce digne prêtre s'est-il montré qu'il tombe percé de plusieurs coups. Un petit enfant se jette alors aux genoux des rebelles, les conjurant d'épargner cette innocente famille : pour toute réponse il voit un sabre se lever sur sa tête. Mais cette vue ne l'effraie point; il joint ses petites mains et présente son cou au meurtrier. — Arrête, malheureux! c'est peut-être ton sang que tu vas frapper, il doit te suffire de l'avoir une fois exposé à la mort... mais non, le vautour quand il étrangle une colombe la laisse quelquefois s'échapper, mais c'est pour prolonger son agonie, c'est pour enfoncer plus avant ses serres dans sa poitrine, — le cruel, sans pitié pour l'âge et pour l'innocence de sa victime, l'étend mort à ses pieds et lui donne ainsi sans s'en douter la couronne du martyre. Le reste de ces pauvres enfants dut prendre la fuite pour ne pas être massacré.

» Voilà, voilà les hommes avec lesquels vos apôtres doivent traiter, chers associés de la Sainte-Enfance! Ah! vous le voyez, ceux-là paient avec leurs souffrances, leur santé, leur vie, le tribut que nous acquittons avec quelques oboles. Car que nous demande-t-on à nous, pour soutenir ces courageux apôtres de la foi? Nous demande-t-on de voler sur leurs traces, de courir les chances du naufrage, de la

prison et de la mort? Non, on nous laisse goûter les douceurs de l'air natal et de la famille. Vous demande-t-on de longues prières, des jeûnes, des aumônes proportionnés à la multitude de vos péchés? Non, on vous demande chaque jour la plus courte des prières, un *Ave Maria*, avec cette petite invocation : *Vierge Marie, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles*, et l'on vous permet encore d'appliquer une fois pour toutes à cette intention la prière que tout chrétien récite le matin et le soir. On vous demande encore une faible aumône, chaque mois on vous demande cette pièce de monnaie qu'un pauvre ne refuse pas à un plus pauvre que lui : tous les mois une pièce de cinq centimes! Et il fallait qu'il en fût ainsi, Mes Frères, par cela même que l'œuvre est univernelle, elle devait être à la portée de toutes les bourses, de tous les moyens. Aussi l'œuvre de la Sainte-Enfance est elle connue partout : dans la maison du riche comme dans la chaumière du pauvre, dans les plus humbles villages comme dans les villes les plus opulentes, et, chose consolante à dire, dans cette paroisse comme dans beaucoup d'autres, on compte plusieurs de ces maisons bénies où non-seulement les maîtres et les serviteurs sont inscrits sur ses pages, mais où l'enfant au berceau, le nouveau-né à peine entré dans l'Église, est mis au nombre de ses associés. Heureux enfant! qui ne parle pas encore et évangélise déjà, qui, à peine régénéré dans les eaux du baptême par l'aumône offerte en son nom, fait participer à l'héritage du ciel qui vient de lui être assuré, d'infortunés enfants exposés à ne le connaître jamais.

» C'est grâce à la facilité de ces conditions, Mes Frères, que l'œuvre s'est si rapidement répandue, et que son pieux trésor se grossissant chaque année, elle peut réaliser aujourd'hui d'aussi beaux résultats. Il faut que nous en disions ici un mot pour votre édification. Vous n'imagineriez jamais, Mes Frères, le chiffre énorme que l'on peut atteindre en recueillant ainsi, de main à main, une pièce de cinq centimes par mois. Eh bien! voyez comme Dieu sait conduire les entreprises qu'il inspire et qu'il protége. En 1843, lors de la fondation de l'œuvre, la recette de l'année s'éleva à peu près à 23,000 fr.; mais aujourd'hui, à peine vingt ans plus tard, ce chiffre est presque devenu 60 fois

plus considérable; il dépasse de beaucoup la somme d'un million. Vous allez me dire peut-être que cette somme doit maintenant suffire aux dépenses annuelles, et qu'il n'est pas besoin de grossir notre aumône... Mes Frères, la charité chrétienne ne s'arrête pas en si beau chemin; avec ses ressources, elle augmente chaque année ses résultats; l'œuvre s'étendra davantage encore, on augmentera le nombre des enfants qu'on élève. Il s'accroît déjà à raison de 10,000 par an, disait le dernier compte-rendu; eh bien! on l'augmentera encore davantage. On augmentera surtout le nombre des malheureux qu'on pourra baptiser. Depuis la fondation de l'œuvre, on en a déjà baptisé trois millions qui sont morts après le baptême; trois millions d'anges par conséquent que les associés de la Sainte-Enfance ont envoyés au ciel, trois millions de protecteurs qu'ils se sont assurés auprès de Dieu. Phalange nombreuse qui verra ses rangs s'élargir chaque année dans de nouvelles proportions! Oui, l'œuvre de la Sainte-Enfance, à cause de la facilité de ses moyens, deviendra une œuvre véritablement universelle, et ne s'arrêtera que quand la terre manquera à son activité.

» 3° Il me reste à vous montrer, Mes Frères, que l'œuvre de la Sainte-Enfance est une œuvre éminemment méritoire.

» Avez-vous jamais considéré avec quelqu'attention toutes les spéculations auxquelles on se livre de nos jours quant aux intérêts matériels? Il n'y a pas de moyens que l'on n'emploie pour faire fructifier ses fonds : outre le commerce et l'industrie qui gagnent tous les jours en activité, en développement, ce sont des caisses d'épargnes, des assurances, des loteries de tout genre; on calcule le placement le plus avantageux, les chances les plus favorables de gain. Tout cela pour des richesses qui du jour au lendemain peuvent nous quitter, et qui du reste ne nous procureront pas un seul instant de vrai bonheur. Soit, poursuivons ce calcul. Si je venais vous dire : Je connais un placement assuré pour vos fonds, une caisse d'épargne qui vous rapportera au centuple la somme que vous y aurez déposée; sans doute vous n'hésiteriez pas à lui confier vos économies.

» Mes Frères, ce placement si avantageux, si productif, ce sont les bonnes œuvres, comme celles de la Sainte-Enfance. Je dis qu'il rapporte au centuple, car en compensation de la somme chétive de quelques centimes, vous vous procurerez un trésor immense de mérites devant Dieu, que vous ne laisserez pas à la mort comme tous les autres, mais qui vous accompagnera au tribunal du souverain Juge. Vous allez le comprendre à l'instant.

» En vertu du principe d'association et de la reversibilité des mérites, du moment que vous prenez rang dans l'association de la Sainte-Enfance, votre prière, votre aumône vous donnent droit à tous les fruits, à tous les mérites de l'œuvre elle-même : mérites des apôtres, mérites des confesseurs, mérites des martyrs. Oui, vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez par toutes ces bouches et toutes ces mains, instruments de votre zèle; vous avez part à tout ce qu'ils entreprennent, à tout ce qu'ils accomplissent, à tout ce qu'ils souffrent pour l'amour de Dieu et le salut des hommes : car c'est par le moyen de votre aumône qu'eux-mêmes peuvent accomplir toutes ces bonnes œuvres. Quand donc ils s'épuisent à courir après la brebis égarée, quand ils pleurent sur la ruine de leur troupeau dévasté par des hordes sauvages, quand leurs chairs sont déchirées par les verges des mandarins, ce sont vos sueurs, ce sont vos larmes, c'est votre sang qui coule.

Chaque jour, par conséquent, à chaque heure du jour, votre trésor s'emplit d'une foule de mérites devant Dieu; et sans quitter vos foyers, sans exposer votre repos, presque sans y penser, vous l'enrichissez de tous les biens qui sont la récompense des plus héroïques vertus. Avais-je raison de vous dire que la somme minime que vous avanceriez vous rapporterait bien au-delà de vos espérances!

» C'est là, Mes Frères, c'est là le trésor dont Jésus-Christ voulait parler à ses apôtres quand il disait : *Amassez, amassez des richesses, non pas celles que les vers et la rouille ou les voleurs peuvent vous enlever, mais celles qui vous resteront à jamais dans l'éternité. (L'Apôtre des Chaumières, Circonstances).* »

ENFANTS (DEVOIRS DES).

I. — L'honneur et le respect qu'un fils rend à son père et à sa mère en qualité de fils, est, selon saint Thomas d'Aquin, un acte de piété, laquelle, dit ce saint docteur, n'est pas due à toutes sortes de personnes indifféremment, mais seulement à nos parents et à notre patrie. La raison qu'il en apporte, est que la piété, en tant que vertu morale, tient son rang immédiatement après la religion. Or, comme la religion rend son culte et sa vénération à Dieu, en raison de son excellence singulière et infinie, *en tant que premier principe de tout être*, — de même la piété rend aux parents et à la patrie le respect et la révérence qui leur sont dues de notre part, *en tant que seconds principes de notre être*; et comme il n'y a que les parents et la patrie qui puissent passer *pour les seconds principes de notre être*, la piété les regarde donc d'une manière spéciale et propre.

II. — Ici, la loi de Dieu est formelle, car elle dit aux enfants :

« Tes père et mère honoreras,
» Afin de vivre longuement. »

III. — L'honneur auquel ce commandement oblige les enfants, renferme trois choses, savoir : la *dilection*, la *soumission* et le *service*. 1° L'amour et la dilection, parce que cet acte de dilection est si essentiel à l'honneur, que la théologie en fait l'origine, la racine et la source; — *Dilectio radix est honoris*. Otez l'amour du respect, celui-ci n'est plus qu'un vain compliment et une civilité extérieure. 2° Cet honneur marque la soumission, parce que ce n'est pas assez de porter respect à ceux qui nous ont donné la vie, il faut encore déférer à leur sentiment en tout ce qui est licite, et se reconnaître tellement dépendant de leur conduite, qu'on ne fasse rien sans leur aveu ou leur ordre. 3° Cet honneur doit aussi et principalement être accompagné de services réels, parce que Dieu ne se contente pas d'un cœur qui aime ou d'un esprit soumis, mais qu'il exige des preuves matérielles de cet amour et

de cette soumission. Saint Bonaventure nous semble avoir renfermé en trois mots toutes les obligations du précepte qui nous occupe, lorsqu'il a dit : *Est honor dilectionis, est honor reverentiæ, est honor obsequii.*

— Les devoirs des enfants envers leurs pères et leurs mères se réduisent à trois : 1° A l'honneur et au respect, parce qu'ils tiennent à leur égard la place de Dieu, et que les enfants ont reçu d'eux la vie et tout ce qu'ils ont; 2° à l'obéissance et à la soumission, parce que la jeunesse ayant besoin de conseil et de conduite, de qui les peuvent-ils mieux prendre et recevoir que de leurs parents qui ont plus d'expérience, plus d'affection et plus d'intérêt dans tout ce qui regarde leur bien? 3° au secours et à l'assistance qu'ils leur doivent dans leurs besoins et leurs nécessités.

— Trois motifs tirés de l'Écriture sainte nous obligent d'honorer, d'aimer, de servir nos pères et nos mères : 1° *Filii, obedite parentibus vestris in Domino, hoc enim justum est* (ad Ephes. VI, 1); Enfants, obéissez dans le Seigneur à vos pères et vos mères, CAR CELA EST JUSTE. 2° *Filii, obedite parentibus per omnia, hoc enim placitum est in Domino* (ad Coloss. III, 20). Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en tout (ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu), CAR CELA EST AGRÉABLE A DIEU. 3° *Honora patrem tuum et gemitus matris tuæ ne obliviscaris : memento quoniam nisi per illos natus non fuisses, et retribue illis, quomodo et illi tibi* (Eccli. VII, 29 et 30). Honorez votre père de tout votre cœur, et n'oubliez pas les douleurs de votre mère. Souvenez-vous que vous ne seriez point né sans eux, et FAITES TOUT POUR EUX, COMME ILS ONT TOUT FAIT POUR VOUS.

— Les enfants respecteront comme ils le doivent leurs parents, 1° s'ils aiment leurs personnes d'un amour véritable et sincère; 2° s'ils supportent les défauts, les faiblesses et les infirmités de leur corps et de leur esprit; 3° s'ils leur obéissent en tout ce qui n'est point contraire à la loi de Dieu.

— Il y a trois sortes de commandements que les pères et les mères peuvent faire à leurs enfants : 1° pour leur bien spirituel et temporel, leur éducation chrétienne, le

service de Dieu, etc.; 2° pour des choses qui sont contraires à la loi de Dieu; 3° pour le choix d'un état de vie, d'un mariage, etc. Les enfants doivent obéir aux premiers commandements, ne jamais obéir aux seconds, et obéir aux troisièmes, sans cependant y être *toujours* obligés.

— 1° Dieu permettra que vous soyez traité par vos enfants de la même manière que vous aurez traité vos parents. 2° Comme une longue et heureuse vieillesse fait la récompense de l'amour et du respect des enfants envers leurs parents, de même une mort avant l'âge fait la punition de leur dureté.

— Le Sage nous enseigne les moyens de nous acquitter de nos devoirs envers nos pères et nos mères : *In opere*, dit-il, *et sermone, et omni patientia honora patrem tuum* (Eccli. III, 9). Honorez votre père par *actions*, par *paroles* et par toute sorte de *patience*.

IV. — *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram* (Exod. XX, 12). Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

Maledictus qui non honorat patrem suum, et matrem (Deuter. XXVII, 16)! Maudit soit celui qui n'honore point son père et sa mère!

Qui affligit patrem et fugat matrem, ignominiosus est et infelix (Prov. XIX, 26). Celui qui afflige son père et met en fuite sa mère, est infâme et malheureux.

Oculum qui subsannat patrem et qui despicit partum matris suæ, effodiant eum corvi de torrentibus, et comedant eum filii aquilæ (Prov. XXX, 17)! Que l'œil qui insulte à son père et qui méprise l'enfantement de sa mère (1), soit arraché par les corbeaux des torrents et dévoré par les enfants de l'aigle!

Mandatum primum in promissione (ad Ephes. VI, 99). Le commandement qui ordonne d'honorer son père et sa mère, est le premier précepte où il y ait une promesse.

Honorandus est pater, sed obediendum est Deo; amandus est generator, sed præponendus est Creator (Saint Augustin, *Serm. 7 de Verb. Domini*). Il faut honorer son père, mais il faut obéir à Dieu; il faut aimer celui qui nous a mis au monde, mais il faut lui préférer le Créateur de toutes choses.

(1) Au lieu de l'*Enfantement de sa mère*, le texte hébreu porte : « l'*Obéissance* qu'il doit à sa mère. »

V. — « Enfants, vainement direz-vous, protesterez-vous » que vous aimez vos parents : pourra-t-on le croire, » quand on vous verra prendre avec eux un air fier et » hautain, dédaigner leurs avis, ou ne les consulter en » rien; rougir d'eux quand ils sont pauvres et de basse » condition; quand on vous entendra leur parler avec » dureté, leur adresser des reproches, relever leurs fautes, » publier leurs défauts et leurs faiblesses; quand on vous » verra les contrister sans cesse par votre désobéissance et » votre insubordination, mépriser leurs ordres, ou ne leur » obéir qu'avec chagrin et en murmurant? Pourra-t-on » croire surtout que vous les aimez, quand on vous verra » insensibles à leurs peines, les délaisser dans leurs » besoins, leur refuser ou ne leur donner qu'à regret les » secours que leur état de misère ou de maladie, ou les » infirmités de la vieillesse leur rendent indispensables » (*L'Apôtre des Chaumières*, Commandements)? »

« Le patriarche Joseph était arrivé à la dignité de vice-» roi d'Égypte. Cependant, aussitôt qu'il apprend que son » père Jacob arrive dans ce royaume, il quitte le palais de » Pharaon et court au-devant de lui avec un magnifique » cortége. A son approche, il descend de son char, se jette » aux genoux de ce vénérable vieillard, les arrose des lar-» mes que font couler le respect et la tendresse, et n'hé-» site pas à le présenter au roi, quoique la profession de » berger, exercée par Jacob, fût réputée comme vile parmi » les Égyptiens (*Id., ibid.*). »

« Enfants, si vous êtes soumis et obéissants à vos pa-» rents, si vous vous montrez souples et dociles sous la » main paternelle qui dirige vos jeunes années, comme » l'enfant Jésus votre modèle, vous croîtrez en âge et en » sagesse devant Dieu et devant les hommes. Guidés par » leurs conseils, éclairés de leur expérience, vous échap-» perez aux écueils de l'âge critique des passions; vous » ferez, par la sagesse de votre conduite dans votre jeu-» nesse, la joie et la gloire de votre famille; vous vous

» attirerez, dans un âge plus avancé, l'estime et le respect » des hommes; vous vous préparerez une heureuse vieil- » lesse, une vieillesse sans regrets et sans remords, une » vie entière pleine de bonnes œuvres et comblée des béné- » dictions de Dieu *(Id., ibid.)*. »

« Il y avait à Cîteaux, dit saint Bernard, un jeune homme » pervers et rebelle, qui menait une vie dissolue et scan- » daleuse. En vain son père lui avait-il prodigué les avis, » avait-il eu recours aux menaces et aux corrections. Le » fils s'y était montré sourd et insensible. Un jour, las des » remontrances et des corrections de son père, il entre » dans une telle fureur que, se jetant brutalement sur lui, » il le renverse, le prend par les cheveux et le traîne le » long des degrés d'un escalier. Arrivé au milieu, il allait » le traîner plus loin, quand l'infortuné père élevant la » voix : Arrête, malheureux, s'écria-t-il, arrête! ne va pas » plus loin; à ton âge, je n'ai traîné mon père que jus- » que-là *(Id., ibid.)*! »

Voyez *Amour des Parents*.

ENFANTS (ÉDUCATION DES).

I. — Il s'agit ici du sujet le plus important et peut-être même le plus nécessaire de toute la morale chrétienne: de la bonne ou mauvaise éducation des enfants dépend ordinairement leur bonne ou mauvaise vie, la paix et l'union des familles, le bon ordre des états, la conservation de la piété, le triomphe de la religion.

Dans cette matière si considérable, il faut que le prédicateur partage de telle sorte son discours, qu'il fasse sentir la grandeur du mal que causent les parents par leur négligence criminelle, qu'il les instruise des moyens à prendre pour bien élever ceux que Dieu a confiés à leurs soins, et qu'enfin il leur fasse entendre que leur salut est attaché à celui de leurs enfants.

II. — Les pères et mères doivent à leurs enfants: 1° l'éducation, et 2° un état.

L'éducation renferme trois choses, savoir: l'instruction, l'exemple et la correction. — Il est certain que les parents

doivent être les premiers maîtres de leurs enfants; dès leur plus tendre jeunesse et même dès l'enfance, lorsque leurs cœurs et leurs esprits dociles commencent à être susceptibles des impressions qu'on veut leur donner, on doit leur inculquer des sentiments de piété, de crainte de Dieu et d'horreur du péché; à mesure qu'ils avancent en âge et que leur raison se fortifie, on doit leur développer davantage les premières instructions qu'on leur a données d'abord, et tâcher de perfectionner cette première ébauche par de nouvelles connaissances et de nouveaux enseignements proportionnés à leur âge et à leur capacité. Ce n'est pas qu'il faille négliger de leur inspirer les sentiments d'honneur qui conviennent à leur état et à leur naissance; mais on veut faire comprendre que les parents doivent avoir plus de zèle à former leurs enfants aux vertus chrétiennes qu'aux sentiments d'honneur et aux usages du monde : autrement, ils jetteraient dans leurs esprits des semences funestes de vanité et d'ambition. — Comme la vertu et le vice s'apprennent plus promptement et plus efficacement par les exemples que par les instructions, les parents ne sont pas moins obligés de donner à leurs enfants ces bons exemples. — La correction remédie ordinairement aux fautes que les enfants peuvent commettre et en empêche les suites. — Les parents doivent penser sérieusement et de bonne heure à établir leurs enfants, selon leur état et leur condition, *mais plus encore suivant la volonté de Dieu*. Il y a deux choses à observer sur ce point: Prendre garde de porter des enfants à embrasser l'état religieux ou ecclésiastique, s'ils n'en ont pas la vocation ni les talents; ne pas s'y opposer, quand ils ont cette vocation et ces talents.

— En donnant l'être aux hommes, Dieu leur donne en même temps ou du moins leur destine trois sortes de vie qui nous révèlent trois sortes de soins et de providences à leur égard. Il leur donne la vie naturelle, et pourvoit ensuite à ce qui est nécessaire à leur conservation; il les destine à une vie immortelle qui est la fin pour laquelle il les a créés: c'est pourquoi il a, à leur égard, une seconde providence surnaturelle qui leur prépare les grâces et les moyens nécessaires à leur salut. Enfin, il les fait

naître parmi les autres hommes et vivre de la vie civile: ce qui fait que par une troisième providence que nous appelons vocation, et qui est en partie naturelle et en partie surnaturelle, il les appelle à un état déterminé, à un genre spécial de vie.

Or, c'est en ces trois choses que les pères et les mères doivent imiter Dieu dont ils tiennent la place à l'égard de leurs enfants. 1° Comme ce sont eux dont Dieu se sert pour leur donner la vie naturelle, ils doivent, à l'exemple de Dieu, pourvoir avec amour à l'entretien et à la conservation de cette existence matérielle. — 2° Ils doivent contribuer à leur salut par une bonne éducation, qui est une seconde vie morale, infiniment plus noble que la première, en les élevant dans la vertu, chemin du ciel. — 3° Ils doivent les aider à s'établir dans la vie civile, en secondant leur naturel et leur vocation.

Les enfants seront un jour la consolation ou l'affliction de leurs parents, selon la bonne ou la mauvaise éducation qu'ils en auront reçue.

— La mauvaise éducation des enfants est une espèce de péché originel: 1° c'est le péché des parents qui le commettent par leur négligence et par une prévarication toute visible au plus essentiel de leurs devoirs, péché énorme comme on peut le voir par la manière dont saint Paul en parle, péché presque universel et qui en comprend une infinité d'autres, péché qui enveloppe toute la postérité de ceux qui le commettent personnellement; 2° c'est un péché héréditaire dans les enfants qui reçoivent les maux, c'est-à-dire, les vices de leurs parents avant de jouir de la succession de leurs biens.

III. — *Ego sum Dominus Deus tuus, zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me* (Exod. x, 3). Je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu jaloux qui venge l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération, dans tous ceux qui me haïssent.

Magis honorasti filios tuos quam me (I Reg. II, 29). Vous avez plus honoré vos enfants que moi.

Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ (Prov. I, 8). Mon fils, écoutez les instructions de votre père, et n'abandonnez point la loi de votre mère.

Qui parcit virgæ, odit filium suum; qui autem diligit illum, instanter erudit (Prov. XIII, 24). Celui qui épargne la verge, hait son fils; mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger.

Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea (Prov. XXII, 6). Le jeune homme, dans sa vieillesse même, n'abandonnera point sa première voie.

Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos a pueritia illorum (Eccli. VII, 25). Avez-vous des enfants? instruisez-les bien et accoutumez-les au joug dès leur enfance.

Quanto amplius diligunt filios patris, tanto amplius ad bonam vitam compellunt (saint Augustin, *Epist.* 167). Plus les pères aiment tendrement leurs enfants, plus ils les excitent à se bien conduire.

Adolescentes magis metu quam ratione revocantur a vitio (saint Ambroise, *de Josepho patriarcha*). C'est plutôt la crainte que la raison qui détourne du vice les jeunes gens.

Meminisse debent patres, quia et ipsi fuerunt filii, et noluerunt utique exacerbari a patribus; filii quoque cognoscere debent quod futuri sunt patres, et nollent inhonorari ab eis. Idcirco utrique exhibeant invicem, quod exquirunt ab invicem (saint Ambroise, *Epist. ad Epiph.* 6.) Les pères doivent se souvenir qu'ils sont fils d'autres pères, et qu'ils n'ont pu souffrir d'être maltraités de leurs parents; mais les enfants doivent aussi songer que peut-être ils seront un jour pères et qu'ils ne voudraient pas que leurs enfants les déshonorassent. C'est pourquoi, qu'ils rendent réciproquement les devoirs qu'ils exigent les uns des autres.

Magnum depositum habent parentes, filios (saint Chrysostome, homil. 9 *in Epist. ad Hebr.*). Les enfants sont un grand dépôt que Dieu a confié aux parents.

Apostoli estis familiæ vestræ; hanc Apostolus vocat ecclesiam domesticam; huic præsidetis, hanc instruitis (Id., ibid., in hæc verba: *Ecclesia domestica*). Pères et mères, vous êtes les apôtres de votre famille que saint Paul nomme une église domestique; vous êtes les adminis-

trateurs de cette église pour la conduire, et vous en êtes les docteurs pour l'instruire et l'enseigner.

Libri sunt labia parentum, nempe ad erudiendos filios (saint Chrysostome, *lib. advers. vituperat. vitæ monast.*). Les lèvres des parents sont des livres qui instruisent leurs enfants.

IV. — « Les enfants ont droit à un entretien honnête » selon leur condition. Pesez bien ce mot: *Selon leur condi-* » *tion*, car il concerne les riches aussi bien que les pau- » vres. Mais pourquoi, pères et mères, pourquoi flatter et » entretenir l'orgueil et la vanité en dépassant vos ressour- » ces? Pourquoi cet étalage de luxe dont vous eussiez » rougi pour vous-mêmes dans le temps? Pourquoi cette » étonnante profusion de rubans, ce prodigieux amas de » colifichets qui ornent, je me trompe, qui déparent celles » qui les portent?... Pères et mères, c'est vous qui êtes ré- » préhensibles dans le luxe de vos enfants, c'est vous qui » faites infiltrer dans leurs jeunes cœurs le désir effréné » d'attirer l'attention, de capter les regards (*L'Apôtre des* » *chaumières*, Commandements, I). »

« Un père, une mère aiment nécessairement leurs en- » fants; mais cet amour ne doit jamais dégénérer en fai- » blesse, encore moins doit-il se dénaturer en injustes » préférences. Vos enfants ont tous les mêmes droits à » votre affection, pères et mères, car ils sont tous votre » chair et votre sang. La prédilection que vous avez pour » l'un est donc une injustice pour les autres. Aimez-les » tous d'un amour égal, si vous voulez conserver la paix, » et l'union dans vos familles... L'innocent Joseph n'avait » d'autre crime aux yeux de ses frères, que d'être plus » aimé de son père, et il devint l'objet de leur jalousie, la » victime de leur fureur (*Id., ibid.*). »

« Donnez de bonne heure à vos enfants le goût et l'a- » mour du travail; dussiez-vous les occuper à quelque » chose d'inutile, n'hésitez point à le faire, car l'oisiveté » est le plus dangereux ennemi de la vie, c'est la source de » tous les maux, c'est la mère de tous les vices. Le travail, » au contraire, c'est la santé, c'est la vie du corps, c'est le » soutien de l'âme! Si donc vous n'avez point de fortune à » laisser à vos enfants, apprenez-leur du moins à gagner

» honorablement leur vie dans une profession honnête, et, » autant que possible, en rapport avec leurs goûts et leurs » inclinations (*Id., ibid.*). »

« Ils sont bien coupables les parents qui, sans autre ré- » gle que des affections aveugles, des intérêts mondains, » des considérations frivoles, disposent de l'avenir de leurs » enfants, placent l'un dans un état, l'autre dans un autre, » sans même les consulter, se débarrassant de celle-ci, sa- » crifiant celle-là, en enchaînant leur destinée à des re- » grets certains, à des malheurs imprévus (*Id., ibid.*). »

« A la naissance d'un enfant, quand l'eau du baptême a » coulé sur son front, Dieu dit à ses père et mère: *Élevez-* » *le pour moi, je vous le redemandrai un jour.* (Id. ibid.) » *Et vos, patres, educate filios in disciplina et correptione* » *Domini* (ad Ephes., VI, 4). »

« *Mon enfant*, disait Tobie à son fils, *nous avons peu de* » *fortune, mais nous sommes assez riches si nous avons* » *la crainte de Dieu.* — C'est là, en effet, le plus précieux » héritage que l'on puisse laisser à des enfants. Mais est-ce » là le langage que l'on tient ordinairement à l'enfance? » Oh! non, mes frères, il semble que l'on soit pour tou- » jours sur la terre, tant on néglige les intérêts du ciel. » On stimule par des paroles et des actions l'orgueil des » enfants; on leur enseigne la soif des richesses en pro- » menant leurs regards sur les biens et les grandeurs du » monde; on leur enseigne les sciences du monde, l'art de » parler au monde, de plaire au monde, de calculer les in- » térêts du monde, un peu de grammaire, un peu d'arith- » métique, la lecture, l'écriture, et l'on est content. Il » semble qu'il n'y ait dans tout cela rien pour l'éternité. » Qu'y a-t-il même pour former l'homme? Rien. A quatorze » ans vous aurez peut-être un enfant qui saura tourner » une phrase, calculer ses ressources et même encore les » ressources des autres, et qui se croira un savant de pre- » mier ordre. Vous aurez semé le vent, vous recueillerez » la tempête. L'orgueil, grandissant dans son âme, vous » en ferez un lecteur ou un héros de roman qui ne se croira » jamais à sa place. Pourrait-il en être autrement? Enflé » par ce qu'il appelle la science, il se croit au-dessus de » tous les autres. — Est-ce à dire que je blâme la science

» humaine? Dieu m'en garde! Je sais que l'instruction est » aujourd'hui plus nécessaire que jamais; mais sans la » science du ciel, à quoi servent toutes les connaissances » de la terre? (*Id.*, *ibid.*). »

« Donnez donc de l'instruction à vos enfants, mais sur- » tout et avant tout, donnez-leur des principes religieux; » veillez aussi à ce que rien n'altère leur foi dans leur » cœur. Ne permettez point que leurs mains se souillent » par le contact de ces feuilletons, de ces romans, (*de ces* » *lithographies et images impies ou obscènes*), qui circu- » lent jusque dans les campagnes. Surveillance donc sur la » lecture de vos enfants, sur leurs paroles, sur leurs ac- » tions, et aussi sur les sociétés qu'ils fréquentent; mais » toujours surveillance paternelle. La surveillance d'un » père et d'une mère n'est point l'espionnage d'un agent » de police; il faut aux enfants une honnête liberté, autre- » ment vous abrutiriez leur intelligence, et vous les ren- » driez hypocrites, menteurs et dissimulés. Surveillance » paternelle, je veux dire, qui n'ait rien de trop servile, » de trop gênant, de trop odieux, mais qui sache se faire » aimer et obéir, qui commande et qui gagne la confiance » par la bonté et la douceur. Surveillance paternelle, je » veux dire qui encourage la vertu naissante, qui ne s'ir- » rite point pour une faute légère, qui ne punisse qu'à re- » gret, mais qui sache le faire au besoin (*Id.*, *ibid.*). »

« Il en est des enfants comme des jeunes plantes que » l'on peut redresser aisément, quand elles prennent une » mauvaise direction; mais, si vous les laissez vivre et » croître dans le vice, à quoi serviront vos efforts qui ar- » riveront trop tard? Est-il possible de redresser un arbre » difforme, quand, pendant de longues années, on l'a laissé » pousser en liberté (*Id.*, *ibid.*)? »

« Il ne faut pas que la correction soit une vengeance. » Tenez vos promesses, mais aussi effectuez vos menaces, » si vous voulez que votre autorité soit respectée (*Id.*, » *ibid.*). »

« Les enfants sont naturellement imitateurs; ils se for- » ment sur le modèle qu'ils ont habituellement devant les » yeux. De là le proverbe : *tel père, tel fils; telle mère,* » *telle fille*. Ce proverbe, il est vrai, souffre des exceptions,

» mais les exceptions confirment la règle...:. Un homme » vivant dans l'aisance, et n'ayant qu'un fils unique, eut » la barbarie d'envoyer son vieux père à l'hôpital. Quelques » jours après, il apprend que le vieillard souffre du froid. » Touché d'un reste de pitié, il charge son enfant, encore » en bas âge, de lui porter deux méchantes couvertures » dont il n'a que faire; mais l'enfant n'en porte qu'une et » garde l'autre. Le père s'en aperçoit et lui en demande la » raison : C'est que, vois-tu, papa, j'en ai gardé une pour » toi, quand tu iras aussi à l'hôpital (*Id.*, *ibid.*)! »

ENFER.

I. — Nous n'avons pas encore traité de sujet plus ample, plus abondant et plus difficile que celui de l'enfer. Tous les prédicateurs et presque tous les livres de piété en parlent, et comme c'est un des principaux articles de notre foi et l'un des plus difficiles à concevoir, les théologiens s'efforcent de résoudre et d'expliquer les objections que l'esprit humain y oppose. Nous ferons un choix dans tous les matériaux qui nous sont offerts sur cet important sujet, en respectant les étroites limites de notre ouvrage, heureux si nous pouvons inspirer une crainte salutaire de l'enfer et du péché qui nous y conduit.

Tout ce qui peut entrer dans le présent sujet, consiste à dire que les peines de l'enfer se réduisent à trois : celle du *Dam* (privation de Dieu), celle du *Sens* (feu et autres supplices), et celle de l'*Éternité* des deux peines précédentes.

L'exagération que l'orateur sacré doit éviter en toutes circonstances, n'est pas à craindre ici, car nous ne concevrons jamais la grandeur des tortures de l'enfer; mais ce qu'il est nécessaire de bien faire comprendre, c'est qu'un seul péché mortel nous rend dignes de ces tortures, et qu'il est facile d'effacer maintenant par la pénitence, ce qu'on ne pourra expier dans l'autre vie par tous les supplices imaginables.

La peine du *Dam* est le grand supplice des réprouvés; on peut en avoir une faible idée en pensant : 1° à l'ineffable privation de Dieu dont la possession et la vue consti-

tuent le souverain bonheur dans le ciel ; 2° à la violence du désir qu'en conçoivent ces malheureux et aux efforts qu'ils font nécessairement pour tendre à ce bien perdu pour toujours et qui était leur fin dernière; 3° aux misérables plaisirs pour lesquels ils ont perdu, par leur faute, le bien suprême de la possession et de la vue de Dieu.

La peine du *Sens*, causée par un feu qu'allume et *surnaturalise* le souffle de la colère de Dieu, 1° agira sur l'âme et sur le corps du damné ; 2° concentrera dans son être simple la force de tous les autres tourments, et 3° causera une douleur immense, universelle, insupportable.

1° La justice de la durée éternelle de la peine du *Dam* et de la peine du *Sens* peut se prouver par de solides raisons : 2° la pensée de cette éternité est capable de rendre insupportables les moindres douleurs ; 3° comme, dans cette durée infinie, il n'y aura pas un seul moment de relâche, on peut à bon droit déclarer étrange l'aveuglement des hommes qui se jettent, tête baissée, dans un supplice éternel et incessant.

II. — 1° Les peines de l'enfer sont certaines. Tout le prouve : l'Écriture Sainte, les Pères de l'Église et la droite raison. 2° Ces peines immenses et nombreuses, répondent à la grandeur d'un Dieu offensé et à l'indignité d'un misérable pécheur qui s'est élevé contre son Créateur, qui a méprisé ses lois et abusé de ses bienfaits. 3° Elles ne finiront jamais.

1° Le *présent* accable le damné par le sentiment des peines inconcevables qu'il endure ; 2° le *passé*, par le souvenir des crimes et des plaisirs qu'il a préférés au bonheur éternel ; 3° l'*avenir*, par la vue de la durée infinie de son malheur, sans espérance de voir jamais finir son tourment.

— L'Écriture nous apprend trois choses de l'enfer : 1° que c'est un lieu où l'on est séparé de Dieu et séparé par conséquent de tout bien : *Discedite a me maledicti*; 2° un lieu où l'on est plongé dans un feu qui ne s'éteindra jamais : *in ignem æternum* ; 3° un lieu où les damnés souffriront les cruelles morsures d'un ver rongeur qui sera le remords de leur conscience : *et vermis eorum non moritur*.

— L'enfer est un lieu et un état dans lesquels : 1° se trouve l'assemblage de tous les maux ; 2° où il n'y a nulle

consolation, nul soulagement; 3° où l'on ne peut espérer d'être jamais soulagé des maux et des tortures que l'on y souffre.

— Selon saint Chrysostome, 1° la pensée de l'enfer fait tous les gens de bien, parce que, pour éviter ce malheur, ceux-ci sacrifient sans peine leurs plaisirs à leur salut ; 2° cette même pensée fait tous les impies, parce que ceux-ci s'efforcent de n'y pas croire, afin de ne pas sacrifier leurs plaisirs à leur salut.

— Saint Bonaventure dit que les peines de l'enfer sont : 1° *acerbitate intolerabiles*, intolérables par leur rigueur ; et 2° *æternitate interminabiles*, éternelles et sans fin dans leur durée.

— 1° Il y a *un enfer* ; 2° il y a un enfer *éternel*. Il y a un enfer, car le vice n'est pas toujours puni en ce monde où il n'est pas rare de voir que l'injustice et le crime procurent à l'homme méchant et vicieux les délices et les jouissances de la vie, tandis que la vertu ne procure à l'homme de bien que deuil, misère et douleur. Or, s'il n'y a pas, dans une autre vie, un lieu de récompense et un lieu de châtiment, ce renversement de l'ordre est en opposition avec la *sagesse*, la *justice* et la *sainteté* de Dieu. De notre côté, nous sommes les premiers à demander qu'il y ait un enfer punissant les coupables qui échappent à la justice humaine ou qui ne sont point suffisamment atteints par elle. C'est d'ailleurs la croyance de tous les peuples, qu'après la mort il y a un lieu où les justes sont récompensés et un lieu où les méchants sont punis. Le respect des tombeaux, les cérémonies religieuses et les honneurs institués en mémoire des morts, sont de touchantes expressions de ce dogme effrayant pour les impies et consolant pour les justes. En second lieu, l'éternité de l'enfer se prouve par l'Écriture sainte, par l'enseignement de toute la tradition catholique, par celui de la tradition païenne, en un mot par la croyance de tous les temps, de tous les peuples et de tous les lieux.

— En pensant au *passé*, le damné se souvient des biens dont il a abusé et du mal qu'il a commis. Le *présent* est pour lui souverainement douloureux, car il est séparé de Dieu et souffre les tortures inexprimables d'un feu dévo-

rant. L'*avenir* est pour lui tout aussi cruel : aucune grâce à espérer, — aucune expiation possible.

— On objecte contre l'existence de l'enfer : 1° que, dans ce dogme, la justice de Dieu absorbe la bonté divine; 2° qu'il n'y a point de proportion entre une peine éternelle et une offense d'un moment; 3° que Dieu changera le cœur du réprouvé et lui fera grâce. A ces trois objections on peut répondre : 1° que la justice de Dieu serait compromise, il est vrai, s'il n'y avait pas de distinction entre l'innocent et le coupable, ni entre tel ou tel degré de culpabilité; mais ainsi n'agit pas la Providence. Dieu récompense les saints et les récompense éternellement, parce qu'il est bon; il punit les méchants et les punit éternellement, parce qu'il est juste : il rend à chacun selon ses œuvres, pour le bien comme pour le mal, parce qu'il est bon et juste en même temps. Il y a l'infini dans le châtiment du réprouvé, mais il y avait aussi l'infini dans la rédemption qu'il a foulée aux pieds, l'infini dans les sacrements qu'il a profanés, l'infini dans le ciel qu'il n'a pas voulu conquérir. Or, qu'on ajoute tous ces infinis d'un côté, et, de l'autre, l'infini du châtiment, et l'on verra qui l'emporte de la justice ou de la bonté? Tout ce que nous pouvons exiger de la bonté de Dieu, c'est qu'il donne à tous les hommes les moyens d'être heureux, de sorte que personne ne soit malheureux que par sa propre faute. Or, le damné ne le sera que parce qu'il l'a voulu. — 2° Pour savoir s'il y a proportion ou non entre la peine et l'offense, on ne doit en juger ni par la *durée de la peine*, ni par la *durée de l'acte* qui rend coupable; mais on doit se reporter à la *grièveté de l'offense* dont la malice se tire de la *bassesse* de celui qui en est l'auteur et de la majesté de celui qui est offensé. D'après cette incontestable notion, on conçoit facilement que la malice du péché, en tant qu'il est le fait d'un être misérable comblé de dons célestes et outrageant la majesté divine, prend en quelque sorte des proportions infinies. Mais la peine sera limitée *en intensité*, car un être borné ne pourrait la supporter, et sera infinie *en durée*, afin que, sous un rapport ou sous un autre, le châtiment fasse équilibre au péché et que l'homme puisse être aussi malheureux que Dieu a été outragé par

lui. — 3° Dans l'hypothèse de la dernière objection, la sanction des lois de Dieu ne serait plus suffisante, car la seule chose qui fasse équilibre à la force de la tentation, ce n'est pas l'enfer, mais son éternité.

III. — *Terra miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job. X, 22). Terre de misère et de ténèbres, où habite l'ombre de la mort, où tout est sans ordre et dans une éternelle horreur.

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? aut quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis (Isa. XXXIII, 14)? Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant? qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles?

Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur (Sapient. XI, 17). Chacun est tourmenté par la même chose par laquelle il a péché.

Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis ne exaudiret (Isa., LIX, 2). Ce sont vos iniquités qui ont fait une séparation entre vous et votre Dieu, et ce sont vos péchés qui lui ont fait cacher son visage pour ne point vous écouter.

Potentes potenter tormenta patientur, exiguo enim conceditur misericordia (Sapient., VI, 7). Les puissants seront puissamment tourmentés, et on aura plus de compassion pour les petits.

Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur (Isa. LXVI, 24). Le vers qui les ronge ne mourra point, et le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais.

Bibent de manu Domini calicem iræ ejus (Isa. LI, 17). Ils boiront, de la main du Seigneur, le calice de sa colère.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus (Matth. XXV, 41). Allez, maudits, loin de moi, dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.

Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam (Matth. X, 28). Craignez celui qui peut précipiter dans l'enfer et l'âme et le corps.

Filii regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit

fletus et stridor dentium (Matth. VIII, 12). Les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Horrendum est incidere in manus Dei viventis (ad Hebr. X, 31). C'est horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Lacus iræ Dei magnus, stagnum ignis (Apoc. XIV, 99, et XX, 99). C'est un grand lac rempli de la colère de Dieu et un étang de feu.

Quæ quisque gravia patitur, in comparatione æterni ignis, non tantum parva, sed nulla sunt (saint Augustin, Serm. 109 *de Tempore*). Tout ce que l'on souffre en ce monde, quelque douloureux et insupportable qu'il puisse être, non-seulement est peu de chose, mais doit compter pour rien, en comparaison du feu éternel.

Dixit hoc infinita Dei sapientia, et quæ damnatos punit, est infinita Dei potentia; quod facit miris, sed veris modis (saint Augustin, *de Civit. Dei*, lib. 12, cap. 10). C'est la sagesse infinie d'un Dieu qui a affirmé qu'il existe un enfer, et c'est sa puissance infinie qui y punit les damnés, — ce qu'il fait d'une manière qui nous étonne, mais qui ne laisse pas que d'être véritable.

Nullius id unquam justitia legis attendit, ut tanta mora temporis quisque puniatur, quanta mora temporis unde puniretur admisit (Id., ibid., lib. 21, cap. 11). Nulle loi, nulle justice n'a réglé la longueur de la peine sur la durée du crime, et n'a eu égard à ce qu'un criminel ne fût puni qu'autant de temps qu'il a employé dans l'action dont il porte la peine.

Mors depascet eos, quia semper morientur ad vitam, et semper vivent ad mortem (saint Augustin, *in Ps.* 48). La mort se fera, pour ainsi dire, une éternelle pâture des malheureux damnés, parce qu'ils mourront sans cesse pour revivre et qu'ils vivront pour toujours mourir.

Separari a Deo, hæc est tanta pœna, quantus ipse est Deus (Id., *de Civit. Dei*). Être éternellement séparé de Dieu est un supplice dont la grandeur ne peut se mesurer que sur la grandeur de Dieu lui-même.

Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas (Id. ibid.). Punissez-moi, mon Dieu, en cette vie; coupez, brûlez, pourvu que vous me fassiez miséricorde au-delà de la tombe.

Peccantibus æternam pœnam minatus est Deus, ut eos a peccatorum perpretatione compesceret (saint Grégoire, *Dialog.*, lib. 4, cap. 44). Dieu a menacé les pécheurs d'une peine éternelle, pour réprimer la liberté qu'ils se donnent de pécher.

Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt quæ præparasti, Deus, offendentibus te (saint Chrysostome, lib. *de Preparat.*). Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur n'a jamais compris les supplices que vous préparez, ô mon Dieu, à ceux qui vous offensent.

Horreo vermem mordacem et mortem vivacem; horreo incidere in manum mortis viventis et vitæ morientis (saint Bernard, lib. 5 *de Considerat.*, cap. II). J'ai horreur de ce ver rougeur, de cette mort toujours vivante et de cette vie toujours mourante.

Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat. (Id.). Pour un moment de plaisir une éternité de supplices.

IV. — « Ici-bas nous n'entrevoyons la splendeur de Dieu, » centre de la vie de nos âmes et de nos intelligences, qu'à » travers un voile épais ; mais nos passions ne peuvent » nous aveugler à ce point, que nous ne sentions résonner » en nous les divins accords de la bonté et de la justice » divine. Tout nous parle de Dieu, tout nous démontre qu'il » est juste et bon. L'homme est faible, sans doute, mais, » avec la grâce de Dieu qui n'est refusée à personne, il » peut tout : racheté par le sang de Jésus-Christ, il peut » vaincre l'enfer et conquérir le ciel. Hélas! les hommes » faibles comptent sur la bonté de Dieu, et les impies bra- » vent sa justice! Les uns et les autres tomberont dans » les mains du Dieu vivant. La tombe, pour eux, déchirera » le voile, et ils se trouveront en présence d'une justice » inexorable, parce qu'ils auront méprisé la plus ineffable » des miséricordes. Tous les biens et les plaisirs fugitifs » qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur, leur échapperont » comme une ombre. La grâce divine qu'ils avaient tant » méprisée et qui leur serait une si précieuse ressource, » leur dira : *In inferno nulla est redemptio!* Ils seront » privés de la vue, de la possession de Dieu qui les a tant

» aimés; ils souffriront des tortures dont l'impie aveugle » peut se rire, mais qui sont ici-bas la sanction même de » tout ordre et de toute harmonie; et, sous l'empire de » ce principe en vertu duquel il est impossible de faire des » actes méritoires quand on perd sa liberté morale dans la » haine de Dieu, ils souffriront ces tortures pendant toute » l'éternité. O mon Dieu, préservez-nous de cet irréparable » malheur! Éprouvez-nous en ce monde, mais épargnez-» nous en l'autre. (L'abbé Théodule Normand). »

ENVIE.

I. — Si un prédicateur veut faire connaître ce vice par sa cause qui est l'orgueil, il faut qu'il évite de trop longs développements, sans quoi il y aurait deux sermons en un. Il suffit de donner à entendre que, de la source empoisonnée de l'orgueil, il ne peut rien sortir que de très-pernicieux. — On s'attachera également à ne point confondre l'envie avec l'émulation et le zèle qui ont quelque ressemblance avec cette passion criminelle, mais qui en diffèrent cependant beaucoup, puisque, grâce à eux, notre courage excité s'efforce d'imiter le bien que nous voyons dans les autres. — On se gardera encore de mettre en œuvre les descriptions poétiques que certains auteurs profanes et même quelques saints pères ont données de l'envie. — Enfin, il y a des personnes dont la vertu, le mérite et les avantages de la grâce ou de la nature, leur attirent l'envie de ceux qui en sont dépourvus. Si l'on touche ce point, on prendra la précaution d'exciter ceux à qui l'on porte envie de se mettre au-dessus de la censure, mais de ne point la mériter par une vaine ostentation, par le mépris des autres ou par orgueil.

II. — L'envie, disent les théologiens, est une injuste tristesse que nous concevons à la vue du bonheur qui arrive au prochain, comme si son bien était une diminution du nôtre, ou une joie déréglée du mal qui lui arrive, comme si nous en tirions quelque avantage.

III. — L'envie est un péché très-commun dont peu de personnes s'avouent coupables. C'est aussi un péché énorme en lui-même et funeste dans ses conséquences.

— L'envie marque un grand fond de corruption dans le cœur, et c'est un péché qui est puni, dès ce monde, par une sorte d'enfer anticipé.

— L'envieux est : 1° ingrat envers Dieu, puisque, non content des biens qu'il a reçus de sa bonté divine, il est fâché des biens qu'en reçoivent les autres; 2° injuste envers le prochain qu'il décrie et persécute sans aucun motif; 3° cruel envers lui-même par les tortures insupportables que lui fait supporter cette malheureuse passion de Caïn.

— L'envie fait un mal immense dans le monde, dans les États, dans les familles, dans toutes les sociétés; l'envie fait un mal non moins considérable dans l'esprit, le cœur et la conscience de celui qui veut en être la victime.

— L'envie est : 1° le péché le plus contraire à la religion et à l'équité naturelle; 2° le péché le plus contraire à la loi de Dieu, et 3° le péché le plus contraire à la société civile.

— L'envie est la plus lâche de toutes les passions; elle est celle qui nous tourmente le plus, qui nous cause le plus de chagrin; c'est enfin le vice qui nous conduit aux plus grands crimes.

— L'envie est un péché décrié et haï de tout le monde, mais dont on a peine à se défendre; c'est un péché diabolique, mais qui se trouve assez souvent dans ceux qui font profession de piété.

IV. — *Parvulum occidit invidia* (Job, v, 2). L'envie tue les petits *(esprits)*.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet; desiderium peccatorum peribit (Ps., CXI, 10). Le pécheur le verra et en sera irrité, il grincera des dents et en séchera *de dépit et d'envie;* mais le désir des pécheurs périra.

Qui ruina lætatur alterius, non erit impunitus (Prov., XVII, 5). Celui qui se réjouit de la ruine des autres, ne demeurera point impuni.

Vita carnium, sanitas cordis: putredo ossium invidia (Prov., 14. 30). La santé du corps est la vie de la chair: l'envie est la pourriture des os.

Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum; imitantur autem illum, qui sunt ex partibus illius (Sa-

pient., II, 24). La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable, et ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs.

An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum (Matth., XX, 15)? Votre œil est-il méchant parce que je suis bon?

Charitas non æmulatur (I ad Cor., XIII, 4). La charité n'est point envieuse.

Invidia radix est malorum omnium, fons cladium, seminarium delictorum (saint Cyprien, *de Zelo et livore.*). L'envie est la racine de tous les maux, la cause de tous les meurtres et la semence de tous les crimes.

Superbiæ comes est invidentia, nam fieri non potest ut superbus non invideat (saint Augustin, *in Psalm.* 56). L'envie accompagne toujours l'orgueil, et il ne peut se faire qu'un envieux ne soit en même temps un superbe.

Illos miseros in secreto conscientiæ quibusdam unguis livor ipse discerpit (saint Augustin, serm. 33, *de Tempore*). L'envie déchire comme avec des ongles de fer, dans le secret de leur conscience, les misérables à qui les autres portent ombrage.

Amici diaboli, inimici etiam sui et omnibus odiosi invidi (saint Prosper, lib. 3 *de vita contempl.*). Les envieux sont amis du démon, ennemis d'eux-mêmes et odieux à tout le monde.

Invidia omnibus malis pejor (saint Chrysostome, *sermon* 48). L'envie est le plus grand de tous les maux.

« Les autres passions ont aussi leurs amertumes, mais » on trouve du moins quelque dédommagement dans leur » objet. Ainsi l'avare trouve-t-il une espèce de satisfaction » dans la possession de ses trésors, l'ambitieux dans les » honneurs qu'on lui rend, le sensuel dans la jouissance » des plaisirs auxquels il se livre. Mais l'envieux, lui, ne » se nourrit que de fiel et d'amertume; la tristesse est le » seul fruit que lui produise sa passion. C'est comme une » fièvre qui le brûle, un ver qui le ronge, une vipère qui » lui déchire les entrailles, un poison qui lui donne conti- » nuellement la mort (*L'Apôtre des chaumières*, Pé- » chés). »

« Si je remonte à l'origine du monde, quel spectacle » vient frapper mes regards et me remplir d'horreur!

» Je vois Caïn oublier tous les sentiments de la nature et » tremper ses mains dans le sang de son frère. Qui a armé » son bras fratricide? L'envie. Il n'a pu voir d'un œil tran- » quille la préférence que Dieu donne à Abel. Il immole à » sa passion celui dont il n'a pu égaler la sagesse.

« Plus loin, j'aperçois les enfants de Jacob, excités par » la jalousie contre leur frère Joseph, former le projet de » lui ôter la vie. Et s'ils ne mettent pas à exécution leur » projet, c'est parce qu'ils trouvent à le vendre à des mar- » chands étrangers.

» Ailleurs, je vois encore David, le vainqueur des enne- » mis du peuple de Dieu, en butte aux persécutions de » celui-là même à qui il avait rendu les plus signalés ser- » vices. Pourquoi ces persécutions de la part de Saül? » Pourquoi les tentatives réitérées de le faire périr? parce » que ce prince voit d'un œil jaloux les hommages que l'on » rend au jeune fils d'Isaï, la réputation qu'il se fait, les » éloges qu'on lui donne.

« Si, de l'Ancien Testament, nous passons au Nouveau, » que d'autres exemples nous trouvons encore des crimes » qu'enfante cette détestable passion!

» Hérode apprend des mages qu'il est né un nouveau roi » des Juifs. Au lieu de se joindre à eux pour aller recon- » naître le Christ du Seigneur et rendre ses hommages à » cet enfant dont la naissance, révélée par des prodiges, » indique sa mission divine, il n'écoute que les inspirations » de sa jalousie, il en médite la ruine; et, pour réussir dans » son barbare dessein, il ne recule pas devant le massacre » de milliers d'innocents.

« N'est-ce pas cette odieuse passion qui, plus tard, a » animé les scribes et les pharisiens contre le Fils de Dieu? » N'est-ce pas elle qui les porte à le calomnier, à flétrir sa » réputation, à le représenter comme un impie, comme un » ministre de l'enfer, comme un séducteur, comme un » homme adonné à la bonne chère, comme un samaritain, » comme un ami des pécheurs, comme un violateur de la » loi et un perturbateur de l'ordre et du repos publics? » n'est-ce pas elle qui les détermine à le persécuter et à le » faire mourir? *Que faisons-nous?* disaient-ils dans leurs » assemblées : *cet homme fait beaucoup de miracles, le*

» *peuple le suit avec empressement*. N'est-il pas expédient » de s'en défaire ?

« Ah ! mes frères, les maux et les crimes que cette pas- » sion a enfantés autrefois, ne les enfante-t-elle pas encore » aujourd'hui parmi nous ? N'en voyons-nous pas encore » tous les jours les plus terribles effets dans les différents » états où elle s'introduit ? Ne répand-elle pas partout son » venin ? N'entre-t-elle pas dans les palais des grands, » dans les maisons des riches et dans la cabane du pauvre » et partout ne fait-elle pas les plus affreux ravages ? » N'est-ce pas elle qui produit les haines, les querelles, les » divisions parmi les hommes du même état et les membres » de la même famille ? N'est-ce pas elle qui soulève le frère » contre le frère, la sœur contre la sœur, le voisin contre » le voisin ? N'est-ce pas elle qui brouille les meilleurs » amis, qui empêche les ennemis de se réconcilier ? N'est- » ce pas elle qui détruit partout la bonne intelligence, et » qui fait régner la dissension et la discorde entre les dif- » férentes classes de la société ? Le riche ne peut souffrir » ceux qui sont au-dessus de lui ; le pauvre envie les biens » du riche. Le marchand ne voit qu'avec peine le commerce » de son voisin plus florissant que le sien ; l'ouvrier... le » laboureur... etc., etc. (*Idem, ibid.*). »

ÉPIDÉMIES.

Voyez *Calamités*.

EUCHARISTIE.

Voyez *Communion eucharistique* et *Messe*.

EXEMPLE (BON).

I. — Nous ne parlerons du bon exemple qu'en général, sans le rapporter à aucune vertu particulière, nous bornant à exciter tous les chrétiens à mener une vie édifiante.

II. — 1° Tout chrétien est obligé de donner bon exemple ; 2° l'accomplissement de ce devoir a coutume de produire beaucoup de bien.

— 1° L'exemple des gens de bien nous fait voir la beauté de la vertu, et nous porte, par ce moyen, à l'aimer et à la suivre ; 2° il nous montre que la pratique n'en est pas impossible, mais au contraire plus aisée que nous ne le pensions ; 3° il nous persuade l'obligation que nous avons de nous soumettre aux lois et aux commandements de Dieu, puisque nous ne sommes pas plus privilégiés que ceux qui font le bien.

— La vie sainte est : 1° une preuve évidente de la vérité de la religion, et 2° le soutien de cette même religion.

— Nous devons donner bon exemple dans les *vertus religieuses*, dans les *vertus civiles*, et dans les *vertus domestiques*.

Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est (Exod., xxv, 40).

Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita (Matth. v, 14). Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée.

Neque accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt (ibid., 15). On n'allume point une lampe pour la mettre sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis (Joan. xiii, 15). Je vous ai donné l'exemple, afin que, pensant à ce que je vous ai fait, vous fassiez de même.

Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus (ad Rom. xii, 17). Ayez soin de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes.

Omnia ad ædificationem fiant (I ad Cor. xiv, 26). Que tout se fasse pour l'édification.

Christi bonus odor sumus Deo in iis qui salvi fiunt (II ad Cor. ii, 15). Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, à l'égard de ceux qui se sauvent.

Vestra æmulatio provocavit plurimos (II ad Cor., ix, 2). Votre zèle a excité dans plusieurs le désir de vous imiter.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus (ad Phil.,

lipp. IV, 5). Que votre modestie soit connue de tous les hommes.

In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum (ad Tit. II, 7). Soyez un modèle de bonnes œuvres en toutes choses.

Sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam (1 Petr. II, 15). Dieu veut que, par votre lumière, vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés.

Ad amorem Dei et proximi plerumque corda audientium plus exempla quam verba excitant (saint Grégoire le Grand, *homil. 39 in Evang.*). Les exemples sont ordinairement plus puissants sur le cœur et font plus d'impression sur l'esprit que toutes les paroles et les beaux discours.

Longum iter per præcepta, breve per exempla (Sénèque). Le chemin est long pour parvenir à la vertu par les préceptes, mais il est court par les exemples.

Efficacius est vitæ quam linguæ testimonium (saint Cyprien). Le témoignage que rend la bonne vie, a plus de force sur nous que celui de la langue et de la parole.

Nemo se circumveniat, nullus homo sibi solummodo vivit (saint Augustin, *serm.* 163). Qu'on ne se fasse point illusion : personne ne vit seulement pour soi-même *(puisque chacun doit travailler à l'édification des autres)*.

Tu non poteris quod isti et istæ? (saint Augustin, *Confess.*, lib. 8, cap. 11). Quoi, vous ne pourrez pas faire ce que ceux-ci ou celles-là ont eu le courage de faire?

Si solus Christus fecisset, forte nemo nostrum auderet imitari : ita enim homo ille erat, ut Deus esset; sed in eo quod homo erat, imitati sunt servi Dominum, discipuli Magistrum (saint Augustin, *in Psalm.* 55). S'il n'y avait que Jésus-Christ qui eût saintement vécu, personne n'oserait peut-être entreprendre de l'imiter ; mais comme il est aussi véritablement homme qu'il est véritablement Dieu, en tant qu'homme, ses sujets le suivent comme le Seigneur, et ses disciples comme leur maître.

EXEMPLE (MAUVAIS)

Voyez *Scandale*.

EXTRÊME-ONCTION.

I. — L'extrême-onction est un sacrement qui, par l'onction de l'huile sainte et la prière du prêtre, pourvoit au soulagement spirituel et corporel du chrétien dangereusement malade.

Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini; et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus; et si in peccatis sit remittentur ei (Jacob., V, 14 et 15). Quelqu'un est-il malade parmi vous? qu'il appelle les prêtres de l'Église, qu'il prient sur lui en l'oignant de l'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis.

II. — « Les effets de ce sacrement, dit le Concile de Trente, » sont la grâce du Saint-Esprit qui, par son onction, *ôte les* » *péchés qui seraient à expier et les restes du peché*, sou» lage l'âme du malade *et la fortifie*, en excitant en lui » une grande confiance en la miséricorde de Dieu, lui » donne la force pour supporter plus parfaitement les pei» nes et les incommodités de la maladie, pour résister aux » tentations du démon et aux embûches qu'il nous dresse » à la fin de notre vie, et *lui rend quelquefois la santé du* » *corps*, lorsque cela est expédient pour le salut de l'âme » *(Sess. II, C. 2, de Extrema unctione)*. »

III. — Pour qu'*un malade* puisse recevoir l'extrême onction, il faut : 1° qu'il soit baptisé; 2° en état de grâce ; 3° qu'il ait une foi ferme *(oratio fidei)* ; 4° une charité ardente *(cupio dissolvi et esse cum Christo)* ; 5° la contrition des péchés commis, et 6° la résignation à la volonté de Dieu.

IV. — « Il est un préjugé bien fâcheux et bien funeste, » contre lequel je crois devoir vous prémunir. Le mot seul » d'extrême-onction est un épouvantail pour bon nombre » de chrétiens. Leur annoncer l'extrême-onction, c'est » comme si on leur annonçait la mort. De là vient que » souvent ils remettent à l'extrémité pour la demander ; » de là vient que les parents et les amis attendent aussi

» souvent trop tard pour procurer au malade ce secours » précieux de la religion. On regarde comme un trait de » charité, d'amour, d'affection de la part des enfants, des » parents, des amis, de retarder autant que l'on peut à par- » ler de ce sacrement aux malades, sous prétexte de ne pas » les troubler, les effrayer. De là vient qu'on appelle le » prêtre lorsque le malade est à l'agonie, privé de senti- » ment et de connaissance, et incapable, par conséquent, » d'avoir les dispositions nécessaires pour le bien recevoir » et en profiter... (*L'Apôtre des Chaumières*, volume des » Sacrements, où l'on trouve trois instructions sur l'Ex- » trême-Onction). »

FATUITÉ.

Voyez *Orgueil* (VI et X).

FERVEUR.

I. — A proprement parler, la ferveur est un désir ardent et efficace d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu, ou, si l'on veut, une volonté prompte qui nous porte au bien et à l'accomplissement des devoirs de notre vocation. Saint Thomas et d'autres théologiens la confondent avec la dévotion, et, en ce sens, ils disent que la dévotion est une ferveur surnaturelle qui vient de la charité divine et nous porte avec joie et promptitude à exécuter les volontés de Dieu. — Le mot de ferveur est une métaphore prise de l'eau mise sur le feu : avant d'être échauffée, cette eau est tout immobile; mais, à mesure qu'elle reçoit la chaleur du feu, elle bout, se remue, s'agite, sort du vase et se répand, si on ne l'en empêche.

II. — 1° C'est la ferveur dans le service de Dieu qui nous fait goûter les maximes de l'Évangile et les choses célestes; 2° c'est elle qui nous rend insipides les joies du monde et les plaisirs sensuels; 3° c'est elle enfin qui nous rend faciles et agréables les vertus et les devoirs qui paraissent impossibles aux lâches.

La ferveur nous aplanit le chemin du ciel, car 1° avec elle on fait en peu de temps plus de progrès dans la vertu qu'on n'en ferait sans elle en des années entières, et 2° elle nous aide puissamment à persévérer dans le service de Dieu.

Il n'y a point de vertu plus nécessaire que la ferveur, puisque, sans elle, on négligera ce qu'il y a de rude et de difficile dans la pratique de la religion. Il n'y a point de vertu qui exige plus d'être réglée que la ferveur, parce qu'elle nous emporte souvent au-delà des limites de la raison.

III. — *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Ps. CXVIII, 32). J'ai couru dans la voie de vos commandements, ô mon Dieu, lorsque vous avez élargi mon cœur (*par la ferveur*).

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam (Matth. v, 6)! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice!

Charitas Christi urget nos (II ad Cor. v, 14). La charité de Jésus-Christ nous presse.

Charitas vestra magis ac magis abundet (ad Philipp. I, 9). Que votre charité croisse toujours de plus en plus.

Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia (saint Ambroise, lib. 1 *de Abraham*, c. 5). La grâce du Saint-Esprit ignore la lenteur et les retards.

Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus (saint Basile, *in regul. minorib.*). Je crois que la ferveur n'est autre chose qu'un désir violent, constant, empressé et ardent de plaire à Dieu en toutes choses.

Anima quæ amat ardentius, currit velocius et citius pervenit; perveniens, non dico repulsionem, sed nec cunctationem patitur (saint Bernard, *serm.* 3 *in Cantic.*). L'âme qui aime Dieu plus ardemment, marche plus vite dans la voie de la perfection, elle y arrive plus tôt, et, afin d'y parvenir, elle ne peut souffrir le moindre obstacle ni le moindre retard.

Si dederis te ad fervorem, invenies magnam pacem, et senties leviorem laborem (De Imitat. Christi, lib. 2, c. 20). Si vous vous appliquez avec ferveur au service de Dieu, vous jouirez d'une grande paix intérieure et le travail vous sera plus doux et plus léger.

IV. — « Nous avons, dit Origène, une expression bien naïve de cette ferveur et de cet empressement dans la per-

sonne d'Abraham. Il est dit dans la Genèse, que ce saint patriarche était tellement pressé par les ardeurs de sa charité, qu'il ne pouvait demeurer en repos dans sa maison : il sortait même, dit l'Écriture, en plein midi dans la plus grande chaleur du jour : *in ipso fervore diei*, pour chercher quelque occasion de pratiquer la charité et pour dresser de charitables embûches à tous les pauvres qui passaient. Un jour qu'il était comme aux aguets, il aperçut trois pèlerins qui étaient des anges déguisés sous cet habit; il ne put se donner le loisir de les attendre, il courut au-devant d'eux : *cucurrit in occursum eorum*. Et après les avoir engagés à prendre chez lui leur repas, il courut pour une seconde fois à sa maison : *festinavit in tabernaculum suum*. Et comme il savait bien que sa femme Sara était pressée de la même charité que lui, au lieu de s'adresser à un grand nombre de serviteurs qui composaient sa famille, il lui dit : « *Accelera, et fac subcinericios panes.* » Nous avons rencontré ce que nous désirions; voici trois » pèlerins qui viennent nous visiter, recevons-les bien, » s'il vous plaît, avec diligence : *accelera.* » — Après avoir donné cet ordre à sa femme, il court une troisième fois à son troupeau; il y prend ce qu'il trouve de meilleur, et il le donne à son serviteur avec ordre de se hâter de l'accommoder. En vérité, dit Origène sur ce passage, ceci est merveilleux, on ne parle ici que de courir : *Abraham currit, uxor accelerat, puer festinat, omnia præurgentur*. Abraham, tout vieux qu'il est, court d'un côté, Sara de l'autre, les serviteurs s'empressent; il y a du mystère : le Saint-Esprit veut nous apprendre que, dans une maison où règne la charité, il n'y a point de tièdes ni de négligents : *Nemo piger est in domo charitatis*. Lorsqu'une fois un cœur est possédé par cet amour fervent, il ne peut jamais demeurer en repos (Le Père Texier). »

FÊTES (SANCTIFICATION DES).

Il s'agit des fêtes dont l'observation est obligatoire.

Voyez *Dimanche*.

FIERTÉ.

Voyez *Orgueil* (V).

FIDÉLITÉ

DANS LA PRATIQUE DES MOINDRES DEVOIRS.

I. — Il n'y a rien de petit dans le service de Dieu, parce que tout est grand, 1° quand il s'agit de lui plaire, 2° quand il s'agit de contribuer à notre perfection, 3° quand il s'agit de mériter une gloire éternelle.

1° La fidélité d'un serviteur de Dieu se fait mieux connaître dans les petites choses que dans les grandes; 2° la magnificence de Dieu paraît davantage dans la récompense qu'il promet et qu'il décerne aux moindres actions de vertu, puisqu'il donne tout son royaume en échange pour un verre d'eau et un poids éternel de gloire pour une légère affliction supportée avec une résignation chrétienne.

La négligence dans les petites choses conduit aux plus grands désordres : 1° en affaiblissant la crainte de Dieu dans une âme qui commet constamment des fautes légères; 2° en entretenant dans l'âme une tiédeur qui l'endurcit peu à peu; 3° en diminuant l'horreur que l'on devrait avoir pour le péché.

II. — *Pro nihilo salvos facies illos* (Ps. LX, 7). Seigneur, vous les sauverez, parce qu'ils auront fait pour vous bien peu de chose.

Qui timet Deum, nihil negligit (Eccle. VII, 19). Celui qui craint Dieu, ne néglige rien (*pour lui plaire*).

Qui spernit modica, paulatim decidet (Eccli. XIX, 1). Celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu (*dans les grandes*).

Quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam (Matth. X, 42). Quiconque donnera seulement à boire un verre d'eau froide à un de ces plus petits, comme étant de mes disciples, je vous dis en vérité qu'il ne sera point sans récompense.

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est (Luc. XVI, 10). Celui qui est fidèle dans les petites choses, sera fidèle aussi dans les grandes.

Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit

(Jacob. III, 5)! Voyez combien un petit feu est capable d'allumer de bois!

Nescio an possimus leve aliquod peccatum dicere, quod in Dei contemptum admittitur (saint Jérôme, *Epist. ad Cælant.*) Je ne sais si nous devons appeler petit péché, ce que l'on commet au mépris de la souveraine majesté de Dieu.

In minimo fidelem esse maximum est (Idem, lib. 4, *de Doctr. Christ.*, cap. 1). Être fidèle dans les petites choses, c'est quelque chose de grand.

Regnum cœlorum venale est, pretium ejus aquæ frigidæ Deus esse voluit (Idem, *Homil.* 13). Le royaume des cieux est à vendre, et le prix auquel Dieu l'a mis est un verre d'eau.

Si curare parva negligimus, insensibiliter seducti, etiam majora audenter pertractamus (saint Grégoire le Grand, lib. 20 Moral., c. 9). Si nous n'avons pas soin des petites choses, nous serons bientôt trompés et insensiblement séduits, et nous nous comporterons avec la même hardiesse dans celles qui sont plus considérables.

Parva petens, maxima redditurus (saint Chrysostome, *Serm.* 5). Dieu exige de nous peu de choses, mais il nous en récompensera très-largement.

Nemo fit repente summus (saint Bernard). Personne ne passe tout d'un coup de l'extrémité, soit du bien, soit du mal.

FINS DERNIÈRES.

« Mourir, être jugé, récompensé dans le ciel ou puni » dans l'enfer pendant l'éternité, c'est ce qu'on appelle les » fins dernières, parce que ce sont les dernières choses qui » nous arriveront, et que c'est là que tout viendra abou- » tir, que tout se terminera (*L'Apôtre des Chaumières, Circonstances*, tome I, instruction sur les fins der- » nières). »

Voyez, dans ce *Vade-Mecum*, les articles *Mort, Jugement, Ciel, Enfer*.

FLATTERIE.

I. — La flatterie, selon saint Augustin, est une séduction ou une tromperie que l'on fait à quelqu'un par de fausses louanges; *Adulatio est fallaci laude deceptio.*

Saint Thomas en donne une autre définition, mais qui en fait naître la même idée: C'est, dit-il, un désir excessif de plaire à quelqu'un, exprimé par paroles ou par action.

Pour avoir une complète notion de la flatterie, on peut la considérer par rapport à celui qui la fait et par rapport à celui qui la souffre ou qui se plaît à être flatté. La première, selon saint Ambroise, est une complaisance basse, servile et indigne d'une âme noble et généreuse; l'autre est un péché de vaine gloire qui gâte et détruit tout le mérite de nos actions; *Nemo adulantem se, neque adulandum cuiquam exhibeat: alterum enim calliditatis est, vanitatis alterum.*

II. — Celui qui flatte, pèche contre la charité du prochain, et se rend coupable des fautes qu'il fait commettre ou qu'il entretient. — Celui qui souffre la flatterie, perd le mérite de ses bonnes actions, et se confirme ou s'autorise dans le péché.

Le flatteur pèche contre la sincérité, contre la justice et contre la charité.

Le flatteur est un mauvais ami et un mauvais chrétien.

Il ne faut jamais flatter ceux qui sont au-dessus de nous, jamais dissimuler les vices de nos égaux, jamais souffrir les désordres de nos inférieurs.

Nous nous mettrons en garde contre la flatterie, en pensant: 1° au péché que notre conscience nous reproche; 2° à la fragilité des jugements des hommes; 3° à ce que nous sommes réellement devant Dieu.

1° Le flatteur est plus criminel que l'envieux; 2° plus à craindre que le médisant et le calomniateur; 3° plus dangereux que le plus implacable des ennemis. La honte et l'infamie sont également attachées au flatteur et à l'envieux; le flatteur fait plus de tort au prochain que le détracteur; il fait aussi plus de mal que les ennemis les plus acharnés.

La flatterie est une servitude honteuse, une complaisance criminelle, et une fausse et coupable amitié.

III. *Qui dicunt impio: justus es, maledicent eis populi, et detestabuntur eos tribus* (Prov. XXIV 24), ceux qui disent

au méchant : *Vous êtes juste*, seront maudits des peuples et détestés des nations.

Simulator ore decipit amicum suum (Prov. XI 19). Le faux ami séduit son ami par ses paroles.

Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis (Prov. XXVII, 16). Les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.

Væ qui justificatis impium (Isa. V, 23) ! Malheur à vous qui justifiez l'impie!

An quæro hominibus placere (ad Gal. I 30)? Ai-je pour but de plaire aux hommes?

Laus adulatoris, oleum peccatoris (saint Augustin, *in Ps.* 140). La louange du flatteur, est, selon le prophète, l'huile que le pécheur jette sur la tête de celui qui l'écoute.

Adulatio amicitiæ inimica (saint Augustin. *Epist. ad Sever. abbatem*). La flatterie est l'ennemie de l'amitié.

Pessima vulpes occultus detractor, sed non minus adulator blandus (saint Bernard, *Serm.* 63 *in Cantic.*). C'est un fin et dangereux renard qu'un médisant secret, mais le flatteur qui nous loue et nous caresse ne l'est pas moins.

FLÉAUX.

Voyez *Calamités*.

FOI DIVINE.

I. — La foi, selon le langage de l'école, est un acte de notre entendement, par lequel il croit fermement et sans hésiter tout ce que Dieu nous a révélé, quoique d'une manière obscure, et uniquement, parce que Dieu, incapable de se tromper ni de nous tromper, nous l'a révélé : de sorte que ce témoignage est à son égard un motif assez puissant pour le captiver et pour lui faire naître cette certitude qui en est comme la base et le fondement. Mais comme la foi n'est pas donnée à l'homme pour en demeurer à cette connaissance, et qu'elle tend principalement à le faire agir, il ne faut point que le prédicateur sépare ces deux choses.

La foi est un don de Dieu.

Elle est appelée par l'Apôtre : *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*. La substance ou le fondement de ce qu'on doit espérer, l'argument ou la preuve certaine des choses qui ne nous apparaissent point.

Il ne peut être ici question que de la foi catholique, et non de certaines révélations divines particulières.

1° Il est nécessaire aux adultes, pour obtenir le salut éternel, de croire distinctement le mystère de l'Incarnation, soit parce qu'il n'y a personne qui puisse être sauvé que par Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes, selon saint Augustin, soit parce que ce qui appartient essentiellement à l'objet de la foi, doit être cru de nécessité de salut; or, le mystère de l'incarnation est de cette nature, en tant qu'il est la seule voie par laquelle nous parvenons à la béatitude. De là vient que la foi distincte de ce mystère est de nécessité de salut à l'égard de tous les adultes, bien que les personnes simples et même les personnes ordinaires ne soient pas obligées d'avoir les plus subtiles connaissances qui regardent ce même mystère. 2° Pour ce qui regarde le mystère de la Trinité, dont la connaissance est aussi nécessaire au salut, voici ce que saint Thomas en dit : Avant la naissance de Jésus-Christ, les docteurs et les simples étaient obligés de croire ce mystère, ceux-là distinctement, ceux-ci confusément, soit parce que dans l'ancienne loi nous en trouvons les lumières, soit parce que le mystère de l'Incarnation dont ils avaient la révélation, ne peut être connu sans le mystère de la Trinité. Depuis la promulgation de l'Évangile, tous les fidèles sont obligés de croire distinctement ce mystère, en tant qu'ils sont régénérés en Jésus-Christ par le baptême, sous l'invocation de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.

II. — Nécessité de la foi ; avantages que nous en tirons. 1° Elle est nécessaire pour connaître et aimer Dieu comme il faut. *Credere oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit* (ad Hebr. XI, 6). 2° Elle est nécessaire pour plaire à Dieu. *Sine fide impossibile est placere Deo* (Ib., 6). 3° Elle est absolument nécessaire

pour vivre en chrétien et pour être vertueux, et cela est si vrai, qu'il n'y a point de véritable vertu ni d'action qui mérite le ciel sans la foi, fondement et principe de toutes les vertus, et particulièrement de la charité qui en est comme la forme : *Fides quæ per charitatem operatur* (ad Gal. v, 6). — Quant aux avantages de la foi, on peut dire : 1° qu'elle élève nos esprits à un ordre surnaturel qui nous dispose au bonheur céleste par la vraie connaissance et le vrai culte de Dieu ; 2° qu'elle sanctifie ceux qui sont vraiment persuadés des admirables vérités qu'elle enseigne ; 3° qu'elle nous fait résister à toutes les tentations de l'ennemi et nous rend inébranlables contre toutes les puissances de l'enfer.

La foi du vrai chrétien doit avoir trois qualités : 1° *soumission parfaite* à ce que Dieu a révélé et aux décisions de l'Église ; 2° *fermeté* pour défendre la foi, même au péril de sa vie ; 3° *étendue* qui consiste à ne point admettre certains articles de foi, en en rejetant certains autres, à l'exemple des hérétiques.

La véritable foi consiste en trois choses : 1° croire de cœur ; 2° professer de bouche ce que l'on croit de cœur ; 3° témoigner sa foi par des œuvres.

La foi des chrétiens de ce temps a particulièrement trois défauts : 1° les uns ont une foi curieuse : *languent circa quæstiones* (I. ad Timoth. vi, 4) ; 2° les autres ont une foi lâche que le respect humain fait trembler ; 3° les derniers enfin ont une foi mourante et presque éteinte, sans aucune pratique des devoirs religieux.

La foi ne nous humilie que pour nous élever ; elle nous laisse dans une certaine obscurité pour nous éclairer ; elle nous mortifie pour nous donner une vie plus noble et plus sainte.

1° La foi nous sauve et nous justifie devant Dieu ; 2° cette même foi nous accuse et nous condamne au même tribunal. En un mot, la foi est un principe de salut pour les âmes saintes ; la foi est un sujet de condamnation pour les âmes endurcies (Le P. Bourdaloue).

Les motifs de la foi sont : 1° l'autorité de Dieu ; 2° l'amour que nous lui devons et qui ne peut exister sans la foi ; 3° notre propre intérêt, puisque sans la foi il est impossible de se sauver.

III. — *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (Ps. cxlvii, 20). Dieu n'a point traité de la sorte les autres nations, et il ne leur a point manifesté ses lois et ses préceptes.

Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov. xxv, 27). Celui qui veut sonder la majesté sera accablé par sa gloire.

Justus in fide sua vivet (Habac. ii. 4). Le juste vivra de sa foi.

Justus autem ex fide vivit (ad Rom. i, 17). Le juste vit de la foi.

Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui vero non crediderit, condemnabitur (Marc. xvi, 16). Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé, et celui qui ne croira point, sera condamné.

Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam (Marc. ix, 23). Je crois, Seigneur, mais aidez-moi dans mon incrédulité.

Omnia possibilia sunt credenti (Marc. ix, 22). Tout est possible à celui qui croit.

Qui non credit, jam judicatus est (Joan. iii, 18). Celui qui ne croit pas, est déjà jugé.

Corde creditur ad justitiam ; ore autem confessio fit ad salutem (ad Rom. x, 10). On croit de cœur pour être justifié, et l'on confesse de bouche pour être sauvé.

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum (I ad Cor. xiii. 2). Quand j'aurais toute la foi possible, au point de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien.

Unus Dominus, una fides, unum baptisma (ad Ephes. iv, 5). Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême.

Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa (Jacob. ii, 17). La foi, sans les œuvres est morte en elle-même.

Fidei simplicitas omnibus argumentis antecellit (saint Ambroise, in 1 *Hexam.* c. b). La simple foi est préférable à

toutes les preuves et à toutes les plus fortes convictions qu'on peut avoir d'ailleurs d'une vérité.

Quid est fides, nisi credere quod non vides (S. Augustin, *variis in locis*)? Qu'est-ce que la foi? sinon croire ce que l'on ne voit pas.

Fides quidem sine charitate potest esse, sed non prodesse (Id., lib. 5 *de Trinit.*). La foi peut bien subsister sans la charité, mais, sans la charité, elle ne peut être utile (*ne pouvant seule opérer le salut*).

Cum dilectione fides christiani; sine dilectione fides dæmonis (Id., *de Civitate Dei*, lib. x). La foi avec la charité est la foi d'un chrétien; sans la charité, c'est la foi d'un démon.

Fides catholica contra omnes morbos animi medelam offert (S. Hilaire, lib. 2 *de Trinit.*). La foi catholique apporte un souverain remède à toutes les maladies de l'âme.

Censores divinitatis hæretici (Tertullien, *lib. de veland. virg.*). Les hérétiques s'érigent en censeurs de la divinité.

« La foi est, selon l'apôtre saint Paul, la base et le fondement des choses que nous avons à espérer, et la conviction de celles que nous ne voyons pas. Elle est une vertu par laquelle nous croyons fermement à Dieu et à tout ce qu'il a révélé, quand même nous ne le comprendrions pas, parce qu'il est la vérité même. Cette vertu est si nécessaire à l'homme, que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo*; et, par conséquent, impossible de le posséder. Car le premier pas qu'il faut faire pour s'approcher de Dieu, dit le même Apôtre, est de croire qu'il est, et qu'il récompensera ceux qui le servent : *Accedentem ad Deum oportet credere, quia est et inquirentibus se remunerator sit.* — On ne peut arriver à la lumière de la gloire, dit saint Augustin, qu'en marchant dans les routes obscures de la foi. Sans la foi point de vertus méritoires pour le ciel. — Celui, c'est Jésus-Christ qui parle, celui qui ne croit pas, porte par son infidélité l'arrêt de sa condamnation; mais celui qui croit possède dans sa foi un gage de la vie éternelle : *Qui crediderit salvus erit, qui vero non crediderit condemnabitur.* Mais pour que la foi soit un hommage digne de Dieu et avantageuse pour l'homme, elle doit être ferme pour croire sans hésiter, simple pour croire sans raisonner, universelle pour croire sans réserve toutes les vérités que Dieu a révélées. Fermeté de la foi, simplicité de la foi, intégrité de la foi, voilà les caractères qu'elle doit avoir, et tels sont les effets qu'elle doit produire sur l'esprit de l'homme (*L'Apôtre des Chaumières, Dominicales*). »

FONTAINE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

GLOIRE (VAINE).

Voyez *Orgueil*.

GRACE DIVINE.

I. — On nomme grâce en général tout don gratuit que Dieu fait aux hommes.

Il y a la grâce *naturelle* et la grâce *surnaturelle*. La première a pour objet tous les biens que Dieu accorde aux hommes dans l'ordre de la nature; la seconde, tous ceux qui ont rapport à notre salut.

La grâce surnaturelle se divise en *habituelle* et *actuelle*. La grâce *habituelle* qu'on nomme aussi *justifiante* ou *sanctifiante*, est celle qui nous rend saints et justes devant Dieu. La grâce *actuelle* est un mouvement intérieur que Dieu nous inspire pour nous porter au bien et nous détourner du mal. C'est sur cette dernière sorte de grâce que les théologiens ont tant discuté pour expliquer la *manière* dont Dieu agit sur la volonté et la liberté de l'homme. Un prédicateur doit bien se garder de les suivre sur ce terrain.

La grâce nous est donnée gratuitement et sans que nous la méritions.

Nous ne pouvons faire aucune œuvre méritoire pour le ciel sans le secours d'une grâce *actuelle*.

Il n'y a point d'homme à qui Dieu n'accorde au moin autant de grâces qu'il ne lui en faut pour opérer son salut.

Ce n'est pas à dire pourtant que Dieu distribue également ses grâces à tous les hommes; il est certain qu'il y a des âmes privilégiées auxquelles il en donne beaucoup plus qu'aux autres. Dieu étant le maître de ses dons, il peut sans injustice les distribuer comme il lui plaît.

La grâce ne détruit pas le libre arbitre, et l'homme conserve toujours le pouvoir de lui résister.

Les principaux effets de la grâce sont : 1° la *justification*, don surnaturel qui fait passer l'homme de l'état de péché à l'état de grâce et le rend agréable à Dieu; 2° le *mérite des bonnes œuvres*, car il est de foi qu'avec la grâce de Dieu, le juste peut véritablement mériter *une augmentation de grâce, la vie éternelle* et même *un accroissement de la gloire céleste*.

Il est nécessaire qu'un prédicateur ait toutes ces notions présentes à la mémoire, s'il ne veut point s'exposer à se tromper et à tromper les autres dans une matière aussi délicate qu'importante.

II. (GRACE SANCTIFIANTE.) — 1° Elle donne la mort au péché qui nous avait fait naître enfants de colère; 2° elle nous fait vivre d'une vie surnaturelle et divine; 3° elle nous donne droit à la vie de la gloire dont elle est une semence, et ce n'est que par son moyen que nous posséderons un jour cette vie bienheureuse et éternelle.

— On peut considérer trois choses dans la grâce sanctifiante : 1° la valeur et le prix de cette grâce qui est le fruit des travaux, du sang et de la mort d'un Dieu; 2° la dignité et le rang où elle nous élève en nous donnant une naissance et une vie toute divine; 3° le droit qu'elle nous donne au royaume céleste.

— Nous pouvons dire de la grâce sanctifiante ce que le sage a dit de la Sagesse, que tous les biens lui sont venus avec elle, *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (Sapient. VII, 11) : 1° tout le bien utile, c'est-à-dire la foi, l'espérance, la charité, les dons du Saint-Esprit, les lumières du ciel, les inspirations divines, la protection spéciale de Dieu et son amitié : 2° tout le bien honnête et honorable, *et innumerabilis honestas*, ajoute le sage (*ibid.*), c'est-à-dire qu'elle nous élève à la qualité d'amis et d'enfants de Dieu, et nous fait autant de rois ayant des droits

incontestables sur le royaume de Dieu même; 3° tout le bien désirable, car qui pourrait exprimer la joie que ressent une âme lorsqu'elle sent, au fond de la conscience, qu'elle est bien avec son Dieu.

— Par la grâce sanctifiante, nous devenons les *enfants* adoptifs de Dieu, les *frères* et les membres de Jésus-Christ, le *temple* du Saint-Esprit.

— Sans la grâce sanctifiante nous ne méritons rien pour le ciel et pour l'éternité bienheureuse; avec elle, nous méritons beaucoup, quoique nous fassions fort peu de chose, parce que c'est elle qui donne particulièrement du prix et de la valeur à toutes nos actions.

Gratiam et gloriam dabit Dominus (Ps. LXXXIII, 12). Le Seigneur donnera la grâce et la gloire.

Placens Deo factus est dilectus : placita enim erat Deo anima illius (Sap. IV, 10).

Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? nonne tu qui solus es (Job. XIV, 4)? Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur? n'est-ce pas vous seul, Seigneur, qui le pouvez?

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus (Joan. XVI, 23). Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia, ut sicut regnavit peccatum in mortem, ita et gratia regnet per justitiam in vitam æternam (ad Rom. V, 20 et 21). Où il y a eu une abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce, afin que, comme le péché avait régné en donnant la mort, la grâce règne également par la justice en donnant la vie éternelle.

Stipendia peccati mors; gratia autem Dei, vita æterna (ad Rom. VI, 23). La mort est le prix du péché; mais la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle.

Si autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi (ad Rom. VIII, 17). Si nous sommes les enfants de Dieu, nous en sommes aussi les héritiers, et les cohéritiers de Jésus-Christ.

Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem

quæ est in Christo Jesu (ad Rom. III, 24). Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui nous a été acquise par Jésus-Christ.

Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba Pater (ad Rom. VIII, 15). Vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants de Dieu, par lequel nous crions : Mon Père, mon Père !

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (ad Rom. V, 5). La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis (I ad Cor. III, 16) ? Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?

An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti, qui in vobis est, quem habetis a Deo (I ad Cor. VI, 19) ? Ne savez-vous pas que les membres de votre corps sont le temple du Saint-Esprit qui réside en vous, et que Dieu vous a donné ?

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum (I ad Cor. XIII, 2) ? Quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien.

Gratia estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis : Dei enim donum est (ad Ephes. II, 8). C'est par la grâce que vous êtes sauvés au moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous : c'est un don de Dieu.

Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam (I Petr. V, 5). Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.

Dei gratia non solum omnia sidera et omnes cœlos, verum etiam omnes angelos supergraditur (saint Augustin, lib. 2 *ad Bonifac.*, cap. 6). La grâce de Dieu surpasse en dignité et en excellence non-seulement les astres et les cieux, mais même les esprits célestes.

Gratia Dei donum Dei est; donum autem maximum ipse Spiritus Sanctus est, et ideo gratia Dei dicitur (saint Augustin, Serm. 61 *de Verbis Domini*). La grâce de Dieu est un don qui vient uniquement de Dieu ; or, le plus grand de tous les dons est le Saint-Esprit, lequel, pour cette raison, est appelé grâce de Dieu.

Sicut anima carnis, sic Deus vita est animæ (saint Augustin, Serm. 10 *De verbis Apost.*). Comme l'âme est la vie du corps, de même Dieu est la vie de l'âme.

Opus gratiæ est ut moriamur peccato (saint Augustin, *in Epist. ad Roman.*). C'est l'effet propre de la grâce de nous faire mourir au péché (*et de faire mourir le péché en nous*).

Voyez *Baptême*.

III (GRACE ACTUELLE). — On peut considérer cette grâce par rapport à Dieu qui la donne, et par rapport à l'homme qui la reçoit. Par rapport à Dieu, on ne peut assez admirer la sagesse et la bonté du Père des miséricordes dans l'ingénieux artifice dont il se sert pour faire accepter des hommes la grâce qu'il leur présente, quoiqu'ils ne la méritent pas et que souvent ils en soient indignes. Par rapport à l'homme, on ne peut assez s'étonner des artifices malheureux qu'il emploie pour l'éluder et se dispenser d'y obéir.

— Il n'y a point de si petite action, méritoire au point de vue du salut, que nous puissions faire sans la grâce actuelle : *Sine me nihil potestis facere* (Joan. XV, 5) ; sans moi, vous ne pouvez rien faire, dit le Fils de Dieu lui-même. 2° Il n'y a point de bonne action, si grande qu'elle soit, dont nous ne soyons capables avec cette grâce. 3° Il n'y a point de grandes et éclatantes actions aux yeux des hommes, qui, sans la même grâce, soient reçues de Dieu et comptées pour l'éternité.

— On peut envisager trois choses dans la grâce actuelle : 1° sa *nécessité*, 2° sa *gratuité*, 3° sa *rapidité* qui nous engage à profiter de sa soudaineté divine.

— La grâce actuelle nous attire à Dieu : 1° *Fortiter*, et 2° *Suaviter*.

— 1° Un pécheur qui méprise la grâce est à son tour méprisé de Dieu ; 2° quand Dieu refuse justement alors sa grâce, il en résulte l'*abandon* et l'*aveuglement* du pécheur.

Voyez *Abandon* et *Aveuglement*.

Vocavi et renuistis, extendi manum meam et non fuit qui aspiceret (Prov. I, 24). Je vous ai appelés et vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai tendu la main et il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (Ps. XCIV, 8). Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs.

Vocabis me, et ego respondebo tibi (Job. XIV, 10). Vous m'appellerez, et je vous répondrai.

Expectat Dominus ut misereatur vestri (Isa. LV, 99). Le Seigneur vous attend, afin de vous faire miséricorde.

Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei (Isa. V, 4)? Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je n'aie fait?

Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas! et noluisti (Matth. XXIII, 37)! Combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ! et vous ne l'avez pas voulu....

Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos (Matth. XI, 28). Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Non ego, sed gratia Dei mecum (I ad Cor. XV, 10). Ce n'est pas moi qui agis, mais la grâce de Dieu avec moi.

Exhortamur ne in vacuum Dei gratiam recipiatis (II ad Cor. VI, 1). Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.

Omnia possum in eo qui me confortat (ad Philipp. IV, 13). Je puis tout en celui qui me fortifie.

Vos semper Spiritui Sancto resistitis (Act. VII, 51). Vous résistez toujours au Saint Esprit.

Cui redderet coronam justus Judex, si non donasset gratiam misericors Pater (saint Augustin, *lib. de Gratia et Lib. Arbitr.*)? A qui le juste Juge donnerait-il la récompense et la couronne, si le Père miséricordieux n'avait pas auparavant donné la grâce?

Qui nos creavit sine nobis, non nos justificat sine nobis; creavit nescientem, justificat volentem (saint Augustin). Celui qui nous a créés sans nous, ne nous rend pas justes sans nous; il nous a créés à notre insu, il ne nous justifiera pas sans notre volonté.

Da quod jubes, et jube quod vis (saint Augustin, *de Grat et Lib. Arbitr.*). Donnez-nous, Seigneur, le pouvoir de faire ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce qu'il vous plaira.

Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur ; tolle gratiam, non erit unde salvetur (saint Bernard, *de Gratia et Lib. Arbitr.*). Otez le libre arbitre, il n'y a rien qui reçoive le salut ; mais aussi ôtez la grâce, il n'y a rien qui se puisse sauver.

GRANDEURS HUMAINES.

I. — On peut être grand devant les hommes ou par sa vertu et son mérite, ou par sa naissance et sa dignité, par la science, par son pouvoir et son autorité, et enfin par ses belles actions. Être grand par quelqu'une de ces belles qualités, c'est donc posséder la grandeur dans un degré éminent qui distingue celui qui la possède du commun des hommes.

II. — Celui qui est grand dans le monde doit être plus fidèle à Dieu et plus zélé pour sa gloire que tout autre homme : 1° parce qu'il doit être plus reconnaissant ; 2° parce qu'il a besoin d'un plus puissant secours et de grâces particulières ; 3° parce qu'il doit montrer l'exemple.

Les dignités et les charges sont dangereuses aux bons, parce qu'elles peuvent les pervertir ; elles sont encore plus dangereuses aux méchants, parce qu'elles leur fournissent plus de moyens et d'occasions de commettre le mal.

1° Ceux qui sont dans les grandeurs doivent reconnaître, par les hommages qu'on leur rend, ce dont ils sont eux-mêmes redevables envers Dieu qui les a placés si haut. 2° Ils doivent relever leur grandeur même par celle de la vertu qui, seule, peut les rendre agréables à Dieu.

Le salut des grands est difficile : 1° parce que l'humilité, qui est absolument nécessaire pour se sauver, leur est plus difficile ; 2° parce que le détachement de cœur et d'affection de tous les biens de ce monde leur est plus difficile aussi.

Plus on est élevé, plus on a d'assauts à soutenir contre

le démon ; plus on est élevé, plus on rendra de comptes à Dieu.

Quand on est puissant, il ne faut faire de mal à personne; quelle modération ne faut-il pas pour cela? 2° Il faut faire du bien à tout le monde: quelle charité!

Les grands, dans l'ordre de la nature, sont comme les autres hommes; dans l'ordre de la religion, ils sont soumis aux mêmes devoirs que tous les fidèles; dans l'ordre particulier de leur position, ils ne peuvent être que de grands pécheurs et de grands réprouvés, si la main toute-puissante de Dieu ne les soutient.

Les grandeurs du monde sont vaines et de peu de durée; elles sont dangereuses pour le salut; elles sont souvent cause des plus grands malheurs, car que ne fait-on pas pour s'élever?

La grandeur peut être envisagée sous trois rapports : 1° par rapport à Dieu de qui on l'a reçue; elle doit servir à l'honorer lui-même, 2° par rapport à ceux au-dessus desquels elle nous élève; elle oblige à la modération, à la douceur et à la bienveillance ; 3° par rapport à nous-mêmes qui la possédons; elle doit nous faire éviter le faste et le luxe.

III — *Diligite justitiam, qui judicatis terram* (Sap. II). Aimez la justice, vous qui êtes les juges de la terre.

Judicium durissimum his qui præsunt, fiet (Ibid., VI, 6). Ceux qui sont au-dessus des autres, seront jugés avec une extrême rigueur.

Quanto magnus es, humilia te in omnibus (Eccli. III). Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses.

Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum : exaltabitur autem Deus solus (Isa. II). Les yeux altiers de l'homme seront humiliés, l'élévation des grands sera abaissée ; le Seigneur seul est grand.

Cui multum datum est, multum quærctur ab eo (Luc. XII). On exigera beaucoup de celui à qui on a donné beaucoup.

Qui se exaltat humiliabitur (Id., XIV). Quiconque s'élève, sera humilié.

Gloriam et honorem non debet sequi virtus, sed ipsa virtutem (saint Augustin, *de Civit. Dei*, lib. 5). La vertu ne doit pas rechercher l'honneur et la gloire ; c'est plutôt la gloire et l'honneur qui doivent suivre la vertu.

Noli expavescere divitias et gloriam sæculi, quoniam caduca sunt ista, et citius abeunt quam veniunt: somnium est iste thesaurus, evigilas, et recessit (Id. *in Ps.* 48). Ne craignez ni ne désirez les richesses et la gloire du siècle : ce sont des biens périssables et de peu de durée; elles s'en vont plus vite qu'elles ne viennent. Ce trésor ressemble à un songe qui s'évanouit au réveil.

Cur te jactas de generis nobilitate ? numquid non omnium nascendi una conditio est ? numquid moriendi una conclusio (Id., *Serm. ad Fratres in Eremo*)? Pourquoi vous glorifier de votre noblesse? tous les hommes ne naissent-ils pas de la même manière et ne meurent-ils pas également?

Nobilitas operis major est quam generis (saint Ambroise, *in Offic.*). La noblesse de nos actions est plus digne de louange que celle de notre naissance.

Ostendit diabolus (*Christo*) *omnia regna terræ in momento temporis ; bene* « in momento, » *quia diuturna esse nequeunt* (Id., *Lib. de Abel et Cain*, c. 5). Le démon fit voir au Sauveur tous les royaumes de la terre en un moment. L'expression *en un moment* est très-juste, parce que toutes les choses de ce monde ne peuvent être de longue durée.

Iniquorum potentia fœni floribus comparatur in Scriptura, quia nimirum carnalis gloria dum nitet, cadit; dum apud se extollitur, repentino intercepta fine terminatur (saint Grégoire le Grand, *Moral.*, lib. 7). La puissance des méchants est comparée dans l'Écriture à la fleur des herbes, parce que cette gloire mondaine et charnelle se flétrit et tombe aussitôt qu'elle a brillé ; lorsqu'elle pense être au comble de sa grandeur, elle trouve sa décadence et sa fin.

Blandum nomen honos ; magna servitus, exitus æger (saint Paulin *ad Polinar.*). L'honneur est un nom agréable et doux, mais c'est aussi une grande servitude dont l'issue est difficile.

Qui de amore non venit honor, non honor sed adulatio

est (saint Bernard, *in Cantic.*) L'honneur qui ne procède pas du cœur et de l'affection, n'est pas un honneur, mais une flatterie.

Considero gradum, et casum vereor; considero fastigium dignitatis, et intueor faciem abyssi jacentis deorsum; attendo celsitudinem, et e vicino periculum reformido (Id., *Epist.* 272 *ad Eugen. papam*). Je considère le degré d'élévation, et j'appréhende la chute; je regarde la hauteur de la dignité, et je vois l'abîme qui est au-dessous; je contemple enfin ce sublime degré, et j'aperçois le péril prochain qui l'accompagne.

Omnis gloria humana, omnis honor temporalis, omnis altitudo mundana, æternæ gloriæ comparata, vanitas est et stultitia (de Imit. Christi, lib. 3, cap. 40). Toute gloire mondaine, tout honneur qui finit avec le temps, toute la grandeur du siècle, n'est que vanité et pure folie en comparaison de la gloire éternelle.

Amen dico vobis, quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum; et iterum dico vobis, facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum (Matth. XIX, 13). Je vous le dis en vérité : il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel. Je vous le dis encore une fois : il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel.

In prosperis maxime Deus ex memoria elabitur, cum beneficiis ejus fruentes, honorem dare divinæ indulgentiæ deberent (Lactance, lib. 2 *Institut. adv. Gentes*, c. 1). Le souvenir de Dieu s'efface plus aisément de notre mémoire dans le temps de la prospérité, alors même que, jouissant de ses bienfaits, nous devrions être plus obligés encore de rendre hommage à sa bonté.

Qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt (Matth. XI, 8). Ceux qui sont vêtus avec luxe et avec mollesse, habitent dans la maison des rois (*ou des grands*).

« L'inconstance du monde entraîne les grands dans le » mal et les rend comme de faibles roseaux, agités par le » moindre souffle : *Arundinem vento agitatam* (Matth. XI, » 7). Les vents du monde qui agitent sans cesse les grands, » sont l'ambition, la vanité, l'envie, la vengeance et toutes

» les autres passions déréglées qui mettent leur âme dans » une agitation perpétuelle et les font heurter contre une » infinité d'écueils où ils périssent malheureusement. » 2° Les grands vivent dans une mollesse et dans un luxe » qui est incompatible avec toutes les vertus chrétiennes : » *Mollibus vestiuntur*. Le principe essentiel du christianisme est qu'il faut nécessairement porter sa croix : *Si* » *quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat* » *crucem suam quotidie, et sequatur me* (Luc. IX, 23). » Or, quelle plus flagrante opposition à la croix de Jésus, » que la vie molle de ceux qui, par leur délicatesse et leur » luxe, semblent vouloir insulter aux souffrances et aux » anéantissements du Sauveur des hommes? Tremblez, si » vous êtes de ces faux heureux du monde, et rendez grâces à Dieu, s'il vous a fait naître et vivre dans un état » où vous pouvez imiter son divin Fils, pour régner un » jour avec lui (*Essais de Sermons*, par l'abbé de Brette» ville, Paris, 1691, in-8°, tome IV, pp. 15-16). »

HABILLEMENTS.

Voir *Vêtements*.

HABIT (PRISE D').

Voyez *Religieux (état)*.

HABITUDE (MAUVAISE).

I. — La liaison qu'a le péché d'habitude avec la rechute qui en est la cause, et avec l'aveuglement d'esprit et l'endurcissement du cœur, qui en sont les suites et les effets, n'empêche pas de traiter séparément ce sujet, parce qu'il peut aisément fournir matière à un sermon.

La mauvaise habitude n'a pas moins de rapport avec la passion dominante, avec le refus des grâces et l'abandon de Dieu, car tout cela y peut entrer, et il est difficile de n'en pas dire quelque chose.

On ne parlera ici que de la mauvaise habitude en général, et comme il n'y a guère de personnes qui n'en aient

quelqu'une, il n'y a personne aussi qui n'y puisse prendre part et en tirer beaucoup de fruit.

II. — L'habitude, dans quelque vice que ce soit, réduit le pécheur dans un état dont on trouve une peinture vraie dans l'exemple de Lazare mort et enseveli depuis quatre jours dans son tombeau. — Il sera facile de montrer, en second lieu, la difficulté de sortir de cet état, tant de la part de Dieu que de celle du pécheur

— 1° La mauvaise habitude est le plus grand obstacle à notre conversion, et 2°, par une suite certaine, c'est la preuve la plus moralement infaillible de notre réprobation.

— L'habitude dans le péché est opposée à la miséricorde de Dieu qui retire ses grâces; — elle rejette les remèdes les plus puissants et les plus efficaces qui sont la crainte des jugements de Dieu, les remords de la conscience, les menaces du ciel, les avis et les remontrances les plus salutaires, etc.; — elle s'oppose enfin à tous les efforts que la volonté affaiblie a coutume de faire pour sortir de cet état et les rend ordinairement inutiles.

— 1° Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra. 2° S'il n'est point si aisé de s'en défaire qu'on se l'imagine, lorsque l'on commence à la contracter, cela n'est point également si difficile qu'on veut bien le croire, quand une fois on l'a contractée.

— La mauvaise habitude résiste à tous les mouvements de conversion; 2° elle nous captive sous la loi du péché; 3° elle finit par nous empêcher de secouer le poids de nos passions.

— En général, l'habitude consiste en deux choses : 1° en une pente et une facilité pour agir; 2° en une difficulté extrême pour s'en défaire. Ceci a lieu surtout pour l'habitude du péché.

— Il est *moralement* impossible que la grâce change et convertisse un pécheur habitué dans son péché; 2° il est *moralement* impossible que le pécheur, en cet état, change de volonté.

— Il y a trois illusions dont se flatte ordinairement un pécheur d'habitude : il s'imagine : 1° que le péché en est moindre; 2° que, pour s'en défaire, un seul aveu suffit

sans aucun effort pour le vaincre, et 3° qu'il peut s'en défaire quand il le voudra.

III. — *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur* (Prov., v, 22). Le méchant se trouve pris dans son iniquité, et il est lié par la chaîne de ses péchés.

Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit (Prov., XVIII, 3). Lorsque le méchant est tombé dans l'abîme du péché, il méprise (tout).

Bibit quasi aquam iniquitatem (Job. XV, 16). Il boit l'iniquité comme l'eau.

Languor prolixior gravat medicum; brevem languorem præcidit medicus (Eccli., 11 et 12). Une longue maladie fatigue le médecin; mais celui-ci coupe par la racine un mal qui est récent.

Ligatus eram, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate (saint Augustin, *Confess.*, lib. 8, cap. 5). J'étais lié, non par une chaîne de fer, mais par ma volonté plus dure que le fer.

Reformidabam quasi mortem consuetudinis mutationem (Id., ibid., *c.* 7). Je craignais comme la mort de changer mes habitudes de vivre.

An ignoratis quantam vim habeat consuetudo peccandi, ut excludat naturam (saint Ambroise, *in Ps.* 1)? Ignorez-vous la force et le pouvoir de l'habitude que l'on a contractée au péché? Elle surpasse la nature même.

Sunt qui luxuriam corporis nec albenti erubuere canitie, et usque ad senectutis ætatem vitam produxere maculosam (Id., ibid.). Il y a des personnes qui, malgré leurs cheveux blancs, ne rougissent point de se livrer au vice infâme de l'impureté, et qui prolongent jusqu'à la plus extrême vieillesse une vie souillée de crimes.

Assidua consuetudo vitium in naturam convertit (saint Isidore, lib. 1, *Soliloq.*) Une coutume habituelle change à la fin le vice en nature.

Ultimus gradus appellari potest consuetudo peccandi, quia Dei metus amittitur, contemptus incurritur (saint Bernard, lib. 1 *de Considerat.*). On peut nommer l'habitude dans le péché le dernier degré du mal, parce qu'on

perd la crainte de Dieu et qu'on en vient jusqu'au mépris de ses lois.

Il y a trois moyens de secouer les chaînes d'une mauvaise habitude: 1° le vouloir vigoureusement; 2° suivre fidèlement les conseils d'un sage directeur; 3° ne pas remettre sa conversion au lendemain.

HUILES (DISTRIBUTION DES SAINTES).

Il n'y a rien, dans la religion, qui soit inutile et vain, rien qui ne présente à l'esprit quelque sens mystérieux et profond.

Or, pourquoi tant de solennité dans la bénédiction des huiles? Pour quelle fin a été institué dans l'Église l'usage de ces huiles saintes?

L'huile sainte a été employée dans l'ancienne loi à la consécration des prêtres, des prophètes et des rois.

Dans le christianisme, elle a un usage analogue: elle sert, soit comme matière essentielle, soit comme rite accidentel, dans l'administration de plusieurs sacrements, et pour la consécration des églises, des autels et des calices. L'évêque seul a le pouvoir de la bénir; il fait cette cérémonie en un seul jour de l'année, le jeudi-saint, avec une grande solennité, assisté de prêtres, de diacres et de sous-diacres.

Or, toutes ces circonstances nous font connaître que les saintes huiles sont dignes de notre vénération.

L'onction de l'huile sainte nous est donnée en naissant et en mourant, pour *fortifier* l'homme qui vient et l'homme qui s'en va, pour *adoucir* leurs souffrances, pour leur donner la *joie* de la rénovation spirituelle et du bonheur éternel, — car l'huile, dans sa substance, a toujours été le principe de la force, de la douceur et de l'allégresse.

L'onction de l'huile sainte nous est encore donnée dans la confirmation pour nous fortifier à la lutte comme des athlètes, et dans le sacrement de l'ordre, pour faire comprendre que le courage, la puissance et la douceur doivent signaler la royauté spirituelle du prêtre (*L'Apôtre des chaumières*, Sujets de circonstances).

HUMEUR ET NATUREL.

I. — Toute la perfection du Christianisme consiste dans l'accomplissement de deux devoirs : 1° supporter les défauts et la mauvaise humeur du prochain : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (ad Gal., VI, 2); 2° Nous corriger de nos défauts et de notre mauvaise humeur.

— 1° En quelque état et en quelque société que nous vivions, jamais nous n'aurons de contentement si nous ne corrigeons les défauts de notre humeur, parce qu'il arrivera mille accidents qui nous choqueront et nous troubleront; 2° jamais non plus on ne sera content de nous, parce que notre mauvaise humeur choquera tout le monde.

— 1° Il est important de bien connaître son naturel, puisque cette science fait partie de la connaissance de soi-même, pour savoir à quoi l'on est propre et ne pas s'engager dans un état de vie préjudiciable au salut; 2° il faut commencer de bonne heure à se faire violence, afin de se corriger des défauts de son naturel et de son humeur; 3° il est nécessaire de cultiver avec soin ce que le naturel a de bon et d'avantageux.

— Nous devons sérieusement nous appliquer à corriger notre mauvaise humeur et notre mauvais naturel : 1° pour l'intérêt du prochain, car, autrement, nous sommes sans cesse en danger de blesser la charité et de nous rendre insupportables à tout le monde; 2° pour notre propre intérêt, parce qu'autrement nous nous faisons volontairement des ennemis, et nous commettons de nombreuses fautes; 3° pour l'intérêt de Dieu que nous offensons, notre humeur et notre naturel étant la source d'une foule de fautes.

— Enfin, on peut considérer l'humeur et le naturel : 1° par rapport à la vie civile; 2° par rapport à la vie chrétienne; 3° par rapport à la vie privée.

II. — *Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua* (Genes., VIII, 21). L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse.

Deus fecit hominem rectum (Eccle., VIII, 30). Dieu a créé l'homme droit et juste.

Ne sequaris concupiscentiam cordis tui (Eccli., V, 2). Ne suivez point les mauvais désirs de votre cœur.

Filii tibi sunt? erudi illos et curva illos a pueritia illorum (Eccli., VII, 25). Avez-vous des fils? instruisez-les bien et habituez-les au joug dès leur enfance.

Fili, in vita tua tenta animam tuam, et si fuerit nequam, non des illi potestatem: non enim omnia omnibus expediunt, et non omni animæ omne genus placet (Eccli., XXXVII, 30). Mon fils, éprouvez votre âme pendant votre vie, et si vous la trouvez portée au mal, ne la laissez pas s'y livrer; car tout n'est pas avantageux à tous, et tous ne se plaisent pas à la même chose.

Abierunt post pravitatem cordis sui (Jerem. IX, 14). Ils se sont laissé aller à la dépravation de leur cœur.

Unusquisque tentatur a sua concupiscentia abstractus et illectus (Jacob., I, 14). Chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et l'attire au mal.

Quidquid est peccatorum in dictis, in factis et in cogitationibus, ex mala indole oritur (saint Augustin, *Serm. 5, de Verbis apostolicis*). Tout ce qu'il y a de mal et de péché dans nos paroles, dans nos actions et dans nos pensées, procède comme d'une source de la malignité de notre naturel.

Corrumpit quod in natura bonum est mala indoles (saint Augustin, lib. 5, *de Innoc.*). Notre mauvais naturel gâte et corrompt tout ce que la nature nous a donné de bon.

Attende tibi ipsi, in examen te ipsum advoca, quis ipse sis, tuam ipsius naturam fac ut noveris (saint Basile, *Homil.*, 3). Soyez attentif à vous-même, examinez-vous sérieusement, et tâchez de connaître votre naturel, votre humeur, votre penchant.

Passione interdum movemur et zelum putamus (Thomas a Kempis). C'est quelque fois la passion qui nous pousse, et nous nous imaginons que c'est un pur zèle.

HUMILITÉ.

I. — L'humilité est une vertu qui, par la parfaite connaissance qu'elle nous donne de nous-mêmes, étouffe ou modère le désir que nous avons d'être honorés et estimés des autres. — Quelques-uns disent qu'elle consiste dans la connaissance de notre néant, et d'autres, dans la soumission de notre esprit, de notre cœur et de tout ce que nous sommes à la grandeur de Dieu.

Il y a deux sortes d'humilité, selon saint Bernard: celle d'esprit et de connaissance, par laquelle après s'être considéré tel qu'on est, on s'estime ce que l'on pèse dans la balance de Dieu; celle de cœur et de charité, par laquelle on se dépouille volontairement de ses propres avantages, et, renvoyant à Dieu toute la gloire, on cache aux hommes les vertus que l'on pratique et les mérites qu'on en retire.

II. — « Le prophète Élisée dit à une pauvre veuve, qu'elle empruntât de ses voisins tous les vases qu'elle pourrait, et que le peu d'huile qui lui restait dans sa maison coulerait toujours, tandis qu'elle en aurait à remplir. Cela nous apprend que Dieu demande des cœurs qui soient bien vides, pour y faire couler sa grâce avec l'onction de son esprit; c'est, Philothée, de notre propre gloire qu'il faut absolument les bien vider.

« On dit qu'un certain oiseau, que l'on nomme Crecerèle, a une vertu secrète dans son cri et dans son regard pour chasser les oiseaux de proie; et l'on veut que ce soit la raison de la sympathie que les pigeons et les colombes ont pour cet oiseau. Nous pouvons dire aussi que l'humilité est la terreur de Satan, le roi de l'orgueil; qu'elle conserve en nous la présence du Saint-Esprit et ses dons, et que c'est pour cela qu'elle a été chérie par les Saints et par les Saintes, comme elle a fait les délices du cœur de Jésus et de sa sainte Mère.

» Nous appelons vaine gloire, celle que nous nous donnons, soit pour les choses qui ne sont point en nous, soit pour celles qui étant en nous, ne sont pas proprement à nous, ne viennent pas de nous; soit pour beaucoup d'autres

qui, étant en nous et à nous, ne méritent pas que nous nous en fassions honneur. La noblesse de la naissance, la faveur des grands et l'applaudissement du peuple, tout cela est hors de nous, dans nos ancêtres, ou dans l'estime des autres hommes; pourquoi s'en glorifier? il y a bien des gens à qui la richesse et la parure des habits, l'éclat d'un brillant équipage, la propreté d'un ameublement, l'avantage d'avoir de bons chevaux, donnent de la fierté. Qui est-ce qui ne voit pas en cela la folie de ces hommes? Combien y en a-t-il qui s'entêteront d'une vaine complaisance d'eux-mêmes, pour avoir de beaux cheveux, de belles dents, ou de belles mains, quelque avantage pour un jeu, quelque agrément pour chanter, quelque disposition à bien danser? mais, quelle bassesse d'esprit et de cœur, que de vouloir établir leur honneur sur des choses si frivoles! Combien d'autres se font à leur esprit même un charme de leur prétendue beauté? Et combien encore, à qui un peu de science jointe à beaucoup de vanité, donne un tour si ridicule parmi les autres hommes, dont ils veulent se faire respecter comme des maîtres, que le nom de pédant est tout l'honneur qu'ils en reçoivent? En vérité, tout cela est bien superficiel, fort bas et très-impertinent. Cependant, Philothée, c'est sur tout cela que roule la vaine gloire.

» L'on connaît le vrai bien à la même épreuve que le vrai baume : l'on fait l'essai du baume, en le distillant dans de l'eau; s'il va au fond, l'on juge qu'il est pur, très-fin, et d'un grand prix; au contraire, s'il surnage, l'on juge qu'il est altéré ou contrefait. Voulez-vous donc savoir si un homme est véritablement sage, savant, noble, généreux? examinez si ces bonnes qualités sont accompagnées d'humilité, de modestie, de soumission envers ceux qui sont au dessus-de lui; si cela est, ce sont de vrais biens : mais si vous y découvrez de l'affectation à faire paraître ce qu'il croit avoir de bon, dites que cet homme n'est qu'un homme superficiel, et que ces biens sont d'autant moins réels en lui, qu'il affecte de les montrer. Les perles qui ont été conformées en une saison de vents orageux ou de tonnerre, n'ont que l'écorce de perle, sans aucune substance; et toutes les vertus et les plus grandes qualités

d'un homme qui les enfle de son orgueil et de sa vanité, n'ont que la simple apparence du bien, sans aucune solidité. L'on a raison de comparer les honneurs au safran, qui se fortifie et qui vient plus abondamment, quand il a été foulé aux pieds. Une personne qui est fière de sa beauté, en perd la gloire, et celle qui la néglige, lui donne plus d'agrément. La science déshonore dès qu'elle nous enfle l'esprit, et elle dégénère en une ridicule pédanterie. Quand le paon veut se donner le plaisir de voir ses belles plumes, il se hérisse tout le corps, et en découvre ce qui est le plus difforme et le plus hideux.

» Si nous sommes pointilleux pour des préséances, pour des rangs et des titres, outre que nous aurons le chagrin de faire examiner nos qualités et de les voir contestées, nous les rendrons encore méprisables : car, comme il n'y a rien de plus beau que l'honneur, quand on le reçoit comme un présent, il n'y a rien aussi de plus honteux, quand on l'exige comme un droit. Il est semblable à une belle fleur qu'il ne faut ni cueillir ni toucher, à moins qu'on ne la veuille flétrir. L'on dit que la mandragore jette de loin une odeur fort douce; mais que ceux qui veulent la sentir de près et longtemps sont frappés d'une vapeur maligne, laquelle leur cause un assoupissement fort dangereux. C'est ainsi que l'honneur fait une douce impression sur le cœur de ceux qui le reçoivent comme il se présente, sans empressement ni attachement; mais à l'égard de ceux qui s'empressent à le chercher et qui s'y attachent, il en sort une fumée maligne, laquelle leur porte à la tête, leur fait perdre l'esprit, et les rend méprisables.

» L'amour et la recherche de la vertu commencent à nous rendre vertueux; mais la passion et l'empressement pour la gloire commencent à nous faire mépriser. Les grandes âmes ne s'amusent pas à toutes ces bagatelles de préséance, de rang, de salut, elles se font des occupations nobles; et cela ne convient qu'à de petits esprits, qui n'ont rien de bon à faire. Comme celui qui peut faire un riche commerce de perles ne se charge pas de coquilles, celui aussi qui s'attache à la pratique des vertus, n'a point d'empressement pour ces marques d'honneur. J'avoue que chacun peut conserver et tenir son rang, sans blesser l'hu-

milité, pourvu que ce soit sans affectation et sans contestation : car, comme ceux qui viennent du Pérou dans des vaisseaux chargés d'or et d'argent, apportent encore des singes et des perroquets, parce que la dépense non plus que la charge n'en est pas grande ; ainsi ceux qui s'appliquent à la vertu, peuvent encore recevoir les honneurs qui leur sont dus, pourvu qu'il n'en coûte pas beaucoup de soin ni d'attention, et que les inquiétudes qui y sont ordinairement attachées, n'accablent pas l'âme de leur poids. Remarquez cependant que je ne parle pas ici, ni des dignités publiques, ni des droits particuliers, dont la conservation ou la perte peut avoir de grandes suites. En un mot, c'est à chacun de conserver ce qui lui appartient, mais avec un juste tempérament entre l'intérêt et la charité, entre les règles de la prudence et les mesures de l'honnêteté.

» Vous désirez, Philothée, que je vous fasse entrer plus avant dans la pratique de l'humilité ; je vous en loue, et je vais vous satisfaire : car, en ce que je viens de dire, il y a presque plus de sagesse que d'humilité.

» L'on voit bien des personnes qui ne veulent jamais faire attention aux grâces particulières que Dieu leur fait, de peur que leur cœur, surpris d'une vaine complaisance, ne lui en dérobe la gloire : c'est une fausse crainte et une véritable erreur ; car, puisque la considération des bienfaits de Dieu nous porte efficacement à l'aimer, comme l'enseigne le Docteur Angélique, plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons ; mais parce que notre cœur est plus sensible aux grâces particulières qu'aux bienfaits généraux, c'est sur ces grâces mêmes que nous devons faire plus de réflexion.

» Rien ne peut nous humilier davantage en la présence de la miséricorde de Dieu, que la multitude de ses grâces, et la multitude de nos péchés en la présence de sa justice. Considérons donc attentivement ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui ; puisque nous recherchons nos péchés en détail, examinons aussi en détail les grâces que Dieu nous a faites ; et pour lors, il ne faut pas craindre que cette vue nous enfle l'esprit, pourvu que nous pensions bien que ce que nous avons de bon, n'est pas de nous. Hélas ! les mulets ne sont-il pas toujours des bêtes

lourdes et infectes, quoiqu'ils soient chargés de meubles précieux et parfumés du Prince. *Qu'avons-nous de bon, que nous n'ayons pas reçu ? Et, si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifier ?* Au contraire, la vive considération des grâces de Dieu nous doit rendre humbles, puisque la connaissance d'un bienfait en produit naturellement la reconnaissance. Mais, si cette vue flatte notre cœur de quelque vaine complaisance, le remède infaillible à ce mal est le souvenir de nos ingratitudes, de nos imperfections et de nos misères. Oui, si nous considérons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaîtrons bien que ce que nous faisons quand il est avec nous, n'est pas de notre façon ni de notre fonds ; véritablement nous jouirons du bien qu'il a mis en nous, et même nous nous en réjouirons, parce que nous le possédons ; mais nous en glorifions Dieu seul, parce qu'il en est l'Auteur. C'est de là que la sainte Vierge publie que Dieu a opéré en elle de très-grandes choses ; et elle ne le publie que pour s'en humilier tout ensemble, et pour l'en glorifier : *Mon âme*, dit-elle, *glorifie le Seigneur, parce qu'il a opéré de grandes choses en moi.*

» Nous disons souvent que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère même, et, comme le disait saint Paul, l'ordure du monde ; mais nous serions bien marris que l'on nous prît au mot, et que les autres parlassent ainsi de nous. Au contraire, nous fuyons souvent pour faire courir après nous : nous nous cachons, afin que l'on nous cherche ; nous affectons de prendre la dernière place, pour passer avec plus d'honneur à la première. Le vrai humble ne fait pas semblant de l'être, et ne parle que fort peu de lui. Car l'humilité n'entreprend pas seulement de cacher les autres vertus, mais encore plus de se cacher soi-même ; et si la dissimulation, le mensonge, le mauvais exemple étaient permis, elle ferait des actions de fierté et d'ambition pour se cacher jusque sous l'orgueil, et se dérober plus sûrement à la connaissance des hommes. Voici donc mon avis, Philothée : ou bien ne parlons jamais de nous en termes d'humilité, ou bien conformons nos pensées à nos paroles par le sentiment intérieur d'une vraie humilité ; ne baissons jamais les yeux qu'en humiliant nos

cœurs : n'affectons pas la dernière place, à moins que de bon cœur et sincèrement nous ne la voulions prendre. Je crois cette règle si générale, qu'elle ne doit souffrir aucune exception : j'ajoute seulement que la civilité nous oblige quelquefois de présenter aux autres de certains honneurs que nous savons bien qu'ils ne prendront pas, et que cela n'est ni une fausse humilité, ni une duplicité, parce que cette déférence est une manière de les honorer ; et puisqu'on ne peut pas leur céder l'honneur tout entier, on ne fait pas mal de le leur présenter. Je dis de même de certains termes de respect, qui ne paraissant pas conformes aux lois rigoureuses de la vérité, ne lui sont pas absolument contraires, pourvu que l'on ait une intention sincère d'honorer la personne à qui l'on parle ; car bien qu'il y ait quelque excès dans ces expressions, nous ne faisons pas mal de nous en servir, selon l'usage que tout le monde reçoit et entend bien. Je voudrais toutefois que l'ont tâchât de donner à ses paroles la plus grande justesse de conformité que l'on pourrait avec son intention, afin de ne s'éloigner en rien de la simplicité du cœur ni de l'exactitude de la sincérité.

» L'homme qui est véritablement humble, aimerait mieux qu'un autre dit de lui qu'il est un misérable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que de le dire lui-même ; du moins, s'il sait que l'on parle ainsi de lui, il le souffre de bon cœur, parce qu'étant persuadé de ce que l'on dit, il est bien aise que le jugement des autres se trouve conforme au sien.

» Plusieurs disent qu'ils laissent l'oraison mentale aux parfaits, et qu'ils ne sont pas dignes de la faire ; les autres protestent qu'ils n'osent pas communier souvent, parce qu'ils ne se sentent pas assez de pureté d'âme. Ceux-là publient qu'ils craindraient de faire tort à la dévotion, s'ils s'en mêlaient à cause de leur grande misère et de leur fragilité ; ceux-ci ne veulent point se servir de leurs talents pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, parce que, connaissant bien, disent-ils, leur faiblesse, ils craignent que l'orgueil ne profite du bien dont ils seraient les instruments, et qu'en éclairant les autres, ils ne se consument eux-mêmes. Tout cela n'est qu'un artifice, et

une sorte d'humilité non-seulement fausse, mais maligne : car on s'en sert, ou pour mépriser finement et couvertement les choses de Dieu, ou bien pour cacher sous un humble prétexte son amour-propre, son opiniâtreté, son humeur et sa paresse.

» *Demandez à Dieu un miracle, soit en haut dans le ciel, soit en bas au profond de l'abîme*, dit le prophète Isaïe à l'impie Roi Achaz ; et il répond : *non, je ne le demanderai point, et je ne tenterai point le Seigneur.* O le méchant homme ! il affecte un grand respect pour Dieu, et, sous couleur d'humilité, il rejette une grâce que la divine bonté lui présente. Mais ne savait-il pas, que quand Dieu veut nous faire du bien, c'est un orgueil que de le refuser ; que ses dons sont d'une nature à nous obliger par eux-mêmes de les recevoir, et que l'humilité consiste à se conformer, le plus qu'on peut, à ses désirs ? Or, le grand désir de Dieu est que nous soyons parfaits, pour nous unir à lui par la plus parfaite imitation de sa sainteté. Le superbe qui se confie en soi-même, trouve aussi une grande raison de n'oser rien entreprendre ; mais l'humble est d'autant plus courageux, qu'il se connaît plus impuissant ; et l'esprit magnanime croît en lui à proportion que le mépris de soi-même l'humilie à ses yeux, parce qu'il met toute sa confiance en Dieu, qui se plaît à glorifier sa puissance par notre faiblesse, et à faire éclater sa miséricorde sur notre misère. Il faut donc entreprendre, avec une courageuse humilité tout ce que les directeurs de nos âmes jugent nécessaire à notre avancement.

» Penser savoir ce que l'on ne sait pas, c'est une sottise bien grossière ; faire le savant sur ce que l'on ignore, c'est une vanité insupportable : pour moi, je ne voudrais jamais ni faire le savant, ni faire l'ignorant. Quand la charité le demande, il faut aider le prochain avec bonté et avec douceur sur tout ce qui est nécessaire à son instruction et à sa consolation ; car l'humilité qui cache les vertus pour les conserver, les fait paraître, comme la charité le commande, pour les exercer et pour les perfectionner. L'on peut donc bien comparer l'humilité à un arbre des îles de Rylos, dont les fleurs sont d'un incarnat fort vif, et qui, les tenant closes durant toute la nuit, ne les ouvre qu'au

soleil levant; ce qui fait dire aux habitants du pays, que ces fleurs dorment la nuit. En effet, l'humilité cache nos vertus et nos bonnes qualités, et ne les fait jamais paraître que pour la charité, qui étant une vertu non pas humaine et morale, mais céleste et divine, et le soleil des vertus, doit toujours dominer sur elles : de sorte que partout où l'humilité préjudicie à la charité, elle est indubitablement une fausse humilité.

» Je ne voudrais encore jamais ni faire le fou, ni faire le sage; parce que si l'humilité m'empêche de faire le sage, la simplicité et la sincérité doivent m'empêcher de faire le fou. Si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice et le déguisement sont contraires à la simplicité et à la douceur de l'âme. Si quelques grands serviteurs de Dieu ont fait semblant d'être fous, pour se rendre plus abjects, il faut les admirer, et non pas les imiter, parce que les motifs qui les ont portés à cet excès, ont été en eux si extraordinaires et si propres de leurs dispositions particulières, que personne n'en doit tirer aucune conséquence pour soi-même. A l'égard de l'action de David, qui dansa et sauta devant l'Arche d'alliance, un peu plus que la bienséance ordinaire ne le demandait, il ne prétendit pas faire le fou : non, mais il s'abandonna simplement, et sans aucun artifice, à l'instinct et à l'impétuosité de sa joie, dont l'esprit de Dieu remplissait son cœur. Il est vrai que quand son épouse Michol lui en fit reproche comme d'une folie, il n'en fut nullement touché; et que même, par une suite de l'impression de cette joie spirituelle sur son âme, il témoigna qu'il recevait ce mépris avec plaisir pour l'honneur de son Dieu. Ainsi, lorsque pour des actions qui porteront quelques manières naïves d'une vraie dévotion, le monde vous regardera comme une personne vile et abjecte, ou extravagante, l'humilité vous fera trouver de la joie dans ce précieux opprobre, dont le principe ne sera pas en vous qui le souffrirez, mais en ceux d'où il viendra.

» Je passe plus avant, Philothée, et je vous dis que vous aimiez en tout et partout votre propre abjection. Mais vous me demanderez peut-être ce que c'est qu'aimer sa propre abjection : je vais vous en instruire.

» Ces deux termes, abjection et humilité, n'ont qu'une

même et seule signification dans la langue latine : ainsi, quand la Sainte Vierge nous dit, en son divin cantique, que toutes les générations publieront son bonheur, parce que le Seigneur a regardé son humilité, elle veut nous faire entendre que Dieu a daigné jeter les yeux sur sa bassesse et sur son abjection, pour la combler de grâces et de gloire. Il y a néanmoins une grande différence entre la vertu d'humilité et l'abjection; car l'abjection n'est autre chose que la bassesse, la petitesse et la faiblesse qui est réellement en nous, et indépendamment de nos réflexions; mais l'humilité est une véritable connaissance que nous avons de notre abjection, et qui nous porte à la reconnaître volontairement en nous : or, la perfection de l'humilité consiste non-seulement à reconnaître notre abjection, mais à l'aimer et à nous y complaire, non par aucune bassesse d'esprit, ni lâcheté de cœur, mais en vue de la gloire que nous devons rendre à Dieu, et de la préférence d'estime que nous devons donner à notre prochain sur nous-mêmes. C'est aussi ce que je vous recommande de tout mon cœur; et pour en concevoir mieux la pratique, considérez qu'entre les maux que nous avons à souffrir, les uns sont abjects et humiliants, et les autres sont honorables; que beaucoup de personnes s'accommodent assez de ceux qui leur font honneur, et que peu de gens font accueil à ceux qui les déshonorent. Voyez un bon et dévot ermite, tout déchiré et pénétré de froid, chacun honore son habit et plaint sa peine : mais si un pauvre artisan, un pauvre gentilhomme, une pauvre demoiselle, paraissent en cet état, on les méprise, on se moque d'eux, et la même pauvreté est abjecte en leurs personnes. Un religieux reçoit en silence une correction fort vive de son Supérieur, ou bien un enfant de son père; l'on appelle cela mortification, obéissance et sagesse : mais un cavalier ou une dame en souffrira autant de quelqu'un pour l'amour de Dieu, et l'on appellera cela bassesse d'esprit et lâcheté. Voici encore un mal qui porte de l'abjection. Une personne a un cancer au bras, et l'autre l'a au visage; celle-là n'a que le mal, mais celle-ci a le mépris et l'abjection avec le mal. Je dis donc qu'il ne faut pas seulement aimer le mal, ce qui est un exercice de patience; mais qu'il faut encore

chérir l'abjection, et c'est le parfait exercice de l'humilité.

» De plus, il y a des vertus abjectes, et des vertus honorables : la patience, la douceur, la simplicité et l'humilité, sont des vertus qui passent pour viles et abjectes aux yeux du monde; au lieu qu'il estime beaucoup la prudence, la générosité et la libéralité. Il se trouve encore dans la pratique d'une même vertu des actions, dont les unes sont méprisées, les autres honorées. Donner l'aumône et pardonner à ses ennemis, sont deux actions de charité, et il n'est personne qui ne loue la première, au lieu que la seconde est presque universellement méprisée. Un jeune gentilhomme, ou une jeune dame, qui fuira la société des personnes déclarées pour le jeu, pour le luxe des habits, pour le mauvais enjouement des conversations et pour l'intempérance, s'attirera leur critique, leur mépris, leurs railleries, et sa modestie passera pour hypocrisie et pour petitesse d'esprit : aimer cela, c'est aimer son abjection. En voici un autre exemple. Nous allons visiter les malades : si on m'envoie au plus misérable, ce me sera une abjection selon l'esprit du monde; c'est pourquoi je l'aimerai : si on m'envoie à quelque malade de qualité, ce me sera une abjection selon l'esprit de Dieu, parce qu'il n'y a pas tant de vertu ni de mérite, et j'aimerai encore cette abjection. L'on tombe dans la rue, et outre le mal qu'on se fait, on en reçoit de la confusion; il faut aimer cette abjection.

» Il y a même des fautes qui ne portent aucun mal, que la seule abjection; et l'humilité n'exige pas qu'on les fasse de dessein, mais elle demande que l'on ne s'en inquiète point quand on les a commises : telles sont certaines incivilités, inadvertances et autres défauts. Certainement la prudence ou la civilité veut que nous les évitions, autant que nous pouvons; mais quand elles nous ont échappé, la sainte humilité veut que nous en acceptions toute l'abjection. J'en dis bien davantage : Si je me suis laissé aller par colère, ou par quelque liberté sensuelle, à dire des paroles piquantes ou indécentes, aussitôt je me le reprocherai vivement; j'en concevrai un vrai repentir; et je réparerai la faute de tout mon mieux; mais en même temps, j'accepterai l'abjection qui n'en peut revenir; et si l'on pouvait séparer l'un de l'autre, je rejeterais le péché avec indignation, et je conserverais l'abjection dans mon cœur avec une humble patience.

» Mais, quoique nous aimions l'abjection que le mal porte avec soi, nous devons toujours remédier au mal qui l'a causée, par les moyens naturels et légitimes que nous en avons, surtout quand il est de quelque conséquence. Si j'ai au visage quelque mal honteux et humiliant, j'en chercherai la guérison, mais sans oublier l'abjection qui m'en est revenue. Si j'ai fait une faute qui n'offense personne, je ne m'en excuserai pas, parce qu'encore que ce soit un défaut, il n'a pas d'autres suites que le mépris qu'on a fait de moi, et que je ne m'en excuserais que pour me décharger de l'abjection qu'il m'a attirée; et c'est ce que l'humilité ne peut absolument permettre. Mais si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, soit par mégarde, soit par une mauvaise humeur, je réparerai ma faute par une sincère excuse, parce que le mal que j'ai fait subsiste encore, et que la charité m'oblige à le détruire de mon mieux. Au reste, il arrive quelquefois que notre prochain étant intéressé à notre réputation, la charité demande que nous tâchions d'éloigner l'abjection autant que nous pouvons. Mais en la détruisant ainsi aux yeux du monde pour éviter le scandale, nous la devons conserver chèrement dans notre cœur, afin qu'il s'en édifie.

» Si après cela, Philothée, vous voulez savoir quelles sont les meilleures abjections, je vous dirai que les plus salutaires à l'âme et les plus agréables à Dieu, sont celles qui nous viennent fortuitement, ou qui sont attachées à notre état; parce qu'elles ne sont pas de notre choix, mais de celui de Dieu, qui sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. S'il fallait en choisir quelques-unes, les plus grandes seraient les meilleures; et celles-là sont estimées les grandes, qui sont les plus contraires à notre inclination, pourvu qu'elles soient conformes à notre vocation. Car, afin de le dire une fois pour toutes, notre choix, c'est à-dire, notre propre volonté altère extrêmement toutes nos vertus, et en diminue beaucoup le mérite.

» Ah! qui nous fera la grâce de pouvoir dire avec ce grand Roi : *J'ai choisi de mener une vie abjecte en la*

maison de mon Dieu, plutôt que de demeurer dans les palais des pêcheurs? Nul ne le peut, Philothée, que celui qui, pour nous glorifier, a été en sa vie et en sa mort l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Je vous ai dit beaucoup de choses qui vous paraîtront dures dans la spéculation; mais, croyez-moi, vous les trouverez plus douces que le miel dans la pratique.

» La louange, l'honneur et la gloire ne sont pas le prix d'une vertu commune, mais d'une vertu rare et excellente. Quand nous louons une personne, nous voulons en donner de l'estime aux autres. Si nous l'honorons nous-mêmes, cet honneur est une marque de l'estime que nous en avons; et la gloire n'est autre chose qu'un certain état de réputation, qui revient de toutes les louanges qu'on lui donne, et de tous les honneurs qu'on lui rend : semblable à la lumière et à l'émail de plusieurs pierres précieuses, qui forment toutes ensemble une même couronne. Or, l'humilité nous défendant tout amour et toute estime de notre propre excellence, elle nous défend aussi la recherche de la louange, de l'honneur et de la gloire, qui ne sont dues qu'à un mérite d'excellence et de distinction. Cependant elle reçoit conseil du Sage, qui nous avertit d'avoir soin de notre réputation, parce que la réputation n'est pas établie sur l'excellence d'aucune vertu ou perfection, mais seulement sur une certaine bonté de mœurs et intégrité de vie : et comme l'humilité ne nous défend pas de croire que nous avons ce mérite commun et ordinaire, elle ne nous défend pas, non plus, l'amour et le soin de notre réputation. Il est vrai que l'humilité mépriserait encore la réputation, si elle n'était pas nécessaire à la charité : mais parce qu'elle est un des principaux fondements de la société humaine, et que, sans elle, nous sommes non-seulement inutiles au public, mais encore pernicieux, par la raison du scandale qu'il en reçoit, la charité nous oblige à la désirer et à la conserver, et l'humilité souffre nos désirs et nos soins.

» Ne peut-on pas dire que la bonne renommée est à l'homme ce que la verdure d'un beau feuillage est à un arbre? En effet, quoique l'on n'estime pas beaucoup les feuilles d'un arbre, elles servent cependant à l'embellir et

à conserver ses fruits, tandis qu'ils sont encore tendres. De même la réputation n'est pas un bien fort souhaitable par elle-même; mais elle est l'ornement de notre vie, et nous aide beaucoup à conserver nos vertus, et principalement celles qui sont encore tendres et faibles : car l'obligation de soutenir notre réputation, et d'être tels qu'on nous estime, fait à une âme généreuse une douce violence, qui la détermine bien fortement. Conservons nos vertus, Philothée, parce qu'elles sont agréables à Dieu, qui est le grand et le souverain objet de toutes nos actions. Mais comme ceux qui veulent conserver des fruits, ne se contentent pas de les confire, et qu'ils les mettent encore dans des vases propres à cet usage; ainsi, bien que l'amour divin soit le principal conservateur de nos vertus, nous pouvons encore faire servir utilement à leur conservation l'amour de notre réputation.

» Il ne faut pas pourtant que ce soit avec un certain esprit d'ardeur et d'exactitude pointilleuse : car, ceux qui sont si délicats et si sensibles sur leur honneur, ressemblent à ces hommes qui prennent des médecines pour toutes sortes de petites incommodités, et qui ruinent tout à fait leur santé, à force de la vouloir conserver. Oui, la trop grande délicatesse sur la conservation de la réputation, la fait perdre entièrement, parce que cette sensibilité trop vive rend un homme bizarre, mutin, insupportable, et provoque contre lui la malignité des médisants. La dissimulation et le mépris d'une médisance ou d'une calomnie, est ordinairement un remède plus salutaire que le ressentiment, la contestation et la vengeance. Le mépris dissipe tout; mais la colère donne un air de vraisemblance à ce qu'on dit. Le crocodile ne fait mal, dit-on, qu'à ceux qui le craignent; et j'ajoute que la médisance ne fait tort qu'à ceux qui s'en mettent en peine.

» Une crainte excessive de perdre sa réputation fait sentir aux autres une grande défiance que l'on a de son mérite, ou de la vertu qui en est le fondement. Les villes qui n'ont que des ponts de bois sur de gros fleuves, en craignent la ruine à toutes sortes de débordements; mais là où les ponts sont de pierre, on ne craint que les inondations extraordinaires. Ceux aussi qui ont l'âme solide-

ment chrétienne, méprisent ce flux de paroles dont la médisance remplit le monde; mais ceux qui se sentent faibles, s'inquiètent de tout ce qu'on leur dit. Indubitablement, Philothée, quiconque veut avoir une réputation universelle, la perd universellement; et celui-là mérite aussi de perdre l'honneur qu'il veut recevoir de ces hommes que le vice a déshonorés.

» La réputation n'est que comme une enseigne, qui fait connaître où la vertu loge : la vertu lui doit donc être préférée partout et en toute chose. C'est pourquoi, si l'on dit que vous êtes un hypocrite, parce que vous vivez chrétiennement, ou que vous êtes un lâche, parce que vous avez pardonné à votre prochain l'injure qu'il vous a faite, méprisez tous ces jugements; car, outre qu'ils ne viennent que de sottes gens, et toujours fort méprisables par beaucoup d'endroits, il ne faudrait pas abandonner la vertu pour conserver votre réputation. Les fruits des arbres valent mieux que leurs feuilles, et nous devons préférer les biens intérieurs et spirituels aux biens extérieurs. Oui, l'on peut être jaloux de son honneur, mais on n'en doit jamais être idolâtre; et comme il ne faut rien faire qui blesse les yeux des gens de bien, il ne faut pas chercher à plaire aux yeux des méchants. Le Psalmiste dit que la langue des médisants est semblable à un rasoir bien affilé; et nous pouvons comparer la bonne renommée à une belle chevelure, qui ayant été coupée ou entièrement rasée, revient plus touffue et plus belle qu'elle n'était. Mais, comme les cheveux que l'on a arrachés de la tête jusqu'à la racine, ne reviennent presque jamais, je dis aussi que si, par une conduite déréglée et scandaleuse, nous détruisons notre réputation, il sera difficile de la rétablir : parce qu'elle aura été détruite jusqu'au fondement, qui est cette probité de mœurs, laquelle, tandis qu'elle subsiste en nous, peut toujours nous rendre l'honneur que la médisance nous aurait ravi. Il faut quitter cette vaine conversation, cette société inutile, cette amitié frivole, cet amusement de plaisir, si la réputation en reçoit quelque atteinte; puisqu'elle vaut mieux que toutes ces satisfactions humaines. Mais si pour les exercices de piété, pour l'avancement en la vie spirituelle, pour l'application à mériter

les biens éternels, le monde murmure et gronde, ou éclate même en médisances et en calomnies, il faut laisser, comme l'on dit, aboyer les mâtins contre la lune : le rasoir de la médisance servira à notre honneur, comme la serpe à la vigne que l'on taille, et qui en porte plus de raisins.

» Ayons toujours les yeux attachés sur Jésus crucifié; marchons dans ses voies avec confiance et simplicité, mais aussi avec prudence et discrétion : il sera le protecteur de notre réputation; et s'il permet qu'elle soit flétrie, ou que nous la perdions, ce ne sera que pour nous rendre plus d'honneur, même aux yeux des hommes, ou pour nous perfectionner dans la sainte humilité, dont je puis vous dire familièrement, qu'une seule once vaut mieux que mille livres d'honneur. Si l'on nous blame injustement, opposons la vérité à la calomnie, avec un esprit de paix. Si après cela la calomnie subsiste encore, tâchons de subsister dans notre humiliation; en remettant ainsi notre honneur avec notre âme entre les mains de Dieu : c'est le conserver avec plus de sûreté. Servons donc notre divin Maître dans la bonne et dans la mauvaise renommée, à l'exemple de saint Paul, afin que nous puissions dire avec David, quand le Seigneur voudra que nous soyons humiliés : *O mon Dieu! c'est pour vous que j'ai supporté cet opprobre, et la confusion qui a couvert mon visage.*

» Il y a cependant deux exceptions à faire ici : la première regarde de certains crimes si atroces et si infâmes, que personne n'en doit souffrir le reproche, quand on peut s'en justifier; la seconde touche de certaines personnes dont la réputation est nécessaire à l'édification publique : car, en ces deux cas, il faut poursuivre tranquillement la réparation du tort que l'on a reçu : c'est le sentiment des théologiens (saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, chapitres 4, 5, 6 et 7. »

II. — On ne jouira jamais d'une véritable paix sans l'humilité : 1° parce que l'ambition est le plus grand obstacle de cette paix; 2° parce que Dieu résiste aux désirs des superbes.

— 1° Nous ne sommes que ce que réellement nous sommes aux yeux de Dieu; 2° nous ne sommes grands aux yeux de Dieu qu'autant que nous sommes humbles.

— Nous pouvons nous considérer : 1° par rapport à Dieu ; 2° par rapport aux autres hommes ; 3° par rapport à nous-mêmes.

— Le Fils de Dieu a fait de l'humilité un précepte et un conseil : 1° un *précepte* qui se confond avec celui de toutes les vertus, comme l'orgueil se confond avec tous les autres vices ; 2° un *conseil* de prendre toujours la dernière place, — de s'estimer indigne de tout bien, — de souffrir les affronts avec patience et même avec plaisir.

— Trois motifs nous engagent à pratiquer l'humilité : 1° Plus nous sommes humbles, plus nous ressemblons à Jésus-Christ ; 2° l'humilité est le plus court chemin pour arriver à la paix et au bonheur ; notre sainteté consiste en cela.

III. — *Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio* (Judith. IX, 16). Seigneur, vous avez toujours eu pour agréables les prières de ceux qui sont humbles et doux.

Ubi est humilitas, ibi et sapientia (Prov. XI, 2). Là où est l'humilité, là est pareillement la sagesse.

Gloriam præcedit humilitas (Prov. XV, 33). L'humilité précède la gloire.

Superbum sequitur humilitas (Prov. XXIX, 23). L'humiliation suivra le superbe.

Bonum mihi quia humiliasti me (Ps. CXVIII, 71). Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié.

Quid superbit terra et cinis (Eccli. X, 9)? Quel sujet de s'enorgueillir peut avoir celui qui n'est que terre et cendre?

Initium omnis peccati est superbia (Eccli. X, 15). Le principe de tout péché est l'orgueil.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde (Matth. XI, 29). Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes (Luc. I, 48). Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, et c'est pourquoi je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles.

Semetipsum exinanivit formam servi accipiens (ad

Philipp. II, 7). Le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature d'un serviteur.

Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur (Luc. XIV, 11). Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Deus humilis factus est, erubescat homo esse superbus (saint Augustin, *in* Ps. 54). Un Dieu s'est fait humble ; que l'homme rougisse donc d'être superbe.

Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in vera et voluntaria humilitate consistit (saint Augustin, *serm.* 8 *de Epiphania*). Toute la science de la sagesse chrétienne consiste dans l'humilité véritable et volontaire.

Si quæris quid primum sit in religione et disciplina Christi? respondeo primum est humilitas ; quid secundum? humilitas ; quid tertium? humilitas (saint Augustin, *Epist.* 56). Si vous me demandez quelle est la première chose dans l'école et dans la doctrine de Jésus-Christ? je répondrai que c'est l'humilité. Si vous me demandez quelle est la seconde? c'est l'humilité. Et enfin quelle est la troisième? je répondrai toujours : c'est l'humilité.

Humilitas charitatis est meritum, charitas humilitatis est præmium (saint Augustin, *Tract. in Joan.*). L'humilité donne du mérite à la charité ; la charité est le prix et la récompense de l'humilité.

Humilitas murus firmus et inexpugnabilis est a facie inimici (saint Ephrem, *Paræn.* 46). L'humilité est un mur inexpugnable qui nous met à couvert des traits de l'ennemi.

Humilitas sapientiæ mater est (saint Chrysostome, *Ho mil.* 48 *in Matth.*). L'humilité est la mère de la sagesse.

Qui sibi vilis est, Deo charus est (saint Bernard, *Tract. de inter. Dom.*, cap. 28). Celui qui est méprisable à ses propres yeux, est aimé de Dieu.

Decor animæ humilitas est (saint Bernard, *Serm.* 45 *in Cant.*). L'humilité fait la beauté et l'ornement de l'âme.

Humilitas summa in eo consistit, si voluntas nostra per omnia divinæ voluntati subjecta fuerit (saint Bernard). L'humilité parfaite consiste, en abrégé, en ce que notre volonté soit soumise en toutes choses à la volonté divine.

Ama nesciri et pro nihilo reputari (Imit. Christ.). Aimez à être inconnu et à passer pour néant.

— *L'Apôtre des chaumières* contient deux instructions sur l'humilité : en quoi consiste cette vertu, — sa nécessité, — ses avantages, — moyens de l'acquérir (*Cours d'instructions familières sur le péché*). On trouve encore, dans le même ouvrage (*Dominicales*, tome II, 4e dimanche après la Pentecôte), une autre instruction sur cette vertu si importante. Voyez *Douceur*.

HYPOCRISIE.

I. — Bien qu'à l'article *Dévotion* nous ayons dit un mot de l'hypocrisie ou de la fausse dévotion, celle-ci mérite cependant quelques développements particuliers.

II. — *Hypocritæ sunt*, dit saint Jérôme (*in cap. V Matth.*, *qui quodlibet faciunt ut ab hominibus glorificentur* ; c'est-à-dire que l'hypocrite est un homme qui agit uniquement en vue du monde et de l'estime qu'il peut s'en attirer.

Le nom d'hypocrite est emprunté de ceux qui jouent sur les théâtres un autre personnage que celui qui leur est naturel. Pareillement, le pécheur et le scélérat qui, sous le masque d'une piété affectée, contrefont le vrai dévot et l'homme de bien, sont des comédiens, — des hypocrites, selon le mot grec.

Dans l'hypocrisie, il y a deux choses à considérer : l'une est le défaut de sainteté, et l'autre, la *fiction* de la sainteté.

III. — 1° L'hypocrisie est un vice qui prend le masque de toutes les vertus, sans en avoir aucune véritable ; mais qui, au contraire, les corrompt toutes, comme il est facile de le montrer. En effet, un hypocrite feint d'épargner son bien pour pouvoir secourir les pauvres ; un prodigue contrefait le libéral, lorsqu'il veut faire croire qu'il n'est point attaché aux biens de la terre ; un ambitieux est hypocrite, lorsqu'il se sert de l'humilité même pour s'élever au rang où il aspire et veut faire croire qu'il le fuit, en publiant qu'il s'en croit indigne ; un vindicatif veut paraître zélé et persuader que l'intérêt public l'oblige à arrêter le cours du mal et la témérité d'un insolent par une punition exemplaire, et couvre de ce prétexte son animosité particulière. Ainsi l'hypocrite corrompt toutes les vertus et en fait autant de vices. Ce n'est donc pas seulement en matière de piété et de religion que l'hypocrite paraît, quoique c'en soit peut-être l'espèce la plus odieuse et la plus criminelle : c'est dans les desseins et dans les actions d'un homme double et dissimulé qui contrefait toutes les vertus, et les détruit par leurs propres armes, comme l'enseigne saint Chrysostome : *Crudeli arte virtutes truncat mucrone virtutum, de remediis creat morbos, sanctitatem vertit in crimen, placationem facit reatum* (Serm. 7). D'où il s'ensuit qu'il n'y a point de vice plus trompeur, plus séduisant, plus universel et contre lequel on doive être plus en garde, puisqu'il déguise le crime au point de le faire passer pour vertu. 2° Si l'hypocrisie se sert de toutes les vertus pour tromper les hommes, on peut dire aussi qu'elle sert à tous les vices et à toutes les passions pour tromper l'hypocrite même. Elle devient comme l'instrument de toutes les passions et le voile qui le déguise. Ainsi, l'hypocrite leur prête, pour ainsi dire, son voile pour se déguiser. 3° L'hypocrisie est, par cela même, celui de tous vices que Dieu et les hommes ont le plus en horreur : Dieu, parce que c'est le vice le plus opposé à sa *sainteté*, à la *simplicité* de son être, à sa vérité, à son intuition infinie ; les hommes, parce qu'après avoir reconnu qu'ils ont été la dupe d'un imposteur, ils changent leur estime et leur admiration en un profond mépris.

— L'hypocrisie rend l'homme injuste : 1° envers Dieu dont elle ravit la gloire ; 2° envers le prochain qu'il trompe ; 3° envers soi-même en lui faisant perdre le fruit du bien qu'il fait.

— Il y a particulièrement trois désordres dont le fils de Dieu accuse les Pharisiens, et trois esprits qu'il condamne en eux, lorsqu'il les taxe d'hypocrisie : 1° l'esprit d'intérêt ; 2° l'esprit d'orgueil ; 3° l'esprit de dureté.

— L'hypocrite sert Dieu *en apparence* et l'offense en réalité ; 2° il veut tromper tout le monde par une fiction de vertu, et c'est lui-même qu'il trompe le premier et le plus dangereusement ; 3° il ne travaille que pour acquérir l'ap-

parence d'une vaine réputation, et il ne recueillera qu'une honte éternelle.

IV. — *Spes hypocritæ peribit; non ei placebit vecordia sua, et sicut tela aranearum fiducia ejus* (Job. VIII, 13). L'espérance de l'hypocrite périra; il condamnera lui-même sa folie, et ce qui fait sa confiance, sera comme une toile d'araignée.

Congregatio hypocritæ sterilis (Job. XV, 34). Tout ce qu'amasse l'hypocrite sera stérile.

Abominatio Domini est omnis illusor (Prov. III, 32). Tous ceux qui trompent sont en abomination au Seigneur.

Populus iste labiis suis glorificat me; cor autem ejus longe est a me (Matth. XV, 18). Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi.

Ubi hypocrisis, ibi dolus (saint Augustin, *contra Julian.*, lib. 2, cap. 8). Là où l'hypocrisie existe, là il y a fourberie.

Foris lucet et intus lutum est hypocrita (Id., ibid.). L'hypocrite brille au-dehors, mais au-dedans il n'est que boue.

Vere monstruosa res est speciem habere columbinam et mentem caninam, professionem ovinam et intentionem lupinam, intus esse Neronem et foris apparere Catonem; ita ut ex contrariis diversisque naturis novum monstrum novamque bestiam diceres esse compactam (saint Jérôme, *Epist.* 58). C'est chose horrible que de paraître doux comme une colombe et d'avoir la voracité d'un chien; de porter la toison d'une brebis et de conserver la méchanceté d'un loup; d'être un Néron au-dedans et un Caton au-dehors. De sorte que, de ces accouplements hybrides, on ressemble à un monstre composé de plusieurs natures.

Quamvis aliis vitiis carere possimus, hypocriseos tamen habere maculam non posse, aut paucorum est, aut nullorum (saint Jérôme, *contra Pelagianos*, lib. 2). Quoique nous puissions être exempts de plusieurs autres vices, il y a néanmoins très-peu de personnes, et peut-être ne s'en trouvera-t-il aucune, qui soit entièrement exempte d'hypocrisie.

Sibi facit de virtute vitium, de veritate mendacium, de remissione peccatum (saint Chrysologue, *serm.* 7). L'hypocrite fait d'une vertu un vice, d'un mensonge une vérité, et d'un pardon un péché.

Hypocrita dicitur histrio, qui in theatro personam sustinet alienam (saint Basile, *homil. 1 de jejunio*). L'hypocrite est une espèce de comédien qui, sur la scène, joue le rôle de différents personnages (*selon les circonstances dans lesquelles il se trouve*).

Quis magis impius, an profitens impietatem, an mentiens sanctitatem (Saint Bernard *ad Guill. abbatem*)? Lequel vous semble plus impie, ou celui qui fait ouvertement profession d'impiété, ou celui qui feint mensongèrement la piété?

« La vraie piété n'a point de fard. L'affectation est toujours un calcul, et les âmes droites n'en ont pas: elles agissent vigoureusement sous le regard de Dieu. L'âme ne doit point agir comme ces douteuses beautés qui cachent leurs défauts et leur laideur sous des richesses ou des artifices d'emprunt. Ce qui plaît à Dieu est vrai; ce qui possède cette vérité divine est beau; et la vérité belle comme la beauté vraie, n'ont besoin d'aucun déguisement. L'hypocrisie se révèle comme par instinct; le moins habile ne s'y trompe pas: il la sent, il la reconnaît, il la touche en quelque sorte du doigt. On veut contrefaire la piété, mais la piété ne se contrefait pas. L'hypocrite veut tromper les autres, et il ne fait que se tromper soi-même. Cependant, en supposant qu'il parvînt à tromper les autres, quel bien en retirerait-il? A ses yeux, il ne serait en définitive qu'un *misérable*, et, en supposant que ses contraintes continuelles pussent égarer l'opinion, à coup sûr elles n'égareraient point la justice de Dieu. Mais il est rare qu'un hypocrite trompe *longtemps* les hommes, en sorte que sa lâche conscience n'a d'autre alternative que le remords et le mépris pendant cette vie, et un juste châtiment de Dieu au-delà du tombeau... (L'abbé Théodule Normand). »

Voyez *Dévotion*.

IGNORANCE.

Voyez *Commandements*.

IMAGE DE LA SAINTE VIERGE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Voyez *Ame*.

IMPÉNITENCE FINALE.

I. — Trois sortes de pécheurs meurent dans l'impénitence: les uns dans une impénitence criminelle, les autres dans une impénitence malheureuse, les derniers dans une impénitence secrète et inconnue.

Voyez *Délai de la conversion*.

IMPURETÉ.

Voyez *Luxure*.

INCARNATION DE JÉSUS-CHRIST.

Voyez *Noël*.

INCRÉDULITÉ.

I. — Comme l'indifférent, l'incrédule est un fou et un criminel: un fou, soit que son incrédulité soit irréfléchie ou raisonnée; criminel, parce que ses négations sont subversives de l'ordre, et haineuses à l'égard de Dieu, de soi et des hommes.

L'incrédule est malheureux: 1° l'irreligion flétrit en lui ce qui fait le charme de l'existence humaine; 2° elle ouvre son cœur à l'angoisse; 3° elle le laisse sans consolation dans le malheur.

II. — *Non est pax impiis* (Isa. XLVIII, 22). Il n'y a pas de paix pour les impies.

Cœli enarrant gloriam Dei (Ps. XVIII, 1). Les cieux chantent harmonieusement la gloire de Dieu.

Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te (saint Augustin). O mon Dieu, notre cœur est agité, jusqu'à ce qu'il se repose en vous [*par la croyance ou par l'amour*].

La malédiction de Dieu frappe les incrédules de tous les temps. *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (ad Rom. I, 24).

« Vous avez beau dire: *Le remords est un préjugé*. Cet » atroce préjugé vous déchire, vous tourmente, vous tor- » ture à toute heure. »

« Les incrédules sont des hommes bien misérables, qui » tâchent d'être qu'ils ne peuvent... S'ils sont assez *faux*, » ils ne sont assez *forts;* ils ne laisseront pas de joindre » leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon » coup d'épée dans la poitrine ou quand la maladie aura » appesanti cette licencieuse fureur d'humeur volage (Mon- » taigne, *Essais*, livre 21, chap. 12). »

« Presque tous ceux qui vivent dans l'irreligion ne font » que *douter*, ils ne parviennent pas à la certitude: se » voyant dans le lit d'infirmité où l'irreligion ne leur est » plus d'aucun usage, *ils prennent le parti le plus sûr* » (Bayle, art. *Bion.*). »

» J'attribue l'irreligion au désir de n'avoir plus de frein » dans ses passions, à la vanité de ne pas penser comme » la multitude, bien plus encore qu'à *l'illusion des sophis- » mes*. Quand les passions et la vanité se taisent, la foi re- » vient (d'Alembert, *Abus de la Critique*).

Noli esse incredulus. Ne soyez pas incrédule (Joan. XX, 27).

I. — L'incrédulité est déraisonnable dans ses motifs.

II. — Elle est peu honorable dans ses causes.

III. — Elle est funeste dans ses effets. (*L'Apôtre des Chaumières* : Panégyriques, fête de saint Thomas).

INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE.

I. — L'indifférence en matière de religion est *le comble de l'irréligion et le comble de la déraison*.

Il y a deux sortes d'indifférences religieuses.

L'une a pour cause l'insouciance et la paresse des choses de l'âme. C'est une folie et un crime. Elle repose sur ce doute terrible: *Il est possible que la religion soit vraie, il*

est possible qu'elle soit fausse. Triste sommeil de l'intelligence humaine, car il est plus sûr que la religion soit vraie que fausse, et en supposant même qu'il n'en soit pas ainsi, par impossible, tout repose en définitive, pour l'indifférence, en une matière aussi grave, sur un épouvantable PEUT-ÊTRE !!!... Quelle folie! Et si le PEUT-ÊTRE n'est pas, quel crime!

Il y a aussi l'indifférence raisonnée. On soutient alors: 1° que toutes les religions sont indifférentes, et cela est faux; 2° que l'on ne peut discerner la vraie religion, et cela est encore faux; 3° qu'une religion vraie ou fausse est indifférente, et c'est le comble de l'absurdité.

II. — Jean-Jacques Rousseau a dit avec raison: « Le » doute sur les choses qu'il nous importe le *plus* de con- » naître, est un état trop violent pour l'esprit humain; il » n'y résiste pas longtemps; il se décide malgré lui de ma- » nière ou d'autre (*Émile*, tome 3, p. 27). »

L'indifférence est aujourd'hui la grande plaie de l'Église et de la société, c'est la plaie désespérée, *Desperata est plaga ejus* (Mich. I, 9).

« L'homme abhorre la gêne, et la religion gêne tous ses » penchants. Las de ce joug austère, il s'y dérobe, il se » distrait, il s'étourdit, il s'enivre de plaisirs et de sophis- » mes (Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, tom. 1, ch. 8). »

« Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans reli- « gion; j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je » suis bien désabusé (J.-J. Rousseau, *Lettre sur les spec- » tacles*). »

« Il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur » être ou au péril d'une éternité de misère; cela n'est point » naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres » choses; ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les pré- » viennent, ils les sentent, et ce même homme qui passe » les jours et les nuits dans la rage et le désespoir pour la » perte d'une charge ou pour quelque offense imaginaire à » son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout per- » dre par la mort et qui demeure néanmoins sans inquié- » tude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insen- » sibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur » si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; » c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupis- » sement éternel (Pascal, *Pensée* 1). »

INDULGENCE.

Voyez *Jubilé*.

INGRATITUDE ENVERS DIEU.

I. — En général, l'ingratitude est une négligence criminelle à rendre les devoirs d'une juste reconnaissance envers ceux dont on a reçu quelque bienfait. Et encore: c'est un manquement ou une omission coupable de rendre grâce à ceux dont on est les obligés. L'ingratitude envers Dieu est un vice qui fait que les hommes ne tiennent pas compte des obligations infinies qu'ils lui doivent comme à un souverain bienfaiteur.

Comme la reconnaissance, l'ingratitude a ses degrés: le premier est de ne pas reconnaître un bienfait par un bienfait réciproque; le second, de ne pas rendre grâces au moins, si l'on ne peut faire autre chose; le troisième est d'effacer de son cœur jusqu'au souvenir du bienfait.

II. — Nous pouvons être ingrats envers Dieu de deux manières: 1° par omission, en ne lui donnant pas des marques de reconnaissance; 2° positivement, en faisant des actes contraires à la reconnaissance.

L'ingratitude est odieuse à Dieu et aux hommes; cependant, elle est très-commune. 2° C'est un péché que tout chrétien doit détester; cependant, peu l'évitent et presque tous en sont coupables.

Il y a particulièrement trois sortes de personnes qui sont ingrates envers Dieu: 1° les âmes *stériles* qui reçoivent avec plaisir les bienfaits du ciel, mais sans retour vers Dieu; 2° les âmes *insensibles* qui, loin d'être reconnaissantes, s'imaginent que les bienfaits célestes sont dus à leurs mérites; 3° les âmes *mal faites* qui profitent des dons de Dieu pour en faire des instruments de péchés.

III. — *Deum qui te genuit, dereliquisti, et oblitus es Domini Creatoris tui* (Deuter. XXXII, 18). Tu as abandonné le Dieu qui t'a donné la vie, tu as oublié ton Seigneur qui t'a créé.

Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia dicunt impii (Ibid., 27). Tous ces prodiges sont l'ouvrage de nos mains et non de la puissance de Dieu, (disent les impies).

Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena (Luc. XVII, 18). De dix lépreux qui ont été guéris, il ne s'est trouvé que ce seul étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu.

Ingratitudo est radix totius mali spiritualis, et ventus quidam desiccans et urens omne bonum, obstruens fontem misericordiæ super hominen (saint Augustin, *Soliloq.* cap. 18). L'ingratitude est la racine de tout mal spirituel: c'est une espèce de vent qui dessèche et brûle tout bien, et qui bouche les canaux par où la miséricorde de Dieu se répand sur l'homme.

Quomodo ei placere potest cujus munus displicet (Tertullien, *lib. de Pœnit.*)? Comment peut-on plaire à celui dont on méprise les bienfaits?

Ingratitudo, hostis gratiæ, inimica salutis (saint Bernard). L'ingratitude est l'ennemie de la grâce et du salut.

Tum maxime Deus ex memoria hominum elabitur, cum beneficiis ejus fruuntur (Lacctance, lib. 2 *Institut. div.*, cap. 1). Les hommes n'oublient jamais plus Dieu que lorsqu'il les comble le plus de ses bienfaits.

Prima beneficii pensio est meminisse (Sénèque, lib. 2 *de Benef.*, cap. 22). Le premier devoir qu'impose un bienfait, c'est d'en conserver le souvenir.

INSTALLATION D'UN CURÉ.

1er Sujet : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.* (Luc II... 34). Celui-ci est placé placé pour la perte et pour la résurrection de plusieurs.

Ne peut-on pas appliquer avec raison au prêtre chargé du ministère pastoral dans une paroisse, ce que le vieillard Siméon disait de l'enfant Jésus, lors de sa présentation au temple : il est placé parmi vous pour le salut et pour la perte de plusieurs?

Pour le salut : *Positus est hic in resurrectionem.* Tel est le but de sa mission parmi vous, tels sont les fruits

que produira son ministère, si vous savez y répondre et en profiter :

Pour la perte : *Positus est hic in ruinam.* Comment cela pourra-t-il se faire? Par l'abus des grâces que son ministère viendra répandre parmi vous, si vous fermez l'oreille à la voix de Dieu, si vous endurcissez vos cœurs à sa grâce. Il sera vrai de dire de vous, ce que le Sauveur disait de quelques villes de la Judée, qui, témoins de ses prodiges, instruites par ses leçons n'avaient pas voulu en profiter : *væ tibi, Corosaïn! væ tibi, Bethsaïda! quia si in Tyro, et Sydone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio, et cinere pœnitentiam egissent.* (Matth. XI. 21)

2me Sujet : Divinité de la mission d'un prêtre dans une paroisse.

Sicut misit me pater et ego mitto vos (Joan. XX. 21). Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie.

Euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, — docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis (Matth. XXVIII. 19 et 20). Allez donc : enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit; leur enseignant à observer tout ce qui vous est commandé.

Pro christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. (II Cor. V. 20). Nous faisons auprès de vous la charge d'ambassadeurs de Jésus-Christ : c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche.

3me Sujet. 1° Excellence et bienfaits du ministère pastoral. 2° Réponse aux reproches auxquels le clergé est en butte dans le monde. (*L'Apôtre des Chaumières* — sujets de circonstance).

INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES (DEVOIRS DES).

I. — *Filii tibi sunt? Erudi illos et curva illos a pueritia illorum.* (Eccli. VIII, 25). Avez-vous des enfants? instruisez-les et courbez-les dès leur plus tendre jeunesse.

II. — Au point de vue religieux, l'instituteur remplit un véritable sacerdoce. — Au point de vue moral, son rôle n'est pas moindre. — Au point de vue individuel, il peut

être considéré comme le second père de la *faible* créature qui doit faire la *force* de la société civile et religieuse.

Les devoirs qui résultent de sa mission sont immenses : par ses *leçons* et ses *exemples*, il doit former des *chrétiens*, des *citoyens* et des *hommes*...

» Instituteurs et institutrices, pénétrez-vous bien de » cette grave pensée : votre but est de travailler pour l'ave- » nir de la religion, de la patrie, des familles et des enfants » eux-mêmes. »

INTEMPÉRANCE.

I. — L'intempérance ou la gourmandise est une passion déréglée qu'on a pour le manger ou pour le boire.

On pèche contre la tempérance : 1° en mangeant des viandes défendues ; 2° en mangeant et buvant avec trop de délicatesse ou trop de plaisir. La raison en est que, dans le boire ou dans le manger, le plaisir est le *moyen*, et non la *fin* ; la raison et la nécessité en doivent être la règle unique.

Comme la sobriété consiste dans la modération du boire et du manger, elle a deux vices à combattre, savoir : l'ivrognerie et la gourmandise. L'intempérance qui lui est opposée, consiste dans ces deux vices.

L'intempérance est quelquefois un péché mortel, lorsqu'elle nous porte d'une manière grave à l'infraction ou au mépris des lois de Dieu et de l'Église. Altérer gravement sa santé par l'intempérance est un péché mortel : notre santé appartient à Dieu et n'est qu'un dépôt qui nous est confié pour notre salut et celui des autres.

II. — L'intempérance abrutit l'homme, et le rend l'esclave de son corps et de son plaisir. Elle est aussi une source de péchés.

L'intempérance nous prive de la santé du *corps* et de la santé de l'*âme*.

III. — *Luxuriosa res, vinum, et tumultuosa ebrietas* (Prov. xx, 1). Le vin est une source d'intempérance, et l'ivrognerie, une source de désordres.

In multis escis erit infirmitas (Eccli, xxxvii, 33). L'excès dans le manger cause des maladies.

Sanitas est animæ et corporis sobrius potus. (Eccli. xxxi, 37). La tempérance dans le boire est la santé de l'âme et du corps.

Comedamus et bibamus ; cras enim moriemur (Isa. xxii, 13). Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.

Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis (Luc. vi, 25) ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim.

Hujuscemodi Christo Domino non serviunt, sed suo ventri (ad Rom. xvi, 18). Ces sortes de gens ne servent point Notre Seigneur Jésus-Christ, mais leur ventre. Leur ventre est leur Dieu : *quorum Deus venter est* (ad Philipp. iii, 18).

Fugiamus ebrietatem, ne in crimen luxuriæ incurramus (saint Augustin). Évitons l'ivresse pour éviter l'impudicité.

Semper saturitati juncta est lascivia (saint Jérôme). L'impureté est inséparable de l'intempérance.

Non cibus, sed appetitus in vitio est (idem). Ce n'est point la nourriture qui est un péché, mais l'intempérance dans la nourriture.

Quod necessitatem in edendo excedit, id non alimentum, sed pestis est : satietas malorum omnium origo (saint Chrisostom, *Homil.* 21 *in Math.*). Ce qui passe, dans les repas, les bornes de la nécessité, n'est plus un aliment, mais un poison, car la satiété est la source de tous les maux.

Nemo potest virtutum perfectionem attingere, nisi prius ventris ædomuerit ingluviem (Cassien, *Institut. monast.*). Personne ne peut parvenir à la perfection de la vertu, qu'il n'ait auparavant dompté la gourmandise.

INTENTION (PURETÉ D')

I. — L'intention est comme l'âme et la forme de toutes les actions humaines : elle est le principe de toute la morale chrétienne. *Si radix sancta, et rami* (ad Rom. xi,).

D'après saint Thomas, l'intention, prise en général, n'est autre chose qu'un acte de la volonté par lequel nous tendons à quelque fin. Pour qu'elle soit méritoire, l'intention

doit être surnaturelle et nous faire agir pour Dieu, en pensant actuellement à Dieu.

La pureté d'intention est un acte de la charité par lequel nous rapportons tout ce que nous faisons à Dieu comme à notre dernière fin.

Il faut supposer que notre vie est composée de trois sortes d'actions : les unes sont bonnes de leur nature, comme la prière, l'aumône, etc. ; les autres sont mauvaises d'elles-mêmes, comme le mensonge, la médisance, le blasphème et autres semblables ; les troisièmes enfin sont indifférentes, comme manger, boire, dormir. Aussi distingue-t-on trois sortes d'intentions : les bonnes, les mauvaises et les indifférentes. Une mauvaise intention est capable de corrompre une bonne action ; une bonne intention peut rendre bonne une chose indifférente ; les mauvaises actions sont incompatibles avec une bonne intention.

L'intention a trois degrés : elle peut être habituelle, virtuelle et actuelle. Par rapport aux actions surnaturelles et méritoires, il y a intention habituelle quand une bonne œuvre est faite en état de grâce, c'est-à-dire, dans l'habitude de la charité. Un grand nombre de théologiens soutiennent cependant que pour faire une action fort agréable à Dieu, l'intention actuelle ou au moins virtuelle est nécessaire. L'intention virtuelle a lieu, quand, sans la révoquer ou l'interrompre par un péché mortel, nous offrons à Dieu en vertu d'une offrande générale. L'intention actuelle se comprend facilement.

La pureté d'intention renferme deux conditions essentielles : 1° un acte d'amour et un mouvement du cœur vers Dieu ; 2° l'unique gloire de Dieu.

II. — La pureté d'intention nous offre trois principaux avantages : 1° elle nous rend agréables à Dieu : *Dominus autem intuetur cor* (1 Reg. XVI, 7) ; 2° elle nous donne la plus grande consolation que l'on puisse avoir en cette vie : *Deo placent opera tua* (Eccle. IX, 7) ; 3° elle nous procure des trésors de grâce et de mérite : *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (Sap. IV, 13).

1° Nous sommes obligés, comme hommes et comme chrétiens, d'agir avec une intention pure et droite. 2° Les moyens d'acquérir cette intention consistent à secouer le joug pesant de l'amour-propre, à se détacher des choses de la terre, à préférer Dieu à tout. 3° L'exercice de la pureté d'intention se pratique en offrant à Dieu, au commencement de la journée, toutes les actions du jour, en renouvelant cette intention de temps en temps, surtout au commencement de chaque action principale.

III. — *Quod placitum est coram te, fecerim* (IV Reg. XX, 3). Seigneur, j'ai fait ce qui vous était agréable.

Ego autem non quæro gloriam meam (Joan. VIII, 50). Je ne recherche point ma gloire.

Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis omnia in gloriam Dei facite (1 ad Cor. X, 31). Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose enfin que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.

In omnibus quæ agimus, finem intentionis magis quam actum operationis Deus attendit (saint Augustin, *Soliloq.*, cap. 14). Dans tout ce que nous faisons, Dieu considère plus l'intention que l'action.

Deus cor et non substantiam pensat (saint Grégoire le Grand, Moral., lib. 28, cap. 6). Dieu pèse le cœur et non l'action.

Affectus... pretium rebus imponit (saint Ambroise, *Offic.*, lib. 1, cap. 130). L'intention donne du prix aux choses.

IRRÉLIGION.

Voyez *Incrédulité*.

JACTANCE.

Voyez *Orgueil* (IV et X).

JÉSUS-CHRIST (DIVINITÉ DE).

Voyez *Symbole* (2e article).

JÉSUS (INCARNATION DE).

Voyez *Noël*.

JÉSUS (PASSION DE).

Voyez *Passion*.

JEU.

Voyez *Divertissements*.

JEUNE.

Voyez *Carême*.

JUBILÉ.

Dans cet article, nous examinerons successivement et rapidement les points suivants :

1° Antiquité et nature du jubilé;
2° Effets du jubilé;
3° Priviléges du jubilé;
4° Conditions du jubilé;
5° Motifs de gagner le jubilé;
6° Fruits du jubilé.

Tout ce qui suit est extrait de l'*Apôtre des Chaumières*, qui contient, sur cette matière très-importante, tout un volume intitulé : *Année jubilaire*.

I. — Le mot de *Jubilé* a une haute antiquité; nous en possédons l'origine dans la religion des Hébreux. Ce mot veut dire, selon les SS. Pères, jours de *rémission*, de *repos*, de *plénitude* et de *transport* de joie. Chez les Juifs, un jubilé figuratif existait. Dieu en avait donné le commandement à son peuple. Chaque cinquantaine d'années était sanctifiée. Cette année-là, on ne cultivait aucune terre, on ne semait, on ne moissonnait nulle part; toutes les dettes étaient remises; les esclaves étaient mis en liberté; chacun rentrait dans le sein de sa famille, et en possession de l'héritage de ses pères.

Le Jubilé était, pour le peuple Israélite, le temps de la liberté civile et des bienfaits temporels. Chez les chrétiens, le jubilé nous promet des biens d'un ordre supérieur et bien plus précieux. Par les grâces et les bienfaits qu'il nous accorde, il nous remet à la liberté des enfants de Dieu, nous rend les biens de la grâce, l'espérance de rentrer dans l'heureuse patrie et dans cet héritage immortel que le démon nous avait ravi.

Le Jubilé chrétien, dit le pape Clément VIII, a été annoncé par Jésus-Christ même, quand il dit à saint Pierre qu'il lui donnerait les clefs du ciel, et qu'il assurait aux apôtres que ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans les cieux. A l'Église donc a été accordé tout pouvoir de délier nos âmes devant Dieu, de les rendre entièrement libres, de les affranchir de toute dette contractée envers la justice divine, de les délivrer du péché et de la peine qu'il mérite, et, par conséquent, d'accorder des indulgences et des jubilés. L'Église a toujours ainsi compris ce pouvoir que lui a légué le Sauveur, et en a toujours usé depuis son origine.

Les apôtres, chargés par Jésus-Christ lui-même de fonder sa religion, commencèrent : saint Paul accorda une indulgence à l'incestueux de Corinthe, devenu pénitent; saint Jean accorda la même grâce à un chef de voleurs, qu'il avait converti à Jésus-Christ. Après les apôtres, les pasteurs des premiers siècles, même dans ces beaux jours où l'on voyait les fidèles se soumettre avec tant d'édification à la rigueur des canons pénitentiaux, usaient d'indulgences envers ceux qui, dans les persécutions, vaincus par la rigueur des supplices, avaient abjuré leur foi, en les tenant quittes, à la recommandation des martyrs, des peines qu'ils avaient encourues par leur apostasie, lorsqu'ils témoignaient un repentir vif et sincère.

Tertullien, dans son livre aux martyrs, saint Cyprien, dans sa lettre quinzième, nous parlent de la continuation de cet usage des indulgences. Les conciles ont confirmé ce pouvoir de l'Église. Les Pères des conciles d'Ancyre, de Nicée et de Laodicée permettent d'accorder de ces rémissions. Plus tard, les conciles de Latran, de Vienne, et de Trente ont confirmé que les indulgences étaient salutaires au peuple chrétien, anathématisant ceux qui oseraient dire qu'elles sont vaines et inutiles, et que l'Église n'a pas le pouvoir de les accorder. De pieux pontifes, héritiers de cette belle prérogative de leur bon maître, en ont répandu les bienfaits sur les peuples confiés à leurs soins. Au VI^e^ siècle, saint Grégoire accordait des indulgences au jour des stations; au VIII^e^, Léon III en publiait dans la Gaule et l'Allemagne. Jean VIII, Grégoire VII, Pascal II et leurs successeurs, publièrent de ces rémissions. — Du temps des

croisades, Eugène III accordait de nombreuses rémissions aux pieux chevaliers qui, sous l'égide de la croix, se dévouaient à la guerre sainte.

Saint Bernard les prêchait par toute l'Europe avec un grand enthousiasme. Au XIVe siècle enfin, plusieurs de ces indulgences qu'accordèrent les souverains pontifes, prirent le nom de *Jubilé*, et, dès lors, il y en eut qui s'accordèrent à des époques déterminées. L'antiquité des indulgences remonte donc à l'auteur et au consommateur de notre foi, qui a laissé à la sagesse du chef des pasteurs d'en déterminer l'emploi, selon les circonstances.

Il reste ordinairement, après le péché pardonné, une peine temporelle à subir par le pécheur, en cette vie ou en l'autre. La nature de l'indulgence est de remettre, hors du sacrement de pénitence, cette peine temporelle. Quand elle remet cette peine entièrement et ne laisse plus aucune dette à la justice divine, on l'appelle *indulgence plénière*; quand elle ne remet qu'une partie de cette peine, on lui donne le nom d'*indulgence partielle*. L'indulgence du jubilé est une indulgence plénière, accordée par l'Église dans certaines circonstances importantes, avec certains priviléges exprimés dans les bulles des papes.

Tout jubilé est donc une indulgence plénière; mais toute indulgence plénière n'est pas un jubilé, puisque le jubilé possède de plus des avantages que nous développerons plus tard. Les souverains pontifes accordent les jubilés en plusieurs occasions. Les principales sont : le retour de l'année sainte qui, tous les vingt-cinq ans, ouvre les trésors de l'Église; l'avènement d'un nouveau pape au trône pontifical; la circonstance de dangers pressants qui menacent l'Église, et la mémoire de quelqu'événement important.

Le Jubilé ordinaire de l'année sainte dure un an; les autres jubilés particuliers sont ordinairement de quelques semaines. Pendant ce temps, le trésor de l'Église est ouvert, et chaque fidèle catholique peut venir y puiser les indulgences qui sont le fruit des satisfactions infiniment surabondantes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints.

II. — Chez les Hébreux, le jubilé était attendu avec une grande impatience. C'était, pour le pays, le temps de la propitiation, de la liberté et de la rémission. On supputait les ventes, les achats sur l'année du jubilé, parce qu'alors chaque famille rentrait en possession de ses biens. Le serviteur, le mercenaire et l'esclave travaillaient au profit de leur maître; mais quand la trompette sacrée annonçait le retour du jubilé, ils rentraient en liberté et en jouissance de leurs anciens droits héréditaires, et des biens de famille qu'ils avaient vendus ou aliénés. Chacune des tribus reprenait ses limites et ses propriétés. Les dettes se trouvaient éteintes, les créanciers remettaient à leurs débiteurs leurs créances. Les prisonniers sortaient de leurs cachots et recouvraient tous leurs droits de citoyens; c'était un temps de paix, d'amnistie et de réconciliation générale.

Chez les catholiques, le Jubilé est également le signal de la rémission et de la paix. Dans le Jubilé, les chrétiens qui participent à ses fruits, obtiennent de sortir de l'esclavage du péché et de la servitude du démon, rentrent dans la possession de la grâce, de l'amitié de Dieu, et dans les biens du paradis auxquels leur donne droit leur retour à la justice. Ils achèvent, par les indulgences de l'Église, de payer les dettes qu'ils ont contractées envers la divine majesté. Oh! oui, le jubilé est donc aussi pour les habitants des contrées catholiques, l'époque de la rémission et du salut: *Vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ; ipse est enim jubileus.* (Levitic. XXV, 10).

III. — Les prophètes, dans leurs oracles, n'annonçaient pas toujours la tribulation et la vengeance du Seigneur. Ils étaient aussi chargés par le Dieu de paix de prédire au peuple fidèle les jours de propitiation et de joie. Joël nous dépeint le Seigneur habitant sur la montagne de Sion, et, en ses jours de triomphe, répandant sur Jérusalem sanctifiée ses bienfaits et ses faveurs, épanchant, du haut des collines bénies, des fontaines de douceur, des ruisseaux de lait salutaire qui, sourdissant de la maison du Seigneur, vont féconder toutes les plaines de Juda et porter des torrents dans les lieux les plus épineux et les plus incultes.

En lisant ces passages du prophète, qui ne reconnaît la figure de ces jours de miséricorde et de priviléges du jubilé catholique?

IV. — C'était un beau spectacle, de voir une armée miraculeuse comme celle que conduisait Josué, réunie sous les murs de Jéricho. Le Seigneur avait donné l'ordre au conducteur de son peuple ; et voilà que cette multitude de guerriers, sur le commandement de Dieu, se met en mouvement et fait le tour de la ville. Sept prêtres suivent les combattants, sonnant avec les trompettes du jubilé. L'Arche d'alliance les suit ; le reste du peuple ferme la marche. Pendant six jours continuels, l'armée du Seigneur opéra la même évolution. Le septième jour, les Hébreux se levant de grand matin, firent sept fois le tour de la ville, comme Dieu leur en avait donné l'ordre ; et comme au septième jour, les prêtres sonnaient les trompettes jubilaires, Josué dit à Israël : « Criez, Dieu vous a livré la » ville ; que l'anathème soit sur Jéricho ; tout ce qu'elle » contient est au Seigneur. Que la seule Rahab vive, avec » ce qu'elle possède, parce qu'elle a caché nos envoyés. » Mais vous, tâchez de bien observer ce qui est prescrit, dans la crainte que votre prévarication ne retombe » sur tout le camp d'Israël. Consacrez l'or, l'argent, les » vases d'airain et de fer ; mettez-les dans le trésor du » Seigneur. »

Les trompettes sonnèrent, tout le peuple cria, et à l'instant les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes, et chacun entra dans la ville, par l'ouverture qui se trouvait devant soi, et la ville fut prise.

Le peuple Israélite avait suivi les prescriptions du Seigneur, et le succès couronna son obéissance.

La trompette du jubilé, Mes frères, a sonné pour vous ; vous connaissez déjà les effets et les priviléges de ces jours de salut. Pour les obtenir, il faut suivre aussi *les conditions* posées par le conducteur du peuple de Dieu. Je viens vous les développer aujourd'hui, afin qu'aucun de vous ne les ignore, et que tous, en les accomplissant, puissent participer à toutes les faveurs du jubilé.

(Expliquer ici la teneur de la bulle.)

V. — Un jour, Jésus de Nazareth vint dans sa patrie, et alla à la synagogue au jour du sabbat. S'étant levé pour

lire, on lui offrit le livre du prophète Isaïe ; il l'ouvrit, et tomba sur ces paroles promulgatrices du Jubilé nouveau : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; il m'a consacré de son onction et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, prêcher aux captifs la délivrance, renvoyer libres ceux qui étaient accablés sous les fers, publier l'année de miséricorde et le jour de propitiation. »

Jésus ferma ensuite le livre, le rendit aux ministres et s'assit. Tous les yeux de la synagogue étaient tournés sur lui. Aujourd'hui, leur dit-il, ces paroles sont accomplies à vos oreilles. Jésus venait en effet accomplir ces oracles du prophète par un jubilé nouveau, dont le premier n'était que la figure imparfaite. Christ consacré par son Père, il apportait aux pauvres de la terre la nouvelle de la richesse des cieux ; aux âmes malades par le péché, le soin et la guérison ; aux esclaves de l'enfer, la joie et la liberté ; à toute la terre, la miséricorde et la paix. C'était le temps de la grâce et de l'amour qui succédait au temps d'une loi de dureté et de rigueur.

Le successeur de Jésus en terre, perpétuant sa mission de paix, publie aujourd'hui les mêmes grâces et les mêmes bienfaits. La parole sainte est par diffusion évangélisée aux pauvres ; les pécheurs sont appelés à venir pleurer leurs offenses dans les tribunaux sacrés de la miséricorde, le pardon et la liberté sont promis à leurs cœurs repentants. Des priviléges spéciaux et l'indulgence la plus libérale doivent couronner leurs prières et leurs efforts. L'oracle du Seigneur est donc accompli en ces jours, vos oreilles entendront raconter toutes les merveilles de ce temps de propitiation. Pour vous en rendre participants vous-mêmes, voyons les raisons qui vous pressent de gagner le jubilé. Trois motifs particuliers doivent vous y déterminer : 1° la miséricorde divine ; 2° votre intérêt, 3° le bien commun de l'Église. Méditons chacun de ces motifs.

PREMIER MOTIF.

Miséricorde de Dieu.

Dans l'ancien Testament, Dieu avait donné l'ordre à ses

prêtres d'alimenter sans cesse en sa présence sur l'autel un feu sacré. Le peuple d'Israël étant emmené captif au royaume de Perse, sous le règne de Nabuchodonosor, les prêtres, zélés pour le culte de Dieu, cachèrent secrètement ce feu sacré dans une vallée au fond d'un puits sec et profond, sans découvrir le lieu à personne, si ce n'est à leurs successeurs qui se transmettaient par tradition ce souvenir. Après quelques années de captivité, Néhémias étant congédié par le roi Cyrus et renvoyé dans la terre sainte, commanda aux prêtres de chercher en cette vallée le feu sacré qui y était déposé et religieusement caché. Ils trouvèrent le puits dans lequel on l'avait mis; mais au lieu de feu, ils ne rencontrèrent que de l'eau trouble et de la boue. Néhémias ordonna de la puiser et de la répandre sur les victimes qui étaient préparées et déjà posées sur le bûcher pour être offertes en holocaustes; et voilà que le soleil se développant d'une nue qui voilait sa face resplendissante, et dardant ses rayons éclatants sur cette eau trouble, y alluma une vive flamme qui consuma en fort peu de temps les victimes, et en fit un parfait holocauste.

Il est, Mes Frères, dans la vie du pécheur, bien des moments d'exil et de captivité, loin de la grâce de Dieu. Le feu de l'amour divin n'est plus dans son cœur, il est englouti dans le puits de l'iniquité, et ce cœur devient un cloaque de péchés et de désordres.

Dans les circonstances ordinaires, le prêtre a beau remuer la fange des iniquités de cette âme par ses prédications et ses avis, et vouloir réveiller la foi assoupie pour obtenir le sacrifice des mauvaises habitudes. Une miséricorde ordinaire ne suffit pas. Il faut de ces grâces de priviléges, de la lumière de ces jours de salut qui pénètre le nuage de l'aveuglement, de l'endurcissement; il faut de ces rayons de bénédictions tellement ardents, qu'ils puissent consumer les passions de ce cœur coupable, le sacrifier à l'Esprit-Saint, le renouveler par la pénitence et la justice. Or, Mes Frères, le Jubilé est ce temps de la grande miséricorde, c'est ce grand jour de fête dont il est parlé dans l'Évangile, qui voit Jésus se tenir debout, et crier: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi. Pour celui qui a confiance en lui pendant ces jours, des fleuves d'eau vive coulent de ses entrailles. Celui qui le cherche en ce temps de salut, le trouvera. Ce sont les jours heureux où tous les languissants, les malades et les aveugles trouvent, à la piscine probatique, l'ange du Seigneur qui remue les eaux du salut, et guérit toutes les infirmités. O pécheurs insensibles et endurcis, la grande miséricorde du Seigneur vous attend, et veut être aujourd'hui votre refuge et votre appui. Accourez vers elle, ô vous qui êtes accablés sous le poids de vos langueurs et de vos péchés, et Jésus vous soulagera. Profitez des jours où les sources de la vie coulent avec abondance pour l'ablution du pécheur. Voyez la main du Seigneur tendue pour guérir; regardez-la, et prenez-garde qu'il ne la retire, et qu'en punition de votre infidélité à ses faveurs, il ne vous abandonne à votre insensibilité et à votre endurcissement.

Dieu irrité disait autrefois aux enfants d'Israël: Le ciel ne vous donnera plus d'eau. En vain irez-vous en chercher dans les rivières, elles seront toutes desséchées: *Siccabitur fluvius*; en vain courrez-vous à la mer, vous la trouverez aride: *Arescet mare*; en vain prendrez-vous des joncs que vous presserez dans vos mains pour en tirer quelque suc qui vous rafraîchisse, vous n'y trouverez rien: *Arescet juncus de mari.*

Craignons la même menace de la part du Seigneur. Puisque toutes les sources de la plus grande des miséricordes nous sont ouvertes, allons-y puiser; faisons notre jubilé, dans la crainte qu'après ce temps de salut, nous ne restions endurcis et nous ne trouvions plus les mêmes faveurs de la part de Dieu que nous aurons méprisé, et qui nous abandonnera loin de sa face à nos iniquités: *Vocavi vos et non respondistis, et ego projiciam vos a facie mea.* Nous répondrons donc à la grande bonté de Dieu, qui nous invite et nous presse de recourir à elle en ce temps favorable. Il est de notre intérêt d'y correspondre; c'est le second motif qui doit nous porter à faire notre jubilé.

DEUXIÈME MOTIF.

Notre intérêt.

Le Jubilé, pour ceux qui sont assez heureux de le gagner, est un baptême réitéré, qui nous remet toutes nos dettes spirituelles; c'est une satisfaction abrégée qui nous acquitte en peu de temps de ce qu'il nous faudrait payer par de longues et de rigoureuses souffrances; c'est une justice miséricordieuse qui se contente de peu de sacrifices pour un grand nombre de péchés considérables.

Par lui, nous entrons en commerce et en communication de grâces et de mérites avec tous les saints, nous entrons dans le travail d'autrui et nous recueillons ce que nous n'avons pas semé; nous participons à des privilèges particuliers attachés à ces jours de salut. Nous avons donc des avantages considérables en participant à tous les effets du jubilé.

Tertullien, parlant des assemblées des chrétiens, disait: Nous nous unissons ensemble pour prier, afin de faire une espèce de violence à la miséricorde de Dieu: *Coimus in cœtum et in congregationem, ut quasi manu facta misericordiam ambiamus orantes.*

Tel est le précieux résultat de ces jours de salut. Quand nous prions seuls, nos prières sont souvent froides et indifférentes; nos efforts solitaires et nos bonnes œuvres, souvent gâtés par des intentions qui ne sont pas toujours pures, ont peu d'effet sur la miséricorde de Dieu. Dans le temps du jubilé, toutes les prières des chrétiens sont réunies, la ferveur des uns supplée à la tiédeur des autres; cette multitude de peines, de mortifications, de bonnes œuvres, forment un faisceau de pénitence qui amortit les coups de la justice divine et désarme son bras irrité. Toutes les prières des enfants de l'Église ont un même but, toutes les communions ont un même objet.

Comptez combien de saints pontifes dans l'Église, combien de vierges dans les cloîtres, combien de saints prêtres à l'autel offrent la victime sainte; combien de solitaires et d'anachorètes au fond des déserts; combien encore

d'âmes pieuses et ferventes dans les rangs des enfants de l'Église romaine. Que de soupirs et d'œuvres de charité partent de tant de cœurs encore enivrés de l'amour divin! Eh bien! dans le temps du jubilé, nous entrons en participation de tous ces biens, notre indigence est aidée par l'abondance des autres, notre tiédeur réchauffée par l'ardeur des fervents, notre insensibilité guérie par l'exemple et le courage des bons, notre immortification rachetée par les rigueurs des vrais pénitents. Forts des prières de nos frères et de leurs bonnes œuvres, nous aurons, dans ce temps de propitiation, bien plus de force pour déraciner en nous les mauvaises habitudes, mortifier nos passions et entreprendre la pratique quelquefois si pénible des vertus chrétiennes. Tout nous aide en ces jours de bonheur et de prières, et les prédications fréquentes, et la méditation des vérités éternelles, les exercices de piété plus réitérés, les exemples des autres, la facilité des sacrements. Il nous est donc plus facile d'opérer notre salut et notre conversion en ce temps favorable que dans les autres temps. Il est de notre intérêt de recueillir l'indulgence abondante que l'Église nous offre; nous nous empresserons de nous en rendre dignes; par là aussi nous travaillerons *au bien commun de l'Église.*

TROISIÈME MOTIF.

Bien commun de l'Église.

L'Église de Jésus-Christ a bien des combats à soutenir sur la terre; elle est en lutte continuelle contre les passions de l'homme et les persécutions qu'on lui suscite de toutes parts. La barque de Pierre, toujours sur les flots, est bouleversée sans cesse par les tempêtes; et si elle n'a un pilote habile, soutenue par la droite de Dieu, elle sera bientôt submergée. Il faut que Dieu assiste continuellement de sa profonde sagesse le chef des pasteurs, pour pouvoir diriger les brebis et les ouailles dans les sentiers de la vérité, au milieu de tous ces orages. L'Église a besoin d'être soutenue, d'être exaltée; il faut qu'à chaque instant il surgisse des ministres zélés et brûlants de l'ardeur apos-

tolique, qui courent dans les plages lointaines étendre l'empire de Jésus-Christ, confondre l'idolâtrie et perpétuer la catholicité.

L'hérésie et le schisme se débattent sans cesse, luttant contre la vérité qui les tourmente, et suscitant aux fidèles chrétiens des piéges et des embûches pour les attirer dans leurs faux systèmes et leurs erreurs si souvent confondus et toujours renouvelés. A l'agonie aux pieds de l'Église véritable, il leur faut le secours d'en haut et la lumière de la sagesse divine pour dissiper les ténèbres et les illusions dans lesquelles ils sont assoupis.

De nouveaux adeptes, croyant mieux faire que leurs devanciers, ourdissent de nouvelles trames, forment de nouveaux complots, inventent de nouvelles ruses pour déclarer la guerre à l'Église catholique; il lui faut de l'ardeur pour se défendre, et du courage pour confondre ses nouveaux ennemis. Dans son sein, des impies se rencontrent, qui exhument au milieu des ténèbres les opinions les plus monstrueuses, qui cherchent par leurs machinations et leurs embûches à étouffer dans leurs âmes l'amour de la piété, de la justice et de l'honnêteté, tendant à corrompre les mœurs, à effacer les droits divins, à saper les bases de la société civile, et, s'ils le pouvaient, à les détruire de fond en comble. Quoique enfants de la révélation, ils veulent arracher à l'Église son Christ, ses dogmes, sa morale, et lui substituer les rêves affreux du communisme et d'une philosophie mensongère. L'Église a besoin de vigilance pour déjouer les erreurs de ces hommes abominables, et rendre leurs efforts impuissants et stériles.

La société paraît chanceler sur ses bases, les princes chrétiens tremblent sur leurs trônes, les peuples redoutent sans cesse les bouleversements et les agitations politiques qui nuisent toujours aux pratiques de la foi et à la paix des familles. Si le doigt de Dieu n'entretenait sans cesse la concorde des royaumes, nous serions continuellement exposés aux crimes et aux ravages de la guerre et des troubles qui amènent avec eux la misère des peuples, leurs malheurs, et des afflictions qui causent bien des larmes. Le but du jubilé est de procurer à l'Église, cette protection divine pour obtenir la conversion des hérétiques, la concorde entre les princes chrétiens, et la félicité du peuple catholique.

Enfants de la vraie Église, portés à ses intérêts, dont nous recueillerons les faveurs, nous unirons nos vœux à ceux de tous les fidèles qui sont répandus sur tous les points de l'univers; nous élèverons nos prières communes vers le trône du Dieu de la miséricorde, afin d'en faire descendre les faveurs sur notre père commun et la sainte famille romaine à laquelle nous appartenons. Le désir de cette fille du ciel est que nous nous mettions en prières, que nous fassions des œuvres de mortification, et que nous obtenions de Dieu une pleine indulgence.

Tels sont, Mes Frères, les motifs qui nous portent à recueillir les faveurs du jubilé.

Moïse, après avoir développé au Peuple de Dieu les préceptes du Décalogue, leur offrait, pour motifs de son obéissance, les bénédictions du Seigneur sur leurs personnes, leurs demeures, leurs champs, leurs bestiaux, leurs ennemis. Tous les peuples de la terre devaient voir que le nom du Seigneur était invoqué. Les faveurs dont le peuple hébreu était comblé en devaient être la preuve. Le même législateur leur offrait à la fois la punition de leur infidélité à la loi. Les Israélites prévaricateurs devaient être maudits dans leurs villes, maudits dans leurs campagnes, maudits dans leurs récoltes, maudits par les fléaux qui devaient peser sur leurs têtes. Vous connaissez, mes frères, les effets admirables du jubilé, ses priviléges, les motifs qui doivent vous porter à le gagner. Si vous correspondez à cet appel de l'Église, la bénédiction du Seigneur descendra sur vous, votre maison en sera bénie, vos champs, si longtemps ingrats, recevront l'abondance, vos troupeaux seront nombreux. Les ennemis de l'Église verront à ces bénédictions temporelles que le bras du Seigneur est désarmé, que son nom a été invoqué, et qu'il ne l'est jamais en vain. Si, au contraire, vous restiez infidèles à cette grâce extraordinaire, et si vous négligiez de faire pénitence, aux fléaux et aux misères qui pèsent déjà sur nous, Dieu en ajouterait d'autres encore; la malédiction pèserait sur nous et sur tout ce qui nous appartient; le ciel serait d'airain, la terre de fer, le Seigneur nous livrerait aux

mains de nos ennemis, nous deviendrions le jouet des peuples; et nos plaies, nos langueurs et nos infirmités, il les augmenterait, parce que nous aurions méprisé la voix de son Église. Ah! nous préférerons répondre à l'appel de notre pontife, gagner notre jubilé, recevoir les bénédictions temporelles et spirituelles promises aux cœurs fidèles et obéissants.

VI. — Le Prophète royal, ivre des miséricordes infinies du Dieu de bonté, se trouve impuissant à payer de louanges et de reconnaissance un bienfaiteur aussi libéral. Il n'y a que les cieux qui peuvent redire toutes les merveilles de la générosité du Dieu des vertus. Dans l'assemblée des saints, lui seul est glorifié. Il n'est personne, dans les fils de Dieu habitant les nuées, qui puisse partager sa gloire et sa miséricorde. David, réconcilié, n'ambitionne que d'aller chanter éternellement l'amour de son bon maître. Il répétera sans cesse que celui qui domine l'orgueil de la mer et la fureur de ses vagues; que celui à qui les cieux et la terre appartiennent, qui a créé la plénitude du globe, l'Océan et l'Aquilon, qui fait, au souvenir de son nom, tressaillir les montagnes, s'est humilié jusqu'à lui accorder sa faveur après son crime, et le bonheur de connaître sa justice et sa vérité. Plein de ravissement, il se perd dans les bienfaits dont la munificence divine a comblé le peuple béni auquel il appartient, et il proclame heureuse la nation de prédilection à qui le Seigneur a donné de connaître ses jours de jubilation et d'allégresse.

Nous sommes, nous aussi, les enfants bien-aimés du Dieu d'amour qui nous a fait éprouver toutes les faveurs de sa miséricorde. Au sortir de ces jours de salut, dans l'allégresse de notre cœur réconcilié, chantons aussi la libéralité infinie du Père céleste qui nous a pardonné. Nous sommes le peuple heureux, la famille élue à laquelle le Roi des cieux a accordé de recueillir toutes les faveurs et les prédilections d'un jubilé.

Tu te sens heureux, pécheur désespéré, qui as trouvé les suffrages et les prières de toute une Église : tu as recueilli l'espérance qui t'a fait trouver le pardon de ton crime. Tu te sens heureux, pénitent, grand coupable de malheureux jours : tu as trouvé dans le trésor des mérites de Jésus et de ses saints, de quoi racheter tes anciennes iniquités, toujours présentes à tes yeux et toujours l'objet de ta frayeur et de tes craintes pour l'éternité. Tu te sens heureux, juste, brûlant d'amour pour ton Dieu : par tes vœux et tes pénitences, tu as édifié l'Église, converti les pécheurs, tu as grandi encore dans la dilection de ton Dieu. Mais aux jours du jubilé ne se bornent pas les faveurs célestes; le jubilé opère dans ceux qui l'ont recueilli et qui savent en apprécier le bonheur, des fruits avantageux pour l'avenir : *Beatus populus qui scit jubilationem.*

Le prophète nous indique ces fruits salutaires : 1° l'exactitude à remplir les commandements du Seigneur : *Domine in lumine vultus tui ambulabunt*; 2° la joie constante d'une bonne conscience : *Et in nomine tuo exultabunt tota die*; 3° le progrès dans la vertu et l'attachement à la sainte Église : *Et in justitia tua exaltabuntur.* Pour recueillir ces heureux fruits dans toute leur plénitude, apprenons à les bien connaître.

1° Quand l'homme est dans l'iniquité, il y grandit, et il se pervertit toujours davantage. Un des effets terribles du péché, c'est de nous détacher de Dieu et de nous éloigner de la vertu : *Iniquitates nostræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* L'iniquité est un mur de séparation entre Dieu et l'homme. L'âme disgraciée tombe toujours, roule d'abîme en abîme, d'infractions en infractions, de péchés en péchés, car la fin d'un péché est le degré pour un autre qui suit. Le Seigneur permet que celui qui est dans la boue du péché se salisse encore davantage : *Qui nocet, noceat adhuc, et qui in sordibus est, sordescat adhuc.* Les iniquités des méchants s'entre-suivent, elles sont attachées, enchaînées l'une à l'autre; et si le Seigneur n'arrête le pécheur dans la pente précipitée qui le conduit à l'abîme de la mort éternelle, il y sera bientôt, et sa chute sera irréparable.

Par un effet aussi admirable de la bonté divine, l'âme vertueuse et réconciliée dans la grâce de Dieu, se porte naturellement vers le bien, et a beaucoup de force pour s'éloigner du mal et pratiquer la vertu. Jésus est sa lumière; les ténèbres qui, autrefois, couvraient ce cœur d'iniquités, se dissipent; il n'y a plus de ces raisons fictives,

ni de ces obstacles prétendus pour autoriser la prévarication; les nuages du péché n'empêchent plus cette âme de voir la facilité et le bonheur qu'il y a de suivre les avis et les préceptes du Seigneur. Aussi elle se porte avec ardeur dans le chemin du salut, suit avec plaisir la voie qui conduit à la vie, et ce qui lui paraissait autrefois insurmontable, lui paraît maintenant facile. Les préceptes qui ne lui offraient que répugnance et dégoût, lui offrent, dans leur accomplissement, plaisir et bonheur. Tels sont les avantages heureux de la vertu, tels seront les fruits salutaires que produit en nous la grâce du jubilé.

Avant votre réconciliation, vous accomplissiez avec peine les lois de votre Dieu; vous n'aviez point de goût pour les choses du salut, vous ne pouviez surmonter votre humeur, vos caprices et vos passions; votre cœur était lié aux biens, aux plaisirs, aux honneurs du monde; il vous en coûtait de pardonner, de réparer les torts faits à votre prochain, de régler votre conduite, de bannir de votre cœur le péché et de recevoir avec patience et soumission les croix et les afflictions de la part de votre Dieu. Dans le jubilé, vous avez médité devant Dieu votre aveuglement, et la vanité des choses périssables de cette vie passagère. Éclairées du flambeau de la foi et de la grâce reconquise au tribunal de la miséricorde, vos pensées ne seront plus vos pensées, vos désirs ne seront plus vos désirs, vos œuvres ne seront plus vos œuvres. Le Seigneur a versé sur vous l'eau pure de la réconciliation, et vous avez été lavés de vos iniquités; il vous a pris votre cœur de pierre, vous a donné un cœur nouveau, un cœur de chair et un esprit tel que vous marcherez dans ses préceptes, et que vous garderez et opérerez ses justices. Vous ne vous souviendrez de vos voies mauvaises et de vos goûts pervers que pour en avoir du dégoût et de l'horreur, et vous en rougirez, et vous en serez confondus : *Auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.*

2° Le second fruit du Jubilé est la joie constante d'une bonne conscience : *Et in nomine tuo exultabunt tota die.*

La joie, la consolation et la paix de la conscience sont, au témoignage de saint Augustin, un vrai paradis sur la terre.

Le pécheur, dans son iniquité, est torturé de remords, de pointes aiguës, et de douleurs intérieures qui le déchirent et le transportent. — Le méchant, lisons-nous au livre de Job, passe tous les jours de sa vie dans son orgueil; des voix de crainte et de terreur retentissent incessamment à ses oreilles; au milieu de la paix, il soupçonne des embûches; il ne saurait jamais se persuader qu'il puisse revenir des ténèbres à la lumière; il est pressé de toutes parts, il est environné de crainte et de malheurs, comme un roi est environné de ses gardes au jour d'une bataille. Autant le péché cause de remords, autant la vertu procure de bonheur et de satisfaction. L'éclat de la vertu est si grand, s'écrie saint Ambroise, que pour rendre notre vie bienheureuse, il nous suffit de jouir de la tranquillité de la conscience et de la sûreté de l'innocence.

C'est une grande joie pour le juste d'accomplir les commandements. L'homme, dans la grâce de Dieu, trouve en effet, dans son cœur, toutes les joies et toutes les consolations; le Seigneur habite avec lui, et sa présence lui procure toutes les grâces, les plaisirs, et tous les biens, la paix, l'espérance des biens futurs, la confiance et le repos en la miséricorde divine et en toutes ses libéralités et ses récompenses.

Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui; son service est un service de joie et d'allégresse. A chaque page de l'Écriture, les justes sont invités à tressaillir, et à chanter des cantiques au Seigneur, dans l'abondance des délices qui transportent leurs cœurs. Toutes les âmes qui sont amies de Dieu ont toujours publié que le Seigneur est bon. Vous le direz, vous aussi, mes frères, qui avez recueilli la grâce du jubilé, quelle joie n'a pas été la vôtre, lorsque vous êtes sortis de la fange de vos iniquités et que Dieu vous a appelés au banquet de son amour. Vous étiez heureux, vous étiez contents, vous versiez des larmes de joie; en ce jour, vous avez éprouvé plus de bonheur que dans toutes les fêtes que vous avez passées dans les tabernacles des pécheurs. Eh bien! cette joie augmentera, elle grandira sans cesse dans votre cœur avec vos bonnes œuvres, avec vos vertus. Vos jours ne seront plus tourmentés, les peines, les accidents de la vie ne vous jetteront plus

dans le trouble et le désespoir. Si la vertu reste dans votre cœur, la joie et la paix seront ses compagnes. Et vous aussi, vous direz : Que le Seigneur est bon à ceux qu'il aime ! Vous le direz le matin, vous le direz le soir, vous le direz tous les jours de votre vie. Le jubilé qui aura ramené la joie dans votre cœur, l'y établira constamment jusqu'au jour où, dans l'éternité, vous retrouverez un jubilé éternel, l'alléluia sans cesse répété, et les délices inénarrables du Paradis.

3° Enfin, le troisième fruit du jubilé sera le progrès dans la vertu et l'amour de la sainte Église : *Et in justitia tua exaltabuntur.*

Quand un champ a été bien cultivé par le soc de la charrue, et qu'il ne reste plus de mauvaises herbes, si surtout les racines et les germes des plantes nuisibles ont disparu, le sol s'améliore, et le froment qui y est déposé produit de nombreux fruits et récompense au centuple l'agriculteur vigilant. Les greniers de celui-ci s'emplissent de l'abondance des gerbes qui se sont multipliées, et sa maison s'enrichit de cette récolte surabondante qui couronne les sacrifices de ses avances et de ses travaux.

Il en sera de même de vous, mes frères, qui avez suivi les exercices du jubilé et gagné les indulgences ; les sacrements dans ce temps de salut vous ont purifiés de vos souillures ; les instructions que vous avez entendues, les exercices religieux auxquels vous avez participé, ont cultivé votre cœur stérile. L'indulgence plénière a détruit jusqu'aux restes de vos iniquités anciennes, l'Église de Dieu a jeté dans vos cœurs des germes de vertu, Dieu les fera croître et se multiplier : *Et salvabo vos ex universis inquinamentis vestris, et vocabo frumentum et multiplicabo illud.*

Vous monterez de degré en degré dans les hauteurs de la justice et de la sainteté ; vos prières seront plus ferventes, vos confessions plus exactes, vos communions moins rares et plus affectueuses ; votre foi grandira, votre espérance fera des progrès, votre charité produira de bonnes œuvres nouvelles : *Et multiplicabo fructum ligni et genimina agri.*

Non-seulement vos vertus anciennes qui étaient mortifiées par le péché, revivront avec un nouvel éclat, mais la grâce produira de nouveaux fruits et engendrera dans vos cœurs des sentiments qu'ils ne connaissaient pas, et des désirs d'une perfection plus grande : *In die qua mundavero vos... Et inhabitari fecero urbes, et instauravero ruinosa.*

Et votre âme qui était si languissante et si dépouillée de bonnes œuvres, et dans un état de désolation et de solitude, deviendra un jardin de délices, où croîtront facilement tous les fruits de l'Esprit-Saint : la charité, l'allégresse, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté : *Terra inculta facta est ut hortus voluptatis.*

On ne verra plus dans ce cœur les œuvres de la chair, ni de ces qualités seulement humaines qui brillent aux yeux du monde et ne sont d'aucun fruit pour l'éternité, de ces actions creuses et stériles pour le paradis. Les mauvaises habitudes se déracineront du lieu où la grâce habite, et feront place aux plus beaux fruits de sanctification : *Et civitates desertæ, et destitutæ et suffossæ, munitæ sederunt.*

L'Église, la première qui aura fait les premiers sacrifices de ces germes de salut, qui vous aura ouvert les sources de la grâce, recueillera les prémices de votre conversion. Vous porterez l'abondance de vos bonnes œuvres au trésor de cette bonne mère ; vous édifierez ses enfants par vos bons exemples ; vous les consolerez par votre soumission aux enseignements de la foi, par votre attachement aux décisions apostoliques, votre obéissance à vos pasteurs légitimes, votre entière confiance et votre amour à l'Église, qui est la mère de toutes les autres et le centre de la communion des fidèles. Tous les ennemis de la foi romaine auront beau vous environner de toute part, chercher à vous envelopper dans leurs filets, leurs subterfuges et leurs doctrines fausses et erronées ; reconnaissant en vous la foi de Pierre, et votre dévouement à la chaire apostolique, ils sauront que leurs efforts auprès de vous seront impuissants, et ils reconnaîtront le doigt de Dieu qui a élevé l'édifice de votre foi, et qui, de morte, l'a rendue vivante et fructueuse.

Il est donc vraiment heureux, le peuple qui a participé à tous les priviléges et à toute la joie d'un jubilé. Nous nous réjouissions en ouvrant ces jours de salut; en les terminant, réjouissons-nous encore, mais d'une joie plus vraie et plus sincère; car nous avons dans le cœur la paix des enfants de Dieu. La main du Seigneur sera notre secours, et son bras notre appui. L'ennemi ne pourra avoir aucune prise sur nous, et le fils de l'iniquité ne saura nous nuire. Il terrassera devant notre face tous ceux qui le haïssent, il les mettra en fuite, et nous conservera sa vérité et sa miséricorde. Fidèle à ses promesses, il nous fera vivre dans les siècles des siècles et placera notre trône dans les cieux.

Saluons donc la clôture de ces jours de salut, saluons-les, l'accent de la joie sur les lèvres et l'hymne de la reconnaissance dans le cœur. Racontons, à qui veut l'entendre, toutes les merveilles que la grâce du Seigneur a opérées dans nos cœurs. Nous publierons à jamais les grandes miséricordes du Dieu de bonté, les faveurs inénarrables de son Église et les bénédictions du pontife heureux qui nous dote de bienfaits si grands.

VII. — *Jubilate Deo Jacob... Buccinate in Neomenia tuba, in insigni die solemnitatis vestræ* (Ps. LXX, 13). Faites des jubilations au Dieu de Jacob; sonnez sur la trompette des Néoménies le beau jour des solennités.

Vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ: ipse est enim jubilæus (Levitic. XXV, 10). Vous appellerez la rémission sur tous les habitants de votre pays; car c'est le jubilé.

In die illa stillabunt montes dulcedinem, et colles fluent lacte (Joel. III, 18). En ce jour-là, les montagnes distilleront la douceur, et les collines verseront le lait.

Septimo autem die sacerdotes tollant septem buccinas quarum usus est in jubileo, et præcedant arcam fœderis (Jos. VI, 4). Que le septième jour, les prêtres prennent les sept trompettes dont on se sert dans le jubilé, et qu'ils précèdent l'arche d'alliance.

Hodie impleta est hæc scriptura in auribus vestris (Luc. IV, 21). Aujourd'hui cette écriture est accomplie à vos oreilles.

Beatus populus qui scit jubilationem (Ps. LXXXVIII, 16)! Heureux le peuple qui connaît la jubilation!

LIBRE ARBITRE.

Voyez *Grâce actuelle.*

LUXE.

Voyez *Orgueil* (VIII).

LUXURE.

Voyez *Impureté.*

MARIAGE (DEVOIRS DU).

Le mariage exige deux espèces de devoirs: 1° les uns regardent les époux entre eux; 2° les autres ont pour objets les enfants.

I. — Nous ne croyons pas pouvoir être plus utile que de citer ce qu'a écrit l'admirable saint François de Sales sous le titre: *De l'honnêteté du lit nuptial* (Introduction à la vie dévote, 3e partie, chap. 39).

« L'Apôtre appelle le lit nuptial, immaculé, c'est-à-dire, exempt de toute sorte d'impureté; et c'est peut-être pour cette raison que Dieu voulut instituer le premier mariage dans le paradis terrestre, où il n'y avait encore eu aucun déréglement de la cupidité.

» Or, pour vous expliquer la perfection que l'Apôtre exige des personnes mariées sur cet article, je me sers d'une comparaison assez naturelle; c'est celle de la nourriture et de la tempérance. 1. La nourriture est nécessaire à la conservation de la vie; et pour cela l'usage en est bon, saint et commandé. 2. Cependant, manger non pas précisément pour cette fin, mais pour s'acquitter des devoirs auxquels la société humaine nous oblige les uns envers les autres, c'est une chose juste et honnête. 3. Si l'on mange par la raison de ses devoirs, il faut que ce soit avec une douce liberté, et en marquant qu'on y prend plaisir. 4. Manger simplement pour contenter son appétit, c'est une chose

supportable, mais nullement louable; car le simple plaisir de l'appétit sensuel ne peut rendre une action honnête; et c'est bien assez si elle est supportable. 5. Manger au-delà de son appétit et par excès, cela est plus ou moins blâmable à proportion de l'excès; et cet excès ne consiste pas seulement en la qualité, mais aussi en la manière. 6. C'est une marque d'une âme basse, grossière et toute animale, de faire tant de réflexions et de s'épancher en paroles sur les viandes avant le repas, et encore plus après, comme font plusieurs sortes de gens qui ont toujours l'esprit dans les plats, qui préviennent sans cesse ou rappellent le plaisir de la bonne chère, et qui, en un mot, font comme dit saint Paul, un Dieu de leur ventre; au lieu que les honnêtes gens ne pensent à la table qu'en s'y mettant, et se lavent les mains et la bouche après le repas, pour n'avoir plus ni le goût, ni l'odeur des viandes.

» Voilà les règles qui sont communes à la tempérance et à l'honnêteté du lit conjugal.

» 1. L'usage des droits du Sacrement étant nécessaire à la propagation de la société humaine, il est indubitablement honnête et louable, et spécialement saint dans le Christianisme.

» 2. Cet usage est appelé par l'Apôtre un devoir réciproque, un devoir si grand, que bien qu'on puisse ne pas l'exiger, l'on est indispensablement obligé de le rendre; de manière que l'un n'y puisse manquer sans le libre consentement de l'autre: non pas même pour les exercices de la dévotion, beaucoup moins pour des prétentions capricieuses de vertu, pour des aigreurs et pour des mépris.

» 3. L'on doit considérer que ce n'est pas assez de s'acquitter de ce devoir d'une manière chagrine, et avec une patience indifférente: ce doit être avec toute la fidélité et la correspondance entière que demande cet amour, comme s'il était accompagné de l'espérance d'avoir des enfants, encore que pour la raison de quelque conjoncture on ne l'eût pas.

» 4. Ici, comme partout ailleurs, le simple contentement de l'appétit sensuel ne peut rendre une chose honnête et louable par lui-même; c'est beaucoup, si l'on dit qu'elle soit tolérable.

» 5. Tout juste que soit l'usage des droits du mariage, tout nécessaire qu'on le sache dans la société humaine, tout saint qu'on le croie dans le Christianisme, il porte des dangers de salut que l'on doit y éviter très-soigneusement, pour ne se rendre coupable ni d'aucun péché véniel, comme il arrive dans les simples excès de cet état, ni d'aucun péché mortel, comme il arrive quand l'ordre naturel et nécessaire pour la procréation des enfants est perverti. Or, dans cette supposition, selon que l'on s'écarte plus ou moins de cet ordre, les péchés sont plus ou moins exécrables, mais toujours mortels: car la propagation de la société humaine étant la première et la principale fin du mariage, jamais on ne peut licitement se départir de l'ordre qu'elle vous demande. Cependant quoique cette fin ne puisse pas avoir son effet par la raison de quelque empêchement, comme la stérilité ou la grossesse, le commerce de l'amour conjugal ne laisse pas de pouvoir être juste et saint, si l'on suit les règles que demande la procréation des enfants; aucun accident ne pouvant jamais préjudicier à la loi que la fin principale du mariage a imposée.

» Certes, l'infâme et exécrable action d'Onan contre les lois du mariage, était détestable devant Dieu, ainsi que l'Écriture Sainte nous l'apprend. Et bien que quelques Hérétiques de notre temps, cent fois plus blâmables que les Cyniques dont parle saint Jérôme, sur l'Epître aux Ephésiens, aient voulu dire que c'était l'intention perverse de ce méchant homme qui déplaisait à Dieu; l'Écriture en parle autrement, et assure en particulier que son action même était détestable et abominable devant Dieu.

» 6. L'honnêteté naturelle et chrétienne demande qu'on ne laisse pas engager son esprit dans tout ce commerce sensuel, et qu'on tâche même de l'en purifier promptement, pour qu'il conserve toute la liberté nécessaire aux obligations plus honnêtes et plus nobles de cette vocation. En vérité, l'on serait surpris des exemples de l'honnêteté naturelle que le Seigneur a donnés aux hommes, en de certains animaux qui serviront un jour à confondre la brutale grossièreté de plusieurs personnes.

» Cet avis comprend la parfaite pratique de l'excellence de la doctrine que saint Paul enseigne aux Corinthiens en

ces termes: *le temps est court; que ceux donc qui ont des femmes, vivent comme s'ils n'en avaient pas.* Car selon la pensée de saint Grégoire, vivre dans le mariage, comme si l'on n'y était pas, c'est accorder tout ce que cet état a de naturel avec tout le spirituel du Christianisme. *Que ceux qui se servent du monde*, ajoute saint Paul, *s'en servent comme s'ils ne s'en servaient pas.* C'est dire à tous de se servir du monde, chacun selon sa vocation; mais avec un si grand détachement du monde, que l'on puisse conserver pour le service de Dieu autant de liberté et de ferveur, que si l'on ne se servait pas du monde. En effet: c'est le grand mal de l'homme, dit saint Augustin, que de vouloir jouir des choses dont il doit seulement se servir, et de vouloir seulement se servir de celles dont il doit jouir avec plaisir: cela s'entend de tout ce qui a rapport aux sens et à l'esprit. Ainsi quand l'on pervertit cet ordre, et que l'on change l'usage en jouissance, l'âme, toute spirituelle qu'elle est, devient toute animale.

» Je crois avoir dit tout ce que je voulais dire, et avoir fait entendre, sans le dire, ce que je ne voulais pas dire.

II. — Voyez *Enfants (éducation des)*.

MARRAINES.

Voyez *Parrains.*

MISÉRICORDE.

Voyez *Aumône, grâce divine.*

MODE.

Voyez *Coutume.*

MONDE (DEVOIRS ET BIENSÉANCES DU).

Voyez *Devoirs et bienséances du monde.*

MORALE CHRÉTIENNE.

Voyez *Commandements et Devoirs.*

MYSTÈRES.

Voyez *Dogme.*

NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Voyez *Noël.*

NATUREL (CARACTÈRE).

Voyez *Humeur.*

NÉGLIGENCE.

Voyez *Fidélité.*

NOEL.

I. — *Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis* (Is. IX, 6). Quels humbles paroles, quel langage simple et touchant pour exprimer le plus étonnant mystère proposé à la croyance des hommes! *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei* (ad Rom. XI, 33)!

1° Une naissance humble et abjecte était ce qui convenait le mieux à la grandeur d'un Homme-Dieu, parce que l'éclat est l'œuvre de l'homme et que les petits moyens montrent le doigt de Dieu; 2° une naissance humble et abjecte était ce qui convenait le mieux à la sagesse d'un Homme-Dieu: l'étable est une école où il confond l'orgueil, la crèche est une chaire où il condamne la volupté, les langes sont des leçons par lesquelles il flétrit les vaines richesses du monde; 3° une naissance humble et abjecte était ce qui convenait le mieux à la bonté d'un Homme-Dieu: en naissant d'une mère mortelle, il a voulu être l'os de nos os et la chair de notre chair; en naissant dans la pauvreté, il a voulu partager nos peines pour les mieux guérir; en naissant dans les opprobres, pour attirer à lui les âmes pusillanimes et surtout les pécheurs repentants.

II. — *Peperit* (Maria) *filium suum primogenitum et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio; quia non erat locus eis in diversorio* (Luc. II, 7). Marie enfanta son fils premier-né, et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtel.

Cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est

esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus est homo (ad Philipp. II, 6 et 7). Ayant la forme et la nature de Dieu, il n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors.

Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem optasti mihi; tunc dixi: Ecce venio (ad. Hebr. x, 5 et 7). Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; alors j'ai dit: Me voici, je viens.

Deus tuus factus est frater tuus (serm. 115 *ex div.*). O homme, voici ton Dieu qui devient ton frère!

Suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas (S. Léon). Dans la crèche, la majesté se fait humble, la puissance prend la forme de la faiblesse, et l'éternité paraît sujette à la mort.

Hoc prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant (Saint Bernard): *Beati pauperes! væ vobis divitibus!* Bienheureux les pauvres! Malheur à vous riches! L'étable de Bethléhem le prêche, la crèche le proclame, et les langes l'annoncent...

ORAISON DOMINICALE.

I. — « Nous lisons dans l'Évangile qu'un jour un des disciples de Jésus l'aborda au moment où ce divin Sauveur venait de prier, et, lui parlant au nom des autres disciples, il lui dit: « Maître, apprenez-nous à prier. » Le Sauveur leur dicta alors cette belle prière que nous récitons tous les jours sous le nom *d'Oraison dominicale.*

» Il nous a tracé, dans cette prière, et les dispositions avec lesquelles nous devons prier, et les sentiments dont notre cœur doit être pénétré lorsque nous prions, et quel doit être l'objet de nos demandes.

II. — « *Notre Père qui êtes dans les cieux.*

» C'est à un père que nous nous adressons, à un bon père; nous savons qu'il nous aime et qu'il est disposé à nous accorder tout ce que nous lui demanderons : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis, ipse enim Pater amat vos.* Prions-le donc, Mes Frères, avec une confiance toute filiale. Oui, prions ce bon Père que nous avons dans les cieux, de bénir ses enfants qui sont sur la terre.

» *Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive.*

» Trop souvent les biens que nous tenons de la libéralité de notre Dieu, nous nous en servons pour l'offenser, pour déshonorer son saint nom et nous perdre nous-mêmes; ne lui demandons ces biens, Mes Frères, que pour les faire servir à la gloire de son nom, à notre propre sanctification et au salut de notre âme.

» *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

» Dieu est le maître de ses dons; il est le maître de nous les accorder ou de nous les refuser. Et puis, il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est le plus utile. Souvent ce que nous lui demandons nous serait nuisible, ne servirait qu'à nous perdre. Prions-le donc, Mes Frères, avec une entière soumission à sa sainte volonté, tout disposés, s'il veut bien nous accorder ses bienfaits, à les recevoir avec reconnaissance, et tout résignés à nous en passer de bon cœur s'il lui plaît de nous les refuser.

» *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

» Si quelquefois nos prières ne sont pas exaucées, c'est que l'objet de nos demandes n'est pas raisonnable; c'est que, poussés par l'ambition, par l'esprit d'intérêt ou par une insatiable cupidité, nous désirons de sortir de l'humble condition où il a plu à la Providence de nous placer, ou que, déjà en possession de la fortune et des biens de la terre, nous désirons de nous élever au-dessus des autres. Jamais contents de ce que nous avons, jamais rassasiés, nous désirons d'amasser encore, d'entasser trésors sur trésors, d'ajouter sans cesse à nos propriétés de nouvelles propriétés. De pareils désirs, Mes Frères, Dieu peut-il les contenter? de pareilles demandes, peut-il les exaucer? De-

mandons-lui les biens de la terre, soit; mais ne lui demandons que ce qui est juste et raisonnable; demandons-lui notre pain de chaque jour, c'est-à-dire les biens nécessaires pour nourrir nos enfants, les élever, les établir selon notre condition, et pourvoir à nos besoins et à ceux de notre famille.

» *Pardonnez-nous nos offenses.*

» Le plus grand obstacle à l'efficacité de nos prières, et par conséquent aux grâces et aux bénédictions qu'elles devraient faire descendre sur nous, c'est l'état de péché, surtout quand nous nous obstinons à rester dans ce malheureux état. Comment, en effet, Mes Frères, pouvons-nous prétendre aux faveurs de Dieu, tandis que, par le péché, nous sommes en état de révolte contre lui, tandis que nous ne sommes à ses yeux que des objets de haine, d'horreur, d'indignation? Comment pouvons-nous prétendre à ses bénédictions, tandis que la voix du péché, qui règne dans notre cœur, s'élève vers le ciel et n'appelle sur nous que ses malédictions? Avant donc d'offrir à Dieu nos prières, voyons en quel état est notre âme; et, si nous avons eu le malheur de perdre son amitié, commençons par nous réconcilier avec lui; demandons-lui pardon de nos offenses; disons-lui : *Dimitte nobis debita nostra.*

» *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

» Le Sauveur l'a dit, et cela est conforme aux règles de l'équité : La mesure dont vous vous servirez avec le prochain, Dieu s'en servira avec vous. » Si nous sommes bons, indulgents, compatissants, généreux envers le prochain, Dieu le sera envers nous. Avant donc, Mes Frères, de venir déposer au pied du trône des grâces l'offrande de nos prières, sondons notre cœur, et voyons si nous n'y nourrissons pas des sentiments de haine, des pensées de vengeance contre notre frère. Avant de solliciter les faveurs du ciel, rappelons-nous bien si notre frère n'a pas quelque faveur à nous réclamer, le pardon des torts qu'il peut avoir à notre égard, ou la réparation des torts que nous pouvons avoir au sien : c'est-à-dire, voyons tous, Mes

Frères, si nous ne sommes pas inflexibles, inexorables à l'égard de ceux qui nous ont outragés ou qui nous ont causé quelque dommage. Maîtres, voyez si vous n'êtes pas durs, impitoyables à l'égard des malheureux ouvriers que vous employez; si vous ne leur imposez pas un travail au-dessus de leurs forces; si vous leur donnez un salaire proportionné à leur travail. Cultivateurs, voyez si vous n'avez pas causé quelque dommage à votre prochain; si, sous prétexte de conserver votre propriété, vous n'anticipez pas sur celle de votre voisin. Riches, voyez si vous n'êtes pas insensibles à la misère des pauvres qui viennent réclamer votre charité...

» Ah! Mes Frères, commençons par accorder à notre frère la faveur qu'il nous réclame; arrachons de notre cœur ces sentiments de haine que nous y nourrissons; pardonnons à ceux qui nous ont offensés; réparons nos injustices; rendons le bien mal acquis; ayons des entrailles de miséricorde pour les malheureux; que ces biens que nous tenons de la libéralité du Seigneur servent à exercer notre libéralité envers nos frères indigents, et alors, et alors seulement nous pourrons espérer que les prières que nous offrons à Dieu lui seront agréables, et alors seulement nous pourrons espérer que Dieu sera bon, indulgent, compatissant, libéral envers nous.

» *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

» Ces fruits de la terre, dont nous allons réclamer l'abondance par nos prières, ne vont-ils pas être pour vous une source malheureuse de tentations auxquelles vous serez exposés à succomber? Déjà, ces champs sur lesquels nous appelons les bénédictions du ciel, ne les avez-vous pas cultivés, ensemencés au mépris de la loi de Dieu, en profanant le jour du Seigneur par un travail défendu? N'allez-vous pas encore, pour en recueillir les fruits, vous faire d'une prétendue nécessité un prétexte pour le profaner de nouveau? Et si Dieu exauce nos prières, s'il répand l'abondance dans vos campagnes, possesseurs des dons de sa libéralité, n'allez-vous pas en abuser pour satisfaire de coupables, d'ignobles passions?

» Ah! Mes Frères, en demandant à Dieu l'abondance des

biens de la terre, demandez-lui aussi la grâce de n'en pas faire un mauvais usage; demandez la force de ne pas succomber aux tentations, dont ils sont une occasion si fréquente et si dangereuse. Surtout, mes Frères, prenez garde d'imiter les enfants de ce siècle, pour qui plus rien n'est sacré, quand il s'agit de leurs intérêts matériels. Souvenez-vous que vous devez sanctifier le jour que Dieu a réservé pour être consacré à son service; qu'il a attaché à la fidèle observance de ce commandement, les bénédictions temporelles les plus abondantes, et qu'il menace de ses malédictions les profanateurs du jour de son repos.

» *Mais délivrez-nous du mal.*

» Le plus grand de tous les maux, Mes Frères, et la source de tous les maux qui inondent la terre, c'est le péché. Demandez donc à Dieu, demandez qu'il vous préserve de maladies, d'infirmités qui vous mettraient dans l'impossibilité de vous livrer à vos rudes travaux; demandez qu'il éloigne de vos campagnes les tempêtes, les orages, la grêle, et tous les fléaux qui pourraient y porter le ravage; mais demandez aussi, demandez surtout qu'il vous préserve du péché et de la mort éternelle, qui en serait la suite malheureuse. (*L'Apôtre des Chaumières.* Circonstances).

ORGUEIL.

I. — « Qu'est-ce que l'orgueil, dit saint Augustin, sinon un amour désordonné de notre propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu et de lui rapporter toutes choses, on rapporte tout à soi-même, comme si on n'avait tout que pour soi-même : *Quid est autem superbia, nisi perversæ celsitudinis appetitus? Perversa autem celsitudo est, deserto eo cui debet animus inhærere principio, sibi quadam modo fieri atque esse principium.*

» D'après ce saint docteur, on définit ordinairement l'orgueil : un amour désordonné de nous-mêmes, qui, en nous aveuglant sur notre propre mérite, fait que nous nous estimons plus que nous ne sommes, que nous nous préférons aux autres, et que nous voulons sans cesse nous élever au-dessus d'eux.

» Cet amour déréglé de nous-mêmes, qui couvre de ténèbres notre intelligence et nous aveugle, est commun à tous les péchés capitaux; c'est la source commune d'où ils jaillissent tous : c'est le tronc de l'arbre d'où naissent toutes les branches qui représentent ces péchés.

» L'amour de nous-mêmes n'est pas mauvais de sa nature, il est même bon. Nous pouvons, nous devons même nous aimer. Jésus-Christ nous en fait un devoir, puisqu'il nous donne pour règle de notre amour du prochain, celui que nous avons pour nous-mêmes : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*

» Dieu, l'auteur de notre nature, a gravé profondément en nous cette inclination et ce devoir. C'est un sentiment qui est en nous, indépendamment de notre propre volonté, et dont il ne nous est pas plus possible de nous dépouiller que de notre propre être.

» Mais cet amour de nous-mêmes doit avoir des bornes, et doit être soumis à des règles.

» Nous pouvons, nous devons nous aimer; mais ce ne doit pas être au préjudice de l'amour, du respect et de l'obéissance que nous devons à Dieu, de nos devoirs de charité et de justice envers les autres hommes, et de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

» L'amour de nous-mêmes renfermé dans ces limites, est légitime; c'est une vertu, source de vertus et de bonnes œuvres; mais s'en écarte-t-il, va-t-il jusqu'à méconnaître et violer ces devoirs, dès lors il est déréglé et coupable : de vertu qu'il était, il se change en vice; il devient la source d'une foule de vices et d'actions criminelles. (*L'Apôtre des Chaumières.* Péchés.) »

II. — Si nous nous complaisons à contempler notre propre mérite comme nous étant personnel, nous abordons le premier degré de l'orgueil : *la vanité* ou *la vaine gloire.*

« Cette vaine gloire, on la définit : Une complaisance avec laquelle nous contemplons notre propre mérite, réel ou imaginaire, comme s'il nous était propre et personnel.

» On l'appelle avec raison *vaine gloire.*

biens de la terre, demandez-lui aussi la grâce de n'en pas faire un mauvais usage; demandez la force de ne pas succomber aux tentations, dont ils sont une occasion si fréquente et si dangereuse. Surtout, mes Frères, prenez garde d'imiter les enfants de ce siècle, pour qui plus rien n'est sacré, quand il s'agit de leurs intérêts matériels. Souvenez-vous que vous devez sanctifier le jour que Dieu a réservé pour être consacré à son service; qu'il a attaché à la fidèle observance de ce commandement, les bénédictions temporelles les plus abondantes, et qu'il menace de ses malédictions les profanateurs du jour de son repos.

» *Mais délivrez-nous du mal.*

» Le plus grand de tous les maux, Mes Frères, et la source de tous les maux qui inondent la terre, c'est le péché. Demandez donc à Dieu, demandez qu'il vous préserve de maladies, d'infirmités qui vous mettraient dans l'impossibilité de vous livrer à vos rudes travaux; demandez qu'il éloigne de vos campagnes les tempêtes, les orages, la grêle, et tous les fléaux qui pourraient y porter le ravage; mais demandez aussi, demandez surtout qu'il vous préserve du péché et de la mort éternelle, qui en serait la suite malheureuse. (*L'Apôtre des Chaumières.* Circonstances).

ORGUEIL.

I. — « Qu'est-ce que l'orgueil, dit saint Augustin, sinon un amour désordonné de notre propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu et de lui rapporter toutes choses, on rapporte tout à soi-même, comme si on n'avait tout que pour soi-même : *Quid est autem superbia, nisi perversæ celsitudinis appetitus? Perversa autem celsitudo est, deserto eo cui debet animus inhærere principio, sibi quadam modo fieri atque esse principium.*

» D'après ce saint docteur, on définit ordinairement l'orgueil : un amour désordonné de nous-mêmes, qui, en nous aveuglant sur notre propre mérite, fait que nous nous estimons plus que nous ne sommes, que nous nous préférons aux autres, et que nous voulons sans cesse nous élever au-dessus d'eux.

» Cet amour déréglé de nous-mêmes, qui couvre de ténèbres notre intelligence et nous aveugle, est commun à tous les péchés capitaux; c'est la source commune d'où ils jaillissent tous : c'est le tronc de l'arbre d'où naissent toutes les branches qui représentent ces péchés.

» L'amour de nous-mêmes n'est pas mauvais de sa nature, il est même bon. Nous pouvons, nous devons même nous aimer. Jésus-Christ nous en fait un devoir, puisqu'il nous donne pour règle de notre amour du prochain, celui que nous avons pour nous-mêmes : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*

» Dieu, l'auteur de notre nature, a gravé profondément en nous cette inclination et ce devoir. C'est un sentiment qui est en nous, indépendamment de notre propre volonté, et dont il ne nous est pas plus possible de nous dépouiller que de notre propre être.

» Mais cet amour de nous-mêmes doit avoir des bornes, et doit être soumis à des règles.

» Nous pouvons, nous devons nous aimer; mais ce ne doit pas être au préjudice de l'amour, du respect et de l'obéissance que nous devons à Dieu, de nos devoirs de charité et de justice envers les autres hommes, et de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

» L'amour de nous-mêmes renfermé dans ces limites, est légitime; c'est une vertu, source de vertus et de bonnes œuvres; mais s'en écarte-t-il, va-t-il jusqu'à méconnaître et violer ces devoirs, dès lors il est déréglé et coupable : de vertu qu'il était, il se change en vice; il devient la source d'une foule de vices et d'actions criminelles. (*L'Apôtre des Chaumières.* Péchés.) »

II. — Si nous nous complaisons à contempler notre propre mérite comme nous étant personnel, nous abordons le premier degré de l'orgueil : *la vanité* ou *la vaine gloire.*

« Cette vaine gloire, on la définit : Une complaisance avec laquelle nous contemplons notre propre mérite, réel ou imaginaire, comme s'il nous était propre et personnel.

» On l'appelle avec raison *vaine gloire.*

» Elle est vaine, 1° parce que ce dont nous tirons gloire n'a ordinairement qu'un mérite purement imaginaire;

» Elle est vaine, 2° parce que lors même que ce mérite serait réel, il ne nous appartient pas, mais à Dieu qui en est l'auteur et à qui en revient la gloire;

» Elle est vaine, 3° enfin, parce que la gloire que nous en prétendons tirer ne nous sert à rien; que dis-je? le plus souvent nous est funeste.

» J'ai dit d'abord *vaine*, parce que ce dont nous tirons gloire n'a souvent qu'un mérite imaginaire.

» De quoi nous glorifions-nous, Mes Frères, et tirons-nous ordinairement vanité?

» De notre esprit? Nous nous imaginons en avoir, et en avoir beaucoup! Hé! qui est-ce qui ne croit pas en avoir? Que dis-je? Les plus sots ne sont-ils pas ceux qui s'imaginent en avoir le plus et qui s'en glorifient davantage? Les gens d'esprit sont ordinairement les plus modestes et les moins vaniteux. (*Id., ibid.*).....

» J'ai dit en second lieu : vaine, parce que le mérite dont nous nous glorifions, fût-il réel, ne nous appartient pas.

» Ici, c'est le grand apôtre lui-même qui va vous répondre : « *Quis te discernit? Quid autem habes quod non* » *accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non* » *acceperis?* Qui est-ce qui vous distingue de vos frères? » Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et si vous avez tout » reçu, qu'avez-vous dont vous puissiez vous glorifier?

» Qu'avons-nous, en effet, que nous n'ayons reçu de la libéralité de notre Dieu, et dont nous puissions nous glorifier comme d'un bien propre et personnel? Dons et facultés de notre âme, intelligence, mémoire, imagination, adresse. — Dons et qualités du corps : force, beauté, santé. — Dons de la fortune : naissance, richesses, honneurs. — Dons de la grâce. — N'est-ce pas à la libéralité de notre Dieu que nous en sommes redevables? Qu'avons-nous donc à nous glorifier? (*Id., ibid.*). »

» J'ai dit en troisième lieu, *vaine*, parce que la gloire que nous en prétendons tirer nous est inutile; que dis-je? le plus souvent nous est funeste.

» Croyez-vous que la bonne opinion que vous avez de vous-même ajoute à votre mérite, ou au moins croyez-vous qu'elle ajoute à celle que les autres hommes ont de votre mérite, qu'elle vous attirera leur estime et leurs éloges?

» Loin de là : plus ils verront que vous prisez votre propre mérite, moins ils auront une opinion avantageuse de vous : soit envie, ce qui arrive souvent; soit, ce qui arrive bien souvent aussi, parce qu'ils vous apprécieront à votre juste valeur, c'est-à-dire comme un homme vain et infatué de lui-même.

» Croyez-vous que cette bonne opinion que vous avez de vous-même vous rende plus agréable à Dieu, et vous donne plus de mérite à ses yeux?

» Oh! pouvez-vous croire que Dieu, à qui vous dérobez sa gloire par votre vanité, vous en sache gré? Jugez-en par la sentence que porte Jésus-Christ sur ce pharisien dont je vous ai parlé plus haut, et qui, comme vous, était enflé par un sentiment de vaine gloire.

» Tandis que l'humble publicain, qui ne reconnaît en lui-même rien dont il puisse tirer vanité, au lieu de porter la tête haute et de se glorifier, la baisse avec confusion, n'ose lever les yeux, se frappe la poitrine et dit : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui ne suis qu'un misérable pécheur!* Tandis que cet homme, chargé, semble-t-il, d'iniquités, qui ne doit s'attendre qu'aux foudres du ciel, reçoit un arrêt de justification, quelle est la sentence qui atteint cet autre qui, lui, n'a rien de répréhensible à se reprocher, n'a à présenter à Dieu que des vertus et des bonnes œuvres qu'il étale avec emphase? Ah! celui-ci est frappé d'un arrêt de réprobation!

» Aux yeux de Dieu vous perdez donc le fruit de toutes vos bonnes œuvres (*Id., ibid.*). »

III. — « Notre vanité se manifeste de plusieurs manières.

» La première manifestation s'appelle *ostentation*.

» On entend par *ostentation* certaine affectation à faire voir le bien, les talents, les qualités que l'on possède ou que l'on croit posséder.

» Ce n'est pas le désir d'édifier nos frères, qui nous porte à cette manifestation des dons de Dieu, ni la reconnaissance envers lui. L'ostentation est un sentiment égoïste, étroit, qui exclut et l'amour du prochain, et la reconnais-

sance envers Dieu. Nous n'avons en vue que de nous attribuer à nous-mêmes la gloire des dons de Dieu.

» L'ostentation est ce vice contre lequel Jésus-Christ nous recommande si instamment de nous tenir en garde : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videabimini ab eis* : Gardez-vous bien de faire vos bonnes œuvres, d'étaler vos vertus devant les hommes pour en être remarqués. C'est ce vice qu'il reprochait si sévèrement aux Pharisiens : *Exterminant facies suas ut videantur ab hominibus jejunantes* : Ils ont grand soin d'avoir le visage pâle et abattu, afin que les hommes reconnaissent qu'ils pratiquent les jeûnes et les macérations.

» Ce vice, il n'est pas rare de le retrouver encore parmi les chrétiens. Désireux que l'on ait de nous une bonne opinion, que l'on connaisse nos qualités, nos bonnes œuvres, notre fortune, notre rang, notre habileté, et tout ce que nous croyons propre à nous donner du mérite et de la considération, nous ne faisons pas toujours sonner de la trompette pour les publier, nous ne nous vantons pas hautement nous-mêmes ; nous sommes ordinairement plus modestes, ou du moins plus prudents et plus adroits; nous dirigeons notre conduite, nous faisons nos pratiques de piété, nos œuvres de charité et de bienfaisance de manière qu'elles n'échappent pas aux regards, qu'elles parlent elles-mêmes et fassent notre éloge.

» Mais nous ne sommes pas toujours aussi réservés : nous ne nous contentons pas toujours de l'éloge muet de nos œuvres ; à leur langage, qui ne nous paraît pas toujours assez éloquent, nous ajoutons le nôtre ; nous n'hésitons pas à faire nous-mêmes notre éloge, nonobstant ce conseil du Sage : *Laudet te alienus, non os tuum* : Que ce soit un autre qui vous loue, et non votre bouche. (*Id., ibid.*).»

IV. — « Cette seconde manifestation est appelée *Jactance* ou *vanterie*...

» Avec quelle complaisance n'aimons-nous pas à parler de nous-mêmes, à faire valoir notre mérite, nos talents, nos succès, notre naissance, notre famille, notre fortune, nos biens, nos hauts faits, nos prouesses, quelquefois même nos vices?

» Oui, nos vices, et cela n'est pas aussi rare qu'on le pourrait croire. Il y a de ces libertins déhontés qui ne rougissent pas de vanter leur honteux désordre, et de s'en faire gloire, comme ces pécheurs dont parle l'Écriture : *Lætantur cum male fecerint*. Triste et ignominieuse gloire ! Que les conséquences en sont affreuses ! De semblables paroles portent au mal par l'exemple ; elles sèment les vices, moissonnent les vertus ; elles flétrissent les réputations. Quelle impression souvent ne produisent-elles pas?

» Peut-être, quand nous nous vantons de nos qualités, ne le faisons-nous pas maladroitement comme certaines personnes qui ont toujours le *moi* à la bouche : *Moi* je fais ceci, *moi* je dis cela. Mais notre vanterie, pour être plus adroite, pour manier plus habilement les circonlocutions, en est-elle moins coupable? N'est-ce pas toujours le même sentiment qui nous guide?

» Cependant, je dois le dire : ce n'est pas toujours un péché de parler de soi avantageusement, de faire connaître le bien qu'on fait ; on peut en parler, non pour en tirer vanité, mais pour se justifier d'un reproche injuste, pour repousser la flétrissure qu'on voudrait imposer à un nom, à une réputation sans tache, selon cette recommandation de l'Esprit-Saint : *Curam habe de bono nomine* : Ayez soin de conserver pur votre nom. Ou bien encore pour l'édification ou l'instruction du prochain. Témoin le grand Apôtre, que nous voyons quelquefois vanter ses travaux, ses souffrances et ses bonnes œuvres.

» Mais qu'il est rare que ce soit le même esprit qui nous anime, quand nous parlons de nous avantageusement et que nous nous vantons ! Et combien de fois, pour nous relever et nous prévaloir, ne blessons-nous pas nos frères?

» Malgré tout l'esprit et toute l'adresse qu'on y peut mettre, quand on se vante, il est bien rare qu'on ne choque pas les autres. Pour se grandir, ne faut-il pas les rabaisser? Alors, de la jactance on passe à l'injustice.

» Nous en avons un exemple, Mes Frères, dans le langage du Pharisien de l'Évangile. — Il vante ses vertus et ses bonnes œuvres. Mais il ne s'en tient pas à cela, il faut qu'il se compare aux autres, qu'il les abaisse pour mieux s'é-

lever au-dessus d'eux : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain. (*Idem, ibid.*). »

V. — « La troisième manifestation de la vanité c'est la *fierté* et le *dédain*.

» Pleins d'estime pour nous-mêmes, aveugles sur nos défauts, n'ayant les yeux ouverts que sur nos qualités, nous aimons à nous comparer aux autres. Mais comme nous n'employons pas pour eux la même mesure que pour nous, et que, tandis que nous n'apercevons pas une poutre dans notre œil, nous voyons une paille dans celui de notre frère, tout naturellement nous nous trouvons bien supérieurs à eux. Ils n'ont pas de qualités qui puissent entrer en comparaison avec les nôtres. Alors nous ne les regardons que de la hauteur du piédestal que nous a élevé notre orgueil ; nous affectons avec eux un air fier et altier pour leur faire sentir notre supériorité ; quelquefois même nous prenons un air de dédain et de mépris : Qu'est-ce que cette personne-là ? Qu'est-ce que ces gens-là ? Nous ne le disons pas à haute voix ; notre bouche ne le prononce pas ; mais avec quelle éloquence nos regards, notre geste, notre maintien, notre silence même ne le disent-ils pas ? — Et qui êtes-vous donc, mon cher frère, pour écraser ainsi de votre dédain votre prochain qui vaut mieux que vous ? Lui, il n'est qu'un pauvre ouvrier, un homme du peuple, mais un ouvrier probe et honnête. Et vous, qui êtes-vous ? Un fils de famille riche, mais dont les richesses n'ont peut-être pas une origine bien honorable ! Noble, mais qui déshonorez la noblesse de votre origine par une conduite et des mœurs ignobles ! Un personnage haut placé, mais dont les sentiments sont aussi bas que le poste est élevé !

» Et voilà ce que l'on rencontre tous les jours. Parce que nous aurons un peu plus de fortune qu'un autre, parce que nous serons parvenus, souvent moins par notre mérite que par nos intrigues et à force de bassesses, à un emploi qui nous élève et nous distingue, nous ne regarderons plus qu'avec dédain d'anciens camarades, nos plus proches parents ? (*Id., ibid.*). »

VI. — « La quatrième manifestation de la vanité, c'est la *fatuité*.

» J'appelle ainsi certaine affectation à nous admirer nous-mêmes et à nous faire admirer et louer des autres.

» Vice aussi commun qu'il est sot et ridicule.

» Voyez cette jeune fille, cette femme idolâtre de ses charmes et de sa beauté (et combien d'hommes sur ce point sont femmes) ! Voyez-les des heures entières devant une glace, contemplant leurs traits, leurs bonnes grâces, la fraîcheur de leur teint, l'élégance de leur mise. Voyez-les dans les rues, sur les places publiques et jusque dans nos églises : quelle affectation dans leur maintien, dans leur démarche et dans tous leurs gestes ! Comme elles cherchent à attirer l'attention ! Et quand elles croient qu'on les remarque, comme la joie perce dans leurs regards ! quel ton de suffisance elles prennent !

» Voyez cet artiste, cet ouvrier, cet écrivain : il est sans cesse en contemplation devant ses chefs-d'œuvre. — Comme ils aiment à les étaler aux yeux du public ! Avec quelle ardeur ils recherchent, que dis-je ? ils mendient les éloges ! Que de ruses, que de manœuvres, que de moyens détournés ils emploient ! Fausse humilité, modestie feinte. Que de basses flatteries ils distribuent dans l'espérance d'être payés de retour ! Et lorsqu'ils reçoivent ces éloges si ardemment désirés, avec quelles délices ils savourent la fumée de ce précieux encens !

» Que retirons-nous de cette affectation ridicule, de cette recherche excessive d'éloges ? Bien rarement nous venons à bout de faire partager l'admiration que nous avons de nous-mêmes et de nos œuvres, et d'autant moins que nous paraissons nous admirer davantage.

» Peut-être recevons-nous quelques louanges banales, insignifiantes qu'on nous accorde par courtoisie ou par complaisance, mais dont on se dédommage ensuite par d'amères critiques, par de cruelles plaisanteries, par le ridicule qu'on jette sur notre fatuité et notre suffisance.

» Ah ! voulons-nous nous faire admirer véritablement, obtenir des éloges sincères, imposer silence à la critique et aux railleries, appliquons-nous davantage à les mériter qu'à les rechercher : car il est bien vrai aux yeux du monde comme aux yeux de Dieu : « Que celui qui s'élève au-dessus des autres sera rabaissé, et que celui qui s'ou-

blie et s'abaisse sera relevé. » Tôt ou tard on fait justice, et l'on rend hommage à son mérite (*Id., ibid.*). »

VII. — « La cinquième manifestation de la vanité c'est la *susceptibilité*, c'est-à-dire une sensibilité extrême à tout ce qui peut blesser tant soit peu notre amour-propre ou notre vanité.

» Lorsque nous sommes dominés par l'esprit de vanité, nous avons de nous-mêmes et de notre propre mérite la plus haute et la plus avantageuse opinion. Moi, c'est-à-dire ce mérite que nous nous attribuons à tort ou avec raison : c'est une idole qui reçoit nos hommages, notre adoration plus que Dieu même. Malheur au téméraire, à l'audacieux qui oserait porter une main sacrilége sur l'auguste objet de notre vénération et de notre culte, il sentira le poids de notre courroux, les effets de notre vengeance.

» Ainsi, vous avez fait un travail que vous admirez comme un chef-d'œuvre. Mais voilà qu'un malencontreux censeur s'avise de ne pas partager votre admiration ; il se hasarde même à laisser échapper un mot de critique. Arrière! ignorant, sacrilége! Arrière!

» Ainsi, vous vous regardez comme un homme d'esprit, vous vous croyez un grand talent, une haute capacité ; vous en avez l'intime conviction. Mais voilà qu'un ami, qui vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même, a la maladresse de soulever des doutes sur la réalité de votre génie et de votre talent. Quel crime abominable! Adieu, amitié, adieu. Tout est rompu, sacrifié.

» D'autres fois nous croyons reconnaître dans certain procédé, dans un défaut de prévenance, que l'on n'a pas pour nous toute la considération, tous les égards auxquels nous croyons avoir droit. Alors quelle tempête s'élève dans notre âme!

» La susceptibilité est, peut-être, de toutes le manifestations de la vanité, celle qui a les suites les plus funestes.

» Elle est, pour celui qui est sujet à ce vice, une source intarissable de chagrins, de dépits, de mécomptes, de déboires. Une parole échappée sans intention, un geste irréfléchi, le silence même mal interprété, en voilà assez pour piquer au vif l'esprit susceptible et l'irriter, pour lui causer un trouble, une agitation extrêmes. Pour un rien, pour

une bagatelle, il se brouille avec ses meilleurs amis, et leur garde rancune. Ah! il est bien à plaindre, car il est malheureux. (*Id., ibid.*). »

VIII. — « Le *luxe* est la sixième manifestation de l'orgueil.

» Définir ce qui, dans certaines positions serait *luxe*, et dans d'autres ne serait que *convenances*, est une question délicate, ardue même, et pour laquelle il faudrait entrer, pour ainsi dire, dans le détail de chacune des conditions de la vie, détail que ne comportent pas les bornes de nos courts entretiens. Je me bornerai à vous expliquer brièvement ce que nous entendons ici par *luxe*, et à en faire l'application à quelques-unes des circonstances les plus ordinaires et les plus communes de la vie.

» J'appelle *luxe* certaine affectation vaniteuse à étaler dans notre train de vie une magnificence qui n'est pas en rapport avec notre fortune ou avec le rang que nous occupons dans la société.

» Je dis *affectation vaniteuse* : c'est-à-dire qui a pour principe l'orgueil, la vanité, le désir de paraître, de nous élever au-dessus de nos égaux, ou d'égaler ceux d'une condition supérieure.

» Cet étalage ne serait pas luxe, ou pourrait n'être pas coupable, s'il n'avait pas pour motif la vanité. Ainsi le déploiement de pompe et de magnificence pour recevoir un haut personnage qui par son rang a droit à des égards et à des honneurs extraordinaires ; pour témoigner notre reconnaissance à un bienfaiteur à qui cette pompe fera plaisir ; pour contribuer à une œuvre de charité et de bienfaisance.

» J'ai dit : *magnificence dans notre train de vie* : c'est-à-dire dans tout ce qui, selon les différentes conditions peut être un sujet de luxe : somptuosité de nos maisons ou de nos appartements, richesse des ameublements et des décorations, faste des équipages et du train, éclat des parures, pompe des fêtes, recherche des mets et des vins qui couvrent nos tables, etc.

» J'ai dit : *qui n'est pas en rapport avec notre fo[illegible]rtune*. Ce qui n'est que convenance pour le riche peut [illegible] être luxe pour celui qui a peu de fortune. Mais dans [illegible] aucune condi-

tion nous ne devons dépasser les bornes de nos ressources.

» Or, nous les dépassons, ces bornes, toutes les fois que, par le train de vie que nous menons et les dépenses qu'il exige, nous compromettons ou notre propre avenir ou l'accomplissement de nos devoirs de justice ou de charité envers le prochain.

» Notre propre avenir. Ainsi, celui qui par ses folles dépenses s'exposerait à tomber dans la misère et à manquer de moyens d'existence.

» Nos devoirs de justice envers le prochain. Ainsi celui qui s'exposerait à ne pouvoir pas remplir des engagements contractés, à ne pouvoir pas payer ses dettes. Ainsi encore celui qui, pour des travaux de luxe, emploie des ouvriers qu'il ne peut ou qu'il néglige de payer en temps convenable, et dont il compromet par là les intérêts. Ainsi ce père et cette mère de famille qui se mettent hors d'état de donner à leurs enfants une éducation convenable, et de leur procurer des établissements selon leur condition.

» Devoirs de charité. Ainsi celui qui se met hors d'état de faire les aumônes auxquelles il est obligé. Le riche doit être la seconde Providence des pauvres. Il est répréhensible devant Dieu, il n'est pas excusé de ne pas faire l'aumône lorsqu'il a dépensé en prodigalités tout son superflu.

» Ainsi encore celui qui presse un ouvrier, le force de travailler au-delà de ses forces, de manière à altérer sa santé, ou de travailler fêtes et dimanches. On veut avoir un objet de luxe, tel jour, à tel moment; on presse, on exige impérieusement, on menace un ouvrier de le quitter, et le pauvre ouvrier qui craint de perdre une bonne pratique, son gagne-pain, au risque de détruire sa santé, malgré le cri de sa conscience, se voit obligé de céder aux exigences.

» Enfin, j'ai dit : *avec le rang que nous occupons dans la société.* Le luxe qui, dans certaines circonstances, est excusé par la fortune, peut l'être aussi par les exigences du rang que nos fonctions nous obligent de tenir.

» Comme il est nécessaire pour le maintien de l'ordre dans la société, qu'il y ait des hommes revêtus d'autorité, il est nécessaire aussi que ces hommes soient entourés d'un appareil qui impose, tiennent un rang qui commande le respect. Le fonctionnaire qui compromettrait son autorité par ses lésineries serait coupable; mais il le serait aussi s'il voulait marcher de pair avec ceux qui, dans l'échelle sociale, sont placés à un degré supérieur. Il le serait surtout si, par ses prodigalités, il s'exposait à ne pouvoir plus tenir le rang honorable que lui impose sa position.

» Après ces simples explications, il nous est facile de comprendre ce que c'est que le luxe réprouvé par Jésus-Christ, et en quoi il diffère de ce que nous appellerons légitimes convenances de la société. Ici, nous voulons seulement tenir notre rang, sans chercher à nous faire remarquer ni à nous élever au-dessus des autres, et sans dépenser au-delà de nos ressources. Dans le luxe, au contraire, enflés par l'orgueil, nous voulons par notre éclat et notre magnificence, effacer nos égaux et même ceux qui sont au-dessus de nous; ou bien, poussés par une ridicule vanité, nous voulons à tout prix attirer les regards, nous distinguer. A défaut de qualités et de mérites personnels, nous nous distinguons par de folles dépenses ou du moins par des dépenses que ne comportent pas notre rang et notre fortune.

» O vous, qui faites de vos biens un si déplorable usage, oubliez-vous que vous n'en êtes que les économes et les administrateurs, que votre superflu est le patrimoine des pauvres? Oubliez-vous que, tandis que vous gaspillez par d'inutiles dépenses des biens que vous tenez de la libéralité de notre commun Père qui est dans les cieux, plusieurs de vos frères sont dans le besoin et meurent d'inanition; que de pauvres enfants, de pauvres orphelins n'ont pas de pain pour apaiser la faim qui les dévore, n'ont pas de vêtement pour couvrir leur nudité, pas de feu pour réchauffer leurs membres glacés et transis par le froid?

» Que m'importe? me répondront quelques-uns.

» Que m'importe? Ah! prenez garde : c'est la réponse de Caïn, le meurtrier de son frère, quand Dieu lui reprocha son crime. Malheureux! lui dit le Seigneur, n'entends-tu pas la voix du sang de ton frère qui s'élève de la terre et crie vengeance contre toi? Sache donc que dès maintenant tu es maudit sur la terre où te poursuivra partout ta malédiction : *Et nunc maledictus eris super terram.*

» Êtes-vous moins criminel, que ne fut ce premier fra-

tricide? Car, dit un Père : *Non pavisti, occidisti.* Oui, ce pauvre qui meurt de faim, tandis que vous gaspillez, ce pauvre dont vous pouviez sauver la vie avec les miettes qui tombaient de votre table somptueuse, et à qui vous les avez refusées, ce pauvre, votre frère, c'est vous qui l'avez tué : *Non pavisti, occidisti.* Ah! dès maintenant une voix accusatrice s'élève contre vous de la terre et demande vengeance au ciel, et elle s'élèvera bien plus terrible encore, cette voix, au jour du jugement. Ce ne sera plus ce malheureux que vous regardiez avec mépris, que vous repoussiez avec dureté, que vous laissiez souffrir et périr sans pitié, ce sera Jésus-Christ lui-même qui vous dira : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai » eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été nu, » et vous ne m'avez pas couvert; vous m'avez préféré de » vils animaux, des valets fainéants, de misérables créa» tures dépravées et perdues. Allez, maudits, allez recevoir » le châtiment réservé aux cœurs durs et insensibles. »

» Mais, ce n'est pas seulement chez les riches et dans les hautes classes que la vanité se manifeste par le faste et le luxe; elle fait aussi de bien déplorables ravages dans toutes les autres classes de la société.

» Ne voyons-nous pas d'honorables industriels et commerçants, des cultivateurs aisés, qui, enflés par la prospérité de leurs affaires, prennent fantaisie de s'élever au-dessus de leurs voisins pour l'étalage du luxe. Ils mènent des trains princiers, ont des maisons comme des palais, des chevaux fringants, de riches attelages; et pour suffire à ces folles dépenses, ils pressurent de malheureux ouvriers, exploitent leurs sueurs.

» Ne les voyons-nous pas, entraînés par le goût du luxe, négliger le soin de leurs affaires, employer, pour satisfaire à ses exigences, les fonds nécessaires à leur industrie, à leur négoce, à la culture de leurs terre, faire des emprunts, s'obérer et courir comme des insensés à leur ruine.

» Voyez cet honnête artisan qui gagne son pain à la sueur de son front. Il ne peut pas se faire remarquer par un grand train de maison, par de somptueux appartements. Mais, arrive-t-il une fête, une noce, quel déploiement de luxe! que de folles dépenses! En un jour il va gaspiller tout le fruit de son travail d'une année, ce qui aurait suffi pour le faire vivre lui et sa famille pendant longtemps; il va se mettre dans un état de gêne dont il ne sortira qu'au prix d'un surcroît de travail et de privations qu'il devra s'imposer.

» Parlerai-je du luxe effréné des parures et de la toilette, plaies cruelles des classes ouvrières? Luxe ordinairement ridicule, quelquefois criminel, quand des pensées coupables président à cette recherche d'ajustements, mais toujours dangereux.

» Dangereux pour la vertu.

» Savez-vous à quoi vous vous exposez, filles, femmes chrétiennes, par ce soin excessif que vous apportez à votre mise, à votre toilette? Vous voulez vous faire remarquer : on vous remarquera en effet; il se trouvera peut-être sur votre passage quelqu'un de ces êtres dégradés, de ces libertins sans cœur et sans principes, qui se font un jeu de la vertu et de l'honneur d'une fille, d'une femme. A votre mise, il jugera que vous voulez plaire, et de son côté il s'efforcera de vous plaire aussi : pour y réussir, il flattera votre vanité, exaltera votre beauté, vos charmes, vos parures. — Ne vous laisserez-vous pas prendre à l'appât? Et qui peut prévoir les suites d'une démarche légère et imprudente tout au plus dans le principe, mais dont vous n'aurez pas calculé la portée?

» Dangereux pour votre réputation.

» Si votre vertu échappe au naufrage, en sera-t-il de même de votre réputation? Vous surtout, épouse, mère de famille. Cette recherche dans vos parures ne peut-elle pas soulever des doutes, faire concevoir des soupçons sur votre vertu? Le monde est méchant, vous le savez, et il suppose facilement le mal sur les moindres apparences. La vertu la plus pure elle-même n'est pas à l'abri de ses soupçons injurieux et de ses injustes accusations. Il supposera donc des motifs à cet étalage de luxe; et, croyez-le, il ne choisira pas les motifs les plus innocents et les plus purs : il supposera que vous voulez plaire, et que celui à qui vous voulez plaire n'est pas celui à qui seul vous devez plaire. Supposition fausse et injuste à votre égard, j'en conviens;

mais supposition qui, toute fausse et injuste qu'elle sera, n'en produira pas moins ses pernicieux effets, imprimera à votre réputation, qui doit vous être si précieuse, une tache déplorable, peut-être ineffaçable.

» Dangereux pour la fortune, souvent compromise par les dépenses qu'occasionne le luxe des toilettes.

» Ce laborieux ouvrier vivrait à l'aise du produit de son travail, il ferait honneur à ses affaires, il ferait même des économies pour ses vieux jours; mais il a une femme, des filles qui ne rêvent que toilette; tous les jours il faut de nouvelles parures, de nouveaux ajustements, de nouveaux atours. Pauvre époux! pauvre père! Pour avoir la paix, il est obligé de céder; le prix de ses sueurs ne suffit pas, il contracte encore des dettes.

» Dangereux pour l'ordre et la paix du ménage.

» N'est-ce pas de là que viennent bien des dissensions, des querelles dans le ménage? Un époux jaloux de faire honneur à ses affaires, veut mettre ordre à ses dépenses : il résiste aux caprices et aux exigences d'une femme coquette : de là des murmures, des bouderies, des pleurs, des reproches suivis souvent de désordres plus graves.

» Dangereux surtout pour l'avenir des enfants à qui on inspire ce goût dangereux.

» Car croyez-vous que des jeunes filles qui auront constamment sous les yeux une mère qui ne révera, ne parlera que toilette et parures, n'en prendront pas elles-mêmes le goût, surtout si à l'exemple on ajoute les leçons?

» Oui, les leçons! Combien ne voyons-nous pas de ces mères vaniteuses et idolâtres de leurs enfants, qui s'ingénient à développer dès leur plus tendre enfance ce germe funeste de la vanité.

» On ne leur a pas encore parlé de Dieu; on ne leur a pas encore appris à prononcer son nom, à le prier; on néglige leur éducation, on recule devant les dépenses nécessaires pour leur donner une instruction convenable; mais en revanche on leur a parlé de leurs charmes naissants, de leurs grâces enfantines; on les pare comme des idoles et on s'extasie devant eux. On veut qu'ils effacent les autres par la richesse et l'élégance de leur mise; on ne recule devant aucun frais; on s'impose des privations, on se prive du nécessaire.

» Parents aveugles! avez-vous calculé les suites funestes de cet amour de la toilette que vous inspirez à vos filles? D'abord, tous ces ajustements frivoles dont vous leur donnez le goût les feront-ils estimer davantage? Aideront-ils à leur établissement? leur feront-ils trouver des époux qui les rendent heureuses? Non, non, ne le croyez pas. Les jeunes gens sages et vertueux, qui seuls font les bons maris, croient peu à la vertu de jeunes filles coquettes, et n'en font jamais leurs compagnes.

» Mais n'avez-vous pas quelque chose de plus triste à craindre que ce désappointement? Ah! tremblez, tremblez pour leur vertu! tremblez, tremblez que vous n'ayez un jour à répandre des larmes bien amères sur les suites de votre sotte vanité.

» N'est-ce pas de là, en effet, de cet amour de la toilette que viennent les scandales qui parfois affligent une famille, en y portant le déshonneur? N'est-ce pas cet amour de la toilette qui fait émigrer de nos campagnes tant de jeunes filles vers la grande ville où elles vont perdre le peu de vertu qui leur reste, quand encore elles ont pu en conserver quelques débris? Le dirai-je?... Mais ne faut-il pas vous montrer l'abîme affreux jusqu'au fond duquel votre amour aveugle pour vos enfants peut les précipiter? Eh bien! oui, je le dirai : n'est-ce pas ce goût du luxe, cet amour de la toilette qui peuplent les bouges et les honteux repaires du libertinage et de l'ignominie. (*Id., ibid.*)? »

IX. — « L'ambition, septième degré de l'orgueil.

» Cette orgueilleuse pensée que Lucifer avait conçue de s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, et de devenir son égal, pensée qu'il souffla ensuite dans le cœur de nos premiers parents : *Eritis sicut Dii* : « vous serez comme des Dieux! » cette pensée détestable et criminelle, il n'a cessé de la souffler dans le cœur de tous les enfants d'Adam et d'Eve : Je monterai, je m'élèverai au-dessus de mes égaux d'abord, de ceux qui me dominent ensuite, de tous enfin; à mon tour et seul, je les dominerai tous, je serai comme un Dieu sur la terre! Voilà, au fond et en réalité, la pensée de l'ambitieux; voilà son désir, quelques démonstra-

tions, quelques protestations qu'il fasse de modestie, d'abnégation d'intérêt propre et de dévouement au bien public. *Moi! moi seul* au-dessus de tous! *Exaltabo solium meum, et similis ero Altissimo!*

» Mais, comme toutes les passions, et plus encore que toutes les autres, l'orgueil ne dit jamais : assez. Il est insatiable. Nous ne nous en tiendrons donc pas à cette contemplation ni à cette manifestation de nos prétendus mérites, ou de ce que nous croyons propre à nous en donner aux yeux des hommes; nous aspirerons à y ajouter encore en nous élevant sur l'échelle sociale à un degré supérieur à celui que nous occupons, soit par la possession des dignités et des honneurs, soit en nous élevant à une condition plus honorable et plus considérée que la nôtre.

» Nous y aspirons d'autant plus facilement, que la bonne opinion que nous avons de nous-même nous persuade que rien n'est au-dessus de notre mérite ou de notre capacité.

» C'est cette aspiration orgueilleuse à nous élever qu'on appelle *ambition*.

» On définit ordinairement l'ambition : un désir déréglé de s'élever aux dignités de l'Église ou de l'État, qu'on recherche principalement en vue de la considération et des honneurs qui y sont attachés.

» Nous l'envisagerons ici sous un point de vue plus étendu, nous lui donnerons un champ plus vaste. Selon nous, l'ambition n'a pas seulement pour objet les honneurs et les dignités, mais aussi tout ce qui, aux yeux des hommes, peut nous élever en nous attirant plus de considération. Nous appelons aussi ambition ces aspirations de toutes les classes de la société à quitter la position qu'elles occupent pour monter à une position supérieure et plus distinguée.

» Nous la définissons : un désir désordonné de nous élever : *Exaltabo solium meum.*

» Je dis un désir désordonné, parce que ce désir peut n'être pas déréglé et devenir légitime. Le désir de l'élévation, des honneurs, de la puissance n'est pas mauvais de sa nature, Dieu ne le réprouve pas toujours : Car, dit Job, Dieu ne rejette pas les puissants, puisqu'il est lui-même puissant : *Deus potentes non abjicit, cum ipse sit potens.* Il ne réprouve que les désirs d'élévation qui ne sont pas selon l'ordre.

» Le désir de nous élever peut être désordonné de plusieurs manières.

» D'abord, dans son objet : quand nous désirons des choses au-dessus de nous, c'est-à-dire au-dessus de notre mérite, de notre capacité ou de ce que permet notre position.

» En second lieu, dans ses motifs : quand nous ne nous proposons pas la gloire de Dieu, ni le bien du prochain, ni notre propre sanctification ; mais que nous ne sommes inspirés que par la vaine gloire, par le plaisir de recevoir des hommages, par l'amour de la domination, par la présomption de notre propre mérite, et en général par tout principe que réprouve la loi divine.

» En troisième lieu, dans ses moyens : quand, pour le satisfaire, nous suivons des voies contraires à la droiture, à la justice et à la charité ; quand nous employons l'intrigue, la corruption, l'adulation, la dissimulation, la détraction, nous inquiétant peu de l'honnêteté des mesures, mais uniquement de leur efficacité.

» En quatrième lieu, enfin, en lui-même : quand il est tellement ardent et impétueux, qu'il absorbe toutes nos pensées ; quand il est insatiable, ne connaissant ni bornes ni mesures ; quand il est insubordonné, ne recevant pas de la main de Dieu, et le bon succès avec reconnaissance, et le mauvais avec résignation.

» Il n'est pas nécessaire que tous ces défauts se trouvent réunis dans notre désir d'élévation pour qu'il soit déréglé ; il suffit qu'un seul l'entache ; pour être irréprehensible et légitime, il doit les exclure tous.

» Au faîte des grandeurs où la main de Dieu l'a porté, et où l'ont conduit ses grandes actions, David proteste que son cœur ne s'est point enflé d'orgueil, que ses yeux ne se sont point élevés, qu'il ne s'est point engagé dans des démarches grandes et éclatantes qui fussent au-dessus de lui : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.*

» Voilà un beau modèle des sentiments dont nous devons être animés, et des dispositions que nous devons apporter dans la recherche des honneurs et des dignités. N'aspirons jamais à une élévation qui soit au-dessus de notre mérite et de notre capacité ; ayons en vue, dans cette élévation, non notre propre gloire, mais la gloire de Dieu et le bien du prochain ; pour y arriver, suivons invariablement la voie tracée par l'honneur et la justice. Que nos désirs toujours modérés soient soumis à la volonté de Dieu, et soyons toujours disposés à recevoir de sa main l'humiliation, comme l'honneur et l'élévation. Oui, imitons ce beau modèle, suivons ces règles, et nous ne serons pas ambitieux, ou du moins notre ambition n'aura rien de déréglé et de coupable.

» J'ai dit : *désir de nous élever*.

» J'entends par là toute sorte d'élévation, soit dans les hautes régions de la société, soit dans ses derniers degrés, soit par les emplois, les dignités et les honneurs, soit en arrivant à une position sociale plus honorable et plus distinguée.

» L'ambition, entendue dans ce sens large et vrai, n'est pas seulement le partage de quelques classes, ce n'est pas seulement le vice des grands, elle est le partage de toutes les classes de la société ; elle est en quelque sorte un vice universel : elle se trouve au village, dans la cabane du pauvre, sous le chaume du paysan comme dans les cours des princes et dans les palais des potentats ; sous la blouse de l'ouvrier comme sous l'habit doré du haut dignitaire.

» Est-il une passion plus contraire à l'esprit de l'Évangile, plus en opposition avec les exemples et les préceptes de Jésus-Christ?

» Voyez avec quel soin le divin Sauveur la repousse de sa personne. Pour n'être pas soupçonné d'aspirer aux grandeurs humaines, il déclare formellement que son royaume n'est pas de ce monde. En conséquence de son principe, tantôt il refuse de se rendre juge dans une question de propriété, tantôt il s'enfuit pour se soustraire aux empressements d'un peuple qui, émerveillé de ses miracles, veut le faire roi.

» Ce qu'il nous montre par ses exemples, il nous l'enseigne d'une manière plus claire et plus positive encore par ses leçons.

» *Celui qui s'élève*, dit-il, *sera humilié et abaissé ; celui, au contraire, qui s'humilie et s'abaisse, sera élevé. — Ce qui est élévation parmi les hommes*, dit-il encore, *est abomination aux yeux de Dieu. — Ayez soin*, recommande-t-il à ses disciples, *ayez soin de vous préserver du vice des Scribes, qui marchent revêtus d'ornements d'honneur, se font rendre des respects, exigent les premières places dans les maisons et les synagogues.* » Interrogé par quelques-uns de ses disciples sur celui qui est le plus grand dans le royaume des cieux, il fait amener au milieu d'eux un enfant, et leur dit : « *En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* »

Égarés par la fausse idée qu'ils s'étaient formée, idée du reste qui était commune à toute la nation juive, sur le règne temporel du Messie, deux des apôtres, les fils de Zébédée, avaient engagé leur mère à venir demander à Jésus-Christ de les placer tous deux dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche : « Vous ne savez ce que » vous demandez, leur dit le Sauveur. Pouvez-vous boire » le calice amer que je dois boire moi-même : *Potestis bi-* » *bere calicem quem ego bibiturus sum?* — Nous le pou- » vons, répondent les présomptueux apôtres : *Possumus.* » — Ce calice, vous le boirez en effet, reprend Jésus-Christ ; » mais quant à vous faire asseoir à ma droite ou à ma gau- » che, c'est une faveur qu'il ne m'appartient pas de vous » accorder ; elle est pour ceux à qui elle a été destinée » par mon Père : *Sed quibus paratum est a Patre meo* » (*L'Apôtre des Chaumières, ibid.*). »

X. — « La présomption, huitième degré de l'orgueil.

» On appelle *présomption* l'opinion trop avantageuse que nous avons de nous-mêmes.

» Je dis : *opinion trop avantageuse ;* c'est-à-dire quand nous nous attribuons des qualités que nous ne possédons pas, ou que nous apprécions au-dessus de leur valeur celles que nous possédons.

» C'est dans cette appréciation exagérée de notre mérite

que se trouve la différence entre la présomption et la vaine gloire. Dans celle-ci, nous nous contentons de contempler avec complaisance nos mérites réels ou imaginaires, et de savourer avec délices la fumée de gloire qui s'en échappe. Dans la présomption, nous contemplons aussi avec complaisance nos mérites; mais nous ne nous en tenons pas là; nous nous en faisons encore une idée exagérée; nous nous les représentons comme bien supérieurs à ce qu'ils sont en réalité.

» Je dis: *de nous-mêmes*. J'entends par là tout ce qui en nous et hors de nous peut nous donner quelque mérite, devenir l'objet d'une appréciation exagérée, et par là de notre présomption.

» *En nous*: Je veux dire les avantages du corps: la force, la beauté, la santé, l'adresse; les facultés de l'âme: l'esprit, l'intelligence, la mémoire, l'imagination; les talents acquis par l'étude et l'expérience, l'érudition, l'éloquence, la science des affaires, l'habileté; les qualités morales, ou nos vertus.

» *Hors de nous*: Je veux dire notre naissance, notre crédit, notre réputation, notre fortune...

» La présomption naît de l'orgueil. Elle a son principe et sa source dans cet amour déréglé de nous-mêmes qui, en enveloppant de ténèbres notre intelligence, lui fait voir nos mérites comme bien supérieurs à ce qu'ils sont en réalité.

» La présomption, fille de l'orgueil, a une fécondité presque égale à celle de sa mère. La plupart des vices qui naissent de l'orgueil, naissent par la présomption: c'est elle qui produit presque tous ceux que nous vous avons déjà présentés comme des manifestations de la vaine gloire.

» La jactance: Si nous aimons à parler de nous avantageusement et à nous vanter, n'est-ce pas parce que nous avons de nous-mêmes une opinion excessivement avantageuse?

» La fatuité et le pédantisme: Si nous mettons de l'affectation dans notre démarche, notre maintien et nos manières; si nous prenons un ton ridicule de suffisance, n'est-ce pas parce que nous nous regardons comme des personnages de mérite et d'importance?

» La hauteur et le dédain: Si nous affectons un ton fier et altier, si nous regardons les autres d'un air dédaigneux et méprisant, n'est-ce pas parce que nous nous croyons un mérite bien supérieur au leur?

» La susceptibilité: Si nous sommes sensibles à tout ce qui froisse nos prétentions, à tout ce qui blesse notre amour-propre, n'est-ce pas parce que nous avons de nous-mêmes une haute opinion, et que nous nous croyons des droits incontestables à l'estime, au respect et aux égards de tout le monde?

» Et l'ambition elle-même n'est-elle pas produite, alimentée par notre présomption? N'est-ce pas cette persuasion où nous sommes de notre mérite et de notre capacité, qui nous fait prétendre à l'élévation, aspirer aux honneurs et aux dignités?

» Mais outre ces vices que nous connaissons déjà, et que je ne fais que vous rappeler ici, il en est encore d'autres dont je ne vous ai pas parlé, et qu'elle produit d'une manière plus directe et plus immédiate.

» Le premier et principal effet de la présomption, Mes Frères, c'est de nous inspirer une confiance excessive, démesurée en nous-mêmes. Or, de cette confiance naît d'abord la témérité.

» Confiant en sa force, et pour en faire parade, un ouvrier entreprend des courses ou des travaux excessifs; il se fera un point d'honneur de porter des fardeaux énormes... Confiants en notre intelligence, en notre capacité, nous n'hésitons pas à nous charger d'affaires difficiles, sans examiner si nous possédons les lumières, l'expérience et l'habileté qu'elles exigent; nous prenons inconsidérément des engagements, sans nous assurer si nous sommes en mesure de les remplir; nous nous mêlons de donner des conseils pour des affaires que nous connaissons à peine, et sans en calculer les conséquences. Confiants en notre science, en notre érudition, nous nous jetons dans des discussions épineuses sur des matières dont nous possédons à peine les premières notions. Enfin confiants dans notre vertu, nous nous exposons témérairement à la tentation. Nous exposons notre foi par la lecture d'ouvrages impies ou hétérodoxes, ou par nos rapports avec des personnes sans foi et

sans religion. Nous exposons notre pureté par la lecture de livres immoraux, par des regards imprudents, par des fréquentations dangereuses.

» De cette confiancee téméraire en nous-mêmes naît encore l'imprudence, c'est-à-dire le mépris ou la négligence des mesures de précaution que commande la prudence.

» L'homme présomptueux ne doute de rien : il se croit au-dessus des règles de la prudence ordinaire et dispensé de s'y soumettre.

» Jeunes gens si confiants en vous-mêmes, et si souvent téméraires et imprudents, c'est donc à vous surtout que j'adresserai en finissant les sages leçons et les salutaires avertissements que l'Esprit-Saint nous donne sur ce vice si commun à votre âge. C'est à vous surtout que je dirai avec saint Paul : « Gardons-nous bien de nous confier en » nous-mêmes : *Non simus fidentes in nobis, sed in Deo.* » Avec Jésus-Christ : « Ne tentons pas Dieu par notre témé- » rité : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* » Avec le Sage : « Ne nous exposons pas imprudemment au danger; » car celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum in illo peribit.* »

» Mais ce que je dis là spécialement à la jeunesse, je dois le dire à tous. Qui de nous peut se flatter d'être exempt de présomption? Le prétendre serait une preuve de présomption même. Oui, c'est à tous que je dis : *Non simus fidentes in nobis, sed in Deo :* Ne mettons pas en nous-mêmes notre confiance, mais en Dieu. « Car celui qui met en Dieu sa confiance, dit encore l'Esprit-Saint, n'a rien à craindre; il ne sera jamais confondu. (*L'Apôtre des Chaumières, ibid.*). »

XI. — « L'hypocrisie, neuvième degré de l'orgueil.

» Fille de l'orgueil, l'hypocrisie en est la compagne presque inséparable, et l'un des plus puissants auxiliaires. Elle sert à l'homme vaniteux à capter l'estime et les éloges; elle sert à l'ambition à s'élever aux grandeurs. Vice aussi commun qu'il est odieux et méprisable (*Id., ibid.*). »

Voyez *Hypocrisie.*

XII. — « L'orgueil, dit le Sage, est un vice odieux, détestable, et aux yeux de Dieu, et aux yeux des hommes : *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.* »

« 1° Odieux aux yeux de Dieu.

» De quoi vous enorgueillissez-vous, cendre et pous sière? » *Quid superbit terra et cinis?* — Qu'avez-vous, pauvre et chétive créature, que vous n'ayez reçu? Dons de la nature et de la grâce, dons de la naissance et de la fortune, qualités du corps, facultés de l'âme, n'est-ce pas de Dieu que vous les tenez? Vos vertus même, le peu de bien que vous faites, n'est-ce pas à sa grâce que vous en êtes redevable? *Quid habes quod non accepisti?* Et puisque vous les avez reçus, de quel droit vous en glorifiez-vous, comme si vous ne les aviez pas reçus, comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même? *Si autem accepisti quid gloriaris quasi non acceperis?* Cette gloire revient à Dieu : à lui seul appartient toute gloire et tout honneur : *Deo soli honor et gloria;* seul, il est le principe et la fin de toutes choses, l'auteur de tout don parfait. Tout vient de lui, tout a été fait par lui : *Per ipsum facta sunt omnia,* et tout a été fait pour lui : *Omnia propter semetipsum operatus est Deus.*

» Que faisons-nous donc, en nous enorgueillissant des avantages que nous ne possédons que parce que Dieu nous en a enrichis, et qu'il ne nous a donnés qu'à cause de lui-même? Nous voulons, infidèles et ingrats, nous voulons lui ravir sa gloire, cette gloire dont il est si jaloux, cette gloire qu'il nous déclare lui-même ne vouloir céder à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.*

» 2° Odieux aux yeux des hommes.

» Par un vice de notre nature corrompue, nous avons tous un fond d'amour-propre qui nous fait voir d'un œil jaloux la supériorité des autres, comme si elle était pour nous une humiliation. Ce sentiment d'envie, nous avons peine à nous en défendre, lors même que cette supériorité est juste et méritée. A plus forte raison sommes-nous froissés par les prétentions à la supériorité de ceux à qui elle n'appartient pas plus qu'à nous.

» Les deux fils de Zébédée ont fait demander par leur mère à Jésus-Christ, de les placer tous deux dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Voyez quel émoi excite parmi les autres disciples cette ambitieuse supplique. Comme éclatent les murmures, les plaintes, l'indignation même! *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus.*

» Ce sentiment d'indignation, vous le verrez se produire parmi les autres hommes toutes les fois que l'orgueil manifestera ses prétentions à la supériorité. Voyez ces fats toujours en adoration devant l'idole de leur propre vanité, parlant toujours d'eux-mêmes, vantant sans cesse leur talent, leur capacité, leurs hauts faits; cherchant à se faire remarquer par leur maintien et leurs manières affectées, se donnant comme capables et dignes de tout, affichant partout leurs prétentions orgueilleuses; comment sont-ils vus et accueillis dans la société? On ne peut les souffrir; tout le monde les déteste.

» Mais ce qui rend l'orgueilleux plus odieux encore, ce sont les moyens qu'il met ordinairement en œuvre pour se prévaloir et s'élever. Sur ce point, croyez-le, il est peu délicat (*L'Apôtre des Chaumières*, ibid.) 177. »

OSTENTATION.

Voyez *Orgueil* (III).

PAQUES (DEVOIRS DES CHRÉTIENS DANS LE TEMPS DE).

Voyez *Communion pascale, Confession pascale.*

(*L'Apôtre des Chaumières.* Dominicales et sujets de circonstance).

PATRIE.

Voyez *Enfants.*

PÉCHÉ (SA NATURE ET SES DIFFÉRENTES ESPÈCES).

I. — Le péché est une désobéissance à la loi divine.

1° Le péché est une *désobéissance.*

Or, on désobéit, soit lorsqu'on fait ce qu'on ne doit pas faire, ce qui est défendu; soit lorsqu'on ne fait pas ce qu'on doit faire, ce qui est commandé.

Pour pécher, il n'est donc pas toujours nécessaire de faire une action mauvaise; il suffit d'omettre une action qu'on est obligé de faire.

J'ai dit: *Lorsqu'on fait.*

Il ne s'agit pas seulement ici d'actions extérieures et

corporelles, mais de toute action soit de notre âme par ses facultés, soit de notre corps par ses organes.

Actions de notre âme par ses facultés.

Ainsi, lorsque nous arrêtons nos pensées à des choses mauvaises et dangereuses, lorsque nous rappelons à notre mémoire des souvenirs mauvais ou dangereux, lorsque nous repaissons notre imagination d'images mauvaises ou dangereuses. Ainsi, lorsque nous donnons notre cœur, notre affection à des objets que nous ne devons pas aimer; que nous les aimons, que nous nous y attachons; lorsque nous désirons une chose qui nous est défendue; lorsque nous formons le projet, que nous prenons la résolution de commettre une action mauvaise, et surtout lorsque nous en avons la volonté bien déterminée.

Actions de notre corps par ses organes, soit par le concours de tous réunis, soit par l'action de chacun d'eux séparés.

Ainsi, par la parole: lorsque nous nous entretenons sur des choses mauvaises ou dangereuses; par la vue: lorsque nous jetons les yeux, que nous arrêtons nos regards sur des objets mauvais ou dangereux; par l'ouïe: lorsque nous prêtons l'oreille à des conversations mauvaises ou dangereuses; par le goût: lorsque nous cherchons trop à le flatter, ou que nous commettons des excès de boire ou de manger; par les sens charnels: lorsque nous nous livrons à des satisfactions sensuelles défendues, aux plaisirs de la chair; par nos pieds, par nos mains: quand nous faisons des démarches ou des actions criminelles.

J'ai dit encore: *Lorsqu'on ne fait pas.*

Nous sommes coupables de désobéissance, non-seulement lorsque nous faisons ce qui nous est expressément défendu, mais aussi lorsque nous omettons de faire ce qui nous est commandé, soit que nous refusions formellement de le faire par une résistance ouverte, soit que nous l'omettions par négligence, comme cet enfant dont il est parlé dans l'Évangile, qui, après avoir reçu de son père un ordre, lui dit: « Je le ferai, » et cependant ne le fait pas.

De même, nous nous rendons encore coupables de désobéissance par omission lorsque, volontairement, nous nous mettons dans l'impossibilité de faire ce qui nous est

commandé, soit que nous posions nous-même la cause qui doit nous en empêcher, soit que l'empêchement ne vienne que de ce que nous n'avons pas pris les précautions nécessaires pour pouvoir le faire.

Ne perdons pas de vue que, dans tout ce que je viens de dire pour vous expliquer le mot *désobéissance*, je ne vous ai parlé que de ce qui constitue le fait matériel de la désobéissance. Mais ce fait matériel n'est pas toujours une véritable désobéissance, c'est-à-dire, une désobéissance coupable, une désobéissance qui nous soit imputable comme péché.

2° Pour qu'une désobéissance nous soit imputable comme péché, il faut, disent les théologiens, qu'elle réunisse toutes les conditions nécessaires pour un acte humain ; c'est-à-dire, qu'elle soit faite avec connaissance et libre consentement de notre volonté. Il faut que, pouvant et devant faire ce qui nous était prescrit, nous n'ayons pas voulu le faire ; que pouvant et devant nous abstenir de ce qui nous était défendu, nous ayons voulu le faire.

La connaissance.

Car, si nous ne connaissons pas l'obligation qui nous est imposée, cette obligation n'existe pas pour nous ; nous avons pu commettre une faute matérielle, mais il n'y a pas eu de notre part de faute formelle et qui nous soit imputable ; nous n'avons pas commis de véritable désobéissance, à moins toutefois que cette obligation, nous n'ayons dû et pu la connaître.

Il en est de même, lorsque tout en connaissant bien l'obligation qui nous est imposée, nous la violons par inadvertance, par oubli, par défaut d'attention. Par exemple, un fidèle mange de la viande un vendredi, sans se rappeler que c'est un jour d'abstinence. De même, celui qui, par inadvertance, laisse passer l'heure de la messe un jour de dimanche, et se trouve ensuite dans l'impossibilité de l'entendre. Dans l'une et l'autre circonstance, il y a eu violation de la loi, désobéissance, mais cette désobéissance n'est pas imputable, n'est pas coupable.

J'ai dit : à moins que cette obligation, nous n'ayons pu et dû la connaître.

Car, si nous ne connaissions pas nos devoirs parce que nous n'avons pas voulu les apprendre, afin de n'être pas obligés de les remplir, ou, du moins, afin d'avoir un prétexte pour ne pas les remplir, comme le pécheur dont parle le Psalmiste : *Noluit intelligere ut bene ageret*, une pareille ignorance, loin de nous excuser, serait un nouveau crime. De même, si nous ne connaissons pas nos devoirs parce que nous avons négligé les moyens que nous avions de les connaître, cette ignorance, fruit d'une négligence coupable, est coupable elle-même, et ne peut nous justifier.

Pensez-y, vous qui ne connaissez pas la religion et les devoirs qu'elle impose, et qui ne les ignorez que parce que, dans votre enfance, vous n'avez pas prêté l'oreille aux instructions que vos pasteurs vous donnaient dans le catéchisme ; qui depuis n'avez rien fait pour réparer cette négligence, et maintenant encore ne faites rien, n'assistez pas aux instructions, où vous pourriez acquérir les connaissances qui vous manquent. Oh ! oui, pensez-y, l'ignorance où vous êtes, et qui vous fait manquer si souvent à vos devoirs, ne vous justifiera pas devant Dieu.

Le libre consentement de la volonté.

Pour qu'il y ait véritable désobéissance, désobéissance coupable, ce n'est pas assez qu'il y ait cette connaissance, cette advertance dont je viens de parler ; il faut encore que nous ayons consenti volontairement, librement. « Il n'y a pas de péché, dit saint Thomas, qui n'ait la volonté pour principe : *Voluntas est principium peccatorum.* » C'est le libre consentement de notre volonté qui donne à toutes nos œuvres tout leur mérite comme toute leur malice. De même que tout le bien que nous pourrions faire serait sans mérite devant Dieu si notre volonté n'y avait aucune part, de même le mal que nous pouvons faire n'est réellement mal à ses yeux, ou du moins ne nous est imputable comme tel, que par le libre consentement de notre volonté, qui lui donne toute sa malice.

C'est du cœur, dit Jésus-Christ, que sortent les mauvaises pensées, les vols, les homicides, les adultères. Par conséquent : que notre cœur n'ait pas produit les fautes que nous avons pu commettre : qu'il n'y ait pas eu de part :

que notre volonté n'y ait pas librement consenti, quelque mauvaises, quelque criminelles qu'aient été nos œuvres, *en apparence*, elles ne le sont pas aux yeux de Dieu. Il ne nous imputera que ce que notre cœur aura voulu, que ce que notre volonté aura librement consenti.

Ainsi, vous aviez un devoir à remplir; on vous a forcés de le violer sans que votre volonté ait donné le moindre consentement à cette violation, vous n'êtes pas coupables. Ainsi, des pensées, des désirs coupables se sont présentés à votre esprit, votre chair s'est révoltée, mais vous n'y avez pas donné votre consentement, vous y avez résisté positivement, vous n'êtes pas coupables. Que dis-je? aux yeux de Dieu, vous avez acquis des mérites. Ce sont ces tentations dont parle l'Apôtre, et dont il nous dit que Dieu nous tiendra compte!

Cependant, prenons garde de tomber dans une autre erreur. Le libre consentement de notre volonté est nécessaire, je le répète, pour que notre désobéissance soit coupable; mais il n'est pas toujours nécessaire que ce consentement soit immédiat, actuel, c'est-à-dire, que nous le donnions directement, au moment même de l'action. Il suffit qu'il soit volontaire et libre dans sa cause, c'est-à-dire, que cette désobéissance ne soit que la suite d'une action que nous avons faite librement, volontairement, soit avec intention formelle, soit prévoyant seulement qu'elle serait la cause de cette désobéissance. Par exemple, celui qui, un jour de dimanche, sans une nécessité qui l'excuse, entreprend un voyage, une promenade, prévoyant qu'il ne lui sera pas possible d'assister à la messe, ne peut s'excuser, parce qu'au moment de remplir ce devoir il n'a pu le faire. Ainsi, l'homme qui s'enivre, prévoyant que dans l'ivresse il commettra des actions coupables, ne peut rejeter sur son état d'ivresse ses actes criminels; quoique dans cet état ils soient involontaires, ils sont coupables dans la cause. Ainsi encore, celui qui lit de mauvais livres, qui prête l'oreille à des conversations impies ou licencieuses; celui qui jette des regards sur des peintures obscènes ou sur d'autres objets dangereux, quoiqu'il ne consente pas ensuite aux pensées contre la foi ou contre la pureté que ces lectures, que ces peintures ont éveillées dans son esprit

ou dans son cœur, il ne laisse pas d'être coupable, parce qu'en donnant un consentement libre et volontaire aux causes qui ont produit ces effets, il a consenti librement et volontairement à leurs effets.

Résumons. Il y a désobéissance réelle, désobéissance coupable, toutes les fois que nous faisons une action qui nous est défendue, ou que nous omettons une œuvre qui nous est prescrite, lorsque sachant, ou pouvant et devant savoir que par là nous sommes répréhensibles, nous consentons librement et volontairement, soit d'une manière indirecte, à commetttre la violation de la défense ou de l'ordre qui nous ont été faits.

Mais si nous n'avons commis cette violation que par une ignorance vraiment involontaire, et en elle-même, et dans sa cause, si nous n'y avons consenti ni directement ni indirectement, à plus forte raison, si nous y avons résisté positivement, cette violation n'est pas une désobéissance qui nous soit imputable comme péché.

Ajoutons que quand même une action serait volontaire dans sa cause, elle peut, si nous le voulons, cesser de nous être imputable; il suffit de révoquer, de détruire, autant qu'il est en nous, la cause qui la produit.

Ainsi, c'est par suite d'une ignorance coupable que vous pêchez. Hé bien! demandez pardon à Dieu de votre criminelle négligence à vous instruire de vos devoirs; prenez la résolution de réparer cette négligence, et appliquez-vous en effet à acquérir les connaissances qui vous manquent.

Le Sauveur, parlant des Juifs qui avaient refusé de croire en lui et de faire pénitence, disait qu'ils étaient inexcusables, parce que, témoins de ses œuvres, ils avaient pu s'assurer de la divinité de sa mission; qu'ayant été à même d'entendre ses divines leçons, ils avaient pu embrasser sa doctrine et se convertir. Il déclare qu'au jour du jugement ils seront traités avec bien plus de sévérité que les nations infidèles, que Tyr et Sidon, qui, elles, si elles avaient eu les mêmes faveurs, se seraient converties et auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice.

Chrétiens, prenons garde: ce que disait-là le Sauveur du peuple juif, on peut le dire, et à bien plus forte raison, du peuple chrétien.

3° La loi divine, dont la violation est une désobéissance coupable, un péché, ce n'est pas seulement cette loi que Dieu a dictée à Moïse sur le Sinaï, et que nous appelons commandements de Dieu; mais toute obligation émanant de l'autorité de Dieu; soit qu'il l'ait gravée lui-même dans nos cœurs, comme la loi naturelle, et qu'il nous l'intime par le témoignage de notre conscience; soit qu'il manifeste sa volonté par une révélation positive, comme les commandements du Décalogue et les préceptes évangéliques; soit enfin qu'il le fasse par l'organe des dépositaires de son autorité, qui nous commandent en son nom, comme les lois ecclésiastiques et civiles.

Je dis, en premier lieu, toute obligation que Dieu nous intime par le témoignage de notre conscience.

Ainsi, j'appelle loi divine, tous les devoirs soit envers Dieu, soit envers nos semblables, soit envers nous-mêmes, dont les lumières seules de la raison nous font reconnaître la justice, et dont notre conscience nous atteste l'obligation.

C'est cette loi, dont parle l'apôtre saint Paul dans son épître aux Romains, et dont il dit qu'elle a été gravée par Dieu même dans le cœur de tous les hommes, et qu'elle se manifeste par le témoignage de leur conscience : *Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente conscientiâ ipsorum.* Cette loi qui est, dit-il, la loi véritable, la seule règle de conduite des nations qui ne jouissent pas du bienfait de la révélation, qui ne connaissent pas la loi et les préceptes positifs que Dieu a donnés aux hommes, et sur laquelle seule ils seront jugés: *Gentes hujus modi legem non habentes ipsi sibi sunt lex.*

Par conséquent, toutes les fois que nous faisons une action que notre raison nous présente comme mauvaise ou défendue, et que notre conscience condamne; toutes les fois que nous omettons une œuvre que notre raison nous présente comme obligatoire et que notre conscience nous commande, nous résistons à la voix de Dieu qui nous parle, qui nous manifeste sa volonté par notre raison, par le cri de notre conscience, nous désobéissons à cette loi que Dieu a écrite au fond de notre cœur, nous péchons.

Et cela, quand bien même notre raison et notre conscience se tromperaient sur la réalité de ce devoir; c'est-à-dire : quand bien même l'action que notre raison nous dit être mauvaise, que notre conscience nous défend, ne serait pas réellement mauvaise et défendue; quand bien même l'œuvre que notre raison nous dit être un devoir et que notre conscience nous commande, ne serait nullement obligatoire par elle-même. En un mot, toutes les fois que nous agissons contre notre raison et contre notre conscience qui nous commandent, nous péchons.

Nous péchons, non pas par la malice intrinsèque de l'œuvre, c'est-à-dire parce que nous faisons une mauvaise action, mais par la mauvaise disposition de notre cœur qui la corrompt, et qui, d'une action indifférente, peut-être même bonne, en lui communiquant sa malice, en fait une œuvre mauvaise, coupable. En un mot, nous péchons, non pas parce que nous avons violé la loi de Dieu, mais parce que nous avons voulu la violer. Ce n'est pas notre œuvre qui a été une désobéissance, c'est notre volonté qui s'est mise en opposition avec celle de Dieu.

C'est là, du reste, ce que nous enseigne clairement, formellement l'apôtre saint Paul, et, après lui, les docteurs et les théologiens. Tout ce qui n'est pas selon la foi, dit-il, c'est-à-dire, selon le témoignage de la conscience, est péché : *Omne quod non est ex fide, peccatum est.* Toute volonté, dit saint Thomas, qui est en contradiction avec la raison ou la conscience, n'importe que la raison ou la conscience soit ou non dans l'erreur, que la chose soit ou ne soit pas telle qu'on pense, est toujours mauvaise : *Omnis voluntas discordans à ratione vel conscientiâ, sive rectâ, sive erroneâ, semper est mala.*

J'ai dit, en second lieu, toute obligation que Dieu lui-même nous a intimée par une révélation positive, c'est-à-dire, les préceptes positifs qu'il a donnés aux hommes, et les lois qu'il leur a dictées lui-même. C'est là ce qu'on appelle plus proprement la loi divine, parce que c'est lui-même qui l'a donnée d'une manière directe et sensible.

Cette loi, vous la connaissez : elle est contenue d'abord dans le Décalogue, c'est-à-dire, dans les dix articles de la loi que Dieu a dictés à Moïse sur le Sinaï, que nous appelons Commandements de Dieu, et qui sont un abrégé de

nos devoirs envers lui, envers nos semblables et envers nous-mêmes. Mais elle se trouve surtout dans les préceptes évangéliques, c'est-à-dire, dans les préceptes que le Fils de Dieu est venu, sur la terre, donner aux hommes; préceptes admirables, par lesquels il a confirmé, développé, perfectionné, complété les dix commandements de la loi ancienne, préceptes où il condamne tous les vices, où il commande les plus sublimes vertus.

J'ai dit, en troisième lieu, toute obligation que Dieu nous impose par l'entremise des dépositaires de son autorité sur la terre.

Les dépositaires de l'autorité de Dieu ici-bas, ce sont, dans l'ordre spirituel, l'Église; dans l'ordre temporel, le pouvoir civil.

L'Église, c'est-à-dire le souverain pontife et les évêques préposés au gouvernement de l'Église, a été investie par Jésus-Christ d'une puissance divine, de la même puissance qu'il avait lui-même : « Comme mon Père m'a envoyé, dit-il à ses apôtres, et par eux à tous ceux qui, dans la suite des siècles, doivent leur succéder dans le gouvernement de son Église, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. — Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. — Quiconque, dit-il ailleurs, quiconque n'écoute pas l'Église, qu'il soit considéré comme un païen et un publicain. »

Gardons-nous donc bien, de dire avec les impies et les libertins, quand il s'agit de devoirs que l'Église nous impose par l'organe de nos pasteurs, et qui ne nous paraissent pas clairement renfermés dans la loi de Dieu proprement dite, gardons-nous bien de dire : Ce sont des hommes qui ont fait ces lois, qui nous imposent ces obligations, » et d'en conclure que vous pouvez impunément les violer. — Non, ce ne sont pas des hommes seulement qui vous imposent ces devoirs, qui vous dictent ces lois : c'est Dieu.

Nous devons dire la même chose des lois civiles.

Les lois civiles, c'est-à-dire, celles qui émanent de la puissance temporelle, qui sont établies par ceux qui gouvernent pour maintenir l'ordre, la police, la tranquillité publique dans l'État, et fixer les droits respectifs des citoyens, ces lois, nous devons les considérer aussi comme la loi divine, dont la violation est une désobéissance coupable, un péché.

Car ceux qui sont chargés du gouvernement temporel et civil de la société, comme ceux qui en ont le gouvernement spirituel et ecclésiastique, ne sont pas des hommes seulement; ils sont les ministres de Dieu, comme les appelle saint Paul : *Dei enim minister est in bonum;* ils sont revêtus aussi de son autorité; c'est de lui qu'ils tiennent leur puissance : *A Deo ordinatæ sunt,* et ils auront à lui rendre compte de l'usage qu'ils en auront fait : ils ne sont que ses représentants. « Quiconque donc, conclut l'Apôtre, leur résiste, leur désobéit, résiste à l'ordre de Dieu, désobéit à Dieu et s'attire la damnation : *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit; qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt.* »

Oui, violer les lois civiles qui régissent la société, *à moins qu'elles ne soient évidemment injustes,* qu'elles ne nous prescrivent quelque chose de contraire à notre conscience, qu'elles ne soient en opposition avec la loi de Dieu, les violer, méconnaître l'autorité de ceux qui gouvernent, ce n'est pas seulement s'exposer aux coups de la justice humaine, mais aussi à ceux de la justice divine, dont nous méconnaissons l'autorité, dont nous violons la loi. (*L'Apôtre des Chaumières.* Péchés).

II. — On distingue deux espèces de péchés en général : le péché habituel, et le péché actuel.

Ce que nous appelons ici péché habituel, n'est pas le péché tel que nous l'avons défini dans nos instructions précédentes, c'est-à-dire un acte de rébellion, de désobéissance à la loi de Dieu, par lequel nous nous rendons coupables d'une offense envers lui; ce n'est pas le péché proprement dit, ce n'en est que la suite, l'effet.

Nous entendons ici par le péché habituel, l'état dans lequel l'acte de désobéissance coupable, le péché proprement dit, met celui qui l'a commis, la souillure qu'il imprime, la plaie, la blessure qu'il fait à son âme, souillure, plaie, blessure qui restent après que l'acte criminel est consommé.

On distingue deux sortes de péchés habituels : le premier, qu'on appelle originel, le second, personnel.

Le péché originel, c'est la souillure, suite du péché de nos premiers parents, avec laquelle nous sommes conçus et nous naissons comme enfants d'Adam.

Le péché personnel, c'est la souillure que nous contractons nous-mêmes, la plaie que nous faisons à notre âme, l'état malheureux où nous nous mettons lorsque nous commettons nous-mêmes le péché.

État d'affaiblissement, de langueur lorsque la faute n'a été que légère; état de mort lorsque la plaie a été grave, le péché mortel.

Le péché actuel, ou le péché proprement dit, est celui que nous commettons par un acte de notre propre volonté, après que nous avons atteint l'usage de raison.

C'est à ce péché que s'applique ce que nous avons dit du péché en général; c'est un acte de désobéissance à la loi de Dieu, fait avec connaissance et libre consentement de notre volonté.

Cet acte de désobéissance, ou péché actuel, peut avoir lieu de plusieurs manières : d'abord, lorsque nous faisons ce qui nous est défendu; et on l'appelle alors péché d'action ou de commission. Ensuite, lorsque nous ne faisons pas ce qui nous est commandé; et, dans ce cas, on l'appelle péché d'omission.

Le péché, soit d'action ou de commission, soit d'omission, a plus ou moins de gravité, selon que la matière du péché est plus ou moins considérable, que la connaissance avec laquelle on le commet a été plus ou moins parfaite, que le consentement qu'on y donne est plus ou moins plein. De là, la distinction du péché grave ou mortel, du péché léger ou véniel.

Le péché mortel, c'est celui qui, à raison de l'importance de la matière, c'est-à-dire de l'obligation grave qu'il viole, de la connaissance parfaite avec laquelle cette violation est faite, du plein consentement qui y est donné, outrage d'une manière grave la majesté divine.

On l'appelle mortel, parce qu'il donne la mort à l'âme en détruisant en elle le principe de la vie spirituelle,

c'est-à-dire la grâce, et en lui faisant mériter une autre mort, la damnation éternelle.

Le péché véniel est celui qui, à raison soit de la légèreté de la matière ou de l'obligation qui est violée, soit du peu de connaissance avec laquelle cette violation est faite, soit du défaut de plein consentement qu'on y donne, n'outrage pas d'une manière grave la Majesté divine.

On l'appelle *véniel*, qui veut dire pardonnable, parce qu'il est plus facile à expier, plus digne d'indulgence et de pardon que le péché mortel. Comme lui, il ne détruit pas le principe de la vie spirituelle; il ne fait pas à l'âme une plaie profonde, mortelle, il ne lui fait qu'une blessure légère et facile à guérir.

Le péché soit mortel, soit véniel, se commet par pensée, par désir, par paroles, par actions. De là, la division en péchés de pensée, de désir, de paroles et d'actions.

Péché de pensée : c'est lorsque notre esprit s'arrête avec réflexion, avec plaisir et délectation à des pensées contraires à un devoir, à certaines vertus, et qu'il s'y complaît.

Péché de désir : c'est lorsque non-seulement notre esprit s'en occupe, s'y arrête, s'y complaît, mais que notre âme s'y attache et désire ce qui fait l'objet de cette pensée.

Péché de paroles : on entend par là tout entretien, toute conversation, toute parole qui blesse quelque vertu, comme la foi, la charité, la justice, la pudeur.

Péché d'actions : nous le commettons toutes les fois que, par un acte extérieur, corporel, nous faisons une chose qui nous est défendue.

Lorsqu'un péché est l'effet du peu d'énergie de certains caractères qui se laissent facilement entraîner ou de la violence de certaines passions qui obscurcissent la raison, entraînent la volonté et lui ôtent sa liberté, il s'appelle péché de faiblesse, d'infirmité.

Lorqu'il est produit par le défaut de connaissance, d'attention, de réflexion, par suite d'une ignorance même vincible et coupable, il s'appelle péché d'ignorance.

Lorsqu'il vient de la corruption de notre cœur, qu'il est commis avec parfaite connaissance, plein consentement,

de sang-froid, de propos délibéré, il s'appelle péché de malice.

On l'appelle péché propre, lorsqu'on fait soi-même l'acte coupable qui constitue le péché, et que sa souillure n'atteint que celui qui le commet.

On l'appelle péché étranger, lorsque cet acte coupable a été accompli par d'autres, à la culpabilité desquels on participe, parce qu'on en a été la cause ou l'occasion coupable; soit en donnant l'ordre, le conseil, l'exemple, soit en prêtant aide, en fournissant les moyens, soit en ne s'y opposant pas lorsqu'on y était obligé.

Quoique tous les péchés soient des péchés contre Dieu, puisqu'il n'y a de péché que par le mépris de son autorité et la violation de sa loi sainte, on distingue néanmoins et les péchés contre Dieu, et les péchés contre le prochain, et les péchés contre nous-mêmes, selon que nous violons des devoirs plus spéciaux envers notre Créateur et souverain Maître, envers nos semblables, envers nous-mêmes.

Enfin, il y a les péchés qu'on appelle capitaux, parce qu'ils sont les sources impures d'où jaillit une infinité d'autres péchés. (*L'Apôtre des Chaumières*, Péchés).

PÉCHÉ MORTEL.

Voyez l'article *Péché*.

I. — On peut faire comprendre la malice du péché mortel, 1° par sa nature qui est une offense grave envers Dieu, 2° par ses effets, tant à l'égard de Dieu qu'il s'efforce de détruire, tant à l'égard de Jésus-Christ Dieu et homme dont il a causé la mort, et 3° par le mal qu'il cause à l'homme.

Le péché mortel porte justement le nom de *mortel*, parce qu'il donne la mort à trois personnes : 1° à celui qui le commet, en lui ôtant la grâce divine, vie précieuse de l'âme; 2° à Jésus-Christ, et cette mort lui est plus sensible que celle qui lui fut donnée par la cruauté des bourreaux; 3° à Dieu lui-même, puisque le pécheur souhaiterait que Dieu fût sans justice, sans pouvoir, sans connaissance, ce qui est le détruire et l'anéantir en quelque sorte.

1° Le péché mortel nous dépouille de tous les biens de la grâce divine; 2° il nous fait les esclaves du démon et du péché; 3° il nous expose à toutes les peines qu'il entraîne après lui, dans cette vie et dans l'autre.

La haine que Dieu porte au péché mortel, peut se montrer : 1° par les châtiments qu'il a exercés contre ceux qui l'ont commis, (les anges rebelles, — nos premiers pères, et mille exemples de pécheurs dont l'histoire nous a conservé les punitions); 2° par la sévérité dont il a usé envers son propre fils qui n'avait pourtant que les apparences du péché; 3° par les supplices effroyables dont il le punit dans les enfers.

Le péché mortel détruit l'homme raisonnable, parce qu'il est opposé à la droite raison; il détruit l'homme chrétien, parce qu'il est contraire à la loi de l'Évangile; il détruit l'homme juste, parce qu'il est incompatible avec la grâce et la charité, principes de notre justification.

II. — *Odisti omnes qui operantur iniquitatem* (Ps. V, 7). Vous haïssez, Seigneur, tous ceux qui commettent l'iniquité.

Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur (Sapient. XI, 17). Chacun sera tourmenté par la même chose par laquelle il aura péché.

Væ vobis, viri impii, qui dereliquistis legem Domini! In maledictione erit pax vestra (Eccli. XLI, 11). Malheur à vous, ô impies qui avez abandonné la loi du Seigneur! au lieu de paix, vous aurez la malédiction pour partage.

Qui faciunt peccatum et iniquitatem, hostes sunt animæ suæ (Tob. XII, 10). Ceux qui commettent le péché et l'iniquité, sont les ennemis de leur âme.

Profonde peccaverunt (Osee IX, 9). Ils ont péché par une profonde malice.

Stipendia peccati mors (ad Rom. VI, 23). La mort est le prix du péché.

Nomen habes quod vivas, et mortuus es (Apocalyps. III, 1), Vous passez pour être vivant, et vous êtes mort.

Mortem carnis omnis homo timet, mortem animæ pauci (S. Augustin). Tout le monde craint la mort du corps, presque personne celle de l'âme.

Luges corpus a quo recessit anima, non luges animam a qua recessit Deus (Idem). Vous pleurez sur un cadavre

que l'âme vient de quitter, et vous ne pleurez pas sur une âme dont Dieu vient de se retirer.

Anima amissa mors est corporis, Deus amissus mors est animæ (Id., Sum-28 *de verbis Apost.*). La mort du corps consiste dans sa séparation d'avec l'âme, et celle de l'âme, dans sa séparation d'avec Dieu.

In rebus humanis nihil malum est dicendum, nisi peccatum solum (Cassien, *Coll.* 6). Parmi les choses humaines, il n'y a que le péché seul qu'on puisse appeler un mal.

Crudelis et plane execranda malitia quæ Dei potentiam, justitiam et sapientiam perire desiderat (Saint Bernard, serm. *de Resurrect.*). O cruelle et exécrable malice du péché, qui va directement à anéantir, s'il le pouvait, la puissance, la justice et la sagesse de Dieu.

Magis aggravant Christum vulnera peccati nostri, quam vulnera corporis sui (Saint-Bernard). Jésus-Christ est plus sensible aux plaies de nos âmes qu'à celles de son propre corps.

PÉCHÉ VÉNIEL.

Voyez l'article *Péché*.

I. — 1° Quelque légères que soient les blessures que le péché véniel fait à l'âme, elles l'affaiblissent et diminuent ses forces pour résister à l'ennemi. 2° Quelque légères que soient ces taches, elles souillent l'âme et obscurcissent sa beauté. 3° Quelque pardonnables que soient ces fautes, elles sont punies sévèrement en cette vie et en l'autre.

1° Le péché véniel est une faute à laquelle il est dangereux de s'habituer. 2° C'est une faute légère qui enhardit à en commettre de plus grandes et de plus graves. 3° C'est une faute qu'on néglige, mais qui donne un grand avantage à l'ennemi de notre salut.

Le péché véniel est une disposition et un passage au péché mortel : 1° parce que le pécheur, à force de commettre des péchés légers, perd la crainte d'en commettre de plus graves; 2° parce que la ferveur de la charité se refroidissant, Dieu se refroidit aussi à l'égard du pécheur et retire ses grâces qui soutenaient l'âme et l'empêchaient de tomber dans les péchés les plus énormes; 3° parce que c'est une ruse du démon de ne nous solliciter d'abord qu'aux petits péchés, pour nous faire tomber ensuite dans les plus graves désordres.

Trois choses sont extrêmement à craindre dans les péchés véniels : 1° leur nombre et leur multitude, parce que Dieu nous retire ses grâces, et son secours à mesure que nous les multiplions; 2° le compte exact qu'on en devra rendre au jour du jugement : *de verbo otioso rationem reddent in die judicii* (Matth. XII, 36); 3° leur force, c'est-à-dire, l'impression qu'ils font sur nous, car ils nous affaiblissent et font que nous succombons dans les occasions dangereuses.

2° Il est difficile que celui-là ne tombe pas en de graves péchés, qui fait peu de cas des fautes légères: *Qui spernit modica, paulatim decidet* (Eccli. XIX, 1); 2° tandis que celui qui appréhende jusqu'aux moindres fautes, n'est point en danger de tomber dans les plus grandes.

II. — *Ab occultis meis munda me* (Ps. XVIII, 13). Seigneur, purifiez-moi de mes fautes cachées.

Non est homo qui non peccet (III Reg. VIII, 46). Il n'y a point d'homme qui ne soit sujet au péché (*véniel*).

Septies cadet justus, et resurget (Prov. XXIV, 16). Le juste tombera sept fois et se relèvera.

Qui timet Dominum, nihil negligit (Eccle. VII, 19). Celui qui craint Dieu, ne néglige rien.

Qui in modico iniquus est, et in majore iniquus est (Luc. XVI, 10). Celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste dans les grandes.

Non intrabit in eam aliquod coinquinatum (Apocal. XXI, 27). Il n'entrera rien de souillé dans le ciel.

Ista levia noli contemnere: si contemnis quando appendis, expavesce quando numeras (saint Augustin, tract. 1 *in Epist. Joann.*). Ne regardez pas avec mépris les fautes vénielles; si leur gravité ne vous touche pas, que leur nombre au moins vous épouvante.

Iniquitas omnis, parva magnave sit, puniatur necesse est, aut ab homine pœnitente, aut a Deo vindicante (saint Augustin, *conc.* 1 *in ps.* 58). C'est une nécessité absolue que tout péché grand ou petit soit puni, ou pour la pénitence de l'homme ou par la vengeance de Dieu.

Vince maxima vincendus a parvis; ardua indefessus

exsupero, et ad plana ignavus deficio (saint Jérôme, *Epist. ad Demetr.*). Je dompte les grands obstacles, et je suis vaincu par les petits; je marche d'un pas ferme dans les sentiers difficiles, et je tombe lâchement en beau chemin.

Fugiamus modica mala, magna siquidem ab illis nascuntur (saint Chrysostome, *in cap. 7 Epist. ad Rom.*). Évitons les moindres péchés, puisqu'ils sont la source des plus grands.

A minimis incipiunt, et in maxima proruunt (Saint Bernard, *de Ordine vitæ et mor.*). Les hommes les plus méchants, avant de commettre de grands crimes, ont commencé par les plus petites fautes.

PÉDANTISME.

Voyez *Orgueil* (X).

PÉNITENCE (DÉLAI DE LA).

Voyez *Conversion.*

PÉNITENCE (SACREMENT DE).

Voyez *Confession sacramentelle.*

PÈRES ET MÈRES (DEVOIRS DES) ENVERS LEURS ENFANTS.

I. — Le premier et le principal devoir des pères et des mères de famille à l'égard de leurs enfants est de leur donner une éducation chrétienne.

Patres, educate filios in disciplina et correptione Domini (ad Éphes. VI, 4). Pères, élevez vos enfants, en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur.

Filii tibi sunt; erudi illos et curva eos a pueritiâ illorum (Eccli. VII, 25). Vous avez des enfants : instruisez-les et courbez-les dès leur enfance.

II. — Devoir important :

1° Pour les enfants.

2° Pour les parents eux-mêmes.

3° Pour la société.

III. — C'est de la fidélité des parents à bien remplir ce

devoir que dépend tout l'avenir de leurs enfants : leur bonheur en ce monde et leur salut éternel.

Si, comme le jeune Tobie, vos enfants ont appris de vous, dès leur enfance, à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché : *Ab infantia timere Deum docuit et abstinere ab omni peccato* (Tob. I, 10). Si, comme la chaste Suzanne, ils ont été instruits par vos leçons dans la connaissance de la religion et de la loi du Seigneur : *Parentes ejus, cum essent justi, erudierunt filiam suam secundum legem Moysi* (Dan. XIII, 3). Si, comme la mère de saint Louis, vous avez gravé profondément dans leur cœur l'amour de Dieu et l'horreur du péché, vous les verrez croître, comme l'enfant Jésus, en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. — La voie que vous leur aurez fait prendre dans leur jeunesse, ils ne s'en écarteront pas en avançant en âge ; ils la suivront jusque dans leur vieillesse : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov. XXII, 6).

Élevés d'après les principes de la religion, vos enfants contracteront l'habitude d'une vie sage et régulière : aimant le travail, l'ordre et l'économie, réglés dans leurs mœurs, ennemis de tout excès, ils jouiront d'une santé forte et vigoureuse, ils mèneront une vie douce et agréable qui leur ménagera une heureuse vieillesse. S'ils ont de la fortune, habitués à mettre de l'ordre dans leurs affaires, de l'économie dans leurs dépenses, ils la conserveront. S'ils sont pauvres, ou si des revers viennent les frapper, ils trouveront par le travail et leur bonne conduite à gagner honorablement leur vie. — Dans aucune circonstance, on ne les verra transiger avec leur conscience, ni s'écarter des règles de la justice et de la probité ; ils préféreront une honorable pauvreté à une fortune acquise au prix d'un crime ou d'une bassesse. Ils se rappelleront les conseils de Tobie à son fils, conseils que vous vous leur aurez souvent répétés : « Nous sommes pauvres, mais nous serons toujours assez riches, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons du péché, si nous faisons le bien : *Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ob omni peccato, et fecerimus bene* (Tobie IV, 25).

Au contraire, si vous ne remplissez pas ce devoir que la religion et la nature vous imposent envers vos enfants, si vous ne les formez pas à la vertu par vos leçons et vos exemples ; si vous ne les préservez pas du vice par votre surveillance et vos corrections, n'en prendront-ils pas le chemin? et une fois qu'ils l'auront pris, hélas! ils ne le quitteront pas ; ils le suivront jusque dans leur vieillesse. Leurs os, dit l'Esprit-Saint, seront remplis des vices de leur adolescence, leurs mauvaises habitudes descendront avec eux dans le tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.*

IV. — *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (ad. Gal. VI, 8). Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

Il est vrai dans l'ordre moral, comme dans l'ordre de la nature qu'on ne récolte qu'en proportion de ce qu'on a semé. Si donc, pères et mères, vous cultivez avec soin vos enfants par une bonne éducation. Si vous jetez dans leurs jeunes cœurs la bonne semence de la vertu, attendez-vous à être récompensés de vos soins : vous recueillerez ce que vous aurez semé. La bonne éducation que vous leur aurez donnée portera ses fruits, les vertus de vos enfants seront pour vous une source de consolation en ce monde, et de mérite devant Dieu. Si au contraire, vous avez négligé le champ confié à vos soins, si vous y avez laissé germer les mauvaises habitudes, croître les penchants vicieux, vous ne recueillerez de votre négligence que chagrin et amertume, et une responsabilité terrible devant Dieu.

V. — La mauvaise éducation est une épée à deux tranchants dont les pères frappent à fois leurs enfants et eux-mêmes.

En donnant une éducation chrétienne à vos enfants, pères et mères, vous assurez leur bonheur; vous assurez aussi le vôtre.

Au contraire, si vous négligez ce devoir important, vous faites leur malheur, mais prenez garde, leur malheur réjaillira sur vous : — malheureux par votre faute, ils feront votre malheur.

VI. — Vous serez récompensés des soins dont vous les aurez entourés, *dès cette vie:*

1° Par la satisfaction que vous éprouverez à la vue de leur bonheur.

2° Par les bénédictions célestes qui descendront sur vous.

3° Par la paix et l'union qui règnera dans votre famille.

4° Par les consolations qu'ils vous donneront dans vos peines.

5° Par les soins et la piété dont ils entoureront votre vieillesse.

6° Par le témoignage de votre conscience à l'heure de votre mort.

Après votre mort.

1° Par les prières qu'ils adresseront à Dieu pour vous.

2° Par la confiance avec laquelle vous paraîtrez devant Dieu pour lui rendre le dépôt sacré qu'il vous avait confié.

3° Par la gloire dont vous serez couronné.

4° Par votre réunion dans le ciel avec vos enfants que la bonne éducation qu'ils auront reçue aidera à mériter.

II. — Si vous avez négligé ce devoir vous en serez puni *dès cette vie.*

1° Par le malheur de vos enfants dont vous serez la cause.

2° Par leurs désordres dont la honte réjaillira sur vous.

3° Par la malédiction du ciel que vous aurez méritée et qu'ils appelleront sur vous.

4° Par leur ingratitude et leur indocilité qui vous abreuveront de chagrins.

5° Par l'abandon où vous serez réduits dans vos malheurs et dans les infirmités de la vieillesse.

6° Par les remords dont vous serez déchirés à l'heure de votre mort.

Après votre mort.

1° Par l'oubli de vos enfants et la privation de leurs prières.

2° Par le compte horrible qui vous sera demandé de votre négligence.

3° Par la sentence affreuse dont vous serez frappés.

4° Par la malédiction éternelle qui pèsera sur vous dans les enfers.

Maudits de Dieu dont la main vengeresse ne cessera de peser sur vous. Maudits des démons dont vous aurez été les complices, et dont vous partagerez les tourments.

Maudits de vos enfants surtout, perdus, damnés par votre négligence, et qui viendront se réunir à vous pour vous maudire, vous accabler de reproches.

Non nos perdidimus, perdidit nos paterna perfidia, parentes habuimus parricidas (S. Cyprien liv. du Lapsis).

Ce n'est pas nous qui nous sommes perdus; nous sommes les victimes de votre perfidie et de votre cruauté, vous avez été pour nous non des pères, mais des bourreaux.

VII. — *Doce filium et operare in illo, ne in turpitudinem illius offendas* (Eccli. XXX, 13).

Instruisez votre fils; travaillez à le former de peur qu'il ne vous déshonore par sa vie honteuse.

Voyez les versets de 1 à 12 du chapitre XXX de l'Ecclésiastique.

Si quis suorum, maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et factus est infideli deterior (Ep. à Thim. v, 8).

Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ceux qui habitent sa maison, il a renié sa foi; il est devenu pire qu'un infidèle.

Confusio patris est de filio indisciplinato (Eccli. XXII, 3).

Un fils mal instruit fait la honte de son père.

Omnia quæ deliquerint filii de parentibus requiretur qui non erudierint, neque corripuerint (Orig. lib. 2 in. 706).

Il sera demandé compte de tous les désordres de leurs enfants aux parents qui n'auront pas eu soin de les instruire et de les corriger.

Non parentes, sed peremptores, sic eos voca, qui male liberos instruunt (Saint Bernard Serm. 2 Super *missus est*).

N'appelez pas parents, mais meurtriers, les pères qui élèvent mal leurs enfants.

Esto filiis tuis pater, non proditor (Saint Cyprien, Serm.).

Soyez pour vos enfants un père, et non un traître.

VIII. — Élever ses enfants seulement pour la vie naturelle, c'est ce que font les bêtes. Les élever seulement pour la vie sociale, c'est l'œuvre des infidèles, les élever pour Dieu, voilà le devoir du chrétien.

Il n'y a qu'une éducation chrétienne qui puisse faire d'un enfant, je ne dis pas seulement un chrétien, mais un honnête homme, mais un bon citoyen.

C'est la mauvaise éducation qui peuple la terre de criminels, et l'enfer de reprouvés.

La bonne éducation est la source d'où coulent constamment des eaux limpides, qui, suivant tout le cours de la vie, y font germer toutes les vertus.

Tant qu'un enfant est jeune, c'est une plante encore tendre, que vous plierez comme vous voudrez; c'est un ruisseau encore voisin de sa source, dont vous réglerez le cours à votre gré.

Un jeune homme, entrant dans le monde sans une éducation chrétienne qui le prémunisse contre les dangers de ce monde, est un vaisseau lancé dans la mer, sans pilote pour le conduire, sans boussole pour le diriger. Jouet de tous les vents, ballotté par tous les flots, il ira se heurter contre tous les écueils, jusqu'à ce que, entrouvert de toutes parts, il finisse par se perdre dans l'abîme.

Voulez-vous que vos enfants vous obéissent, élevez les dans la crainte de Dieu.

Toutes les vertus se soutiennent les unes les autres: qui respectera son père, s'il ne respecte Dieu?

Un enfant qui a perdu ses sentiments religieux apprend bientôt à trouver ridicules les sentiments les plus nobles, les sentiments même de la nature: il devient fils ingrat, enfant dénaturé.

De l'éducation, dépendent le bonheur des individus et l'ordre de la société.

L'éducation chrétienne que les pères et mères doivent à leurs enfants comprend cinq parties, où plutôt cinq devoirs.

Ils leur doivent l'instruction, la surveillance, la correction, le bon exemple et la prière.

1° *L'instruction*, c'est-à-dire les former par leurs leçons à la vertu, leur indiquer le chemin qu'ils doivent suivre.

2° *La surveillance*, c'est-à-dire veiller sur eux afin de savoir s'ils prennent le chemin qu'ils leur ont indiqué, veiller sur tout ce qui les approche ou les entoure, afin de savoir s'il n'y a pas d'obstacles qui les arrêtent, ou qui les détournent de leur chemin.

3° *La correction*, c'est-à-dire les reprendre s'ils s'écar-

tent du bon chemin, et, pour les y faire rentrer user avec sagesse, prudence, modération et fermeté de l'autorité qu'ils ont sur eux.

4° *Le bon exemple*, c'est-à-dire que pour leur faire prendre et suivre plus sûrement le bon chemin, ils doivent les y guider en y marchant les premiers.

5° *La prière*, c'est-à-dire qu'ils doivent par leurs prières appeler Dieu à leur secours, afin qu'il leur donne à eux, les lumières et la force dont ils ont besoin, et à leurs enfants, la grâce qui éclaire leurs esprits, touche leurs cœurs et les rende dociles.

L'INSTRUCTION.

I. — Les parents doivent instruire leurs enfants dès l'enfance : *ab infantia*. Les leçons qu'on reçoit dans l'enfance se gravent plus facilement et plus profondément.

Ils doivent les instruire des vérités de la religion et des devoirs qu'elle impose : *Erudierunt secundum legem*.

Ils doivent leur apprendre à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché : *timere Deum docuit et abstinere ab omni peccato*.

Ils doivent aussi leur donner les connaissances dont ils auront besoin pour suivre leur vocation dans le monde.

Refuser à son enfant la nourriture du corps, le laisser mourir de faim, c'est pour un père un crime affreux, est-ce un crime moindre de lui refuser la nourriture de l'âme?

« L'homme, dit Jésus-Christ, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de Dieu.

Elle comprenait bien les heureux effets d'une sainte instruction, cette pieuse mère de saint Louis qui disait à son fils : « Mon enfant, vous ne doutez pas que je ne vous aime et que votre vie ne me soit plus chère que la mienne. Pourtant, j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel. »

Écoutez encore saint Augustin, qui nous raconte au livre de ses Confessions les leçons que lui donnait sa sainte mère, Monique : « Ma mère, dit-il, m'avait si souvent parlé du nom de Jésus, que tout ce que je lisais dans mes livres n'avait pour moi aucun attrait, si je n'y rencontrais ce nom cher à mon cœur : *Tenerum cor meum non rapiebat nisi nomen illud*.

Tant il est vrai de dire que les premières leçons font de vives impressions, impressions qui parlent au cœur, au milieu même des égarements, et qui sont un motif puissant de conversion, si l'on vient à s'égarer pour un temps.

II. — *Et vos, Patres, educate filios in disciplina et correptione Domini* (ad Ephes. VI, 4).

Et vous, pères, élevez vos enfants en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur.

Ab infantia timere Deum docuit, et abstinere ab omni peccato (Tobie I, 10).

Il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché.

Parentes ejus, cum essent justi, erudierunt filiam suam, secundum legem Moysi (Daniel XIII, 2).

Les parents de Suzanne qui étaient justes, élevèrent leur fille dans l'obéissance à la loi de Moyse.

Peto, nate, ut aspicias in cœlum (II Macch. VII, 28).

Je vous conjure, mon fils de lever vos regards vers le ciel.

Pater filiis notam faciet veritatem tuam (Isaïe XXXVIII, 19).

Seigneur, le père fera connaître à ses enfants votre vérité.

Pères, vous êtes les premiers ministres du Seigneur, auprès de vos enfants : c'est de vous qu'il veut se servir pour les appeler à la connaissance de la vérité; c'est de votre bouche qu'ils doivent recueillir les premières paroles de salut.

Erudi filium tuum : Ne desperes (Prov. XIX).

Instruisez votre fils, ne vous rebutez pas.

Non, quelles que soient la légèreté de son esprit et la dureté de son cœur, ne vous découragez pas, ne désespérez pas. Cette terre qui vous paraît stérile, à force d'être cultivée et arrosée, deviendra fertile. Un jour viendra où la bonne semence que vous y jetez germera et portera ses fruits.

Beaux modèles que présentent les livres saints des leçons que les parents doivent donner à leurs enfants :

1° Conseils de David à Salomon (I Paralip. XXVIII, 20).

2° Conseils de Salomon (Prov. IV, et suivants).

3° Conseils de Tobie à son fils (Tob. IV, 6 et suivants).

4° Du même XIV, 10 et 11).

Qui docet filium suum lætabitur in illo, et in medio domesticorum in illo gloriabitur (Prov. XXX, 2).

Qui docet filium suum in zelum mittet inimicum et in medio amicorum gloriabitur in illo (ibid. 3).

Celui qui instruit son fils y trouvera la joie, et il se glorifiera en lui parmi ses proches.

Celui qui instruit son fils rendra son ennemi jaloux de son bonheur, et il se glorifiera en lui parmi ses amis.

Filii tibi sunt; erudi illos ab infantia illorum (Eccli. VII, 25).

Vous avez des enfants : instruisez-les dès leur enfance.

Apostoli estis familiæ vestræ. Hanc apostolus vocat ecclesiam domesticam : huic præsidetis; hanc instruitis (Saint Chrysostome lib. 5 epist. 15, *ad vitup vitæ monasticæ*).

Vous êtes les apôtres de votre famille. L'apôtre l'appelle église domestique; vous la présidez, vous l'instruisez.

Libri sunt labia parentum (id. *in hæc verba ecclesiæ domesticæ*).

Les lèvres des parents sont les livres des enfants.

La surveillance.

I. — *Vigilate.* Pères et mères, veillez sur vos enfants, si vous voulez que les leçons de sagesse et de vertus que vous leur donnez portent un jour leurs fruits heureux : ce n'est qu'à une surveillance active et constante qu'ils devront le précieux avantage d'échapper aux mille dangers qui les menacent dans le monde.

II. — 1° Nécessité de cette surveillance.

2° En quoi elle consiste et sur quoi elle doit s'étendre.

3° Quelle règle doit-on suivre pour quelle soit utile et efficace.

III. — 1° La surveillance que la plupart des parents exercent sur leurs enfants est-elle suffisante?

2° Quels sont les prétextes qu'ils apportent pour se dispenser de ce devoir? quelles sont les raisons qu'ils donnent pour excuser leur négligence?

IV. — Vous dormez, parents mal avisés, vous dormez, mais l'ennemi du salut de vos enfants veille toujours, vous

dormez : ignoreriez-vous donc que le sommeil des pasteurs fait la joie des loups.

Laisseriez-vous entre les mains de vos enfants une arme meurtrière, ou un poison subtil? les laisseriez-vous sur le bord d'un abîme ou exposés à la rage d'un animal furieux?

Avec quel soin l'avare veille sur son trésor! Pères et mères, l'innocence de vos enfants est-elle pour vous un trésor moins précieux?

Imprudents et coupables les parents, je ne dis pas qui tiendraient un langage peu chaste à leurs enfants, mais qui ne les garantiraient pas des sociétés où l'on peut le tenir.

Tel enfant qu'on ne croyait pas assez avancé pour la vertu s'est trouvé mûr pour le vice.

V. — *Depositum custodi* (Epist. à Thimothée VI, 20). Gardez le dépôt qui vous est confié.

Vos enfants sont un dépôt que le Seigneur vous a remis en main. Dépôt bien grand, bien précieux, dit saint Chrysostôme, et que vous devez conserver avec un soin extrême.

Cum dormirent homines venit inimicus ejus et super seminavit zizania in medio tritici (Matth. XIII, 25).

Pendant que les hommes dormaient l'ennemi (du père de famille) vint et sema l'ivraie parmi le blé.

In filia non avertente se firma custodiam : ne inventa occasione utatur se (Eccli. XXVI, 13).

Redoublez votre vigilance à l'égard de votre fille qui ne détourne par la vue des hommes; de peur qu'elle ne se perde elle-même, si elle en trouve l'occasion.

Speculatorem dedi te domui tuæ (Ezech. III, 17).

Je vous ai placé comme une sentinelle vigilante pour veiller sur votre famille.

Sanguinem ejus de manu tua requiram (Ibid.).

Je vous demanderai compte de leur sang.

Pater studiosus scil in domo sua quid unusquisque necessarium habet (Saint Chrysostome).

Un père attentif et vigilant sait toujours ce qui est nécessaire à chacun dans sa famille.

Magnum habemus pretiosumque depositum, filios : in-

genti illos servemus cura (Saint Chrysostôme, in 1 ad Thim. 2).

Nous avons en main, dans nos enfants « un grand et précieux dépôt, gardons-les avec un soin extrême.

Ad negligentiam patrum refertur insolentia filiorum (Saint Ambroise, lib. de Joseph).

C'est à la négligence des pères qu'on doit attribuer l'inconduite des enfants.

Les païens eux-mêmes ont reconnu les funestes impressions des mauvaises conversations sur la jeunesse. Un de leurs auteurs a donné à son siècle cette leçon trop souvent oubliée dans le nôtre : Que l'enfant a droit aux plus grands égards : *Maxima debetur puero reverentia* (Juvenal).

La correction.

I. — Pères et mères, vous devez reprendre vos enfants quand ils manquent, les rappeler au devoir lorsqu'ils s'en écartent, les corriger lorsqu'ils le méritent ; c'est un devoir rigoureux.

Mais vous ne devez le faire qu'avec justice, prudence et une sage sévérité tempérée par la douceur.

Vos corrections dictées par la tendresse ne doivent pas être empreintes de colère et d'emportement. Vous devez les reprendre avec fermeté, mais non avec dureté, les châtier, mais non les maltraiter brutalement.

II. — Que sert au laboureur de bien cultiver son champ et de n'y jeter que de bonne semence, s'il laisse croître, s'il n'arrache pas les ronces, les épines et toutes les plantes malfaisantes qui peuvent étouffer le bon grain?

Que sert au berger de veiller sur son troupeau si à la vue du loup, il s'enfuit, ou s'il ne reste que pour être le spectateur muet et insensible des ravages que fera cet animal féroce?

— Un homme confiant son fils à un instituteur d'une grande expérience, lui demanda d'éviter surtout de lui faire verser des larmes. — Voulez-vous donc, lui répondit cet homme sage, en répandre sur lui de bien amères?

— Combien n'a-t-on pas vu de jeunes gens dont on n'avait pas prévenu les écarts par une sage sévérité, perdus

ou déshonorés par leurs excès, accuser leurs parents et leur imputer en frémissant leur malheur?

« — Il n'est pas de passion qui nuise plus au raisonnement que la colère ; fouetter les enfants et les châtier étant en colère, ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfants et souffririons-nous un médecin qui fût animé, courroucé contre son malade? Les châtiments qui se font avec poids et discrétion se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit, de celui qui les souffre. Il ne peuse pas avoir été injustement condamné par un homme agité d'ire et de furie..... nous ne devrions jamais mettre la main sur ceux qui doivent nous obéir, tandis que la colère nous dure. Pendant que le pouls bat, et que nous sentons l'émotion, remettons la partie, car c'est la passion qui commande alors ; ce n'est pas nous. (Montaigne). »

« — Le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable, c'est de l'accoutumer à tout obtenir ; car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera, malgré vous, d'en venir à un refus ; et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourments que la privation même de ce qu'il désire. (J.-J. Rousseau.) »

« — Les premiers pleurs d'un enfant sont des prières, si vous n'y prenez garde, ils deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par se faire assister ; ils finissent par se faire servir. (Le même.) »

« — La même cause qui rend les enfants criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente et insupportables toute leur vie. » (Le même.)

III. — *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ* (Prov. xx x, 17).

Elevez bien votre enfant et il vous consolera ; *corrigez-le avec soin* et il deviendra les délices de votre âme.

Noli subtrahere a puero disciplinam : si enim percusseris eum virgâ, non morietur. Tu virga percuties eum : et animam ejus de inferno liberabis (Prov. xxiii, 13 et 14).

N'épargnez pas la correction à l'enfant : car si vous le frappez de la verge, il ne mourra point ; vous le frapperez avec la verge, vous délivrerez son âme de l'enfer.

Qui diligit filium meum assiduat illi flagella, ut lætetur in novissimo suo et non palpet proximorum ostia (Eccli. XXX, 1).

Celui qui aime son fils le châtie souvent, afin qu'il en reçoive de la joie, quand il sera grand et qu'il n'aille pas mendier aux portes des autres.

Qui parcit virgæ, odit filium; qui autem diligit illum instanter erudit (Prov. XIII, 24).

Celui qui épargne la verge de la correction hait son fils; mais celui qui l'aime véritablement s'applique de bonne heure à le corriger.

Virga et correctio tribuit sapientiam : puer autem qui demittitur voluntati suæ confundit matrem (Prov. XXIX, 15.)

Le châtiment et la correction donnent la sagesse; mais l'enfant qu'on abandonne à sa propre volonté couvrira sa mère de confusion.

Equus indomitus evadit durus, et filius remissus evadit præceps (Eccli. XXX).

Un cheval indompté devient intraitable; l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent.

Lacta filium et paventem te faciet (Eccli. XXX, 9).

Flattez votre enfant et il vous causera de grandes frayeurs.

Suscitabo adversum Heli omnia quæ locutus sum super domum ejus, eo quod noverat indigne agere filios suos, et non corripuerit eos (I Reg. III, 12 et 13).

Je vais vérifier tout ce que j'ai dit contre Heli et contre sa maison... parce que, sachant que ses enfants se conduisaient d'une manière indigne, il ne les a pas repris.

Et vos, patres, nolite ad iracumdiam provocare filios vestros (Ep. ad Eph. VI, IV).

Pères, prenez garde d'irriter vos enfants.

Valde perniciose sentiet patris lenitatem, ut postea juste sentiat Dei severitatem (Saint Augustin in psal. 50).

L'excessive douceur d'un père pour son enfant ne lui sera pas seulement fatale pendant sa vie, elle l'exposera encore plus tard à la juste sévérité de Dieu.

Le bon exemple.

I. — Voilà, pères et mères, votre devoir le plus rigoureux et le plus essentiel envers vos enfants. C'est aussi le moyen le plus efficace pour réussir dans l'éducation de vos enfants.

Plus que toutes les leçons que vous leur donnerez, plus que tous les soins et que toutes les précautions dont vous les entourerez, votre fidélité à mettre en pratique ce que vous leur enseignerez, fera impression sur eux.

Les paroles touchent, les leçons instruisent, les châtiments effraient, mais les exemples entraînent.

Jésus-Christ pratique d'abord, il enseigne ensuite : *Cœpit Jesus facere et docere.*

— Les parents de Suzanne étaient justes, dit l'Écriture, et leur fille porte l'amour de la vertu jusqu'à l'héroïsme.

— Tobie donne à son fils l'exemple de la fidélité à observer la loi du Seigneur, et il voit ses fils, et ses petits-fils, jusqu'à la troisième génération, marcher sur ses traces.

La mère des Macchabées préfère la mort à l'apostasie, et comme elle, ses courageux enfants restent fidèles jusqu'à la mort.

L'officier de Capharnaüm, témoin de la guérison miraculeuse de son fils, rend hommage à la puissance divine de Jésus-Christ et le reconnaît pour le messie, et toute sa famille imite sa foi : *Credidit ipse et domus ejus tota.*

Au contraire, pères et mères, en vain aurez vous donné à vos enfants les plus sages leçons, les aurez vous entourés de la surveillance la plus attentive, en vain pour les retenir dans le devoir ou les y ramener, aurez-vous déployé la sévérité la plus rigoureuse, si tous ces soins ne sont pas soutenus par vos exemples, ils seront steriles.

II. — Mais le bon exemple ne doit pas se borner à ne pas les scandaliser par de mauvais exemples: vous devez être des modèles de vertu qui puissent être proposés à leur imitation: *Inspice et fac secundum exemplar.*

Exemplum esto: que tout dans vos paroles et dans vos démarches soit propre à les édifier: *In verbo et conversatione* — que la pureté et l'ardeur de votre zèle pour la religion et votre fidélité à en remplir tous les devoirs:

In fide — que votre charité pour le prochain et votre compassion pour les malheureux : *In charitate* — que votre respect pour l'aimable vertu de chasteté : *In castitate* — leur apprennent et leur montrent ce qu'ils doivent eux-mêmes pratiquer.

III. — *Qui autem scandalisaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris* (Matth. XVIII, 6.).

Si quelqu'un scandalise un de ces enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer.

Cœpit Jesus facere et docere (Act. I, 1).

Jésus commença à pratiquer et à enseigner.

Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum feci vobis, ita et vos faciatis (Joan. XIII, 15).

Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez de même.

Credidit ipse et domus ejus tota (Joan. IV, 53).

Il crut, lui et toute sa famille.

Efficacius est testimonium vitæ quam linguæ (Saint Jérôme Epit. ad Lœtam).

Le langage des œuvres est bien plus puissant que celui des paroles.

Illa vox libentius auditorum corda penetrat, quam dicentis vita commendat (Saint Grégoire.

Le langage le plus propre à faire impression sur les cœurs des auditeurs, c'est celui que recommande la vie de l'orateur.

Amplius proficitur exemplo quam præcepto (Saint Ambroise).

On profite davantage de l'exemple que du précepte.

Dicta factis deficientibus erubescunt (Tertullien).

Les paroles rougissent de se produire, quand les faits manquent pour les soutenir.

Convincunt magis opera virtutis quam miracula (Saint Chrysostôme).

Les œuvres de vertu sont plus convaincantes que les miracles eux-mêmes.

Longum iter per præcepta, breve per exempla. (Sénèque). La voie des préceptes est longue, celle des exemples est courte.

Quod exemplo fit, id etiam jure fieri putant homines (Cicéron). Les hommes pensent avoir le droit de faire tout ce qui est autorisé par l'exemple des autres.

La conduite des parents est l'évangile des enfants (de Bussy).

Sans l'exemple les paroles sont vaines (de Bussy).

Les paroles donnent l'idée de l'œuvre; l'exemple est l'œuvre même (la Luzerne).

La prière.

I. — Pour réussir dans l'éducation de vos enfants, ce n'est pas assez, pères et mères, de les bien instruire, de veiller sur eux avec soin, de les reprendre quand ils manquent, de les édifier par de bons exemples, il vous reste à remplir un autre devoir qui donnera aux autres toute leur efficacité. C'est la prière qui fera descendre sur eux et sur vous la grâce et la bénédiction de Dieu, vous fera mériter sa protection.

II. — La prière des parents pour leurs enfants est nécessaire.

1° Pour les former à la vertu.

2° Pour les y conserver.

3° Pour les y ramener s'ils ont eu le malheur de s'en écarter.

III. — Quel en doit être l'objet? Elles ne doivent pas être comme celle de la mère des enfants de Zébédée, dictées par l'orgueil et la cupidité : *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram et unus ad sinistram in regno* (Matth. XX, 21).

Les biens temporels n'en doivent pas être l'objet unique ni même l'objet principal. Avant tout vous devez demander à Dieu pour vos enfants les biens de la grâce. Au lieu de la bénédiction d'Ésaü, donnez celle de Jacob : demandez pour eux au Seigneur la rosée du ciel avant la graisse de la terre. *De rore cœli et de pinguedine terræ sit benedictio tua* (Genes XXVII 28).

IV. — Quand devez vous prier? — Votre enfant n'est pas né encore : priez Dieu de bénir le fruit de vos entrailles. — Il est né : hâtez-vous de le purifier de la tache originelle et faites prier pour lui le ministre du Seigneur. — Le moment de sa première communion approche : moment décisif d'où dépend tout son avenir, son salut éternel. Oh! c'est alors que la prière doit être sur vos lèvres et dans votre cœur. — Arrive l'époque des passions, la jeunesse! Oh! alors surtout redoublez vos prières ; demandez à Dieu qu'il protége votre enfant ; levez les yeux vers l'étoile de la mer, invoquez Marie. — Vient le moment de choisir un état de vie. A l'exemple du fidèle serviteur d'Abraham consultez Dieu, priez-le de faire connaître l'état où il l'appelle.

V. Priez avec ferveur, priez avec confiance, priez surtout avec persévérance.

La Cananéenne demande à Jésus la guérison de sa fille. Le Sauveur la repousse ; elle insiste ; nouveau refus ; elle ne se laisse pas rebuter, et vaincu par sa persévérance, le Seigneur s'écrie : O femme que votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous demandez.

« Emporté par la fougue de ses passions, Augustin s'y » est livré sans reserve, l'erreur a perverti son esprit ; le » libertinage a corrompu son cœur ; les instances de l'a- » mour maternel, les efforts de l'autorité ont été un frein » impuissant pour arrêter ce coursier violent. Monique » gémit et ne se rebute point ; sa tendresse semble s'ac- » croître des torts de son fils ; elle emploie pour le réduire » les exhortations plus que les reproches, les exemples » plus que les préceptes, et, plus que tout, la prière. Elle » parle quelquefois de Dieu à Augustin, mais plus souvent » d'Augustin à Dieu. L'infortuné fuit sa mère, sa mère se » précipite sur ses pas, toujours occupée de le ramener...

» Enfin il arrive, ce jour acheté par tant de larmes, ce » jour qui vit Augustin aux pieds de Monique, abjurant » ses vices et ses erreurs...

» Femme incomparable! quels furent à la suite de vos » longues afflictions, les transports de votre joie, lorsque » vous serriez dans vos bras ce fils devenu enfin digne de » vous, ce fils dont vous fûtes deux fois la mère, pour l'a- » voir donné d'abord au monde et pour l'avoir donné en-

» suite à Dieu! La voilà accomplie la prédiction d'un saint » évêque que l'enfant de tant de larmes ne pouvait point » périr. (De Boulogne). »

VI. — *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum* (Joan. XVI, 24). Jusque-là vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi (Joan. XVII 11). Père saint, conservez pour la gloire de votre nom, ceux que vous m'avez donnés.

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam : nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam (Psal, CXXVII, 1 et 2). C'est en vain que l'homme édifie une maison si Dieu ne travaille avec lui. — C'est en vain que l'on veille à la garde d'une ville, si Dieu lui-même ne la garde.

Domine, ecce quem amas infirmatur (Joan. XI, 3). Seigneur, voilà que celui que vous aimez, est malade. (*Cours d'instruction sur l'éducation des enfants*, par M. l'abbé Pierquin).

PERSÉVÉRANCE

I. — Saint Thomas d'Aquin définit la persévérance : « une demeure stable et permanente dans ce que l'on a une fois entrepris avec raison, après l'avoir mûrement considéré ; *perseverantia est in ratione bene considerata stabilis et perpetua permansio.* »

II. — La persévérance est un moyen assuré de salut ; « Celui, dit Jésus-Christ, qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé ; *qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Matth. X. 22.) Elle n'est pas seulement un moyen efficace et assuré, elle est encore un moyen nécessaire. Sans elle il n'y a pas de salut à espérer. Quiconque, dit le Sauveur, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu : *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro aptus est regno Dei.* (Luc. IX. 62.) Personne ne sera couronné, dit saint Paul, s'il n'a légitimement combattu ; *Non coronatur nisi legitime certaverit.* (II Tim, II. 5.)

III. — Il y a trois moyens principaux de persévérance. Le premier c'est la *réflexion*. —

La cause la plus ordinaire de nos chutes c'est, le défaut de réflexion. — La terre, dit l'Écriture, est désolée des crimes et des désordres qui la souillent, parce que personne ne se recueille et ne réfléchit : *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.*

Le second moyen de persévérance, c'est *la fuite des occasions*. — Si vous vous exposez aux occasions, vous succomberez : car, dit l'Esprit Saint, celui qui aime le danger y perira; *qui amat periculum in illo peribit.* (Ecc. III. 27.)

Le troisième moyen de persévérance, *c'est la fréquentation des Sacrements*. Au tribunal de la pénitence vous trouverez dans les sages conseils des ministres de Jésus-Christ un puissant préservatif contre les dangers qui vous menacent ; à la sainte table vous irez puiser la force dont vous avez besoin pour résister aux ennemis de votre salut. (*L'Apôtre des Chaumières*, Circonstances).

IV. — *Non ventiles te in omnem ventum et non eas in omnem viam : esto firmus in via Domini.* (Eccl. v. 11 et 12).

Ne tournez point à tout vent, et n'allez pas par toutes sortes de routes; mais soyez ferme dans la voie du Seigneur.

Homo sanctus in sapientia manet, sicut sol; stultus sicut luna mutatur. (Ecclé. XXVII. 22). L'homme saint demeure dans la sagesse, comme le soleil dans la lumière; mais l'insensé est changeant comme la lune.

Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare. (Luc. XIV. 30). Cet homme avait commencé à bâtir, mais il n'a pu achever.

Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino. (I Cor. IX. 24). C'est pourquoi, mes chers frères, demeurez fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse, de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas inutile en notre Seigneur.

Videte vosmetipsos ne perdatis quæ operati estis, sed ut

mercedem plenam accipiatis. (Ep. II. Joan. IV. 8). Prenez garde à vous, afin que vous ne perdiez pas le fruit de vos bonnes œuvres, mais que vous en receviez une pleine récompense.

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. (Apoc. II. 10). Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.

Absque perseverantia, nec qui pugnat victoriam, nec palmam victoria consequitur : (saint Bernard). Sans la persévérance celui qui combat ne remporte pas la victoire, ni le vainqueur la palme.

Aliæ virtutes coronam merentur, sed sola perseverantia coronatur : (saint Bonaventure). Les autres vertus méritent la couronne ; elle ne se donne qu'à la persévérance.

PIÉTÉ.

Voyez *Dévotion*.

PONT (BÉNÉDICTION D'UN).

Voyez *Bénédictions*.

PRESBYTÈRE (BÉNÉDICTION D'UN).

Voyez *Bénédictions*.

PRÉSOMPTION.

Voyez *Orgueil* (X).

PRIÈRE.

I. — La prière est un acte de religion par lequels nous nous soumettons à Dieu et déclarons que nous avons besoin de son secours, comme étant l'auteur de tous les biens.

II. — Il faut prier. Il faut bien prier.

1° *Il faut prier :* motifs de la prière.

1er Motif : 1° Sa nécessité : Dieu nous en fait un précepte exprès et formel. 2° Sans la prière nous ne pouvons espérer les grâces dont nous avons besoin pour nous sauver.

2e Motif : Ses avantages : nous avons pour gage de l'efficacité de la prière, la parole de Dieu même, et ses pro-

messes les plus formelles : *Petite et accipietis. Si quid petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.*

3e Motif : Sa facilité. Il n'en est pas de Dieu comme des grands de la terre qu'on ne peut aborder qu'avec peine pour leur présenter des suppliques.

2° *Il faut bien prier* : Règles de la prière.

1er Règle : il faut prier au nom de Jésus-Christ.

2e Règle : il faut prier d'une manière digne de Jésus-Christ.

Vous demandez et vous ne recevez pas, disait l'Apôtre saint Jacques à quelques-uns des premiers fidèles qui se plaignaient de l'inefficacité de leurs prières; vous ne recevez pas, pourquoi? C'est, répondait-il, parce que vous demandez mal : *Petitis et non accipitis eo quod male petatis.* Or trois défauts peuvent rendre nos prières indignes de Jésus-Christ et leur faire perdre leur efficacité.

Le premier vient de la manière dont nous les faisons : *eo quod male petatis.* 1° Nous ne prions pas avec foi et confiance. 2° Nous ne prions pas avec attention et piété. 3° Nous ne prions pas avec humilité et soumission. 4° Nous ne prions pas avec persévérance.

Le second défaut vient de l'état de notre âme et des dispositions de notre cœur. *Eo quod mali petatis* : nous sommes dans l'état de péché et nous n'avons ni la volonté, ni le désir d'en sortir. En état de rébellion contre l'autorité de Dieu, ses ennemis, pouvons-nous prétendre à ses faveurs?

Le troisième défaut vient de ce qui fait l'objet de nos prières. *Eo quod mala petatis.* Ce que nous demandons n'a aucun rapport avec la gloire de Dieu et le salut de nos âmes. Que dis-je? nous demandons quelquefois à Dieu des faveurs que nous rougirions de demander à un homme que nous estimons. Devons-nous être surpris que Dieu n'exauce pas de pareilles prières?

III. — *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejunio et orationibus in conspectu Domini.* (Judith. IV. 12). Soyez sûrs que Dieu exaucera vos prières si, demeurant en sa présence, vous persévérez dans le jeune et dans la prière.

Respexit orationem humilium, et non sprevit preces eorum. (Psa. CI. 18). Dieu a regardé favorablement la

prière des humbles, il n'a point méprisé leurs prières.

Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. (Prov. XXVIII. 9). La prière de celui qui détourne l'oreille afin de ne pas écouter la loi sera en exécration.

Ante orationem prepara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. (Eccl. XVII, 23). Avant la prière, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.

Oportet semper orare, et non deficere. (Luc. XVIII. 1). Il faut toujours prier et ne point se lasser de le faire.

Orabo spiritu, orabo et mente. (I Cor. XIV. 15). Je prierai d'esprit, et je prierai aussi avec intelligence.

Estote prudentes, vigilate in orationibus (I Pet. IV. 5). Soyez prudents et vigilants dans la prière.

Si cor nostrum non reprehenderit nos fiduciam habemus ad Deum; et quidquid petierimus accipiemus ab eo. (Ep. I. Joan. III. 21. 22).

Si notre cœur ne nous condamne point, nous avons assurance devant Dieu; et quoi que ce soit que nous demandions, nous l'obtiendrons de lui.

Hæc est fiducia quam habemus ad eum: quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos. (Ep. I. Joan V. 14).

Ce qui nous donne de l'assurance envers Dieu, c'est qu'il nous exauce en tout ce que nous lui demandons qui est conforme à sa volonté.

PROBITÉ ET RELIGION.

Qu'est-ce que la probité sans religion?

1°. Au tribunal de la foi. C'est une vertu inutile pour le salut, sans mérite pour le Ciel. *Sine fide impossibile est placere Deo. — Qui autem non crediderit condemnabitur.*

2° Au tribunal de la raison. C'est une vertu caduque, sans base. C'est un édifice bâti sur un sable mouvant.

3° Au tribunal de l'expérience. C'est une vertu presque toujours fausse, qui sombre à la moindre tempête?

Qu'est-ce que la religion sans la probité?

1° Au tribunal de la foi. C'est une religion vaine : *Hujus*

vana est religio, une foi morte et stérile qui ne peut produire aucun fruit de salut. *Fides sine operibus mortua est.*

2° Au tribunal de la raison. C'est une religion suspecte d'hypocrisie. Peut-on raisonnablement croire à la sincérité d'une religion en contradiction avec les œuvres de celui qui la professe?

3° Au tribunal de l'expérience. Ce n'est qu'un masque de religion qui tombe tôt ou tard. Ce n'est qu'une religion de calcul et de spéculation. Que dis-je, un scandale dans l'Église, un prétexte donné aux impies et aux libertins pour suspecter la religion des vrais fidèles, et pour les chrétiens faibles, un motif pour les éloigner de la religion, ou pour les empêcher d'y revenir.

PROCÈS.

Voyez *Discorde.*

PROCHAIN (AMOUR DU).

Voyez *Amour du prochain et des ennemis*, *Aumône*, *Correction fraternelle*, *etc.*

PROPHÈTES.

Voyez *Christ.*

PROVIDENCE.

I. — Saint Jean Damascène définit la Providence : « La volonté de Dieu par laquelle toutes choses reçoivent une conduite convenable à leur nature et à leur fin : *Est voluntas Dei per quam omnia quæ sunt convenientem gubernationem accipiunt.* »

II. — Pour reconnaître qu'il y a une Providence qui conduit, soutient, nourrit et gouverne toutes choses, il suffit d'ouvrir les yeux et de considérer tout ce qui frappe nos regards dans les Cieux et sur la terre.

III. — Mais il n'y a pas seulement une Providence générale qui s'étend sur le monde entier; il faut en reconnaître une aussi, toute spéciale pour chacun de nous. C'est cette Providence dont parle le prophète, en qui nous devons mettre notre confiance, et sur les soins de laquelle nous

devons nous reposer. *Super Dominum jacta curam tuam, et ipse te enutriet* (Psal. L IV, 23.).

C'est d'elle aussi que le Sauveur a voulu parler lorsqu'il disait à ses disciples : *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini... Respicite volatilia cœli; quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit ea... Considerate lilia agri, quomodo crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis. Si autem fœnum agri, quod hodie est, et cras in clibanum mittitur Deus sic vestit : quanto magis vos, modicæ fidei! Nolite ergo solliciti esse, dicentes : quid manducabimus? aut quid bibemus? aut quo operiemur? Scit Pater vester quia his omnibus indigetis* (Matth. VI, 25, 26, 28, 29, 30, 31 et 32).

IV. — Motifs qui doivent nous engager à mettre en Dieu notre confiance :

1° Bonheur de l'homme qui met sa confiance en la Providence : dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses où il se trouve, il jouit de la paix. La prospérité ne l'éblouit pas, l'adversité ne l'abat pas.

2° Combien malheureux, au contraire, est l'homme qui ne place pas sa confiance en Dieu! Dans la prospérité même, il n'est pas sans crainte et sans inquiétude; dans le malheur, il est sans consolation.

V. — Pourquoi Dieu afflige-t-il les bons et donne-t-il la prospérité aux méchants?

Le méchant qui vit dans l'oubli de Dieu, quelle que soit sa méchanceté, n'a pas laissé de faire quelque peu de bien, et ce peu de bien ne doit pas rester sans récompense. Mais a-t-il droit à une récompense éternelle? Non, sans doute; voilà pourquoi Dieu lui en accorde une temporelle, se réservant de ne pas laisser impunis dans une autre vie les crimes dont il a pu se souiller.

Le juste, lui, quelque juste qu'on le suppose, n'a-t-il pas laissé échapper quelques fautes? des fautes légères, sans doute, mais qui ne doivent pas, non plus, rester impunies? C'est pour les expier que Dieu le frappe d'afflic-

tions temporelles, se réservant de le récompenser de ses vertus par un bonheur éternel.

VI. — *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Psal. XC, 11). Il a chargé ses anges d'avoir soin de vous, afin qu'ils vous gardent dans vos voies.

Aperis manum tuam, et imples omne animal benedictione (Psal. CXLIV, 16). Vous ouvrez, Seigneur, votre main libérale, et tout ce qui a vie se ressent de votre bénédiction.

Ne dicas : non est Providentia, ne forte iratus Deus contra sermones tuos, dissipet cuncta opera manuum tuarum (Eccl. V, 5). Ne dites pas : il n'y a point de Providence, de crainte que Dieu, irrité de ces paroles, ne détruise toutes les œuvres de vos mains.

Tua autem, Pater, providentia (cuncta) gubernat (Sapient. XIV, 5). Père céleste, votre providence gouverne tout.

Nolite solliciti esse in crastinum; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi (Matth. VI, 34). Ne vous mettez point en peine pour le lendemain, car le lendemain pourvoiera à ce qui lui est nécessaire.

Omnem sollicitudinem projicientes in eum, quoniam ipsi cura est vobis (Ep. I Pet. V, 7). Jetant toute inquiétude dans son sein, parce qu'il a soin de vous.

PURGATOIRE.

I. Il faut mourir : *Statutum est hominibus semel mori.*

Mais nous ne mourons pas tout entiers : nos corps descendent dans le tombeau ; sortis de la terre, ils retournent dans la terre. Mais la plus noble portion de nous-mêmes, notre âme formée à l'image de Dieu ne meurt point. Séparée de l'enveloppe terrestre qui la retenait captive sur cette terre d'exil, elle retourne vers son Dieu qui l'a créée ; elle paraît devant le tribunal redoutable du Souverain Juge pour y recevoir ou le châtiment de ses fautes, ou la récompense de ses vertus : *Post hoc autem judicium.*

Mais qu'elle sera la sentence prononcée sur chacun de nous ?

Pour les pécheurs qui ont méconnu l'autorité de Dieu et ont refusé de se réconcilier avec lui et de faire pénitence, une sentence de réprobation : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Pour les âmes pures et sans tache qui, par leurs vertus, ont amassé des trésors de mérite, une sentence d'élection et de bonheur éternel : *Venite, benedicti patris mei.*

Mais, entre ces deux états, il en est un mitoyen qui n'est ni la justification pure, ni le crime grave : ce sont des fautes légères qui n'ont pas été expiées sur la terre. Doivent elles rester impunies et n'être pas un obstacle pour l'entrée dans le séjour de la sainteté où rien de souillé ne doit pénétrer ? Non, sans doute. Mais doivent-elles être soumises aux châtiments des grands coupables ? non, cela ne peut pas être non plus.

Or, si j'interroge ma foi, elle me révèle que entre le Ciel et l'enfer, il y a une demeure intermédiaire où les âmes souillées de fautes légères achèvent de les expier et de se purifier. C'est le Purgatoire.

Tel est le dogme catholique enseigné par toute la tradition, professé constamment par tous les fidèles, défini par l'Église, et fondé sur les saintes Écritures.

La foi nous enseigne aussi que ces âmes souffrantes peuvent être soulagées par les prières des fidèles qui sont encore sur la terre : *Sancta ergo et salubris cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*

II. — La religion nous présente les motifs les plus puissants pour nous engager à secourir des âmes du purgatoire par nos prières et nos bonnes œuvres.

Tout nous le commande, 1° la charité, 2° la justice, 3° notre intérêt personnel.

QUARANTE-HEURES.

I. — On appelle ainsi les exercices institués pour opposer, à la licence qui règne pendant les derniers jours du carnaval, les œuvres de la piété. On sait que saint Charles Borromée fit des réglements contre les excès auxquels on se livrait, en ces jours, dans le diocèse de Milan, et qu'il ordonna plusieurs pratiques de dévotion et de pénitence

que les fidèles devaient y observer. Le cardinal Paleotto institua, pour ces jours, à Bologne, dont il était archevêque, l'Oraison dite de *Trente-Heures* avec sermon et indulgence. Saint Philippe de Néri fit adopter par Rome des processions qui, pendant ces trois jours, se rendaient aux sept principales églises. Enfin, à Rome, on les remplaça par l'Oraison de *Quarante-Heures*, qui consiste dans l'exposition du saint Sacrement, des sermons, des saluts et autres exercices de piété. Plusieurs indulgences y sont attachées. Le cardinal le Camus, évêque de Grenoble, montra le plus grand zèle à provoquer cette dévotion qui, aujourd'hui, est à peu près générale dans tous les diocèses de France.

II. — Un prédicateur ne saurait trop s'attacher, en cette circonstance, à parler de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, de l'amour que Dieu nous y témoigne et des bienfaits immenses que nous en recevons.

Voyez *Apôtre des Chaumières* (Circonstances).

QUATRE-TEMPS.

I. — On donne le nom de Quatre-Temps à trois jours spécialement consacrés par l'église à la prière et à la pénitence, le mercredi, le vendredi et le samedi qui se représentent quatre fois l'année, au retour de chaque saison, sur la fin de décembre, de mars, de juin et de septembre.

II. — Cette institution remonte à la plus haute antiquité; elle fut vraisemblablement établie comme une expiation des folies et des désordres de ces orgies scandaleuses connues sur le nom de Bacchanales, que les païens renouvelaient quatre fois par an.

III. — L'abstinence et le jeûne sont les deux principales obligations que nous imposent les Quatre-Temps. Cette double obligation est très-grave: y manquer *sciemment et sans aucune cause légitime* est une faute mortelle.

IV. — Les Quatre-Temps ont été institués, dit saint Léon, pour consacrer à Dieu, par la pénitence et la mortification, les quatre saisons de l'année, afin d'obtenir la bénédiction céleste sur les fruits de la terre et de saints prêtres, car, c'est en ces jours que se font les ordinations.

V. — *Benedicam Dominum in omni tempore* (Ps. xxxiii, 2). Je bénirai le Seigneur en tout temps.

Voyez *L'Apôtre des Chaumières* (Circonstances, tome I).

QUERELLES.

Voyez *Discorde*.

RAISON.

La raison, dit Bergier, n'est autre chose que la faculté d'être instruit et de sentir la vérité lorsqu'elle nous est proposée.

La raison est à l'homme, par rapport aux choses intellectuelles, ce que les yeux sont pour les choses matérielles: un organe visuel.

Les yeux n'ont pas de lumière propre, et il serait ridicule de dire les lumières de nos yeux. Ce n'est pas moins à tort que l'on dit les lumières de la raison. — elle n'a pas de lumières propres et naturelles.

Otez aux yeux toute lumière extérieure, quelque bons qu'ils soient, vous serez dans les ténèbres.

Otez à la raison toute communication d'une lumière extérieure, elle restera dans une ignorance complète.

RELIGION.

La religion est la société de l'homme avec Dieu. Cette société est fondée sur les rapports naturels de la créature raisonnable avec le Créateur.

Pour décider si l'homme doit avoir une religion, il suffit de savoir qu'il y a un Dieu, et que c'est lui qui a créé l'homme. Il n'a pu le faire tel qu'il est, capable de réflexion et de sentiment sans lui ordonner d'adorer son Créateur. D'ailleurs l'expérience démontre que l'homme sans religion serait très-peu différent de l'animal sans raison.

Sans la religion la société ne serait pas possible. Elle ne peut exister sans liens sociaux, c'est-à-dire sans droits et

devoirs réciproques entre ses divers membres. Or, pour que ces liens soient réels, il faut qu'ils émanent d'une autorité qui soit supérieure à l'homme et qui ait le droit de lui imposer des devoirs et d'en exiger l'accomplissement, comme aussi de lui donner des droits et de forcer les autres hommes à les respecter. Dieu seul a cette autorité. Il est donc nécessaire, pour que les hommes soient liés entre eux par une réciprocité de droits et de devoirs, qu'ils soient liés à Dieu par leur soumission à son autorité.

RELIGION (RETOUR A LA).

Voyez *Conversion*.

ROGATIONS.

I. — Ce mot signifie : *demandes*, *prières*, *supplications*. Ces prières se font publiquement dans l'église pendant les trois jours qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascencion, et se nomment encore, dans le style liturgique, *petites litanies*, par opposition aux *grandes litanies* que l'Église romaine a, de temps immémorial, affectées à la fête de saint Marc.

II. — Quelques historiens font remonter les *Rogations* jusqu'au siècle de saint Augustin, et croient en voir les vestiges dans un discours que cet illustre pontife adressa, la veille de l'Ascencion, à son peuple d'Hippone. A l'époque de saint Césaire d'Arles (v^e^ siècle), les *Rogations* étaient universellement observées dans tout le monde chrétien.

III. — Originairement, on joignait le jeûne à l'abstinence pendant les trois jours qui précédaient l'Ascension. Le jeûne fut plus tard supprimé, et il ne resta plus que l'obligation de l'abstinence, de la prière et des processions publiques.

Voyez *l'Apôtre des Chaumères* (Circonstances).

ROSAIRE.

Le *Rosaire* est une dévotion qui consiste à prier et à méditer sur les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, auxquelles sa sainte mère a eu le plus de part.

L'objet de cette dévotion est d'adorer Dieu, par Jésus-Christ, en honorant Marie, et sa fin est de former de véritables chrétiens par l'imitation des exemples de Jésus et de sa sainte mère.

L'institution du *Rosaire* remonte au 13^me^ siècle. Elle doit son origine à saint Dominique, et surtout à saint Thomas-d'Aquin. C'est une des dévotions les plus célèbres et les plus autorisées par l'Église.

La dévotion du *rosaire* est la source des biens spirituels les plus précieux et les plus abondants : persévérance du juste, conversion des pécheurs, grâces pour le temps de la vie, grâces pour le moment de la mort, grâces même pour le moment qui suivra notre mort.

Les souverains pontifes se sont plu à combler de faveurs les associés du saint *rosaire* et à leur accorder une foule d'indulgences, soit partielles, soit plénières.

Le *rosaire* est composé de quinze *pater* et de cent cinquante *ave maria*, pour honorer les quinze principaux mystères de notre Seigneur auxquels Marie a eu quelque part.

Cinq mystères *joyeux* : — Annonciation, — Visitation, — Naissance de Jésus-Christ, — Présentation au temple, — Jésus retrouvé dans le temple.

Cinq mystères *douloureux* : — Jésus agonisant au jardin des Oliviers, — Jésus flagellé, — Jésus couronné d'épines, — Jésus portant sa croix, — Jésus crucifié.

Cinq mystères *glorieux* : — La résurrection, — L'ascension, — la descente du Saint-Esprit, — l'Assomption de la sainte Vierge, — son couronnement dans le ciel.

Le *rosaire* est le livre de la naissance, de la vie, de la passion et de la gloire de Jésus-Christ, c'est l'abrégé de l'Évangile. On apprend dans les mystères *joyeux* l'excessive charité d'un Dieu qui a donné son fils au monde, l'amour incompréhensible de Jésus-Christ envers les hommes, son ardeur à opérer notre salut; ce qu'il a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui. — On s'y détache des richesses, des plaisirs et des biens de ce monde, que Jésus-Christ a méprisés; on y connaît combien on doit aimer l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, et les autres vertus qui ont fait les délices de Jésus et la gloire de Marie.

Par les mystères *douloureux*, on comprend quelle est la malice du péché ; quelle horreur nous devons en concevoir ; quels châtiments il mérite, et quelle vengeance Dieu tirera des pécheurs, puisque Jésus-Christ qui n'en avait que l'apparence, a été traité avec tant de rigueur, et qu'il a souffert tant et de si ignominieux supplices pour apaiser la colère de son père. Les peines et les afflictions de cette vie ne sont que de légers châtiments, eu égard à l'énormité de nos crimes. Il faut donc les souffrir toutes avec patience, et les recevoir de la main de Dieu comme des pénitences très-salutaires.

Les mystères *glorieux* nous font connaître les biens et la gloire que Jésus-Christ a préparés dans le ciel pour ceux qui l'imitent sur la terre ; le bonheur d'une âme vraiment ressuscitée par la grâce du Saint-Esprit ; l'inébranlable fondement de notre espérance, Jésus, dans le ciel comme notre pontife, notre frère, notre avocat, notre médiateur, et la confiance avec laquelle nous devons nous adresser à Marie, mère de Dieu, reine du ciel et dispensatrice des grâces.

Par le saint *rosaire* nous prions Dieu, ainsi que Jésus-Christ le désire de ses disciples. Nous demandons tout ce que nous pouvons demander pour la gloire de Dieu, pour nous et pour le prochain, pour le temps et pour l'éternité.

Benedicta es tu a Domino Deo, excelsa præ omnibus mulieribus super terram, quia nomen tuum ita magnificatum est, ut non recedat laus tua de ore hominum. (Judith, XIII, 23 et 25). Vous êtes bénie de notre Dieu dans toute la terre plus que toutes les femmes, parce que votre nom est devenu tellement célèbre parmi les peuples, qu'ils ne cesseront jamais de vous louer.

Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (Prov. XVIII, 18). Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte.

Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quacumque petierint fiet illis a Patre meo (Matth. XVIII, 19). Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père.

Domine, doce nos orare (Luc. XI, 1). Seigneur, apprenez-nous à prier.

Oremus simul et pro nobis, ut Deus aperiat nobis ostium sermonis ad loquendum mysterium Christi (Colon. IV, 3). Prions de concert et pour nous, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher la parole et pour annoncer le mystère de Jésus-Christ.

Multum valet deprecatio justi assidua (Ep. de saint Jacques, V, 16). La prière fervente et assidue du juste peut beaucoup.

Sat agite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis (II, Pet. I, 10). Efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres.

Oratio sit communis et publica (saint Cyprien, lib. de lapsis). Que la prière se fasse en public et en commun.

Coimus in cœtum et congregationem, ut ad Deum quasi manufacta precationibus misericordia ambiamus orantes ; hæc Deo grata vis est (Tertul. Apolog. c, 29). Nous nous assemblons et joignons nos forces ensemble pour faire violence à la miséricorde de Dieu, par nos prières, persuadés que cela ne peut lui être qu'agréable.

Impossibile est preces multorum non exaudiri (Amb. in epis. ad Rom). Il ne se peut faire que Dieu n'exauce la prière de plusieurs unis ensemble.

Orationis instantia exauditur (saint Jérom. Ep. ad Dam). L'instante prière qu'on fait à Dieu est toujours exaucée.

Qui recte novit orare, recte novit vivere (saint Aug. in Psal. CXVIII). Qui connaît l'art de bien prier, sait l'art de bien vivre.

Oratio fervidam mentem requirit (saint Chrysostôme homil. 39 ad pop. ant). La prière pour être efficace, doit nécessairement être faite avec ferveur.

Orans et non attendens, clamans tacet (saint Grég. homil. 37 in Ev). Celui qui prie sans attention se tait en criant bien haut.

Nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat, quidquid genitrici suæ impensum fuerit (saint Jérôme de Assumpt). On ne peut douter que tout ce que nous rendons à la mère de Dieu ne tourne à la gloire de Jésus-Christ son fils comme à sa fin.

Maria est civitas refugii omnibus confugientibus ad eam (saint Jean Damasc. orat. de Assumpt.). Marie est un asile et un lieu de sûreté pour tous ceux qui s'y refugient.

Si merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamen matris intercedant ut exaudiatur (saint Anselme de Excellen. Virg.). Si les mérites de celui qui prie ne méritent pas qu'il soit exaucé, les mérites de la mère de Dieu qui intercède font qu'il est exaucé.

SACRILÉGE (COMMUNION).

Voyez *Communion eucharistique*, nº VIII.

SAINTE-ENFANCE (ŒUVRE DE LA).

Voyez *Enfance*.

SAINTES HUILES.

Voyez *Huiles*.

SAINTS (BONHEUR DES).

Voyez *Ciel*.

SALUT DE L'AME.

I. — Le salut est la possession du souverain bonheur pour lequel nous sommes créés.

Cette possession est *l'unique nécessaire* dont parle l'Évangile : *Porro unum est necessarium* (Luc. x, 42). C'est là proprement, dit le Sage, ce qui fait tout homme : *Hoc est omnis homo* (Eccle. xii, 13).

Le salut de l'homme a été le premier objet des pensées de Dieu. *Omnia propter electos*, dit saint Paul.

Toutes les affaires de ce monde doivent se rapporter à la grande affaire du salut, parce que, selon saint Thomas d'Aquin, l'affaire du salut est la fin générale à laquelle toutes les fins particulières et subalternes doivent aboutir dans le monde ; leur multiplicité se rapporte à l'unité du seul nécessaire : *Non multa, sed unum, quia multa sunt ad unum.*

Si notre salut ne dépendait que de Dieu, il serait placé en d'admirables mains ; mais il dépend aussi de nous, et il ne peut être confié en des mains plus mauvaises : *Perditio tua ex te, Israel* (Osée, xiii, 9).

II. — 1º Il faut préférer le salut de son âme à tous les

biens de cette vie, à toutes les choses du monde. 2º Il faut rapporter toutes choses à notre salut.

— L'affaire du salut est la plus importante de toutes les affaires, et cependant c'est celle qu'on néglige le plus et à laquelle l'expérience fait voir qu'on apporte le moins de soin. 2º C'est la plus douteuse et celle qui court le plus de hasards, puisqu'il y a danger de tous côtés : du côté du monde, du côté de nous-mêmes, du côté de toutes les créatures. 3º C'est l'affaire la plus pressée, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où nous sortirons de ce monde.

— Il faut travailler à son salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore, salutem vestram operamini* (ad Philipp. ii, 12), 1º parce que la crainte que l'on a de manquer une affaire capitale, nous fait chercher les moyens d'en avoir une heureuse issue ; 2º parce que la crainte nous fait prendre de salutaires précautions ; 3º parce que la crainte nous fait toujours prendre le parti le plus sûr.

— Dieu veut sincèrement nous sauver tous : 1º il nous fournit généralement et paternellement tous les moyens de salut ; 2º il veut notre salut *avant toutes choses* ; 3º il le veut efficacement, mais à la condition absolument nécessaire que nous coopérions à sa volonté divine.

— 1º C'est une illusion de croire qu'on puisse se sauver sans peine et sans travail ; 2º la peine que l'on doit prendre pour se sauver n'est pas la plus grande, et souvent elle est moindre que celle que l'on prend pour se damner ; 3º Les peines que l'on prend pour se sauver sont infiniment adoucies par l'onction de la grâce divine et l'espérance de la récompense éternelle.

III. — *Salus autem justorum a Domino* (ps. xxxvi, 39). Le salut des justes vient de Dieu.

Prope timentes eum salutare ipsius (ps. lxxxiv, 10). Le seigneur est tout près de sauver ceux qui le craignent.

Domine, Deus salutis meæ (ps. lxxxvii, 2). Seigneur, vous êtes le Dieu de mon salut.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (ps. lii, 4). Tous se sont détournés de la véritable voie et tous sont de-

venus des serviteurs inutiles ; il n'y a plus personne qui fasse le bien, pas même un seul.

Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde (Jérem. XII, 11). Toute la terre a été désolée, parce que personne ne pense en son cœur.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur (Matth. XVI, 26) ? Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ?

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam (Matth. XVI, 25). Celui qui voudra se sauver lui-même se perdra, et celui qui se perdra pour l'amour de moi, se sauvera.

Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo (Luc. X, 25) ? Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle.

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant (Joan. X, 10). Je suis venu afin que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient abondamment.

Nunc propior est nostra salus quam cum credidimus (ad Rom. XIII, 11). Nous sommes plus près de notre salut que lors que nous avons commencé à croire.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis (II ad Cor. VI, 2). Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.

Cum metu et tremore vestram salutem operamini (ad Philip. II, 12). Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.

(*Deus*) *omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire* (I ad Tim. II, 4). Dieu veut que tous les hommes se sauvent et viennent à la connaissance de la vérité.

IV. — *Si cor habes, intellige quia omni necessitate major est necessitas animæ salutis* (saint Ambroise, *Serm* 4 *de Camelo*). Si vous avez du cœur, concevez qu'il n'est point de nécessité plus grande que celle de se sauver.

Quo præstantior causa, eo debet esse attentior cura (saint Ambroise, *lib.* 1 *Offic.*, cap. 44). Plus une affaire est importante, plus elle mérite nos soins.

Nihil tam dignum Deo quam salus hominum (Tertullien. *lib.* 2 *contra Marc.*). Rien de si digne de Dieu que le salut des hommes.

Salus creaturæ lucrum est Creatoris (saint Jérôm., *in Jerem.*). Le salut d'une créature est une sorte de gain dont le créateur est jaloux.

Si animam negligamus, nec corpus salvare poterimus : non enim anima pro corpore, sed corpus pro anima factum est (S. Chrysostome, *lib. de Recup. laps.*). Si nous négligeons notre âme, nous ne sauverons pas pour cela notre corps : car l'âme n'est pas faite pour le corps qui est fait pour l'âme.

In rebus ad salutem pertinentibus, hoc ipso quis peccat quod certis incerta præponat (Saint Augustin, *lib.* 1 *de Baptismo*, cap. 3). Dans les choses qui regardent le salut, on pèche dès qu'on préfère l'incertain au certain.

Voyez *Ame (prix et excellence de l')*.

V. — Loth se sauva à Sodôme et Job sur son fumier, tandis que Saül se perdit au milieu de ses trésors.

« L'affaire du salut est proprement l'affaire de l'homme ; » tout le reste doit être compté pour rien... Cependant la » plupart des hommes ne songent à rien moins qu'à se » sauver : on a soin de tout, excepté de son salut (Le père » Bouhours). »

» Pour créer le monde, un mot à suffi : Dieu a dit, et » tout a été fait ; mais pour sauver nos âmes, il a fallu le » sang, il a fallu la mort d'un Dieu. (*L'Apôtre des Chau-* » *mières.* Circonstances). »

» Un courtisan avait toujours fait preuve d'un parfait » dévouement à son prince : aussi le prince avait-il en lui » une entière confiance. Un jour, il le fait mander près de » lui pour le charger d'une commission très-délicate, mais » cette commission répugnait à la conscience de cet homme. » *Prince*, répondit-il à son souverain, *vous connaissez ma* » *fidélité et mon attachement ; il n'y a pas de sacrifice* » *que je ne sois encore disposé à faire pour vous plaire :* » *tous mes biens, toutes mes dignités, ma vie même, je suis* » *prêt à les donner pour vous. Mais quant à ce que vous* » *me demandez maintenant, ne trouvez pas mauvais* » *que je le refuse : il s'agit du salut de mon âme. Prince,*

» *ajouta-t-il, si j'en avais deux à risquer, je vous en sa-*
» *crifierais une, mais je n'en ai qu'une, et je veux la sau-*
» *ver.* »

SALUTATION ANGÉLIQUE.

I. — Dès notre plus tendre enfance, dès que nous avons pu balbutier le doux nom de mère, celle qui nous a donné le jour nous a appris à invoquer la mère que nous avons dans les cieux. C'était la joie dans le cœur, le sourire de l'innocence sur les lèvres que nous répétions alors, après notre mère, chaque mot de l'*Ave Maria*. Aujourd'hui encore, enfants de l'Église catholique, nous récitons tous les jours cette belle, cette angélique prière. Mais en comprenons-nous bien le sens? La récitons-nous avec les beaux sentiments qu'elle respire et qu'elle doit nous inspirer?

II. — « Nous l'appelons salutation angélique, parce qu'elle commence par les paroles que l'ange Gabriel a adressées à Marie lorsqu'il vint lui annoncer qu'elle avait été choisie pour être la mère de son Dieu : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.*

» Un jour que, retirée à l'écart, Marie épanchait son âme dans la ferveur de la prière, un ange étincelant de lumière, éblouissant de blancheur apparaît à ses yeux étonnés. C'était l'archange Gabriel, c'est-à-dire un des princes de la cour du Très-Haut qui sont toujours présents devant le trône de l'Éternel. Cependant, malgré tout l'éclat de sa dignité, il s'abaisse, il s'humilie devant celle qui doit donner naissance à un Dieu fait homme; il courbe devant Marie ce front qui ne s'était encore courbé que devant le roi du ciel : Je vous salue, Marie, lui dit-il avec le respect le plus profond, je vous salue, pleine de grâce. » Et en effet, ce n'est pas seulement une goutte de la source des grâces qui est tombée sur cette vierge si pure, comme sur le reste des hommes; c'est comme un fleuve qui l'a inondée de toutes parts. « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Oui, Vierge Sainte, le Seigneur habite en vous comme dans un sanctuaire; il a choisi votre cœur pour y fixer son repos. Vous êtes bénie entre toutes les femmes; car vous donnerez au monde la joie, le bonheur et la vie.

» Disons-le, cependant, de si pompeux éloges troublent la paix de son âme; elle se confond dans son humilité; elle ne peut que répondre : Je suis la servante du Seigneur.

» Or, si un prince de la cour céleste a prononcé ces belles paroles avec tant de vénération, tant de respect, quels ne doivent pas être nos sentiments à nous-mêmes, quand le matin et le soir de chaque jour nous disons : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Dites-moi : à quelle autre chose devons-nous penser, sinon à l'ange Gabriel qui les a prononcées le premier, sinon aux circonstances heureuses du mystère qu'il annonçait?... Figurons-nous donc que, comme lui, nous avons l'avantage de saluer l'auguste mère de notre Dieu.

» Quelques jours après la visite de l'archange Gabriel, Marie apprend que sa cousine sainte Elisrbeth a besoin de ses secours, de ses soins, de ses consolations. Cette humble vierge ne considère ni l'éclat de sa nouvelle dignité, ni les fatigues d'un long et pénible voyage; sa charité lui donne des ailes, lui promet des forces; elle vole à travers les montagnes de la Judée; elle se hâte d'aller offrir à sa vertueuse parente les soins délicats que réclame sa position. Est-ce là l'empressement que nous montrons, Mes Frères, lorsque le prochain réclame les services qu'il est en droit d'attendre de ses frères? Non; nous refusons, malgré ses instances réitérées, ou si nous accordons ce qu'il nous demande, nous le faisons avec une réserve si nonchalante, une froideur si rebutante, que le feu même de la charité s'éteint sous la glace de notre cœur.

» Mais comment décrire l'entrevue de ces deux mères privilégiées, dont l'une doit donner le jour au Sauveur du monde, et l'autre au plus grand des enfants des hommes? A peine la voix de Marie s'est fait entendre, qu'Élisabeth s'écrie dans un saint ravissement de joie et d'amour : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.* » Marie, à son tour, fait éclater ses transports par ce beau cantique que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité : *Magnificat anima mea Dominum :* Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon salut.

» Tout est divin dans l'entrevue de ces deux saintes pa-

rentes. Puissions-nous ainsi sanctifier les visites où le devoir nous convie, où la charité nous appelle! Puissent nos entretiens ne respirer que cantiques d'actions de grâces et de bénédictions! Du moins, que cette joie si pure et si douce passe dans nos cœurs, quand, nous adressant à Marie, nous disons : « *Le fruit de vos entrailles est béni*! » Oh! alors, ne nous lassons point de bénir le Seigneur des merveilles qu'il a opérées en Marie. Bénissons ce divin fruit qui s'est répandu sur toute la terre, qui s'est communiqué à toutes les nations. Oui, soyez béni, Jésus, Dieu de mon cœur, soyez béni! Qu'il soit béni, Vierge sainte, qu'il soit à jamais béni, le fruit de vos entrailles.

» Voilà quels doivent être nos sentiments quand nous répétons ces paroles de sainte Elisabeth : *Et benedictus fructus ventris tui.*

» Mais nous sommes faibles et nous avons besoin de secours; nous sommes pécheurs et nous avons besoin de pardon. Qui donc mieux que Marie pourrait nous soutenir dans les combats de la foi? Qui mieux que Marie pourrait nous servir de médiateur auprès de son divin Fils? Aussi l'Église, guidée par l'Esprit-Saint, veut-elle que nous ajoutions à notre prière : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.*

» Marie est sainte : exempte du péché d'origine, elle a été sanctifiée dès le moment de sa conception miraculeuse. Marie est sainte : sa vie est comme un miroir de sainteté, dont le génie du mal n'a jamais pu ternir l'éclat par le souffle du péché. Elle est sainte, car comblée de grâces pendant sa vie, elle a recueilli et moissonné la gloire des vertus avant de quitter le lieu de son exil. Elle est sainte; car Jésus, le fruit de ses entrailles, est le Saint des saints, l'auteur et le consommateur de toute sainteté.

» Dieu, en tant que Dieu, n'a jamais pu avoir de commencement : il est éternel. Marie n'est donc pas la mère de la divinité. Non; mais n'est-ce pas dans son chaste sein que l'Éternel s'est fait homme dans le temps? N'est-ce pas là qu'il a revêtu la dépouille mortelle qu'il a sacrifiée sur l'arbre de la croix? Si donc Marie n'est pas la mère de la divinité, elle est le mère de l'Homme-Dieu, du Dieu fait homme. C'est un article de notre foi. Aussi tous les siècles

ont-ils appelé Marie mère de Dieu. C'est le plus glorieux de tous ses titres, et il résume sa puissance, ses privilèges et sa gloire. L'impie Nestorius voulut lui ravir cette auguste qualité; mais l'Église lui dit anathème, et le retrancha de sa communion. La Providence tira une vengeance éclatante du blasphémateur. Sa langue sacrilége fut rongée de vers. C'est donc avec raison que nous disons tous les jours : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.* Elle peut tout auprès de son divin Fils.

» Le pouvoir de Marie est grand. Un enfant peut-il refuser quelque chose à une mère qu'il aime et dont il est tendrement aimé? Adressons-nous donc en toute confiance à Marie. Nous sommes pécheurs, il est vrai; mais n'est-elle pas le refuge de ceux qui veulent sincèrement retourner à Dieu? Priez pour nous maintenant, Vierge Sainte. Hélas! nous avons sans cesse de nouveaux péchés à déplorer, de nouvelles faiblesses à fortifier, de nouveaux dangers à éviter, de nouveaux devoirs à remplir, toujours donc de nouvelles grâces à obtenir par la médiation de cette mère des miséricordes. Mille ennemis nous environnent, tout l'enfer nous assiége, l'orage grossit de toutes parts : Priez pour nous maintenant, ô notre Mère! mais surtout priez pour nous à l'heure de notre mort.

» Car nous avons surtout besoin de la protection de Marie à ce moment redoutable où tout nous quitte, tout nous abandonne, excepté nos vices ou nos vertus; nous avons surtout besoin de la protection de Marie à cette heure solennelle qui termine le temps et commence l'éternité, à cette heure décisive où les démons redoublent d'efforts pour nous perdre, où nos tentations sont plus grandes, nos forces plus faibles, nos chutes plus périlleuses. C'est un combat bien terrible, que l'agonie du moribond! Alors il nous faudra une main puissante pour nous soutenir et nous défendre; il nous faudra une main compatissante qui essuie nos sueurs et nos larmes. Voilà pourquoi nous l'implorons d'avance tous les jours, pour la sentir alors soulager la douleur de nos angoisses : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.*

» Puissions-nous, Vierge Sainte, soutien des faibles, se-

cours des chrétiens, puissions-nous expirer les lèvres collées sur la croix de votre Fils, les regards tendrement fixés sur votre image, en disant: *Priez pour nous à l'heure de notre mort! Ainsi-soit-il (L'Apôtre des Chaumières*, cours des *péchés: Salutation angélique.* »

Voyez *Ave Maria.*

SCANDALE.

I. — Il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, ainsi que le déclare le fils de Dieu lui-même; en d'autres termes, le scandale est moralement inévitable dans la société des hommes, à cause de la malice des uns et de la faiblesse des autres. De là, deux sortes de scandales, l'*actif* et le *passif*, celui qu'on donne et celui qu'on reçoit.

II. — 1° Le scandale est la perte et la cause de tous les malheurs du monde: *Væ mundo a scandalis* (Matth. XVIII, 7)! 2° Il est la perte et la ruine des scandaleux: *Væ homini illi per quem scandalum venit* (ibid.)!

— 1° Malheureux est celui qui cause le scandale, parce qu'il est homicide devant Dieu de toutes les âmes qu'il scandalise, et parce qu'il se charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. 2° Doublement malheureux est celui qui cause le scandale lorsqu'il est obligé de donner le bon exemple, comme les pères à l'égard de leurs enfants, les maîtres à l'égard de leurs domestiques, les prêtres à l'égard du troupeau de Jésus-Christ, etc. (Bourdaloue).

— 1° Jamais le pécheur ne se rend plus digne de la colère de Dieu et n'attire plus ses vengeances, que lorsqu'il scandalise le prochain. 2° Le pécheur n'est jamais moins en état de profiter des grâces de Dieu, que lorsqu'il se scandalise des vertus et des bonnes actions du prochain. 3° Le pécheur ne témoigne jamais plus de faiblesse et n'est en plus grand danger de se perdre, que lorsqu'il se laisse entraîner dans le désordre par le scandale qu'il prend des mauvaises actions du prochain.

— Il y a comme trois degrés de scandale: le scandale simple, le scandale de profession, le scandale d'autorité. Le premier est celui des mondains en général, — le second, celui des libertins qui bravent tout, — et le troisième, celui des grands du monde.

— Il est aisé de *donner* scandale au prochain, puisqu'il ne faut pour cela qu'une parole indiscrète, qu'une action qui peut être indifférente en soi, qu'un péché que nous n'avons pas eu la prudence de cacher, etc. 2° Il est encore plus facile de *prendre* le scandale et de suivre le mauvais exemple que l'on a devant les yeux, à cause de notre faiblesse et du méchant naturel que nous avons au mal.

— 1° Il y en a beaucoup qui causent le scandale; 2° il en est fort peu qui le réparent.

III. — *Non sequeris turbam ad faciendum malum; nec in judicio, plurimorum acquiesces sententiæ, ut a vero devies* (Exod. XXIII, 2). Vous ne suivrez point l'exemple de la multitude pour faire le mal; et vous ne vous conduirez point par l'avis et le jugement du plus grand nombre pour vous éloigner de la vérité.

Inventi sunt in populo meo impii laqueos ponentes, et pedicas ad capiendos viros (Jerem. V, 26). Il s'est trouvé des impies parmi mon peuple, qui ont tendu des filets et des lacets pour prendre les hommes et les perdre.

Necesse est ut veniant scandala: verumtamen væ homini illi per quem scandalum venit (Matth. XVIII, 7)! Il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde; mais malheur à celui par qui le scandale arrive!

Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris (Matth. XVIII, 6). Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît à son cou une de ces meules que tourne un âne, et qu'on le jetât au fond de la mer.

Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te; et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam et projice abs te (Matth. V, 29 et 30). Si votre œil vous est un sujet de chute et de scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous; et si votre main vous est pareillement un sujet de scandale et de chute, coupez-la et la jetez loin de vous.

Ne ponatis offendiculum fratri, vel scandalum (ad Rom. XIV, 13). Ne donnez point à votre frère une occasion de chute et de scandale.

Modicum fermentum totam massam corrumpit (I ad Cor. v, 2). Un peu de levain corrompt toute une masse de pâte.

Ab omni specie mala abstinete vos (I ad Thess. v, 22). Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.

Qui in conspectu populi male vivit, quantum in illo est, eum a quo attenditur, occidit (saint Augustin, *lib. de Past.*). Celui qui vit mal aux yeux de tout un peuple, donne la mort, autant qu'il est en son pouvoir, à celui qui le remarque.

Scandalum est tibi, quod docet te facere malum (saint Augustin). Ce qui vous apprend à faire le mal, est un scandale pour vous.

Quot testes (herus) *suæ iniquitatis habet, tot discipulos efficit* (Id., *Serm.* 16). Un maître se fait autant de disciples, qu'il a de témoins de son iniquité.

Qui peccando lapsus est, sibi tantum nocuit, sed qui scandalum facit, multos secum trahendo perdit (saint Cyprien, *Serm. præl.*). Le pécheur dont la chute est secrète, ne fait tort qu'à lui même ; mais celui qui cause le scandale, en entraîne plusieurs autres dans le précipice où il se jette.

Dupliciter reus est qui aperte delinquit, quia agit et docet, facit et suadet (saint Isidore, *lib.* 2 *Sentent.*). Quiconque pèche en public est doublement coupable, parce qu'il pèche et qu'il apprend à pécher, parce qu'il commet le péché et excite les autres à le commettre.

SCAPULAIRE.

I. — En quoi consiste cette dévotion? — Quelle en est l'origine? — Quel en est le but? — Quels sont les avantages qu'elle procure aux membres de la Confrérie? — Quels devoirs elle leur impose?

II. — Le *scapulaire*, ou l'habit de la Vierge est 1° comme une armure qui fortifie l'âme fidèle : *fortitudo* ; 2° un ornement qui relève sa beauté : *decor* ; 3° une source de bénédictions pendant la vie et à la mort. — Donc, 1° sous le *scapulaire*, vêtement de force : *fortitudo*, votre devoir est de défendre le culte et les intérêts de Marie.

2° Sous le *scapulaire*, vêtement de sainteté : *decor*, votre devoir est d'être les imitateurs de Marie.

3° Sous le *scapulaire*, vêtement de salut, votre espérance est de participer pendant votre vie et surtout au moment de votre mort à toutes les grâces dont Marie est la dispensatrice. (Le P. Bretonneau).

III. — La dévotion du *scapulaire* est 1° raisonnable dans ses principes ;

2° Elle est avantageuse dans ses effets.

1° Raisonnable dans ses principes. — Pour nous en convaincre examinons-en l'origine, les prérogatives, l'étendue

1° Elle est pure dans son origine. — Quel a été l'homme choisi par Marie pour en être le premier instituteur? Un saint.

2° Elle est magnifique dans ses prérogatives. — Quelles grâces, quels priviléges n'y a-t-elle pas attachés.

3° Elle est immense dans son étendue. Quel nombre infini de membres n'y a-t-elle pas compté dans tous les temps, et ne compte-t-elle pas encore dans l'univers entier?

Or une dévotion marquée à ces traits peut-elle n'être pas infiniment solide et raisonnable dans ses principes?

2° Avantageuse dans ses effets.

Quels fruits de justice ne représente-t-elle pas au peuple fidèle? quels moyens de salut ne lui assure-t-elle pas?

1° Elle l'associe à un des plus saints ordres de l'Eglise qui le fait entrer en participation de ses mérites.

2° Elle le consacre d'une manière toute particulière au culte de Marie, qui lui donne un droit spécial à sa protection.

Le *scapulaire* n'est donc pas un titre vain, un symbole sans force et sans vertu. En recevant des habitants du Carmel cette précieuse portion de leur habit, vous faites avec eux une association sainte. Il devient pour vous un vêtement de justice, un titre d'union, un gage d'adoption, une marque à laquelle le Carmel vous reconnaît pour ses enfants. Vous pouvez dire ; nous sommes de la famille des saints : *filii sanctorum sumus.* (*Mascaron*).

V. — *Dedisti mihi protectionem salutis.* (Psal. XVII, 36), Vous m'avez donné une protection qui m'assure de mon salut.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo (Prov. XXXI, 25). La femme forte est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

Indumento justitiæ circumdedit me (Isa. LXI, 10). Il m'a paré des ornements de justice.

Exultabit anima mea in Deo meo quia induit me vestimentis salutis (*Ibid*). Mon âme sera ravie d'allégresse dans mon Dieu, parce qu'il m'a revêtu des vêtements du salut.

Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem (Isaï, LI, 11). Parez-vous de vos vêtements de gloire, ô Jérusalem.

Velut ornamento vestieris (Isaï, XLIX, 18). Ce sera un habillement précieux dont vous serez revêtu, et qui fera votre ornement.

Expandi amictum meum super te, et operui ignôminiam tuam (Ezech. XVI, 8). J'ai étendu sur vous mon vêtement, et j'ai couvert votre ignominie.

Induit eum stolam gloriæ (Eccle. XLV, 9). Il l'a revêtu d'une robe de gloire.

Vide utrum tunica filii tui sit an non (Gen. XXXVII, 38). Voyez si c'est la robe de votre fils ou non.

Cognovit Dominus qui sunt ejus (Timoth. II, 19). Dieu connaît ceux qui sont à lui.

SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE.

Voyez *Bienfaisance*.

SUSCEPTIBILITÉ.

Voyez *Orgueil* (VII et X).

SYMBOLE DES APOTRES.

I. — Le mot de *Symbole* vient du grec et signifie le signe ou la marque d'une chose que l'on veut exprimer. Par là, nous entendons ici, avec saint Augustin, une règle de foi (voyez ce mot), qui nous instruit en peu de mots des vérités que nous devons croire et savoir : *Symbolum est breviter complexa regula fidei, ut mentem instruat, nec oneret memoriam*, dit ce père (Serm. 213 *de Temp.*).

On distingue dans l'Église trois sortes de symboles : celui des Apôtres, celui de Nicée qu'on appelle aussi de Constantinople, et celui de saint Athanase.

Celui des Apôtres est le plus ancien et se dit à voix basse, parce que, comme le remarque saint Thomas, il a été dressé dans le temps des persécutions et lorsque la foi n'était pas encore publiée. Les deux autres se disent à haute voix : celui de Nicée, parce que le premier concile général tenu en cette ville, y a ajouté une plus ample explication de quelques articles, se dit tous les jours à la messe, et celui qu'on attribue à saint Athanase, se récite à l'office de Prime.

Le symbole des Apôtres est celui qui est venu depuis les Apôtres jusqu'à nous par le canal de la tradition : il nous a été enseigné de vive voix, et non par écrit, comme le remarque saint Jérôme : *Symbolum fidei et spei nostræ ab Apostolis traditum, non scribitur in charta, sed in tabulis cordis carnalibus* (Epist. 61). Il contient douze articles qui sont un abrégé de la doctrine chrétienne. Les Apôtres le dressèrent d'abord avant que de se séparer pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre, afin qu'il n'y eût point de diversité de sentiments parmi les fidèles, et qu'on gardât partout l'uniformité dans la croyance.

Plusieurs auteurs présentent ainsi le symbole des Apôtres, tel que l'on prétend qu'il s'est formé de la déclaration de chacun d'eux.

1° Pierre parle le premier : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.*

2° André : *Et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur.*

3° Jacques le majeur : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la vierge Marie.*

4° Jean : *Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli.*

5° Philippe : *Est descendu aux enfers, est ressuscité le troisième jour d'entre les morts.*

6° Barthélemi : *Est monté aux cieux et est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.*

7° Thomas : *D'où il doit venir juger les vivants et les morts.*

8° Mathieu : *Je crois au Saint-Esprit.*

9° Jacques le mineur : *Je crois à la sainte Église catholique, à la communion des saints.*

10° Simon : *Je crois à la rémission des péchés.*

11° Thadée : *A la résurrection de la chair.*

12° Mathias : *A la vie éternelle.*

Quoiqu'il en soit, le texte général du symbole, commençant par les mots : *Je crois*, est un acte de *foi* (voyez ce mot).

PREMIER ARTICLE.

Credo in Deum, Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ : je crois en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Voyez *Dieu, Création.*

DEUXIÈME ARTICLE.

Credo... in Jesum Christum, filium ejus unicum, Dominum nostrum; je crois en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur.

« La promesse d'un Sauveur a suivi de près la chute d'Adam; cette promesse, Dieu l'a renouvelée aux Patriarches de l'ancienne loi, et plus le temps du Messie approchait, plus aussi étaient claires et circonstanciées les prédictions qui l'annonçaient. Ici tout a été prévu; les temps fixés par les époques, les lieux désignés par leurs situations, les personnes appelées par leur nom; en sorte qu'en lisant les prophètes, dit saint Jérôme, on croirait moins lire une prophétie qu'une histoire.

» C'est de la maison de Juda que doit sortir le Messie, dit l'Esprit-Saint par la bouche de Jacob. C'est à Bethléem qu'il doit naître, ajoute un autre prophète. David l'appelle son Seigneur et son Dieu; il voit toutes les nations de la terre accourir pour se ranger sous sa loi, mais en même temps il prédit l'ignominie de sa mort; il voit ses pieds et ses mains percés, son corps meurtri de coups violemment suspendu à l'arbre de la croix, et montrant à découvert le nombre de ses os; ses vêtements seront partagés, sa robe tirée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre; et pourtant, après sa mort, il n'éprouvera point la

corruption du tombeau, mais il sortira victorieux des ombres du sépulcre.

» Les autres prophètes ne sont ni moins clairs, ni moins précis : l'un prédit qu'il sortira du sang de Jessé, qu'il naîtra d'une Vierge-Mère; un autre ajoute qu'il passera sur la terre en faisant du bien; qu'à sa parole les boiteux seront redressés, les sourds entendront, les muets parleront, les aveugles seront éclairés, et que cependant il sera méconnu de son peuple et vendu par un de ses disciples pour trente pièces d'argent. Le prophète Daniel détermine l'époque précise de sa venue, 490 ans d'avance. Il annonce qu'au bout de ce temps, le Christ sera mis à mort : que les sacrifices seront abolis pour faire place au sacrifice de la nouvelle alliance; que l'abomination de la désolation sera dans Jérusalem, où il ne doit plus rester pierre sur pierre. Quoi de plus clair que toutes ces prophéties; et ne voyons-nous pas leur parfait accomplissement dans la vie et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, dans l'histoire de son Évangile?

» Jésus-Christ n'a-t-il pas une vierge pour mère? N'est-il pas né à Bethléem à l'époque assignée par le prophète Daniel? Chacun de ses pas ne fut-il pas marqué par autant de bienfaits? Rappelez-vous ce qu'il répondit aux disciples de saint Jean, qui lui demandaient si réellement il était le Messie annoncé par les prophètes : Allez, dites à votre maître que les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, selon que l'a prédit Isaïe. N'a-t-il pas été outragé par son peuple, vendu à ses ennemis par le perfide Judas pour trente deniers? N'a-t-il pas été abreuvé de fiel et de vinaigre, au moment même où sa bouche ne s'ouvrait que pour prier pour ses bourreaux? Enfin n'en est-il pas ressuscité trois jours après sa mort, selon que l'avait annoncé le saint roi David? En punition de son crime, la ville de Jérusalem n'a-t-elle pas été détruite de fond en comble par l'armée romaine? Dans cette guerre la plus cruelle, la plus horrible peut-être qui fut jamais, plus d'un million de juifs, d'après leur histoire écrite par eux-mêmes, plus d'un million de juifs furent ensevelis sous les ruines de Jérusalem, dont il ne devait rester aucune trace. Cette ville jadis si belle, si florissante,

devint tout-à-coup un vaste cimetière, où les morts et les vivants tombaient pêle mêle dans la fosse creusée par la justice divine.

» Les restes de cette malheureuse nation furent dispersés par toute la terre, livrés au mépris des peuples, en proie à la désolation prédite par le prophète Daniel. Depuis plus de 1800 ans la colère de Dieu est toujours suspendue sur leurs têtes criminelles. On les voit errants et proscrits, traîner leurs pénibles jours loin de leur ancienne patrie, vivant au milieu des autres peuples sans pouvoir se confondre avec eux, parce que, comme le fratricide Caïn, ils portent sur leur front des marques sensibles de la vengeance céleste. Grand Dieu! qu'il est terrible de tomber entre les mains de votre justice!

» Concluons que toutes les prophéties ont reçu leur accomplissement dans la personne du Sauveur. Certes on ne dira point qu'elles ont été supposées par les chrétiens, inventées après coup, puisque ce sont les ennemis les plus acharnés du nom chrétien qui nous ont transmis les prophéties; puisque c'est des juifs mêmes que nous tenons les livres qui les renferment, livres qu'ils ont toujours vénérés, qu'ils vénèrent encore de nos jours. Il semble, dit saint Jérôme, que la Providence n'ait conservé ce malheureux peuple au milieu de la ruine de tant d'autres, que pour les forcer à rendre à ces saints livres un témoignage éclatant et au-dessus de tout soupçon d'infidélité et d'altération.

» Jésus-Christ, notre divin maître, venait de rendre la vue à un aveugle. Les Juifs, témoins de ce miracle, ne savaient que dire, ne savaient que penser. Dieu parlait à leurs yeux par les œuvres de sa toute-puissance; mais le démon de l'orgueil parlait à leur cœur, en leur faisant entendre la voix d'une basse jalousie, mère de la haine et du mépris. Jésus s'étant retiré à l'écart avec quelques disciples: Que pense-t-on du Fils de l'Homme, leur dit-il? — Les uns disent que c'est Élie; d'autres pensent que c'est Jérémie; d'autres, enfin, prétendent que c'est quelqu'un des prophètes qui est ressuscité d'entre les morts. Et vous, leur dit le Sauveur, qu'en pensez-vous vous-mêmes? Alors saint Pierre prenant la parole au nom des autres, répondit: Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Voilà un acte de foi qui valut à son auteur ce doux témoignage de l'éternelle vérité, et qui fut le principe et le commencement de son bonheur: Vous êtes heureux, Pierre; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le Ciel.

» Or, tous aussi nous avons le bonheur de croire que Jésus-Christ est le Messie annoncé par les prophètes; tous aussi, nous avons le bonheur de croire qu'il est le fils unique de Dieu, au nom duquel tout homme doit être sauvé: *Filium ejus unicum.* Et comment pourrions-nous ne pas le croire, lorsque Dieu lui même l'atteste du haut des cieux? C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le: *ipsum audite.* La foi chrétienne, dit saint Jean, consiste à croire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Puis donc que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, que la foi soit pour nous, comme pour saint Pierre, le principe et le commencement de notre bonheur.

» Quand donc nous prononçons ces paroles du symbole: « Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, » que ce soit avec le respect que nous devons avoir pour la Divinité. Croyons que le Fils de Dieu est égal à son Père. Mon Père et moi nous ne faisons qu'un, disait-il lui-même; je suis le commencement et l'auteur de tout; j'étais avant qu'Abraham fût; j'étais avant l'origine des siècles. Oui, Jésus-Christ est véritablement Dieu comme le Père, comme le Saint-Esprit; il a la même nature et les mêmes perfections. Anathème à celui qui refuse de le croire! Les Juifs furent du nombre, et les Juifs furent voués à la réprobation. Ils ne voulaient voir en lui qu'un homme ordinaire: « Tu es homme, lui disaient-ils, et tu te fais Dieu. » Ils ne voulaient voir en lui qu'un homme ordinaire, bien qu'il prouvât la vérité de ses paroles, l'infaillibilité de sa doctrine par ses miracles, cette grande voix de toute-puissance divine; et voilà pourquoi ils furent réprouvés.

» Tel sera aussi le sort de ces impies de nos jours, qui voudraient se persuader que Jésus-Christ n'est pas Dieu, parce que sa doctrine est trop pure pour leur cœur dépravé; parce que sa loi est trop gênante pour les passions

qu'ils voudraient satisfaire; parce que sa parole est trop menaçante pour les pécheurs endurcis, qui veulent croupir dans le calme du désordre. Nos prétendus incrédules sont même plus coupables que les Juifs, parce que, outre les miracles que Jésus-Chrsit a faits pour confirmer sa doctrine et dont ils ne peuvent douter, ils ont en plus l'accomplissement des prophéties qu'il a faites sur la ruine de Jérusalem, sur la destruction du temple, sur l'établissement de la religion chrétienne, sur les persécutions endurées par ses disciples, sur les prodiges qu'ils devaient opérer en son nom, sur le miracle toujours subsistant de la dispersion des Juifs errants et proscrits loin de leur patrie. Ils sont plus coupables que les Juifs, parce qu'ils ont sous les yeux l'exemple des vertus chrétiennes, que les Juifs n'avaient pas. Ils sont plus coupables que les Juifs, parce que c'est par haine contre Dieu et contre toute religion révélée, qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas croire en Jésus-Christ. Ce sont des aveugles volontaires, à qui il est mille fois plus difficile de rendre la vue qu'à des aveugles de naissance. Pouvez-vous, en effet, faire admirer les beautés de la nature, à quelqu'un qui s'obstine à fermer les yeux?

» Cependant, puisque Jésus Christ est Dieu et homme tout à la fois, comme Dieu, il a toujours existé, il est éternel; comme homme, il est né dans le temps, il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de la bienheureuse Vierge, il y a 1865 ans. Comme Dieu, il est partout, il remplit le ciel et la terre de sa divine présence; comme homme, il est assis à la droite de Dieu, il est dans le saint Sacrement de nos autels comme sur le trône de son amour. C'est donc avec raison que nous l'appelons notre Seigneur et notre Dieu : *Dominus meus et Deus meus*, puisque, comme Dieu, nous lui appartenons en qualité de créatures, et que, comme homme, il nous a rachetés par son sang. A ces deux titres, il a droit à notre amour et à notre reconnaissance. (*L'Apôtre des Chaumières*. Symbole). »

TROISIÈME ARTICLE.

Credo... in Jesum Christum... qui conceptus est de Spi-

ritu sancto, natus ex Maria virgine; je crois en Jésus-Christ qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.

Voyez *Incarnation de Jésus-Christ.*

QUATRIÈME ARTICLE.

Credo... in Jésum Christum (qui) passus (est) sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus; je crois en Jésus-Christ qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli.

CINQUIÈME ARTICLE.

Credo... in Jesum Christum (qui) descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis; je crois en Jésus-Christ qui est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts.

« Voilà donc le corps de Jésus dans la tombe, mais son âme, que devient-elle? Et la foi me répond : Je crois en Jésus-Christ, qui est descendu aux enfers. Ici, par *Enfer*, l'Église n'entend pas ce séjour de supplices où sont punis les démons et leurs suppôts; non, non; c'était seulement un lieu où étaient retenues les âmes des justes, morts avant la venue du libérateur, et qui avaient espéré en lui; c'était un lieu de repos, mais non de repos parfait, que l'on ne peut goûter que dans le ciel. Or, la porte en était fermée depuis le péché d'Adam; c'était un lieu de lumière; mais non de cette lumière que l'on ne voit que dans la lumière de Dieu même; c'était un Paradis, si nous le comparons à l'enfer des damnés, puisque si les justes n'y possédaient pas Dieu, du moins ils avaient l'assurance de le posséder un jour. Or, c'est déjà jouir du bonheur que de l'espérer, de l'attendre et d'en être assuré; mais quand s'est levé, quand s'est montré le soleil de la délivrance : Mon Dieu! c'est alors seulement que l'on est vraiment heureux! Qui donc pourrait redire la joie de ces saintes âmes, quand le Sauveur pénétra dans le séjour des limbes? — Cependant, ce bonheur peut être le nôtre. Comme les justes de l'ancienne loi, vivons saintement, vivons de la vie de la foi, et comme eux, nous mériterons un jour de vivre

du bonheur des saints (*L'Apôtre des Chaumières*. Symbole). »

SIXIÈME ARTICLE.

Credo... in Jesum Christum qui ascendit in cœlos, sedet ad dexteram Patris omnipotentis; je crois en Jésus-Christ qui est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le père tout-puissant.

Voyez *Ascension*.

SEPTIÈME ARTICLE.

Credo... in Jesum Christum qui venturus est judicare vivos et mortuos; je crois en Jésus-Christ qui viendra juger les vivants et les morts.

Voyez *Jugement dernier*.

HUITIÈME ARTICLE.

Credo... in Spiritum sanctum; je crois au Saint-Esprit.

» Qu'est-ce que l'Esprit-Saint? C'est la troisième personne de la sainte Trinité, qui procède du Père et du Fils, qui a la même nature, les mêmes perfections, les mêmes attributs que les deux autres personnes; en un mot, qui est Dieu avec le Père et le Fils. N'attendez point que je vous explique comment le Saint-Esprit est distingué du Père et du Fils; il faudrait être dans le sein, dans le cœur de Dieu même, je ne dis pas pour comprendre, il n'y a qu'un Dieu qui le puisse, mais pour connaître ces étonnantes merveilles. Adorons en tremblant les mystères de l'infini, et ne fixons point avec des regards trop curieux le soleil de la foi; car celui-là s'expose à perdre la vue, qui d'un regard audacieux et téméraire veut mesurer le foyer du soleil en son midi.

» Ce que je puis vous dire, ce que la foi m'apprend, c'est que les trois personnes de la Sainte Trinité sont différentes, bien qu'elles ne fassent qu'un seul et même Dieu; et ce que je puis vous dire, ce que la foi m'apprend, c'est que le jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint est descendu visiblement du ciel sur les Apôtres, les a remplis de force et de courage pour annoncer l'Évangile au monde idolâtre, pour en sceller la vérité par l'effusion de leur sang; ce

que je puis vous dire, ce que la foi m'apprend encore, c'est qu'il est la source de toute vérité et le maître qui l'enseigne; c'est qu'il a parlé par les prophètes et les évangélistes; c'est que, tous les jours encore, il nous instruit nous-mêmes; c'est qu'il dissipe par la lumière les ténèbres de notre ignorance, en nous montrant le chemin du ciel, en nous donnant la force d'y marcher; c'est qu'il nous protége contre les ennemis de notre salut; c'est surtout qu'il nous console dans nos peines. Aussi l'Esprit-Saint est-il appelé le consolateur par excellence : *consolator optime*.

» Il n'est point de condition dans le monde qui n'ait ses croix, ses afflictions : les uns sont accablés par les maladies; les autres par la perte de leurs proches. Ceux-ci par l'abandon de leurs amis; ceux-là par la persécution de leurs ennemis; aujourd'hui on ravit nos biens par des injustices; demain on déchire notre réputation par les plus noires calomnies. Que d'amertumes chacun ne trouve-t-il pas dans sa propre maison, soit dans l'humeur de ceux avec qui on est obligé de vivre, soit dans les peines d'esprit et de corps qu'il faut supporter pour remplir les obligations d'un état où l'on se trouve engagé, pour subvenir aux besoins d'une famille malheureuse. Or, dans nos peines et nos chagrins n'espérons pas trouver de véritable consolation auprès des hommes, il est si peu d'amis sincères! Tel vous paraît dévoué tant que la prospérité vous sourit, qui vous abandonne lâchement aussitôt que l'adversité vous accable.

» Levons donc nos yeux et nos cœurs vers la source de toute consolation; l'Esprit-Saint entendra nos cris de détresse, il y répondra en nous faisant envisager nos chagrins et nos peines, comme la monnaie avec laquelle nous pouvons acheter le ciel. Et alors nous supporterons non-seulement avec patience, mais même avec joie tout le poids des afflictions qu'il plaira à la Providence de nous envoyer. Pourquoi, en effet, voyons-nous des personnes accablées d'adversités, supporter avec tant de force, tant de courage, tant de calme et les douleurs de la maladie, et les chagrins personnels, et les peines de famille, et les rigueurs de la pauvreté, et les affronts, et les mépris de la misère? C'est que l'Esprit-Saint les élevant au-dessus des événements

les plus fâcheux, les rend en quelque sorte insensibles aux traits de la douleur. Venez donc, Esprit Saint, venez, consolateur de nos âmes, venez aussi visiter nos cœurs plongés dans la désolation : *Veni, Sancte Spiritus* (*L'Apôtre des Chaumières*, Symbole). »

NEUVIÈME ARTICLE.

Credo... sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem; je crois à la sainte église catholique, à la communion des saints.

Voyez *Église, Communion des saints.*

DIXIÈME ARTICLE.

Credo... remissionem peccatorum; je crois à la rémission des péchés.

Voyez *Baptême, Confession, Extrême-Onction, Indulgence, Jubilé.*

« Postérité malheureuse d'un père prévaricateur, nous avions perdu nos droits à l'héritage céleste. Le ciel nous était fermé pour toujours. Mais grâces en soient rendues au Seigneur, la clé du ciel est entre les mains de son Église; elle s'en est servie pour nous. Nous étions sans tache après le baptême; notre âme était pure, elle était belle de la beauté des anges. L'Esprit-Saint en avait fait sa demeure! Qu'elle est belle aussi, l'âme de ceux qui ont conservé leur innocence! — Nous lisons dans l'histoire que saint Léonide, admirant, dans son jeune fils Origène, la pureté conservée de l'innocence baptismale, se levait la nuit, s'approchait sans bruit de ce pieux enfant, pendant qu'il dormait, découvrait sa poitrine et le baisait avec respect, comme le temple de l'Esprit-Saint. Faut-il nous en étonner? Aux yeux de la foi, est-il rien de plus beau, et qui ait plus de charmes que l'innocence du baptême?

» Cependant, nul ne peut entrer dans le royaume des cieux s'il n'a reçu le baptême, au moins de désir. C'est le Dieu de toute vérité, c'est Jésus-Christ qui l'a dit. Mais, ajoute-t-il ailleurs, en s'adressant aux ministres de son Église : Je veux sauver tous les hommes; allez donc, enseignez toutes les nations de la terre, et baptisez-les au

nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Celui-là sera sauvé, qui croira et sera baptisé. Il sera purifié, et, s'il meurt dans cet état, le bonheur du ciel est son héritage.

» Oui, les péchés commis avant le baptême sont totalement effacés par le baptême : *Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum;* nous le chantons tous les dimanches avec l'Église. Je reconnais un baptême pour la rémission des péchés. Supposez donc, et c'est ce qui arrive très-souvent dans les pays barbares des infidèles, supposez un homme qui ait été pendant longues années la honte, la terreur et l'effroi de son pays par ses scandales et ses désordres; du moment qu'il reconnaît ses fautes, qu'il les déteste, qu'il a la foi et qu'il reçoit le baptême, toutes ses iniquités sont effacées au livre de mort. Tout le passé est oublié, tout est pardonné! Il a Dieu pour père, il est son enfant. En levant les yeux au ciel, il peut dire : Voilà la maison de mon père; elle est la mienne, j'y ai droit. Heureux, mille fois heureux, s'il le conserve. (*L'Apôtre des Chaumières.* Symbole). »

» Sorti triomphant et glorieux du tombeau, le Sauveur allait bientôt quitter la terre pour retourner vers son père. — Un jour que ses disciples se trouvaient réunis, il apparaît au milieu d'eux : « Que la paix soit avec vous, » leur dit-il. Puis il souffle sur eux, et dit : « Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Par ces paroles, il leur donne, à eux, aux évêques et aux prêtres, leurs successeurs, le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés; il les établit juges des consciences.

» Or ce pouvoir extraordinaire qu'il leur confie, comment pourront-ils en faire usage, s'ils ne connaissent pas les péchés qu'ils doivent remettre, et ceux qu'ils doivent retenir? Juges des consciences, pourront-ils porter des jugements éclairés et équitables, sans connaissance de cause? Et cette connaissance qui leur est nécessaire, indispensable, comment l'auront-ils, sinon par l'aveu des pécheurs eux-mêmes? La confession, pouvons-nous conclure de ce simple exposé de l'institution du sacrement de pénitence, la confession est donc nécessaire de droit divin; c'est par

ordre du Fils de Dieu que nous devons confesser nos péchés aux prêtres, pour en obtenir le pardon; refuser de nous soumettre à ce sacrifice, c'est au roi du ciel et de la terre, à celui qui doit un jour être notre juge, que nous désobéissons. (*L'Apôtre des Chaumières*, Ibid.). »

ONZIÈME ARTICLE.

Credo... carnis resurrectionem; je crois à la résurrection de la chair.

« Et comment pourrais-je ne pas y croire, lorsque l'apôtre saint Paul nous avertit que tous, justes ou pécheurs, tous, nous ressusciterons avec le même corps, les mêmes membres que nous aurons en perdant la vie? En un moment, ajoute-t-il, en un clin-d'œil, au son de la dernière trompette (car la trompette sonnera), tous les morts ressusciteront pour ne plus jamais mourir. *Je crois à la résurrection de la chair.* Et comment pourrais-je ne pas y croire?

» Ici-bas, le corps est le compagnon inséparable de l'âme. Il est juste ou criminel avec l'âme, car il fait le bien ou le mal de concert avec l'âme. Il est donc juste qu'il participe aux récompenses ou aux châtiments de l'âme. Il doit donc ressusciter un jour pour être récompensé ou puni avec l'âme. *Je crois à la résurrection de la chair.*

» Mais comment se fera cette résurrection générale? Comment? Est-ce à nous à demander à l'Éternel le secret de ses œuvres, la raison de ses merveilles? Pensez-vous qu'il lui est plus difficile de réunir, de ranimer la poussière des tombeaux, que d'avoir créé le monde? — Comment? Mais Dieu ressuscitera l'homme comme il l'a fait, comme il opère tous ses prodiges, par la vertu de sa toute-puissance? Il dira: Levez-vous, morts, et tous les morts se lèveront? Pour faire un brin d'herbe, la puissance de l'homme est réduite à néant. Mais pour Dieu, il n'est rien d'impossible, il saura bien faire sortir de terre ce qu'il a su créer de terre.

» N'avons-nous pas, d'ailleurs, chaque année, une image sensible de la résurrection? Les arbres ne paraissent-ils pas morts en hiver, et ne semblent-ils point ressusciter

au printemps? Les feuilles tombent et reparaissent; les fleurs meurent et renaissent. Le grain que vous jetez dans vos sillons, ne meurt-il pas en quelque sorte avant de se reproduire? Comment des choses en apparence si simples, se font-elles? Je n'en sais rien? j'avoue mon ignorance, et j'en sais tout autant que l'homme le plus savant de la terre. Tout ce que je sais, c'est que le corps de l'homme, comme le grain de blé, est une espèce de semence que l'on jette tous les jours dans des sillons que nous appelons fosses, et qui doit un jour en sortir plein de vie. Toutefois, la même semence, en apparence, ne produit pas toujours le grain bon, également estimable. Ainsi en sera-t-il à la résurrection générale. Nos corps sont jetés comme semence dans la terre... De terre il sortira ici un corps hideux, là un corps resplendissant de gloire et de beauté. Le premier est marqué du sceau de la réprobation; il a toujours suivi l'âme criminelle dans les abîmes du mal. Une couronne éternelle attend le second. (*L'Apotre des Chaumières.* Symbole). »

DOUZIÈME ARTICLE.

Credo... vitam æternam; je crois à la vie éternelle.

Voyez *Ame, Ciel, Enfer.*

« Par cet article du Symbole, l'Église propose donc à notre foi deux éternités: une éternité de bonheur pour les bons, une éternité de malheur pour les méchants. A notre entrée dans le monde, Dieu nous place en face de deux éternités; il nous dit: Choisissez; de votre choix dépendra votre sort éternel. Deux chemins conduisent à ces deux éternités, la foi nous les montre. L'un est parsemé de fleurs; l'autre est jonché de ronces et d'épines; l'un est large, sa pente est douce et facile; l'autre est étroit, c'est un sentier raide, dur et escarpé; sur l'un on cueille à pleines mains les honneurs et les richesses; sur l'autre, on ne moissonne que des privations et des larmes. Aussi sur l'un on voit le monde glisser, folâtrer au milieu des joies et des plaisirs, il aboutit à un abîme. Mais cet abîme, l'esprit de ténèbres le couvre du nuage des passions. Sur l'autre, on a peine à marcher; ceux qui le suivent, l'arro-

sent de leurs larmes et de leurs sueurs; ce n'est qu'au prix de mille déboires, de mille sacrifices qu'ils peuvent avancer. Mais on leur a dit que ne pas avancer, c'est reculer; et ils redoublent d'efforts, et ils avancent. Les difficultés naissent sous leurs pas, et leur courage grandit au milieu des obstacles. Si le travail les effraie, l'espérance les console, la récompense les anime. C'est qu'à l'aide du flambeau de la foi, ils voient briller à l'extrémité du chemin si difficile qu'ils franchissent, la couronne de gloire réservée à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin de la route. (*L'Apôtre des Chaumières*. Symbole). »

TÉMÉRITÉ.

Voyez *Orgueil* (x).

TENTATIONS.

I. — Être tenté, dans le sens qu'on le prend ordinairement et que nous l'entendons ici, c'est être excité et sollicité au péché par la vue ou l'espérance de quelque bien apparent capable de nous séduire, et de nous porter au mal. Ainsi, la tentation est la pensée ou la suggestion d'une passion criminelle qui nous vient, ou du démon qui fait tous ses efforts pour nous perdre, ou de notre concupiscence qui nous porte vers les biens sensibles, ou du monde, des créatures et des objets extérieurs qui nous attirent, nous charment, nous séduisent.

Il y a deux sortes de tentations: les unes n'ont en vue que notre bien et sont bonnes; les autres nous portent au péché et sont mauvaises. La première a Dieu seul pour auteur, et met notre vertu à l'épreuve pour la faire éclater davantage, dit saint Augustin, et la montrer aux autres. C'est dans cette vue que Dieu tenta Abraham et voulut éprouver la fidélité de Job. La seconde espèce de tentation qu'il faut éviter et combattre est toujours mauvaise dans l'intention du démon qui nous sollicite, et se nomme ordinairement, du nom de son auteur, *tentation du démon*, soit qu'il nous sollicite immédiatement par lui-même, soit par notre propre chair, soit enfin par les

objets extérieurs. Il ne sera ici question que de la tentation mauvaise.

C'est une vérité de foi décidée contre l'hérétique Pélage, que nous ne pouvons, de nous mêmes et par les forces de notre propre arbitre, résister aux tentations; il nous faut pour cela le secours de la grâce actuelle.

Il y a trois choses à remarquer dans la tentation: la *suggestion*, le *plaisir* et le *consentement*. La suggestion n'est rien, elle peut devenir la matière de notre victoire, et Dieu la permet pour notre bien. Le plaisir est quelque chose, et pour peu qu'on s'y arrête, il y a danger que ce ne soit un péché plus ou moins grave; mais le consentement fait tout, et comme il n'y a pas loin du consentement au plaisir ni du plaisir au consentement, le grand secret est d'écarter au plus tôt cette suggestion, si on n'a pu l'éviter.

II. — En général, il vaut mieux prévenir la tentation que d'avoir à la combattre, et il faut la combattre, quand on n'a pu la prévenir.

— 1° Les tentations sont inévitables. Le fils de Dieu ayant voulu lui-même être tenté, c'est en vain que nous aurions la prétention de ne l'être pas: c'est pourquoi nous devons nous préparer à la lutte et en sortir victorieux. 2° les tentations nous sont utiles: elles font connaître notre vertu et nous donnent le moyen d'acquérir des mérites aux yeux du Dieu; c'est pourquoi elles sont des marques de l'amour que Dieu nous porte et du soin que sa Providence prend de nous. 3° Il est en notre pouvoir de vaincre les tentations, de quelque côté qu'elles viennent, avec le secours de la grâce de Dieu, et par conséquent, c'est toujours notre faute si nous sommes vaincus.

— Il n'y a point de si faible tentation à laquelle nous ne puissions succomber, si nous ne sommes sur nos gardes par une vigilance chrétienne. Il n'y en a point de si forte et de si violente que nous ne puissions vaincre avec le secours du ciel.

— Suivons l'exemple de Jésus-Christ: contre les tentations du monde, le Fils de Dieu emploie la retraite: *ductus est in desertum a spiritu*; 2° contre les tentations qui viennent de nous-mêmes et dont le corps est le principe, le Fils de Dieu, bien que son corps divin fût l'instrument

de toutes les vertus, nous apprend à dompter le nôtre par le jeûne et la mortification ; 3° contre le démon, il emploie la parole de Dieu et la considération des vérités éternelles.

— On peut considérer la tentation comme un combat spirituel où trois choses sont à examiner : 1° les ennemis que nous avons à combattre (démon, chair et monde) de toutes les manières ; 2° les forces et les secours que nous avons pour repousser victorieusement les ennemis ; 3° la fin de ce grave et noble combat.

— 1° Avant la tentation, la prévenir ; 2° pendant la tentation, la combattre ; 3° après la tentation vaincue, en attribuer à Dieu tout le mérite.

— Dieu permet que nous soyons tentés : 1° pour que nous montrions notre amour envers lui ; 2° pour accroître cet amour ; 3° pour faire voir la force de sa divine grâce.

— 1° Il faut s'affaiblir pour combattre, et cela par le jeûne et les autres mortifications ; 2° Il faut fuir pour vaincre et parce que celui qui s'expose au péril y succombera ; 3° il faut s'humilier pour triompher : — trois paradoxes aux yeux du monde, mais trois vérités aux yeux de l'Évangile.

— Il y a trois sortes de chrétiens qui ont besoin d'apprendre comment on doit se comporter dans les tentations : 1° les *téméraires* qui se jettent aveuglément dans le péril ; 2° les *inexpérimentés* qui se laissent tomber dans le piége ; 3° les *lâches* qui n'ont pas le courage de résister.

III. — *Tentavit Deus Abraham* (Genes. XXII, 1). Dieu tenta (éprouva) Abraham.

Tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum (Deut. XIII, 3). Le seigneur votre Dieu vous tente et vous éprouve, afin de faire connaître si vous l'aimez véritablement.

Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem (Eccli. II, 1). Mon fils, en commençant à servir Dieu, préparez-vous à la tentation.

Militia est vita hominis super terram (Job. VII, 1). Toute la vie de l'homme sur la terre n'est que tentation et combat continuel.

Et ne nos inducas in tentationem (Matth. VI, 13). Et ne nous induisez pas en tentation.

Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem (Matth. XXXVI, 41). Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation.

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ (ad Rom. VII, 23). Je sens, dans les membres de mon corps, une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit.

In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere, et galeam salutis assumite, et gladium spiritus, quod est verbum Dei (ad Ephes. VI, 16). Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour repousser et éteindre les traits enflammés de l'esprit malin ; prenez encore le casque du salut, (*qui est l'espérance*) et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu.

Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem (ad Galas. V, 17). La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.

Omnia possum in eo qui me confortat (ad Phil. IV, 13). Je puis tout en celui qui me fortifie.

In eo, in quo passus est Christus et tentatus, potens est et eis, qui tentantur, auxiliari (ad Hebr. II, 18). Jésus-Christ ayant été tenté et éprouvé par les peines qu'il a souffertes, il peut secourir ceux qui sont tentés (et éprouvés).

Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide (I Petr. V, 8). Soyez sobres et veillez, car le démon votre ennemi tourne autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer ; résistez-lui en demeurant fermes dans la foi.

IV. — *Duplicem aciem producit mundus contra milites Christi : blanditur enim ut decipiat, terret ut frangat* (saint Augustin, *Serm. de S. Vicentio*). Le monde emploie deux sortes d'ennemis contre les soldats de Jésus-Christ : les caresses pour les tromper, les menaces pour les broyer.

Deus tentat ut doceat, diabolus ut decipiat (saint Augus-

tin, Serm. 72 *de Tempore*). Dieu nous tente pour nous instruire, et le démon, pour nous tromper.

Ad mensuram permittitur tentare diabolus (Id., *in Ps.* 90). Dieu permet que le démon nous tente, mais jusqu'à un certain point.

Diaboli tentationibus obviandum est, nec coluber foveri debet donec in serpentem formetur (saint Cyprien, *Serm. de Jejun*). Il faut prévoir et prévenir les tentations du démon ; on ne doit pas entretenir un petit serpent jusqu'à ce qu'il soit devenu plus grand et plus à craindre.

Victoria dæmonis magis est expectanda de sanctis (saint Hilaire, *in cap. 4 Math.*). Nous devons apprendre des saints l'art de vaincre le démon.

Carnem habemus innatum dæmonem, omnia prava suadentem (saint Chrysostome, *in Matth.*). Notre chair est comme un démon que nous avons apporté avec nous en venant au monde, et qui nous porte à toutes sortes de péchés.

Diabolus blanditur ut fallat, arridet ut nocet, allicit ut occidat (saint Cyprien, *lib. de hab. Virg.*). Le démon flatte les hommes pour les tromper, il leur sourit pour leur nuire, il les attire pour les tuer.

V. — « Une ville assiégée est bien près de se rendre, quand » l'ennemi y entretient des menées criminelles, quand il » y compte des traîtres qui favorisent ses projets. Or, nous » avons en nous le plus perfide, le plus redoutable des » ennemis : c'est ce penchant vicieux que nous apportons » en naissant ; c'est la révolte de la chair contre l'esprit ; » c'est cet ennemi domestique que nous flattons si souvent, » lors même qu'il fournit des armes aux ennemis du de- » hors, pour qu'ils puissent nous attaquer avec plus d'a- » vantage ; en un mot, c'est la concupiscence ou l'incli- » nation au mal qui nous suit partout, qui se plaît à allu- » mer en nous des pensées impures, des désirs obscènes, » des sentiments d'orgueil, d'envie, de colère et de ven- » geance. Notre cœur est donc comme une mer orageuse » sur laquelle flotte le vaisseau de notre innocence. Com- » ment éviter le naufrage, si Dieu ne commande aux flots » de s'apaiser ? Seigneur, sauvez-nous, ne permettez point » que nous succombions. (*L'Apôtre des Chaumières.*

» 8e instruction sur l'oraison dominicale : *et ne nos* » *inducas in tentationem*). »

TOILETTE.

Voir *Vêtements*.

USINE (BÉNÉDICTION D'UNE).

Voyez *Bénédictions*.

VANITÉ DES GRANDEURS.

Voyez *Grandeurs*.

VANTERIE.

Voyez *Orgueil* (IV).

VEILLÉES ET SOIRÉES D'HIVER.

A la campagne, le temps de l'hiver procure un juste délassement aux fatigues de l'été. Vaquant à des occupations moins pénibles, les habitants des centres ruraux se réunissent et passent ensemble les longues soirées de la triste saison. Ces réunions ne sont pas toujours coupables, mais souvent, trop souvent elles le sont : on y oublie, dans les conversations et dans certains jeux, ce que l'on doit à Dieu, à soi-même, au prochain

Quel est alors le sujet des conversations? Parle-t-on de Dieu? Presque jamais, sinon peut-être pour le blasphémer.

Parle-t-on de la religion? quelquefois, mais c'est pour la persiffler et se moquer de ses ministres ou des personnes pieuses. On scandalise les uns, on achève de tuer la foi dans les autres, on n'édifie personne.

Quant au prochain, dans les choses qui ne touchent point directement à la religion, on ne tarit pas sur son compte ; on s'occupe quelquefois des présents, presque toujours des absents, et presque toujours aussi en mal : de là des rapports qui engendrent les inimitiés, les rixes, les discordes, les désunions, les vengeances...

« Mais ce ne sont pas les seuls désordres qui aient lieu » dans les veillées : elles sont très-souvent encore une » école d'immoralité, une source de jeux indécents et de » familiarités toujours coupables. Là se rendent les jeu- » nes gens désœuvrés, qui n'y viennent que pour cher- » cher des amusements grossiers. Quel peu de retenue dans » les paroles! Quel peu de modestie dans les manières! » Quelle licence dans toute la conduite! Et personne pour » modérer ces libertés que réprouve la moindre délicatesse. » Quel scandale, si ces désordres se passent en présence » des enfants! Le grossier et imprudent badinage a bien- » tôt conduit à la pensée du vice. C'est là qu'on se permet » ces chansons à sens couverts et équivoques, et qui ne » manquent jamais de porter la mort avec elles. Chantées » par une bouche, elles sont bientôt répétées par plusieurs » autres; et ainsi le poison de l'iniquité s'infiltre joyeuse- » ment dans l'âme pour la tuer... (*L'Apôtre des Chaumiè- » res.* Circonstances, Tome I). »

VÊPRES.

I. — *Cantate Deo, psallite Domino.* (Ps. LXVII, 33). Chantez les louanges de Dieu, faites retentir des cantiques à la gloire du Seigneur.

II. — 1° *Motifs qui nous engagent à assister le dimanche aux vêpres.*

1°. Antiquité de cet office. — Sans en chercher l'origine dans l'ancienne loi et dans la liturgie du peuple de Dieu, où, indépendamment du sacrifice du matin, nous voyons qu'il est souvent fait mention du *sacrifice du soir*, il faut dire que l'usage de chanter en chœur les louanges de Dieu remonte aux premiers temps du christianisme. Saint Paul recommande aux fidèles de s'exciter les uns les autres par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels et de les chanter de leur cœur à l'honneur de Dieu : *Loquentes vobismetipsis in psalmis, et hymnis, et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* (ad Ephes. v, 19). Il est écrit qu'après la dernière cène, Jésus-Christ lui-même dit une hymne à ses apôtres.

Aussi, saint Augustin assure que le chant de l'office divin n'a été établi par aucune loi ecclésiastique, mais d'après les exemples de Jésus-Christ et de ses apôtres. Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire se sont fait une gloire et une pieuse émulation d'y ajouter des hymnes, des antiennes, etc.; mais ils ne sont pas les premiers auteurs de l'office divin : Le fond en existait avant eux. — Cet office qui paraît *long* et *ennuyeux* à notre foi *dégénérée*, qu'est-il cependant, si nous le comparons à celui des premiers siècles? Ah! conservons du moins avec un soin religieux *le peu* qui nous reste de la prière publique déjà réduite à de si faibles proportions!

2°. Choix des prières qui composent les vêpres.

« Prières admirables, puisées aux sources pures de la » parole de Dieu, toutes tirées des saintes Écritures, et » comme tissues du saint-Esprit lui-même. Jamais bouche » humaine ne parla un langage plus élevé, plus touchant, » plus digne de la grandeur et de la bonté de Dieu, mieux » approprié aux besoins infinis de l'homme et à ses misè- » res sans nombre. Ce sont les plus grandes vérités de la » foi, les plus beaux préceptes de la morale, les plus écla- » tants prodiges de la droite de Dieu qui viennent succes- » sivement se présenter à nos yeux sous les formes les » plus riches et les plus variées, dans toute la pompe et » les magnificences d'un style qui n'a pas de modèle, » comme il restera toujours au-dessus de toute imitation. » Quelles sont les odes de Pindare ou d'Horace qui appro- » chent pour la majesté des expressions, pour le sublime » des pensées et des sentiments, de ces chants prophéti- » ques? Quand nos lyriques modernes se sont montrés su- » périeurs aux anciens, J.-B. Rousseau, dans ses plus bel- » les odes, Racine, dans ses chœurs immortels, d'où leur » est venue l'inspiration, où ont-ils pris le feu et les ailes » du génie, si ce n'est dans l'étude et la méditation des li- » vres saints? Et pour nous renfermer dans ce qui tient » de plus près à notre sujet, qu'y a-t-il de comparable au » choix et à l'ensemble des cinq psaumes dont nos vêpres » se composent, se succédant sur des tons variés, s'en- » chaînant l'un à l'autre par un chant de gloire à l'adora- » ble Trinité? D'abord, c'est le Seigneur qui dit au Sei-

» gneur : Asseyez-vous à ma droite; *ex utero ante lucife-*
» *rum genui te.* A ce début magnifique où Dieu parle lui-
» même et raconte la génération du Verbe, son sacerdoce
» éternel, ses humiliations suivies de son règne glorieux,
» succèdent, sur un mode plus doux, les actions de grâces
» que l'homme adresse au Seigneur pour les bienfaits dont
» il comble son peuple. *Confitebor tibi Domine in toto*
» *corde meo, in concilio justorum et congregatione.* Vient
» ensuite l'éloge du juste et les mille bénédictions dont le
» prophète le couronne : *Beatus vir qui timet Domi-*
» *num, in mandatis ejus volet nimis.* Suit une invitation
» à tous les enfants de Dieu de louer le nom du Seigneur :
» *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.* Ar-
» rive enfin pour couronner ces sublimes élévations sur les
» grandeurs et les perfections de Dieu, le récit animé des
» merveilles qui signalèrent le passage des Hébreux de
» l'Égypte dans la terre promise, merveilles qui se renou-
» vellent dans notre translation des ténèbres de l'infidélité
» à la lumière admirable du royaume de Jésus-Christ.
» Laissons parler le prophète..... Et puisque j'ai
» cité quelques extraits de chacun des psaumes dont se
» compose l'office du soir, pourrions-nous ne pas accorder
» une attention plus religieuse encore et un intérêt plus
» tendre à ce *Magnificat* qui termine la chaîne des chants
» sacrés, à ce cantique de reconnaissance et d'amour où
» une Vierge devenue féconde, ravie dans l'extase du bon-
» heur, se plaît à répandre la surabondance de joie dont
» son âme est enivrée : *Magnificat anima mea Dominum*
» *et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*... (Le car-
» dinal Girard). »

2° *Prétextes qu'on allègue pour se dispenser d'assister aux vêpres.*

(A). Ignorance de la langue latine. — A défaut d'intelligence de la langue liturgique, on a des traductions; mais est-il besoin de connaître cette langue pour être touché des prières divines qu'elle interprète? N'est-elle pas rendue sensible par la pompe et la majesté que l'Église déploie dans ses cérémonies? Ne se fait-il pas alors comme une sorte de révélation, comme une illumination soudaine qui donne l'intelligence de toute vérité? De plus, comme l'a remarqué un écrivain célèbre, il y a un charme secret à prier Dieu dans une langue inconnue. Les besoins de l'homme sont immenses, et le plus souvent il ignore ce qui lui est le plus utile; il semble alors qu'il s'en remet avec un abandon plus généreux aux soins de la divine Providence, et c'est ce qui donne un intérêt tout particulier à la prière : on ignore ce que l'on demande à Dieu, mais l'Église le sait...

2°. On dit que les vêpres sont l'affaire des prêtres et non des fidèles. — Les vêpres du dimanche, les vêpres solennelles ne sont pas seulement instituées pour les prêtres, elles le sont aussi pour tous les fidèles. Est-ce donc pour appeler les prêtres seuls que les cloches s'ébranlent et frappent l'air de longs retentissements? Les oraisons que le célébrant récite n'indiquent-elles pas que les fidèles, sont présents à ce sacrifice du soir? N'est-ce pas au peuple comme au clergé qu'y est donné l'encens? Que signifie ce symbole, si les prières des fidèles ne s'unissent pas à celles des ministres pour monter vers le ciel comme un pur encens?

VÊTURE.

Voyez *Religieux (état).*

VIATIQUE (EXHORTATIONS AVANT ET APRÈS LE SAINT).

1° *Avant.* — Voici, mon cher frère (ou ma chère sœur le Dieu de toute consolation qui vient vous visiter lui-même dans son sacrement. Cet auguste sacrement exige une foi vive de ceux qui se préparent à le recevoir. Voilà pourquoi l'Église vous demande une profession publique de votre foi, avant de vous présenter par nos mains le corps adorable de Jésus-Christ. Dites-lui donc avec nous, de cœur, si vous ne le pouvez de bouche:

« O seigneur Jésus, je vous reconnais, je vous adore
» sous ces faibles apparences, comme mon Dieu et mon
» Sauveur. Je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime
» de tout mon cœur, je regrette de ne pas vous avoir aimé

» toute ma vie autant que je le devais, je me donne à vous » sans réserve et sans partage. Venez vous rendre le mai- » tre absolu de mon cœur. Je veux vous appartenir entiè- » rement et pour l'éternité. »

2° *Après.*— Mon très-cher frère (ou ma très-chere sœur), remerciez Dieu avec effusion de la faveur qu'il vous a faite de se donner à vous. Dites-lui de tout votre cœur :

« O mon Dieu, ô mon sauveur Jésus, que puis-je vous » rendre pour tous les bienfaits que vous m'avez accordés? » Je vous remercie mille fois du don ineffable qu'il vous a » plu de me faire. Je vous aime de tout mon cœur. Je » m'offre à vous sans réserve ; faites de moi ce qu'il vous » plaira. Il n'y a rien sur la terre qui puisse entraver l'o- » béissance absolue que je vous dois. Je m'abandonne en- » tièrement à vous. J'adore votre main miséricordieuse et » paternelle. Je vous en conjure, rendez-moi fidèle à vos » grâces, afin que, ni pendant la vie, ni après la mort, » rien ne me sépare de votre amour. »

Courage, cher frère (ou cher sœur), je vous laisse non-seulement la paix, mais le Dieu de la paix. Employez bien ce temps précieux pendant lequel vous avez Jésus-Christ au-dedans de vous ; profitez bien de sa divine présence, et dites-lui avec les deux disciples : *Demeurez avec moi, seigneur Jésus, sans vous en séparer jamais!*

VIERGE (DÉVOTION A LA SAINTE).

I. — En quoi consiste la dévotion à la Sainte Vierge ?

1° A l'honorer.

2° A l'invoquer.

3° A l'imiter.

II. — Motifs des honneurs que nous rendons à la Sainte Vierge.

1° Marie est mère de Dieu : or pouvons-nous nous refuser d'honorer par nos hommages cette créature privilégiée que Dieu lui-même a honorée en la choisissant pour mère.

2° Marie est notre mère ; c'est le legs précieux que Jésus-Christ nous a fait sur le calvaire : or un enfant peut-il refuser d'honorer sa mère ?

3° Marie a été un modèle accompli de toutes les vertus. or si nous aimons la vertu, pouvons-nous refuser de l'honorer en rendant hommage à celle qui l'a pratiquée avec tant de fidélité et de perfection.

Autres motifs des honneurs que nous rendons à la Sainte Vierge.

1° L'autorité et la pratique de l'Église, qui approuve et a toujours approuvé les honneurs et les a toujours encouragés. — Témoignages des pères et des docteurs de l'Église. — Décisions de ses pontifes et des conciles.

2° Exemples des saints qui depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à nos jours se sont toujours montrés empressés d'honorer la mère de Dieu.

3° L'autorité de Dieu même qui a sanctionné cette dévotion par les faveurs merveilleuses qu'il a toujours accordées aux fidèles serviteurs de Marie.

4° Les avantages que nous retirerons de cette dévotion. — En rendant hommage aux vertus de Marie, nous apprendrons à les pratiquer nous-mêmes — et par sa protection, nous obtiendrons les grâces dont nous avons besoin pour nous sanctifier en marchant sur ses traces.

III. — Motifs qui nous autorisent et doivent nous engager à invoquer Marie.

1° Marie, comme mère de Dieu, est toute puissante ; nous pouvons donc obtenir par sa protection toutes les faveurs que nous demanderons par elle à son fils.

2° Marie, en sa qualité de notre mère, nous aime comme ses enfants, nous devons donc nous adresser à elle avec une confiance toute filiale comme en la meilleure des mères.

IV. — La véritable dévotion à la Sainte Vierge consiste surtout dans l'imitation de ses vertus.

En vain prétendrons nous l'honorer par nos hommages, en vain l'invoquerons-nous par nos prières, si nous ne retraçons pas dans toute notre conduite les vertus dont elle nous donne l'exemple, elle repoussera nos hommages, elle rejettera nos prières.

V. — *Maria de qua natus est Jesus* (Matth. I, 16). Marie de qui est né Jésus.

Voilà, dit saint Anselme, ce qu'on peut dire de plus grand

de Marie; voilà le comble de la gloire; voilà le motif de notre vénération et le sujet de notre confiance, voilà le principe et tout ensemble la règle de notre dévotion à la Sainte Vierge.

Dicit matri suæ : mulier ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : ecce filius tuus (Joan. XIX. 26 et 27). Jésus dit à sa mère : voici votre fils — puis il dit au disciple : voici votre mère.

Beatam me dicent omnes generationes (I, 48). Toutes les nations me proclameront heureuse.

Ave gratia plena : Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus (Luc. I, 28). Je vous salue, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Invenisti gratiam apud Deum (Luc, I, 30). Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.

Quod nascetur ex te sanctum vocabitur filius Dei (Luc, I, 35). Le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu.

Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me? (Luc, I, 43). D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi.

Fecit mihi magna qui potens est (Luc, I, 51). Le tout puissant a fait en moi de grandes choses.

Qui creavit me requievit in tabernaculo meo (Eccl. 34, 12). Celui qui m'a créé a reposé en moi.

Sanctificavit tabernaculum suum altissimus (Psal. CXV, 15). Le Très-Haut a sanctifié et s'est consacré son tabernacle.

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (Luc, X, 42). Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée.

Positus est thronus matri regis quæ sedit ad dexteram ejus (III. Reg. II, 19). L'on mit un trône pour la mère du roi, laquelle est assise à sa droite.

Inimicitias ponam inter te et mulierem... ipsa conteret caput tuum (Genes. III, 15). Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, elle t'écrasera la tête.

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim (Apocal. XII). Il parut un grand prodige dans le ciel : une femme revêtue du soleil qui avait la lune sous ses pieds, et qui portait sur sa tête une couronne de douze étoiles.

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum factum ex muliere (Ep. ad Got. IV, 4). Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils formé d'une femme.

Beatus venter qui te portavit, et utera quæ suxisti (Luc XI, 27). Heureux est le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont alaité.

Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel (Isaï, VII, 1). Voilà qu'une vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel.

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas (Prov. XXXI, 29). Plusieurs filles ont amassé des richesses; mais vous les avez surpassées toutes.

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum ut non misereatur filio uteri sui (Isaï XLIX, 15). Une femme peut-elle oublier qu'elle est mère au point d'abandonner son enfant.

In me gratia omnis vitæ et veritatis, in me omnis spes est virtutis (Eccl. XXIV, 25). C'est en moi qu'est toute la grâce de la vérité et de la vie, et c'est en moi qu'est toute l'espérance de la vertu.

Ego mater pulchræ dilectionis et timoris, et agnitionis et sanctæ spei (Eccl. XXIV, 24). Je suis la mère de la belle dilection, de la crainte, de la connaissance et de la sainte espérance.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens pulchra ut luna, electa ut sol (Cant. VI, 9)? Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune, et qui est aussi éclatante que le soleil.

Quæ est ista quæ ascendet de deserto, delicias affluens, innixa super dilectum suum? (Cant. VI, 5). Quelle est celle-ci qui s'élève du désert tout inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé.

Astitit regina a dextris tuis (Psal. XLIV, 10). La reine se tient présente à votre droite.

VI.— *Devotum tibi esse, o beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri* (saint Jean Damasc. orat. de Assump.). Avoir pour vous une singulière dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver.

Digna est beata Maria inter omnes creaturas, ut eam præ cæteris homines et angeli suscipiant (saint Epiphane de Laud Virg.). Marie entre toutes les pures créatures, et et par préférence à toutes les créatures, mérite d'être honorée des hommes et des anges.

Veneramur salutis autricem quæ dum autorem suum concepit, de cælo nobis Redemptorem præbuit in terra (saint Jérôme de Assump.). Nous sommes pleins de vénération pour celle à qui nous devons notre salut, et qui, en attirant du ciel son Créateur, nous a donné sur la terre un Rédempteur et un sauveur.

Tu es spes unica peccatorum ; in te nostrorum est expectatio præmiorum (saint Augustin serm. 2 de Annunc.). Vous êtes l'unique espérance des pécheurs ; c'est de vous que nous attendons le prix et la récompense de nos travaux dans le ciel.

Quibus te laudibus efferam nescio (saint Augustin, *Ibid*). Je ne sais, Vierge sainte, quelles louanges vous donner.

Beata Virgo omnium encomiorum legem excedit (saint Jean Damasc. orat. de Assump.). La bienheureuse Vierge est au-dessus de toutes les louanges qu'on peut lui donner.

In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini (Pierre Dam.). Toutes les miséricordes du Seigneur sont entre ses mains.

Omnes amat beata Virgo amore invincibili quos in ea et per eam filius ejus et Deus summa dilectione dilexit (le même). La bienheureuse Vierge aime d'un amour invincible ceux que son fils Dieu et homme a souverainement aimés.

Scimus beatam Virginem tanti esse meriti et gratiæ apud Deum, ut nihil eorum quæ velit efficere possit aliquatenus effectu carere (saint Anselme de Concep. Virg.). Nous savons que la bienheureuse Vierge a été d'un si grand mérite, et qu'elle a auprès de Dieu un tel pouvoir, que tout ce qu'elle veut ne peut manquer d'avoir son effet.

Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocantem te in necessitatibus meminerit defuisse. (saint Bernard serm. 1 de Assumpt.). Bienheureuse Vierge, je consens qu'on ne parle jamais de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué quand il vous a invoquée dans ses nécessités.

Domina nostra, mediatrix nostra advocata nostra (Le même, serm. 2 de Advent.). Marie est notre souveraine, notre médiatrice, notre avocate.

Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis a Maria noverimus redundare (le même). Ce que nous avons d'espérance, de grâce, de salut, soyons persuadés que nous le tenons de l'abondance de Marie.

Agnoscit certe et diligit diligentes se, et prope est in veritate invocantibus se, præsertim iis quos videt sibi conformes factos (le même). Marie connaît certainement et aime ceux qui ont de l'affection pour elle, et elle est toujours prête à secourir ceux qui l'invoquent, et particulièrement ceux qui lui sont plus semblables.

Divinæ pietatis abyssum, cui vult, et quomodo vult, et quando vult creditur aperire, ut nemo tam enormis peccator pereat, cui sancta sanctorum patrocinii suffragia præstat (le même). Nous croyons qu'elle ouvre l'abîme de la miséricorde de Dieu, à qui elle veut, et quand elle veut, et comme elle veut, de sorte qu'il n'y a point de pécheur, quelque énorme qu'il soit, qui puisse périr si Marie emploie son crédit auprès de Dieu.

Maria non recedat ab ore, non recedat a corde (le même). Ayez sans cesse le nom de Marie dans la bouche et dans le cœur.

Qui digne coluerit Mariam justificabitur, et qui neglexerit eam morietur in peccatis suis (saint Bonaventure in Psal.). Celui qui servira dignement la Vierge sera justifié et sauvé ; mais celui qui négligera son service mourra dans ses péchés.

O Maria ! peccatorem toti mundo despectum materno

affectu foves, non deseris quousque tremendo judici miserum reconcilies (le même). O Marie ! quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui une tendresse de mère ; vous ne l'abandonnerez pas jusqu'à ce que vous l'ayez reconcilié avec son juge formidable.

Quam matrem misericordiæ et reginam pietatis clamitat omnis Ecclesia sanctorum (Guillaume de Paris). Marie, que tous les saints nomment reine de miséricorde et reine pleine de piété.

Cujus misericordia nulli unquam defuit, cujus benignissima humilitas, nullum unquam deprecatorem, quantumcuique peccatorem dexpexit (le même). Sa miséricorde n'a jamais manqué à personne qui y ait eu recours, et son humilité bienfaisante n'a rebuté personne qui se soit adressé à elle, quelque grand pécheur qu'il fût. (Voyez *l'Apôtre des Chaumières* cours des *fêtes* — Annonciation, — Conception — Purification, — Nativité, — Assomption, cours des sujets de circonstances, et des *péchés*, (*salutation angélique*).

VIGILANCE CHRÉTIENNE.

I. — En général, la vigilance qui, selon saint Thomas, est la même chose que la sollicitude, appartient à la prudence, et peut se définir : « Un soin empressé et diligent » des choses qui sont à faire de notre part, soit pour éviter » quelque mal qui nous menace, soit pour procurer quel- » que bien à nous et aux autres. »

Pour mieux concevoir la nature de la vigilence et l'importance qu'il y a d'acquérir cette vertu sans laquelle on ne peut conserver longtemps la grâce, ni remplir les devoirs d'un chrétien ; il faut remarquer avec soin que, d'un côté, cette vigilance est opposée au sommeil de l'âme, c'est-à-dire, à la négligence, à l'indolence et à l'indifférence que l'on a pour le bien, et indirectement à l'ennui, au dégoût que l'on ressent dans la pratique de la vertu, de tout ce qui regarde le salut et le service de Dieu. D'un autre côté, cette même vigilance est opposée à la sécurité qui nous fait demeurer en repos, sans inquiétude sur l'avenir, comme si l'on était sûr de réussir. De plus, il faut prendre garde que, sous prétexte de vigilance, la diligence ne dégénère en inquiétude et en trouble. C'est ce que blâmait Notre Seigneur en sainte Marthe : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima* (Luc. x, 41).

II. — 1° On n'a jamais plus de sujet de craindre et de se tenir sur ses gardes, que lorsqu'on se croit le plus en assurance ; 2° on n'est jamais plus en assurance que lorsque l'on craint davantage, et que l'on se défie de soi-même et de ses propres forces.

Rien n'est plus nécessaire à un chrétien qu'une vigilance continuelle. 1° Il faut veiller pour nous défendre des artifices de notre propre cœur ; 2° il faut veiller pour nous garantir des piéges que nous tendent les créatures et les objets qui nous environnent ; 3° il faut veiller pour nous défendre de nos ennemis visibles et invisibles.

— La vigilance chrétienne exige trois actes dans le service de Dieu : 1° une fidélité loyale à garder son bien ; 2° une incessante attention au moindre signe de la volonté du Maître des maîtres ; 3° un vif désir de bien faire ce qui lui est agréable.

— La garde de notre cœur nous est spécialement recommandée par l'Esprit-Saint : *Omni custodia serva cor tuum* (Prov. iv, 23). Le vrai chrétien s'assujettira à ce précepte pour deux raisons : 1° afin de ne point quitter le Créateur pour la créature ; 2° de peur que Dieu ne l'abandonne.

— Il faut user de vigilance : 1° pour éviter le mal ; 2° pour faire le bien.

III. — *Qui mane vigilant ad me, invenient me* (Prover. viii, 17). Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront.

Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem (Matth. xxvi, 41). Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point en tentation.

Non potuistis una hora vigilare mecum (Matth. xxvi, 40) ? Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?

Vigilate, state in fide (I ad Cor. xvi, 13). Veillez et soyez fermes dans la foi.

Sobrii estote, et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret (I Petr. v, 8). Soyez sobres et veillez, car le démon, votre

ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer.

IV. — *Magna nobis opus vigilantia; quoniam continuum nobis est bellum et induciæ nullæ* (saint Chrysostome, *Homil. in Genes.*). Nous avons besoin d'une extrême vigilance, puisque nous avons une guerre continuelle à soutenir, et que nous n'avons nulle trêve à espérer.

Hostis vigilat, et dormis tu (saint Augustin, *in Psalm.* 62)! L'ennemi veille, et vous dormez!

Vigilemus super opera nostra, ne vel omittamus quod præceptum est, vel quod prohibitum committamus (saint Bernard). Veillons sur toutes nos actions, de peur d'omettre celles que l'on nous commande, ou de faire celles que l'on nous défend.

VOCATION A UN ÉTAT DE VIE.

I. — Par vocation, on n'entend ici autre chose qu'une disposition de la divine Providence qui, ordonnant selon son gré, les différentes conditions et les emplois divers dont se compose le monde politique, civil et religieux, donne à chacun de nous les talents, les moyens et les grâces nécessaires pour s'en bien acquitter et y faire son salut.

II. — 1° Rien n'est plus juste que d'entrer dans un état par la vocation de Dieu. 2° Rien n'est plus difficile que de connaître l'état où Dieu nous appelle. 3° Rien n'est plus important que de penser sérieusement à cette affaire.

— Importance de faire un bon choix; moyen de le faire, en s'y disposant par une vie sainte, en implorant les lumières divines, en examinant ses forces et son naturel, en suivant les conseils d'un sage directeur, etc.

— Il faut que la vocation vienne de Dieu; il faut qu'on en remplisse exactement les devoirs; il faut persévérer jusqu'à la fin dans sa vocation.

— La bonne vocation ne doit pas être *téméraire*, ni *précipitée*, ni *forcée*.

— Le choix d'un état de vie est l'affaire où la méprise est le plus à craindre, et c'est celle où la méprise est la plus ordinaire.

— Quand on a choisi un état de vie, il faut faire attention: 1° aux devoirs de cet état; 2° aux peines qui l'accompagnent; 3° aux périls qu'y rencontre le salut éternel.

— Le mauvais choix que l'on fait d'un état cause: 1° un chagrin qui dure toute la vie; 2° un grand nombre de péchés; 3° un danger continuel de damnation.

III. — *Loquere Domine, quia audit servus tuus* (I Reg. III, 9). Parlez, Seigneur, parceque votre serviteur écoute.

Notam fac mihi viam in qua ambulem (P. CXLII, 8). Faites-moi connaître, ô mon Dieu, la voie dans laquelle je dois marcher.

Est via quæ videtur homini justa; novissima autem ejus deducunt ad mortem (Prov. XIV, 12). Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et dont la fin cependant conduit à la mort.

Respicit Dominus vias hominis, et omnes gressus ejus considerat (Prov. V, 21). Le Seigneur regarde attentivement les voies de l'homme et considère toutes ses démarches.

Cor hominis disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus (Prov. XVI, 9). Le cœur de l'homme prépare sa voie, mais c'est au Seigneur à conduire ses pas.

Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis (Eccli. XXXII, 24). Mon fils, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous répentirez point de ce que vous aurez fait.

Domine, quid me vis facere (Act. IX, 6). Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat (I ad Cor. VII, 20). Que chacun demeure dans l'état ou la profession où Dieu l'a appelé.

Videte vocationem vestram (I ad Cor. I, 26). Considérez bien l'état où vous êtes appelé.

IV. — *Tametsi Deus nos vocet, expectat tamen ut sponte accedamus, ac tum nobis suum præbet auxilium* (saint Chrysostome, *Serm.* 1 *de verbis apost.*). Quoique Dieu nous appelle à un état de vie, il veut néanmoins que nous l'embrassions de plein gré, et c'est alors qu'il nous donne son secours pour y faire notre salut.

Homo, si gehennam metuis, si regnum affectas, ne vocationem spernes (saint Bazile, *Homil.* 13 *de Baptism.*).

O homme, si vous craignez l'enfer et la damnation éternelle, et si vous prétendez au royaume céleste, ne négligez pas d'obéir à la voix de Dieu qui vous appelle à tel ou tel état !

Tota ratio damnationis est perversa administratio conditionis (Tertullien). La principale cause de la damnation des hommes, c'est qu'ils ne s'acquittent point des devoirs de leur condition.

V. — « Parmi les fidèles mêmes qui pensent à se sauver, il » y en a qui commencent, avant que d'entrer en délibération sur l'état de vie qu'ils embrasseront, par exclure » l'état religieux ; et on stipule, pour ainsi dire, avec la » Providence, pour en obtenir une condition plus douce et » plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix » et la liberté du célibat avec la contrainte et la servitude » du mariage, renonce à ce nœud sacré pour le reste de » ses jours, et lui donne l'exclusion sans consulter Dieu, » si content de sa résolution, qu'il ne délibère pas un mo» ment sur son choix. Celui-ci, prévenu en faveur du ma» riage, n'examine pas s'il doit recevoir ce sacrement, à » quoi cependant il devrait d'abord penser; mais il déli» bère sur les biens, sur les alliances et sur les avantages » de la personne qu'il doit épouser; et s'il en vient jus» qu'à faire entrer la vertu et la probité du sujet en quel» que considération, il se sait si bon gré d'une pratique » peu ordinaire, qu'il a l'esprit en repos sur la faute capi» tale de son choix. Celui-là, plein d'une secrète ambition » qu'il ne peut satisfaire dans le siècle, ne délibère pas » pour savoir s'il doit entrer dans l'Église, mais pense quel » rang il y doit tenir, à quels degrés il doit aspirer, et a » l'esprit tranquille au regard du choix qu'il a fait. Faibles » et aveugles que nous sommes, espérons-nous, par les in» trigues secrètes de notre amour-propre, remuer les res» sorts de la Providence à notre gré? Est-ce Dieu que nous » trompons, ou plutôt nous-mêmes; et croyons-nous faire » changer les décrets éternels de sa sagesse, en les déro» bant à nos yeux, en les déguisant sous ces prétextes fri» voles, en les interprétant à notre sens (Le P. Cheminais)? »

VŒUX DU BAPTÊME. — LEUR RENOUVELLEMENT.

Voyez *Baptême*.

VOLONTÉ DE DIEU (CONFORMITÉ A LA).

Voyez *Conformité*.

ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

Tout chrétien est obligé de travailler au salut du prochain selon son état, ses forces et son talent. 1° Les motifs qui doivent nous exciter et animer notre zèle sont la gloire de Dieu, l'honneur d'être les coadjuteurs du Fils de Dieu et le service que nous rendons aux âmes que nous sauverons. 2° Notre zèle, pour être efficace, doit avoir pour unique mobile la gloire de Dieu, et, comme celui de Jésus-Christ il faut qu'il soit doux, patient et miséricordieux. 3° Tout en travaillant au salut du prochain, nous ne devons jamais oublier le nôtre.

— 1° Il n'y a rien de plus agréable à Dieu qu'un zèle ardent et véritable pour le salut du prochain, parce qu'il n'y a rien qui lui procure plus de gloire. 2° Il n'y a rien qui soit plus préjudiciable au prochain, à l'Église et à nous-mêmes, qu'un zèle indiscret, imprudent et mal réglé.

— Le véritable zèle consiste : 1° à haïr le péché, à le détruire autant qu'on le peut; 2° à aimer les pécheurs et à faire mille efforts pour les rappeler de leur égarement.

— Le faux zèle prend : 1° toutes ses extravagances pour des articles de foi; 2° tous ses emportements pour des mouvements du Saint-Esprit; 3° tous les avis qu'on lui donne à lui-même, pour des effets de l'envie et d'une injuste persécution.

II. — *De manu fratris ejus requiram animam hominis* (Genes. IX, 5). Je vengerai la vie de l'homme que la main de son frère aura tué ou laissé mourir par sa faute.

Zelus domus tuæ comedit me (Ps. LXVIII, 10). O mon Dieu le zèle de la gloire de votre maison m'a dévoré.

Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam (Ps. CXVIII, 153). Je suis tombé en défaillance, mon Dieu, à cause des pécheurs qui ont abandonné votre loi

Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmula-

tio (Cant. VIII, 6). La charité est forte comme la mort, et le zèle est inflexible comme la mort.

Mandavit illis unicuique de proximo suo (Eccli. XVII, 12). Dieu a ordonné à chacun de nous d'avoir soin de son prochain.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur (Luc. XII, 49)? Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désirai-je sinon qu'il s'allume?

Zelo domus Dei comeditur, qui omnia perversa quæ videt, cupit emendare, et si emendare non potest, tolerat et gemit (saint Augustin, *in Joann.*, cap. 3). Celui-là est embrasé du zèle de la maison de Dieu, qui ne voit aucun mal auquel il n'ait envie de remédier, et qui, ne pouvant le corriger, le supporte et s'en afflige.

Ille in charitate Dei est perfectior, qui ad ejus amorem plures convertit, gratissimumque Deo sacrificium zelus est animarum (saint Augustin, *in Joann.*, cap. 3). Celui-là possède la charité de Dieu dans un degré plus parfait, qui fait aimer Dieu à plus de personnes, et le zèle des âmes est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse faire à Dieu.

Et si ingentes erogaveris pecunias pauperibus, plus tamen effeceris, si converteris animam (saint Chrysostome, *tract.* 5 *adv. judæos*). Vous aurez fait quelque chose de plus grand, si vous avez converti une âme, que si vous aviez fait de grandes aumônes aux pauvres.

Quomodo quis potest dicere se diligere Deum, et ejus amorem appetere, qui ejus imaginem vidit in sterquilinio jacere et non curat (saint Bonaventure, *in pharetr. div amoris*)? Comment un homme peut-il dire qu'il a la charité de Dieu et soupire après son saint amour, qui voit son image dans la fange sans se mettre en peine de l'en retirer?

Habe zelum primo super teipsum, et tunc juste zelare poteris proximum tuum (Imit. Christi). Ayez d'abord du zèle pour vous-même, et vous pourrez ensuite en avoir pour le prochain.

FIN.

TABLE

Abandon de Dieu. 1
Abjuration d'un protestant. 1
Abnégation de soi-même. 3
Abstinence de viande. 3
Actions. (Sanctification de nos) 4
Adieux à un missionnaire (après la prédication de la station). 5
Adieux d'un curé à sa paroisse. 6
Adoration de Dieu. 6
Adoration de la croix. 7
Adoration des mages. 8
Adoration du Sacré-Cœur de Jésus. 8
Adoration du Saint Sacrement. 8
Adoration Perpétuelle. 8
Adversité. 9
Affaire du salut. 9
Affection. 9
Afflictions. 9
Ambition. 12
Ame. (Immortalité de l') 13
Ame. (Prix et excellence de l') 15
Ame. (Salut de l') 16
Amitié. 16
Amour de Dieu. 18
Amour des ennemis. 24
Amour des parents. 26
Amour du prochain. 27
Amour-propre. 30
An. (Nouvel) 31
Anges. 33
Ascension. 37
Assomption. 39
Athée, Athéisme. 41
Attachement. 42
Aumône. 42
Autel. 47
Avarice. 47
Ave Maria. 48
Avènement de Jésus-Christ. 49
Avent. 49
Aveuglement de l'âme. 54
Bals, Danses, etc. 57
Baptême. 58
Béatitude céleste. 64
Béatitudes. (Les huit) 64
Bénédictions. 66
Bienfaisance. 80
Biens de la terre. (Prière pour les) 80
Blasphème. 82
Bonheur des Saints. 83
Bonnes œuvres. 83
Bonté de Dieu. 85
Cabarets. (Fréquentation des) 85

Calamités. 88
Calomnie. 94
Canal. (Bénédiction d'un) 97
Carême. 98
Carnaval. 106
Catéchisme. 108
Catéchiste. 109
Catholicité de l'Église. 113
Cendres. (Cérémonie des) 113
Cérémonies de l'Église. 114
Chapelet. 118
Chapelle de prison. (Bénédiction d'une) 121
Charité. 121
Chasteté. 122
Chef visible de l'Église. 126
Chemin de fer. (Bénédiction d'un) 126
Chrétien. 126
Christ. 126
Christianisme. 128
Ciel. (Bonheur du) 133
Cimetière. 135
Circoncision. 136
Cloche. (Bénédiction d'une) 139
Cœur Sacré, de Jésus. 139
Cœur Sacré, de Marie. 144
Cœur. (Paix du) 146
Colère. 146
Combat spirituel. 150
Commandements. 150
Communion Eucharistique. 154
Communion des Saints. 176
Compagnies. (Bonnes ou mauvaises) 178
Compasssion (Fête) de la Sainte Vierge. 180
Conception immaculée de Marie. 182
Confession Sacramentelle. 189
Confiance en Dieu. 195
Confirmation. 199
Conformité à la volonté Divine. 200
Confréries. 203
Conscience. 204
Conscience. (Examen de) 208
Consécration d'une Église. 210
Construction d'une Église. 210
Continence. 210
Construction. 210
Conversion. (Délai de la) 213
Correction fraternelle. 219
Coutume et mode. 227
Crainte de Dieu. 231
Création. 237
Croix. (Chemin de la) 239
Croix. (Exaltation, et invention de la) 244
Croix. (Signe de la) 248
Crucifix. 249
Croix. (Adoration de la) 250
Croix. (Bénédiction d'une) 250
Culte de la Croix. 250
Culte de Marie. 250
Culte des Saints. 250
Curé (Adieux d'un) à sa paroisse. 250
Curé. (Installation d'un) 250
Culte religieux. 250
Culte des saintes images. 252
Curiosité. 252

Damnation. 256
Décalogue. 256
Dédain. 256
Dédicace, (Fête de la) de toutes les Églises. 256
Défiance de soi-même. 261
Déisme. 261
Délai de la Pénitence. 262
Démons. 262
Désastres. 262
Désordres, qui ont lieu dans les soirées et veillées d'hiver. 262
Devoirs. 262
Devoirs et bienséance du monde. 267
Devoir Pascal. 271
Dévotion (de la) en général. 271
Dévotion de la Sainte Vierge. 276
Dieu créateur. 276
Dignité du chrétien. 276
Dimanche. (Observation du) 276
Discorde. 284
Dissension. 288
Division. 288
Divertissements. 288
Divinité. 292
Dogme. 292

Dons du Saint-Esprit. 293
Douceur. 293
Douleurs, (Notre Dame-des-sept-Douleurs). 295
Drapeaux. (Bénédiction de) 295

Eau bénite. 295
Ecclésiastique. (État) 296
Education des enfants. 305
Eglise de Jésus-Christ. 305
Eglise. (Bénédiction d'une) 314
Eglise. (Chef-visible de l') 314
Enfance. (Œuvre de la sainte) 315
Enfants. (Devoirs des) 322
Enfants. (Éducation des) 326
Enfer. 333
Envie. 340
Epidémie. 344
Eucharistie. 344
Exemple. 344
Exemple (mauvais). 346
Extrême-Onction. 347

Fatuité. 348
Ferveur. 348
Fêtes. (Sanctification des) 350
Fierté. 350
Fidélité. 351
Fins (dernières). 352
Flatterie. 352
Fléaux. 354
Foi divine. 354
Fontaine. (Bénédiction d'une) 359

Gloire (vaine). 359
Grâce divine. 359
Grandeurs humaines. 365

Habillements. 369
Habit. (Prise d'hab.) 369
Habitudes. (mauvaises) 369
Huiles. (Distribution des saintes) 372
Humeur et naturel. 373
Humilité. 375
Hypocrisie. 393

Ignorance. 395
Image de la sainte Vierge (Bénédiction d'une) 399
Immortalité de l'âme. 396
Impénitence finale. 396
Impureté. 396
Incarnation de Jésus-Christ. 396
Incrédulité. 396
Indifférence religieuse. 397
Indulgence. 399
Ingratitude envers Dieu. 399
Installation d'un curé. 400
Instituteurs et institutrices. (Devoirs des) 401
Intempérance. 402
Intention. (Pureté d') 403
Irreligion. 405

Jactance. 405
Jésus-Christ. (Divinité de) 405
Jésus. (Incarnation de) 405
Jésus. (Passion de) 405
Jeu. 406
Jeûne. 406
Jubilé. 406

Libre arbitre. 425
Luxe. 425
Luxure. 425

Mariage. (Devoirs du) 425
Marraines. 428
Miséricorde. 428
Mode. 428
Monde. (Devoirs et bienfaisance du) 428
Morale chrétienne. 428
Mystères. 428

Nativité de Jésus-Christ. 429
Naturel (Caractère). 429
Négligence. 429
Noël. 429

Oraison Dominicale. 430
Orgueil. 434
Ostentation. 458

Pâques. (Devoirs des chrétiens dans le temps de) 458
Patrie. 458
Péché. (Sa nature et ses différentes espèces). 458
Péché mortel. 470

Péché véniel. 472
Pédantisme. 474
Pénitence. (Délai de la) 474
Pénitence. (Sacrement de) 474
Pères et mères (Devoirs des) envers leurs enfants. 474
Persévérance. 491
Piété. 493
Pont. (Bénédiction d'un) 493
Presbytère. (Bénédiction d'un) 493
Présomption. 493
Prière. 493
Probité et religion. 495
Procès. 496
Prochain. (Amour du) 496
Prophètes. 496
Providence. 496
Purgatoire. 498

Quarante-heures. 499
Quatre-Temps. 500
Querelles. 501

Raison. 501
Religion. 501
Religion. (Retour à la) 502
Rogations. 502
Rosaire. 502

Sacrilége. (Communion) 506
Sainte Enfance. (Œuvre de la) 506
Saintes huiles. 506
Saints. (Bonheur des) 506
Salut de l'âme. 506
Salutation angélique. 510
Scandale. 514
Scapulaire. 516
Société de bienfaisance. 518
Susceptibilité. 518
Symbole des Apôtres. 518

Témérité. 532
Tentations. 533
Toilette. 537

Usine. (Bénédiction d'une) 537

Vanité des grandeurs. 537
Vanterie. 537
Veillées et soirées d'hiver. 537
Vêpres. 538
Vêture. 541
Vierge. (Dévotion à la) 542
Vigilance chrétienne. 548
Vocation à un état de vie. 550
Vœux de baptême; leur renouvellement. 553
Volonté de Dieu. (Conformité à la) 553

Zèle pour le salut du prochain. 553

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

